

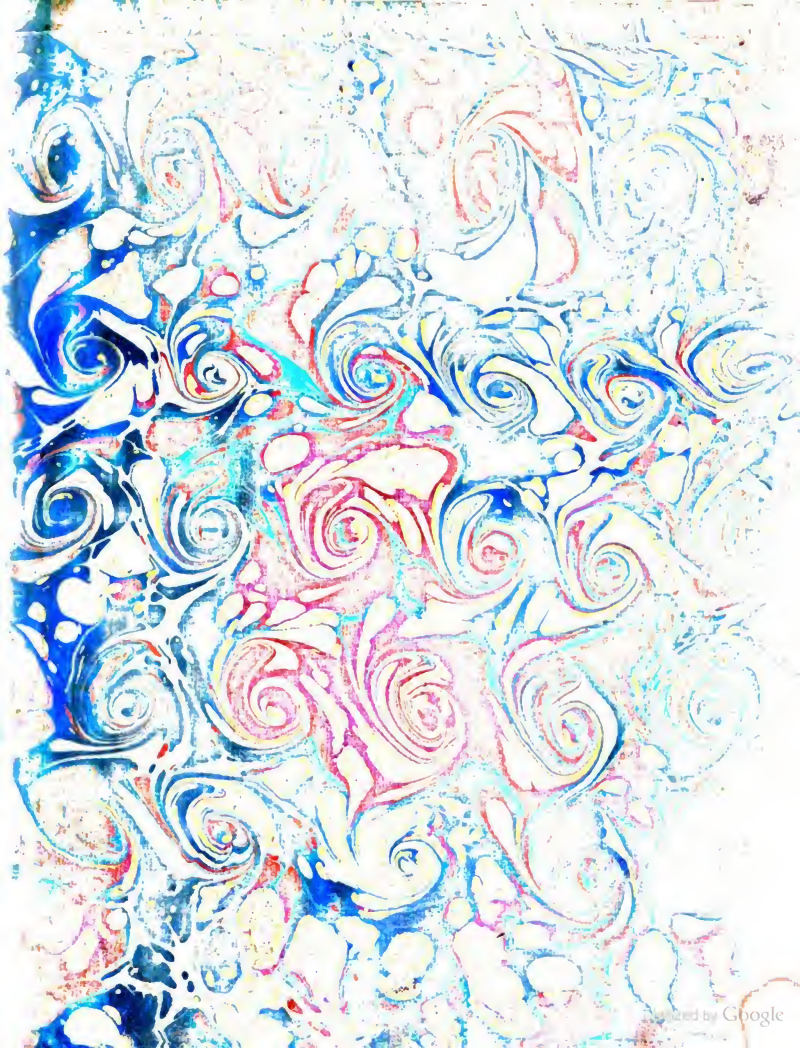




*Ex Libris
Petri Adamoli*

*Regi à Consiliis, à portibus
pontibus, transitibus que
urbis Lugdunensis ac
veteris Provinciæ Summi*

17 33



39-2722

Œ U V R E S
DE M. L'ABBÉ
DE SAINT RÉAL.
NOUVELLE ÉDITION.



STUDY

BOOK

THE

EDITION





LES
ŒUVRES
DE M. L'ABBÉ
DE SAINT RÉAL.
NOUVELLE ÉDITION,

Rangée dans un meilleur ordre, & augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire ordinaire de la Ville,
au Livre d'or.

M D C C X L V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS



TABLE DES TRAITÉS

Contenus dans le Tome Second.

TRAITÉS HISTORIQUES.

D E l'usage de l'Histoire à M***. INTRODUCTION:
De la mauvaise manière de lire & d'enseigner
l'Histoire, page 477.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

- I. *Discours.* Que la Bizarrerie ou la Folie sont le plus
souvent la cause des actions les plus éclatan-
tes, 481
- II. *Discours.* Que la Malignité est le plus souvent le
motif de nos Sentimens & de nos Actions, 488
- III. *Discours.* Que l'Ignorance & l'Erreur nous font
souvent prendre pour vertueux ce qui ne l'est
point, 496
- IV. *Discours.* Que la Vanité nous détermine presque
toujours à agir, 507
- V. *Discours.* Que l'Opinion pervertit nos Sens, 518
- VI. *Discours.* Que l'Opinion nous ôte l'usage de la
Raison, 524
- VII. *Discours.* Que l'Opinion rend tout recevable en
matière de Religion, 536
- Histoire de la Conjuración des Gracques, 545
- Affaires de Marius & de Sylla, 599
- Tome II.



T A B L E.

Confidérations sur Luculle,	641
Réflexions sur divers illustres Romains,	669
I. Quelques Réflexions sur le meurtre de César,	671
II. Fragmens sur Lepide,	681
III. Confidérations sur Antoine,	691
IV. Fragmens sur Auguste,	726
V. La Préface de la vie d'Octavie, sœur d'Auguste,	745
La Vie d'Octavie,	753
Confidérations sur Livie,	792
Caractère de Julie, fille d'Auguste,	797
VI. De l'infidélité des Femmes chez les Romains,	800
VII. Fragmens sur les Spectacles des Romains,	804
VIII. De la Navigation des Romains,	808
Dom Carlos, Nouvelle Historique,	825
Conjuration des Espagnols contre la République de Venise, en l'année MDCXVIII.	893



Fin de la Table.

TRAITÉS



TRAITÉS HISTORIQUES.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE

A MONSIEUR ***.

INTRODUCTION

*De la mauvaise Maniere de lire &
d'enseigner l'Histoire.*

JE vous l'ai dit plusieurs fois : il me semble qu'il n'est rien de plus inutile que l'Etude de l'Histoire, de la maniere dont on l'étudie d'ordinaire ; comme il n'y auroit rien de si utile, si on l'étudioit bien. On charge sa Mémoire d'un grand nombre de Dates, de Noms, & d'Evénemens : pourvu qu'on puisse simplement redire ce qu'on a lu, ou ouï-dire, on passe pour être sçavant. Un jeune Homme, qui se voit applaudir là-dessus, se croit fort habile. Comme on ne juge presque des choses à cet âge, que sur le Jugement qu'on en voit faire à ceux qui sont plus vieux, il est impossible qu'il ne

conçoive une grande opinion de sa suffisance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de lui, & que ceux de qui il dépend se font honneur, en toute occasion, de la facilité qu'il a à Parler, & à redire, sans aucune réflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant, le véritable Usage de l'Histoire ne consiste pas à sçavoir beaucoup d'événemens & d'actions, sans y faire aucune réflexion. Cette maniere de les connoître, seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de sçavoir; car sçavoir, c'est connoître les choses par leurs causes. Ainsi, sçavoir l'Histoire, c'est connoître les Hommes, qui en fournissent la matière, c'est juger de ces hommes sainement; étudier l'Histoire, c'est étudier les motifs, les opinions, & les passions des hommes, pour en connoître tous les ressorts, les tours & les détours, enfin toutes les illusions qu'elles sçavent faire aux esprits, & les surprises qu'elles font aux cœurs.

Je voudrois donc qu'on accoutumât insensiblement les jeunes gens à réfléchir naturellement, & sans art, sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'Histoire; afin que la lecture qu'ils en font pût former des Hommes, & non pas des Perroquets; car on peut bien appeler de cette sorte la plupart de ceux qui en parlent,

Ne dites point qu'ils en sont incapables. On ne sçauroit traiter trop tôt les Enfans en Hommes: dès qu'on peut parler, on peut raisonner. Cette opinion de l'incapacité des jeunes gens pour le Raisonnement est une condescendance pour les Maîtres, plutôt que pour les Disciples. Parce que ces Maîtres ne sçavent pas les faire raisonner, ils ont intérêt à dire que cela est impossible: comme ils ne possèdent pas l'art de servir de Sage-Femme aux Esprits, comme Socrate l'appelloit, de les faire enfanter, fouiller dans eux-mêmes, & y découvrir les trésors de lumière & de sagesse que la Nature y a cachés: ils se moquent de cet art merveilleux comme d'une chose

chimérique, quoique Platon nous en fasse si bien voir la pratique.

Mais , quand même les Maîtres seroient habiles , la mauvaise Gloire des parens les empêcheroit toujours de réussir ; car la Réflexion n'enrichit pas tant la Mémoire , qu'elle forme le Jugement : elle tend plutôt à rendre capable de penser sage-ment , que de parler beaucoup ; mais les parens veulent voir eux-mêmes le profit que font leurs Enfans , & la plupart ne sont pas capables de connoître les bonnes qualités du Jugement , comme d'entendre des Faits d'Histoire qu'on rapporte par mémoire.

D'ailleurs , leur but est que leurs Enfans paroissent sçavans avant l'âge , qu'ils aient matiere de parler beaucoup , en disant des choses que le commun du monde ne sçait point , & qui sont agréables d'elles-mêmes , comme sont tous les Faits d'Histoire ; au lieu que le principal fruit de cette Méthode est d'accoutumer les jeunes gens à parler peu , & à réfléchir beaucoup ; à ne dire jamais une Histoire , pour faire seulement voir qu'on la sçait ; enfin , à ne considérer les Faits Historiques , que comme des Autorités pour appuyer la Raison , ou comme des sujets pour l'exercer.

Outre cela , c'est que cette sorte d'Etude de réflexion consiste en des Considérations naturelles & familières , que tout le monde croit sçavoir & avoir faites , quand on vient à les dire quoique personne ne s'en fût encore avisé ; ainsi elles n'excitent aucune admiration : mais l'Histoire , au contraire , étant une chose que la Nature n'enseigne point , il n'est personne qui ne reconnoisse absolument pour nouveau ce qu'il en entend dire pour la première fois , & qui ne considère ainsi la connoissance qu'on en a , comme quelque chose que tout le monde n'a pas , & par tant quelque chose d'estimable , qui sert à faire paroître & à se distinguer. Or les Parens n'ont autre but que de rendre leurs Enfans capables d'exciter l'admiration du plus grand nom-

bre , qui est toujours celui des Ignorans ; quelque méprisable que soit cette admiration , quelque dangereux qu'il soit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaise gloire.

De là vient , qu'au lieu que l'Histoire devoit servir à leur faire apprendre comme d'eux-mêmes , la véritable Morale , par les réflexions qu'on leur devoit faire faire sur les endroits les plus singuliers & les plus instructifs , elle ne leur sert qu'à leur faire accroire à eux-mêmes , & aux Ignorans comme eux , qu'ils sçavent quelque chose , pendant qu'ils ne sçavent rien.

Or , de toutes les dispositions d'esprit imaginables , il n'en est point de plus dangereuse que celle-là : car autant qu'un véritable Sçavant est plus digne d'estime , qu'un franc Ignorant , qui n'a jamais étudié ; autant cet Ignorant est plus digne d'estime , que ceux qui , pour avoir été obligés d'étudier , se croient habiles , sans l'être. Ainsi il vaudroit mieux pour un jeune homme instruit de cette manière , qu'il n'eût jamais vu de Livres , ni de Maîtres ; puisqu'au moins il sçauroit qu'il ne sçait rien , comme le sçavent d'eux-mêmes tous ceux qui n'en ont jamais vus : au lieu qu'il est si ignorant , qu'il ne sçait pas même qu'il est ignorant.

Ce sont-là les premières idées , qui m'ont été données autrefois de cette Science , par un des plus sages hommes du monde , dont je vous parlerai peut-être ailleurs. Je ne sçauois mieux faire comprendre quelle étoit son opinion sur ce sujet , qu'en vous rapportant quelques-unes de ses Réflexions sur diverses Particularités Historiques assez singulières , telles que je les ai trouvées dans les Extraits que j'en fis en ce tems-là , & que je ne fais ici que copier.



DE



DE L'USAGE

DE

L'HISTOIRE.

DISCOURS I.

Que la Bizarrerie ou la Folie sont le plus souvent la cause des actions les plus éclatantes.

C'est une chose assez connue par les Histoires , que le Grand-Seigneur offrit du secours à Henri IV. durant la plus grande chaleur de la Ligue. Les Politiques ne manquent pas de rendre de bonnes raisons de l'offre de ce secours. Les uns l'ont attribué à l'ancienne Alliance de la France avec l'Empire Ottoman : les autres à la haine des Turcs pour les Espagnols, sur-tout dans ce tems-là, que la mémoire de la Bataille de Lépante étoit encore récente, d'autres à la considération particulière de la Religion, dont le Roi faisoit profession alors, car il étoit Huguenot, ce qui le rendoit en quelque sorte Ennemi du Pape, que les Turcs n'aimoient pas aussi.

Il n'est rien en tout cela, qui ne fût très-probable & très-vraisemblable ; c'est ainsi que le Bon-Sens vouloit qu'on raisonnât sur ce sujet. Cependant, le Ministre, par la voie duquel cette Nouvelle vint au Roi, ne fait presque aucun fondement sur toutes ces raisons si plausibles, & n'appuie que sur une autre

Tome I.

P p p

dont on ne se défieroit pas. Il mande pour principal Motif de l'offre de ce secours contre la Ligue, que le Grand-Seigneur disoit *qu'il haïssoit naturellement ce mot de Ligue*; et sont les propres termes de l'Ambassadeur.

Une des Fautes les plus ordinaires de ceux qui ne lisent l'Histoire que pour remplir leur Mémoire, c'est de ne remarquer que les Actions des Hommes, & de ne faire aucune réflexion sur leurs motifs. Si ces gens-là tomboient sur cet Endroit de l'Histoire d'Henri IV. ils ne regarderoient la raison, que le Grand-Seigneur donne de l'offre de son secours; que comme une grossièreté indigne de leur attention; mais, plus cette raison est ridicule, plus il est utile de la considérer; parce qu'elle fait d'autant mieux voir la folie ou la foiblesse de l'Esprit humain, qui est la chose du monde la plus nécessaire à sçavoir.

Cet Exemple fait voir ce qui a été dit tant de fois, & qu'on ne peut trop redire pour apprendre à s'en garder, qu'on ne sçauroit croire combien peu de chose nous pousse, & peu de chose nous arrête; que quelque profession que nous fassions de pénétrer le fond des affaires, cela nous arrive assez rarement; que dès que les paroles ont quelque chose qui rebute, on n'examine plus rien; que quelque force de raisonnement dont nous nous vantions, la première impression des Sens nous entraîne presque toujours. Soit paresse, soit foiblesse, soit hazard, il n'est point de Motif si étrange, qui ne puisse être trouvé raisonnable; point de circonstance si vaine, qui ne soit capable de nous déterminer; point de considération si absurde, qui ne puisse nous émuouvoir.

Si le Parti Catholique eût pris un autre nom que celui de *Ligue*, il n'auroit point attiré l'indignation du Grand Turc, ni l'offre de son secours à Henri IV. A la vérité, la France n'en auroit pas été moins alliée de l'Empire Ottoman, les Espagnols moins odieux aux Turcs, Henri IV. moins Huguenot, ni le Pape moins ennemi des Hérétiques: toutes les raisons

plausibles de l'offre de ce secours n'auroient pas moins subsisté, encore que les Catholiques n'eussent pas pris ce nom, & pourtant, ce secours n'auroit point été offert sans cela, parce que tout autre nom que celui-là n'auroit pas réveillé dans l'imagination du Grand Turc l'idée de tous les Armemens qu'on avoit faits; contre lui, & qu'on avoit appelés de cette sorte, & cette idée désagréable ne lui auroit pas rendu odieux, comme elle fit, ceux qui portoient ce même nom. Qui auroit dit à Messieurs de Guise, quand ils nommerent ainsi leur Parti, que cela seroit déclarer le Grand Turc contre eux, ils auroient eu bien de la peine à le croire; tant il est vrai que la Prudence humaine est une chose courte & limitée!

Mais aussi, dira-t-on, c'est le Grand Turc, c'est un exemple de Barbares. Si l'on remarque celui-là, ce n'est pas qu'on n'en pût remarquer d'autres. Et pour être le Grand Turc, sçavoit-il moins pour cela, que la Ligue dont il étoit question ne le regardoit ni de près ni de loin? que toutes les Prétentions de ce Parti étoient renfermées dans les bornes de la France? Il le sçavoit assurément, comme toute la Terre le sçavoit; c'est-à-dire, que sa Raïson lui disoit cela: mais cet odieux mot de *Ligue*, qui avoit frappé son oreille, faisoit sur son imagination une impression tout autrement forte que celle de sa Raïson; & cette fatale impression ne lui permettoit pas de démêler ce que ce malheureux mot avoit d'indifférent pour lui dans cette occasion, d'avec ce qu'il avoit eu d'odieux en d'autres, que celle-ci rappelloit alors dans la pensée.

Mais, dira quelqu'un, ce n'est donc qu'à des Princes, qu'il arrive de tomber dans ces sortes de Bizarries, de se déterminer par ces Motifs ridicules; parce que n'étant pas tous accoutumés au travail d'Esprit nécessaire pour examiner le fond des choses, & n'étant pas toujours capables de suivre un bon conseil, quelques-uns aiment mieux sortir d'affaire, en se réglant par la première circonstance qui frappe leur fantaisie, que

d'étudier le fond de la matiere , ou de reconnoître leur ignorance , en prenant avis. Il est vrai que la Condition des Princes les rend en quelque sorte plus sujets à ce défaut que le reste des Hommes ; non seulement par cette raison , que généralement parlant , ils sont moins accoutumés au travail , & moins dociles ; mais encore , parce qu'il y en a même quelquefois qui ont trouvé une espèce de Gloire à se déterminer ainsi à l'aventure.

Raisonner sur les Affaires , délibérer longtems , chercher la Raison , la Vérité , & la Justice , avec application , selon eux , c'est à faire au Vulgaire : mais suivre aveuglement la premiere impression de sympathie , ou d'antipathie , qu'ils sentent dans le cœur , affecter de se déterminer par la plus légère circonstance de Nom , de Temps , ou de Lieu , enfin par quelque rencontre fortuite , c'est ce qui leur paroît grand , extraordinaire , au dessus du commun. Il leur semble qu'il y ait quelque sorte de Divination dans cette maniere d'agir ; comme si le Ciel étoit obligé de ne laisser passer dans leur Esprit que des fantaisies sages , que toutes leurs Idées dussent être des Inspirations , que dès qu'on abandonne ainsi ses actions au hazard , la Providence fût obligée de les rendre raisonnables : semblables à ce Juge merveilleux , qui decidoit toute sorte de Procès au sort des Dez , & se vantoit de réussir toujours.

Mais ces défauts d'esprit ne sont pas particuliers aux Princes , tous les Grands généralement y sont aussi exposés , par la nécessité de leur Condition ; parce que tous sont aussi absolus , respectés , & flatés ; que des Princes dans les Lieux où ils sont les Maîtres. Ainsi , les uns & les autres courent également risque de devenir orgueilleux , indociles , & bizarres , s'ils n'apportent un soin extraordinaire à s'en garantir ; car enfin , un Juge de Village , qui est le premier & le plus riche du Lieu , y est aussi sujet à ces sortes de fantaisies , qui naissent de l'Indépendance , que le plus grand Prince de la Terre au milieu de sa Cour.

Ainsi donc, cette espèce de Manie embrasse déjà la plus grande partie des Hommes, & ceux dont les Folies tirent d'avantage à conséquence.

Mais, est-ce que le Peuple en est plus exempt ? Est-il rien de si ordinaire, dans toute sorte de Conditions, que cette paresse d'examiner le fond des Affaires, cette hâte indiscrete d'en juger, cette impatience déréglée de les terminer à quelque prix que ce soit ? Ne voit-on pas aussi tous les jours des Gens accorder des Graces qu'on appelle d'un nom, qu'ils refuseroient infailliblement si on les appelloit d'un autre (*) ? Cette Pratique fait la meilleure partie de l'Eloquence naturelle. Il n'est rien qu'on ne puisse obtenir des Hommes, en les trompant : on persuade les choses les plus odieuses, en les cachant sous des mots qui ne le sont pas : il n'importe que les Actions démentent les paroles, pourvu que les paroles n'effarouchent point. Tel paye ses dettes en qualité d'aumône, qui ne les payeroit jamais autrement : tel accorde par dévotion ce qu'il refuseroit par justice : tel donne par occasion ce qu'il ne donneroit jamais par charité ; témoin ce Prince du siècle passé, qui remarquant par hazard, dans une Eglise, où il entroit, un pauvre Prêtre tout déchiré, qui dormoit au pied d'un pilier, s'avisa de lui donner une Chanoinie de Revenu & de Dignité très-considérables, vacante dans la même Eglise, *afin*, dit-il, *qu'il y ait quelqu'un de qui on puisse dire véritablement, que le Bien lui est venu en dormant.* Examiner, entre plusieurs Prétendants à un Bénéfice, lequel est le plus sçavant, & le plus homme de bien, c'est une affaire : mais le donner au premier qu'on sera en humeur d'obliger, pour appliquer un Quolibet, cela ne requiert aucune discussion, & c'est bien plutôt fait. C'est ainsi que les Hommes, qui sont tant les raisonnables, ne raisonnent jamais moins que dans les occasions où il seroit le plus nécessaire de raisonner.

(*) Rem intelligo verba fieri interdum deteriores solere. Cicero. Philipp. VIII.

Voilà comment on peut méditer utilement sur les actions des Hommes, & tirer des Instructions de Sageſſe, des Motifs même les plus déraiſonnables qui les font agir. Vous voyez bien que ſi on n'ouſ accoutumoit de bonne heure à ces Conſidérations, nous trouverions, qu'il n'eſt rien de plus équivoque que nos Actions, & qu'il faut toujours remonter aux Motifs, ſi l'on veut connoître les Hommes; car, c'eſt dans leurs Motifs, que l'on connoît proprement leur Eſprit, & toute l'étendue de ce dont il eſt capable.

Or il n'eſt rien de plus utile, que de connoître bien cette étendue; parce que rien ne ſurprend après cela : & ce n'eſt que la ſurpriſe, qui nous empêche de raiſonner juſte, dans la plupart des occaſions de la vie; comme il paroît par ces excuſes ſi ordinaires à tout le monde, *Je n'aurois jamais cru cela, Je ne me ſerois jamais déſé de ceci.*

Mais ce ne ſeroit ſçavoir qu'à demi l'étendue de l'Eſprit de l'Homme que de n'en connoître que la Bizarrierie, ſi on n'en connoiſſoit auſſi la Malignité; & l'on ſe trompe auſſi ſouvent dans le commerce du monde, faute de croire les Hommes auſſi méchants qu'ils ſont, que faute de les croire ſous.

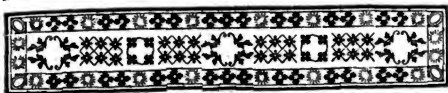
Les Stoïciens prouvoient, que tous les Méchants étoient ſous; mais l'Expérience fait encore mieux voir que la plupart des Fous ſont méchants, que l'Imbécillité d'eſprit eſt un principe fort ordinaire de Malice. Cela vient peut-être de ce que ſe ſentant déſtitués de moyens naturels de parvenir à leurs fins, de lumière, & de ſageſſe, pour aſſouvir leurs deſirs, qui ne ſont pas moins violens que ceux des habiles gens, ils ſe trouvent en quelque ſorte néceſſités de recourir aux mauvais artiſices, & à la violence, qui ſont des voies que tout le monde peut prendre, les imbécilles comme les autres.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain, que ſi nous connoiſſions parfaitement l'enchainement qui eſt entre les maux de l'Eſprit, il ſeroit auſſi aisé de ſe préſerver de la plupart, qu'il eſt aisé à un

Gouverneur de Place de couper chemin à ceux qui l'assiègent, quand il sçait précisément tous les moyens de communication qu'il y a entre les Pièces de la Fortification, entre les dehors les plus éloignés & les plus proches; mais, malheureusement pour nous, il n'y a point de Carte fidèle des abords de l'Ame, de son assiette, & de ses environs: ainsi, on ne peut sçavoir au juste le chemin que tiennent ses Enneemis, les Opinions & les Passions, pour y entrer & s'en saisir, ni les moyens qu'ils ont de s'entraider; & il arrive de-là, qu'on ne les découvre que quand ils sont dedans, & qu'il faut un Siège régulier pour les chasser.

Mais je ne prens pas garde, que j'entreprends insensiblement sur mon Auteur. Ecoutons-le parler lui-même sur cette Maliginité de l'Esprit humain dans le Discours suivant, que j'ai choisi entre plusieurs, pour faire voir, pendant que nous sommes sur les Turcs, que ces Gens-là disent quelquefois de bonnes choses, aussi bien que les autres Hommes.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS II.

*Que la Malignité est le plus souvent le motif de nos
Sentimens & de nos Actions.*

C'EST une chose assez étrange, si l'on y veut faire réflexion, qu'il soit nécessaire de distinguer les plaisirs des Hommes, en naturels, & en ceux qui ne le sont pas. On trouve du plaisir à voir un beau jour, une belle nuit, un beau paysage, une belle personne; il ne s'en faut pas étonner: mais, tout de même, on trouve du plaisir à voir donner une sanglante Bataille (a), à voir jeter un Homme à terre, par un autre qui se joue; & cela est fort surprenant: car, non seulement la Nature ne nous porte point à faire du mal à autrui, quand il ne nous en revient autre bien que celui de le voir; mais encore, elle nous inspire de la haine pour ce mal, quelque part qu'il soit, & même un desir de l'empêcher, autant que nous pouvons, bien loin de nous en divertir (b). Comment se peut-il donc faire, que nous ayons de la complaisance pour des Objets,

(a) *Suave etiam belli certamina ma-*
gnæ sunt. Lucrét. Libr. II.

(b) *Non quia vexari quemquam est*
jucunda voluptas. Idem, Ibid.

contre

contre lesquels la Nature reclame & implore , pour ainsi dire , notre secours ?

Car il ne faut pas s'imaginer , comme a fait un Ancien , que lorsque nous considérons avec plaisir les Maux d'autrui , ce Plaisir vienne seulement de ce que nous ne sommes point dans la même souffrance où nous voyons les autres (a) ; l'Esprit ne fait pas longtems ce retour sur lui-même : ainsi , s'il n'y avoit que cela qui donnât du plaisir , ce Plaisir seroit bien court , & feroit bientôt place à la Compassion naturelle , qu'on a pour les Malheureux.

Pour reconnoître cette vérité , il ne faut que considérer l'exemple , que Lucrece propose , de ceux , qui , assis sur le rivage de la Mer , regardent un Vaisseau battu par la tempête , & prêt à faire naufrage (b). Si le Plaisir qu'il avoue qu'on ressent à voir ce funeste Spectacle , ne venoit , comme il dit , que de ce qu'on est exempt du danger (c) , ce Plaisir ne dureroit guères ; puisqu'il ne faut pas longtems à des gens qui sont à terre , pour reconnoître qu'ils ne sont pas en péril de se noyer.

Le dérèglement de l'Esprit des Hommes est si grand , qu'il n'est pas même nécessaire qu'on soit exempt du danger où on voit les autres pour y prendre plaisir (d). L'Expérience m'a fait voir dans les Combats de Barrière , les Joutes , & les Tournois , qui étoient encore au Siècle passé en si grande estime , & où ceux qui étoient prêts d'entrer en lice ne laissoient pas de prendre plaisir à voir porter les autres par terre à coups de Lance , leur enfoncer la visière , & froisser les os , quoiqu'ils fussent exposés aux mêmes dangers.

L'Histoire rapporte à ce propos une Réponse d'un Ambassadeur Turc , qui fait voir le Jugement qu'on devoit faire naturellement de ces sortes de Divertissemens , par laquelle il est

(a) *Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.* Lucréc. Libr. II.

(b) *Suave mari magno turbantibus aequora ventis. E terra magnum alterius*

Tome I.

spectare laborem. Idem, Ibid. (c) *Tua sine parte pericli.* Idem, Ibid.

(d) *Tanta recordis innata ut malis gaudens alienis.* Terent. Andr.

Qq q

aîné de reconnoître qu'il ne faut que suivre la Nature pour parler de Bon-Sens, & que nous sommes peut-être plus barbares, que ceux que nous accusons de l'être.

On conte donc, que sous le Règne de Charles VII. le Grand-Seigneur envoya un Chiaoux en France, à qui on fit, selon la coutume, les Régales, dont on pût s'aviser. Comme le plus grand Divertissement de ce tems-là étoit les Combats de Barrière, on ne manqua pas de lui en faire voir. Il y a apparence, que ceux où il assista réussirent admirablement, qu'il s'y fit des Courses très-rudes & très-furieuses, & qu'il y fut donné d'étranges coups; car comme, après le Jeu fini, on vint à lui demander ce qu'il lui en sembloit, il répondit ingénument, *que si c'étoit tout de bon, ce n'étoit pas assez; & que si c'étoit pour rire, c'étoit trop.*

Il eût été à souhaiter pour le salut de la France, à qui un Divertissement de cette nature a depuis coûté quarante ans de désolation, & le sang de plus d'un million d'Hommes, dans la mort d'Henri II. que cette parole eût fait dans les Esprits de ce tems-là toute l'impression qu'elle méritoit d'y faire.

D'où venoit donc ce prodigieux attachement, & du Peuple, & des Grands, pour ces Exercices si dangereux, toujours souillés de sang? Quel plaisir des Hommes pouvoient-ils trouver à en voir d'autres se faire du mal? Est-ce que nous nous haïssons naturellement les uns les autres? Il n'y a pas apparence. Quand la Nature nous a exposés sur la Terre à toutes les incommodités de la vie, aux injures des Elémens, aux terreurs paniques, auxquelles nous naissions sujets, elle a conçu, que nous pourrions nous garantir ou nous délivrer les uns les autres de tous les maux, à la faveur de la Société qui seroit entre nous; & que cette Société, si utile pour tous, ne pouvoit manquer de nous obliger à nous entr'aimer.

N'est-ce donc point, que l'Ame trouve quelque sujet de vanité, dans le bonheur qu'elle a d'être libre des maux qu'elle

voit en autrui ? qu'elle se fait accroire , que le Sort se régle par le Mérite ? qu'ainsi , il faut que ceux qui souffrent du mal se le soient attiré de quelque maniere ? & qu'elle se flate que si elle en est exemte , c'est un effet de sa bonne Conduite , ou de son Mérite , qui la fait même respecter par le Hazard. Cela paroît d'abord bien chimérique : mais nous nous applaudissons souvent bien plus mal à propos ; & il est des Sentimens dans les Hommes , qui ont des fondemens encore plus ridicules que celui-là. Passons pourtant outre , s'il se peut , & cherchons quelque cause plus sensible , s'il y en a , de la malignité de nos Plaisirs.

Il n'est personne qui ne reconnoisse , s'il veut y faire réflexion , que , bien que cette malignité soit assez générale , les Femmes toutefois , les Enfans , & les autres Personnes , qui participent aux défauts d'esprits ordinaires à cet âge , & à ce Sexe , y sont plus sujettes , que le reste du monde. L'Histoire est célèbre de ce jeune Enfant d'Athènes , que l'Aréopage condamna à mort , pour avoir été trouvé qui se divertissoit à crever les yeux , l'un après l'autre , à son Oiseau , avec une aiguille ; & tout le monde voit l'empressement singulier , & des Femmes , & des jeunes Gens , pour assister aux Supplices , aux Combats , & aux Jeux dangereux. Tout cela pourroit faire soupçonner , que cette inclination seroit un effet de la foiblesse naturelle de ce Sexe , & de cet âge : comme si l'impuissance , où ils se sentent de faire du mal , trouvoit quelque consolation dans la vue de celui qu'ils trouvent tout fait & que la connoissance qu'ils ont qu'avec leur peu de force , il n'est personne qui ne leur puisse nuire impunément , leur fit regarder tous ceux qui sont dans la souffrance , comme autant de gens qu'ils n'ont plus à craindre , & partant avec plaisir.

Si cela est , ces Plaisirs inhumains sont un effet de la foiblesse naturelle de l'Ame , & sont contraires à la magnanimité , aussi bien que la Compassion désordonnée , & qui va jusqu'aux

Q q q ij

larmes (*). Aussi voyons-nous, que les Femmes, & les jeunes Gens, sont incessamment occupés à passer de l'un à l'autre de ces excès. Si les maux qu'ils considerent ne sont pas de nature à leur pouvoir arriver, si l'on écorche un Chien, si l'on fait languir un Poulet qu'on tue, si l'on pend un Misérable, aussitôt leurs yeux nagent dans la joie : mais s'ils sont sujets aux Maux qu'ils voient en autrui, s'ils voient sur un Théâtre les désordres de leurs Passions, les malheurs qu'elles attirent; quoique ces Passions qu'ils voient, & ces malheurs, ne soient que des feintes, cette représentation toute nue les met hors d'eux-mêmes, & les fait abandonner aux larmes, parce qu'ils sont sujets à ces Passions & à ces malheurs.

Ce seroit donc en vain qu'on voudroit dire, que ces Réflexions sont inutiles dans un Siècle, où les Cirques, les Amphithéâtres, les Colisces, & toutes les autres barbares magnificences de l'Antiquité ne sont plus connues que par les Livres, & où même l'Usage des Tournois est entièrement aboli. Puisque la même Inclination maligne, qui mit en si grande estime autrefois ces cruels Divertissemens, subsiste encore, & se fait connoître dans d'autres, qui ne sont gueres plus innocens, elle peut, quand il lui plaira, ramener même ces premiers. On a rogné, à la vérité, quelques Branches de cette malheureuse Plante; mais le Tronc est demeuré en vie : & cette Souche féconde d'inhumanités & de malice pousse tous les jours de nouveaux Rameaux, que le tems fera peut-être arriver quelque jour à une force & à une grandeur, dont les premiers n'approcheront jamais.

Que l'on considere les Courses de Taureaux d'Espagne, la Passion de la Chasse, notre curiosité pour les bêtes féroces, notre avidité d'assister aux Supplices, toutes les espèces de Jeux de main, & cent autres choses de cette nature, on verra bien que cette malheureuse racine ne s'arrachera jamais.

(*) *Arist. Moral. Libr. IV. Cap. XII.*

Qu'est-ce qui attire tant de monde chez un Danseur de Corde, qui cherche inutilement, durant deux heures, toutes les manières imaginables de se tuer ? C'est le danger où l'on voit ce misérable exposé durant tout ce tems-là ; c'est le mal qu'il se peut faire. Car, si ce n'étoit que la Curiosité de voir une chose extraordinaire, un quart d'heure de tems la satisferoit pleinement ; & cette Curiosité satisfaite, feroit bientôt place à la Pitié, que devoit donner naturellement une Profession si périlleuse. Que si cela n'arrive pas, si l'on passe les heures entières dans ces lieux avec un plaisir toujours égal, c'est le danger même du Bâteleur qui ne cesse point aussi, qui entretient cet horrible plaisir ; on attend, pour voir si par hazard il ne pourroit point se précipiter : ce n'est que cela.

Il faut avouer, que ces sortes de métiers sont fondés sur une grande Connoissance de la nature de l'Esprit de l'Homme. Quand l'un de ces Bâteleurs fait cent Sauts périlleux, avec une disposition admirable ; & qu'un froid Bouffon, qui l'observe, faisant semblant d'en vouloir faire autant, se donne mille coups, tombe de toutes les manières : lequel des deux réjouit davantage l'Assistance ? Ne voit-on pas que le bon Sauteur ne divertit pas tant par ses tours merveilleux, que le mauvais Plaissant divertit par ses Chutes ? Pourquoi le Lourdaut plait-il davantage ? C'est qu'on croit qu'il se fait du mal.

Ainsi, qu'un jeune Gentilhomme fasse des armes, il n'a pas tant de joie à montrer son adresse, qu'à donner quelque bon coup à son Camarade : s'il propose quelque Saut dangereux, ce n'est pas tant pour faire voir son agilité, que pour faire casser le nez à quelqu'autre. Il seroit infini de remarquer tous les exemples de cette nature : ceux-là suffisent pour faire voir, que si l'on a quitté quelques Spectacles barbares, ce n'est pas par principe de Raison, ni d'Humanité ; puisqu'on se fait des divertissemens, qui ne le sont guères moins. Ce n'est donc qu'un changement, plutôt qu'une Réforme : c'est lassitude & dégoût

de ce qui étoit usité, plutôt qu'horreur, ou repentir, c'est pour avoir le plaisir de changer, après avoir eu les autres. Ne croyons donc pas être meilleurs que nos Peres, pour n'avoir pas les mêmes malices qu'eux. Les Hommes sont également méchans dans tous les Siècles : ils ne font que varier dans les manieres de l'être, lorsqu'ils semblent se corriger, & leur amendement, quelque louable qu'il paroisse, n'est souvent qu'un effet d'inconstance, plutôt que de bonté.

Vous voyez par ce Discours, qu'on agit souvent par des motifs très-méchans, sans qu'on y prenne garde. Vous m' demandez, comment cela se peut faire? & vous dites là-dessus, qu'il semble que mon Auteur suppose souvent ce qui n'est pas, & que pour expliquer d'où viennent, selon lui, les Actions des Hommes, il fait faire un progrès à l'ame, dont tout le monde ne demeurera pas d'accord; qu'il la fait passer par divers sentimens qu'il lui attribue, comme par des degrés, quoique personne ne s'en soit jamais apperçu, & qu'enfin, ce qui paroît si recherché passe aisément pour creux & pour chimérique.

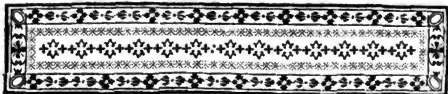
Je vous dirai là-dessus, que tous ces divers sentimens insensibles, que mon Auteur attribue à l'ame, ici & ailleurs, comme les degrés, par lesquels elle passe à d'autres, ne laissent pas d'être véritables & effectifs, quoique nous ne les remarquions pas, faute d'attention. Ce défaut d'attention vient de la rapidité des Passions, qui nous entraînent à tout ce que nous faisons, & qui ne nous permettent pas de considérer à loisir la nature des sentimens qu'elles nous inspirent; parce que l'horreur que nous concevrions souvent pour ces Sentimens, nous empêcheroit de nous y engager. Or l'Ame, qui prévoit cela confusément, & qui veut éviter cet obstacle, qui interromproit le cours de la Passion dont elle est possédée, détourne sa vue de la considération de ces Sentimens ridicules, ou méchans, qui lui servent de degrés: elle aime mieux supposer qu'ils sont bons, que de risquer de les trouver mauvais, en les examinant. Ainsi,

sans les approfondir en aucune maniere, elle passe légèrement dessus, pour arriver où le plaisir, la gloire, & les autres passions, l'emportent.

Il ne faut donc que faire attention sur nos motifs, & nos sentimens, pour empêcher que nous n'en suivions de mauvais: & il seroit à souhaiter que tout le monde fût accoutumé à le découvrir, quand il nous arrive d'en suivre; car, comme la malignité est naturellement odieuse, les Ames même les plus mal nées ne voudroient pas qu'on crût qu'elles agissent par ces motifs. Ainsi, si lorsque cela leur arrive, on le reconnoissoit aussi tôt, ne fût-ce que par prudence, elles s'en corrigeroient assurément.

Mais il est une autre sorte de motifs bien plus dangereux que ceux-là, & qui méritent une Réflexion aussi particuliere. Car, au moins, on défavoue ceux qui sont manifestement méchans; au lieu qu'il y en a, qu'on ne défavoue point, & qu'on ne cache pas, parce qu'on prétend qu'ils sont vertueux, & qui pourtant ne le sont pas, quoiqu'ils passent communément pour l'être: & c'est de ceux-là, qu'il est important de désabuser le monde, afin qu'il ne loue que ce qui est véritablement louable. Voici quel étoit le sentiment de mon Auteur sur un motif de cette nature.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS III.

*Que l'Ignorance & l'Erreur nous font souvent prendre
pour vertueux ce qui ne l'est point.*

C'est un grand malheur, que d'être vicieux ; mais c'en est encore un plus grand, de se croire vertueux, quand on ne l'est pas. Il n'est pourtant rien de si commun, non seulement parce qu'on fait passer pour vertueuses, & honnêtes, bien des actions qui ne le sont pas : mais encore, parce qu'entre celles qui sont en effet vertueuses en elles-mêmes, il en est peu qui soient faites par des motifs vraiment vertueux ; car tous les motifs qui passent pour vertueux ne le sont pas.

Il n'est personne, par exemple, qui défavoue d'avoir fait une bonne action, à l'imitation d'une autre : on en fait même gloire : on en loue tous les jours les Grands ; & c'est presque la seule manière dont on se sert pour les exciter à la Vertu, que de leur proposer celle de leurs semblables. Cependant si on en veut juger suivant la rigueur de la Philosophie, c'est-à-dire, raisonnablement, il seroit mal aisé de soutenir que les actions, faites

faites par le seul motif de l'exemple , soient véritablement vertueuses. En voici une de cette nature , qui porte naturellement à faire cette réflexion. C'est le don , que le Roi Charles IX. fit de la Grande Aumonerie de France au fameux Jacques Amiot son Précepteur , depuis Evêque d'Auxerre. Pour en faire un Jugement exact , il ne sera pas inutile de prendre la chose d'un peu plus haut , & de faire connoître auparavant le Personnage dont il est question.

Cet excellent homme étoit Fils d'un Corroyeur de Melun ; étant encore petit garçon , il s'enfuit de la maison de son Pere , de peur d'avoir le fouet. Il n'eut pas fait bien du chemin , qu'il tomba malade dans la Beausse , & demeura étendu au milieu des champs. Un Cavalier passant par-là en eut pitié , le mit en croupe derrière lui , & le mena de cette sorte jusqu'à Orléans , où il le mit à l'Hôpital , pour le faire traiter. Comme son mal n'étoit que lassitude , le repos l'eut bientôt guéri : il fut congédié en même tems ; & on lui donna , en partant seize sols , pour lui aider à se conduire. C'est en reconnaissance de cette Charité , que cet illustre Prélat , par un ressentiment digne d'un homme qui avoit consumé toute sa vie dans l'Etude de la Sagesse , & particulièrement dans la lecture de Plutarque , fit depuis un Legs de douze cens écus à cet Hôpital , par son Testament.

Il fit tant avec ses seize sols , qu'il se rendit à Paris. Il n'y fut pas longtems , sans être réduit à gueuser. Une Dame , à qui il demandoit l'aumône , le trouvant de bonne façon , le prit chez elle , pour suivre ses Enfans au Collège , & porter leurs Livres. Le Génie merveilleux pour les Lettres , que la Nature lui avoit donné , le fit profiter de cette occasion avec usure : il étudia donc ; & si bien , qu'on le soupçonna d'être de la nouvelle Opinion , qui commençoit à éclater : inconvenient commun à tous les Beaux-Esprits de ce tems-là. Les perquisitions rigoureuses , qu'on fit alors des premiers Huguenots , l'obligerent à fuir ,

Tome I.

R r r

comme beaucoup d'autres , tout innocent qu'il étoit , & à sortir de Paris. On en vouloit sur-tout aux Gens de Lettres suspects : & certes avec raison ; car ils étoient bien les plus redoutables.

C'est de tout tems , que le Peuple , ennemi naturel des Sçavans , les a condamnés sur les plus légères apparences. Tous ceux qui ne se jettent pas , comme lui , dans les excès opposés aux Innovations , passent pour des Monstres à ses yeux. Cette Bête n'entre dans aucune discussion des choses même dont elle juge le plus criminellement. Aussi n'est-elle pas capable de démêler ce que les nouvelles Sectes ont d'innocent , d'avec ce qu'elles ont de méchant ; quoiqu'à dire vrai , elles n'auroient assurément jamais eu aucun succès , si parmi beaucoup d'erreurs , elles n'avoient , dans leur naissance , mêlé quelques Réglemens louables pour les Mœurs , à la faveur desquels les Novateurs ont fait passer le reste ; mais souvent la juste haine du Peuple pour ces Novateurs a confondu injustement ceux qui n'avoient rien de commun avec eux que ces Réglemens de Mœurs , avec ceux qui embrassoient aussi leurs Erreurs. Il est juste de rendre , en passant , ce légitime témoignage à tant de Personnes de mérite , dont la Réputation fut , quoiqu'à tort , souillée , en ce tems-là , du même soupçon que celle de notre Prélat.

Amiot , étant obligé de sortir de Paris de cette sorte , se retira en Berri , chez un Gentilhomme de ses Amis , qui le chargea de l'Education de ses Enfans. Durant le tems qu'il y fut , le Roi Henri II. faisant voyage logea par hazard dans la maison de ce Gentilhomme. Amiot , étant prié de faire quelque Galanterie en vers pour le Roi , composa une Epigramme Grecque , qui lui fut présentée par les Enfans de la maison. Aussitôt que le Roi , qui n'étoit pas si sçavant que son Pere , eut vu ce que c'étoit , *C'est du Grec* , dit-il , en la jettant , *à d'autres*. Il est aisé de juger , par le déplaisir qu'Amiot dut ressentir de cette action du Roi , quelle fut sa surprise sur ce qui arriva ensuite. Michel

de l'Hôpital, depuis Chancelier de France, qui accompagnoit le Roi dans ce voyage, & qui ouït parler de Grec, ramassa ce qu'il avoit jetté : il lut l'Epigramme, & en fut surpris. Il prend Amiot par la tête, & le regardant fixement, lui demande où il l'avoit prise? Amiot, qui étoit encore dans la consternation où l'action du Roi l'avoit mis d'abord, lui répond en tremblant, que c'étoit lui qui l'avoit faite. Sa frayeur ne permit pas à Monsieur de l'Hôpital de douter de sa sincérité. Comme il étoit grand Connoisseur, il ne fit point de difficulté d'assurer le Roi, que si ce jeune homme avoit autant de Vertu que de Sçavoir, & de génie pour les Lettres, il méritoit d'être Précepteur des Enfans de France. Le Roi, qui avoit en M. de l'Hôpital toute la confiance qu'il devoit avoir, s'enquit du Maître de la Maison. Comme les Mœurs d'Amiot étoient irréprochables, le Gentilhomme lui rendit le témoignage qu'il méritoit. Il n'y avoit que le soupçon, qui l'avoit fait retirer en ce lieu, qui pût lui nuire; mais quand ce soupçon auroit été sçu, M. de l'Hôpital, qui étoit lui-même plus suspect qu'aucun autre, n'étoit pas pour s'en effrayer. Voilà l'Affaire conclue.

Il y a apparence que le Roi reconnut bientôt, par la suite, la vérité de ce que M. de l'Hôpital lui avoit dit d'Amiot; ne fut-ce que par la Négociation qu'il fit à Trente, qui étoit la plus difficile Commission qu'on pût donner à un Homme dans ce tems-là; & où l'Abbé de Bellosane, c'est ainsi qu'Amiot s'appelloit alors, prononça devant tout le Concile cette Protestation si judicieuse, & si hardie, qui nous reste, & qui sera dans la postérité un Monument éternel de la Sagesse & de la Générosité de la France, dans cette occasion également importante & délicate.

Voilà l'état auquel étoit Amiot sous le Regne de ses Disciples François II. & Charles IX. avantageux, à la vérité, si l'on se souvient de ses commencemens; mais pourtant encore indigne de son Mérite, & sa Fortune étoit apparemment pour en de-

meurer là, sans une rencontre fortuite, qui le porta plus haut qu'il n'avoit jamais espéré, & qui marque admirablement l'Esprit de la Cour.

Un jour la conversation étant tombée sur le sujet de Charles-Quint à la table du Roi, où Amiot étoit obligé d'assister tous jours, on loua cet Empereur de plusieurs choses, mais sur-tout d'avoir fait son Précepteur Pape : c'étoit Adrien VI. On exagéra si fortement le mérite de cette Action, que cela fit impression sur l'Esprit de Charles IX. jusques-là même qu'il dit *que si l'occasion s'en présentoit, il en feroit bien autant pour le sien.* Et de fait, peu de tems après, la Grande-Aumonerie de France ayant vaqué, le Roi la donna à Amiot. Celui-ci, soit qu'il eût quelque pressentiment de ce qui suivit, ou par humilité pure, s'excusa tant qu'il put de l'accepter, disant que cela étoit trop au-dessus de lui ; mais ce fut inutilement : le Roi lui dit, que ce n'étoit encore rien.

Cependant, cette nouvelle ayant été portée aussitôt à la Reine Mere, qui avoit destiné cette Charge ailleurs, elle fit appeler Amiot dans son Cabinet, où elle le reçut d'abord avec ces effroyables paroles : *J'ai fait bouquer, lui dit-elle, les Guises & les Châtillons, les Connétables & les Chanceliers, les Rois de Navarre & les Princes de Condé ; & je vous ai en tête, petit Prestolet !* Amiot eut beau protester de ses refus, la conclusion fut, que s'il avoit la Charge, il ne vivroit pas vingt-quatre heures : c'étoit le Style de ce tems-là.

Les paroles de cette Femme étoient des Arrêts. Le Roi étoit naturellement opiniâtre. Entre ces deux extrémités, Amiot prit le parti de se cacher ; pour se dérober également, & à la colere de la Mere, & à la libéralité du Fils. Un Repas passe, & puis un autre, & puis encore un autre, sans qu'Amiot paroisse à la table du Roi : au quatrième, il le demande, & commande qu'on le cherche tant qu'on le trouve ; mais ce fut en vain :

Amiot ne s'étoit pas caché afin qu'on le trouvât. Le Roi s'avisa aussitôt de ce que ce pouvoit être: *Quoi ! dit-il , parce que je l'ai fait Grand-Aumônier , on l'a fait disparaître !* & , sur cela , entre dans une telle fureur , comme c'étoit son naturel , dès qu'il se mettoit en colere , que la Reine , qui avoit assez de peine à le gouverner , & qui le craignoit autant qu'elle l'aimoit , n'eut rien de plus pressé , que de faire trouver Amiot à quelque prix que ce fût , en lui donnant toutes les sûretés qu'il put souhaiter pour sa vie.

Cette action de Charles IX. est assurément très-louable ; mais si l'on en vouloit juger suivant la rigueur de la Philosophie , ce seroit plutôt Charles-Quint , que lui , qu'il en faudroit louer ; puisque c'est la générosité de Charles-Quint , qui fut cause de celle de Charles IX. & que l'on peut présumer avec raison de ce récit , que si Adrien n'avoit pas été Pape , Amiot n'auroit jamais été Grand-Aumônier.

Cependant , la plupart des bonnes actions des Grands sont de cette nature. On les accoutume , à force de grands exemples , à ne considérer la Vertu , que selon les sujets où elle se trouve , & point du tout en elle-même. Il arrive delà , qu'ils ne l'estiment , que dans leurs semblables ; qu'ils ne la veulent reconnoître , que quand elle est accompagnée des ornemens éclatans de leur condition , peut-être encore se font-ils accroire , qu'elle n'est estimable , que parce que leurs pareils l'ont pratiquée : & qu'ainsi , ils peuvent , aussi bien que les autres , ériger leurs fantaisies en vertus , quand il leur plaira. Si l'on établit ainsi l'Exemple pour leur seule Règle , par où veut-on qu'ils distinguent les bons d'avec les mauvais : eux , dans qui l'Orgueil , & la Flatterie , ont travaillé , dès leur enfance , à étouffer toutes les lumières de la nature ?

Que si l'Exemple est une Règle si sujette à tromper , d'où vient donc que les Hommes font tant d'estime de cette Règle ?

Un bel esprit de l'Antiquité, examinant cette Question a cru que l'estime qu'on en fait, venoit de ce que les bons exemples, qui sont illustres, ont cet avantage, qu'ils font voir tout ensemble, & que la Vertu est possible, & qu'elle est approuvée (a). Mais est-il besoin d'exemples pour le sçavoir? On n'est pas en peine de décider, si la Vertu est approuvée parmi les Hommes; nous n'entendons dire autre chose: ou s'il est en notre pouvoir de la pratiquer; nous le sentons: mais ce dont on est en peine souvent, c'est de sçavoir en quoi consiste cette Vertu, & lequel de deux partis, qu'il est également en notre pouvoir de prendre, méritera une approbation légitime; & c'est ce que tous les exemples du monde ne sçauroient faire voir, quelque célèbres & estimés qu'ils puissent être, parce que les Hommes sont sujets à estimer mal à propos. D'où vient donc qu'on en cherche toujours?

Est-ce que l'Ame ne se sentant pas assez forte, pour considérer la Vertu en elle-même, & pour en juger sûrement, cherche les exemples qui sont conformes à l'idée qu'elle en a, comme des Autorités pour appuyer le discernement toujours incertain qu'elle en fait, qu'elle regarde ceux de ces Exemples, qui sont généralement estimés, comme des miroirs, qui représentent cette Vertu sous une forme sensible, & dans lesquels il est plus aisé de la connoître & plus difficile de s'y tromper? Mais, si c'étoit cette juste défiance de nos propres forces, qui nous fit chercher des Exemples, cela ne seroit pas si général; car il n'y a que les Sages, qui soient capables d'un Sentiment si louable: cette honnête défiance peut donc bien être leur motif; mais quel peut être celui du commun des hommes?

Comme nous sommes trop matériels pour connoître la beauté

(a) *Melius homines exemplis docentur* | *approbant quæ præcipiunt fieri posse.*
quæ in primis hoc in se boni habens quod | *Plin. Paneg.*

de la Vertu, nous sommes incapables de nous y attacher pour elle-même; nous ne la suivons que pour la Gloire qui en revient: ainsi, voyant que ceux, dont on nous vante les Exemples, sont parvenus à cette Gloire, qui est notre seul objet, il n'est pas étrange que nous nous attachions servilement à les imiter; que nous suivions aveuglément le chemin, qu'ils nous ont frayé, & qui les a conduits là même où nous voulons arriver.

Quoi qu'il en soit, il est certain, que ce n'est point être véritablement vertueux, que de ne l'être que par ce principe; mais, que c'est être seulement ambitieux, ou envieux. C'est de ces sortes de Passions, que viennent toutes les fausses Vertus des Hommes, & la réputation qu'ils acquièrent quelquefois si injustement, & qui excite l'indignation de ceux qui ont plus de pénétration que le Vulgaire. C'est aussi ce qui produit cette variété surprenante, qu'on trouve quelquefois dans les Actions d'un même homme, tantôt malhonnête, & tantôt généreux: car cette variété est fort aisée à expliquer, si l'on veut s'aviser, que quand ces sortes de gens ingénieux ont paru généreux, l'étoit afin de le paroître; & que si l'on découvre depuis quelque chose de malhonnête d'eux, c'est qu'ils n'ont pas cru qu'on le dût découvrir. Ainsi, il ne faut point conclure de ces Exemples, que les Hommes sont bien peu semblables à eux-mêmes, & faire de longues moralités là-dessus. La Vertu véritable ne se dément jamais; & ce n'est pas que celui qu'on croyoit vertueux soit devenu tout d'un coup méchant: les habitudes du cœur ne se changent pas si aisément (a); mais c'est qu'il n'étoit pas ce que l'on croyoit qu'il fût.

Combien donc est-il important de se défabuser sur ces sortes

(a) *Neque enim potest quisquam nostrum subito fieri, neque cuiusquam repente vita mutari, aut natura converteri.*
Cic. pro Sylla.

d'Actions qui ne sont bonnes qu'en apparence ; afin que nous n'ajoutions pas à tous nos Vices une fausse présomption de Vertu, qui est une source inépuisable de nouveaux défauts ; Qu'il est nécessaire d'entrer soigneusement dans l'esprit de nos actions, avant que de nous en élever en nous-mêmes ! puisque ce n'est pas toujours assez pour être vertueux, que d'en faire de bonnes ; & qu'enfin l'on ne sçauroit comprendre, combien les Hommes, qui sont déjà tant de mal, & si peu de bien, ont encore trouvé des moyens pour faire mal le peu de bien qu'ils font.

Vous voyez par ce Discours, que les Hommes ne sont pas seulement bizarres & méchans, comme nous avons déjà vu ; mais qu'ils sont encore ignorans, puisqu'ils prennent pour bons, des motifs mauvais en effet. Or cette espèce d'ignorance, qui consiste à faire des jugemens faux sur les choses, est un défaut tout autrement considérable, que l'ignorance, qui consiste simplement à ne rien sçavoir du tout : ce n'est pas la privation entière de connoissance, qui est à craindre, c'est l'erreur. Au contraire, Platon fait voir, que cette privation de connoissance est en quelque sorte un avantage : la plupart des Erreurs de nos Actions, dit-il (*), viennent de cette manière d'ignorance, qui consiste à croire sçavoir ce qu'on ne sçait point ; car nous n'agissons, que lorsque nous pensons sçavoir ce que nous faisons : mais les Ignorans simples, qui sont persuadés qu'ils ne savent rien, prennent volontiers conseil, quand il faut qu'ils agissent, & qu'ils se déterminent : & de cette sorte, ils sont moins exposés que les autres à faillir.

Ce seroit encore une espèce de Connoissance moins estimable que la simple Ignorance, que de sçavoir tout ce long détail de la Fortune d'Amiot, sans les Réflexions qui l'accompagnent ; car ces sortes de Curiosités ne sont louables, qu'autant

(*) Alcibiade I.

qu'on

qu'on en fait cet usage. Vous me mandez là-dessus, que les Exemples, comme celui-là, étant nouveaux & inconnus, il est bien aisé d'y faire des réflexions agréables; mais que le commun du monde, qui ne lit que les Histoires publiques, n'ayant aucune connoissance de ces sortes de Faits singuliers, ne sçauroit en faire l'usage que je prétens. Il est vrai que la plupart des Exemples de cet Ouvrage sont tirés de Mémoires manuscrits: mais on en peut trouver beaucoup plus dans les Histoires publiques, qu'il n'en faudroit pour occuper tous les Hommes du Monde; & peut-être même aussi peu connus, quoiqu'imprimés, parce que ceux qui les lisent, n'en font pas le discernement nécessaire: car il n'est rien de plus rare, que ce discernement de l'Esprit, pour ce qui est d'usage, & pour ce qui n'en est pas; ce Gout raffiné de l'Ame, pour sa véritable nourriture.

Quant à ce que vous ajoutez, que ces Discours ne sont pas assez remplis d'Exemples, c'est que mon Auteur étoit persuadé, que pour faire sentir à l'Esprit le poids de ceux qu'il rapporte, la grandeur, la force, & l'étendue du sens qu'ils renferment, il étoit à propos que ces Exemples, quelque agréables qu'ils pussent être, fussent en petit nombre: tant pour contrarier, même en ce point, cette avidité de Faits, & d'Histoires, de laquelle il se plaint en tant de lieux, avidité si ennemie de toute réflexion, qu'afin aussi, que la Mémoire, ayant moins lieu d'agir dans la Lecture de ses Discours, laissât plus de liberté au Jugement pour s'exercer.

Car enfin, c'est principalement à cette Faculté, qu'il appartient de découvrir nos défauts, & d'y faire réflexion, pour connoître exactement la nature de notre Ame, & sa manière de procéder. Nous avons vu dans les trois Discours précédens, que les principales de ces Qualités sont la Folie,

la Malice, & l'ignorance : qui croiroit après cela , que cette Ame fût capable de vanité ? Cependant , c'est la Vanité , qui est sa principale Règle. Vous verrez dans le Discours suivant , que lorsque l'Ame est en doute de ce qu'elle doit faire , c'est cette Vanité seule , qui la détermine à choisir le parti qu'elle prend à la fin.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS IV.

*Que la Vanité nous détermine presque toujours
à agir.*

IL est peu de Spectacle plus agréable aux yeux du Sage, que de considérer la Conduite des Hypocrites, dans les occasions où l'Intérêt ne s'accorde pas avec la Conscience. Comme il est de leur Politique de se montrer quelquefois désintéressés, ils abandonnent souvent de petites Utilités, afin de paroître consciencieux; mais, quand il s'agit de quelque Intérêt assez considérable, pour leur faire hazarder leur Réputation, ils ne balancent point à le faire: car, comme il n'est point d'étoffe si souple, ni si maniable, que celle du manteau de la Religion, ils trouvent quelque moyen de couvrir de ce vénérable manteau le Parti qu'il leur plaît de choisir, quelque peu consciencieux que ce Parti puisse être. En voici un Exemple assez singulier, quoique peu connu.

Un Religieux, dont le nom est célèbre dans les Satyres de son tems, étant envoyé à Rome, pour y négocier la Dispense nécessaire pour le Mariage de Madame Catherine, Sœur du

Si i ij

Roi Henri IV. & Huguenote, avec le Duc de Bar, trouva que cette Dispense étoit plus difficile à obtenir qu'on ne pensoit. Clement VIII. à qui l'Absolution du Roi avoit déjà assez fait d'affaires avec les Espagnols, & exposé sa Famille à leur vengeance après sa mort, n'étoit pas d'humeur à s'en faire une nouvelle, en donnant encore cette Dispense déjà assez difficile d'elle-même à être accordée, ainsi qu'on avoit pu voir dans une occasion semblable du Mariage du même Henri IV. encore Prince de Navarre & Huguenot, avec Madame Marguerite.

Cependant, ce Mariage étoit une affaire d'Etat & de Famille. La Princesse, si l'on en croit l'Histoire Scandaleuse de ce tems-là, aimoit ailleurs, & avoit coutume de dire en parlant de cette Alliance, *qu'elle n'y trouvoit point son Compte ; faisant allusion*, dit la Chronique, *à la Qualité de celui qu'elle aimoit*. Cet Amour, pour diverses raisons, n'accommodoit pas le Roi son Frere : &, comme cette Princesse avoit été élevée dans une grande Indépendance, que son opiniâtreté dans sa Religion la relevoit en quelque sorte au-dessus de lui, & étoit en ce tems-là une espèce de Mérite, il craignoit avec raison qu'elle ne se mariât d'elle-même ; sur-tout le Parti étant aussi fortable qu'il l'étoit. Ainsi, cette Dispense étoit une Affaire aussi pressée du côté du Roi, & du Duc de Bar, qu'elle l'étoit peu du côté de la Princesse.

Comme notre Agent n'avoit pas reçu ses Ordres d'elle, il n'oublioit rien pour en venir à bout ; mais c'étoit en vain : la chose étoit trop difficile d'elle-même, & le Pape trop intimidé. Le Moine, pourtant, ne se rebuta pas ; & il entreprit de tirer son Maître de cette affaire, à quelque prix que ce fût. Il n'y a que cette sorte de gens capables de cette sorte de résolution : tout autre Homme se laisseroit : ils semblent qu'ils aient fait un quatrième Vœu de patience ; & l'on vient à bout de tout à la Cour avec cela.

Il s'agissoit de rendre un service signalé au Duc son Maître, & au Roi même : mais, d'autre côté, il étoit en quelque sorte mésséant à un Religieux de solliciter une grace que le Pape témoignoit ne pouvoir accorder en conscience. Quelque odieuse pourtant que fût cette Commission à Rome, notre Agent n'avoit pas fait de scrupule de s'en charger : ce n'étoit pas assez que cela, pour l'embarrasser. Mais, quand il reconnut par la suite l'extrême difficulté qu'il auroit à réussir, ce fut alors qu'il vit, qu'il falloit prendre parti entre la Religion & l'Intérêt, entre le Duc & le Pape; qu'il falloit se déclarer. Car quel moyen de souffrir que son Maître, ou, pour mieux dire, que lui-même échouât dans cette poursuite, après l'avoir entreprise si chaudement? Mais, d'ailleurs, quel moyen de persuader le Pape, qui paroissoit inflexible, ou de conclure le Mariage sans dispense?

Cette dernière voie, qui restoit seule à choisir, n'étoit pas à suggérer par un Religieux. Elle enfermoit une Irrégion trop manifeste : la résolution étoit dure à prendre ; mais, enfin, il la prit en galant Homme. Il vit bien, qu'il n'y avoit pas de jour pour lui à sortir avec honneur de cette affaire, en ménageant la Cour de Rome ; qu'il falloit que pour ce coup le Catholique cédât à l'Homme d'Etat. Toutefois, pour faire l'Homme d'Etat, il ne falloit pas abandonner tout-à-fait le Catholique : il falloit au moins se garantir de ce reproche, & éluder le Scandale. Il falloit, enfin, entreprendre sur l'Autorité du Pape, puisqu'il ne vouloit point entendre raison. Il ne fut plus question, que d'inventer un moyen, par lequel on pût, en conscience se passer de sa dispense ; & le bon Pere fit tant, qu'il en trouva un. Il faut croire qu'il le fit à regret ; mais enfin, il le fit : il coupa à la fin le Nœud qu'il ne pouvoit défaire.

Ce bon Religieux, n'espérant plus d'obtenir rien de cette Cour, après mure délibération, dit un jour au Duc de Luxembourg, Ambassadeur de France à Rome pour lors, que puisque

Le Pape persistoit dans son refus, si le Roi vouloit, on passeroit volontiers outre en Lorraine, sans aucune Dispense : *Car, disoit-il, l'Homme épousant une Femme Hérétique en intention de la réduire à la Religion, sa Dispense lui est toute acquise par le mérite de cette Intention, ayant espérance de la réduire après ledit Mariage.* Ce sont les propres termes du personnage.

Il ne faut pas être grand Théologien, pour voir l'extravagance de cette subtilité : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. On peut seulement remarquer en passant, que cet Expédient de se passer de la Dispense, tout ridicule qu'il est, étoit peut-être un des plus surs moyens de l'obtenir ; car le Pape étoit trop sage, & trop bien conseillé, pour s'obstiner dans son refus, s'il eût vu qu'on se fût mis en devoir de passer outre, sans lui, sur ce plaisant fondement. Il est de certaines affaires, dont on ne sort que par des résolutions hardies. Celle-ci étoit de cette nature, comme la plupart des différends qu'on a avec les Grands. Souvent, on les ménage trop, pour en avoir raison : l'extrême circonspection, qu'on apporte à les solliciter, les rendroit difficiles, quand ils ne le seroient pas. Tout homme est assez fort contre eux, quand il a la raison de son côté, & qu'il a la hardiesse de leur faire bien connoître, qu'il est sûr de l'avoir : car il n'est personne, qui n'ait naturellement quelque peine à se montrer déraisonnable devant qui que ce soit (a).

Quoi qu'il en soit, il ne faut point s'étonner, que notre Agent embrassât ce Parti. En sacrifiant sa Fortune, & l'intérêt de sa Commission, à la conservation de l'autorité du Saint Siège, il n'auroit fait que son devoir comme Religieux, & conservé le Pape dans son droit naturel : ainsi, il n'auroit pas beaucoup mérité de lui par ce Sacrifice. Mais, en servant aveuglément le Duc son Maître, comme il faisoit en cela pour lui une chose tout-à-fait contre l'ordre, c'étoit un grand Mérite qu'il se faisoit envers ce Prince ; car la plupart des Hommes,

(*) Aristot. Rhet. Libr. II.

& même des Grands, n'estiment les Services qu'on leur rend, qu'à proportion des raisons qu'on avoit de n'en rien faire.

Ainsi, l'on peut presque établir pour règle générale, que dans ces sortes de perplexités, nous nous déterminons toujours par les motifs, qui nous sont les plus particuliers, sans examiner s'ils sont les plus raisonnables. La qualité d'Agent étoit ici un motif tout particulier : celle de Religieux étoit commune à mille autres. Agir en Religieux, c'eût été se confondre soi-même dans la foule : mais, faire seulement l'Homme d'Etat, c'étoit se distinguer, & cela suffisoit.

C'est par ce même Esprit de distinction, que des gens de Robe se rendoient si assidus au Louvre, du tems de Henri II. que les Gens du Roi en firent leurs Plaintes au Parlement, les Chambres assemblées : en telle sorte, qu'encore dix ans après, le Parlement se crut obligé de faire *Défenses à tous Juges d'aller au Roi sans permission* ; afin qu'ils ne vinssent pas faire les Courtisans parmi les Magistrats, après avoir fait les Magistrats parmi les Courtisans.

Comme notre Agent préfère à Rome la qualité de bon Sujet à celle de Religieux qui y est trop commune, par cette même vanité de se distinguer, on préfère souvent, dans les autres Pays, la qualité de Religieux, à celle de bon Sujet ; & c'est surquoi est fondée la difficulté qu'on fait de recevoir des Religieux dans des Compagnies Séculières, comme celle que fit le Parlement en 1557. de recevoir un Evêque de Laon, Religieux, au Serment de Pair : car on veut paroître Ecclésiastique parmi les Séculiers, & Séculier parmi les Ecclésiastiques ; mais enfin on est toujours pour l'exception. Telle est l'antipathie de l'Esprit humain pour la Raison, qu'il ne manque jamais de prendre le contre-pied ; & , par un Contre-tems perpétuel, il fait toujours le Catholique, quand il faudroit faire le bon Sujet, & toujours le bon Sujet, quand il faut faire le Catholique.

VOILA comment la vanité de se distinguer fait oublier aux

Hommes leurs Devoirs les plus sacrés, & leurs obligations les plus essentielles. Et c'est cette espèce de vanité, si générale, & si autorisée dans le Monde, qui se cache sous tant de noms divers, tous honorables, enfin qui ne passe point pour vice; c'est, dis-je, cette Vanité de se distinguer, qui est le principal des défauts de l'Esprit humain, & non pas la vanité, qui consiste simplement dans la trop bonne opinion de soi-même, qui est la seule espèce que l'on connoît, & que l'on blâme dans le Monde, & pourtant si innocente en comparaison de l'autre; puisque cette bonne opinion de soi-même ne peut enfin, quand elle est connue, que rendre ridicules ceux qui l'ont, ce qui n'est pas un grand malheur: au lieu que la Vanité de se distinguer, se mêlant dans toutes nos délibérations, nous rend presque toujours injustes, infidèles, ou intéressés, comme il paroît par le Discours précédent; ce qui est bien plus important, & plus à craindre.

Les quatre Discours que nous avons vus jusqu'ici représentent donc les quatre principaux traits du Portrait de l'Ame humaine au naturel: mais la Folie, la Malice, & l'Ignorance, qui sont le sujet des trois premiers, ne sont en quelque sorte que l'Ebauche de cette peinture: c'est la Vanité, qui donne la dernière main, & qui finit l'Ouvrage. Ce sont-là les Elémens de l'Esprit humain, & ses quatre qualités premières, du mélange divers & de l'assemblage desquelles toutes les autres sont composées: de sorte que, qui connoitroit parfaitement toute leur étendue, & la sphere de leur activité, pourroit à bon droit se vanter de connoître les Hommes, & rendre raison de tout ce qu'ils font.

Mais, dites-vous, est-il besoin de l'étude de l'Histoire, ni d'aucune autre, pour sçavoir que les Hommes sont fous, malins, ignorans, & vains? Qui est-ce qui ne le sçait pas? On n'entend dire autre chose tous les jours. Mais, pour sçavoir en général que cela est, on n'en est pas plus habile à découvrir, dans

dans l'occasion, en quoi ils sont fous, & ignorans; & en quoi ils sont malins, & vains. Ainsi l'on n'en est que plus malheureux, sans en être plus sages. Cette connoissance est donc fort inutile, si on ne sçait l'appliquer dans les rencontres ordinaires de la vie, pour y discerner en quels cas les Hommes tombent en effet dans ces vices, & dans lequel de ces vices en particulier, pour qualifier justement leurs actions, connoître dans quelle espèce il les faut ranger: car encore une fois, il est bien inutile & désagréable, de sçavoir en général, que les Hommes sont sujets à de grands défauts, si cette connoissance ne nous donne pas un moyen de nous en préserver, ou de nous en corriger; & ce moyen ne peut être que d'étudier toutes les manières, dont l'on peut tomber dans ces défauts, & dont l'on y tombe d'ordinaire.

Or il n'y a que l'Histoire seule, qui puisse fournir la matière de cette étude. Ce n'est que dans ce grand nombre d'actions différentes qu'elle représente, & qui viennent presque toutes de ces défauts, (car combien y en a-t-il de vraiment vertueuses?) que l'on peut s'exercer à reconnoître toutes les espèces des blamables, & de celles qui sont à fuir. C'est-là, qu'en considérant la qualité, l'âge, & l'intérêt des personnes qui ont fait ces actions, ce qui les a précédées & ce qui les a suivies, la conjoncture du tems & du lieu, & enfin toutes les autres circonstances, même les plus légères, que les bons Historiens rapportent si soigneusement dans les occasions singulieres: c'est à la faveur de ces diverses lumières, de tant d'avantages qui sont particuliers à l'Histoire, qu'on peut, en réfléchissant sur toutes ces choses avec ordre, pénétrer le secret des Cours, reconnoître dans quel esprit on a agi en ces rencontres, & en former enfin un jugement clair & certain.

Il est visible qu'une longue habitude à cet exercice, dispose nécessairement l'ame à faire tout ce même progrès avec facilité dans les rencontres ordinaires de la vie: car comme toutes les

actions des Hommes, quelque différentes qu'elles soient, ne sont pourtant composées que d'un certain nombre borné de circonstances, & de motifs; quand une fois l'ame a formé son jugement sur ces circonstances, & ces motifs, il lui est bien aisé de transporter les règles, qu'elle s'en est faites en lisant l'Histoire, de les appliquer aux occasions, & aux affaires, qui arrivent tous les jours. Vous voyez, si je ne me trompe, un exemple de cette maniere d'étude, dans les Discours de mon Auteur, & quel est l'ordre requis dans cette Anatomie spirituelle des actions humaines.

Mais, dites-vous là-dessus, ne seroit-il pas mieux de choisir dans l'Histoire des actions parfaitement bonnes & louables, pour y faire réflexion, plutôt que de considérer celles qui sont défectueuses. Il est vrai que la plupart de ceux, qui ont traité de l'Utilité morale de l'Histoire, l'ont conçue de cette maniere: mais ils n'ont pas assez considéré, ce me semble, que si on ne s'arrêtoit que sur les Actions régulièrement vertueuses, le nombre en est si petit, qu'on feroit bien du chemin sans se reposer; à moins qu'on ne voulût se tromper soi-même dans le choix de ces Actions, & compter pour bonnes toutes celles qui le paroissent d'abord; car c'est ce qui arrive infailliblement à ceux qui lisent l'Histoire dans cet esprit: l'envie de trouver sur quoi s'exercer, & de quoi profiter, leur fait recevoir pour louable tout ce qui l'est en apparence. Ainsi, cette sorte d'étude, bien loin d'être utile à l'Ame, ne peut que l'accoutumer insensiblement à l'un des plus grands défauts dont elle puisse être entachée, qui est d'estimer mal-à-propos, de prendre pour louable ce qui ne l'est pas.

Mais quand ceux qui lisent l'Histoire seroient capables de faire un discernement juste des actions vertueuses, il y a grand sujet de douter si cette maniere d'instruire l'Ame par de bons exemples est aussi utile & aussi sûre, que celle qui consiste dans l'étude de ses défauts. Comme cette difficulté regarde génè-

ralement tout cet Ouvrage, puisqu'il ne sera composé que d'exemples à fuir, je veux bien vous montrer en peu de mots, quels ont été les sentimens des Anciens, & leurs Principes, sur cette matiere, & vous en faire voir la liaison & les conséquences.

Ces grands Hommes ont supposé, qu'il n'y a que de deux sortes de Gens dans le Monde: les uns amoureux de la Vérité, esclaves de la Raison, connoissans la véritable gloire, & dans qui ces heureuses dispositions naturelles produisent une ardeur généreuse, & une Emulation héroïque, d'imiter, & d'égaliser, tout ce qu'ils voient de grand & de beau. Véritablement, ceux-là n'ont besoin que de bons exemples; parce qu'ayant les yeux ouverts, la beauté naturelle de la Vertu suffit seule pour les entraîner, & pour les ravir (a). Si nous étions tous faits comme ces Gens-là, dit Quintilien, on n'auroit que faire d'artifice, pour porter les Hommes au bien, il ne faudroit, ni étude, ni méditation, ni adresse, pour les rendre raisonnables (b).

Pour peu qu'on sçache la liaison qu'il y a entre les opinions de l'Esprit, & les mouvemens du cœur, on ne balancera pas à croire, que la plupart de ceux qui estiment tant la maniere d'instruire par de bons exemples, ne sont de cet avis, que pour faire accroire, & aux autres, & à eux-mêmes, qu'ils sont de cette premiere espèce d'Ames extraordinaires, dont je viens de parler, à qui les bons exemples suffisent. Je ne sçais pas s'ils en sont; mais je sçais bien, du moins, que le nombre de ces gens-là est très-petit.

Les autres, au contraire (dont le nombre est si grand, qu'on peut dire hardiment qu'il enferme presque tous les Hommes) sont prévenus d'une mauvaise honte de reconnoître ce qui leur

(a) *Honesti quidem honestis suadere facillimum est.*

Quintilian. Libr. III. Cap. III.
(b) *Si mihi sapientes iudices datur sapientum conciones atque omne consilium*

nihil invidia valeat, nihil gratia, nihil opinio praesumpta per quam sit exiguus eloquentia locus.

Idem, Libr. II. Cap. XVII.

manque, corrompus par un desir déréglé de liberté & de gloire, ennemis des vérités qui les condamnent, & généralement inconstans & légers en tout. C'est pour ceux-ci, qu'il est besoin de réflexion & d'art, & que les bons exemples sont inutiles; car leur conscience les leur fait regarder comme des reproches de leurs défauts, selon la remarque du même Quintilien (a).

On ne sçauroit mieux éviter cet inconvénient, qu'en leur faisant voir dans l'Histoire, comme dans un Miroir, les images de leurs fautes. Comme nous ne pouvons nous en corriger, qu'en les considérant, & que nous ne sommes pas assez désintéressés, pour les étudier dans nous-mêmes, sans prévention, & avec toute la liberté nécessaire pour en profiter, nous aimons naturellement à voir ces fautes dans les autres, parce que nous pouvons les y examiner à loisir, sans que notre vanité y soit intéressée. Cette complaisance, que nous avons pour les peintures de nos vices, est donc un des plus grands effets de la sagesse de la Nature: c'est ainsi, conclut Cicéron, que cette bonne Mere a voulu, que ce qui étoit le plus utile fût souvent aussi le plus agréable (b).

C'est cet agrément naturel, que nous trouvons à voir les défauts des autres, qui fait que nous comprenons en quelque sorte plus aisément les choses blâmables, que les honnêtes, selon Quintilien (c); & que nous ne nous portons pas avec tant d'ardeur à la recherche des honnêtes, si l'on en croit Cicéron, qu'à la fuite de celles qui sont blâmables (d). Considérons donc soigneusement ces dernières, pour les éviter; & après avoir examiné, dans les Discours précédens, les quatre Vices génés-

(a) *Sin & audientium mobiles animi & rei mali obnoxia veritas arte pugnandum est & adhibenda qua profuit.*

Quint. Libr. II. Cap. XVII.

Ne videamur exprobrare diversam vitam seclum cavendum est.

Idem, Libr. III. Cap. III.

(b) *In plerisque rebus increduliter hoc natura est ipsa fabricata, ut ea qua maximam utilitatem in se continent, eadem habere plurimum vel etiam veni-*

stat.

Cicer. de Orat. Libr. III. *Facilior est turpium quam honestorum intellectus.*

(c) *Facilior est turpium quam honestorum intellectus.* Quintilien. Libr. III. Cap. VIII.

(d) *Neque honesta tam expetunt quam devitant turpia.* Cicér de Partit. Oratoriâ.

Teneros animos aliena opprobria sepe Absterrent vitia. Horat. Sat.

IV. Libri I. v. 128.

raux de l'Esprit humain , voyons ceux qui regardent chacune de ses parties en particulier : premièrement l'opinion , qui regarde l'entendement , & qui mène l'ame par cette faculté ; & puis les passions , qui regardent directement la volonté , & qui font d'abord impression sur elle.

Ces deux sortes de motifs , l'Opinion , & les Passions , ont cela de commun , qu'ils offensent tous deux la Nature ; en ce que se mêlant de gouverner les Hommes , ils empiètent sur l'Office de la raison , à qui seule , de droit naturel , il appartient de les conduire. Mais ils ont cela de différent , que les Passions ont au moins , quelque fondement dans la Nature , au lieu que l'Opinion n'en a aucun , & tend , pour ainsi parler , à découvrir , à détruire l'empire , & à éteindre les lumières de cette sage Mere , qui seule peut rendre les Hommes heureux.

C'est ce qui paroîtra bien clairement dans la suite , par l'examen des principaux effets de ce fantôme d'Opinion. Le premier degré de ses usurpations est d'accoutumer les Sens , insensiblement à trouver bizarres des objets qu'ils trouveroient agréables sans elle , & à trouver agréables d'autres , dont naturellement ils seroient choqués. En voici un exemple assez étrange , que j'ai trouvé dans les Remarques de mon Auteur.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS V.

Que l'Opinion pervertit nos Sens.

TOUT le monde sçait, que les Usages changent, & qu'il n'est point de Coutume si bien établie, qui n'ait été précédée par une toute contraire. Cela n'est pas si étrange, quand il se passe un intervalle de tems considérable entre les deux extrémités, & que ce changement n'arrive pas en des choses extrêmement familières, toujours présentes, & d'un usage continuel, comme sont par exemple les habillemens; car nous sommes naturellement moins surpris de trouver du changement dans ce que nous ne revoyons que de tems en tems, que dans ce que nous voyons sans cesse, & qui change, pour ainsi parler, à nos yeux.

Il ne faut que considérer les meubles qui ne servent qu'en une saison de l'année, en comparaison de ceux qui servent toujours, pour faire cette Remarque. On n'est guères surpris de voir, au commencement d'un Hiver, des Manchons différens de ceux qu'on avoit l'année précédente, parce que l'Été qui a passé entre deux a effacé, en quelque sorte, l'idée qu'on avoit

des premiers ; mais quand on change de mode de Chapeau , qui est une chose dont on se sert toujours , il n'est rien de plus naturel , que la peine que les yeux souffrent quand ils en rencontrent tout d'un coup de fort grands , là où ils en ont vu peu de tems devant de fort petits.

Que si cela surprend avec raison dans des Chapeaux , qu'on quitte vingt fois le jour , il doit bien être encore plus sensible dans les choses qu'on ne sçauroit quitter pour un tems , comme par exemple , une longue Barbe ; car lorsqu'un Homme s'avise de la faire couper , comment les yeux peuvent-ils s'accoutumer à le voir , sans une chose aussi exposée à la vue que celle-là , & sans laquelle ils ne l'ont jamais vu un seul instant ?

C'étoit donc une assez bizarre mortification à ceux qui entroient en Magistrature il y a environ un siècle , que d'être obligés , le jour de leur réception , de se faire couper tout-à-fait la Barbe , qu'on portoit fort longue alors ; comme on voit qu'en mil cinq cent trente-six , François Olivier ne put être reçu au Parlement Maître des Requêtes , *qu'à la charge de faire couper sa longue Barbe , s'il vouloit assister au Plaidoyé.*

Se feroit-on jamais défié , qu'une longue Barbe eût passé quelque part pour un Ornement indigne de la gravité d'un Magistrat ? Et comment se peut-il que l'impression de respect , de majesté , & de sagesse , que la longue barbe fait dans l'esprit de tout ce qu'il y a aujourd'hui de Nations civilisées sur la Terre , & qu'elle a fait dans toute l'Antiquité Grecque & Romaine , témoin les longues Barbes des Philosophes , ait pu changer ? qu'enfin , ce même objet fit en ce tems-là en France une impression si différente dans les esprits , qu'elle rendit un Magistrat incapable d'assister à l'Audience dans cet état ?

On pourroit tirer de grandes conséquences de cette bizarrerie. S'il ne s'agissoit que du sentiment particulier d'une Compagnie , pour nombreuse qu'elle fût , ce seroit peu de chose : mais il est tout-à-fait étrange que tout Paris , (car il n'y a pas

apparence que cette coutume fût particulière au Parlement ,) qu'un Royaume entier comme celui-ci , ait eu une idée de bienséance si particulière sur ce sujet , & si contraire à l'idée du reste du monde.

Si la Bienféance est quelque chose de positif & de réel , s'il y a quelque ornement dont on puisse prétendre qu'il sied naturellement bien , c'est assurément une longue Barbe à un Magistrat de conséquence. Comme elle marque un âge avancé , qui est volontiers un âge de sagesse ; autant qu'il est à propos qu'un Magistrat soit Homme sage , & même qu'il ait les marques extérieures de l'être , pour attirer le respect & la soumission du Peuple , qui ne juge que par les Sens ; autant est-il à propos , en quelque façon , qu'un Magistrat ait la plus longue Barbe qu'il peut.

Il semble , par-là , qu'il soit naturellement de la Bienféance , qu'il en ait ; & cependant , il est difficile de le soutenir , après cet exemple : car toutes les idées naturelles doivent être universelles dans tous les Lieux , & ne souffrent point d'exception. Cependant , voici tout un Royaume , qui , bien loin d'avoir la même idée de bienséance que le reste du Monde , en avoit une toute opposée ; car au lieu qu'il a toujours été cru communément qu'il est bienséant qu'un Magistrat ait de la Barbe , on croyoit de ce tems-là en France , qu'il étoit de la Bienféance qu'il n'en eût pas , puisqu'il lui étoit défendu d'en avoir.

C'est ainsi que raisonnent les Esprits forts : & ils triomphent de rapporter à ce propos tout ce qu'il y a de plus étrange dans les Mœurs & les Usages du Nouveau Monde , du Pérou , & de la Chine , pour faire voir que l'Opinion est la seule règle des Hommes , & que la Nature n'est rien : comme si la Raison naissante de ces Peuples demi-bêtes étoit comparable à la nôtre , consummée par une si longue possession de politesse & de science , & par la connoissance de tout ce qu'il y a jamais eu de civilisé sur la Terre.

Car il est constant qu'il y a dans les Hommes une idée naturelle

relle de Bienfiance ; mais cette idée , quelque naturelle qu'elle soit , ne laisse pas de pouvoir être effacée par les Préjugés de l'Enfance , l'Education , & la Coutume. Ainsi , quoique les enfans qui naissoient il y a six ou sept vingts ans , eussent naturellement trouvé la Barbe un ornement convenable à un Magistrat , pourtant , à force de voir pratiquer & d'entendre dire le contraire , ils perdoient cette idée naturelle. Mais d'où pouvoit venir une coutume si contraire à cette idée ?

Une des raisons qui fait autant éloigner les Hommes de la Nature , & naître parmi eux des Opinions qui lui sont contraires , c'est l'envie de se faire remarquer , par des Singularités : car comme la Nature règle le plus grand nombre en beaucoup de choses , on ne sçauroit quelquefois se distinguer , qu'en s'éloignant d'elle. Ainsi , il se peut faire que le Parlement ne vouloit pas que les Magistrats portassent de la Barbe ; afin de les distinguer des Gens de Cour , qui peut-être en portoient alors. Que si c'étoit en effet pour cette raison ; ce devoit être une assez plaisante chose , à ce qu'il semble , de voir toute la galante & guerrière Jeunesse de la Cour de François I. chacun avec la plus longue Barbe qu'il pouvoit avoir , pendant que Messieurs de la Grand'Chambre étoient rasés comme les Mignons d'Henri III. le furent depuis.

C'est donc à notre Esprit seul , entaché de cette mauvaise gloire de se distinguer à quelque prix que ce soit , qu'il faut se prendre de toutes les bizarreries qui paroissent dans les mœurs des Hommes , & non pas à la Nature , que nous forçons , & qui n'en peut mais. Cet amour de la singularité est peut-être le vice de tous le plus à craindre , parce qu'il abolit absolument l'usage de la Raison ; car , au lieu d'examiner si les choses qu'on veut faire sont bonnes ou mauvaises , il fait qu'on n'examine autre chose , sinon , si elles sont communes , ou si elles ne le sont pas. Cependant , la Nature ne nous donne pas pour règle de nos actions , de faire autrement que les autres , mais seulement de

Tome I.

V u u

faire bien : soit que par hazard le nombre de ceux qui font bien soit le plus grand , ou qu'il soit le plus petit , il ne lui importe pas. Si donc nous l'accusons dans ces rencontres , si les Libertins prennent , de cette bizarrerie de mœurs , occasion d'établir leur incertitude générale de toutes choses , & leurs blasphèmes contre la lumière naturelle ; ce n'est pas qu'ils aient trouvé , après un examen solide , que c'est la faute de la Nature : mais c'est qu'il faut nécessairement qu'ils avouent , que c'est la sienne , ou la nôtre ; & l'amour propre , & la vanité , ne les laissent guères balancer entre ces deux partis.

Cependant , quelque blâmables que soient ces bizarreries dans leur source , quand une fois elles sont établies généralement , il est du devoir d'un Homme sage de s'y conformer ; parce qu'alors ce seroit tomber dans le même vice de singularité qui les a produites , que de ne s'y pas conformer. Ainsi , le Parlement avoit raison d'exiger de Monsieur Olivier , qu'il fit couper sa longue Barbe , puisque c'étoit la coutume. Ce fut sagement fait à lui de s'y soumettre : & il n'auroit pas été Chancelier de France , comme il fut depuis , s'il eût été aussi jaloux de son poil , que cette Mere de la première Race de nos Rois fut jalouse de celui de ses Enfans : car , ayant le choix de l'Epée , ou des Ciseaux , elle aimait mieux leur voir trancher la tête , que de les voir tondus.

Cependant , comme nous nous imaginons naturellement dans ces occasions , que les autres sentent le changement qui s'est fait en nous , aussi vivement que nous le sentons nous-mêmes , un Homme devoit apparemment être assez embarrassé de sa contenance , dans la première Audience où il se trouvoit exposé , tout rasé , à la vue de tant de gens qui étoient accoutumés depuis longtems à ne le point voir sans une longue barbe. On dira qu'il se fait bien un changement aussi subit , pour les cheveux , dans ceux qui se font Religieux. Aussi voyons-nous qu'on les tient d'abord enfermés dans des Cloîtres , pour un

long tems , pendant lequel le monde oublie leur figure. Mais enfin , il n'est point d'objet si bizarre , à quoi les Sens ne s'accoutument. Et pourquoi le trouverions-nous étrange , pendant qu'on voit tant d'esprits accoutumés à ne raisonner jamais juste , & tant d'Ames à faire du mal à autrui gratuitement ?

Après ce premier degré de l'Opinion , qui est , comme vous voyez , de pervertir les Sens , il y en a un plus élevé , qui est d'anéantir la Raïson , en faisant que les Hommes ne la consultent point du tout , dans les choses qui sont le plus indubitablement de son ressort. Telle est la distribution de la Gloire , & des Honneurs , qu'on ne règle presque parmi les Hommes , que par la naissance , au lieu de les régler par la Vertu , comme la Raïson le voudroit. Voici quelques Réflexions de mon Auteur sur ce désordre.





DE L'USAGE

DE

L'HISTOIRE.

DISCOURS VI.

Que l'Opinion nous ôte l'usage de la Raison.

C'EST une chose digne de réflexion dans la vie , que les conditions les plus relevées soient celles où l'on se connoît le moins en Gloire , & où l'on prend plutôt la fausse pour la véritable. Il ne faut que considérer en quoi les Grands mettent la leur , & en quoi le Peuple met la sienne , pour reconnoître cette vérité.

Quelques bonnes qualités d'esprit qu'aient les Grands , ils font toujours consister leur principale Gloire dans leur naissance ; il n'est point de talent naturel si louable , pour lequel ils voulsussent être considérés , plutôt que pour leur noblesse : quelques-uns même vont jusqu'à s'offenser , qu'on les désigne par toute autre qualité que par celle-là , & jusqu'à se cacher des plus excellentes , de peur de déroger à leur rang. Cela vient de ce qu'il semble que c'est les rabaisser , que de les estimer pour des choses qui leur sont communes avec des gens sans naissance : ils ne considèrent pas que cette ressemblance leur est bien plus hono-

nable , que celle qu'ils ont par leur noblesse avec tant de gens sans mérite.

Mais il n'en est pas ainsi du Peuple : il ne se trompe point comme eux dans le choix de la Gloire dont il est capable : il ne quitte jamais la véritable , pour courir après la fausse ; il n'est sensible , qu'à ce qui est naturellement estimable & avantageux.

Un Payfan ne croit point être plus qu'un autre , pour être fils d'un bon Travailleur , mais seulement pour être bon Travailleur lui-même , pour être sain , robuste , grand , & fort , pour danser de meilleure grace , ou pour chanter mieux au Lutrin , qui sont toutes qualités réelles , solides & utiles , ou naturellement agréables. Voilà la seule Gloire qu'ils connoissent , & les sujets d'où ils la tirent ; mais ils n'ont point appris de la Nature à s'enorgueillir de la vertu de ceux qui ne sont plus , quelque proches qu'ils leur aient été par le sang : & ils s'aviferoient aussitôt de tirer vanité d'être né un jour qu'il faisoit fort beau tems , que d'en tirer de l'estime où leurs Peres étoient dans leur Village ; car l'un & l'autre sont également ridicules.

Le Mérite est donc purement personnel parmi eux ; & ceux qui ont étudié la Nature dans leurs mœurs simples & sans art , peuvent avoir remarqué , qu'ils n'ont point d'injure plus ordinaire , que de se reprocher les uns aux autres , qu'ils ne valent pas leurs Peres : car c'est partout que la mémoire de la Vertu dure plus que ceux qui l'ont possédée , & qu'on s'immortalise en la suivant ; mais bien loin que les gens du Peuple rappellent le souvenir de celle de leurs parens ; pour leur tenir lieu de mérite , comme on fait tous les jours parmi les Grands , ils ne rappellent ce même souvenir , que pour rendre les vices des enfans plus inexcusables.

Cependant s'il y avoit quelqu'un dans le Monde , à qui cette sorte de mauvaise gloire fût pardonnable , à qui il fût permis de se vanter de la vertu de ses Peres , ce seroit assurément plutôt

aux Paysans qu'aux grands Seigneurs. On peut, sans être téméraire, croire que la fidélité conjugale est une vertu moins générale parmi le grand monde, que dans les Villages. Que si cela est, c'est une chose assez bizarre, que les Grands, parmi lesquels la succession est la plus douteuse, soient ceux qui en tirent plus de vanité ; pendant que les Paysans, parmi lesquels cette succession est presque certaine, ne s'en glorifient point du tout. Ainsi sont faits les hommes : il n'est point d'avantages dont ils soient si jaloux, que de ceux qu'on leur pourroit contester avec plus de raison, ils ne se tourmentent point, pour se maintenir dans ceux dont personne ne peut douter.

Que si toute cette foule & cette déférence, qui suit les pas des Grands, n'est que l'effet de la présomption qu'on a de la vertu d'une femme ; si toute la puissance, les richesses, & l'autorité, qui sont possédées dans le Monde par droit de succession, sont fondées uniquement sur la bonne-foi des Meres ; si tant de choses, si réelles & si solides, n'ont qu'un principe si suspect & si douteux ; qui est le Sage, qui considérant ce qu'on défère à une Opinion si sujette à erreur, ne s'écrie, *O Fantôme ! est-il de l'Vérité dont le pouvoir soit si grand que le tien ?*

Cependant c'est sur cette charitable opinion, sur ce titre si léger & si sujet à caution ; qu'on met des différences si grandes entre les hommes, qu'on régle leurs biens, & leurs honneurs. De-là naissent encore tant de débats ridicules, & de différends bizarres : car c'est ainsi qu'on doit appeller les difficultés, qui arrivent tous les jours, pour les rangs, & les préséances ; dignes productions d'une cause si chimérique, & où les hommes n'ont point de honte de remuer toutes sortes de machines, pour remporter l'avantage imaginaire de passer le premier à une porte.

C'est principalement dans ces sortes de contestations manifestement ridicules, que paroît la vanité de la noblesse du sang. Car la prérogative de rang est assurément la dépendance la plus inséparable. Nous voyons tous les jours que les richesses, l'au-

torité, & le crédit, en peuvent être séparés; ce ne sont donc pas les appanages naturels de la Noblesse : ce sont des effets trop solidés, pour dépendre nécessairement d'une cause si vaine. Mais le rang lui demeure toujours : il est une production très-uniforme de cette vénérable chimère, aussi vain & aussi imaginaire qu'elle.

On ne sauroit mieux former son jugement sur cette matière, qu'en le réglant sur celui qu'un Empereur moderne, comparable aux plus grands de l'Antiquité, en a fait dans une occasion dont l'Histoire a conservé le souvenir; Jugement, qui enferme toutes les réflexions précédentes, & où le mépris, que ce Prince, le plus puissant qui ait été depuis Charlemagne, fait de toutes ces sortes de vanités, de rangs de naissance, montre bien qu'il avoit autant d'horreur pour la mauvaise Gloire, que d'ardeur pour la véritable; & fait voir à l'œil la vérité de cette excellente parole de Tacite, *que ceux qui savent user de l'Empire négligent les formalités* (a).

Pour comprendre toute l'étendue du sens de cette action de Charles-Quint; il faut se représenter la magnificence & la majesté sans égale de la Cour de cet Empereur à Bruxelles, c'est-à-dire, dans le lieu de tous ses Etats où elle étoit plus belle, plus libre, & plus nombreuse, qui étoit comme le centre de sa Puissance; & où les Allemands, les Italiens, & les Espagnols; se trouvoient tous en égale considération, & sans aucune prééminence. Dans cette Cour si qualifiée, & remplie de Courtisans d'un rang dont il ne s'en trouve plus, depuis le temps qu'à Rome on comptoit des Rois parmi ce nombre, il faut encore s'imaginer deux femmes de la première qualité, qui sont en différend pour le pas dans une Eglise, & dont l'Empereur, apparemment pour empêcher les querelles que cette contestation pouvoit faire naître, voulut être l'arbitre.

(a) *Apud quos jui Imperii valet, inania transmittuntur.*

Tacit. Annal.

Libr. XV.

Qui pourroit se figurer les brigues, les cabales, les sollicitations, les recommandations, les titres, les mémoires, les préjugés, & enfin tous les moyens, qu'on a coutume d'employer de part & d'autre dans ces occasions; & en même tems, la patience, & la sage tolérance de l'Empereur, de laisser évaporer toutes ces fumées à loisir, sans en être aveuglé, bien éloigné de s'en entêter lui-même, comme la plupart des Princes font de ces sortes de choses.

Qu'on se figure donc le jour, qu'il devoit juger de cette importante affaire, arrivé; l'attente générale de tout le monde, les desirs & les espérances opposées des divers partis, les gageures de fous, & les prédictions des prétendus Sages, le lieu & la solennité de l'Assemblée, les cérémonies qui l'accompagnerent, la présence & l'inquiétude des Parties, & la gravité de l'Empereur: il n'est assurément personne, à présent non plus qu'alors, qui s'attendît, que ce Prince, pour tout réglemeut, dût ordonner, comme il fit, *Que la plus folle des deux passât devant*, ce fut tout le contenu de son arrêt.

Cette parole n'a rien de fort subtil, ni de fort relevé en apparence; mais, ce qui seroit une pure plaisanterie dans la bouche d'un Particulier, pour réjouir une compagnie, est une censure dans la bouche d'un Empereur en cette occasion, & une instruction excellente, de la sagesse de ces sortes de différends: car premièrement, l'Empereur suppose que toutes les deux étoient folles dans leur ambition; & ensuite, pour faire voir le mépris, qu'il fait de l'avantage qu'elles recherchent si ardemment, il ordonne que cet avantage soit acquis à la plus folle des deux.

Que s'il étoit permis de comparer les productions de l'esprit de Dieu, avec celles de l'esprit de l'homme; le Jugement de Salomon entre deux femmes, avec celui-ci de Charles-Quint entre deux femmes aussi, peut-être que le dernier en date ne seroit pas moins estimable que le premier; à en juger par les seules lumières

lumieres de la Raïson; à ne considérer ce premier, que dans Josephc seulement, & non pas dans l'Ecriture.

Car enfin, si cela se peut dire, l'expédient dont Salomon s'avisâ, pour découvrir la véritable mere de l'enfant contesté, quoiqu'il dût vraisemblablement réussir, n'étoit pas entièrement certain; il est des femmes assez tendres naturellement, pour ne pouvoir souffrir de voir démembrer un enfant, quoique fils de leur ennemie: au contraire, il s'en est vu, qui ont fait des choses aussi cruelles, que de voir mettre en pièces leur propre enfant, plutôt que de le céder à une autre; la haine a produit d'aussi horribles excès que celui-là. Mais pour Charles-Quint, il étoit bien sûr de terminer infailliblement le différend de ces deux Dames, en le décidant, comme il fit, d'une maniere qui les fit renoncer toutes deux à leur prétention: car il est aisé de juger que ni l'une, ni l'autre, n'eut plus d'envie de passer la premiere, après cet Arrêt.

Il est pourtant vrai, que Charles-Quint écludoit en effet la Question, & que Salomon la jugea régulièrement: aussi étoit-il du devoir de Salomon de le faire, parce que la contestation étoit naturelle, raisonnable, & louable: il est honnête à une mere de demander son fils; ainsi, la chose méritoit d'être décidée à la lettre: au lieu que la contestation, dont Charles-Quint étoit Juge, étant manifestement impertinente, c'eût été l'autoriser, que de la décider régulièrement; ç'auroit été reconnoître pour raisonnables ces sortes de difficultés, elle n'étoit pas digne d'être terminée autrement que par une raillerie violente, qui sans toucher au fond de la question, fit seulement comprendre, qu'il étoit ridicule de l'avoir proposée, & que toutes celles de cette nature ne méritent pas qu'on s'y applique sérieusement.

Ce n'est pas que l'Empereur, qui avoit vu tant de cérémonies en sa vie, ne sçût bien la nécessité qu'il y a de régler les rangs dans ces occasions: la Hiérarchie politique a un ordre qui lui est naturel, aussi bien que l'Ecclésiastique, & le règlement des rangs

est une marque sensible de cet ordre , mais ces rangs n'appartiennent qu'à ceux qui sont Membres de cette Hiérarchie , & seulement dans les occasions où ils agissent en cette qualité. Ainsi , il semble , à n'en juger que par le Sens commun , qu'il est aussi ridicule de vouloir garder par-tout le rang des charges , qu'il le seroit d'en vouloir porter toujours l'habit & les ornemens.

Il n'y eut jamais de plus grand ennemi de la mauvaise Gloire , que ce Prince : toutes les actions de sa vie sont , en cela , de même caractère , que ce Jugement : mais sur-tout , il lui a quelquefois échappé , sur le champ , des réponses si énergiques sur ce sujet , qu'à peine l'Antiquité si féconde en bons mots nous a laissé quelque chose d'égal.

C'est particulièrement dans ces sortes de traits imprévus , qu'on doit étudier les véritables sentimens de l'Ame ; comme les hommes n'ont pas le loisir de se déguiser dans ces occasions , on peut croire que la bouche y parle de l'abondance du cœur ; & c'est leur faire justice , que de les juger là-dessus.

On conte donc , entre autres choses , que comme on parloit une fois , devant Charles-Quint , d'un Capitaine Espagnol , qui se vantoit de n'avoir jamais eu peur , il répondit , *qu'il falloit que cet homme n'eût jamais mouché de chandelle avec les doigts ; car ajouta l'Empereur , il auroit eu peur de se bruler.*

Il faudroit un Commentaire exprès , pour remarquer tout ce qu'il y a de grand dans cette parole. On y voit l'opinion modeste , & véritable , que ce Prince avoit de la bravoure , à qui il n'attribuoit rien au-dessus de la nature , comme faisoit l'Espagnol : & qu'il ne faisoit pas consister , comme ce Capitaine dans une entière insensibilité pour les dangers , mais bien dans la Victoire que l'amour de la Gloire remporte dans les cœurs généreux sur leur horreur naturelle pour la Mort : horreur , qui est proprement ce que nous appellons la peur.

Il paroît encore par cette parole , qu'il n'est rien de si bas ,

dans les plus viles manieres du Peuple, dont un esprit bien fait ne puisse faire quelque bon usage : & qu'ainfi les Grands perdent quelque chose à cette ignorance profonde, où ils sont, de la vie commune ; ne fût-ce, que pour les métaphores naturelles & vives qu'ils en pourroient tirer, pour s'expliquer agréablement & familièrement tout ensemble, & pour rendre de grands sentimens, par des expressions qui soient à la portée de tout le monde, comme fit Charles-Quint dans cette occasion. Il n'y a rien de plus bas, & de plus sale, que la matiere de sa réponse : combien de Princes ont passé toute leur vie, sans sçavoir seulement, si cela se faisoit ? On apprend bien des choses, en voyageant sans cesse, & faisant toujours la guerre en personne, sur Mer & sur Terre, dans toutes les parties du Monde, qu'on n'apprendroit pas dans le fond de l'Escorial. C'étoit en menant cette sorte de vie, que ce Prince avoit appris, qu'on mouchoit des chandelles avec les doigts, & quelques autres choses encore. Ce n'étoit pas une connoissance fort curieuse : cependant se peut-il rien de plus noble, que l'usage qu'il en sçut faire dans cette occasion.

Enfin, pour revenir à notre sujet, on voit principalement dans cette excellente parole, quel Jugement ce Prince faisoit de l'impertinente vanité & de la mauvaise gloire de cet Espagnol, & quel mépris on doit faire de ces sortes de Rodomontades si ordinaires dans le grand monde, & sur la bravoure, & sur la noblesse. Mais faut-il s'étonner que tant de gens courent après les petites & les fausses gloires, puisqu'il en est si peu qui soient capables des grandes & des véritables ?

Je souhaite que cette réflexion vous plaise autant qu'elle m'a plu ; car je vous avoue, que c'est presque celle de toutes qui m'a le plus touché. Les grands Seigneurs sont, à mon avis, les personnes du monde, qui doivent aimer davantage ces sortes de considérations ; & ceux d'entr'eux, qui ont joint un grand mérite à une naissance illustre, ont beaucoup plus d'intérêt que

X x x ij

le peuple à se plaindre de l'estime qu'on fait de la Noblesse toute nue. Ils y perdent plus que personne, s'ils aiment la gloire : car quelque pure que soit leur vertu, quelque légitimes que soient les témoignages qu'on lui rend, la mauvaise coutume qu'on a de louer indifféremment tous les gens de leur qualité, fait que ces témoignages sont toujours suspects de flatterie parmi les hommes naturellement envieux & malins.

Je ne doute point que les Spéculatifs, qui considéreront ce Jugement de Charles-Quint, ne se moquent du sens que mon Auteur y donne ; & qu'ils ne l'attribuent à quelque raison politique que ce Prince eut pour ne point offenser une des plus considérables Maisons de l'Europe, plutôt qu'à l'impertinence de la contestation.

Je ne trouve pas même étrange que vous me disiez, que relevant, comme je fais, l'usage moral de l'Histoire, il semble que je veuille en faire négliger l'usage politique, que vous prétendez être le plus naturel, le plus nécessaire, & le plus important de tous ceux qu'on en peut faire ; enfin, le plus propre, & le plus excellent.

Je n'ai qu'une chose à vous dire là-dessus. C'est qu'excepté ceux qui sont appelés au maniment des affaires d'Etat, par leur naissance, ou encore, si vous voulez, par un talent extraordinaire pour ces sortes de matières ; hors ces deux sortes de gens, dont on ne sçauroit nier que le nombre ne soit très-petit, en comparaison du reste des hommes, il n'est pas peut-être de foiblesse plus digne de risée dans tous les autres, que l'étude de la Politique. Ainsi, comme mon Auteur avoit en vue dans ses réflexions de servir à tout le monde, il ne croyoit pas devoir s'arrêter à considérer l'Histoire d'un côté, qui ne regarde, avec raison, qu'un très-petit nombre de gens ; & qui ne peut être considéré du reste des hommes, que par un principe de la folie la plus raffinée dont ils soient capables, qui est l'avidité de sçavoir tout autre métier que le sien, sur-tout celui des Grands, &

de s'embarraſſer du Gouvernement des Etats , pendant qu'on ne ſçait pas ſe gouverner ſoi-même.

Car enfin , il n'eſt point de plus viſible effer de la mauvaiſe Gloire dont la plûpart des hommes ſont entachés , que la vanité qu'ils tirent de la connoiſſance de la Politique , & la conſidération qu'ils prétendent s'attirer dans le monde , par la poſſeſſion d'un Art qui ne peut jamais leur ſervir de rien : cette diſpoſition d'eſprit eſt ſans doute la plus grande marque de l'admiration ſecrete qu'ils ont pour les grandeurs , de cette baſſeſſe de cœur qui fait envier tout ce qu'on voit au-deſſus de ſoi , de cette ſoumiſſion intérieure de l'eſprit & des ſentimens , qui eſt une ſource inépuisable de préventions & d'erreurs ; & ainſi , l'un des plus grands obſtacles à la véritable Sageſſe.

Voilà le fruit qu'on tire d'ordinaire des Réflexions politiques. C'eſt ainſi que la ſote Vanité de s'occuper des grandes affaires pervertit l'eſprit , & ruine de fond en comble le Bon-Sens : & cela ne vient que de ce qu'on veut connoiître les Princes , avant que de connoiître les hommes : au lieu qu'il faut connoiître les hommes , pour pouvoir connoiître les Princes , puisſque les Princes ſont des hommes. Mais cet ordre ſi naturel eſt renverſé par le plaſir ridicule , que la plûpart des gens ſe font d'avoir l'imagination remplie d'objets magnifiques , & la mémoire pleine de grands noms : ils ſe conſolent ainſi de leur baſſeſſe effective , par ces importantes chimeres ; & charmés de l'harmonie imaginaire qu'ils ſe repréſentent dans les Etats , ils négligent de travailler à établir dans eux-mêmes l'harmonie effective qui y pourroit être entre leur eſprit & la vérité , entre leur deſir & leur pouvoir , entre leur fortune & leurs penſées. Semblable à ce Tailleur , célèbre dans l'Histoire , qui ayant compoſé un Livre de Réglemens , & le préſentant à Henri IV. donna ſujet à ce Roi de dire , *qu'on lui allât chercher le Chancelier , pour lui prendre la meſure d'un Habit.*

Mon ſentiment eſt donc , puisſque vous le voulez ſçavoir ,

que les Grands ne doivent être considérés par le commun du monde, dans l'Histoire, que comme dans la Tragédie, c'est-à-dire, que par les choses qui leur sont communes avec le Vulgaire, leurs passions, leurs foiblesses, & leurs erreurs; & non pas par les choses qui leur sont propres & particulières, en qualité de Grands, qui sont celles que la Politique considère. Un Roi de Théâtre fera peu de pitié au Peuple par ses malheurs, s'ils sont de telle nature que les Rois seuls en soient capables; comme pour avoir perdu une bataille, ou un Royaume, par sa mauvaise politique; mais si ce Prince a perdu cette bataille, comme Antoine, pour n'avoir pu se résoudre à perdre des yeux sa Maîtresse; s'il a été chassé de son Royaume, comme le jeune Tarquin, pour avoir fait violence à une belle Dame, dont il étoit amoureux: alors comme l'Amour, qui est la cause de ces malheurs, est une chose dont tout le monde est capable, & qui peut faire tomber toute sorte de personnes dans des inconvéniens aussi considérables pour leur condition, que ceux où ces Princes tomberent, étoient considérables pour la leur; la représentation de leur malheur touche nécessairement tout le monde, intéresse tous ceux qui la considèrent; & par les réflexions où elle les engage, purifie insensiblement dans leurs cœurs la même passion qui a causé tous ces désastres en la réduisant à une médiocrité, qui la rend incapable d'en pouvoir jamais produire de semblables.

Il arrive quelque chose de pareil dans les bons esprits, en lisant l'Histoire comme il la faut lire, c'est-à-dire, en y considérant sur-tout les Grands par ce qu'ils ont de plus personnel & de plus séparé de leur qualité, par les illusions de leur esprit & les foiblesses de leur cœur, par le détail de leur intérieur, leur vie secrète & domestique; qui sont toutes choses, qui leur sont communes avec les autres hommes; & non point par leur bonne ou mauvaise Politique, qui ne regarde que les Grands comme eux. C'est par cette règle, qu'on peut reconnoître quels

sont les bons Historiens ; car ils sont d'autant meilleurs , qu'ils entrent davantage dans tout ce détail , comme fait Plutarque , puisqu'ils en sont d'autant plus propres à tout le monde , & plus utiles.

Voilà quels sont les fondemens de la prévention où étoit mon Auteur contre les Réflexions politiques : elle étoit si grande , qu'il a évité d'en mêler quelque chose dans ses Discours , avec autant de soin , que d'autres l'auroient recherché ; car il lui étoit bien aisé de le faire , & de montrer que la bonne Politique , aussi-bien que la véritable Rhétorique , n'a d'autre fondement que la véritable Morale , qui est celle qu'il a eu dessein d'expliquer.

C'est ce qui paroîtra bien clairement par le Discours suivant , où il considère enfin l'Opinion dans le dernier degré de son élévation , & comme dans le lieu de son triomphe. C'est l'opinion de Religion dont j'entens parler , & dont les effets sont assurément plus étranges , que tous ceux qu'on attribue à la Magic. Vous verrez par ce dernier Discours de notre Sage , que quand les Peuples sont une fois prévenus de cette Opinion en faveur de quelqu'un , quand ils sont pleinement convaincus qu'un homme a de la Religion , il n'est rien de si hardi , & même de si irréligieux dans le fond , que ce quelqu'un-là ne puisse tenter impunément ; il n'est point d'action si visiblement artificieuse , que cet homme ne puisse faire passer pour un Chef-d'œuvre de piété.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS VII.

*Que l'Opinion rend tout recevable en matiere
de Religion.*

IL n'est rien de plus commun dans l'Histoire , que de voir les ambitieux faire servir la Religion à l'établissement ou à la conservation de leur Autorité. Les exemples en sont infinis ; & il ne faut pas s'étonner que cette adresse leur ait presque toujours réussi , puisqu'elle est fondée sur l'inclination naturelle & générale de tous les Peuples à croire la Providence, & une Divinité ; mais n'y a-t-il point de raison plus particulière de ce succès ?

Le plus grand obstacle que les Fondateurs des Sectes , & des Empires , aient trouvé à leurs desseins , c'est l'aversion naturelle que les hommes ont pour se soumettre les uns aux autres , pour reconnoître quelque supériorité de mérite , ou de lumière. C'a été de tout tems parmi eux un moyen certain d'être exclus de toute sorte de prééminence , que de témoigner d'en prétendre quelqu'une , ou de croire la mériter. Aussi ces grands hommes se sont bien gardés de parler jamais des qualités extraordinaires ,

dinaires, qu'ils avoient reçues de la libéralité de la Nature. Ils s'en font toujours servis avec tant de circonspection, que pendant que tous les autres les admiroient, ils sembloient être seuls à les ignorer.

Ils ont encore par la même raison, évité de se distinguer des autres, soit par le langage, soit par les vêtements, enfin par toutes les singularités qui frappent les Sens du Vulgaire (a); affectations, où les faux habiles ne manquent jamais de tomber. Ils ont dit de meilleures choses que les autres; mais ç'a été avec les mêmes paroles: ils ont fait de plus belles actions; mais avec les mêmes armes qu'eux. Il n'a jamais paru qu'ils eussent dessein d'exciter, ni envie, ni jalousie; ce qui fait le plus grand plaisir des Ames vulgaires.

Mais le plus heureux artifice dont ils se soient servis, pour ne pas irriter l'orgueil des hommes, & leur indépendance naturelle, en les asservissant, c'est quand ces célèbres imposteurs ont donné lieu au Peuple d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent, & au-dessus de lui, de l'attribuer à quelque communication secrète qu'ils avoient avec les Dieux. Par cette adresse, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué personne; parce que cela n'a plus été regardé, dès-lors, comme un mérite personnel; ce que naturellement on n'aime pas à reconnaître: mais seulement, comme l'effet du bonheur & du hazard, ou de la faveur du Ciel, qui se répand également sur les dignes & sur les indignes; ce qui ne rabaisse, ni les uns, ni les autres.

Ainsi ce ne fut point à Zoroastre; à un autre homme que les Bactriens se soumièrent; mais plutôt à la Divinité, avec qui il communiquoit si assidument dans ses retraites mystérieuses. Il n'appartenoit pas à Numa de donner des Loix, & une Religion, aux premiers Romains; mais bien à la Nymphé, qui les lui avoit dictées. Mahomet n'étoit pas capable de se faire obéir en

(a) *Ejusmodi res, & invidiam contrahunt in vitâ, & odium in oratione.* Ad Hec-
xenn Libr. IV.

Tome I.

si peu de tems à tant de milliers d'hommes , qui ne purent résister au merveilleux Pigeon qu'ils voyoient lui venir parler si souvent à l'oreille : & , si l'on admira jadis à Rome les belles actions du plus grand des Scipions , c'est qu'il n'y avoit personne qui ne se crut capable d'en faire autant que lui, si on eût assisté aux Conférences secrettes qu'il avoit avec Jupiter dans le Capitole.

C'est sur ce même fondement, que Cicéron se trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute sa conduite contre Catilina , pour justifier quelqu'un qu'on accusoit d'avoir trempé dans sa Conjuratîon ; & ce grand Orateur voyant bien qu'un récit si glorieux pour lui étoit plus propre dans sa bouche à aliéner l'esprit de ses Auditeurs , qu'à les gagner , il crut devoir essayer de leur rendre ce récit moins odieux , en rejetant , dès l'entrée , sur une inspiration céleste tout ce qu'il avoit fait de merveilleux dans cette occasion. *O Dieux ! s'écrie-t-il d'abord dans cette pensée, Dieux immortels ! (car je veux vous rendre ce qui vous appartient , & je ne saurois présumer si fort de ma capacité , que de croire que j'aie pu de moi-même pourvoir à tant d'accidens si grands , si différens , si imprévus , qui accompagnèrent l'affreux Orage dont cet Etat fut agité.) Oui , c'est vous , qui réparâtes dans mon Ame ce desir ardent de conserver ma Patrie ; vous , qui me retirâtes de tout autre soin pour m'appliquer uniquement au Salut de la Republique ; c'est vous , enfin , qui portâtes dans mon Esprit des lumieres si extraordinaires , à travers toutes les ténèbres de mes Erreurs , & de mon Ignorance. (a).*

C'est ainsi que les plus habiles entre ces fameux Imposteurs ont voulu faire comprendre au monde , que les Dieux ne les avoient favorisés de leur Commerce, que pour le bien & le service du Public. De cette sorte , il sembloit au Peuple , que

(a) *O Dii immortales ! (vobis enim scribam quæ vestra sunt : nec verò possum mee tantum ingenio dare : ut tot res , tantas , tam varias , tam repensinas , in illâ turbulentissimâ tempestate Republica meâ sponte dispozerim) vos profectû animam meam tunc conservanda patriâ en-*

piditate incendistis , vos me ab omnibus cæteris cogitationibus ad unam salutem Republicæ contrulistis : vos denique in tantis tenebris erroris & inscientiâ clarissimum lumen prætulistis menti meæ.

Cicero. pro Sylla.

bien loin qu'il eût aucune obligation à ses Législateurs, & à ses Capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu volontiers, c'étoit au contraire ses Législateurs, & ses Capitaines, qui lui en avoient, puisqu'il étoit en quelque sorte cause que la Divinité leur faisoit part de ses Faveurs, que c'étoit uniquement pour lui, & à son occasion : ainsi, il ne faut pas s'étonner s'il n'en étoit, ni envieux, ni jaloux.

Quoi qu'il en soit, il est naturel, que l'Opinion qu'ils ont sçu donner, qu'ils conversoient familièrement avec les Divinités, & que le Ciel leur communiquoit ses lumières, leur ait servi; que les Peuples se soient soumis à ces marques plausibles de leur Autorité; qu'on se soit fait honneur auprès des hommes des bienfaits des Dieux : mais toute l'Antiquité Grecque & Romaine n'a jamais vu que des hommes ayent prétendu se faire honneur auprès des Peuples, en faisant des libéralités aux Dieux; elle n'avoit point porté l'usage de la Religion jusques-là. Ce raffinement étoit réservé à ces derniers tems, & c'est dans une action de Louis XI qu'on en peut voir un exemple bien singulier : car quoique ce Prince eût véritablement de la Religion, & que la plupart de ses Dévotions fussent sincères, il est bien mal-aisé de faire ce même Jugement de celle dont il s'agit ici; de comprendre, qu'un homme si avisé ait fait de bonne-foi une chose aussi étrange; & qu'un excès de cette nature, dans un esprit comme le sien, ne doive pas être plutôt réputé pour artifice, que pour extravagance.

Il ne faut, pour en être convaincu, que considérer le seul Titre du Contrat qu'il fit, & qui a donné sujet à cette réflexion. Voici comment la Pièce s'appelle : *Transport de Louis XI. à la Vierge Marie de Boulogne, du Droit & Titre du Fief & Hommage du Comté de Boulogne, dont relève le Comté de Saint Pol, pour être rendu devant l'Image de ladite Dame par ses Successeurs; en 1478.*

Il n'est point nécessaire de sçavoir le fond des Affaires que ce Prince avoit eues pour l'acquisition de ces deux Terres : ce sont

Y y ij

ses sentimens , dont il est question ici , & non pas des Droits de la Couronne. Il suffit de sçavoir , qu'il crut que cet Acte, tout bizarre qu'il est , étoit nécessaire ou utile au bien de ses Affaires, puisqu'il s'en avisa , & qu'il le fit ; & ce trait, quelque hardi qu'il paroisse , doit passer près de nous pour le fruit d'une Sagesse consommée , & d'une longue expérience des Jugemens des hommes.

Il n'y a rien d'extraordinaire de consacrer , vouer , dédier , le revenu de ses Terres au service de Dieu & de ses Saints , à l'usage de ses Ministres , à l'Ornement de leurs Temples & de leurs Autels ; ni même à mettre ses Etats sous leur protection particulière. Le feu Roi , de triomphante mémoire , fit une cérémonie de cette sorte pour tout son Royaume à notre Dame de Paris ; & toute la Religion des Anciens , aussi bien que la nôtre , a reconnu avec raison ces sortes de Dévotions pour très-solides. En effet , ce n'est qu'implorer l'assistance du Ciel en diverses manieres ; & il n'y en sçauroit trop avoir pour les hommes.

Cela est de la Lumière naturelle , mais non pas de choisir des Puissances célestes , pour en faire des objets de notre libéralité ; qu'au lieu de leur demander , ou de feindre d'avoir reçu d'elles , on se soit ingéré de leur donner , comme si elles avoient besoin de nos biens , ainsi que nous avons besoin des leurs ; qu'elles en pussent jouir effectivement , ainsi que nous pouvons jouir des leurs , de leurs lumières , & de leur intelligence , quand il leur plaît de nous en communiquer quelque rayon.

Cependant cela a réussi : ces sortes de Libéralités pieuses , cette maniere d'usage de la Religion , a attiré la vénération des Peuples ; cela les a si bien trompés , que quoique Louis XI. fit profession ouverte de n'être pas sincère , comme on le voit par sa Devise , il ne paroît pourtant point qu'en ce tems-là personne ait soupçonné d'artifice une Dévotion si extraordinaire. Tant il est vrai , que quand on est une fois persuadé de la piété d'un homme , il n'est rien qu'il ne puisse entreprendre avec succès , à

la faveur de cette persuasion ; que la seule ombre d'intérêt imaginaire que le Ciel a dans ces sortes d'actions , que la sainteté des Noms qu'on y mêle , peut aveugler le monde jusqu'au point de l'empêcher d'en appercevoir la hardiesse , & la moquerie. Cela est tout-à-fait merveilleux : mais aussi , cela découvre d'autant mieux la nature de l'Esprit humain , par ses plus foibles & bizarres côtés , qu'on ne se soit point avisé , pour lors , de trouver étrange , qu'un homme contractât avec la Sainte Vierge , tout comme avec un autre homme ; & qu'il lui fit , du moins par fiction , accepter un présent qu'il lui faisoit , & dont il ne demeurait pas moins Maître , après cette prétendue Libéralité , que devant.

Car enfin , est-ce que les Baillis , Prevôts , & autres Officiers de la Comté de Boulogne , quand on les auroit appelés les Baillis de la Vierge , les Prevôts , & ses Officiers , en devoient moins obéir au Roi ? Est-ce que l'Eglise de Boulogne jouissoit du Revenu de la Terre , elle en étoit mieux desservie ? Est-ce que le Roi en étoit moins Comte , pour avoir donné cette Comté à la Vierge ? Non , assurément. Est-ce que le Peuple d'alors ne voyoit pas tout cela comme nous le voyons ? Il ne tenoit qu'à lui de le voir ; mais Louis XI. voyoit encore mieux toutes ces choses que son Peuple , ni que nous : cependant ce Prince si habile dans l'usage de tous les instrumens de la Politique , & qui avoit fait une étude si profonde de celui de la Religion en particulier , qui l'avoit fait jouer de toutes les manieres connues , crut qu'il pouvoit impunément employer encore celle-ci ; après l'avoir inventée , & l'étendre jusques-là sans danger : il jugea que les Esprits étoient capables de la porter.

Il falloit connoître leur nature , pour se hasarder si avant : pour cela , il falloit sçavoir , qu'il n'est rien de si mince , ni de si superficiel , à quoi la Religion du Vulgaire ne soit capable de s'attacher ; que les plus grossieres apparences la satisfont , & la limitent , qu'elle ne pénétra jamais au de-là ; qu'il ne nous est

rien de si difficile, que de juger des Esprits célestes à leur maniere, & de n'y mêler rien de la nôtre ; de ne leur attribuer jamais nos sentimens & nos mouvemens, quelque incapables que nous sachions qu'ils en font ; de n'oublier point les différences qui sont entr'eux & nous, à leur avantage. Enfin, il falloit sçavoir que de tout tems, l'Esprit humain a en un penchant naturel à consacrer ses Opinions & ses Passions, en les imputant aux Divinités (a) ; que toute la Religion des Païens, pur Ouvrage de la Corruption de la Nature, étoit pleine de ces sortes d'Apothéoses, & que cette espèce de ressemblance que nous leur attribuons avec nous, en le traitant en certaines choses comme des hommes, nous élève en quelque sorte à leur hauteur, & console notre bassesse.

C'est ainsi que les hommes ont de tout tems détruit l'esprit de la Religion, en faisant des actions de piété à leur maniere ; qu'ils se démentent eux-mêmes en tout, & que l'antipathie qu'ils ont dans le cœur, pour reconnoître quelque chose au-dessus d'eux, combat incessamment l'évidence naturelle, qu'ils ont dans l'esprit de la nécessité d'une Religion : mais il n'est pas de plus sensible preuve de la vérité de cette Religion, que de voir que, malgré cette même antipathie si générale & si naturelle à l'esprit de l'homme, pour reconnoître quelque chose au-dessus de lui, aucun pourtant n'ait jamais pu effacer de son Ame l'Opinion d'une Divinité.

Voilà les principaux Sentimens de mon Auteur sur les effets de l'Opinion. L'ordre, que je me suis proposé dans ce Recueil de ses Discours, voudroit que je vinsse à ceux des Passions ; mais il est bien juste de prendre haleine, avant que de m'engager dans une carrière si difficile, & dans laquelle tant de Modernes ont couru, à mon avis, sans atteindre au but. En voilà assez pour essayer le Goût du Public, & peut-être trop pour lui plaire.

(a) *Fingebat hæc Homerus humana ad Deos transferens.*

August. Confess.

Fin de l'Usage de l'Histoire.

HISTOIRE
DE LA
CONJURATION
DES
GRACQUES.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950

CHICAGO, ILL.







HISTOIRE

DE LA

CONJURATION

DES

GRACQUES.

D EPUIS que le dernier Africain eut assuré la Puissance de Rome par l'entiere ruine de Carthage , on vit éclater chez les Romains une magnificence publique , qui fut bientôt suivie du luxe des Particuliers , & l'assurance produisant une tranquillité parfaite , on vit succéder une molle Oisiveté à un Travail assidu , on vit changer une Discipline exacte en une volupté recherchée , & l'on vit enfin les Citoyens passer de l'amour de la Vertu à la pratique du Vice.

Les plus puissans de la République commencerent à se distinguer par la magnificence de leurs Maisons & de leurs Jardins , par la délicatesse de leurs tables , & par le nombre prodigieux de leurs Esclaves. C'est alors , qu'on vit pour la premiere fois des Particuliers élever des Portiques dans le Capitole & dans le Cirque ; & la vanité passant dans le cœur de ceux qui faisoient une dépense si excessive , ils marquerent au dehors par leurs manieres un orgueil & une hauteur , qui ne laissa plus aucun vestige de cette égalité qui est le plus ferme soutien des Républiques.

Tome I.

Z z z

Quoique les Sénateurs fussent ceux qui se donnoient ces distinctions si nuisibles à l'Etat, il est sûr cependant que les moins riches parmi eux souffroient au commencement avec un secret chagrin de se voir obscurcir par d'autres, auxquels ils n'avoient point accoutumé de céder en rien, & qui ne leur étoient supérieurs qu'en luxe & en dépense, depuis que le pernicieux usage s'en étoit introduit; mais comme tout l'avantage que les plus riches acquéroient, & toutes les marques de distinction qu'ils usurpoient, retomboient sur tout l'ordre des Sénateurs, & qu'ils y participoient tous, ils s'accoutumèrent facilement à cet usage, & s'unirent tous enfin, pour obliger le Peuple à des déférences jusqu'alors inconnues.

Le Peuple, d'ailleurs, qui, quoiqu'il eût encore conservé un grand respect pour le Sénat avoir depuis longtems pris des ombrages de la puissance des Sénateurs, avec lesquels il avoit eu de très-grandes affaires, & qui dès le commencement même des divisions avoit établi, pour soutenir ses droits & prérogatives, les Tribuns du Peuple, Magistrats qui étoient inviolables, & dont la puissance devint monstrueuse: le Peuple, dis-je, jaloux avec raison de sa Liberté & de ses droits, vit augmenter ses soupçons par l'éclat & par le luxe prodigieux des Grands, & plus encore par certaines affectations d'autorité qui lui paroissoient insupportables. On vouloit bien distinguer dans la République les grands noms des Emiliens, des Cornéliens, & des autres qui méritoient par tant de titres d'être respectés; mais on vouloit que les distinctions fussent libres, & que ces démonstrations d'une grandeur choquante & méprisante fussent bannies d'un Etat où le Peuple avoit le suprême pouvoir. Ces soupçons du Peuple furent aigris par divers incidens, qui ne sont pas de mon sujet, mais qui firent remarquer les semences d'une division entière entre les deux Ordres, qui n'éclata pourtant pas sitôt, par la nécessité où l'on se trouva de s'unir dans les guerres qu'il fallut soutenir contre Viriathus, & contre les Numantins.

Il paroîtra surprenant , que les Romains , qui étoient pour lors presque aussi grands qu'ils le furent jamais , eussent besoin de s'unir contre un Chef de Voleurs ; & ensuite pour domter une seule Ville , telle qu'étoit Numance. C'est pourtant ici l'un des points les plus avérés de l'Histoire , & que je ne toucherai qu'en passant , & qu'autant qu'il aura de relation à mon sujet.

Viriathus , qui n'étoit au commencement qu'un simple Berger dans la partie occidentale d'Espagne , devint quelque tems après , par l'effet de son mauvais naturel¹, Chef d'une Troupe de Voleurs qui désoloient toutes ces Contrées ; & son Ambition , enfin secondée de quelque succès , le rendit Général d'une Armée considérable de Peuples ligüés & révoltés contre les Romains. Sa hardiesse fut favorisée de la fortune : les Romains furent souvent vaincus ; & pendant plus de quatorze ans , il étoit appelé le Protecteur de la Liberté de cette partie des Espagnes , que nous appellons *Lusitania* (a). Des Généraux d'un grand nom , & de beaucoup de réputation , eurent la douleur d'entreprendre cette Guerre , sans pouvoir la terminer. Q. Pompeius eût la honte de n'avoir pas même conservé d'égalité en combattant avec Viriathus , & ce Capitaine de Bandits , si méprisable dans les commencemens , donna autant à craindre par sa valeur & par sa conduite , que par le pernicieux exemple qu'il montrait aux autres Peuples mécontents , qui apprenoient qu'il n'y avoit qu'à se soulever sous un Chef hardi & sage , pour secouer le joug des Romains , qui étoit pour lors assez dur à porter.

Enfin , le Consul Servilius Cepion défit la République d'un si dangereux ennemi , il le fit tuer par la trahison des siens , & finit cette Guerre injurieuse par une action indigne & honteuse , surtout à un Consul Romain. Aussi ne fut-elle guères approuvée à Rome , quoiqu'on commençât à ne plus trop s'y piquer de gé-

¹ (a) Cum quatuordecim annos Hispanias contra Romanos movisset , Pastor primò fuit , mox Lusitanum Dux , postremo tamen ad bellum Populos concitavit ,

ut Affertor contra Romanos Hispania puniretur. Eutropius , Hist. Rom. Lib. IV.

nérosité ; & les Meurtriers de Viriathus y étant venus demander la récompense de leur assassinat , Scipion , qui se trouva pour lors Consul , leur répondit que les Romains avoient toujours trouvé fort mauvais que les Soldats osassent attenter sur leur Chef , & que leur action méritoit bien plutôt d'être punie , que récompensée. Restes de la Vertu Romaine qui brilloit sous un Consul tel que Scipion.

La Guerre de Viriathus fut suivie de celle des Numantins , qui fut pendant fort longtems pour le moins aussi peu glorieuse aux Romains , que celle de Portugal.

La Ville de Numance étoit célèbre en Espagne par ses Richesses & par sa Puissance , fameuse sur-tout par la valeur & par l'obstination de ses Citoyens , qui , sans avoir jamais armé plus de dix mille Hommes de leur jeunesse , firent échouer les plus illustres Généraux Romains , & en obligèrent quelques-uns à des Traités peu dignes de la première Puissance du Monde. Tel fut celui , que le même Q. Pompeius dont nous venons de parler , fut obligé de signer , après avoir été entièrement défait. Celui que fit le Consul Hostilius Mancinus , ne fut pas moins honteux , & comme il se fit de l'avis & par le canal de Tiberius Gracchus , l'aîné des deux Freres (a) , & que c'est ici le commencement de mon Histoire , il faut en décrire le détail , avec un peu de soin & d'exactitude.

Après la défaite de Q. Pompeius , & la rupture du Traité qu'il avoit fait avec les Numantins , Q. Hostilius Mancinus l'un des Consuls fut envoyé pour tâcher de domter cette Ville , la plus obstinée & la plus fatigante de toutes celles qui étoient au voisinage de la République Romaine. Tiberius Gracchus , fils d'un autre Tiberius Gracchus , lui servoit de Questeur dans cette expédition ; & c'étoit le premier emploi de quelque conséquence qu'il avoit obtenu au sortir d'avoir servi sous le second Scipion en Afrique , où il s'étoit acquis beaucoup de réputation.

(a) Dont il est ici question.

La fortune seconda mal l'entreprise du Consul Mancinus ; & soit qu'il y eût un peu de sa faute dans la conduite de cette Guerre, soit que la valeur des Numantins , ou les dispositions du hazard , le rendissent malheureux , il est sûr , qu'après divers succès , il fut défait en bataille rangée ; & il lui arriva dans sa déroute ce qui arrive d'ordinaire à tous les Généraux médiocres. La tête lui tourna : le péril , ou la mauvaise fortune , le mit hors de lui-même ; & peu capable de prendre bien aucun parti , il décampa la nuit dans un désordre extrême.

Les Numantins , qui en eurent avis , & qui furent instruits du peu de précaution qu'il avoit pris , le poursuivirent à propos , & si vivement , après avoir pillé son Camp & tout le Bagage de son Armée , que l'ayant enfermé en des lieux d'où il ne pouvoit plus sortir , il fut contraint de leur envoyer un Héraut , pour traiter de quelque accommodement.

Les Chefs des Numantins , quelque avantage qu'ils eussent pour le coup , étoient pourtant fort ennuyés de la Guerre , qu'ils soutenoient depuis longtems contre la plus formidable Puissance de la Terre ; & ils ne souhaitoient rien tant que de pouvoir la terminer , dans un tems sur-tout auquel leur victoire , & l'état où ils tenoient les Romains , leur faisoient espérer les conditions les plus avantageuses. Toute la difficulté consistoit à pouvoir s'assurer de ceux qui traiteroient la Paix , & qu'elle seroit ratifiée à Rome ; car soit qu'il n'y eût plus cette fidélité si louable parmi les Romains , ou que le Sénat fût en possession de rompre les Traités que leurs Généraux faisoient , les Numantins ne voulurent se fier qu'au seul Questeur Tiberius Gracchus , se souvenant que son Pere , dans son Expédition d'Espagne , leur avoit donné la Paix , qu'il avoit fait ratifier à Rome avec beaucoup d'exactitude & de régularité.

Tiberius Gracchus alla donc pour traiter la Paix avec eux , prévenu , que dans l'état où étoit l'Armée Romaine , on devoit accepter toute sorte de conditions , & qu'on devoit moins aller

faire un Traité égal, que recevoir une Grace : & en effet, il fallut céder tout le Camp, tout l'équipage, & tout ce que l'Armée avoit de plus considérable & de plus précieux en Machines de Guerre, & en Vases d'Or & d'Argent; unique moyen qu'il y avoit pour sauver plus de vingt mille Citoyens, & plusieurs Alliés & Esclaves, qui composoient les Troupes Romaines, que la faim avoit déjà réduites aux dernières extrémités.

Cette Paix, quelque nécessaire qu'elle eût paru au Questeur & à toute son Armée, fut trouvée à Rome très-indigne, & la plus honteuse qui eût jamais été faite; & le Sénat, qui étoit un peu passionné dans son Jugement, fit représenter au Peuple ce Traité comme la marque éternelle de l'Ignominie Romaine. On confondit les fautes & le peu de précaution du Consul, avec la honte de l'accommodement; & sans prendre garde qu'on avoit dû sauver la vie à vingt mille Citoyens à quelque prix que ce fût, les Peres Conscripts, éloignés des périls & de la disette, jugerent fort à leur aise, qu'il valoit mieux les laisser tous mourir de faim, que de recevoir une Loi si odieuse.

Le Peuple prit part aux préventions du Sénat; mais avec cette différencé, qu'il ne confondit point les fautes du Consul, avec la prudence du Questeur: & distinguant la mauvaise conduite de la Guerre, d'avec la nécessité du Traité, il rejetta toute la honte sur Mancinus, & se loua toujours de Gracchus, qui avoit secouru les Citoyens qui restoient dans cette Armée.

Le Traité fut solennellement rompu, comme indigne & injurieux; & il fut ordonné, que le Consul seroit envoyé aux Numantins pieds & mains liés, afin qu'ils se vengassent sur lui de cette rupture.

On peut ici en passant considérer l'injustice du Sénat & du Peuple, qui condamne si durement un Général, dont le malheur avoit fait la plus grande faute, & qui n'étoit coupable, ni de trahison, ni de lâcheté. Q. Pompeius avoit avant lui subi des conditions peu glorieuses, sans éprouver rien qui approchât

de ce dernier affront qu'on fit ressentir à Mancinus. Variété ordinaire du caprice de la Multitude.

Mais on doit remarquer d'ailleurs l'amour du Peuple pour Gracchus, qu'on ne voulut jamais confondre avec le Consul ; car anciennement , quand on rompoit les Traités faits par les Généraux , on livroit tous les Officiers de l'Armée à la vengeance de ceux avec lesquels ils avoient fait le Traité. Ici , le Peuple sauve tous les Officiers , pour ne pas perdre Gracchus ; & le Sénat , qui s'attendoit à le voir dans la disgrâce conimune , vit avec chagrin qu'on se contenta de perdre Mancinus , pour sauver un homme , qui , depuis le peu de tems qu'il étoit dans le monde , donnoit des espérances certaines d'être un jour le Maître de la République.

Tiberius Gracchus eut tout le chagrin imaginable de n'avoir pu préserver le Consul d'un affront dont il le jugeoit indigne , & auquel il sembloit qu'il participoit un peu : il ressentit tous les mouvemens d'aigreur qui avoient excité les premiers Auteurs de la rupture du Traité , auxquels il disoit en public , qu'il n'étoit pas rare que la fortune peu favorable obligeât à recevoir la Loi du plus fort. « Je ne vois rien , ajoutoit-il , de honteux » à faire une Paix , dans laquelle nous ne sommes obligés à » rien qui nous ternisse : nous avons seulement cédé ce que nous » n'avions plus ; & nous avons sauvé la vie à vingt mille Citoyens , qui pourront conquérir de nouvelles Provinces. Que » diront les Peuples , qui ont voulu se confier à moi , par le souvenir qu'ils avoient que l'on avoit ici confirmé la Paix que » mon Pere leur avoit donnée : & ne trouveront-ils pas , qu'il » y a une grande différence entre ces tems & les nôtres ? »

Tous ces Discours furent inutiles contre une Brigue formée . le Traité , comme je viens de dire , fut rompu ; & le Consul fut envoyé aux Numantins , qui ne voulurent point le recevoir , disant que l'Infidélité de tant de Gens ne devoit pas être punie sur un seul.

Cependant, Tiberius Gracchus réfléchit sur la malice du Sénat, qui avoit eu le dessein de le perdre avec tous les Officiers de l'Armée, & sur l'amour du Peuple, qui l'avoit sauvé avec tant de distinction : il jugea, par cette preuve, qu'il venoit d'en recevoir, de ce qu'il pouvoit en espérer à l'avenir, s'il le cultivoit; & cette haine du Sénat, & cet Amour du Peuple, furent les premières sources des idées qu'il forma : & si l'on joint à ces Considérations celle de l'état où étoit pour lors la République, par les divisions qui chaque jour s'augmentoient entre le Sénat & le Peuple, ainsi que je l'ai dit au commencement, on trouvera que toutes ces choses concoururent, pour faire concevoir à Tiberius le Projet de se rendre le Chef du Peuple, & l'Adversaire du Sénat.

Il brigua d'abord le Tribunat, pour donner l'essor à ses desfeins : mais avant que de venir à cette Election, & à ses suites, je dois expliquer en peu de mots quelle étoit cette Charge si célèbre & importante parmi les Romains; pour ensuite donner plus de jour au Caractère de Gracchus, qui l'obtint, & qui peut-être, s'il eût vécu, l'auroit conservée héréditaire dans sa Famille.

Dans cette fameuse Division, qui survint à Rome entre les Grands & le Peuple, & qui fut sagement apaisée par Mene-nius Agrippa, l'une des conditions de la Paix fut que le Peuple créeroit deux Magistrats, qui seroient de son Ordre, & qui ne pourroient jamais être de l'Ordre des Sénateurs; qui auroient soin de conserver ses Droits & sa Liberté, & de le soutenir contre la Puissance des Grands. Ces deux Magistrats, qu'on appella Tribuns, s'en associèrent trois autres, qui firent le nombre de cinq; & dans la suite, le nombre fut augmenté jusqu'à dix.

Leur Pouvoir fut très-grand dès le commencement, & devint insupportable aux Grands, peu de tems après. Ils avoient le Droit d'assembler les Comices, d'empêcher les Délibérations du

du Sénat, d'approuver ou d'abroger ses Arrêts, de faire convenir en Jugement devant le Peuple tous les autres Magistrats, & même leurs Collègues; pouvant d'ailleurs se mêler de l'administration des Deniers publics, & prendre connoissance de toutes les Assemblées qui se faisoient dans la Ville: si bien qu'ils exerçoient une Jurisdiction universelle sur tous les Romains, sans en excepter un seul: ayant porté leur Autorité jusqu'au point de faire emprisonner des Consuls, & de condamner des Dictateurs à l'amende. Leur personne étoit inviolable & sacrée, honorée des Haches, des Faisceaux, & des Licteurs; ainsi que celle des Consuls; & toujours suivie par un nombre prodigieux de Peuple, qui les regardoit comme les Interprètes de ses besoins, & les Protecteurs de sa Liberté. On voit dans l'Histoire, en combien d'occasions ils ont, par un trop grand usage de leur Pouvoir, excité des troubles & des tumultes dans la République.

Tel étoit le Tribunat du Peuple, que Tibérius Gracchus forma le dessein d'obtenir; persuadé, qu'avec cet Emploi, il pourroit venir à bout des Projets qu'il avoit conçus, ou pour sa fortune particulière, ou pour l'abaissement du Sénat, contre lequel il avoit conservé de très-vifs sentimens de haine & de vengeance.

Il brigua avec beaucoup de chaleur: & le Peuple, qui lui avoit déjà donné des marques de bonté & de faveur dans l'Affaire des Numantins, & qui choisissoit toujours volontiers pour remplir cette Charge, ceux qu'il croyoit être les plus mécontents du Sénat, se fit un plaisir de la lui accorder; convaincu d'ailleurs, de la haute Naissance, du Mérite, & des Vertus de Gracchus, dont on doit, avant que de passer outre, connoître le Caractère.

Il étoit de la Famille Plébéienne, appelée Sempronie, l'une des plus nobles & des plus illustres de toutes les Maisons Romaines. Outre plusieurs Triomphes, plusieurs Combats, plusieurs

Dignités, & plusieurs Actions fameuses, dont l'Histoire de ses Ancêtres, étoit remplie, son Pere Tibérius Sempronius Gracchus lui laissoit un exemple récent d'une Vertu la plus universellement reconnue. Après avoir été deux fois Consul, une fois Censeur, & avoir mérité deux fois l'honneur du Triomphe par la défaite des Celtibériens, & par la réduction de la Sardaigne, il mérita que tout le monde dit, qu'il étoit moins illustre par tous ces avantages, que par sa propre Vertu.

Le Mérite de son Pere, quelque grand qu'il fût, n'étoit pas supérieur à celui de sa Mere Cornélie, Fille du premier Scipion, dont le grand cœur a passé en Proverbe, & qui n'est pas même plus glorieuse par sa Naissance, qui la faisoit issue du premier Homme de la République, que pour avoir donné le jour & l'éducation aux deux Gracques, dont Tibérius, l'aîné est celui de qui nous parlons. Aussi prenoit-elle plaisir qu'on ajoutât, à son nom *Cornelia, Mater Gracchorum*.

Quelque grands que fussent les avantages de la Naissance de Tibérius Gracchus, on doit avouer avec tout ce qu'il y a d'Écrivains, que ses Vertus personnelles ne cédoient, ni à celles de son Pere, ni à celles de sa Mere, ni peut-être à celles de Scipion son Aïeul.

Il épousa un peu après qu'il eût été aggrégé au Collège des Augures, Claudia fille d'Appius Claudius, celui-là même qui fut Prince du Sénat: & sa Sœur épousa le second Scipion, ce qui l'allia à la Maison Emilienne: si bien qu'il tenoit à toutes les Maisons qualifiées de la Ville.

Avec tous les avantages d'une belle taille, de la bonne mine, de beaucoup d'agréments dans le visage, & ceux d'un esprit fin & pénétrant, il avoit une éloquence douce & naturelle, une maniere insinuante, un air persuasif, & le génie du monde le plus fleuri & le plus cultivé. Il joignoit à toutes ces qualités un cœur ferme & grand, une droiture & une intégrité inaltérable, un amour pour la justice, qui soutenoit l'innocent,

& punissoit le crime, sans perdre tout-à-fait & sans détruire le coupable : il ajoutoit à cela une sobriété, une vertu pure, des mœurs sévères pour lui seul, sans vouloir faire participer les autres à cette austérité. Il soutenoit toutes ces qualités par un mérite acquis à la Guerre, où il avoit marqué en diverses occasions d'éclat, qu'il n'étoit pas moins propre à commander qu'à obéir ; & que selon l'état où il se trouvoit, & les besoins de la République, il obéissoit avec le même plaisir que les autres commandoient. Libéral jusqu'à la profusion, & donnant tout sans réserve : pitoyable pour les malheureux, qui étoient tous assurés de trouver chez lui une protection infailible ; enfin, *tantis denique adornatus virtutibus, quantas natura & industria mortalis conditio accipit* (a). On a dit de lui, qu'il étoit doué de toutes les Vertus que le naturel, l'éducation, le soin, & l'expérience peuvent donner à un Homme sur la Terre.

Mais comme rien n'est parfait ici bas, on ne doit pas dissimuler qu'il étoit d'ailleurs obstiné dans ses résolutions jusqu'à la dernière opiniâtreté, fier & hautain quand il trouvoit de la résistance, conservant naturellement sa vengeance contre ceux qui lui avoient voulu nuire, & si fort porté pour le Peuple contre le Sénat, qu'il hazardoit tout pour le servir ; moins peut-être par rapport à cette Justice qu'il aimoit tant en effet, que séduit par une Ambition démesurée, dont tous ses Ennemis l'ont accusé, & qui étoit sans contestation son véritable Vice.

Tel que je viens de le dépeindre, il obtint le Tribunat du Peuple, avec les acclamations universelles de tout le monde, qui lui firent d'autant plus de plaisir, qu'elles lui parurent des présages heureux pour tous ses desseins.

Il ne fut pas plutôt en possession de cette Charge, l'écueil ordinaire de ceux qui vouloient la soutenir avec hauteur, que suivant sa fermeté naturelle, & le desir qu'il avoit d'éprouver

(a) Velleius Paterc. Libr. II.

ses forces, il proposa la Loi Agraria, le sujet éternel des Divisions des Peres & des Plébéiens, du Sénat & du Peuple, des Riches & des Pauvres; mais il la leur proposa d'abord avec sa douceur ordinaire, comme une Loi dont l'exécution devoit être le premier soin de ceux qui aimoient la Patrie.

C'est cette Loi Agraria, si fameuse parmi les Romains, qu'il faut que je fasse ici bien connoître; puisqu'elle fait une des parties essentielles de la connoissance de l'Histoire Romaine, & qu'elle fut le grand prétexte des Révolutions que j'écris.

C'étoit un ancien Usage parmi les Romains, lorsqu'ils avoient vaincu quelques Peuples voisins, de leur ôter une partie de leurs Terres, dont une moitié se vendoit pour indemniser la République des frais de la Guerre, & l'autre moitié se réunissoit au Domaine public, & se donnoit sous une très-petite pension aux Pauvres Citoyens qui n'avoient point de Bien ni d'Héritage; & c'étoit à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui donner à nouveau-Bail sous une Cense.

Cette Coutume étoit d'autant plus louable, qu'elle bannissoit absolument l'extrême Pauvreté de la République, & que tous les Citoyens se trouvoient posséder quelques Biens & quelques Fonds, qui les rendoient soigneux de sa conservation.

L'avarice des Riches ne laissa pas regner longtems cette Coutume, sans tâcher à lui donner atteinte; & l'avidité de posséder plus de biens fit, que prétextant le Bien public, & le profit du Domaine, ils haussèrent les Censes & les Pensions, & les haussèrent si fort & si excessivement, que les Pauvres ne pouvant faire la condition aussi bonne, les Terres leur furent données, & les Pauvres se trouverent privés de cette espèce de Ferme, qui faisoit tout leur bien.

Il est aisé de juger que cela causa d'abord de grands Tumultes, & que la multitude des Pauvres Citoyens, qu'on dépouilla d'un Bien qu'ils regardoient comme leur Héritage, causa des Troubles considérables, & une espèce de Sédition. Aussi les

Tribuns du Peuple, jaloux des Droits de ce dernier Ordre, & voulant remédier aux inconvéniens qu'une pareille avidité des Riches feroit naître infailliblement, après avoir harangué publiquement sur les désordres qui regnoient, firent une Loi, par laquelle nul Citoyen Romain ne pourroit posséder au-delà de cinq cens Arpens de terre de celles qui étoient réunies au Domaine, & données sous une Cense par la République.

Cette Loi juste, s'il en fût jamais, passa avec les acclamations du Peuple, & au grand chagrin des Riches, qui furent pour le coup obligés de céder à la Puissance des Tribuns, qui pour lors exerçoient une Jurisdiction toute-puissante. La Loi eut l'effet qu'on s'étoit proposé : les Terres furent distribuées avec ordre par des personnes-commises par le Peuple ; & pendant quelque tems, les choses restèrent assez paisiblement en cet état.

Mais dans la suite, les Riches ne pouvant contenir leur avarice, trouverent le secret de se servir de personnes empruntées, pour prendre sous leurs noms toutes les Terres à rente : & cette adresse ne pouvoit pas manquer de réussir, puisqu'ils prenoient soin de gagner les Commissaires, par des présents, ou par des services ; & ainsi leurs personnes supposées étoient toujours préférées à toutes les autres.

Cet abus, quelque grand qu'il fût, étoit cependant toléré ; parce que la Loi n'étoit point enfreinte, qu'elle paroissoit toujours réellement observée, & qu'on ne devoit pas supposer que des Commissaires, choisis avec distinction par le Peuple, fussent assez lâches pour se laisser séduire ou corrompre à son préjudice.

Mais enfin, l'insolence des Riches fut poussée jusqu'au point de ne plus faire de mystère de cette supposition, qu'ils devoient cacher avec soin. Personne n'ignoroit plus quels étoient les véritables Possesseurs des Terres, & l'on disoit communément, *un Tel pour un Tel* : si bien que paroissant inutile qu'on se ser-

vit encore de cette vaine précaution , on fit comme si la Loi avoit été abrogée , & les Riches prirent publiquement sous leur nom , & sans aucun déguisement , tout autant de Terres qu'ils purent avoir ; & la Puissance des Grands s'étant augmentée pendant certain tems avec l'Autorité du Sénat , le Peuple se trouva frustré de ses Droits , & les Pauvres privés de leur subsistance.

Le désordre étoit criant ; & il l'étoit trop , pour qu'il continuât paisiblement. Le Peuple se souleva souvent sans effet : les Tribuns firent du bruit plusieurs fois ; mais personne n'entreprit ouvertement d'y remédier. Lælius , ce fameux Ami de Scipion , qui avoit témoigné vouloir guérir le mal , fut appelé *le Sage* , lorsque prévoyant les périls du remède , il changea de résolution , & laissa les choses au même état qu'il les avoit trouvées en entrant dans sa Charge de Tribun.

Tibérius Gracchus , plus ferme ou plus obstiné que lui , soit que dans les derniers voyages qu'il avoit faits , il eût été touché de la désertion de la Campagne , qui n'étoit plus cultivée que par des Esclaves ; soit qu'il fut poussé par quelques Amis hardis , & d'un naturel entreprenant , tels qu'étoient Blossius le Philosophe , & Diophane le Rhétoricien ; soit qu'il fût animé par des Bilets , qui lui furent adroitement donnés : ou soit , comme il est plus vraisemblable , qu'il trouvât dans cette justice , qu'il vouloit faire rendre au Peuple , un sujet propre à exécuter ses vengeances contre le Sénat , & à tenter sa fortune , selon les Projets qu'il en avoit faits : il est sûr , qu'il publia la Loi *Agraria* , & la renouvella avec l'applaudissement général de tout le Peuple.

Il n'eut garde pourtant de faire cette Proposition hardie d'une manière qui pût laisser douter de la droiture de ses intentions : il prit , au contraire , toutes les mesures imaginables , pour persuader à tout le monde , que le Bien public , le soulagement des Peuples , l'amour pour l'ordre & la Justice , étoient l'unique

cause de l'empressement qu'il marquoit pour l'observation de cette Loi.

Pour donner même plus de poids à son Entreprise, il engagea le souverain Pontife Crassus dans ses sentimens : Crassus, dis-je, dont l'Autorité sacrée étoit religieusement respectée de chacun, & qui ne manqua pas de mêler l'intention des Dieux dans la Publication de la Loi. Il la fit encore approuver par le fameux Jurisconsulte Mutius Scévola, dont le nom, si grand & si illustre dans la République, donnoit encore moins de poids à ses Décisions, que sa Science & son Mérite personnel, reconnus de tout le monde. Il ajouta à ces Approbations celle d'Appius Claudius, son beau-père; cet Homme, à qui ses Vertus acquirent le titre de prince du Sénat. Si bien que l'Edit, que Gracchus publioit, paroissoit par-là moins son ouvrage, que celui de tant de grands Hommes, qui étoient en vénération dans la République.

Il fit encore plus, pour marquer la modération & le desir qu'il avoit de satisfaire tout le monde : il publia que ceux qui avoient contrevenu à la Loi, & qui, contre les défenses, avoient possédé une grande quantité de Terres, non-seulement ne seroient, ni punis, ni condamnés à l'amende; mais qu'au contraire, tout le revenu qu'ils en avoient tiré, & qui à la rigueur pourroit leur être redemandé, leur seroit totalement accordé, & qu'il y auroit une prescription entière sur cet article : & pour comble de grace & de faveur, il ajouta que la République, en leur ôtant les Terres qu'ils possédoient au-delà des cinq cens Arpens marqués par la Loi, les indemniferoit, & leur payeroit la valeur des Fonds qu'elle leur ôteroit, & qu'elle remettrait en même tems aux Pauvres Citoyens, dans la quantité ordonnée, pour leur servir de Retraite & de Subsistance.

Ces adoucissimens, tout grands qu'ils étoient, firent peu d'impression sur l'esprit des Riches, qui autant par leur avarice,

que par un violent dépit contre le Tribun, crièrent hautement, qu'on innovoit un Département d'Héritages, qui alloit mettre la République en combustion; & que si on n'y prenoit garde, on alloit se voir sous la Tyrannie des Tribuns, dont on avoit eu assez de peine à se garantir, depuis qu'ils avoient été introduits.

Gracchus, dont l'Esprit étoit encore plus étendu que les Projets, & qui étoit bien persuadé qu'aucun adoucissement ne pourroit satisfaire les Grands tant que la Loi subsisteroit, fit encore, pour marquer le desir qu'il avoit de réunir le Peuple: & le Sénat: il fit, dis-je, que le Peuple se contenta qu'on lui fit justice à l'avenir, & qu'on laissât paisibles leur vie durant ceux qui se trouvoient en possession de ces Terres prohibées. Mais rien ne put fléchir l'avidité insatiable des Riches, qui ne cessèrent de déclamer contre Tiberius, auquel ils ne firent pas difficulté de donner les noms de Séditieux & de Perturbateur du Repos public; & c'est pour lors, que le Tribun fit cette Harangue si touchante & si pathétique, sans sortir jamais de son caractère de douceur, qui engageoit encore davantage le Peuple, & irritoit d'autant plus ses Ennemis.

Il remontra à tout le grand monde qui l'écoutoit autour de sa Tribune, que les Bêtes les plus sauvages avoient leurs gîtes & leurs tannieres, tandis que des Hommes, & des Hommes tels que les Soldats & les Citoyens Romains, étoient obligés à errer çà & là avec leurs Femmes & leurs Enfans, sans avoir aucun lieu où ils pussent se retirer: Qu'il étoit bien injuste, que tant de vaillans Soldats combattissent avec tant de péril & de fatigue, pour le luxe, les richesses, & les superfluités de leurs Concitoyens, qui n'avoient pas assez de discrétion pour leur vouloir départir une petite portion de Terre dont ils pussent faire leur Habitation. Que les Généraux Romains avoient grand tort, lorsqu'ils les animoient à combattre, de leur représenter qu'ils combattoient pour la conservation de leurs Dieux

Dieux domestiques, & de la sépulture de leurs Ancêtres, puisqu'un d'eux n'avoit, ni Maisons, ni Dieux domestiques, & qu'ils étoient dans l'ignorance totale du lieu qui couvroit les cendres de leurs Peres. « On vous appelle, ajouta-t-il, les Maîtres de la Terre. Quels Maîtres ! Qui n'en possèdent pas un pouce, dont ils puissent disposer un moment, & dont il leur soit permis de se faire une hute ! & cela, tandis que tant d'autres, sans fatigue & sans travail, jouissent, contre toutes sortes de Loix, d'une quantité prodigieuse de Biens & d'Héritages, que la seule avarice & leur avidité leur ont procurés : Est-ce là la République, & n'est-ce pas pour cette étrange inégalité, que nos Ancêtres n'ont pu souffrir les Rois, & la Monarchie ? Croit-on que le seul Nom de Rois ait fait cette grande aversion de nos Peres ? C'est bien plutôt cette disproportion de Biens immense & odieuse, que la faveur du Prince répandoit prodigieusement sur quelques-uns, tandis que les autres, égaux ou supérieurs en Mérite & en Services, restoient dans l'indigence & dans la disette, &c. »

Tels & semblables Discours, prononcés avec la force & la douceur du plus agréable Orateur de son siècle, acheverent de déterminer le Peuple ; & les Grands, ne sçachant comment résister à ce torrent qui alloit tout entraîner, eurent recours au seul moyen qui leur restoit dans cette détresse.

C'étoit l'un des avantages du Tribunal, qu'un seul des Tribuns, s'opposant à une Loi portée & approuvée par tous les autres, la rendoit nulle, & en empêchoit l'effet. Les Riches, se voyans donc hors d'état de résister par eux-mêmes à l'Eloquence & aux raisons de Gracchus, s'aviserent de détacher M. Octavius son Collegue, qui, outre les liaisons qu'il avoit avec une grande quantité de Sénateurs, avoit encore son intérêt particulier à ménager, puisqu'il possédoit lui-même beaucoup de ces Terres prohibées par les termes de l'Edit.

Celui-ci étoit un jeune homme estimé sage, considéré de tout

Tome I.

B b b b

le monde , & qui jusqu'alors avoit donné de grandes espérances de sa conduite. D'ailleurs , il étoit Ami particulier de Gracchus , & il avoit volontiers promis de sacrifier son intérêt à la gloire de son Ami , qui s'étoit fait un point d'honneur de l'exécution de la Loi. Plusieurs Sénateurs de ses Amis le prièrent de s'opposer à cette innovation qui leur étoit si nuisible , & qui devoit paroître suspecte à toute la République. Il refusa d'abord de les satisfaire , avec beaucoup de fermeté ; mais on fit jouer des ressorts secrets & puissans , qui , joints à la parenté & aux intérêts particuliers d'Octavius , le déterminèrent enfin comme par force à s'opposer à la Publication de la Loi.

Tiberius Gracchus fut d'autant plus affligé de cette opposition, qu'il s'y attendoit moins , & que la Personne de son Collegue & de son Ami , dont on s'étoit servi , lui avoit paru moins suspecte dès le commencement. Il entra dès-lors dans de vifs sentimens de colere , moins contre Octavius , qu'il crut qu'on avoit ou surpris ou séduit , que contre les Sénateurs & les Riches , qui se servoient de si sales artifices , pour éluder la justice de son Ordonnance : ce qui l'obligea , dans les premiers mouvemens de son chagrin , de substituer à la Loi , qu'il avoit proposée avec tous les adoucissmens dont j'ai parlé , une autre Loi plus dure & plus facheuse , par laquelle tous ceux , qui se trouveroient dans les termes des Défenses , seroient contrainsts à vuidier en très-peu de jours.

Cette dernière circonstance fit naître une plus grande contestation entre les deux Tribuns. Octavius , qui s'étoit engagé contre la Loi , soutenoit que les inconvéniens , qui alloient en naître , ruineroient entièrement l'Etat ; qu'on dépouilloit la République de ses plus fermes Défenseurs , dès qu'on dépouilloit les Riches des Biens dont une longue possession leur avoit acquis la propriété ; que les Pauvres , dont on prétextoit l'avantage , n'en seroient guères plus commodément , par l'impossibilité où ils seroient de tirer de l'utilité de ces Terres , qui exi-

gent au commencement de grandes dépenses ; qu'il étoit à craindre d'ailleurs, que la Guerre Civile, que cette nouveauté pourroit facilement produire, n'affoiblît si fort les deux Ordres, que les Ennemis étrangers ne fussent en état d'en profiter ; & qu'enfin, il ne voyoit rien de plus sage, que de laisser les choses comme on les trouvoit, sans s'entêter de la réformation de tous les abus. « Les grands Etats, dit-il un jour, en finissant » un Discours sur cet article, se détruisent toujours, quand on » veut en chasser tous les abus, comme un Corps humain ne » sçauroit vivre, si l'on vouloit en tirer toutes les mauvaises humeurs ».

Gracchus répondit avec beaucoup de force à toutes ces raisons ; & il ne manqua pas de dire, qu'il faudroit par le principe d'Octavius tolérer tous les Crimes, & toutes les Injustices. Leurs contestations furent continuées pendant quelques jours avec beaucoup de chaleur, mais avec beaucoup d'honnêteté ; de telle sorte, qu'il ne leur échapa jamais la moindre parole, qui pût souffrir l'interprétation d'un sens injurieux.

Enfin, après plusieurs tentatives d'accommodement inutiles, Gracchus n'ayant rien oublié pour tâcher à fléchir l'obstination d'Octavius, & lui ayant même représenté, en particulier, l'amitié sincère & solide, qui les avoit unis jusqu'alors ; le désespoir où il se trouveroit, s'il étoit obligé d'en venir aux dernières extrémités ; & lui avoir offert même, pour faciliter toutes choses de l'indemniser à ses propres dépens de tous les dommages que l'observation de la Loi pourroit lui faire souffrir : ce qui piqua Octavius jusqu'au vif, & le rendit encore plus obstiné. Gracchus, ne voyant plus de moyen pour le faire revenir, résolut de faire le Peuple Juge de ce différend : & en attendant, il fit cet Edit triste & terrible, par lequel il interdisoit tous les Magistrats de la Ville, & suspendoit l'exercice de toute Jurisdiction & de tout Emploi, jusqu'à ce que le Peuple eût approuvé ou réprouvé la Loi ; imposant de rudes peines & de

Bbbb ij

grosses amendes aux Prêteurs, & aux autres Officiers, qui contreviendroient à son Edit.

Cet Edit, publié de l'Autorité & du Mandement du Peuple, ne fut désapprouvé par aucun Tribun; pas un ne se trouva assez hardi, pour oser s'y opposer: ainsi la Ville fut mise dans une terrible consternation. Le désordre fut général, & se fit sentir à tout le monde: il n'y avoit dans la Ville, ni Commandement, ni Supériorité, ni Justice, ni Administration; mais, sur-tout, il seroit impossible d'exprimer la douleur du Sénat, qui voyoit si fort & si souverainement élever la Puissance du Peuple & du Tribunat. Leur désespoir fut assez violent, pour faire craindre à Gracchus quelque Révolution fâcheuse, & même quelque voie de fait préméditée; & sur quelque avis qu'il en eut, il se précautionna de quelques armes secrètes (a), pour se défendre d'une insulte particulière.

Le jour destiné pour l'Assemblée du Peuple étant arrivé, & chacun étant en état de donner sa voix, les Riches, qui se crurent les plus foibles, firent, avant qu'on fût assis, enlever le Scrutin; ce qui fit naître un inconvénient plus dangereux, qu'aucun autre qui fût arrivé jusqu'alors: car le Tribun, qui se sentoît le plus fort, & qui se voyoit outragé, voulut ouvrir au Peuple le chemin de la force ouverte: ce qui auroit coûté la vie à bien du monde. Mais heureusement, Manlius & Fulvius, Personnages Consulaires, prévoyans le désordre qui alloit s'ensuivre, s'adressèrent à Gracchus avec toute sorte de soumission, & le prièrent de sauver sa Patrie du plus funeste accident qui pût lui arriver. Le Tribun fut touché des raisons, & peut-être des soumissions de ces deux hommes; & après leur avoir exagéré l'insolence des Riches, *Que voulez-vous*, leur dit-il, *je fasse?* Les deux Consulaires le prièrent de différer l'Assemblée, & d'agréer qu'on convoquât le Sénat, où ils tâcheroient de faire en sorte qu'il fût satisfait. Gracchus ne pouvoit refuser

(a) Il porta sous sa robe une courte dague.

cette demande, & renvoya pour ce jour-là l'Assemblée; mais le Sénat se trouva composé de ceux mêmes qui s'opposoient le plus à la Loi, & qui avoient les plus fortes raisons de s'y opposer: si bien qu'on n'y délibéra rien que contre elle. Gracchus, piqué avec justice du délai qu'il avoit si inutilement accordé, & de quelques menées de son Collegue Octavius qu'il avoit découvertes, rassembla le Peuple le lendemain, & lui remontra l'inutilité des délais qu'il avoit apportés pour tâcher à faire revenir les Grands & le Sénat de leurs duretés. Il exagéra les violences des Riches, les souffrances des Pauvres, la justice de la Loi, & le peu de fondement des Difficultés qu'on opposoit. Sadressant ensuite à son Collegue Octavius, *Serez-vous toujours*, lui dit-il avec beaucoup de témoignages de bonté & de douleur, *l'obstacle à la Liberté & au soulagement du Peuple; & ne voulez-vous pas enfin ouvrir les yeux sur les véritables intérêts de la République, & peut-être sur les vôtres propres?* Il le conjura, par la tendre liaison qui avoit été si longtems entr'eux, de vouloir se ranger de son sentiment; & en lui touchant dans la main, *Comptez*, lui dit-il, *que vous seul avez été la cause que j'ai différé la vengeance du Peuple.*

Mais toutes ces raisons furent inutiles; & Octavius, engagé absolument parmi ses Ennemis, soutint toujours que la Loi étoit injuste & dangereuse, & qu'il ne pouvoit y consentir. Si bien que Gracchus, se tournant vers le Peuple, *Puisque*, dit-il, *Octavius est d'un sentiment opposé au mien, & que la Coutume défend de passer outre dans les Publications des Loix du Tribun, tant que l'un d'eux s'y oppose, il est nécessaire, pour éviter les désordres intestins, que l'un de nous deux soit déposé de la Magistrature. Pour moi*, ajouta-t-il, *j'obtiens volontiers au Peuple, & je descendrai du Tribunal, s'il le trouve à propos. Il est juste qu'Octavius marque la même obéissance.* Octavius refusa le parti, & trouva tout-à-fait inouï, de vouloir faire déposer un Tribun, par rapport à la différence de son opinion; & Gracchus, qui auroit souhaité

de le gagner, & qui voulut lui laisser le tems de penser à ses Affaires, rompit encore pour ce jour l'Assemblée, & la renvoya au lendemain.

Le lendemain, le Peuple s'étant rassemblé, Octavius restant toujours obstiné, Gracchus fit procéder à sa Déposition. Il y avoit trente-cinq Lignées, & dix-sept avoient déjà opiné à sa Destitution; si bien qu'il n'en fallut plus qu'une, pour le destituer: sur quoi Gracchus fit surseoir, & s'adressant à Octavius; *N'en est-ce pas assez, lui dit-il, & voulez-vous essayer la mortification entière? Laissez-vous fléchir pour la Justice, pour l'intérêt du Peuple, & pour votre Gloire: vous le pouvez encore. Dans un moment, vous n'y serez plus à tems; & j'aurai le regret éternel d'avoir été malgré moi l'occasion d'une telle Ignominie.* Ici, Octavius parut ému & attendri: il considéra un moment la honte qui alloit suivre sa Destitution, & l'inutilité de sa résistance. Peut-être même, qu'il auroit changé de sentiment, si quelques Riches, qui se trouverent présens, ne l'eussent intimidé par leur présence & par leurs menaces: si bien que forcé à suivre son obstination, *Achevez, dit-il à Gracchus, votre ouvrage.*

Sa Destitution passée par toutes les voix du Peuple fut exécutée sur le champ; & ce fut un spectacle bien étrange, de voir tirer un Tribun ignominieusement par des Licteurs, & des Affranchis, hors de son Tribunal: & cette violence de Gracchus, dans laquelle on reconnoît peu son Caractère doux & sage, nous montre combien la Passion nous aveugle, & nous fait oublier nous-mêmes & nos propres intérêts.

L'émeute fut générale, & la nouveauté de l'action causa un murmure universel, qui éclata parmi plusieurs du Sénat qui se trouverent dans l'Assemblée. Cet éclat s'augmenta; & le Peuple toujours prompt & emporté quand il est en colere, croyant que les Grands, qui faisoient si grand bruit, vouloient soutenir de force Octavius, courut après lui, & auroit peut-être poussé son insulte jusqu'à le tuer, si une troupe de ses Amis, les soins

de Gracchus lui-même, qui accourut pour empêcher le désordre, & la fidélité d'un Valer à qui on creva les yeux, ne l'eussent sauvé de cette rage.

L'Edit passa ensuite sans difficulté, & on nomma trois Commissaires pour faire la perquisition & la distribution des Terres. Ce fut dans l'Élection de ces Commissaires, que Gracchus fit voir l'absolu pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Peuple, puisqu'on l'élut lui-même, son Beau-Pere Appius Claudius, & son Frere C. Gracchus, qui pour lors servoit à l'Armée sous Scipion.

On peut comprendre que le choix de ces trois Commissaires, pris dans la même Famille, fit crier encore plus fort ceux à qui la distribution des Terres étoit nuisible. On se plaignoit hautement de la Tyrannie du Tribun, & de l'abus avec lequel il usoit du Tribunat, qui étoit devenu une Domination, disoient-ils, plus insupportable que la Royauté.

Les Ennemis de Gracchus firent encore semer des bruits, qu'il en vouloit à la Monarchie, puisqu'il ne pouvoit souffrir l'égalité dans ses Collegues, qu'il avoit déjà l'Autorité de Roi, & que le Peuple ne seroit bientôt plus en état de lui en refuser le Titre quand il lui plairoit de le demander.

En effet, le Peuple, absolu Dispensateur des Graces & des Faveurs, n'agissoit plus que par les inspirations, les avis, & presque par les Ordres de Gracchus : il faisoit créer les Magistrats de quelque rang qu'ils fussent, il faisoit nommer les Généraux d'Armée, il faisoit donner l'Administration des Finances, & il poussa la chose jusqu'à faire substituer à Octavius, qu'on venoit de destituer, l'un de ses domestiques & suivans, nommé Mutius, homme inconnu, & de nulle autre considération que celle qu'il retiroit d'être à Gracchus, auquel on juge bien qu'il ne s'avisait pas de s'opposer jamais.

On déclama dans le Sénat contre cette prodigieuse Domination : & Scipion Nasica, l'un des plus autorisés de cet Ordre, ne ménagea plus rien, dans la perte immense que la Loi lui cau-

soit. Il se déchaîna contre le Tribun, d'ailleurs un peu son parent; & il n'oublia rien pour lui donner toutes les marques d'un ressentiment vif & durable. Tous les efforts néanmoins des Pères Conscripts furent jusqu'alors inutiles, ou impuissans: & leur vengeance ne produisit que quelques foibles Décrets, tel que fut celui qui retrancha au Tribun une tente aux dépens du Public, lorsqu'il étoit obligé de voyager pour les Affaires de sa Charge: ou cet autre, qui taxa sa dépense à neuf oboles par jour. Ce qui marqua bien plus leur passion, que leur jugement; car Gracchus, profitant de toutes ces injustices, prit de-là occasion d'animer davantage le Peuple contre le Sénat: & l'un de ses Amis particuliers étant mort subitement dans cette conjoncture, & avec quelques indices de poison, le Peuple s'en émut comme d'un attentat commis par le Sénat; & le Tribun continuant de se servir de cette heureuse situation de leurs esprits; parut dans la Place vêtu de deuil, & présenta au Peuple ses Enfans & sa Famille, en le priant de vouloir les prendre sous sa protection. « Vous voyez, leur dit-il, comme ils s'en sont déjà pris à mes Amis, par une voie si lâche & si indigne. » Bientôt, ils m'attaqueront moi-même; mais je serai volontiers la victime, qui doit sauver votre Liberté: je n'aurois que le seul regret de laisser mes Enfans exposés à leur fureur, si je n'étois persuadé qu'ils trouveront en ces Citoyens une bonne & généreuse Protection, qui les garantira de tout événement ». Cet Acte, véritablement touchant, fit tout l'effet que le Tribun pouvoit souhaiter; & jamais l'on ne vit tant de haine dans l'Ordre du Peuple contre tout ce qu'on pouvoit appeller Sénateurs, Grands, Riches, & tout ce qui étoit en un mot opposé à la Faction de Gracchus.

Les choses étoient dans cet état, lorsqu'un certain Eudemus apporta à Rome le Testament d'Attalus Philopater, Roi de Pergame, qui venoit de mourir, & qui avoit laissé héritier le Peuple Romain. Cette occasion donna encore au Tribun de nouveaux

nouveaux moyens d'acquérir les bonnes graces du Peuple , & d'encourir davantage la haine du Sénat ; car il ordonna que l'Argent comptant , qui seroit trouvé dans les Trésors de ce Roi , seroit donné & distribué aux Pauvres Citoyens ; ceux-là mêmes , auxquels on venoit de donner des Terres , pour leur fournir les moyens de se meubler , & de se fournir des outils nécessaires au Labourage , & des autres choses convenables à leurs nouvelles Habitations : & quant aux Villes & aux Provinces qui composoient les Etats de ce Roi , il déclara que le Sénat ne pouvoit y toucher , & que le Peuple seul , institué héritier , avoit droit d'en ordonner ; & qu'ainsi , il lui proposeroit toute la chose , pour sçavoir ses volontés.

Cette maniere outrée , avec laquelle il se déclaroit contre le Sénat sans aucun ménagement , irrita jusqu'au dernier point cet Ordre composé de gens fiers & hautains naturellement. L'aigreur fut poussée jusqu'à des injures , & à des reproches : Pompeius dit au Tribun , qu'il lui étoit revenu d'un bon endroit , que le même Eudemus , qui lui avoit apporté le Testament du Roi de Pergame , lui avoit encore apporté un Bandeau Royal , & une Robe de Pourpre , pour s'en servir bientôt dans la Royauté qu'il affectoit à Rome : & réellement , il étoit vrai qu'Attalus , en mourant , avoit ordonné qu'on remit au Tribun du Peuple toutes les marques de sa Dignité ; ce qui avoit pu rendre Gracchus le dépositaire de ce Diadème & de cette Robe de Pourpre , qu'il avoit cachés au Peuple pour des raisons peut-être particulières. Métellus lui reprocha aussi certaines Distinctions continuées , qu'on avoit affectées dans sa Famille , & qui marquoient un desir héréditaire de s'élever au-dessus des autres.

Mais de tous les reproches qu'il essuya dans le Sénat , il n'y en eut point dont il fût si piqué , que de celui que lui fit T. Annius , Personnage de peu de mérite & de peu de considération , mais homme de beaucoup d'esprit & de beaucoup de liberté . « A quoi bon , dit-il , faire un long détail des attentats de Grac-

Tome I.

Cccc

« chus, & de ceux de sa Famille? Je ne veux que lui-même pour
« Juge. N'est-il pas vrai, continua-t-il, en s'adressant à lui,
« que vous avez marqué d'infamie un de vos Collegues dans
« une Magistrature, qui le rendoit, par les Loix mêmes du
« Peuple que vous respectez tant, saint & inviolable? Et quel
« attentat pouviez-vous faire, qui dût vous rendre plus odieux
« à ce Peuple, dont vous êtes l'idole, & qui démontre mieux
« votre avidité de regner? »

Gracchus sentit cette accusation d'autant plus vivement, qu'elle étoit plus véritable, & qu'il étoit plus difficile de s'en défendre. Aussi, perdant un peu de son sang froid ordinaire, il se retira, après avoir donné quelques marques d'émotion & de colere. Il fit incessamment assembler le Peuple, auquel il se plaignit des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans le Sénat, sur-tout de l'un des hommes le moins estimé de la République; & sur ce que le Peuple lui parut disposé à tout faire pour lui, il ordonna que cet homme lui seroit incontinent amené, pour lui faire son Procès: démarche faussé & passionnée, qui faillit à lui coûter toute sa faveur; car son ordre ayant été exécuté, & cet homme présenté devant lui, l'ayant prié de vouloir l'entendre avant que de passer outre, « Tu me fais mon Procès, lui dit-il, « sans sortir de son caractère d'homme d'esprit, pour t'avoir reproché l'attentat de la Destitution d'Octavius. Qui jamais auroit cru, que dans une République, il ne fût pas permis de représenter l'infraction des Loix? Mais si présentement que tu veux m'outrager avec tant d'injustice & de passion, quelqu'un de tes Collegues, qui sont ici présens, se levoit, pour me secourir, & pour s'opposer à tes violences, voudrais-tu pour cela qu'on le déposât de sa Magistrature? »

Ce Discours piquant & démonstratif remua le cœur de tous les autres Tribuns, à qui Annius venoit de faire sentir leur Servitude: le Peuple en fut troublé: & Gracchus lui même en fut si surpris, que toute la facilité de son esprit ne put lui fournir

aucune réponse. Il rompit brusquement l'Assemblée, qu'il connut altérée par cette fine raillerie d'Annius, & deux jours après, il prononça une grande Harangue, pour justifier sa conduite sur l'Affaire d'Octavius, qui fut l'une des plus vives de cet excellent Orateur ; & qui remit le Peuple dans son premier état.

Cependant, Gracchus vit l'inconstance de cette Multitude, que quelques paroles d'un homme hardi & spirituel avoient peu auparavant tout-à-fait changé à son égard. Tous ses Amis reconnurent comme lui cette légèreté ; & ils lui conseillèrent tous de penser à la sûreté de sa personne, pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre. Quelques-uns lui proposèrent un Accommodement avec le Sénat ; mais le moyen de se confier à ses Ennemis, ceux-là mêmes qu'on a privés de leurs Biens, & de leurs Richesses : injure par elle-même ineffaçable ? D'ailleurs, cet Accommodement paroissoit peu conforme à la fermeté naturelle de Gracchus, dont le changement auroit fait dire à tout le monde, ou qu'il avoit soutenu un mauvais parti, ou qu'il avoit eu assez de foiblesse pour abandonner le bon, qui étoient deux choses également honteuses pour un homme de son caractère.

Quelques autres, plus timides, vouloient que dans le péril, où ils le croyoient actuellement, il se retirât de la Ville, & qu'il allât pour quelque tems chercher loin de Rome une sûreté qu'il ne pouvoit y trouver parmi les désordres qu'il avoit lui-même excités : mais il trouva ce Conseil indigne de son courage, & il n'eut garde de penser à ternir, par une fuite si lâche, sa Gloire, qu'il aimoit uniquement.

Plusieurs de ceux qui cherchoient dans toutes les Affaires un tempérament & un milieu, quelquefois très-dangereux, vouloient qu'il se ménagât avec les deux Ordres ; & que soutenant toujours le Parti du Peuple, qu'il avoit embrassé au commencement, il gardât des mesures & des ménagemens avec le Sénat, qui fissent revenir les Grands de la haine qu'ils avoient

Cccc ij

conque contre lui. Mais cet Avis lui parut plus périlleux que l'état même où il se trouvoit. « Car croyez-vous, dit-il à ceux » qui le lui propofoient, que de légers ménagemens ramene- » ront l'esprit & le cœur de tant de Grands, que j'ai réduits à » une petite fortune ? Pourront-ils oublier qu'ils avoient autre- » fois un nombre confidérable d'Efclaves, une Table fumptueu- » se, des Meubles magnifiques, & que mes feules Loix leur » ont retranché toutes leurs Grandeurs & toutes leurs Commo- » dités ? Non, ajouta-t-il, ils ne perdront jamais le defir de se » venger ; & il faut faire cette différence entre le Peuple & les » Grands, que celui-là perd facilement le fouvenir des bien- » faits & des injures, au lieu que ceux-ci oublient injustement » les plaisirs qu'ils ont reçus, mais se fouviennent toujours des » chagrins : & l'on doit agir, quand on s'est brouillé avec le » Sénat, à peu près comme lorsqu'on s'est révolté contre son » Prince, aussi-bien le Sénat prétend-il l'être : on n'a pas sitôt » tiré l'épée contre lui, qu'on doit se résoudre à en jeter le » fourreau, & n'établir son impunité, que sur sa force & sur sa » réfiftance. Je ne dois point me flater, continua-t-il, je n'ai » d'autre fureté à espérer que celle que pourra produire l'im- » puiffance du Sénat : ni les promeffes, ni les fauffes démonstra- » tions des Grands, ne fçauroient me séduire ; & je ne puis faire » autrement, que de confier toutes mes ef pérances à l'Amitié » du Peuple, auquel je me fuis dévoué. »

Ce fut-là le parti que prit Gracchus, qu'il foutint, devant fes Amis, de toutes ces raifons fpécieufes & vraifemblables, mais il fe garda bien de toucher celle qui avoit fait le plus d'im- preffion sur son esprit, & qui l'avoit infailliblement déterminé à rejeter tous les autres Avis, pour ne fuivre que son Projet.

Son ambition, qui étoit fa Paflion dominante, étoit fa véritable raifon : & cette Paflion étoit en lui d'autant plus ardente, qu'il prenoit plus de foin de la cacher. On ne fçauroit dire pré- cifément, quel établiffement il envifageoit dans le but de cette

Ambition : on jugeroit peut-être témérairement, si l'on croyoit qu'il en vouloit à la Royauté , comme le lui ont reproché tous ses Ennemis ; mais il est bien sûr que son imagination se remplissoit de mille idées de Grandeur , de Pouvoir , de Commandement , & d'Administration , qui toutes ensemble ne sont guères éloignées de l'idée de la Monarchie. Rien ne flate si agréablement que l'espérance de commander. On doit aussi avouer , qu'il se mêla peut-être dans ses Projets des mouvemens de vengeance contre un Sénat attaché à lui nuire & à le perdre. Il se peut faire aussi, qu'il ne fût pas exempt de sentimens de justice & de générosité , qui l'obligeoient à rechercher un Pouvoir absolu , pour rendre la République parfaitement libre , & la délivrer de la Tyrannie & des Concussions des Riches & des Grands.

Quoi qu'il en soit , il ne garda plus de mesures avec le Sénat , & prit avec encore plus de hauteur les intérêts du Peuple. Il songea à se faire confirmer , pour l'année suivante , dans la Charge de Tribun ; & il flata pour cela le Peuple par tous les endroits imaginables. Chaque jour , il faisoit un nouvel Edit en sa faveur ; chaque jour , on faisoit le procès à ceux qui avoient manqué de respect à un Citoyen , quelque vil qu'il pût être : c'étoit tous les jours de nouvelles Ordonnances. Le Sénat sentit , avec douleur , celle qui permettoit d'appeller du Jugement de tous les Magistrats devant le Peuple ; mais il craignit son entière ruine , quand le Tribun insinua , qu'on devoit joindre aux Sénateurs , qui jusques alors avoient eu seuls l'Autorité de juger , pareil nombre de Chevaliers , avec une égalité de Pouvoir. Dès-lors , la Guerre fut ouverte ; & l'on jugea , avec raison , qu'il alloit arriver de grands désordres.

Le jour fixé pour faire confirmer ces Edits par la pluralité des voix étant venu , le Tribun se mit en état dès le grand matin de se rendre au Capitole ; mais il lui arriva plusieurs

Aventures sinistres, qui furent trouvées des présages funestes, dans un tems & parmi des gens, où la Superstition des Présages étoit si à la mode.

Les Poulets ne voulurent point manger de tout le matin : il se blessa rudement au pied, en sortant de sa porte ; & comme il eut avancé quelques pas dans la rue, il vit deux Corbeaux combattans l'un contre l'autre, l'un desquels fit tomber justement à ses pieds un gros caillou qui auroit pu facilement l'assommer.

Tous ces accidens surprirent le Tribun ; & quoiqu'il fût d'un caractère infiniment élevé au-dessus des superstitions, & de toutes ces ridicules frayeurs, il ne laissa pas de se ressentir un peu des préjugés de l'enfance, & de se représenter tous les malheurs que ces Présages sembloient lui faire craindre. Les plus hardis de ceux qui l'accompagnoient furent frappés d'une terreur plus vive ; & ils vouloient tous, ou abandonner le Tribun, ou l'obliger à retourner chez lui, lorsqu'ils virent arriver du Capitole trois ou quatre de leurs plus affidés, qui venoient dire à Gracchus de se hâter, que le Peuple l'attendoit avec impatience, & que ses Amis y étant les plus forts, il ne falloit pas différer un moment de s'y rendre : & c'est alors, que l'illustre Blossius de Cumes, cet Ami si fidèle, lui dit hautement, que ce seroit une grande honte pour lui, & pour tous ceux qui lui étoient attachés, si la vue de deux Corbeaux l'empêchoit de suivre son devoir, & de servir le Peuple qui l'attendoit. « On ne reconnoitroit point à cela, ajouta-t-il, le » Fils de Gracchus, le Petit-Fils de Scipion, ni le Chef du Parti » du Peuple Romain. Vos Ennemis roiroient avec raison, & » vous rendroient méprisable avec justice. Marchons & allons » secourir tout un Peuple assemblé, que les Riches & les Grands » veulent opprimer. »

Son avis fut suivi, & jamais personne ne fut reçu si agréablement que le Tribun au Capitole. Ce furent des cris

de joie , des acclamations , des empressemens , & des marques de tendresse si générales, que les Amis de Gracchus , qui craignoient quelque trahison , se crurent obligés d'empêcher que personne ne l'approchât de trop près. Il étoit déjà assis sur son Tribunal , & l'on commençoit à procéder aux voix qui se donnoient fort tumultueusement à cause de la foule, quand on apperçut Flavius Flaccus , Sénateur d'un mérite connu , qui tâchoit à fendre la presse pour aller jusqu'au Tribun , auquel il témoignoit qu'il avoit à donner un Avis important. Les Licteurs lui firent ouvrir un passage , & s'étant approché de Gracchus. « Tribun , lui dit-il , les Riches viennent de conjurer » contre vous dans le Sénat ; & n'ayant pu obliger le Consul » à entrer dans leurs desseins , ils ont résolu de vous tuer , à l'ai- » de d'une quantité d'Esclaves & d'Affranchis , qui viendront » bientôt ici avec eux , tout prêts à exécuter leurs volontés. » Quelque intérêt qui me lie à eux , la droiture & la justice » m'obligent à vous découvrir un Projet cruel , dont j'ai horreur » & dont je souhaite de tout mon cœur que vous puissiez vous » garantir. »

Les Amis du Tribun furent émus à cet Avis de Flaccus ; & craignans tout dans cette foule tumultueuse , ils se saisirent des armes des Licteurs , & en écartèrent ce qui se trouva trop près. Ce procédé , dont on ne pouvoit rendre raison à cause du bruit & de la foule , surprit les plus éloignés. On demandoit ce que signifioit cette violence ; & les cris de ceux qui s'informerient , & de ceux qui tâchoient à répondre , se mêlans les uns avec les autres , rendoient la confusion encore plus grande , & empêchoient le Tribun de se faire entendre : si bien que , voulant marquer à tout le monde le danger où il se trouvoit , il se leva sur son Tribunal , en portant les mains à sa tête , à laquelle il disoit que ses Ennemis en vouloient absolument.

Plusieurs de ces mêmes Ennemis , qui se trouverent là présens , profitant de cette démonstration qui étoit fort innocente ,

s'écrièrent aussitôt, *Le Tribun demande un Diadème*, & coururent au Sénat porter cette plainte calomnieuse. « Nous l'avons vu », dirent-ils, demander au Peuple un Bandeau Royal : il a porté ses mains à sa tête, & leur en a marqué la place. » Soit que le Sénat fût surpris de ce nom de Roi, pour lequel il avoit naturellement tant d'horreur ; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'on voulût se servir de ce prétexte pour justifier les violences qu'on avoit résolues ; il est sûr, qu'on parut extrêmement irrité, & que chacun se mit en état de tout entreprendre.

Scipion Nasica, illustre par sa naissance, par ses richesses, par beaucoup d'actions, & par une grande considération dans le Sénat, qui depuis longtems avoit conçu une haine contre Gracchus, dont les véritables causes ne sont pas venues jusqu'à nous, & qui étoient indépendantes des Affaires de la Loi ; déclama avec beaucoup d'empportement contre les entreprises du Tribun. « Mais il n'y a plus rien à consulter, dit-il tout d'un coup, puisqu'il en veut à la Tyrannie. Consul, c'est à vous à secourir la Chose publique, & à exterminer de force, sans procédure & sans délai, le Destructeur de la Liberté. »

Le Consul, qui étoit homme sage & prévoyant, lui répondit doucement qu'un Magistrat ne devoit jamais user de voies de fait, & qu'il ne lui arriveroit jamais de faire mourir un Citoyen sans Jugement & sans Sentence ; moins encore un Citoyen du rang & du mérite de Gracchus. « Mais si Gracchus & le Peuple, ajouta-t-il, font des Loix injustes, & usurpent une Autorité qui ne leur est pas due, je sçaurai m'opposer à l'une & à l'autre. Entreprise, & punir, en Consul, les attentats & les rébellions. »

Ce petit Discours modéré d'un homme de bon sens alluma encore davantage la passion de Nasica ; & se tournant vers la Compagnie : « Puisque, leur dit-il, le suprême Magistrat abandonne la République, ceux qui voudront en prendre soin

« soin n'ont qu'à me suivre , & je me fais fort de la secourir ». Il part en même tems : & retroussant sa robe , ainsi que ceux qui le suivirent , qui furent en très-grand nombre , ils coururent tous à grands pas au Capitole , chacun , par respect pour les plus notables de la Ville , qui composoient la tête de cette Troupe , leur laissant un passage libre. Leurs Valets , & leurs Esclaves , s'armerent en chemin de tous les bâtons qu'ils purent trouver , avec lesquels ils écartèrent tout ce qui pouvoit retarder leur route , & donnerent au Public une parfaite image de la Guerre dans le tems d'une pleine Paix,

Par-tout où ils rencontroient des Amis ou des connoissances de Gracchus , ils insultoient , ils frapoient : & poussèrent la chose , jusqu'à en tuer quelques-uns : & arrivés enfin au Capitole , le désordre recommença avec plus de vigueur ; & sous prétexte qu'on cherchoit le Tribun , on ne sçauroit dire combien de gens furent maltraités par cette Troupe confuse de gens mêlés de toutes conditions , à qui la fureur des Nobles avoit permis ces violences.

Cependant , chacun fuit , tout le Peuple s'écarte , les Amis du Tribun se sauvent ; & Gracchus , se voyant abandonné de tout le monde , n'eut point d'autre ressource que de suivre ces Amis lâches , qui le quittoient , & à qui la frayeur n'avoit pas assez laissé de liberté pour voir qu'ils auroient pu avec un peu de fermeté résister à cette Troupe désarmée & confuse. Il se sauvoit avec les autres , quand il se sentit retenu par le bout de sa robe : il prit le parti de l'abandonner à celui qui la tenoit ; & ce fut un spectacle bien indigne , & bien touchant , de voir au milieu de la paix tout un Peuple fuyant sans sçavoir pourquoi , & son premier Magistrat se sauvant en chemise avec lui. Un second accident , plus funeste que le précédent , l'arrêta de nouveau. La précipitation avec laquelle chacun fuyoit , fit tomber les premiers. Ceux qui suivoient ne leur donnerent pas le tems de se relever : pressés par les autres , ils se jetterent sur ceux qui

Tome I.

D d d d



étoient déjà par terre , de sorte que , s'embarassant les uns les autres , ils embarrasserent aussi le Tribun , qui les suivoit , & qui tomba avec eux dans ce tumulte.

Ce fut pour lors , qu'un de ses Collègues au Tribunat , nommé Publius Satercius , jaloux de son Autorité , ou gagé par les Nobles , le frapa le premier d'un bâton à la tête. Ce coup fut bientôt suivi d'un autre , que lui donna Lucius Rufus , qui ne craignit point de s'en vanter , comme d'une action glorieuse. Une infinité de coups suivirent ce dernier ; & ainsi mourut , sans prononcer une seule parole (a) , sans faire aucune résistance , & sans donner la moindre marque de douleur , le fameux Tiberius Gracchus , Tribun du Peuple , Fils de Tiberius Gracchus , & Petit-Fils de Scipion , avant la trentième année de son âge , l'Homme de la République le plus aimé du Peuple , le plus haï des Grands , & le plus estimé de tous.

On juge-bien que le désordre étoit trop grand , pour finir sitôt : la fureur dura encore longtems ; & quelques Amis de Gracchus s'étant ravisés , & s'étant mis en défense , il fut tué dans cette espèce de combat civil plus de trois cens Citoyens de part ou d'autre , sans qu'on se servit dans toute cette tuerie d'aucune arme de fer.

C'est ici la première Sédition sanglante , qui se soit vue à Rome depuis l'expulsion des Rois ; toutes les autres Dissensions , quelque grandes qu'elles eussent été , s'étoient apaisées par la déférence & par le respect du Peuple pour le Sénat , & par la condescendance du Sénat pour le Peuple. Ici , les choses furent poussées à l'extrême : le Tribun ne relâcha rien des Droits du Peuple , le Sénat ne ménagea plus le Tribun ; & des haines secrètes & particulières s'étant mêlées aux intérêts des deux Ordres , on vit commencer à Rome l'effusion du Sang des Citoyens. L'impunité du Crime y devint nécessaire : le Droit fut étouffé

(a) *Ille nullâ voce delibans infamam virtutem , concidit tacitus.*
Cicero. Rhet. Lib. IV.

sous la Force majeure; & Nasica se défit du Tribun, par la plus dangereuse de toutes les voies, & qui auroit dû détruire totalement la Ville: car enfin, on anima d'un côté une foule d'Esclaves & d'Affranchis, qui, n'ayant rien à perdre, trouvoient infailliblement leur compte dans les désordres de la Ville. on irrita, de l'autre, une multitude de Peuple, qui, peu judicieuse par elle-même, auroit été capable de suivre tous les mouvemens violens qu'on auroit voulu lui donner; & si, comme par miracle, la République se sauva dans cette Conjuración, elle reçut un funeste Exemple, & un Présage de sa destruction prochaine.

Rien, cependant, ne prouva mieux l'injustice de ceux qui avoient excité le dernier désordre, que les sentimens de vengeance qu'ils firent paroître après la mort même du Tribun; car outre qu'ils firent jeter son Corps dans la Riviere, avec tous les autres qui avoient été tués, (Inhumanité lâche, qui faisoit honte au Nom Romain,) ils firent mourir sans procédure plusieurs de ses Amis, parmi lesquels fut Diophane le Rhétoricien, & un Caius Billius qu'ils enfermerent cruellement dans un tonneau avec des Serpens & des Viperes: Cruauté qu'on pardonneroit à peine aux Peuples les plus barbares, dans leurs vengeances les plus légitimes.

On ne doit pas ici oublier ce qui se passa à l'égard du fameux Blossius, qui, étant conduit au Sénat après cette premiere chaleur, & interrogé sur tout ce qui s'étoit passé, avoua franchement qu'il avoit exécuté tout ce que Tiberius Gracchus lui avoit commandé. Nasica, ne pouvant encore souffrir la fidélité de cet homme, qui lui sembloit une preuve trop sensible du Mérite de son Ami, *Quoi ! lui dit-il, s'il t'avoit commandé de mettre le feu au Capitole, l'aurois-tu donc exécuté ?* Blossius lui répondit doucement, *Il ne m'auroit jamais ordonné pareille chose.* Mais, répliquerent encore plusieurs fois les ennemis de Gracchus, *« S'il avoit voulu te le commander ? » Je l'aurois fait,* leur dit-il.

Dddd ij

à la fin ; car il ne l'auroit commandé que pour l'avantage du Peuple Romain.

Cette estime fidèle & régulière d'un Ami si rare toucha le Sénat injuste & furieux ; & quelque acharné qu'on fût contre tous les Amis de Gracchus , le Consul trouva le moyen de faire sauver Blossius , qui se retira en Asie , où il se tua depuis , ne pouvant survivre à un enchaînement de malheurs qui suivirent tous ceux auxquels il s'attacha.

Cependant le Peuple , qui ne paroisoit pas calme , & qui faisoit craindre quelque Entreprise dangereuse , obligea le Sénat , pour le satisfaire , à consentir publiquement à la Loi ; & pour marquer son consentement , il substitua à la place de Tibérius , qu'on venoit de tuer , Crassus , Beau-Pere de Caius , Frere du précédent , dans la Charge de Commissaire pour la distribution des Terres : & pour tirer Scipion Nasica du danger où la haine & les insultes fréquentes du Peuple l'exposaient chaque jour , on l'envoya sous quelque prétexte en Asie ; & ce fut dans cette espèce d'exil , que troublé des remors du Meurtre qu'il avoit commis , & de l'image de la Sédition qu'il avoit excitée , son esprit affoibli par les douleurs qu'il sentoît , il mourut à Pergame dans un délire , chargé des Malédictions du Peuple , qui ne cessa jamais de l'accuser d'avoir attenté sur la Personne d'un Magistrat dans le plus saint & le plus vénérable Temple de la Ville (a).

Il est peu surprenant , que le Peuple marquât tant de ressentiment contre Nasica ; puisque le dernier Africain , cet homme si cher à la République , s'étant avisé de dire , après la mort de Tiberius , ces deux Vers d'Homere ,

*Que désormais autant en puisse prendre
A qui voudra telle chose entreprendre ,*

le Peuple cessa de l'aimer , & commença de le haïr : & à son

(a) Dans le Capitole.

retour de Numance, comblé de gloire & d'honneur, il fut interrompu dans sa Harangue, & injurié même par le Peuple.

Voyons maintenant quelle fut la suite de cette mort, qui a été le commencement de toutes les Guerres Civiles des Romains, qui n'ont pas discontinué depuis jusqu'à la totale destruction de la République.

On ne peut pas douter de l'effet que fit cette mort sur l'esprit de Caius Gracchus son Frere, jeune homme encore d'environ vingt & un an, mais qui dans cet âge faisoit remarquer des sentimens élevés & des inclinations nobles, telles que lui avoit inspiré la même éducation, qu'il avoit reçue de sa Mere, & l'exemple tout récent de son Frere.

Il revint de Numance, où il servoit sous Scipion dans le tems de la mort de Tibérius : & il resta quelque tems dans la tranquillité d'une vie privée, qui faisoit croire à tout le monde, qu'il étoit autant éloigné des Affaires publiques, que son Frere avoit paru les aimer.

Il s'appliqua avec soin à l'Etude de l'Eloquence, en laquelle il surpassa tous les Orateurs de son tems, & ne céda point même à son Frere, qui avoit passé pour le premier de tous ; & il est sûr qu'il lui fut supérieur, au moins quant à la vivacité & la véhémence du Discours, qui entraînoit dans son sens tous ceux qui l'écoutoient. La premiere preuve, qu'il donna de son Eloquence, fut en défendant un de ses Amis nommé Vectius devant le Peuple, qui marqua une si grande joie en le voyant plaider, que les Grands, toujours Ennemis de sa Famille, en conçurent dès-lors de sinistres Préfages.

Il ne suivit pourtant point ces applaudissemens populaires ; & soit, comme l'écrivit Cicéron, qu'il fût bien aise d'être éloigné de l'Administration des Affaires, ou soit que sa jeunesse lui fit croire qu'il avoit besoin d'acquérir plus de mérite & de réputation, il s'en alla en Sardaigne, où il servit en qualité de Questeur du Consul Oreïte. Il s'y distingua, par sa valeur, ses

libéralités, & sa douceur : qualités qui lui acquirent également le cœur des Soldats & des Peuples de cette Province. Il obtint des Bleds d'un Roi d'Afrique, nommé Micipsa, dont les Ambassadeurs, étant arrivés à Rome, dirent au Sénat, que leur Roi avoit envoyé des Bleds à leur Armée de Sardaigne à la considération de Gracchus ; ce qui irrita si fort cette Compagnie, qu'elle crut dès ce jour être en droit de le perdre, pour éviter des désordres semblables à ceux que son Frere avoit excités.

Ce fut sans doute pour ce sujet, qu'on l'accusa d'avoir eu part à certaine Conspiration, découverte en la Ville de Frégelles, & étouffée & punie par le Préteur Opimius, qui fut depuis l'Auteur de la perte de Gracchus. On ne sçait point précisément, s'il avoit contribué au soulèvement de ces Peuples ; mais Opimius, qui étoit entièrement attaché au Sénat, publia & persuada à tout le monde, qu'il étoit l'auteur ou le principal complice de la Révolte des Frégelliens, qui n'auroient jamais osé tenter une Rébellion, sans être assurés d'un puissant Protecteur, qui leur faisoit espérer la faveur du Peuple Romain. Il est sûr, au moins, qu'il eut besoin de tout son esprit pour justifier son innocence, ou véritable, ou prétendue, & pour effacer des esprits ces impressions nuisibles à sa réputation, & qui peut-être étoient absolument fausses.

La jalousie qu'il remarqua dans le Sénat, l'injustice & la noirceur de ceux qui pour le perdre l'avoient mêlé fausement dans une Conspiration, l'amour du Peuple qui éclata plus d'une fois en sa faveur, le desir naturel de venger la mort indigne d'un Frere illustre, la crainte de ne pouvoir éviter les pièges de ses Ennemis, & peut-être certaine vision qu'on dit qu'il eut, l'obligerent, malgré l'inclination opposée que lui donne Cicéron, à s'embarquer dans les Affaires, & à briguer le Tribunat du Peuple, qui étoit l'Emploi propre aux grands desseins.

Il étoit jeune : j'ai dit qu'il n'avoit guères plus de vingt ans,

quand son Frere fut tué. Il ne s'en étoit écoulé que dix (a), quand il brigua le Tribunal : si bien qu'il n'en avoit guères au-delà de trente. Il étoit bien fait de sa personne, & d'une taille imposante & majestueuse : la parole facile, le ton de voix agréable, l'air un peu grave & sérieux, mais il sçavoit au besoin le radoucir ; & ses civilités, pour être générales, ne laissoient pas d'être proportionnées à tout le monde : instruit dans toutes les Sciences & dans tous les Arts ; capable également de l'Administration des Affaires de la Guerre, de la Justice, & du Gouvernement ; expéditif d'ailleurs, & finissant dans un jour ce que les autres avoient peine à terminer dans un mois. Pour les mœurs, on ne sçauroit en trouver dans quelque autre que ce soit de plus pures, & de plus irréprochables : patient, quand il ne s'agissoit que de lui-même, jusqu'à l'insensibilité : sobre, au milieu des délicatesses, qui l'environnoient : libéral, jusqu'à la profusion d'un Patrimoine, que son Frere avoit déjà presque épuisé : ennemi du mensonge & de la calomnie, dont il prenoit soin de garantir ses plus cruels Ennemis : imitateur parfait de son Frere, dans l'amour qu'il avoit pour l'équité, qui ne lui laissa jamais souffrir l'injustice, sans la démasquer, & sans la poursuivre, sous quelque voile qu'elle fût déguisée, & de quelque puissance qu'elle fût soutenue : sévère, pour lui-même, & pour les autres ; différent en cela de son Frere, qui gardoit pour lui seul toute son austerité : se mêlant de toute sorte d'Affaires, & voulant lui-même les exécuter toutes ; persuadé, avec raison, que personne n'en étoit plus capable que lui : & ses Ennemis même étoient forcés d'admirer la facilité avec laquelle il répondoit en même tems aux Ambassadeurs étrangers, aux Officiers de Guerre, aux Magistrats de Justice, aux Gens de Lettres, & aux Ouvriers, Maçons, Sculpteurs, &c. qui sans cesse avoient affaire à lui.

Tel que je viens de le dépeindre, & avec l'avantage d'un

(a) *Decem interpositis annis.*

Velléius Patere. Libr. II. -

Nom chéri parmi le Peuple , il est peu surprenant qu'il obtint le Tribunat, avec un concours infini de gens , qui vinrent de toutes parts , pour avoir part à cette Election , & qui monterent jusque sur les toits , pour avoir le plaisir de donner leur voix , que la Multitude assemblée empêchoit les derniers venus de donner dans la Place. Les Nobles , & les Riches , tâcherent inutilement de traverser l'Election d'un Homme , dont ils sçavoient bien qu'ils ne pouvoient pas être aimés , & dans lequel ils reconnoissoient tant de qualités propres à leur nuire.

Il ne tarda guères , en effet , à marquer les sentimens de vengeance que le Sang de son Frere lui demandoit ; & la Charge de Tribun lui fournissant chaque jour des occasions de parler en Public , on remarqua , que dans toutes les Harangues , il faisoit toujours entrer la mort de son Frere , qui étoit un sujet bien propre à toucher le Peuple , lorsqu'il étoit manié adroitement , par un Frere qui en étoit si touché lui-même , & par un des premiers Orateurs qu'ayent eu les Romains. Aussi la pitié du Peuple ému parut dans toute la Ville ; & il est peu de choses , dont on n'eût pu le rendre capable , si dans ce tems on eût eu tout prêt pour exécuter.

Caius se contenta , pour lors , de publier deux Edits. Par le premier , il déclara infame tout Homme qui avoit été déposé d'une Magistrature. On voit qu'il prétendit par-là ternir Octavius , qui avoit été déposé par son Frere : il est vrai qu'il revoqua depuis cet Edit , à la sollicitation de sa Mere Cornélie , qui le voulut ainsi , & à laquelle il me semble qu'Octavius appartenoit un peu. Par le second Edit , il déclara que tout Magistrat , qui auroit exilé un Citoyen Romain sans observer les procédures ordinaires , seroit responsable de sa conduite au Peuple , à qui seul le Jugement en appartiendroit ; & cet Edit étoit pour faire le Procès à Popilius , qui , étant Préteur , exila tous les Amis de son Frere. Ce Popilius n'attendit pas le Jugement du Peuple , & se bannit lui même pour un très-long tems.

Ces

Ces deux Edits bien reçus furent bientôt suivis de plusieurs autres, tous favorables au Peuple, qu'il publia l'un sur l'autre, & qui tous ensemble changeoient absolument la forme du Gouvernement de la République (a). Il ordonna, par l'un, le repeuplement de plusieurs Villes; par un autre, il étendit le Droit de Citoyen Romain à tous les Peuples d'Italie, jusqu'aux Alpes; par celui-ci, il diminua considérablement le prix du Bled, en faveur des Pauvres; & enfin, il confirma par un autre, le plus considérable de tous, ce que son Frere n'avoit pu achever, qui étoit de joindre aux Sénateurs pareil nombre de Chevaliers, pour juger toute sorte d'Affaires, avec une égalité de Pouvoir: si bien que cet Edit étant passé, on ajouta à trois cens Sénateurs, qui composoient tout le Sénat, trois cens Chevaliers Romains, dont le Peuple laissa le choix au Tribun; ce qui le rendit absolument le Maître de la Ville.

On peut penser quels égards on fut obligé d'avoir, dans le Sénat, pour un Homme, qu'on haïssoit pourtant, mais qu'on voyoit si absolument gouverner, & sur lequel il étoit difficile d'attenter si-tôt; la mort toute fraîche de son Frere lui faisant prendre des précautions, & le peuple paroissant en état de tout perdre, & de tout ruiner, au premier événement.

Tout le monde s'adressoit à lui, en toute sorte d'affaires: le Sénat étoit obligé de le consulter pour ses Décrets, de peur qu'il ne les fit casser par le Peuple; & s'étant chargé de l'intendance des Chemins, du repeuplement des Villes, & de la restitution des Arts qui ne florissoient guères, on le vit travailler avec une diligence merveilleuse à une infinité de choses différentes, & presque incompatibles qu'il faisoit réussir avec une facilité surprenante.

Ses Ennemis & ses Envieux épluchèrent en vain le détail de sa conduite dans l'Administration de tant d'Affaires diverses: ils ne purent jamais lui rien reprocher que cette Ambition, qui

(a) *Nil immutatum, nil tranquillum, relinquens.* Velleius Patercul. Libr. II.
Tome I. E c c

le faisoit se charger de tout, sans vouloir se reposer de rien sur personne ; & le Public cependant lui resta obligé de tous ses soins , & sur-tout de cette belle réparation des Chemins qui dura fort long-tems après lui, & qui fut l'un des plus beaux Monumens du soin que les Romains avoient de la commodité publique.

Cette beauté des Chemins, qu'il avoit réparés, étoit telle qu'on ne cessoit de s'en louer dans toute la Ville. C'étoit peut-être , de tout ce qu'il avoit fait pour le Public , ce qui méritoit les moindres acclamations : ce fut pourtant ce qui déterminâ le Peuple à lui promettre confusément tout ce qu'il voudroit demander. Il profita de cette heureuse disposition ; & on l'entendit alors haranguer & remercier cette multitude , & sur la fin lui demander une seule grace qu'il fouhaitoit passionnément d'obtenir. Plusieurs pensèrent qu'il demanderoit le Consulat, & sa confirmation au Tribunat en même tems : on fut surpris , lorsque descendu dans la Place, il alla prier chacun de faire Consul Caius Fannius son Ami. Ce désintéressement le fit aimer encore davantage : on lui accorda sa demande pour Fannius ; & il fut lui-même confirmé Tribun pour l'année suivante sans qu'il l'eût demandé, quoiqu'il fût inouï qu'on eût jamais donné aucune Charge à qui que ce soit sans la poursuivre dans la Place.

Le Sénat vit jusqu'à quel point s'étoit élevé la Puissance de Gracchus , qu'il jugea peu différente de celle des Rois. On chercha dans ce Corps tous les expédiens imaginables , pour la détruire , ou pour la diminuer. Après plusieurs tentatives inutiles , & après avoir employé les moyens qui paroissoient les plus propres à cet effet, ils s'aviserent enfin , après beaucoup de réflexion, de celui qui paroissoit le plus contraire à leur intérêt ; mais qui étoit d'autant plus propre à leur dessein , qu'il étoit moins pénétrable : & c'est ici , à mon sens , le tour de la plus fine & de la plus recherchée Politique , qu'on

trouve dans tout le cours des affaires de ce tems-là.

Ils rechercherent l'Amitié de Livius Drusus, Colleague de Caius Gracchus au Tribunat, Homme d'un mérite reconnu, & d'une considération très-respectée dans les deux Ordres; mais qui n'étoit sans doute pas exempt des sentimens d'envie & de jalousie, que l'Autorité de Gracchus inspiroit naturellement à tous ceux qui, dans une égalité de Pouvoir, étoient obligés de lui céder en tout.

Les Sénateurs donc lui représenterent l'état chancelant où étoit la République, par la faveur immense de Caius, à laquelle rien ne pouvoit résister, & qui infailliblement alloit couter la Liberté même à l'Etat. « Il faut pourtant bien, lui dirent-ils, se garder de vous opposer à ses Loix, comme fit Octavius à celui de son Frere: il lui en couta sa réputation, & il acheva de ruiner les Affaires du Sénat. Il faut, au contraire, ajouter à toutes les Loix, qu'il publiera en faveur du Peuple, quelque chose de plus favorable; de telle sorte, qu'au lieu qu'il n'a proposé que le repeuplement de deux ou trois Villes, vous le proposerez de douze: au lieu du prix qu'il a mis au Bled distribuable aux Pauvres, il faut le diminuer encore de la moitié; & ainsi de tout le reste, &c. Vous rendrez par-là inutile toute la flatterie dont il use envers le Peuple, qui à mesure que vos faveurs seront plus grandes que les siennes, sera obligé de vous aimer davantage; & vous le reconcilierez parfaitement avec le Sénat que Caius veut détruire, si vous ajoutez à toutes vos Ordonnances, que c'est du consentement & de l'avis du Sénat. »

Cette adresse réussit merveilleusement; Livius Drusus flata le Peuple; & le Peuple aimait Drusus, & commença à ne plus tant haïr le Sénat. Ce qui augmenta même son estime pour Drusus, c'est qu'il refusa constamment toutes les Commissions qu'on vouloit lui donner pour l'exécution de ses Edits: là où Gracchus, au contraire, prenoit toute l'Administration pour lui; ce qui,

Eccc ij

lui donnant un maniment d'argent , ne laissoit pas de lui susciter , quelque irréprochable qu'il fût , des Calomniateurs. Telle fut la Commission qu'il prit du rétablissement de Carthage détruite depuis peu par Scipion , qui l'obligea à passer en Afrique : Voyage , qui fut à mon sens l'une des plus grandes fautes qu'ait faites le Tribun , qui , dans le tems que ses Ennemis mettent tout en usage pour détruire sa faveur auprès du Peuple , quitte la partie & s'éloigne , laissant ses intérêts au caprice d'une Populace légère & inconstante.

Il ne faut pas aussi douter que Drusus ne profitât avec esprit de cette absence , qui fut précédée immédiatement par un événement , qui aida beaucoup à la diminution du crédit de Gracchus , & qui est l'un des endroits de sa vie qu'on a le plus besoin de justifier , si l'on veut le rendre tout-à-fait innocent.

C'est la mort du second Scipion , dont je veux parler , arrivée sous le Consulat de M. Aquilius , & de C. Sempronius. Cet Homme , le plus estimé , & le plus grand Personnage de la République , fut trouvé mort dans sa maison , sans aucune autre marque de la cause de cette mort , que quelques coups , dont on apperçut à peine les meurtrissures.

Fulvius , Ennemi de cet Homme illustre , avec lequel il avoit eu de grandes contestations , le jour d'auparavant dans la Tribune aux Harangues , fut soupçonné d'être l'auteur de cet attentat , d'autant plus vraisemblablement , que Fulvius étoit un Homme violent , séditieux , capable de pareille Entreprise ; & qu'il appréhendoit Scipion , avec d'autant plus de raison , que son crédit étoit plus grand , & qu'il avoit résolu de le perdre. C. Gracchus , Ami particulier de Fulvius , qu'il avoit fait nommer Commissaire avec lui pour le Département des Terres , ne fut pas exempt de soupçon d'avoir eu part à cette mort. On sçavoit les engagements différens où ils étoient : on sçavoit le ressentiment que conservoit Gracchus contre Scipion , pour avoir approuvé le meurtre de son Frere ; on sçavoit l'obstacle

puissant que mettoit l'estime & la réputation de Scipion aux Entreprises & aux Projets de Caius. Il avoit couru d'ailleurs certain bruit, que Sempronia, Femme de Scipion, & Sœur de Gracchus, avoit fait l'essai de quelque poison : & de plus, on jugeoit que Fulvius, qu'on ne doutoit point complice du Crime, ne s'en seroit pas chargé tout seul, & sans l'appui d'un Homme qui dispofoit de l'esprit du Peuple. En effet, ce Peuple, qui adoroit encore Gracchus, & qui craignoit qu'il ne fût trouvé complice de cette mort, empêcha, pour éviter de fâcheux Eclairciffemens, qu'on fit des Informations ; & la mort du plus grand des Romains, (cet Homme, qui après deux Consulats, après la prise de Carthage & de Numance, ces deux terreurs de Rome (a), après plusieurs Triomphes & plusieurs grandes Actions, vit élever sa Patrie au-dessus de tous les Etats du Monde par son ouvrage,) ne fut, ni vengée, ni poursuivie ; on ne fit, ni procédure, ni perquisition : dernier excès de l'amour du Peuple pour Gracchus.

Cela n'empêcha pas que tout le Sénat ne criât contre un pareil attentat. Plusieurs, parmi le Peuple, conçurent une diminution d'estime pour Caius, dès qu'ils le soupçonnerent d'être l'auteur d'un Crime si énorme : & le soupçon passa presque depuis en certitude ; parce qu'on jugeoit avec raison, qu'il auroit voulu lui-même qu'on eût poursuivi cette Affaire, pour se laver d'un tel doute, s'il avoit cru pouvoir paroître innocent.

Ceux qui l'ont cru véritablement l'auteur ou le complice de cette mort, ont avancé aussi, que toute la Famille des Scipions avoit trempé dans la Conjuration contre son Frere, dont Nafica n'avoit été que l'Exécuteur ; & ils ont cru par-là pouvoir en quelque façon justifier sa vengeance.

Il laissa les choses dans cet état, lorsqu'il alla repeupler Carthage, qu'il appella depuis Junonia. Quelques-uns penserent, qu'il avoit cru devoir s'éloigner de Rome, pour effacer par son

(a) *Post his encisos terrores Reipublica*

absence l'idée du Crime dont on l'accusoit, ou pour s'empêcher à soi-même les images affreuses, que son attentat lui présentait dans un lieu où il trouvoit chaque jour des sujets de remords & de repentir.

Cependant Drusus, profitant de la conjonction de cet éloignement; travailla puissamment à le détruire dans l'esprit du Peuple. Il se garda pourtant bien de se déclarer jamais contre lui; mais après avoir flaté ce dernier Ordre par tous les endroits les plus outrés, il crut porter une atteinte mortelle à l'estime qu'on avoit pour Gracchus, en se déchainant contre Fulvius, que tout le monde sçavoit être son Ami intime.

Il observa de grands ménagemens, dans les Déclamations qu'il fit contre Fulvius: car dans le dessein qu'il avoit de faire dériver une grande partie de la haine publique sur Gracchus, il prit soin qu'on ne s'aperçût point de son dessein; & pour cela, il ne parla jamais de la mort de Scipion, que chacun sçavoit être l'attentat le plus noir de Fulvius; de peur qu'on ne reconnoît qu'il vouloit renouveler le souvenir d'un Crime que le Peuple avoit voulu ensevelir en faveur de Caius. Il accusa seulement Fulvius, d'avoir voulu soulever les Peuples d'Italie, d'avoir sollicité les Alliés à l'infraction des Traités. Il fit remarquer le Caractere toujours factieux d'un Homme, que ni la Dignité Consulaire, dont il avoit été honoré, ni les Grâces que le Sénat & le Peuple lui avoient souvent accordées, n'avoient pu ramener au goût d'une vie paisible. Il peignit Fulvius emporté & violent, cherchant toujours à profiter dans le désordre de la Chose publique; & à accommoder le mauvais état de ses Affaires, que ses Partis, ses Cabales, & ses Débauches continuelles, avoient tout-à-fait ruinées.

Chacun reconnut le Caractere de Fulvius; & l'on se ressouvint d'autant plus de l'Assassinat de Scipion, que Drusus avoit pris plus de soin de le taire. Le Peuple se déclara ouvertement contre lui, & vouloit qu'on lui fit son Procès, pour donner

satisfaction au Sénat, dont Drusus lui faisoit si souvent remarquer les faveurs & les déférences.

Ainsi les Affaires de Gracchus se ruinoient tout-à-fait, par la Disgrace d'un Homme qui étoit comme sa créature. Il reçut en Afrique les nouvelles de ce prodigieux changement; & ne croyant pas devoir retarder davantage son retour, il arriva à Rome après soixante & dix jours d'absence.

Il reconnut en arrivant la faute qu'il avoit faite de s'éloigner; & pour tâcher de la réparer, il quitta sa maison qui étoit au Mont Palatin, & vint se loger tout près de la Place, où il pourroit plus facilement faire sa cour au petit Peuple, dont ce quartier étoit rempli.

Il publia d'abord, pour regagner les bonnes grâces du Peuple, le reste des Loix qu'il avoit projetées, toutes plus opposées & plus funestes au Sénat.

On concevoit difficilement combien le Peuple, qui l'avoit presque oublié, & qui pendant son absence s'étoit rangé du Parti de Drusus & du Sénat, fut changé en le voyant; & combien de marques de tendresse & d'empressement il en reçut: Variété, toujours éprouvée & toujours fatale, à ceux qui n'en sont pas assez convaincus.

Il destina, sans perdre de tems, un jour pour faire approuver toutes ses Loix; & l'on vit arriver pour cette Approbation une si grande quantité d'Etrangers à Rome, que l'on ne douta point du succès de tout ce qu'il plairoit à Gracchus de proposer. Le Sénat, pour éluder cette Multitude, persuada au Consul de faire crier à son de trompe, que tout ce qu'il y avoit à Rome de gens, qui n'étoient pas naturels Romains, eussent à vuidier dans le jour; & ce fut la première fois, qu'on vit ordonner que les Amis, les Alliés, & les Citoyens même, eussent à sortir de la Ville.

Le Tribun Gracchus fit afficher la Cassation du Mandement

du Consul, & permit à tous ceux qui voudroient, de rester dans la Ville; & promit même de les protéger, contre les insultes qui pourroient leur être faites: ce qu'il n'exécuta point trop ponctuellement; car les Licteurs du Consul, ayant mis en prison un Etranger, il dissimula l'injure: & soit qu'il ne fût pas assez fort pour le soutenir, ou qu'il craignît d'allumer sitôt la Guerre Civile, il est sûr qu'il ne fit aucun mouvement; & cela ne lui porta pas un léger préjudice dans l'esprit du Peuple.

Cependant, Opimius fut fait Consul, cet Homme tout dévoué au Sénat, & l'Ennemi de Gracchus depuis la Conspiration de Fregelles, dont il l'avoit accusé d'être l'auteur. Toujours déterminé à le poursuivre, il effaça, le lendemain de son installation, plusieurs de ses Loix: il cassa entre autres celles du repeuplement de Carthage, dont il rendit le Tribun responsable.

Cette maniere hardie & peu ménagée d'un Homme, qu'on connoissoit naturellement aussi ferme qu'entreprenant, fit prévoir à tout le monde l'embrasement qui alloit suivre cette premiere étincelle; & en effet, Gracchus ayant assemblé ses Amis, parmi lesquels Fulvius tenoit le plus considérable rang, il fut résolu d'amasser des gens pour s'opposer aux voies de fait du Consul, qui venoit de faire entrer dans la Ville des Troupes qui lui étoient dévouées. L'on ne douta plus dès-lors des malheurs qui alloient arriver: sur-tout depuis que Cornélie, la Mere de Gracchus, l'eut exhorté elle-même, en public, à ne plus souffrir les insultes du Consul, & à se ressouvenir qu'un même esprit & un même sort étoit réservé à son Frere, & à lui, & qu'il ne devoit point refuser, au Peuple opprimé une vie qu'elle ne lui avoit donnée que pour le Bien & pour la Liberté publique; que pour elle, quelque grande que fût la douleur que sa perte lui causeroit, ainsi qu'avoit été celle de son Frere, elle ne se croiroit pourtant pas trop malheureuse d'avoir mis au jour deux Enfants, qui auroient vécu & seroient morts les Protecteurs

secteurs de la Liberté publique. Liberté! Nom équivoque , dont tous les Factieux se servirent toujours.

Les choses étoient dans cet état , quand le jour fixé pour la Révision des Loix étant arrivé , chacun des deux Partis se trouva dès le grand matin au Capitole. Le Consul Opimius y sacrifia ; & l'un de ses Licteurs , portant les entrailles de la Victime , & passant près de Fulvius , *Faites place* , dit-il , *mauvais Citoyen que vous êtes , aux Gens de bien*. Il accompagna ces paroles de quelques gestes menaçans , qui irritèrent Fulvius , & le Peuple encore plus que lui ; de sorte que se trouvant tous indignés des insolences du Licteur , qui avoit osé s'en prendre à un Homme Consulaire , ils se jetterent tous sur lui , & il fut tué dans cette émeute. Caius Gracchus en reprit aigrement le Peuple ; mais Opimius n'eut aucun égard à ce désaveu , & représenta avec sa vivacité ordinaire , que rien ne pouvoit être paisible sous les Magistratures des Gracques , puisque les Sacrifices les plus saints étoient pollués par le meurtre de ceux qui y servoient. Une grande pluie , qui survint tout à coup , & qui sépara nécessairement tout le monde , empêcha qu'on ne vit dans ce jour la fin de cette Affaire.

Mais le lendemain , Opimius assembla le Sénat dès le grand matin ; & il prit soin de faire paroître à la porte de la Sale le corps sanglant du Licteur , sur quoi le Consul demanda justice au Sénat.

Il ne laissa pas de se trouver dans ce Corps quelques personnes sages , & dépouillées de passion , qui représentèrent , que quoique l'attentat commis en la personne d'Antyllus fût très-blamable , on devoit pourtant considérer que le Tribun n'y avoit eu aucune part , & qu'il avoit au contraire repris très-durement ceux qui l'avoient commis ; que d'ailleurs , le Licteur s'étoit attiré son malheur , par une insolence punissable à l'égard d'un Homme Consulaire , tel que Fulvius ; & qu'après tout ,

Tome I,

Ffff

l'on avoit vu depuis peu tuer Tiberius Gracchus, Tribun du Peuple, & jeter son Corps dans le Tibre, sans procédure & sans information, sans que pourtant on eût songé à venger cette mort; & que ce seroit marquer trop de partialité, de prétendre venger celle d'un Homme vil, tel qu'un Licteur.

Ce Discours ne fit aucun effet sur la plus grande partie du Sénat animée par Opimius, qui ayant fait opiner dans l'ordre, il fut fait un Décret, ou *Senatusconsulte*, à la pluralité des voix, par lequel, eu égard à l'urgente nécessité, le Sénat donnoit tout pouvoir au Consul, & lui permettoit d'agir souverainement, & sans procédure, en tout ce qui lui sembleroit utile à la République, & à exterminer les Tyrans.

Tel fut le Décret du Sénat, ou, pour mieux dire, tel fut le signal du Combat, & le commencement du carnage; car Opimius qui avoit résolu la perte de Gracchus, se servant de tout le pouvoir qu'on venoit de lui donner, ordonna que tous les Sénateurs prissent les armes, & à tous les Chevaliers Romains, qu'ils eussent à se trouver le lendemain matin avec deux de leurs Serviteurs armés au Capitole, pour y être employés aux besoins de la République.

Fulvius, de l'autre côté, assembla tous ses gens; car le Peuple, sur lequel on auroit pu compter, avoit disparu depuis le dernier Décret du Sénat. Gracchus, considérant la lâcheté de ceux qu'il avoit soutenus avec tant de chaleur, ne put s'empêcher d'exprimer sa douleur, s'étant arrêté devant la Statue de son Pere. « Vous m'avez donné le jour, lui dit-il, pour soutenir ce Peuple, que vous avez vu libre. Je n'ai rien omis, pour lui conserver cette Liberté: mon Frere a péri pour cette cause; je vais périr de même, avec le chagrin de voir l'insensibilité où l'on est pour ce qui me coutera la vie. »

Cette action touchante ranima un peu la Populace endormie, & plusieurs s'étant joints aux Troupes que le Tribun avoit dans

la Ville, il fut fait une Garde exacte à la maison de Gracchus, & à celle de Fulvius: il y en avoit une, d'autre part, à celle du Consul; & l'on vit à Rome l'image de la plus vive Guerre, sans qu'il y eût d'autres Ennemis que ses propres Citoyens.

Les Troupes de Fulvius s'armèrent des dépouilles des Gaulois, que Fulvius avoit vaincus l'année de son Consulat, & qui étoient attachées aux parois de sa maison; & après de grands cris, elles allèrent s'emparer du Mont Aventin.

Caius, au contraire; fortit en robe longue, & sans armes, pour ne rien changer à sa coutume, & ne pas paroître avoir part aux fureurs de la Sédition. Il s'échapa des mains de sa Femme Licinia, qui voulut en vain l'arrêter; & qui, revenue de son évanouissement que sa fuite lui causa, *Il part*, dit-elle, *pour une Guerre où il périra infailliblement, sans que je puisse espérer la ressource de pouvoir me consoler de sa perte par la Gloire qu'il y aura acquise.*

Le Tribun, cependant, se faisant une idée de tous les maux qui alloient commencer, & concevant une juste horreur pour tout le sang qu'on alloit si cruellement répandre, persuada à Fulvius d'envoyer au Consul le plus jeune de ses Enfans, qui étoit d'une beauté merveilleuse, avec ordre de demander des Propositions de Paix & d'Accommodement; & ce beau & jeune Garçon arriva effectivement au Sénat, avec un Caducée à la main, qui étoit la marque de sauve-garde qu'on donnoit aux Hérauts. Il se présenta à Opimius, avec beaucoup d'Humilité; & après avoir marqué par ses larmes la douleur que son Parti ressentait des désordres présents, il leur dit qu'il venoit pour recevoir des Paroles de Paix & de Reconciliation.

La plupart des Assistans étoient d'avis qu'on envoyât des Députés au Tribun & à Fulvius, & qu'on traitât, pour épargner le Sang Romain; mais Opimius, qui, à cette marque de soumission, reconnut leur faiblesse, lui répondit avec l'Autorité

F f f f ij

dont il étoit revêtu , que ce n'étoit point à des Criminels & à des Rebelles à traiter de Paix , ni de Reconciliation , pour amuser le Sénat ; mais que s'ils venoient eux-mêmes en état de Supplians se soumettre à la Justice , peut-être le Sénat pourroit s'adoucir à leur égard , & leur pardonner une partie de leur attentat : qu'au reste , il lui défendoit de plus venir porter de parole , qu'aux conditions qu'il venoit de lui prescrire.

Le Tribun vouloit aller lui-même remontrer au Sénat ses injustices & ses violences ; mais il fut retenu par tout son Parti : si bien qu'on se contenta d'y renvoyer le jeune Fils de Fulvius , que le Consul fit arrêter , sans vouloir l'entendre ; & ne cherchant qu'à combattre , il marcha avec ses Troupes , dont quelques Candiots faisoient la tête , contre Fulvius. Celui-ci vit avec la dernière douleur sa conduite & sa valeur inutiles , par la lâcheté des siens , qui ne purent soutenir un moment l'attaque du Consul ; de sorte qu'il fut contraint de se sauver comme il put : & ayant été trouvé dans une petite étuve , où il s'étoit caché , il y fut tué , avec son Fils aîné.

Ce bon succès d'Opimius épouvanta tout le Parti du Tribun ; & l'Amnistie , que le Consul fit publier pour tous ceux qui l'abandonneroient , acheva de faire quitter Gracchus à tous les siens : si bien que le Défenseur du Peuple , cet Homme qui avoit tant de mille Citoyens sous sa protection , resta seul avec quelques-uns de ses Amis , qu'il ne voulut point commettre à un Combat si inégal. Il est cependant peu concevable combien cet Homme , qui avoit marqué tant de vivacité & tant de valeur en diverses occasions , marqua d'indolence & d'insensibilité dans celle-ci. Il entra dans le Temple de Diane : *Déesse* , lui dit-il , *que le Peuple , pour qui je me suis sacrifié , sente à jamais l'effet de son ingrati-*

de ; & que les Fers , qu'on lui fera porter , soient tels , qu'il ne sorte jamais de son Esclavage ! Souhait , qui fut depuis très-exactement accompli. Se saisissant ensuite de son épée , il voulut s'en fraper , quand ses deux plus fideles Amis la lui arracherent des mains , & l'encouragerent à fuir. Il suivit leur avis ; & ce fut dans cette fuite , que Pomponius & Licinius firent tant de belles actions , pour empêcher la prise du Tribun que ses Ennemis poursuivoient. Enfin , ne pouvant plus être secouru , tous ses Amis morts ou pris , avec la douleur d'un Homme abandonné & trahi par ceux dont il défend la Cause , il se jeta dans un Bocage consacré aux Furies , où son Serviteur Philocrates le tua , & se tua lui-même en même tems.

Ceux qui le poursuivoient , couperent sa tête ; & comme on avoit promis à quiconque l'apporteroit , ou celle de Fulvius , autant pesant d'or , on lui arracha la cervelle , & on y subrogea du plomb , qui la fit peser dix-sept livres. Le corps , & ceux de trois mille qui périrent dans ce malheureux désordre , furent jettés dans le Tibre : Licinia , sa Femme , fut privée de son douaire , & pour comble d'inhumanité , on fit mourir le jeune Fils de Fulvius , qu'on avoit arrêté , & qui n'étoit coupable que d'être le Fils malheureux d'un Ami du Tribun.

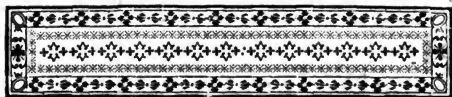
Après toutes ces cruautés , Opimius , glorieux de ses Exploits , osa faire bâtir un Temple qu'il dédia à la Concorde. Quelle Concorde , qui couloit à la Ville tant de sang. Bientôt après , il fut accusé de Concussion , & convaincu d'une Trahison dans une Ambassade au Roi Jugurtha. Il mourut bientôt après dans l'ignominie publique , & chargé de la haine du Peuple , qui , revenant de ses ingratitude , éleva d'inutiles Statues aux deux Gracques , & consacra vainement les lieux de leur mort.

Telles furent les entreprises & la mort des deux Fils de Tibérius Sempronius Gracchus , Petits-Fils de Scipion , qui , par

598 CONJURATION DES GRACQUES.

un effet de leur destinée, moururent dans les désordres civils, du vivant de Cornélie leur Mere. On a dit d'eux, qu'ils auroient pu obtenir sans peine, & par leur mérite propre, tout ce qu'ils tâcherent vainement d'acquérir par la force & par la sédition : & il n'est pas encore décidé, s'ils étoient coupables d'ambition, ou purement zélés pour la Liberté du Peuple.





AFFAIRES DE MARIUS ET DE SYLLA.

LA mort des Gracques ne fit point tout l'effet que le Sénat s'étoit proposé. Le Peuple , qui avoit si lâchement abandonné ces Protecteurs de sa Liberté & de son Pouvoir , eut honte après leur mort de sa lâcheté , & marqua par tous les endroits imaginables l'estime & l'amour qu'il conservoit pour ces deux Hommes , qui venoient d'être immolés pour ses intérêts.

Ce qui parut sur-tout le plus dangereux au Sénat , dans le retour du Peuple , fut le desir qu'il témoigna de substituer quelqu'un en la place des Gracques. On cherchoit par-tout un sujet propre , qui voulût prendre le soin d'être à la tête d'un Parti : on promettoit une fidélité parfaite , & autant de fermeté & de constance , qu'on avoit marqué de légèreté & de frayeur.

Jamais l'ambition des Citoyens n'avoit été plus grande : jamais il n'y avoit eu plus de mécontents , & du Sénat en général , & des premières Maisons de la Ville en particulier ,

qui, par les Honneurs & les Dignités sans nombre qui se répandoient chez elles, excitoient avec assez de raison la jalousie & l'envie d'une infinité de gens de mérite.

Personne pourtant de tous ceux qui avoient quelque crédit & quelque considération dans la République, n'osa sîrôt se fier à cette multitude, dont on venoit de voir si récemment un exemple fameux d'inconstance.

Ceux qui auroient davantage souhaité ce Poste, étouffoient sagement leurs desirs, & renvoyoient à un autre tems l'exécution des Projets que leur Ambition leur inspiroit. Ainsi le Peuple, qui se trouva sans aucun Chef déclaré de quelque réputation, eut recours aux Tribuns, les Vengeurs ordinaires de ses querelles, & protesta qu'il recevroit sans hésiter, & sans choisir, tout Homme qui oseroit se déclarer pour lui.

Les Tribuns, cependant, pour satisfaire le Peuple, firent de terribles Edits contre ceux qui avoient eu part à la mort des Gracques & de leurs Adhérens; mais à vrai dire, les Sénateurs étoient si grands, que ces Edits n'étoient d'aucun effet, & marquoient moins la colere du Peuple, que son impuissance. En effet, les grandes Maisons étoient dans un degré d'élévation si sublime, qu'elles étoient hors des atteintes des Loix & des Magistrats. Les Domitiens, les Ceciliens, étoient chaque jour honorés d'un Triomphe, ou d'un Consulat; & rien ne résistoit plus à leur Grandeur & à leur Pouvoir. On avoit beau murmurer de cette inégalité, qui alloit saper la République par les fondemens, on ne faisoit aucune attention à ces murmures; & le Luxe devenu plus prodigieux qu'il n'avoit jamais été, fit voir dans chaque Particulier des magnificences supérieures à toutes celles que les Rois pouvoient faire paroître.

Les Censeurs firent en vain quelques Déclarations contre cet abus, & donnerent inutilement quelques exemples de rigueur: rien ne pouvoit guérir un mal enraciné: & le Peuple

ple sentoît, avec un désespoir extrême, cette Grandeur des Sénateurs, qui établissoit si bien sa Servitude.

Il gémissoit sous ce joug pésant, & cherchoit par-tout à qui commettre le soin de le relever, quand un jeune homme de basse extraction (a), nommé Marius, crut que, dépouillé de Bien & de Qualité comme il étoit, il risquoit peu de se déclarer contre les Grands & le Sénat, de la faveur desquels il ne pouvoit jamais espérer qu'une très-médiocre fortune.

Il commença donc à caresser le Peuple, & à déclamer contre le Luxe & l'Orgueil insupportable des Sénateurs: il publia avec soin l'injustice qu'il y, avoit à souffrir, que les mêmes Gens commandassent toujours les Armées, & exerçassent toutes les Magistratures. Le Peuple, qui ne cherchoit qu'un Homme à qui pouvoir s'attacher, suivit Marius, qui paroissoit épouser ses sentimens. On le fit Tribun, & il donna dans cette Charge mille marques du peu de considération qu'il avoit pour les Sénateurs, ceux-là même qui avoient été longtems ses Patrons & ses Protecteurs; & s'élevant insensiblement, il fut donné pour Lieutenant à Métellus, dans la Guerre qu'il alla faire à Jugurtha.

Ce fut dans cette Guerre, qu'il supplanta son Général, vint à Rome se faire élire Consul, fit ôter le Commandement de cette Armée à Métellus, & se le fit donner par ce Peuple, qui commençoit à le regarder, comme autrefois il avoit regardé les Gracques.

Il n'eut pourtant pas l'honneur de finir cette Guerre: car Lucius Sylla son Questeur, usant à son égard de la même infidélité dont il avoit usé à l'égard de Métellus, pratiqua l'amitié de Bocchus, Roi de la haute Numidie, & Beau-Pere de Jugurtha; & ce dernier, ayant été contraint de se retirer chez lui, ce perfide Beau-Pere le livra entre les mains de Sylla, qui se

(a) Velleius dit pourtant qu'il étoit issu de Chevaliers Romains. *Equestri loco.*

crut assez glorieux de cette Affaire , pour en faire graver l'Acte sur une Pierre qui lui servoit ordinairement de Cachet. Il est vrai , que la réception de ce dangereux Ennemi lui fit à Rome d'autant plus d'honneur , qu'on s'y attendoit moins , & qu'on le souhaitoit davantage.

Les Ennemis de Marius disoient hautement , que les Victoires remportées sur Jugurtha étoient dues à Métellus , & sa prise à Sylla tout seul. Le Peuple , pourtant , qui aimoit Marius , & qui sçavoit qu'il avoit conduit cette Guerre avec beaucoup de valeur & de sagesse , voulut lui accorder l'honneur du Triomphe , dans lequel il fit voir pour la première fois , dans la personne de Jugurtha , un Esclave couronné parmi les Captifs.

Il est aisé de juger , que cette action de Sylla le brouilla terriblement avec Marius , qui étoit assez aimé du Peuple , pour faire craindre à Sylla quelque événement fâcheux , s'il ne cherchoit ailleurs une Protection ; & il n'eut pas d'autre recours , que de s'appuyer de la Noblesse , dont il faisoit lui-même partie , & qui se fit un plaisir de le soutenir contre Marius , dont la réputation s'augmentoient chaque jour , & qui faisoit craindre une trop grande Autorité.

L'on n'osoit pourtant pas tout-à-fait se déclarer contre le Peuple ; & l'on cherchoit dans des Assemblées particulières les moyens de le détruire , quand on apprit à Rome l'effroyable irruption des Cimbres & des Teutons , qui , comme un torrent , venoient inonder les Provinces de la République , engloutir l'Italie , & saccager la Ville.

Ces Peuples , d'une stature épouvantable , & d'une férocité horrible , partis du Nord pour venir chercher des Terres & des Habitations , étoient au nombre de trois cens mille Combattans , outre une infinité prodigieuse de Femmes , de Vieillards , & de petits Enfans. Les premiers bruits de leur descente passèrent à Rome pour des fables ; & lorsque la défaite des

Généraux qui commandoient sur les frontieres rendit la nouvelle indubitable , on ne sçauroit exprimer dans quelle consternation fut la Ville : car on peut remarquer en passant , que les Romains , qui étoient le plus valeureux Peuple du Monde éloigné de chez lui , étoit peut-être le plus timide & le plus craintif sur son foyer.

Il ne fut plus question de Parti ni de Cabale : tout le monde concourut à choisir Marius, pour lui donner la conduite de cette Guerre, & le soin de délivrer la Ville & l'Italie de l'Esclavage & de la dernière désolation. On l'élut Consul pour la seconde fois, contre les Loix & la Coutume , qui ordonnoient un certain tems entre un premier & un second Consulat ; & l'on renvoya même fort rudement certains Sénateurs indiscrets ; qui , en faveur des anciennes Loix, ou par sévérité , ou par bizarrerie, osèrent s'opposer à son Election ; tout le Peuple criant, qu'on avoit depuis peu de tems enfreint les mêmes Loix en faveur de Scipion , pour de moindres sujets.

Et il faut avouer , que dans la situation où se trouvoit la République , il n'y avoit point d'autre Général, qui eût, & assez de capacité, & assez de réputation, pour s'opposer à ces Barbares ; Métellus, qui, à la vérité , avoit eu toutes les qualités qu'on auroit pu souhaiter, ne pouvant plus guères dans une vieillesse très-avancée se charger d'une si pénible Expédition.

Jamais personne n'arriva à Rome plus glorieusement que Marius, qui, dès qu'il eut reçu la nouvelle du choix qu'on avoit fait, ramena son Armée de Libye, & entra à Rome, moins en Consul qu'en Libérateur. Après avoir triomphé de Jugurtha d'une maniere splendide, il vint s'asseoir dans le Sénat avec sa Robe triomphale, & promit de préserver la République de l'irruption des Barbares, quelque nombre & quelque valeur qu'ils eussent.

Il marcha incontinent , pour s'opposer à leur progrès : & sa conduite plaisant à tout le monde , il fut continué Consul tous

Ggg ij

les ans, sans que qui que ce soit s'y opposât; & ce fut à son quatrième Consulat, qu'il vainquit si pleinement les Teutons auprès d'Aix en Provence, pendant que son Collègue Lucatius Catulus vainquit les Cimbres presque tout seul un peu après. Et au commencement du cinquième Consulat de Marius, la Victoire fut complete: & Marius, qui s'y trouva, prétendit en avoir la plus grande gloire; quoiqu'à vrai dire, il y contribuât fort peu: mais le Peuple, qui étoit tout-à-fait prévenu en sa faveur, attribua à lui seul cet heureux succès, & vouloit même qu'il triomphât tout seul.

Telle fut la gloire de son quatrième & de son cinquième Consulat, après lesquels il poursuivit encore très-vivement le sixième contre Métellus, qui ne put tenir contre lui. Ce fut pour lors, qu'il s'unit au Tribun Saturninus, Homme fameux par la violence de son génie, & par la haine avec laquelle il persécuta le Sénat. Enfin, après ce sixième Consulat, la Paix étant presque établie dans toutes les Provinces, Marius trouva bon d'aller faire quelques voyages de plaisir.

On élut, pendant ce tems-là, Sylla Consul; celui-là même, qui avoit reçu Jugurtha des mains de Bocchus, & qui depuis s'étant trouvé à la défaite des Cimbres, n'avoit rien oublié pour en faire donner toute la gloire à Catulus, qui la méritoit effectivement. Comme c'est ici le commencement des Affaires de Marius & de Sylla, il est nécessaire, avant que de passer plus avant, de les bien faire connoître, afin que par leur Caractère on juge plus aisément de leurs desseins & de leurs actions.

L. Cornelius Sylla ou Sulla, comme on lit dans les anciens Monumens, étoit de l'illustre Maison Cornélienne, qui tenoit un des premiers rangs parmi les Patriciennes: il est vrai que la Branche, dont il étoit issu, étoit tombée dans l'obscurité; & il falloit remonter jusqu'à la sixième Génération, pour y trouver un Consul, On peut dire aussi, qu'il n'aspira pas d'abord aussi haut que ses bons succès le firent depuis parvenir.

Avec beaucoup d'esprit & d'érudition, qui parurent dans les Commentaires qu'il adressa à Luculle, il avoit une facilité merveilleuse pour toute sorte de choses : il y réussissoit sans peine ; & ce qui faisoit penser qu'il étoit uniquement propre pour ce qu'il faisoit. Il joignoit à cela une familiarité excessive, qui fut blâmée de quelques-uns, avec laquelle il gagna le cœur de beaucoup de gens qu'il méprisoit d'ailleurs ; car attaché comme il étoit au Parti de la Noblesse, il sacrifia toujours le Peuple à cet intérêt, & ne tint jamais aucun compte de tout ce qui n'étoit pas du premier Ordre de la République. Il aimoit d'ailleurs le plaisir plus que nul autre, & il sçavoit admirablement l'art de mêler les travaux les plus pénibles des plus sérieux Affaires aux plus vives douceurs de la Galanterie, de la Bonne-Chère, de la Musique, & de la Comédie. Aussi grand homme de Guerre, que d'Etat. Toujours magnifique, & toujours splendide : les manières d'un homme élevé & grand, qui ne lui permettoient presque pas de rendre compte au Public de ses actions, qu'il coloroit toujours en général du Bien & de la Liberté publique, sans se mettre trop en peine de ce qu'on en penseroit véritablement. Enfin, présumant tout de lui-même, & de sa Fortune, en laquelle il surpassa tous les Hommes, & s'en faisant lui-même un honneur ; ce qui lui fit trouver bon qu'on le surnommât depuis *l'Heureux*. La fin de sa vie fit voir qu'il avoit un fonds de Modération égal à sa Fortune, lorsqu'il abdiqua la suprême Autorité, qu'il avoit acquise par tant de sang & tant de cruautés qu'on auroit beaucoup de peine à vouloir justifier.

Le premier Emploi de considération qui lui fut confié fut celui de Questeur de Marius dans la Guerre de Jugurtha : on vient de voir comment il s'y comporta. Depuis, il fut Lieutenant du même Marius à son second Consulat, & il commandoit un petit Corps détaché sous ses ordres : cependant à son troisième, mille actions d'éclat, qui sont rapportées par tous les Historiens,

lui acquirent la réputation de beaucoup de valeur, avec assez de distinction pour donner quelque jalousie à Marius, qui avoit un secret pressentiment de sa Grandeur. Quelques légers sujets de chagrin, qui suivirent depuis cette petite jalousie, obligèrent Sylla à passer dans le Camp & sous les ordres de Catulus qui se trouvoit Collegue de Marius. C'est sous ce Consul, qu'il augmenta sa réputation à l'envi de Marius. Revenu à Rome, il brigua la Préture, qu'il obtint, après l'avoir perdue une fois : & s'étant depuis encore davantage illustré dans la Guerre des Alliés, où il fit paroître une vigueur & une conduite extraordinaire, tandis que Marius, par lenteur ou par négligence, perdit un peu de la considération qu'il avoit acquise; enfin, favorisé de mille heureuses circonstances, Sylla fut fait Consul, du consentement de presque tous les Citoyens environ la cinquantième année de son âge, avec Q. Pompeius, homme d'une très-grande estime dans la Ville. Il épousa en même tems Cecilia, fille de Métellus Souverain Pontife, cet homme si illustre, & sans contestation, pour lors le premier des Sénateurs. Cette Alliance, jointe à sa Dignité, l'attacha tout-à-fait au Sénat; & il commença à concevoir les Projets, qu'il exécuta depuis si heureusement pour lui, & si cruellement pour sa Patrie.

Mithridate, ce fameux Roi de Pont, qui par une Guerre qu'il soutint pendant quarante ans contre les Romains, & par une obstination & une haine invincible pour Rome, s'est rendu l'un des plus illustres hommes de l'Histoire, commença pour lors à remuer sur les frontières des Provinces Romaines. Comme il s'étoit déjà rendu redoutable à quelques Rois ses voisins, qui mêmes s'étoient vainement appuyés du secours des Romains, on conjectura avec beaucoup de raison à Rome, que cette Guerre alloit être très-dangereuse & très-difficile, & elle parut telle à Sylla lui-même, à qui on la commit: car ce Consul connoissoit tout le mérite de ce Roi, & il l'avoit vu & connu, lorsqu'il passa en Asie pour remettre Ariobarzane sur le Trône

de Cappadoce ; & c'est-là qu'il lui parla avec tant de dignité & de grandeur , que Mithridate , fier & hautain , conçut dès lors le dessein de réprimer ; s'il se pouvoit , cet orgueil qui étoit attaché à tous les Romains.

La grandeur de Mithridate , son mérite & sa réputation , joint de faire de la peine à Sylla , flaterent davantage sa vanité : il se fit des projets de Victoire , d'autant plus agréables qu'elle seroit plus difficile & plus glorieuse , & il entreprit avec joie cette Expédition.

Marius , qui prévoyoit depuis longtems les desseins ambitieux de Sylla , & qui connoissoit l'importance de cet Emploi , caressa le Peuple de nouveau , avec plus d'empressement ; & fit une étroite amitié avec Sulpitius , l'un des Tribuns , dont le secours ne pouvoit manquer de lui être utile.

Ils consultèrent ensemble sur les moyens qu'on pouvoit prendre , pour priver Sylla des honneurs qu'on lui destinoit ; car ils se doutoient avec raison , que s'il revenoit Vainqueur de Mithridate , rien ne pourroit balancer sa gloire ni son orgueil.

Sulpitius avoit beaucoup de mérite véritable , beaucoup de considération parmi le Peuple , qu'il s'étoit acquise par une éloquence & un agrément dans sa personne , auquel il étoit difficile de résister. Il joignoit à ces qualités beaucoup de Parens , d'Amis , de Biens , & une belle manière d'en user ; sans que jusqu'alors on pût lui rien reprocher qui portât l'ombre du Vice.

Tout cela le rendit si fort aimable au Peuple , qu'il en étoit toujours suivi d'une grosse foule : & ayant finement mis dans ses intérêts l'Ordre des Chevaliers , il s'en forma comme une Garde composée de six cens , qui le suivoient dans toutes les occasions , qu'il appella depuis le Contre-Sénat , & qui se rendirent étrangement redoutables à toute la Ville.

Avec ce puissant Secours , & l'Amitié de Marius , qui étoit encore d'un très-grand poids , & dont le seul nom portoit un

caractère d'Autorité parmi le Peuple , il publia plusieurs Loix très-dures aux Nobles , & très-préjudiciables à leur Dignité. Celle sur-tout , par laquelle il ordonna que nul Sénateur ne pourroit emprunter au-dessus de deux cens écus , leur étoit infiniment incommode; dans un tems , où la somptuosité monstrueuse , à laquelle ils s'étoient accoutumés , les obligeoit à des dépenses auxquelles leurs revenus ne pouvoient pas suffire.

Sylla qui n'étoit pas encore parti pour la Guerre de Mithridate , & qui , comme Consul , crut être en droit de chercher des remèdes aux duretés du Tribun , assembla plusieurs fois le Sénat , avec Q. Pompeius son Colleague , & représenta avec beaucoup de force le péril auquel la Liberté publique étoit exposée par cette Garde inouïe du Tribun , qui devoit faire tout craindre dans la Ville. Personne ne trouva des expédiens prompts à cet abus ; & le Consul , ne pouvant s'accommoder de la lenteur des Délibérations du Sénat , ordonna la cessation de toutes les Affaires publiques , & Interdiction à tous les Magistrats de Justice , jusqu'à ce qu'il fût pourvu aux désordres présens.

Le Tribun cassa cet Arrêt du Sénat ; & les Consuls s'étant assemblés , pour annuler cette nouvelle Ordonnance du Tribun , celui-ci , sans garder plus de mesures , accourut en armes suivi de ses six cens Satellites , & mit tout le Sénat assemblé en fuite. Sylla , poursuivi par quelques-uns des plus indiscrets de cette Troupe , fut contraint de se sauver dans la maison de Marius lui-même ; & le Fils du Consul Q. Pompeius , qui étoit Gendre de Sylla , fut tué en fuyant , sans qu'on ait bien sçu l'auteur de ce coup.

Sylla , qui étoit comme en prison dans la maison de son Ennemi , qui lui avoit pourtant servi d'asyle , ne put mieux se tirer de cette affaire , qu'en consentant à tout ce que le Peuple & le Tribun voulurent ; & il n'eût pas plutôt échapé de ce danger , qu'il sortit de la Ville , & alla prendre , en qualité de Consul ,

Consul, le Commandement de l'Armée qui devoit aller contre Mithridate.

Il s'étoit arrêté à Nole, qui est une Ville de la Campanie, pour lors de très-grande considération, & illustre sur-tout par l'obstination avec laquelle elle résistoit aux Troupes Romaines, & soutenoit encore les restes du Parti des Alliés.

Ce fut devant cette Ville, que Sylla apprit que Sulpitius avoit joint à toutes les Loix qu'il avoit déjà publiées, celle de son Abrogation; & qu'il avoit fait donner, par le Peuple, le Commandement de la Guerre de Mithridate à Marius, qui, dans la septantième année de son âge, avoit souhaité ce Commandement avec la même ardeur qu'il auroit pu faire à quarante ans. Et il est vrai, que Marius ne s'étoit uni au Tribun, qu'ils n'avoient proposé toutes les autres Loix, qu'ils n'avoient mis dans leur intérêt l'Ordre des Chevaliers, que pour ôter à Sylla l'Expédition d'Asie; & Marius, qui se la fit donner, commença sur cette ambition la Guerre Civile. Il sera bon de donner brièvement ici une idée de son Caractère.

C. Marius étoit Fils d'un homme de basse extraction, né dans un Village du Territoire de la Ville d'Arpos: son éducation, par conséquent, fut très-rustique, & l'austérité de ses manières & de ses mœurs étoit moins en lui un effet de vertu, que de la rudesse de sa naissance, ou de son éducation. On ne sçauroit croire pourtant combien cette simplicité qu'il affecta en toutes choses parut agréable aux yeux du Peuple; sur-tout, dans son élévation, & dans un tems où le dernier Ordre voyoit avec un extrême chagrin les Distinctions affectées, & les magnificences exorbitantes des Sénateurs.

Il étoit laid, & même hideux, de sa figure; grossier, & impoli: & je ne sçais point si quelqu'un ne lui dit pas ce qu'on avoit dit autrefois à un Grec en pareil cas, *Tu devrois sacrifier aux Graces*. D'ailleurs, sobre, tempérant, chaste, & aimant ces Vertus dans ses Troupes, jusqu'à casser les Sol-

Tome I.

H h h h

dati qui avoient les Vices opposées (a).

Il servit d'abord sous Scipion l'Emilien, qui, au siège de Numance, ayant voulu réprimer la licence des Troupes, & rétablir la Discipline, eut un vrai plaisir de trouver un Soldat qui lui étoit connu par quelques actions de valeur en des occasions très-marquées, & qui par son tempérament recevoit si aisément l'ordre qu'il vouloit mettre. Il le proposa souvent pour exemple aux autres : il lui donna plusieurs fois des récompenses, qui n'étoient chez les Romains que quelques marques d'Honneur : & il lui présagea même, dit-on, une Grandeur à laquelle ses travaux & sa valeur l'élèveroient infailliblement.

Ce fut sans doute sur ces présages, & flaté par quelques Devins, dont la Science étoit pour lors assez à la mode, qu'il osa aspirer à la prodigieuse élévation où il parvint depuis ; secouru, dans les commencemens, de la faveur de la Maison Cécilia, à laquelle il ne cessa jamais d'être ingrat.

Il faut avouer, que Marius avoit toutes les Vertus d'un Soldat & d'un Général, beaucoup de valeur & d'expérience, beaucoup de Science de la Guerre, beaucoup de sévérité pour la Discipline Militaire, de laquelle il ne relâchoit jamais rien, ayant obligé ses Soldats à des travaux extraordinaires, qui les firent appeler par quelques-uns les Mulets de Marius : ne leur souffrant aucune licence, & autorisant lui-même, par la peine qu'il se donnoit, & par sa simplicité, tout ce qu'il faisoit exécuter aux autres avec tant d'exactitude.

Il faut aussi avouer, que ses Vertus étoient mêlées de grands Vices ; une Ambition démesurée, qui l'obligea jusqu'au bout de sa vie à vouloir toujours gouverner, & toujours commander ; quoique sa vieillesse l'en rendit peut-être incapable, & qu'il dût souhaiter davantage de jouir dans un glorieux repos des Honneurs qu'il s'étoit si justement acquis : une cruauté, qui lui fit altérer tous les liens du sang & de l'amitié, & tous les devoirs

(a) *Qui ne militem voluit nisi studium.* Cicér.

civils & domestiques : une mauvaise foi dans toute sorte de commerce, qui lui fit supplanter son Général, & trahir même quelquefois sa parole ; & cela, souvent, pour venir à bout d'une très-petite partie de ses desseins : une bassesse, avec laquelle il briguait les plus petits Emplois, & qui faisoit dire à tout le monde. « C'est une chose indigne, de voir le Grand Marius se » donner tant de soins, & mendier de si vils suffrages, pour une » Affaire de si petite importance. » Enfin, on peut dire de lui, ce me semble, que son esprit agité ne lui laissa jamais jouir d'aucun repos, ni ne permit jamais que les autres en jouissent ; & qu'autant qu'il fut redoutable aux Ennemis de la République dans la Guerre, autant fut-il nuisible à ses Concitoyens dans la Paix.

Tel étoit Marius, auquel le Peuple donna le Commandement de l'Armée destinée à servir contre Mithridate, après l'avoir ôté à Sylla, qui n'avoit assurément rien fait qui pût mériter cette destitution. Marius remercia le Peuple de cet Honneur ; & excusant son Ambition dans un âge si avancé, il protesta qu'il n'avoit accepté & souhaité cet Emploi, que pour pouvoir instruire son Fils dans cette Guerre, & le rendre capable de servir utilement la République.

Il envoya ensuite quelques Officiers prendre en son nom le Commandement de l'Armée à Nole : mais Sylla, qui, comme nous avons dit, avoit pris les devans, & qui s'étoit rendu agréable aux Soldats, leur remontra d'une manière touchante les injustices & les violences de Marius & du Tribun ; & , se sentant assez fort par l'amitié de ses Troupes, il fit assommer les Officiers de Marius. Cette cruauté fut payée à Rome d'une étrange représaille : car Marius, avec le secours des six cens Chevaliers toujours suivans le Tribun, fit mourir plusieurs des Amis de Sylla, parmi lesquels il se trouva quelques Sénateurs, sans que qui que ce fût osât résister ; le Sénat lui-même étant obligé par la force à suivre les mouvemens de ses ennemis, qui venoient de faire

H h h h ij

déposer Q. Pompeius du Consulat, parce qu'il étoit toujours d'intelligence avec Sylla.

Rome étoit remplie de troubles & de désordres: les uns fuyoient du Camp à la Ville, les autres se fauvoient de la Ville au Camp. La foiblesse du Sénat ne parut jamais davantage: on y suivit sans balancer le parti du plus fort; & ces grands exemples de fermeté, qu'on cite de quelques Romains particuliers, furent pour lors bien mal imités par ce Corps effrayé & intimidé, qui obéissoit aveuglément à ses mortels Ennemis.

Sylla, cependant, qui avoit été joint par son Colleague Pompeius, marcha droit à Rome, avec son Armée, composée de trente mille hommes: bien persuadé, qu'il ne pourroit mieux remédier aux désordres de la Ville, qu'en s'en rendant le maître; & bien prévenu de cette vérité, que le Peuple change de sentiment, dès qu'il ne trouve plus son compte dans son premier état.

Marius, d'autre part, & le Tribun, ramassèrent toutes leurs forces, pour résister à l'Armée; & comme ils eurent avis que Sylla approchoit avec Pompeius, ils leur envoyèrent les deux Préteurs Brutus & Servilius, de la part du Sénat qui obéissoit à leurs volontés, pour leur interdire l'entrée de la Ville. Ces deux malheureux Magistrats coururent risque d'être traités par l'Armée, comme l'avoient été les premiers Officiers qu'avoit envoyé Marius; mais Sylla & son Colleague arrêterent la colere des Soldats, qui se contenterent de déchirer & d'abattre les Faixceaux & les Haches qu'on portoit devant eux, & de les dépouiller même de leur Robe de Pourpre, pour ne leur laisser aucune marque de Dignité.

Sylla continua donc à marcher; &, sans avoir aucun égard aux prieres que lui firent de nouveaux Ambassadeurs de la Ville, il fit avancer deux de ses Lieutenans avec quelques-unes de ses meilleures Troupes, qui, malgré la vigoureuse résistance que firent ceux qui gardoient une des Portes, s'en saisirent. Le

Peuple, effrayé de ce premier succès de Sylla, n'écoula plus les ordres de Marius. Tout fuit : & l'Armée, étant entrée dans la Ville, trouva de très-légers obstacles ; quelques-uns seulement des plus affectionnés à Marius s'étant barricadés dans quelques maisons, d'où ils incommodoient à coups de pierre les Soldats de Sylla. Celui-ci, pour faire cesser la résistance, ordonna qu'on mît le feu par toute la Ville ; & lui-même le premier commença l'Incendie, qui auroit infailliblement détruit cette Maitresse du Monde, si tous les Citoyens épouvantés ne l'eussent abandonnée aux Soldats. Marius, repoussé jusqu'aux plus reculés quartiers dans le Temple de la Terre, eut beau faire promettre la Liberté aux Esclaves qui se joindroient aux siens : tout fut inutile dans la consternation générale du Peuple ; & il n'eut point d'autre ressource, que celle de se sauver au plus vite, par un chemin secret qu'il s'étoit toujours réservé.

Sylla, se trouvant Maître de la Ville, fit incontinent assembler le Sénat, & le même Sénat, qui venoit en obéissant aux ordres de Marius ; de lui interdire l'entrée de la Ville, déclara Marius, Sulpitius, leurs Fils, & douze autres de leurs Adhérens, Ennemis de la République ; dechus de toutes leurs Magistratures & Dignités, & coupables de mort, avec ordre de leur courre sus en quelque lieu qu'ils fussent.

Le Tribun Sulpitius, qui se fauvoit, fut trahi par un de ses Esclaves, à qui l'on promit pour cela la Liberté ; & quelques Cavaliers de Sylla, l'ayant tué dans les Marais de Laurentum, ils portèrent sa tête à Rome, qui fut élevée sur la Tribune aux Harangues, pour servir de Présage aux malheurs à venir (a). L'Esclave, qui l'avoit trahi, fut mis en Liberté par ordre de Sylla, pour exécuter fidèlement la parole qu'on lui avoit donnée ; mais immédiatement après, il le fit précipiter de la Roche Tarpeienne, pour punir son infidélité & sa trahison : telles

(a) *Veluti futura praescriptionis omen.* Velleius Patercul,

de Justice, que les hommes ne pouvoient s'empêcher de marquer dans leurs plus violentes passions.

Marius, qui étoit pour Sylla beaucoup plus redoutable que Sulpitius, fut cherché longtems en vain ; & le Vainqueur, par une lâcheté, qui ternira à jamais sa mémoire, fit mettre sa tête à prix, & promit des récompenses immenses à qui pourroit l'apporter. Il auroit dû se ressouvenir, que Marius l'avoit sauvé dans sa maison de la fureur du Peuple, & qu'il lui avoit donné un asyle avec toute la générosité du monde. C'étoit assurément mal reconnoître ce bienfait ; mais l'Ambition étouffe souvent les sentimens de Grandeur d'Ame, dans ceux qui paroissent en être les plus remplis.

Cette action déplut même au Sénat, tout Ennemi qu'il étoit de Marius ; & le malheur de ce dernier, rappelant dans l'esprit toutes les obligations que Rome & l'Italie lui avoient, on prit une sincere compassion pour ses miseres, & une secrette aversion pour les cruautés de Sylla. Je dis secrette, car on n'avoit garde de faire paroître ces mouvemens, dans un tems où le Pouvoir absolu de Sylla punissoit avec la derniere rigueur les moindres choses qui lui déplaisoient.

Cependant Caius Marius, fuyant ses Ennemis qui le poursuivoient, & craignant de les trouver par-tout ; car la récompense qu'on avoit promise à qui porteroit sa tête, lui faisoit regarder comme tels tous les hommes : Marius, dis-je, se retira d'abord dans une de ses Maisons des champs, nommée Salonium, d'où il envoya son Fils chez son Beau-Pere Mutius qui étoit aussi à la campagne, avec ordre de se charger de tout ce qui leur étoit nécessaire pour un pèlerinage qu'il prévoyoit devoir être long. Il n'eut pas les moyens d'attendre le retour de son Fils ; & les poursuites continuelles de ceux qui le cherchoient, l'obligerent d'aller à Ostie s'embarquer sur un petit Bâtiment, qu'un de ses vieux Amis, nommé Numérius, lui fit préparer pour aller chercher sur la Mer quelque route qui pût le ga-

rantir des malheurs qui le menaçoient en Italie.

Jamais la Fortune n'a laiffé un plus bel exemple de ses Vicissitudes, que dans les Aventures qui arriverent à Marius pendant ses Voyages. Le vent ayant obligé le petit Bâtiment à cingler le long de la Côte d'Italie, il craignit qu'on n'abordât à Terracine, où commandoit Géminius l'un de ses plus grands Ennemis, & il pria qu'on évitât de relâcher en cet endroit : si bien qu'il fallut effuyer une furieuse tempête, qui s'éleva tout d'un coup : & ce ne fut qu'à force de rames, & avec beaucoup de peine, qu'on aborda à Circées, où les incommodités de la Mer & du mauvais tems obligerent Marius à descendre à terre, & à prendre un peu de repos. Il falloit cependant trouver des vivres pour lui & pour sa Troupe, & l'on n'osoit se montrer à personne ; car des Laboureurs, ayant par hazard reconnu Marius, lui donnerent avis qu'il venoit de passer bon nombre de Gens de Guerre qui le cherchoient, & qu'il feroit bien de se retirer d'un lieu si exposé à leur passage. Cette nouvelle augmenta le trouble de Marius, & plus encore celui de sa petite Troupe, qui avoit autant à craindre que lui. On étoit près de la nuit, & on avoit toutes les peines du monde à se soutenir : il fallut cependant marcher encore quelque tems, & aller se cacher dans le plus épais d'un Bois, où cette Troupe malheureuse passa la plus cruelle nuit qu'on puisse imaginer. Ils s'approcherent dès le lendemain de grand matin de la Ville de Minturnes (a), & ils n'en étoient éloignés que de cinq stades, lorsqu'ils aperçurent le long de la Côte une Troupe de gens à cheval qui venoient à eux. Ils ne douterent pas un moment, que ce ne fussent leurs Ennemis ; & ils ne se trompoient point. Rien ne sembloit pouvoir délivrer Marius de ce danger ; & les Oracles, sur lesquels il se fioit tant, & qui lui assuroient un septième Consulat, ne laissoient plus aucune espérance à la Troupe alarmée, lorsque, par un bonheur imprévu, ils virent passer deux

(a) C'est aujourd'hui Trajeto, Ville du Royaume de Naples.

Barques assez près du rivage. Toute la Troupe n'hésita pas un moment : ils se jetterent tous à la nage, pour atteindre les Barques, dont les Matelots, voyant des gens qui accouroient avec tant de danger, s'approcherent du rivage pour pouvoir les prendre. Marius, que son âge & sa pesanteur rendoient fort mal propre à pareil exercice, fut porté sur l'eau jusqu'à la Barque, par deux Valets, avec toutes les difficultés qu'on peut s'imaginer.

A peine étoit-il embarqué, que la Troupe à cheval reconnoissant Marius, moins sans doute à son visage qui n'étoit pas à portée d'être vu, qu'à l'empressement que lui & ses gens marquerent de se sauver, ordonna aux Mariniers d'aborder à terre, ou de jeter Marius hors du Navire ; & cela, par ordre de Sylla & du Sénat. Il étoit dangereux de ne pas obéir. D'autre part, Marius & tous les siens supplioient les Mariniers de la maniere du monde la plus touchante, de préserver un homme si grand, si fameux, & à qui toute l'Italie devoit sa Liberté & son Salut, des cruautés de ses Ennemis ; que les Dieux récompenseroient leur générosité, & qu'ils pourroient toujours se louer d'avoir sauvé un homme, qu'on avoit estimé à Rome jusqu'au point de le faire six fois Consul tout de suite.

Les Mariniers, irrésolus entre la crainte de Sylla & du Sénat, & leur compassion naturelle pour le mérite de Marius, voulurent vingt fois aborder, vingt fois le jeter hors de la Barque ; & enfin, à la persuasion de l'un des principaux d'entre eux, ils se résolurent à le garder, & à ne pas livrer un tel homme aux Supplices & à la Mort. Je ne sçais si l'on peut bien se former une idée de l'état où se trouvoit Marius à la vue de ces irrésolutions. Enfin, ils voguerent du côté de la Mer ; & les Cavaliers, qui s'épuisèrent vainement en menaces, se retirèrent.

Le petit Navire n'eut pas fait deux milles, que les Mariniers se repentirent de leur compassion : & considérant le péril où les exposoit la colere de Sylla, ils crurent qu'ils devoient se décharger

décharger de son Ennemi , sans pourtant le livrer : & ils prirent un milieu infiniment dangereux pour Marius. Ils retournèrent du côté de la Terre , & jetterent l'ancre à l'embouchure de la Riviere Lyris , où la Mer regorgeant , forme de grands & vastes Marais. Ils conseillèrent là à Marius , fort travaillé de la Mer , de descendre à terre pour quelques momens , & de s'y reposer pour se remettre un peu de ses incommodités. Soit que Marius ne se doutât point de leur artifice , soit qu'il n'eût point de meilleur parti à prendre que de leur obéir , il suivit leur conseil ; & à peine fut-il à terre , qu'ils firent voile , & le laissèrent tout seul dans l'état du monde le plus triste & le plus pitoyable.

Il resta quelque tems interdit couché à terre , ne sçachant quel parti prendre dans cette cruelle extrémité : reprenant toutefois un peu de courage , il marcha longtems à l'aventure , à travers les Fossés bourbeux , & les vastes Marécages , jusqu'à ce qu'ayant rencontré la petite Cabane d'un bon Vieillard , il se jeta d'abord à ses pieds , & le pria de sauver un Malheureux , qui pourroit quelque jour lui en rendre une ample récompense.

Soit que le Vieillard reconnût Marius , ou qu'il se doutât à le voir que c'étoit quelque grand Personnage , il lui fit le meilleur accueil du monde : & après l'avoir secouru par le peu de vivres qu'il avoit , il lui dit , que s'il ne cherchoit qu'à se reposer , sa Cabane étoit propre à cela ; mais que s'il fuyoit ses Ennemis , il le conduiroit dans un lieu beaucoup plus caché , où il seroit plus difficilement découvert. Marius suivit l'avis du Vieillard , & se laissa conduire au fond du Marais , dans un lieu bas & bourbeux , couvert d'Arbrisseaux , où il se coucha ; son Guide l'ayant encore couvert de Roseaux , pour le cacher davantage , & lui ayant promis de lui porter une fois le jour de quoi vivre.

A peine le bon-homme l'eut-il quitté , que Marius entendit

le bruit de plusieurs de ses Ennemis qui le cherchoient. C'étoit Geminus de Terracine lui-même, qui, s'adressant au Vieillard, l'effraya terriblement, en lui disant d'un ton fier & menaçant qu'on le feroit bientôt repentir d'avoir retiré un Ennemi de la République Romaine. Marius, qui entendit le bruit que faisoit Geminus, & les menaces dont il étourdisoit le Vieillard, craignit que celui-ci n'eût assez de foiblesse pour le déceler : & dans cette crainte, il changea de place, le plus doucement qu'il put : & pour éviter d'être surpris, il alla se cacher dans un Fossé bourbeux, où il s'enfonça dans l'eau & dans la boue jusqu'au cou, son visage même étant couvert de limon & d'ordure ; de telle sorte qu'on ne pouvoit reconnoître & distinguer en lui, que ses yeux & son nez (a). Et ce fut une chose bien digne de l'attention de tous les Sages & des réflexions des Heureux, de voir le Grand Marius, ce Vainqueur fameux des Cimbres & des Teutons, ce Libérateur de la République, & cet Homme qu'ils appellerent le troisième Fondateur de Rome, caché dans un Fossé, en l'état que je viens de le dépeindre, pour fuir les cruautés des mêmes Romains dont il avoit été si longtems l'Idole.

Soit que les mouvemens qu'il fit en changeant de place lui fussent nuisibles, ou que ne sachant pas les lieux il eût pris une place trop exposée, il est sûr qu'il fut reconnu par les gens de Geminus, qui crurent sans doute faire un service plus considérable à Sylla, en le lui amenant tout vivant, ou qui furent bien aises peut-être de le faire voir à Minturnes, afin que personne ne pût douter que ce ne fût Marius lui-même. Ces raisons lui sauverent la vie pour le coup : & il fut conduit tout nud, en l'état où il fut trouvé, à Minturnes, où ils le confièrent entre les mains des Officiers de la Ville, dans laquelle on avoit publié le Mandement du Sénat, par lequel il avoit été ordonné qu'on eût à tuer Marius, quelque part qu'on le trouvât.

(a) *Oculus tantum & naribus eminentibus.*

Il me semble que Geminus auroit rendu un service bien important à Sylla, si exécutant l'ordre du Sénat à la lettre, il s'étoit défait de Marius sur le moment; car quand il s'agit de gens qui ont de si grandes ressources, il ne faut pas leur donner le loisir de mettre en usage tous les moyens qu'ils ont pour se tirer d'affaire.

En effet, les Officiers de Minturnes, ayant quelque tems consulté sur le parti qu'ils devoient prendre à l'égard de Marius, & étant convenus de ne pas différer l'exécution de l'ordre du Sénat, de peur d'encourir l'indignation de Sylla, ils envoyèrent un Esclave public, Cimbre ou Gaulois, on ne sçait lequel des deux, pour tuer Marius.

Cet homme, qui peut-être avoit servi sous lui, ou qui avoit été fait prisonnier par lui dans la défaite des Cimbres, étant entré dans la chambre où il étoit, dans la disposition d'exécuter son ordre, ne l'eut pas plutôt vu, encore bien plus hideux qu'il ne l'étoit avant ses miseres, qu'il se sentit troublé. Son trouble fut parfait, quand il entendit ce grand homme lui dire d'un air menaçant: *Quoi! Barbare! oserois-tu tuer C. Marius?* Ces paroles jetterent la terreur dans l'esprit du Cimbre, qui, sortant incontinent de la chambre, & fuyant du côté de la Place, après avoir jetté son épée, s'écria hautement, & avec les hurlemens d'un homme épouvanté, *Non, je ne saurois tuer C. Marius.* Cet acte étonna toute la Ville de Minturnes, & fit revenir les Officiers de leur cruauté. Ils se repentirent du dessein qu'ils avoient pris, & ils se dirent entre eux, que puisqu'un Esclave & un Barbare n'avoit pas eu le courage de tuer Marius, ce seroit une grande inhumanité à eux de le faire mourir; & changeant tout d'un coup leur résolution, ils coururent tous en foule à l'endroit où il étoit gardé; & après lui avoir donné tout ce qui étoit nécessaire pour se sauver, ils le conduisirent au bord de la Mer, où l'un des Citoyens lui fournit un Bâtiment qui fit voile du côté d'Afrique. Il rencontra en route Granius le

fil de sa Femme. Il évita , par un grand bonheur , quelque tems après d'être pris par un Questeur Romain , qui commandoit sur l'une des Côtes de Sicile , où le mauvais (a) tems avoit obligé son Bâtiment de relâcher. Il apprit ensuite dans une petite Isle , que son Fils s'étoit sauvé avec Cethegus , & quelques autres , chez Hiempsal , Roi des Numides , qui , quoiqu'il leur fit tous les meilleurs traitemens du monde , les retenoit pourtant toujours : & sous prétexte d'honneur , de plaisir , & de magnificence , ne les laissoit point partir : voulant , sans doute , attendre ce que la Fortune ordonneroit de Marius le Pere , pour sur cela prendre mieux son parti. Ce dessein politique ne lui réussit pourtant pas ; parce que la plus belle de ses Maitresses , ayant pris des sentimens de tendresse pour Marius le Fils , qui étoit jeune & très-bien fait , le fit échaper , & lui fournit une petite Barque , avec laquelle il aborda les Côtes de Carthage , où son Pere étoit arrivé. C'est-là que ce dernier , considérant attentivement les ruines de cette fameuse Rivale de Rome , compara sa destruction & son ancienne puissance , avec son infortune & son ancienne élévation.

Un Préteur Romain , nommé Sextilius , commandoit pour lors en Libye. Cet homme , à qui Marius n'avoit jamais fait ni bien ni mal , ne voulut ni exécuter l'ordre du Sénat , ni le recevoir dans les Terres de son Gouvernement. Il lui envoya donc défendre l'entrée de sa Province , & l'ordre d'en sortir au plutôt , s'il y étoit entré , sous les peines portées par l'Edit du Sénat. Marius ne répondit autre chose à celui qui lui porta cet ordre , que ces paroles qui étoient bien grandes & bien significatives : *Dis à Sextilius , que tu as vu C. Marius banni de son Pays , repassant entre les ruines de Carthage.* Il passa ensuite avec son Fils , & sa petite Troupe , dans l'Isle de Circina , qui n'est guères éloignée de Terre-ferme , pour consulter quels expédiens ils avoient à prendre dans une si misérable fortune ; & ce fut

(a) Ou plutôt la faute d'eau.

là qu'il apprit , que le Roi des Numides avoit envoyé bon nombre de Cavalerie , pour tâcher à prendre le jeune Marius qui s'étoit si heureusement sauvé de ses mains.

Toutes les Aventures de cette Histoire ne cèdent guères aux fabuleuses de nos Romains ; & si tous les Historiens n'en convenoient également , on auroit de la peine à y ajouter foi. Marius même en fit faire une description , qu'il fit peindre dans un grand Tableau qu'il dédia dans un Temple à Minturnes à son septième Consulat.

Cependant Sylla , qui gouvernoit à Rome avec une autorité absolue , mais tyrannique , commençoit fort à déplaire , autant peut-être au Sénat , dont il avoit entrepris la défense , qu'au Peuple qu'il étoit venu abaisser.

Les Malheurs & les tristes Aventures de Marius qui étoient sçus à Rome , joints au souvenir de ses Victoires , firent naître une vive compassion dans le cœur de tous les Romains , qui plaignoient avec assez de raison l'indignité de la Fortune de ce premier homme de la République. D'ailleurs , on juge aisément qu'on ne s'accommode pas longtems dans une Ville libre de l'Autorité suprême d'un seul : & Sylla étoit peut-être l'homme du monde qui faisoit sentir davantage à un chacun le poids de la Servitude qu'il imposoit.

Le Sénat dissimuloit encore ses sentimens ; mais le Peuple ne fut plus capable de les contraindre , & donna les premières marques de son aversion , en refusant Nonius , Neveu de Sylla , & une autre de ses Créatures , qui briguoiient , je ne sçais quelle Magistrature.

Sylla reconnut alors la malveillance du Peuple ; & pour lui donner quelque satisfaction , il dissimula ce chagrin , disant hautement qu'il vouloit que le Peuple Romain jouît dans toutes ses Elections d'une entière Liberté , pour laquelle seule il étoit venu à Rome.

C'étoit pour lors le tems qu'on éliroit les Consuls ; & soit que

Sylla reconnût que ses Amis étoient en petit nombre , ou que d'ailleurs il ne voulût pas mêler la force ouverte dans les Elections : car il est sûr qu'il avoit assez de troupes dans la Ville pour y être le Maître ; mais on ne sçait pas toujours être également aussi méchant , qu'on est ambitieux : Sylla donc consentit , & donna les mains à l'Election de Lucius Cinna , qu'il sçavoit bien être de la Faction opposée , & dont le Caractère violent & audacieux lui étoit parfaitement connu. Il lui offrit lui-même son crédit & ses Amis , & souffrit les Sermons que lui fit Cinna , de ne se détacher jamais de ses intérêts auxquels il s'alloit lier indissolublement : Sermons , qu'il eut toujours dessein de ne jamais exécuter.

C'est en cette occasion , que Sylla donna l'une des plus grandes marques de prudence & d'habileté qu'on remarque dans tout le reste de sa Vie ; car ne doutant point de la mauvaise foi de Cinna , qui n'étoit pas homme à se lier par des Sermons , & qui effectivement ne fut pas plutôt en possession du Consulat , qu'il songea à faire le Procès à Sylla , & lui suscita pour Accusateur Verginius , l'un des Tribuns du Peuple ; il ne songea point à se défendre dans une Ville , où la Monarchie qu'il avoit exercée pendant quelque tems l'avoit rendu odieux , & où l'on n'auroit que trop facilement les moyens de le convaincre de beaucoup de choses contraires aux Loix.

Ainsi , prenant dans cette occasion un parti digne de son esprit & de sa réputation , il assembla le Peuple , & lui dit qu'il se ressouvenoit très-bien , qu'on lui avoit commis l'expédition contre le Roi Mithridate , dont les Conquêtes commençoient à devenir dangereuses ; & que n'ayant différé de remplir sa Commission , que pour s'opposer à quelques Séditieux qui avoient voulu troubler la Ville , & lui disputer l'honneur que le Peuple Romain lui avoit fait , il alloit , toutes choses étant devenues tranquilles , achever cette Guerre Etrangere , où il espéroit de rendre le Nom Romain pleinement victorieux.

Sylla jugea fort sagement, qu'outre la Gloire qu'il acqueroit, s'il pouvoit triompher de Mithridate, il lui reviendrait par son éloignement une plus particulière considération parmi les Citoyens, qui, ne le voyant plus mêlé dans les Affaires Civiles, & entendant chanter ses Triomphes, ne manqueroient point de revenir à lui, poussés encore par les violences qu'il étoit bien sûr que Cinna & ses Adhérens exerceroient inmanquablement.

Il s'en alla donc en Asie, où Mithridate avoit déjà laissé en mille endroits les marques de sa haine pour les Romains. Il se rendit d'abord le Maître des Troupes de ces Provinces; & par une conduite, une valeur, & une fortune incroyable & invincible, qu'il a lui-même toujours avouée, & à laquelle il a fait bâtir plusieurs Temples, il réprima toute la vanité du Roi de Pont; prit Athènes, par l'un des plus beaux Sièges, dont l'Antiquité nous ait laissé la mémoire; & donna même, dans la Prise de cette Ville, la Reine des Muses & des Sçavans, quelques marques de cruauté dont on ne sçauroit bien l'excuser; délivra quantité de Prisonniers, qu'on avoit pris avant sa venue; punit la Révolte de quelques Provinces, qui s'étoient données d'elles-mêmes à Mithridate: châtia Fimbria, cet illustre audacieux, qui avoit formé une Révolte dans les Troupes Romaines; & contraignit enfin le Roi de Pont à se retirer dans les bornes de son Empire, & à se contenter de ses Etats paternels, que son Ambition extrême lui alloit si fort faire étendre.

Tandis que Sylla s'occupoit si utilement & si glorieusement pour lui & pour la République, le Consul Cinna, suivant les mouvemens que sa violence & son inquiétude naturelle lui inspiroit, n'oublia rien pour relever le Parti du Peuple, dont il se proposa de se faire Chef: & pour rendre son Parti plus fort, & attirer toute l'Italie dans ses intérêts, il proposa une Loi, qui alloit rendre tous ces Peuples égaux aux Citoyens Romains.

On sçait que les Gracques, & plusieurs depuis, avoient

donné à toute l'Italie le Droit de Bourgeoisie Romaine : si bien que tous les Peuples avoient les mêmes Droits & les mêmes Prérogatives que les Citoyens Romains, jouissoient du Droit de donner leurs Suffrages à l'Election des Magistrats, & par conséquent du Privilege de se faire rechercher par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, dans la brigade des Emplois & des Gouvernemens. On sçait aussi, qu'avant que les Peuples d'Italie eussent cet avantage, tous les Citoyens Romains étoient divisés en trente-cinq Tribus ou Lignées, auxquelles se réduisoient dans les Elections toutes les Voix : & comme dans la grace qu'on fit aux Peuples d'Italie, on voulut conserver un avantage aux naturels Romains, on ne voulut point mêler les premiers dans ces trente-cinq Tribus, de peur que leur multitude n'absorbât le nombre des Romains, & ne leur ôtât par cette raison tout Pouvoir ; mais on fit huit autres Tribus, dans lesquelles on les rangea tous : & ces Tribus, quoique beaucoup plus nombreuses que les autres, n'avoient pourtant pas plus d'un suffrage dans les Elections ; & cela fit en tout quarante-trois Tribus, au lieu de trente-cinq qu'il y en avoit. En effet, il n'étoit pas juste, que les Romains, qui favorisoient les Peuples d'Italie d'un si grand Privilege, ne se réservaissent pas le moyen d'être les plus forts dans les Brigues : & cet expédient, de réduire tous les Etrangers sous huit Tribus, avoit été très-sagement imaginé, de peur que la Multitude, & par conséquent la Puissance des nouveaux Citoyens, ne détruisît la Dignité des anciens, & que ceux qui recevoient la grace d'être associés ne fussent plus puissans que ceux qui la faisoient (a).

Cinna eut peu d'égard à la justice de cet Etablissement ; & n'envifageant que ce qui pouvoit lui être utile pour les Projets qu'il avoit formés de renverser l'ordre des Sénateurs, il pro-

(a) *Ni potentia eorum & multitudo veterum Civium dignitatem frangerent, plusque possent recepti in beneficium quam*

autores beneficii.
Patercul. Libr. II.

Velleius

posu

posa de détruire les huit nouvelles Tribus , & de distribuer les nouveaux Citoyens dans toutes les autres.

On conçoit aisément que tous les Peuples d'Italie approuverent une Loi qui leur étoit si avantageuse ; & Cinna s'attira par ce moyen une quantité prodigieuse d'Italiens , qui se dévouerent tous à ses volontés.

Mais le Sénat , qui prévoyoit tous les maux que ce mélange alloit causer , dont le plus grand étoit celui de voir tant de gens égaux en pouvoir aux Citoyens Romains , qui seroient tous obligés à Cinna de cette Prérogative ; le Sénat , dis-je , s'opposa vivement à cette Loi : & se trouvant dans cet Ordre un peu plus de fermeté & de vigueur qu'à l'ordinaire , on y poussa la violence jusqu'à chasser Cinna de la Ville , après avoir combattu avec lui dans la Place , sous la conduite de Cneius Octavius son Collegue. Dès qu'il fut chassé , on le déposa du Consulat , & on subrogea à sa place L. Cornélius Mécure.

Cette violence , qui étoit inouïe dans la République , & dont l'exemple étoit d'une très-dangereuse conséquence , anima toute la fureur de Cinna , qui ne manqua point de faire publier par toute l'Italie , qu'il n'avoit été traité si indignement par le Sénat , que pour avoir soutenu les intérêts de ses Peuples ; & la reconnaissance de ceux-ci les fit assembler auprès de lui dans une prodigieuse quantité. Il en composa trois cens Cohortes , dont il fit trente nouvelles Légions , outre beaucoup de Cavalerie qu'il ramassa. Tout cela , joint à l'Armée qu'on tenoit près de Nole , dont il corrompit les Officiers & les Soldats , le rendit assez fort pour marcher droit à Rome , conservant toujours toutes les marques du Consulat , dont il prétendoit qu'on n'avoit pas pu le déposer : & afin que son Parti fût encore plus considérable par un nom fameux qui lui attirât beaucoup de gens , il fit une Loi , par laquelle il rappella Marius & tous ses Adh-

Tome I.

K k k k

rens , & les rétablit dans tous leurs Biens , leurs Honneurs , & leurs Prérogatives.

Marius , à qui toutes ces nouvelles donnerent une joie qu'on ne sçauroit exprimer , partit incontinent avec quelques Troupes qu'il s'étoit pratiquées parmi les Marusiens , Peuples d'Afrique , & quelques Italiens de son Parti , qui s'étoient retirés auprès de lui ; tout cela ne faisant guères plus de mille hommes.

Cette petite Armée aborda heureusement , & en peu de tems , à un Port de Toscane , où Marius ne fut pas plutôt descendu , qu'il fit promettre à son de trompe la Liberté à tous les Esclaves qui viendroient se joindre à lui ; ce qui en rassembla un assez bon nombre , outre plusieurs Paysans , & une Troupe considérable de Malheureux & de Criminels , qui crurent tenter fortune dans la situation de la République , en se joignant à un homme tel que Marius.

Cinna le reçut avec tous les honneurs imaginables , lui donna la qualité & l'Autorité de Proconsul par toute l'Italie , avec les Licteurs & les Faisceaux , que Marius refusa toujours , pour donner une idée plus pitoyable du traitement qu'on lui avoit fait , en restant dans l'obscurité d'un Banni.

Cependant , Cneïus Pompeïus , Pere de celui qu'on appella depuis le Grand ; Cneïus Pompeïus , dis-je , qui étoit Proconsul , & qui commandoit une Armée considérable autour de Rome , après avoir quelque tems balancé , pour épargner le sang des Citoyens , combattit enfin avec vigueur celle de Cinna. L'avantage y fut égal de part & d'autre ; ou pour mieux dire , les pertes y furent égales : il y périt prodigieusement de Soldats ; & la Peste étant survenue dans les deux Camps , on y ressentit tous les maux & toutes les horreurs dont la colere des Cieux puisse punir les hommes.

Pompeïus lui-même en mourut ; & les désolations qui ne

diminuoient point firent prendre le dessein à Cinna d'assiéger incontinent la Ville , où commandoit le Consul Cneius Octavius, celui-là même qui l'avoit chassé. Cet homme, qui, à beaucoup d'intelligence pour toute sorte d'Affaires, joignoit beaucoup de valeur & de sagesse, avoit une sévérité & une fermeté si inébranlable pour toutes les Loix & toutes les anciennes Coutumes de la République, que les plus grandes Révolutions, & les plus dangereuses adversités, ne purent jamais le faire résoudre à les enfreindre le moins du monde : & quand Marius & Cinna furent sur le point de prendre la Ville, il ne voulut jamais, pour se renforcer, donner la Liberté aux Esclaves; disant qu'il ne donneroit jamais de Privilège à des Esclaves, pendant qu'il en privoit des gens tels que Marius & Cinna, pour suivre les Loix. Ce caractère peu différent de celui qu'on remarqua depuis dans Caton d'Utique, acheva de perdre les affaires : car quoique l'arrivée de Métellus Numidicus, eût apporté quelques espérances, par la confiance que les Soldats d'Octavius, & Octavius lui-même, avoient en lui, on fut cependant obligé de céder à la force ; & le Peuple, qui aimoit toujours Marius, ayant tiré hors de la Tribune aux Harangues le Consul Octavius il fut tué sur la place par quelques gens de Marius, auxquels le Peuple avoit lui-même ouvert les Portes.

Le Sénat assemblé, dans cette dernière extrémité, n'eut point d'autre ressource que d'envoyer des Ambassadeurs aux Vainqueurs, pour les supplier d'entrer dans la Ville pacifiquement, & d'épargner le sang des Citoyens. Cinna, après les avoir reçus en Consul, & leur avoir promis ce qu'il pourroit faire, entra dans la Ville avec son Armée; Marius, en dérision de ses Ennemis, ayant voulu rester à la Porte, jusqu'à ce que l'Arrêt de son Rappel fût autorisé par les formes.

Et en effet, le Peuple assemblé par ordre de Cinna procéda dans les formes au Rappel de Marius. On juge bien qu'il ne lui

K k k k ij

refusa pas l'entrée d'une Ville, dont il étoit le Maître. A peine quelques Lignées eurent-elles donné les Suffrages, qu'il entra brusquement, entouré d'une troupe d'Esclaves, & des plus audacieux qui s'étoient joints à lui, & qui furent les Ministres de ses cruautés, & de celles de Cinna.

Rien n'auroit jamais égalé la cruauté de cette Victoire, si bientôt après, celle de Sylla ne l'eût surpassée; mais cependant, tout ce qu'il y eut dans la Ville de plus élevé & de plus considérable périt par divers genres de Supplices. Le Consul Octavius, cet Homme si droit, si intègre, si doux, & si entendu, fut mis à mort par ordre de Cinna. Mérula, qui à l'arrivée de Cinna s'étoit démis du Consulat, se fit couper les veines; & après avoir arrosé de son sang les mêmes Autels sur lesquels il avoit si souvent sacrifié pour la prospérité de la République, il mourut en détestant les noms de Cinna & de Marius. Marc-Antoine l'Orateur, cet Homme qui fut surnommé le Prince de la République, & qui le fut toujours de l'Eloquence, fut tué par les ordres des Vainqueurs. Q. Catulus, qui, outre mille actions d'éclat qui le rendoient respectable, étoit encore célèbre par la défaite des Cimbres, à laquelle il avoit si glorieusement participé, & qui lui étoit pour le moins commune avec Marius, voyant qu'on le cherchoit pour le tuer, s'enferma dans un petit Cabinet où il mit le feu, & finit ainsi sa vie, moins par l'ordre de ses Ennemis, que de son plein gré.

On ne sçauroit exprimer l'état pitoyable où se trouvoit la Ville dans ces tems, les plus malheureux qu'on puisse imaginer. Tout le monde craignoit, & on soupçonnoit tout le monde. Les infames Esclaves dévoués aux violences de Marius, tuoient à la fin sans distinction, & ceux qui leur avoient été désignés, & ceux dont ils n'étoient point chargés; & après avoir coupé leurs têtes, qui étoit la marque de leur salaire, ils jettoient leurs

corps dans les rues, ce qui donnoit un spectacle horrible & effroyable. Ils voloient & pilloient dans toutes les maisons où ils entroient, & forçoient sans distinction les Filles & les Femmes de ces Malheureux, que la haine de Marius ou de Cinna avoit rendus criminels. Enfin, ils poussèrent l'insolence si loin, que Cinna & Sertorius, l'un des importans de ce Parti, ne pouvant plus supporter leur licence ni la réprimer, furent obligés de leur courre sus, & de les tailler en pièces, après les avoir surpris.

Cinna, cependant, fut élu Consul pour la deuxième fois avec Marius; & voilà l'accomplissement de tant d'Oracles & de Prophéties, qui avoient promis à ce dernier un septième Consulat. Il ne jouit pourtant pas longtems de cet Honneur, car étant attaqué d'une pleurésie, il mourut le dix-septième jour de sa Dignité, avec des inquiétudes & des mouvemens inconcevables.

Cet Homme, l'un des plus fameux qu'ait eu la République Romaine, par ses Victoires contre les Etrangers, & par ses mouvemens contre ses Concitoyens; autant Ennemi du Repos & de la Paix, qui lui fut toujours funeste, que craint par ses Ennemis, ne fut regretté de personne, & laissa un Fils qui hérita de ses Vertus & de ses Vices. On substitua à sa place Valérius Flaccus; ce qui n'empêcha pas que Cinna ne restât seul Maître en Italie. Quel Maître! qui l'avoit si barbarement remplie de Sang & de Supplices!

Cependant Sylla reçut en Achaïe la plus grande partie de ceux qui avoient évité la mort en Italie, & qui allèrent chercher auprès de lui un asyle. Il les reçut avec la joie d'un Homme qui n'avoit eu aucune part à l'effusion du Sang, & qui se rendoit glorieux par de continuelles Victoires, qui réduisirent Mithridate à l'état de Suppliant: & quoi- que peut-être Sylla eût été en état de pousser plus loin sa bon-

ne fortune , & de détruire totalement ce Roi. Rome qui gémissoit sous les violences de Cinna , & du jeune Marius qui avoit succédé à son Pere dans sa haine pour le Sénat : Rome , dis-je , toute la Noblesse , & son Ambition particuliere , le porterent à hâter la conclusion de la Paix avec Mithridate : & après avoir laissé Luculle en Bithynie , & avoir reçu , le premier de tous les Romains , des Ambassadeurs des Parthes , avec lesquels il soutint avec tant de dignité la réputation Romaine , il prit avec son Armée le chemin d'Italie.

Ses Amis publièrent son retour avec transport , & l'on loua sur-tout sa modération , qui , quoique ses Ennemis occupassent depuis trois ans par une usurpation insoutenable toute l'Italie , ne lui permit pas d'aller les en chasser ; croyant qu'il étoit de son devoir de détruire les Ennemis étrangers , avant que de venger ses Citoyens ; & il faut avouer que cette conduite est sans contredit l'endroit de la Vie de Sylla qui mérite plus de louanges.

Cette Armée de trente mille hommes , que Sylla conduisoit , n'étoit pas encore arrivée , quand la Sédition se glissa dans celle de Cinna. La fermeté de ce dernier ne lui permit jamais de plier ; & voulant en user avec des Troupes mutinées , comme il auroit pu faire dans un tems auquel il en auroit été parfaitement le Maître , il alluma leur rage & leur fureur. Ils se jetterent sur lui , sans considération ; & par une punition dont ses Crimes le rendoient pour le moins digne , ils le tuèrent dans son troisième Consulat. On a dit de lui , qu'il osa entreprendre ce qu'un homme de bien n'auroit jamais osé ; mais qu'il acheva ce qu'on ne sçauroit achever sans une très-grande valeur. Il fut téméraire dans ses Conseils , mais toujours intrépide dans l'exécution.

Cependant Sylla aborda en Italie avec ses trente mille hommes , qui devoient avoir affaire à plus de cent mille , qui étoient

dans la Campanie , sous les ordres du jeune Marius , de Carbo , & des deux Consuls Scipion & Norbanus ; outre Sertorius , qui étoit peut-être le meilleur Général d'eux tous. Il traversa toute la Calabre , & toute la Pouille , avec une Discipline si merveilleuse , que toute son Armée n'y fit point le moindre dégât , ni le moindre désordre ; & tous ces Peuples bénissoient sans cesse les ordres du Chef , qui s'intéressoit avec tant de soin à leur félicité.

Il ne fut pas plutôt entré dans la Campanie , qu'il vit grossir son Armée tous les jours par l'arrivée de tout ce qu'il y avoit à Rome de Noblesse & d'honnêtes Gens , qui n'avoient pas osé se déclarer. Il désir , avec beaucoup de bonheur , auprès de Capoue , le Consul Norbanus , joint au jeune Marius , & il leur tua plus de six mille hommes.

Il députa ensuite à Scipion , l'autre Consul , pour le prier de tâcher à terminer paisiblement les Guerres Civiles ; soit que son dessein fût effectivement tel , ou qu'il voulût retarder , pour avoir le tems de séduire & de corrompre leurs Troupes , qui étoient de beaucoup supérieures en nombre aux siennes : & en effet , comme la Négociation tira en longueur , les Soldats des deux Armées se parlèrent dans le tems de la Suspension d'Armes ; & ceux de Sylla gagnèrent si bien ceux de Scipion , qu'un jour que Sylla s'approcha du Camp du Consul avec vingt Enseignes seulement , toute l'Armée de Scipion vint se rendre à lui , & lui livra le Consul lui-même.

C'est ici que Sylla marqua une douceur & une clémence bien propre à gagner le cœur de ses Ennemis ; car il renvoya Scipion sans lui faire aucun mauvais traitement , & sans exiger rien de lui. Il en usa de même à l'égard de Sertorius , & de quelques autres , qui éprouverent le même sort que le Consul.

Carbo , l'un des Chefs les plus considérables du Parti du Peu-

ple, fut fait Consul pour la troisième fois avec le jeune Marius, qui n'avoit encore que vingt-six ans, mais qui s'étant trouvé en plusieurs occasions, où il avoit commandé avec beaucoup de valeur & de conduite, s'étoit acquis une réputation qui l'élevoit même au-dessus du Consulat. Ces deux Consuls furent de-rechef vaincus par les Troupes de Sylla, qu'ils forcerent à combattre. Marius fut obligé de se retirer à Preneste, où il se fortifia. Avant qu'il y fût arrivé, le Préteur Damasippus, homme d'une humeur sanguinaire, avoit fait tuer par son ordre à Rome, Domitius Scévola, souverain Pontife, & fameux Jurisconsulte. Il fit tuer C. Carbo, qui avoit été Préteur, & qui étoit Frere du Consul; Antistius qui avoit été exilé; & quelques autres, qu'il condamna comme des Fauteurs du Parti de Sylla. On ne doit pas omettre la belle action de Calpurnie, Fille de Bestia (a), & Femme d'Antistius, qui, en même tems qu'on exécutoit son Mari, se poignarda elle-même, pour ne pas lui survivre : Exemple de l'amour conjugal, rare en tout tems, mais qui doit paroître encore plus prodigieux dans le nôtre.

Cependant Sylla jouissoit à peine des douceurs de sa Victoire, quand il apprit que Télésinus, Chef de quarante mille Samnites, tous de la dernière bravoure & de la plus obstinée valeur, s'approchoit pour secourir Marius; moins, sans doute, par un desir de servir ce Général, que pour pouvoir perdre les Romains les uns par les autres. Il s'approcha jusqu'au Camp de Sylla, qui avoit laissé Ofella pour assiéger Marius à Preneste. Les deux Généraux, j'entens Sylla & Télésinus, ne firent pas de longs mouvemens, & ils en vinrent bien vite à la Bataille. Ce fut près de la Porte Coline, qu'elle se donna (b); & jamais l'on ne vit tant de valeur, & tant de fermeté, qu'on en remarqua dans ces deux Armées. Elles étoient animées par leurs Chefs, qui étoient tous deux très-excellens Généraux.

(a) Piso. (b) Le premier Novembre.

Télésinus

Téléfinus joignoit à une fierté inéprouvée une Science militaire, dans laquelle il surpassoit peut-être Sylla. Il parcourait tous les rangs de son Armée, en criant « que c'étoit-là le dernier jour » des Romains, que leur Cruauté & leur Ambition insatiable » avoit enfin trouvé sa fin ; & qu'il étoit tems de détruire cette » Ville, qui nourrissoit les Tyrans de l'Italie, & de tout le » reste de la Terre : que le seul moyen de chasser, & de se débarrasser de ces Loups ravisseurs de la Liberté publique, étoit de » couper la Forêt qui leur servoit de retraite. » En effet, jamais Rome n'a couru un plus grand danger ; & tous les Historiens assurent, que celui qu'elle courut après la Défaite de Cannes étoit inférieur à celui-ci. Sylla, qui connoissoit parfaitement le péril, n'oublia rien pour s'en garantir, & les siens, & sa Patrie. Tous ses efforts furent pourtant au commencement inutiles ; & l'Aile gauche de son Armée, où il étoit lui-même, plia d'abord, & fut mise en fuite. Ce fut vainement que Sylla, rassemblant tous les mouvemens de son courage, voulut rallier les Troupes effrayées : ses prières, & ses menaces, ne purent être écoutées, & rien ne fut capable d'arrêter des Soldats épouvantés, qui entraînoient Sylla malgré lui. Les Ennemis firent des cris de joie si grands qu'ils pensèrent mettre en fuite le reste des Romains, & qu'Ofella, qui tenoit Marius assiégé, croyant tout perdu, voulut plus d'une fois abandonner le siège.

Mais Crassus, qui commandoit l'Aile droite, & dont les Troupes se trouverent plus fortes & moins timides, soutint vigoureusement le choc des Ennemis ; & après avoir quelque tems essuyé leur attaque, il les attaqua à son tour, & les poussa si vivement, qu'il les mit tous en fuite, après en avoir tué un grand nombre : & conservant une rare prudence dans une action si tumultueuse, il envoya, dès qu'il vit les Ennemis fuyans, une partie de ses Troupes au secours de Sylla, qui

avoit eu toutes les peines du monde à regagner son Camp , & à abandonner ses lâches Fuyards , qui l'auroient entraîné encore bien loin , s'il ne se fût sauvé adroitement de leurs mains. Cependant Crassus poursuivit sa Victoire , & secondé par Sylla , qui , avec les Troupes qu'il lui avoit envoyées , & quelques autres qu'il avoit ralliées , attaqua les Ennemis par un autre côté , il acheva de rendre la Défaite complete : & tous plierent , au moment qu'on apprit que Télésinus avoit été tué , en tâchant d'animer ses Soldats. En effet , son corps fut trouvé dans la mêlée , & son visage conservoit plutôt l'image d'un Vainqueur que d'un Mourant (a). C'est pour lors que tout céda à la bonne Fortune de Sylla , & qu'un Corps de trois mille hommes lui ayant envoyé demander la vie , il la leur promit , à condition , qu'avant que de se rendre à lui , ils feroient quelques dommages aux leurs. Ces trois mille hommes , pour satisfaire Sylla , se jetterent sur leurs gens , en tuèrent une quantité prodigieuse , & se rendirent ensuite à Sylla , avec trois mille autres , qu'ils amenèrent avec eux. Mais le Général Romain , oubliant ici sa parole , & se laissant aller au penchant qu'il avoit toujours à la cruauté après la Victoire , les fit assembler tous six mille qu'ils étoient dans le Parc des Lices (b) & donna ordre qu'on les fit tous égorger , tandis qu'il fit assembler le Sénat dans le Temple de Bellone , qui étoit tout près du lieu de cette exécution. Il parla aux Peres Conscripts , pour leur donner part de ses Victoires , & pour leur apprendre les faveurs qu'il avoit reçues des Dieux par la Défaite totale des Etrangers & des Séditieux ; & à peine avoit-il un peu avancé sa Harangue , que les cris pitoyables & les hurlemens affreux des six mille personnes qu'on égorgeoit émurent & épouvantèrent terriblement tout le

(a) *Vidoris magis quam morientis
vultum praeferens.*

(b) Lieu où l'on faisoit courir les
Chevaux.

Sénat, qui n'étoit point instruit de cette étrange tuerie. Mais Sylla, continuant froidement son Discours, *N'ayez point d'attention*, leur dit-il, *aux cris de quelques malheureux Criminels, qu'on exécute par mes ordres.* Cette acte de cruauté, soutenu si froidement, fit connoître à tout le monde ce qu'on devoit attendre d'un tel Maître, chacun regrêta les cruautés de Marius, qui n'étoient pas comparables à celles qu'on alloit éprouver : & au lieu que Marius étoit sévère, froid, cruel, autant avant qu'après la Victoire, Sylla au contraire, doux & humain dans la Guerre, étoit impitoyable & de la dernière Barbarie dans la Paix & après la Victoire. Tels étoient les murmures inutiles de toute la Ville, qui ne firent point changer de face aux malheurs publics, qui allèrent dans la suite toujours en augmentant.

Cependant le jeune Marius, s'étant sauvé de Preneste par des trous qu'il avoit fait pratiquer dans la terre, fut tué, dit-on, par quelques-uns des siens qui le trahirent. Quelques autres ont écrit, qu'il voulut mourir avec un Frere de Télésinus, en combattant l'un contre l'autre. De quelque manière qu'il soit mort, la suprême Puissance de Sylla commença pour lors, & du jour qu'il apprit cette nouvelle, il prit le surnom d'*Heureux*. On peut par-là juger combien il estimoit cet Ennemi, qui, quoique jeune & malheureux, s'est fait une assez grande réputation pour n'être point obscurci par le grand éclat du Nom & de la Gloire de son Père.

L'heureux Sylla institua pour lors & fit célébrer des Jeux dans le Cirque, en mémoire de la Défaite de Télésinus, & de son propre Bonheur; & il auroit pris justement le nom d'*Heureux*, si, immédiatement après cette Victoire, il eût lui-même cessé de vivre, & épargné par

sa mort tout le Sang que sa Cruauté lui fit répandre (a).

Tout ayant donc cédé au Vainqueur , & quelques-uns de ses Lieutenans ayant achevé de défaire les malheureux débris du Parti de Marius , la Ville parfaitement soumise ; tous les Maux civils paroissoient devoir être finis , & la Dictature dont on honora Sylla sembloit devoir le satisfaire & le dédommager de ses fatigues ; mais ce fut justement pour lors , qu'on apprit que ses Vengeances alloient commencer , & que la Puissance dont il étoit revêtu alloit remplir la Ville de malheurs & de sang.

Cette Dictature , dont on n'avoit point d'exemple depuis plus de cent vingt ans , & que les Romains avoient toujours , avec assez de raison , plus appréhendée qu'estimée : cette Dictature , dis-je , qui n'avoit été établie dans les premiers tems de la République , que pour délivrer les Citoyens des périls pressans , & qui exigeoient une Autorité suprême , donna à Sylla le moyen d'inventer le premier le terrible nom de Proscription ; dont on n'avoit jusqu'alors aucun Exemple dans la République.

Qui pourra décrire les cruautés qu'on exerça dans la Ville ? Chacun pouvoit tuer son Ennemi. Le sang couloit dans la Ville , dans les ruisseaux : mille & mille Malheureux étoient sacrifiés sans ordre , sans règle , & sans procédure ; & l'on ne voyoit point que les désordres dussent finir ; quand Confidius dit fort librement : » Sylla , faites donc qu'on ne » tue pas tout , si vous voulez commander à quelqu'un ; » car de la manière qu'on s'y prend , vous ne commande- » rez bientôt plus qu'aux murailles ; » & c'est pour lors que Sylla , pendant trois jours , fit afficher les funestes Tables où deux mille Sénateurs ou Chevaliers Romains

(a) Car outre les six mille hommes il en fit encore passer par le fil de l'épée qu'il fit égarer dans le Parc des Lieux , douze mille à Prédette.

furent pros crits : encore Sylla ajouta-t-il que c'étoient là tous ceux dont il avoit pu se ressouvenir sur le champ, & qu'il se réservoir la punition des autres qui lui reviendroient dans l'esprit.

On vit alors mourir Carbo , Solanus , Venulcius , le Frere de Marius , & une infinité d'autres Illustres , qu'on fit mourir d'une maniere qualifiée , & avec des Supplices extraordinaires. Rien ne pouvoit sauver un Homme , qui avoit été écrit dans ces fatales Tables, Point d'Asyle , point de Temple , point de Lieu sacré , point de Service , point d'Amitié , point de Parenté : ceux qui auroient eu assez de pitié pour en vouloir secourir quelqu'un , devenoient pros crits eux-mêmes ; & ni le Sang , ni la Nature , ni le Droit des Gens , ne furent plus à Rome d'aucune considération. Les Biens des Pros crits furent confisqués & donnés aux Amis de Sylla. Ce Jardin fit proscrire un tel : sa belle Maison en fit proscrire un autre. On récompensoit les Services par la mort des Innocens. Les Charges étoient données selon la volonté du Vainqueur , auquel on avoit donné un Pouvoir suprême & universel avec le nom de Dictateur.

Je doute qu'on puisse se faire une juste idée de tous ces désordres , qui sembloient ne devoir jamais finir , quand tout d'un coup Sylla , par un retour inespéré , ennuyé de Vengeance , de Pouvoir , de Sang , & de Commandement ; moins peut-être par modération , & par grandeur d'Âme , comme on l'a toujours publié , que par Inquiétude ; s'avisa de quitter sa Dictature & l'Empire , & de remettre le Commandement entre les mains des Consuls : Changement prodigieux , qui rendit dès ce jour Sylla l'Idole des Romains. On oublia tout le sang de la Proscription , pour ne se ressouvenir que de la Liberté rendue ; & on vit en lui l'exemple

638 AFFAIRES DE MARIUS ET DE SYLLA.

d'un Usurpateur le plus violent, & le plus sanguinaire, mort paisiblement dans son lit, aimé & adoré de tous les Citoyens.

Si Sylla avoit toujours été bon Républicain, on l'auroit moins, aimé, que quand, après avoir subjugué sa Patrie il lui a plu de lui rendre la Liberté.



CONSIDÉRATION^s
SUR
LUCULLE.









CONSIDÉRATIONS SUR LUCULLE.

IL est constant que la Vertu seule ne peut faire parvenir un grand homme au dernier degré d'Élévation, soit que la Corruption générale ait infecté notre goût, ou qu'effectivement les Vices relèvent les Vertus. A considérer les Héros des siècles passés, ne diroit-on pas qu'ils ne doivent toute leur Gloire qu'à des Vices heureux ?

Alexandre, pour avoir osé attaquer avec une poignée de gens les plus formidables Puissances de l'Asie, est regardé comme le modèle des Héros ; & ce n'est qu'à son heureuse témérité, qu'il doit cet Avantage.

Si l'Ambition n'eût pas porté le Grand Jules à répandre le plus beau Sang de Rome, s'il n'eût point enfanté un Projet si vaste & si injuste, seroit-il aujourd'hui le premier des hommes ?

On peut faire à Luculle un reproche à mon sens bien glorieux. Il manqua de défauts : il ne sçut point être vicieux ; & il eût servi de modèle à César, s'il eût été plus ambitieux, ou plus téméraire. Il fut toujours juste & modéré : on le trouva par-tout bon Fils, bon Frere, bon Ami, bon Citoyen, bon Soldat, & bon Général. Il sçut toujours remplir ses Devoirs, ennemi de l'Injustice : de la Brigue, & des Partis, & libre d'Ambition : Vices, dont les plus grands hommes de son siècle

Tome I.

M m m m

ne rougissoient point, & que Cicéron appelle les Vices du Temps, & non point des hommes (a).

Je ne sçais si l'on pourroit trouver ailleurs un plus honnête homme que lui. Quelques traits de sa Vie, qui méritent le plus nos Considérations, justifieront l'idée que je me suis faite de ce Romain.

Lucius Licinius Lucullus étoit de la noble Famille des Liciniens, dont la Branche Patricienne produisit le riche Craffus, & Macer. Pour lui, il étoit de la branche Plébéienne. On sçait que les plus grandes Maisons Romaines étoient quelquefois partagées, pour être en état d'obtenir le Tribunat du Peuple, qui étoit l'Emploi de la République le plus considérable après le Consulat, sur lequel même il avoit quelques avantages.

Luculle étoit Fils de cette fameuse Cécilia, qui deshonorâ sa Maison par les désordres de sa vie. Il avoit la physionomie belle & ses manieres civiles & honnêtes prévenoient tout le monde en sa faveur. Son éloquence vive & naturelle parut contre les Délateurs de son Pere, qu'il accusa avec beaucoup de force; & ayant achevé de déterminer le Peuple à l'élever aux Magistratures, il fut désigné Edile, qui étoit le premier degré par où il falloit nécessairement monter. Il ne voulut pourtant jamais accepter cette Charge, avant qu'on l'eût donnée à son Frere; & le Peuple, impatient de le satisfaire, fit, contre les Loix du bon Gouvernement, son Frere & lui Ediles en même tems.

Les Graces du Peuple sont toujours promptes, & le plus souvent peu judicieuses: il n'arrive jamais qu'elles soient durables. Ce Peuple qui aimoit alors Luculle, le maltraita dans le tems qu'il méritoit davantage ses Récompenses.

Sylla avoit déjà assez d'Autorité dans le Sénat pour en être estimé le premier, & commençoit à se rendre Maître de Rome, & Ennemi du Peuple, qu'il vouloit abaisser, dont il ne

(a) *Non vitia hominis, sed vitia sæculi.*

pouvoit souffrir le monstrueux & extravagant Pouvoir, & qu'il regardoit d'ailleurs comme le plus grand obstacle à ses Projets. Il vit les engagemens, où Luculle alloit entrer avec le Peuple, qui venoit de le désigner Edile; & il crut qu'il devoit tâcher de mettre dans ses intérêts un homme, qui pouvoit nuire au Sénat, en s'attachant au Parti du Peuple.

Ce fut cette raison, qui obligea Sylla à rechercher l'Amitié de Luculle; & il ne lui fut pas mal-aisé, étant le premier & le plus puissant homme de la République, de s'attacher un jeune homme, qui envisageoit dans cet attachement tous les avantages qui pouvoient le tenter.

Il devint le plus intime Ami de Sylla, qui lui confia ses Affaires les plus importantes; & ce fut lui, que Sylla envoya en Egypte & en Libye, pour chercher un secours de Vaisseaux, pendant que l'Armée Navale de Mithridate l'assiégeoit à Athènes.

Ce fut dans ce Voyage, que Luculle donna une leçon de ponctualité & de diligence à tous ceux qui sont envoyés pour les Affaires publiques dans les Pays étrangers. Il étoit jeune, & comme il n'avoit jamais été en Egypte, les Memphis, les Pyramides, & les autres Raretés de ce Royaume, qu'on appelle Merveilles, auroient pu raisonnablement arrêter un homme aussi curieux que lui; mais il répondit à quelques-uns de ses gens qui l'en sollicitoient, que cela convenoit à ceux qui voyageoient pour leur plaisir, mais non pas à un homme qui étoit pressé d'amener du secours à son Général assiégé.

Il fut assez heureux pour ramasser un grand nombre de Vaisseaux, dont il composa un Corps d'Armée considérable, avec lequel, en revenant joindre Sylla, il fut obligé de combattre Mithridate qui vouloit empêcher cette jonction. Les avantages, qu'il remporta toujours dans ces petites occasions sur cet Ennemi fameux, ne laissèrent pas de donner une haute idée de sa Valeur & de sa Conduite, & lui firent concevoir à lui-même de secrets pressentimens du bonheur qu'il auroit un jour contre ce Prince.

M m m m ij

Il n'eût pas plutôt joint Sylla, que ce Général, pressé par les Entreprises de Marius & par les Lettres de tous ceux de son Parti, fut obligé de conclure une Paix avec Mithridate, qu'on prévit bien ne devoir pas être de longue durée. Il s'en retourna en Italie, & laissa Luculle en Asie, où il le commit principalement à la levée d'une Imposition de vingt mille talens (a); somme extraordinaire, à laquelle la Province d'Asie avoit été condamnée en punition de sa Révolte. Cette Commission, quelque odieuse qu'elle fût par elle-même, donna occasion à Luculle de montrer sa douceur naturelle, en adoucissant autant qu'il le pouvoit, la rigueur de ses ordres; & ne les exécutant qu'avec beaucoup de modération.

Mais, ce que je trouve de plus heureux dans les Emplois, où Sylla mit Luculle en Asie, fut son éloignement des Affaires Civiles, qui le dispensa d'avoir part aux désordres, aux violences, à l'effusion du sang des Citoyens, & à cette horrible Proscription qui fut si funeste aux Romains.

On verra ailleurs les progrès & la fin de ces Guerres, où Sylla demeura victorieux (b).

Cependant, quelque éloigné de Rome que fut Luculle, Sylla ne laissa pas en mourant de lui donner la plus grande marque de son estime, en l'instituant Tuteur de ses Enfants, préférablement à Pompée, avec lequel il avoit de si grandes liaisons. Pompée souffrit avec chagrin cette dernière volonté de Sylla, dont l'estime entraînoit la conviction du mérite; & il conserva toujours un souvenir ulcéré de cette préférence, qui fut la première & peut-être la seule cause de l'inimitié qui dura toujours entre lui & Luculle.

Ce fut après la mort de Sylla, que Luculle fut élu Consul avec M. Cotta; & ce fut pendant son Consulat, qu'il commença de montrer ses plus éclatantes Vertus.

Pompée se rendoit illustre en Espagne, par des Exploits peu

(a) Douze millions d'or. (b) Voyez ci-dessus les *Affaires de Marius & de Sylla*.

confidérables en effet, mais qui paroissoient à Rome l'être beaucoup, par le soin qu'il prenoit d'en mander un détail magnifique, & par le récit intéressé qu'en faisoient quelques-uns de ses Amis, qu'il avoit renvoyés de son Armée pour ce sujet. Luculle en avoit dans le fond de l'ame une secrète jalousie. Leur froideur, qui avoit commencé d'abord après la mort de Sylla, devint inimitié : il ne put entendre les louanges qu'on donnoit à Pompée, sans sçavoir précisément s'il les méritoit ; & il souhaita d'avoir quelque occasion d'effacer toute sa Gloire.

La Province Gauloise, (on entend celle qui comprend la Lombardie,) qui lui échut par le sort, convenoit peu à son dessein : elle étoit paisible, & rien n'y pouvoit survenir d'assez considérable pour l'occuper glorieusement.

Les mouvemens de Mithridate en Asie réveillèrent son Ambition & ses desirs. Ce Prince avec lequel Sylla n'avoit fait qu'une Paix peu solide, par la nécessité où il s'étoit trouvé de passer en Italie, n'eût pas plutôt ramassé des forces, qu'il recommença la Guerre, sans chercher même de prétexte à ses hostilités. Le peu qu'il y avoit de Troupes Romaines dans ces Pays-là y fut d'abord fort maltraité ; & les Provinces, peu contentes des Officiers, & ruinées par des Exaëteurs, firent peu de résistance.

On apprit à Rome avec chagrin les commencemens de cette Guerre : les progrès des Ennemis furent grossis par l'éloignement ; & l'on en craignit, avec quelque sujet, des suites dangereuses. Luculle apprit tout cela, avec d'autant plus de joie, que se trouvant Consul, il forma le dessein de se faire donner le Commandement de l'Armée qu'on enverroit contre ce Prince. Les succès heureux qu'il avoit eus dès le tems qu'il servoit sous Sylla, quoique peu importans, l'avoient assez flaté, pour lui faire croire qu'il en triompheroit un jour.

Il prit les plus fines mesures qu'on pouvoit prendre, pour n'être pas traversé dans ce dessein. Il fit donner satisfaction à Pom-

pée, qui se plaignoit en Espagne de quelques duretés du Sénat, & qui menaçoit de tout quitter, & de ramener son Armée en Italie; craignant, que si Pompée revenoit avec une Armée victorieuse, l'on ne fût pas en état de lui refuser ce qu'il voudroit demander.

On ne sçauroit croire combien Pompée fut surpris, quand il sut que Luculle seul avoit pris son parti dans le Sénat, & qu'il lui avoit fait obtenir tout ce qu'il demandoit. Ignorant les desseins de ce Consul, il ne sçavoit à quoi attribuer les marques de bienveillance que lui donnoit un homme dont il sçavoit bien qu'il ne pouvoit pas être aimé: il s'imagina mille raisons bizarres & extraordinaires, que sa Politique & son Amour propre lui suggérèrent, toutes également éloignées de la vérité.

On reçut pendant ce tems à Rome les nouvelles de la mort d'Octavius, Gouverneur de Cilicie. Le Gouvernement étoit assez considérable par son revenu, & cette raison porta plusieurs personnes à tâcher de l'obtenir. Luculle l'estima peu par cet endroit, mais parce que la Cappadoce lui étoit jointe. Il ne douta point, que s'il pouvoit l'obtenir, le Commandement de l'Armée contre Mithridate ne lui fût infailliblement accordé: il résolut donc de le briguer; & je dois ici faire remarquer l'état du Peuple Romain, auprès duquel on briguoit toutes les Charges & qui étoit pour lors entièrement gouverné par Cérthégus.

Cet homme étoit d'une illustre Naissance, & fort agréable de sa personne. Il avoit l'esprit remuant, & ne manquoit pas de fermeté, pour pousser à bout une entreprise. Il avoit affecté depuis longtems de condamner les duretés dont le Sénat usoit quelquefois envers le Peuple: il avoit soutenu avec vigueur quelques Droits, dont le Sénat avoit supprimé l'usage: & par une liberté qu'on ne trouve que dans une République, il censura toujours avec fierté, tous ceux qui agissoient avec moins de respect pour le Peuple.

Il étoit d'ailleurs fourbe achevé, dissimulant quand il falloit

les injures , & ne manquant jamais de prétexte spécieux pour exécuter ses entreprises. Au reste , brave de sa personne , abandonné à toute sorte de débauches : aimant la licence pour lui , & la souffrant volontiers dans les autres : qualités vicieuses , mais agréables à un Peuple libre , auprès duquel il s'acquit tant de crédit , qu'il dispoisoit de ses suffrages. Les premières Magistratures n'étoient accordées qu'à ceux qu'il désignoit , & les Sénateurs du plus haut rang , & du mérite le plus distingué , étoient obligés de briguer sa faveur , pour obtenir celle du Peuple.

Ce que je trouve de plus fâcheux pour les honnêtes gens , c'est que Céthégus étoit gouverné par Præcia , fameuse Courtisane , si connue à Rome par ses débauches. Cette Femme , après plusieurs Galanteries , se fit aimer de Céthégus , qui paroissoit d'un caractère peu propre à en devenir aussi éperdument amoureux qu'il le devint en effet : mais par une fatalité invincible , commune même aux grands hommes , il n'agissoit plus que par les volontés de Præcia ; si bien qu'il falloit s'adresser à elle , pour obtenir tout de Céthégus , & qu'il falloit s'adresser à Céthégus , pour obtenir tout du Peuple. Etrange état de la République Romaine , dont les Elections , & toutes les Affaires les plus importantes , étoient l'ouvrage de la foiblesse d'un homme vicieux , pauvre & dissolu , & du caprice d'une Femme artificieuse & prostituée !

Il fallut pourtant que Luculle , Ennemi naturellement de Céthégus , par le peu de ressemblance qu'il y avoit entre leurs mœurs & leur conduite , même par la vivacité avec laquelle le premier avoit quelquefois réprimé la hardiesse impétueuse de l'autre , qui , sous l'appui & la protection du Peuple , proposoit souvent des choses très-pernicieuses & très-extraordinaires : il fallut , dis-je , que Luculle cherchât quelque voie d'Accommodement avec lui , dans le dessein où il étoit d'avoir le Gouvernement de Cilicie.

Il ne crut pas qu'il y eut de plus sûr moyen , que de faire.

quelques honnêtetés à Præcia , qu'elle prit pour des avances de Galanterie , dont elle fut d'autant plus flatée , que le mérite de Luculle étoit généralement reconnu de tout le monde , & que jusqu'alors il avoit moins paru se soucier d'un commerce galant. Præcia répondit aux honnêtetés de Luculle , d'une manière à le rendre content : son Accommodement avec Céthégus fut bientôt fait ; & cet Amant aveuglé , qui croyoit de bonne foi tout ce que vouloit lui dire sa Maitresse , loua par-tout le mérite de Luculle , sollicita pour lui le Peuple , & lui fit enfin donner le Gouvernement de Cilicie.

Il ne lui fut pas difficile ensuite d'obtenir le Commandement de l'Armée contre Mithridate : le Peuple , dont il étoit estimé , & qui venoit de l'entendre louer si hautement par Céthégus , le lui donna unanimement. D'ailleurs , qui auroit pu à Rome lui disputer cet Emploi ? Il avoit pris soin d'arrêter Pompée en Espagne , où il étoit heureusement occupé pour la République ; & Métellus , dont le nom étoit à la vérité en vénération , étoit déjà si vieux , qu'il se reconnoissoit lui-même incapable d'une Expédition si importante.

Luculle partit donc Général de l'Armée contre Mithridate , avec quelques Troupes Italiennes , qu'il joignit à celles qui étoient restées dans la Province , il remit bientôt parmi elles l'ordre de la Discipline Militaire , d'où Fimbria avoit laissé sortir ses Bandes qu'on appella depuis sa Révolte *Bandes Fimbriennes* ; & sans trop s'arrêter aux Affaires particulières de son Gouvernement , il s'attacha à affaiblir Mithridate , qui avoit déjà fait d'assez grands progrès.

Mithridate étoit déjà dans un âge avancé , quand Luculle commença cette Guerre. Il avoit dépouillé le Roi de Bithynie , & Ariobarzane Roi de Cappadoce , conquis toute la Grèce , & toutes les Isles , excepté celle de Rhodes. Il avoit très-souvent fait des irruptions dans les Provinces Romaines , où il avoit combattu avec succès. Fameux par mille actions d'éclat , par sa
Conduite,

Conduite , & sa Valeur ; si Ennemi de Rome , qu'il fit exécuter dans un jour l'ordre qu'il avoit donné dans tous les Etats qui lui étoient soumis , de faire mourir cent mille Romains ; occupé du métier de la Guerre , dont il faisoit ses principales délices ; instruit mieux que nul autre à profiter de la Victoire & de ses avantages ; & trouvant dans l'étendue de sa capacité des ressources à ses plus grandes adversités. D'ailleurs , dissimulé , défiant , jaloux , & cruel jusqu'à l'inhumanité ; d'un génie étendu , vaste , & plus capable de nuire que de servir.

Tel étoit Mithridate , auquel on opposa Luculle , jeune homme , qui avoit peu servi à la guerre , & qui montra pourtant par le succès , que la Vertu & la Conduite sont plus l'ouvrage du naturel & du génie , que du tems & de l'expérience.

Le premier endroit , par où il commença ses Victoires , fut le secours qu'il donna à son Collegue Cotta , qui , ayant obtenu le Commandement d'une Armée Navale pour garder les Côtes de la Propontide , & désirant de faire quelque Exploit avant que Luculle , occupé à régler quelques Affaires de sa Province , pût être arrivé , s'avisait de présenter la Bataille à Mithridate , tant par Mer que par Terre : car comme il étoit Consul , toutes les Troupes lui obéissoient. L'envie ridicule , qui lui avoit fait souhaiter de vaincre tout seul , lui fut funeste. Il fut battu de toutes les manieres : il perdit soixante Vaisseaux , & un grand nombre de Soldats de l'Armée de Terre ; & il resta de plus assiégé par Mithridate dans Calcédoine , sans espérance d'aucun autre secours , que de celui que voudroit lui donner Luculle. Le dessein envieux de Cotta ne lui fut pas inconnu ; mais il en eut plus de pitié , qu'il n'en conçut de colere. Il marcha donc à son secours , nonobstant les conseils de tous les Officiers de son Armée , qui , irrités contre Cotta , tâchoient de persuader à Luculle d'entrer dans le Pont , que Mithridate avoit laissé dépourvu , & où même Archelaüs , jadis Lieutenant de ce Roi , & pour lors transfuge dans l'Armée Romaine , l'assuroit qu'il trouveroit tous les Peuples

Tome I.

Nnn

portés à la Rébellion. Il répondit même fort généreusement à tous ces sollicitateurs, qu'il estimoit mieux sauver un Citoyen Romain, que de s'emparer de tous les Etats des Ennemis ; & sans aucun ressentiment contre son Collegue, il alla le secourir avec tout le succès qu'il pouvoit espérer.

Il poursuivit ses Avantages contre Mithridate, qui, ayant quitté Calcédoine, alla assiéger Cyzique, avec beaucoup de vigueur, & avec d'autant plus d'espérance de la prendre, qu'il seroit difficile de la secourir. Cependant, Luculle l'obligea d'en lever le siège, par une conduite si adroite, que ce Prince, le plus rusé homme de Guerre de son tems, en conçut tant de jalousie, qu'il voulut tenter le sort d'une Bataille, pour se venger de ce jeune Général, qui lui avoit si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens, dont il n'avoit que très-rarement reconnu l'artifice.

Mais comme l'Armée de Luculle étoit de beaucoup inférieure à la sienne, & que d'ailleurs les Romains n'avoient point d'autre ressource en Asie que cette Armée, il ne jugea pas à propos de la commettre au sort incertain d'un Combat ; mais en continuant à fatiguer l'Armée de Mithridate par des Partis dans lesquels il avoit presque toujours l'avantage, à lui couper les Vivres, & à surprendre ses Convois & ses Rafranchissemens, il ruina & défit de telle sorte cette Armée, qu'il obligea Mithridate à se retirer dans le fond de ses Etats.

Ce Prince conçut de sa défaite d'autant plus de douleur, que s'estimant le plus rusé de tous les Capitaines, il se voyoit vaincu par les artifices d'un jeune homme, qui l'avoit forcé à fuir avec précipitation, & entre les mains duquel il seroit même tombé, s'il ne s'en fût garanti par un stratagème adroit. Mithridate fit mettre une Mule chargée d'or entre lui & ceux qui le poursuivoient : l'Avarice arrêta les Romains, qui négligeant de le poursuivre, s'amuserent à partager cette proie.

Ce fut après cette fuite, que Luculle, dont l'Armée avoit reçu

quelques secours , profitant de la Victoire , suivit promptement son Ennemi , entra avec rapidité dans le Pont , prit Nissa , força toutes les Places qui osèrent lui résister , & répandit une si grande terreur dans l'esprit de tous les Peuples , que tous cédèrent à sa bonne Fortune ; & Mithridate lui-même se vit réduit à la nécessité de fortir de ses Etats.

Mithridate , dans cet état , conservant toute la grandeur de son courage , songea aux ressources qui lui restoiént : & n'espérant plus rien chez lui de la Fortune , résolut d'aller mendier du secours chez les Rois étrangers : mais avant que de partir , il donna une preuve de la férocité de son naturel , & de la cruauté barbare à laquelle il étoit naturellement porté.

Il avoit enfermé ses Trésors , avec deux de ses Sœurs , & deux de ses Femmes qu'il aimoit le plus , dans l'endroit de son Royaume le plus éloigné du péril ; & ne pouvant souffrir que ses Maitresses fussent soumises au pouvoir des Romains , il donna ordre à Bacchilides , Eunuque de les faire mourir. La maniere dont elles reçurent cet ordre , méritent quelques réflexions.

Bérénice & Monime furent ces malheureuses Princesses. La première étoit de l'Isle de Chio , & l'autre de Milet. Celle ci étoit célèbre , par la résistance constante avec laquelle elle rejetta toutes les propositions de Mithridate , qui en étoit violemment amoureux , & auquel elle ne se rendit enfin , qu'après qu'il l'eût déclarée Reine , qu'il l'eût appelée sa Femme , & qu'il lui eût envoyé le Bandeau Royal ; Cérémonie essentielle dans le Mariage des Rois de cette Province : encore ne se rendit-elle qu'avec beaucoup de regret , & pour satisfaire aux vœux de sa Famille ; qui fut éblouie de l'éclat de la Couronne , & de la Puissance de Mithridate , qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Elle s'abandonna à une mélancolie mortelle , que la servitude où Mithridate tenoit ses Maitresses ; l'éloignement de la Grece où elle désespéroit de retourner , & peut-être quelque passion secrète qu'elle déguisa toujours , rendirent insurmontable.

Nnn ij

Quand Bacchilides leur eût annoncé les volontés du Roi ; qu'elles pouvoient choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le moins rude , Monime s'arrache le Bandeau Royal qu'elle portoit toujours sur sa tête , & se l'attachant au cou elle veut s'en étrangler ; mais le Bandeau se rompt , & la laisse dans un état pitoyable. *Malheureux Bandeau ! s'écrie-t-elle en le foulant aux pieds , tu m'as annoncé tous mes malheurs. Tu as été le gage de ma contrainte & de mon esclavage : ne pouvois-tu du moins me servir à en terminer le cours ?* Après avoir donné ces marques de ressentiment , elle se fit poignarder avec fermeté par ce Ministre des cruautés du Roi.

Bérénice prend du poison avec une fermeté admirable , & obéit sans murmure aux fureurs d'un Amant barbare.

Les deux sœurs du Roi , Statira & Roxane , suivirent l'exemple de Bérénice. Roxane , après avoir longtems gardé un profond silence , avala du poison , & mourut sans prononcer une seule parole.

Pour Statira , après avoir témoigné la douleur que lui caufoit la défaite du Roi , loua hautement sa conduite , & chargea Bacchilides de le remercier de son souvenir , qui , dans la déroute de ses Affaires , lui faisoit prendre soin de les arracher par une prompte mort à la honteuse Servitude des Romains , dont elles auroient infailliblement éprouvé l'insolence , & qui les auroient du moins exposées à l'ignominie du Triomphe. Dignes sentimens d'une Héroïne Barbare , & sœur de Mithridate !

Cependant , on peut comprendre , par ces pitoyables effets , l'état déplorable de Mithridate , à qui il ne resta point d'autre ressource que d'aller se jeter entre les bras de Tigrane , Roi d'Arménie , son Gendre , dont il avoit été jusqu'alors assez méprisé.

Luculle s'enrichit des dépouilles de son Royaume , & s'empara de toutes ses Villes , parmi lesquelles quelques-unes des plus éloignées auroient mérité , par leur résistance , d'être abandon-

nées à la discrétion du Soldat victorieux : mais sa douceur naturelle ne lui permit jamais de souffrir aucun pillage ; & ce fut-là le premier grief qui lui suscita dans la suite des Révoltes si funestes. Quoiqu'il n'ignorât pas qu'un Général, qui veut être aimé de son Armée, doit lui permettre quelque chose, & que rien n'est plus capable de gagner le cœur des Soldats que la licence, il étoit d'ailleurs prévenu qu'un Général dépouillé d'une Ambition criminelle, & qui n'a nul dessein fatal à la République, n'avoit pas besoin de rechercher l'Amitié des Troupes par des voies si lâches, & par des complaisances si cruelles.

Il est vrai qu'il outroit un peu ce caractère. Observateur exact de la Discipline militaire, il punissoit sévèrement les fautes des Soldats, & ne les récompensoit qu'après les grandes & belles Actions, qui ne peuvent arriver que rarement. Il leur ordonnoit de grands travaux, châtoit leurs insolences les plus légères, & travailloit davantage à rendre les Peuples heureux, qu'à enrichir ses Troupes. Estimable caractère en lui-même ; mais toujours dangereux, & très-souvent funeste.

Quand Luculle eut appris que Mithridate s'étoit retiré chez Tigrane Roi d'Arménie, pour lors Ami & Allié des Romains, il se crut obligé, pour ne rien omettre, d'envoyer à ce Prince un Ambassadeur, pour lui demander le Roi de Pont. Appius Clodius, son Beau-Frere, jeune homme de grande qualité, qui servoit dans ses Troupes, & qui depuis fut la principale cause de leur révolte, fut choisi pour cette Commission. Il alla droit à Antioche, surnommé Epidaphné, où il fut obligé d'attendre quelque tems Tigrane, qui visitoit quelques-unes de ses Provinces.

Ce Roi, qui au commencement n'avoit pas plus de puissance que les autres Rois ses voisins, devint si puissant, par un bonheur dont on a vu rarement des exemples, qu'il étoit communément surnommé Roi des Rois ; & il trouvoit mauvais, que Luculle ne le qualifiât que Roi d'Arménie. Après avoir vaincu

& éteint la Famille des Rois Successeurs du grand Séleucus ; après avoir domté très-souvent , & plus que nul autre, l'orgueil des Parthes , & avoir obligé ces Peuples à se retirer dans les extrémités de leur Empire ; après avoir transporté des Villes Grecques toutes entières dans la Médie , avoir conquis toute la Syrie , la Palestine , & avoir donné des Loix aux Arabes qu'on appelle Scénites ; il régnoit avec une Autorité respectée de tous les Princes d'Asie. Sa Cour étoit composée de plusieurs Rois , parmi lesquels les Historiens nous assurent qu'il y en avoit quatre qui lui servoient de Gardes , & qui étoient placés les jours de Solemnité sur les quatre coins de son Thrône , dans une posture soumise , & qui marquoit leur Servitude. Les Peuples l'honoroient à la maniere des Orientaux , jusqu'à l'Adoration ; & les richesses qu'il possédoit étoient immenses.

Il est peu surprenant qu'en cet état Tigrane fût le plus superbe & le plus orgueilleux Prince du Monde ; séduit principalement par des Flateurs adroits , & par une prospérité qui n'avoit jamais été interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'Audience de ce Prince , lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller , pour donner une plus grande idée de la Majesté Royale à cet Ambassadeur , qui , joignant la fierté de son naturel à celle qui faisoit le principal caractère de sa République , soutint parfaitement la dignité d'un Ambassadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les sujets de Guerre que les Romains avoient contre Mithridate , & la mauvaise foi de ce Prince , qui avoit rompu la Paix sans même chercher des raisons ou des prétextes , il dit à Tigrane , qu'il venoit pour le lui demander ; qu'il étoit dû par mille endroits au Triomphe de Luculle ; qu'il ne croyoit pas , qu'Ami des Romains , comme il avoit été jusqu'alors , il fût en état de le refuser , qu'il le sommoit enfin ; & qu'à son refus , il lui dénonçoit la Guerre : maniere de parler libre & hautaine , que Tigrane n'avoit pas encore

entendue depuis vingt-cinq ans qu'il régnoit , & qui surprit fort sa Cour. Il en fut lui-même un peu ému. Cachant néanmoins le dépit qu'il en ressentoit , & conservant de l'honnêteté pour Appius Clodius , il lui répondit que Mithridate étoit le Pere de Cléopatre sa Femme , que son union avec lui étoit trop étroite , pour pouvoir le livrer au Triomphe de Luculle ; & que si les Romains étoient assez injustes pour lui faire la Guerre , il avoit les moyens de se défendre. Il le renvoya ensuite fort civilement , & lui fit offrir des présens magnifiques , dont Clodius , pour satisfaire à la coutume , fut obligé de prendre une Coupe d'or. On peut , en passant , observer les Honneurs qui se pratiquoient chez des Barbares entre des gens qui se dénonçoient la Guerre.

Pendant que Luculle attendoit la réponse de Tigrane , il donna ses soins au soulagement des Peuples de ses Provinces , que les vexations des Maltotiers Romains avoient réduits dans un pitoyable état. On ne sçauroit dire jusqu'à quel point les Receveurs des Deniers de la République avoient poussé la dureté & la violence. Ces pauvres Peuples étoient obligés de vendre jusqu'à leurs propres Enfans , & quelquefois jusqu'à eux-mêmes pour subvenir à la Taille qui leur étoit imposée , ou pour payer l'intérêt exorbitant à l'Usurier qui leur avoit prêté l'argent , & cet Usurier étoit toujours le Receveur lui-même.

Il étoit peu surprenant que la Bithynie , qu'on avoit vexée plus qu'aucune autre Province , & où les exemples de se vendre soi-même , & de se faire Esclave , étoient si fréquens ; il étoit , dis-je , peu surprenant que cette Province , qui gémissoit sous un joug si insupportable , eût quelque tems auparavant reçu Mithridate , moins en Ennemi , qu'en Libérateur.

Luculle , à qui ces cruautés étoient odieuses , & qui en prévoyoit les dangereuses suites , remédia avec fermeté à ces désordres , régla & modéra les intérêts & les usures , défendit les violences , mit des tempéremens aux tributs , & prolongea les

délais que ces pauvres Peuples demandoient uniquement. On ne sçauroit concevoir combien cette action, qui paroît peu brillante, soulagea de malheureux, & combien il falloit de fermeté pour oser l'entreprendre. Aussi donna-t-elle le dernier coup à la fortune de Luculle.

Personne n'ignore que les Deniers de la République étoient administrés par des Chevaliers Romains, parmi lesquels il y en avoit plusieurs très-considérables par eux-mêmes, par leur Famille, & par leurs Alliances. On a dit avec quelle rigueur Luculle réprima leurs violences en Asie, & l'on doit penser quel ressentiment ils en conçurent. L'intérêt produit toujours les haines les plus fortes & les plus longues : on a toujours des occasions, qui empêchent d'en perdre le souvenir. Plusieurs de ceux, à qui il avoit ôté les moyens de s'enrichir si promptement, avoient de grandes intelligences à Rome ; & prévenus par leur Amour propre, que les justes modérations qu'avoit apportées Luculle étoient une véritable injustice, ils employèrent tous leurs Amis & tout leur crédit, pour tâcher à le faire rappeler d'Asie, où son Autorité étoit un obstacle invincible à leur fortune.

On se plaignit à Rome, que Luculle rendoit cette Guerre éternelle ; qu'après avoir terminé celle de Mithridate, il alloit sans raison en entreprendre une autre, dont le sort étoit incertain, contre Tigane, pour profiter plus longtems du Commandement. Ces bruits & ces plaintes augmentèrent ; & Memmius, Ennemi de la Famille de Luculle, & intéressé par les Publicains dans leur vengeance, les fomenta toujours avec adresse. On verra dans la suite les effets de cette haine.

Luculle, cependant ayant appris le refus de Tigane, ne tarda point à marcher contre lui. L'entreprise paroissoit téméraire, & la Puissance terrible de ce Roi étonnoit tous ceux qui jageoient moins par la valeur des Troupes & par la conduite du Chef, que par la multitude des Soldats. Après avoir laissé six
mille

mille hommes , pour garder le Royaume de Pont , sous les ordres de Sornatius , Luculle , avec douze mille hommes & trois mille Chevaux qui composoient toute son Armée , passa fort heureusement l'Euphrate & le Tigre , & entra dans l'Arménie , où après avoir défait dans de petites occasions quelques Troupes de Tigrane , il obligea ce Prince à sortir de Tigranocerta , grande Ville qu'il avoit fait bâtir , à laquelle il avoit donné son nom , & qu'il avoit peuplée de Grecs & de Medes. Le desir , qu'il eut de la rendre la première Ville de son Empire , avoit obligé tous ses Courtisans , à s'y établir , & à y faire apporter toutes leurs richesses ; si bien qu'on disoit , qu'elle étoit la plus riche Ville d'Asie. Luculle l'assiégea , moins pour en avoir le butin , que pour attirer Tigrane à son secours , & l'obliger à une Bataille ; persuadé , qu'il ne laisseroit point prendre une Ville si considérable , & qui lui étoit si chère. En effet , ce Prince avoit résolu de la secourir ; & ce ne fut que pour suivre les conseils de Mithridate , qu'il se défit pour quelque tems de ce dessein.

Nous avons de la peine à comprendre aujourd'hui , comment une Armée de douze mille hommes pouvoit assiéger une grande Ville , telle qu'étoit Tigranocerta , & souhaiter de donner bataille à une Armée nombreuse.

Cependant , tous les Rois voisins , alliés , & tributaires de Tigrane , étant arrivés à son Armée , il méprisa le conseil de Mithridate , qu'il crut lui envier la gloire de vaincre un Ennemi par lequel il avoit été vaincu : & prévenu , avec assez de fondement , de la grandeur de ses forces , il se mit en campagne , résolu de secourir sa Ville favorite , se plaignant de n'avoir que Luculle à combattre , & non pas tous les Capitaines Romains.

Son Armée étoit composée de cent cinquante mille hommes de pied , & de cinquante-cinq mille Chevaux , outre vingt mille Tireurs de fronde & de trait ; & trente-cinq mille Pion-

Tome I.

0000

niers. Tigrane y étoit suivi de plusieurs Rois, & de plusieurs Princes, dont quelques-uns servoient avec toutes leurs Troupes à leurs propres dépens; & tous les grands Seigneurs de ces Provinces y avoient suivi leurs Rois, avec leur plus magnifique équipage. Quand cette Armée fut arrivée sur le Mont Taurus, & que Tigrane eut découvert l'Armée Romaine campée devant Tigranocerta, il ne put s'empêcher de se moquer du petit nombre de ses Ennemis, qui véritablement paroissoient peu propres à vaincre une si formidable Puissance.

Cependant Luculle, ayant laissé quelques Troupes pour continuer le siège, marcha avec environ dix mille hommes, mille Tireurs de fronde, & toute sa Cavalerie, au devant de Tigrane, auquel tous ses Lieutenans demanderent qu'il voulût accorder à quelqu'un d'entre eux la Commission d'aller défaire Luculle, sans mettre toute son Armée & sa Personne Royale dans une partie si inégale; & c'est sur cela qu'on dit, que le Roi dit fort agréablement, *S'ils viennent comme Ambassadeurs, ils sont un peu trop : s'ils viennent comme Ennemis, ils sont bien peu.*

Luculle ne laissa pas de s'avancer toujours, & de se venir camper dans une Plaine le long d'une petite Riviere, & dès la pointe du jour, le 6 Octobre, jour estimé malheureux par les Romains, & dont il dit qu'il changeroit le sort en le rendant heureux par une Victoire, il rangea son Armée en Bataille, & la fit passer à gué la Riviere, sans que qui que ce soit s'opposât à son passage, les Ennemis ne pouvant s'imaginer qu'il osât les attaquer. Ce mouvement, pourtant, qui n'étoit plus équivoque, ayant été apperçu de Tigrane, *Quoi !* dit-il, *ils viennent donc à nous ?* Et sans perdre de tems, il donna l'Aile droite de son Armée au Roi des Médes, & la gauche au Roi des Abiadéniens, s'étant réservé pour lui le Corps de Bataille, où étoient ses Gardes, ses Courtisans, & les plus grands Seigneurs.

Luculle s'empara d'abord d'une petite éminence, où il monta

lui-même le premier, suivi de quelques Troupes Romaines & Gauloises; & voyant de-là toute l'ordonnance des Ennemis, *C'en est fait*, s'écria-t-il, *la Victoire est à nous*: & dès-lors, il fit charger l'épée à la main les Médes, qui, ne pouvant se servir, ni de leurs traits, ni de leurs lances, parce que les Soldats Romains les pressoient de trop près, se trouverent dans une étrange confusion. La pesanteur de leurs armes, qui les chargeoit, ne leur permettoit pas de fuir aussi promptement qu'ils auroient souhaité: de sorte qu'ils s'embarrassèrent les uns les autres, & que dans le penchant de la Colline, où se passoit l'Action, ils se précipiterent sur leurs Camarades, qui, effrayés du désordre des premiers, prirent la fuite; & insensiblement la frayeur se communiqua à toute l'Armée de Tigrane, qui fut entièrement défaite sans résistance. Jamais la terreur ne produisit un si prodigieux effet, & jamais l'on ne vit moins de défense. Le carnage fut si grand du côté des Vaincus, qu'il y mourut cent mille hommes de pied, & qu'il ne se sauva que très-peu de Cavalerie; & ce qui paroît incroyable, les Romains n'y perdirent que cinq hommes, avec une centaine de Soldats blessés. Tigrane se sauva avec précipitation, & perdit son Diadème, qui fut porté à Luculle, à qui il servit depuis dans son Triomphe.

On n'avoit point encore entendu parler d'une si extraordinaire Victoire: le nombre des Vainqueurs ne faisoit que la vingtième partie des Vaincus; & cependant ils eurent honte d'avoir battu une si grande Armée avec si peu de résistance.

Les Ennemis de Luculle, à qui un si heureux succès ôtoit les moyens de le blâmer sur l'entreprise de cette Guerre, & qui étoient confus de lui avoir reproché sa témérité, attribuèrent cette Défaite à une Fortune aveugle & extraordinaire à laquelle la valeur & la conduite du Général n'avoit que très-peu de part. Foible & ordinaire ressource d'une Envie maligne, qui veut diminuer la Gloire des grands hommes.

Luculle ne tarda pas après sa Victoire à entrer dans Tigrane

O o o o ij

nocerta , qui se rendit à discrétion , & où le butin fut infini. Chaque Soldat eut huit cens drachmes d'argent pour récompense de sa Valeur ; & il fut permis à tous les pauvres Grecs , Ciliciens , Médes , &c. transportés , de se retirer chez eux. On leur donna même de quoi fournir aux frais de leur voyage ; Générosité , qui rendit Luculle aimable chez tous ces Peuples.

Tous les Princes voisins envoyèrent des Ambassadeurs au Général des Romains , pour le féliciter sur sa Victoire. Plusieurs qui jusqu'alors avoient été dans les intérêts de Tigrane , furent des premiers à s'acquitter de cette civilité. La prospérité attire toujours ces complimens. Le Roi des Parthes en envoya comme les autres ; & ses Ambassadeurs prirent même beaucoup de soin d'amuser Luculle de l'espérance d'une Ligue , tandis qu'il apprit d'ailleurs , que ce Roi faisoit un Traité secret avec Tigrane & Mithridate. Ses prospérités lui firent concevoir le dessein de faire encore la Guerre au Roi des Parthes , pour avoir la gloire d'avoir domté toute l'Asie. Il manda à ses Lieutenans de venir se joindre à lui , & donna ordre à tous les préparatifs nécessaires pour une Expédition de cette importance ; mais dans le tems qu'il fallut partir , les Soldats refuserent absolument de le suivre.

Les murmures de quelques mécontents excitèrent une Révolte que Luculle ne put appaiser qu'en restant en Arménie. Il se contenta d'attaquer Artaxata , qui en est la Capitale.

Tigrane , auquel Mithridate étoit joint , courut au secours de cette Ville , d'où dépendoit le reste de son Royaume. Il avoit une Armée considérable , composée du reste & du débris de la première , & de quelques Troupes levées dans ses Etats les plus éloignés. Mithridate , dont la valeur étoit connue & l'expérience très-respectée , la commandoit en effet sous le nom de son Gendre : & l'un & l'autre , honteux de leurs malheurs , & prévoyans leur entière ruine , s'ils ne s'opposoient avec force aux progrès des Romains , voulurent encore tenter le sort d'une Bataille.

Le Roi de Pont s'attacha avec soin à prendre les postes les plus

avantageux, & rangea cette Armée avec toute la conduite d'un sçavant Capitaine; mais ces Troupes si bien conduites ne soutinrent pas un moment le choc des Soldats Romains, & cédèrent d'abord aux Légionnaires. Leur fuite fut honteuse & sanglante: le carnage dura toute la nuit; & si les Barbares perdirent plus de gens dans la première Bataille, ils perdirent ici plus d'Officiers. Mithridate, désespéré de la lâcheté de son Armée, fut entraîné lui-même dans leur fuite, & contraint de les imiter, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains.

La Fortune ne s'étoit jamais déclarée plus favorablement pour personne, qu'elle avoit fait jusqu'alors pour Luculle: il venoit de vaincre en deux Batailles rangées, avec une poignée de gens, les deux Puissances de l'Asie les plus formidables aux Romains.

Ses Ennemis, qui étoient puissans, comme je l'ai déjà dit, & en grand nombre, ne cessioient de déclamer à Rome contre les longueurs de la Guerre d'Asie. « Luculle, disoient-ils, peu content d'avoir vaincu Mithridate, sujet unique de sa Commis-
» sion, a attaqué Tigrane de propos délibéré, & a donné à la
» République ce puissant Ennemi. Après avoir eu quelque heu-
» reux succès contre ce Roi, par un effet de la Fortune, il songe
» encore à aller attaquer les Parthes, pour se faire un Comman-
» dement éternel, & une Autorité qui ne finisse point. Il occu-
» pe, cependant, ajoutoient-ils, toute la Cilicie, toute l'Asie, la
» Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Royaume de Pont,
» l'Arménie, & toutes les Terres qui sont jusqu'au Fleuve Pha-
» sis, & prive la République du Revenu de ces Provinces, sous
» prétexte d'entretenir la Guerre, mais en effet, pour s'enri-
» chir. »

Ils disoient que Luculle avoit amassé dans cette Expédition, & sur-tout dans le pillage des Maisons Royales de Tigrane & de Mithridate, des Biens qui surpassoient la fortune d'un Particulier, tandis que les Soldats vivoient dans une grande indi-

gence, & n'avoient que très-peu de récompense & point de part aux Dépouilles. Memmius parla fortement en cette occasion contre Luculle; & Lucius Quinctius, l'un des Préteurs acheva de déterminer le Peuple à lui donner un Successeur, qui finit plus promptement la guerre.

Pompée, dont les chagrins contre Luculle n'avoient point été dissipés par le tems, ni par l'éloignement, & qui, glorieux des Victoires qu'il avoit remportées en Espagne, & de celle qu'il venoit de ravir à Crassus en Italie, souffroit avec douleur la réputation que s'acqueroit un Homme qu'il avoit toujours regardé comme son Rival, & dont les Victoires étoient si considérables: Pompée, dis-je, sollicita ce Gouvernement. Le Peuple, qui l'avoit accablé d'honneurs, & qui le voyoit à Rome dans tout l'éclat que donnent les Richesses, les Amis, & la Fortune, le lui accorda. Luculle fut rappelé, & Pompée fut déclaré son Successeur.

Le Sénat, & tout ce qu'il y eut de gens raisonnables, eurent beau représenter l'injustice qu'il y avoit à priver un homme de la Gloire de terminer une Guerre qui touchoit presque à sa fin, après l'avoir conduite avec tant de gloire & tant d'avantage pour la République. « Est-ce ici, disoit-on, le prix dont on récompense les Victoires de Luculle? N'a-t-il subjugué tout le » Royaume de Pont, chassé Mithridate, vaincu Tigraue, pris » tant de Villes, & si fort étendu les bornes de l'Empire, que » pour préparer à Pompée l'honneur du Triomphe? Et cet homme qui vient de le voler à Crassus, est-il en droit de le ravir » à tous les Capitaines Romains: ou bien, en veut-il seulement » à toute la Maison Licinienne? »

Toutes ces raisons solides & véritables furent inutiles contre une Multitude entièrement prévenue pour Pompée, dont l'Autorité commençoit déjà à être redoutable, & à qui l'on donna trop de pouvoir, pour prétendre qu'il pût ensuite se résoudre à souffrir l'égalité.

Les premières nouvelles des volontés du Peuple, arrivèrent à l'Armée de Luculle, & acheverent d'y former la Révolte, que la sévérité du Général, la liberté insolente des Soldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius, avoient commencée.

Clodius étoit Frere de la Femme de Luculle ; & il étoit si débauché, qu'il donna occasion de dire qu'il aimoit sa Sœur, & qu'il avoit avec elle un commerce criminel. Ce bruit répandu dans Rome n'étoit ignoré de personne, & donna sans doute à Luculle tous les chagrins qu'un homme délicat peut ressentir en pareille occasion. Il obligea Clodius à aller servir sous lui en Orient, où il espéroit que l'éloignement effaceroit de son esprit une idée si coupable, & feroit oublier au Public ses soupçons. Clodius servit en effet sous lui, & fut employé, comme j'ai dit, à cette Ambassade, dans laquelle il soutint fort bien son caractère. Mais, soit qu'il fût trop fier pour pouvoir obéir à un autre, ou qu'il sût mauvais gré à Luculle de l'avoir obligé de quitter les délices de Rome dans lesquelles il étoit si agréablement plongé, ou qu'il eût enfin quelque autre sujet de haïr Luculle, il est sûr que Clodius corrompit d'abord les Bandes Fimbriantes, qui étoient des Troupes faciles à séduire. Il prenoit part aux fatigues des Soldats, & leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux, d'être obligés de servir si longtemps, sous un Général sévère & avare, dans un Climat éloigné, sans terre & sans récompense, tandis que leurs Compagnons, dont les Conquêtes étoient très-médiocres, s'étoient enrichis sous Pompée. De semblables discours, soutenus par la naissance de Clodius, & accompagnés d'une manière obligeante & populaire qu'il affectoit, firent une telle impression sur l'esprit des Soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle d'en être maître. La Révolte fut manifeste & générale, & l'on dit hautement que le tems de lui obéir étoit expiré, & qu'on ne devoit plus le reconnoître pour Général.

Mithridate , ayant appris le désordre qui étoit dans l'Armée Romaine , vint , avec le peu de Troupes qu'il pût ramasser pour en profiter. Il vainquit , sans beaucoup de difficulté , un Lieutenant de Luculle , qui vouloit lui résister avec quelques Soldats fidèles , mais qui ne put empêcher ses progrès qui augmentoient chaque jour , & qui commençoient à faire craindre un changement entier , quand on apprit que Pompée , Général de l'Armée d'Asie , étoit prêt d'arriver.

Cet homme , qu'on connoissoit déjà sous le nom de Grand , le premier & le plus puissant de la République sans contestation , & à qui l'aveuglement du Peuple & du Sénat avoit donné une Autorité si étendue : cet homme , dis-je , fameux par ses Triomphes & par ses Victoires , dont les Entreprises , conduites par la Fortune même , avoient toujours eu des succès si favorables , étoit regardé avec admiration de tout le monde , principalement dans cette Armée , où il n'étoit connu que par la Renommée qui grossit toujours les choses , & où l'Envie & la Haine qu'on avoit déjà pour Luculle auroit fait recevoir agréablement un autre Commandant.

Il arriva , avec une joie secrète de chasser son Ennemi & son Rival : & la première démarche qu'il fit , en arrivant dans les Provinces de son Gouvernement , fut de défendre qu'on obéît à Luculle ou à ses ordres : démarche , à mon sens , peu généreuse , & qui marquoit trop ses sentimens de jalousie ou de vengeance.

Luculle ressentit moins cet affront , que l'injustice de Rome , qui reconnoissoit si mal sa fidélité & ses services. Il plaignit le malheur d'une République , où le Peuple & la Multitude commandoient : & quoiqu'en effet il fût très-mortifié d'un traitement si indigne , il le soutint pourtant avec fermeté ; & voulut même , pour satisfaire pleinement à son devoir , attendre Pompée , lui parler , & lui donner des Instructions nécessaires pour l'utilité de la République.

Cette

Cette Entrevue se fit dans un Bourg de Galatie, & quoiqu'elle se passât entre des personnes qui s'aimoient peu, on ne laissa pas d'y observer toutes les marques extérieures d'honnêteté & de considération, que les grands hommes se doivent l'un à l'autre. Les Faisceaux, qu'on portoit devant eux, étoient entourés de Lauriers, pour marquer leurs Victoires: ils étoient eux-mêmes, la première fois qu'ils se saluerent, revêtus de la Cotte d'Armes de Pourpre, & suivis de leurs principaux Officiers. Ils se féliciterent d'abord l'un l'autre sur leurs progrès & leurs Victoires; & pendant quelques jours, ils se parlerent avec assez de politesse: mais enfin, il est mal-aisé que des Ennemis se voyent longtems sans s'aigrir.

Pompée reprocha à Luculle ses richesses immenses, cette quantité prodigieuse de Vases d'or & d'argent, les Pierrieres inestimables qu'il avoit amassées, dont il avoit été plus avide, que de l'honneur de vaincre Mithridate & Tigrane; qui, s'ils eussent été moins riches, auroient moins senti les Armes Romaines sous un Chef aussi insatiable que lui.

Luculle se justifia, avec beaucoup de vraisemblance: & sans désavouer les richesses, il défia qu'on put l'accuser d'avoir vexé les Peuples; puisqu'au contraire, il avoit réprimé les Usures & les duretés des Publicains. « Je n'ai point souffert, dit-il, » qu'on pillât aucune Ville; & cette voie cruelle d'amasser de » l'argent m'a été inconnue. Après les grandes Batailles, j'ai » récompensé plus que nul autre la valeur des Soldats. J'ai fourni » aux Peuples transportés à Tigranocerta de quoi s'en retourner » dans leur Pays, & toute la Grèce public là-dessus ma générosité. L'on ne peut pas ignorer à Rome, que j'ai soutenu toute » cette Guerre sans toucher à l'Epargne, ni aux Deniers de la » République; faisant toujours des frais immenses des dépouilles » & du butin des Ennemis. Que si, après tout cela, ajouta-t-il, » mon bonheur & mes Conquêtes m'ont fourni des moyens » d'amasser des richesses, je ne crois pas en être coupable; & je

Tome I.

P p p

»ferai connoître aux Romains, que j'en sçais le véritable usage. »

Après s'être justifié sur cet article, il reprocha à Pompée son Ambition effroyable, & sa Jalousie, qui lui faisoit regarder comme Ennemis tous ceux qui acquéroient quelque réputation, & dont le Mérite trop brillant lui paroissoit un obstacle à son élévation.

Leurs reproches furent aigres, & leurs discours ne finirent que par une rupture ouverte. Luculle partit, & laissa Pompée commandant dans ces Provinces, où il lui fallut peu de peine, pour vaincre des Peuples déjà soumis.

Luculle arriva à Rome, où ses Ennemis dont la haine n'étoit pas encore satisfaite, voulurent lui disputer l'honneur du Triomphe, sous prétexte qu'il n'avoit pas mis fin à la Guerre: mais après avoir dissipé leurs fausses raisons, il triompha sous le Consulat de Cicéron, avec beaucoup d'applaudissement.

C'est ici que commence la Vie privée de ce Grand Homme, qui n'est guères moins illustre dans sa Retraite, que dans ses plus éclatantes Victoires.

Après avoir répudié Clodia sa Femme, dont la conduite déréglée exigeoit ce salaire; après avoir encore répudié pour la même raison Servilia sa seconde Femme, sœur de Caton, & qui fut depuis Maitresse de César, & Mere de Brutus; il se retira autant dégoûté du mariage que des Affaires de la République, ne parut que très-rarement au Sénat, & refusa constamment de se mettre à la tête d'un Parti contre Pompée, dont la Tyrannie commençoit à intimider cet Ordre. Il dit à ses Amis qui l'en sollicitoient, « Que la Fortune avoit des bornes prescrites; qu'il avoit éprouvé ses faveurs autant que nul autre, » mais que ses revers étoient arrivés; que la science d'un homme d'esprit consistoit à connoître les tems; & qu'il falloit » soutenir dans une Vie privée la Dignité de la Gloire qu'on s'étoit acquise par les Armes. »

C'est dans cette Vie Privée, qu'il montra que ses richesses n'étoient point en lui l'effet d'une cupidité basse, & d'une avarice fordidie. Plus avide de les répandre, que de les amasser, il fit construire ces superbes Edifices, dans lesquels les Montagnes percées, la Mer conduite par de longs Canaux, les Ares & les Portiques, ont été les Monumens de sa magnificence.

Il fit cette riche Bibliothèque, qu'il remplit de Livres les plus précieux & les plus recherchés, dont l'usage étoit destiné à tous les Sçavans.

Il ne jouissoit lui-même d'un doux loisir, que pour aller conférer dans ces sçavantes Galeries, où les Disputes Philosophiques, & les Dissertations Académiques, partageoient presque tout son tems.

Il faut avouer qu'il joignoit à toutes ces choses la magnificence d'une Table somptueuse, à laquelle quelques-uns ont trouvé à redire. Pompée lui-même ne pouvoit s'empêcher d'en admirer souvent l'ordre, la délicatesse, & la profusion : il souffroit avec peine cette magnificence, quoique la Retraite où vivoit Luculle ne fit plus d'obstacle à son Ambition. Il marqua son aigreur contre ces délicatesses recherchées, lorsque les Médecins lui ayant ordonné au sortir d'une maladie de manger une Grive, & la saison ne permettant pas d'en trouver ailleurs que dans les réserves de Luculle, il ne voulut point souffrir qu'on allât y en chercher, & dit à son Médecin, *Quoi ! je mourrois donc, si Luculle n'étoit pas voluptueux ?*

Mais Cicéron, qui vivoit familièrement avec Luculle, sévère autant que nul autre pour les mœurs & pour la conduite de la vie, ne blâma jamais cet excès, & crut que Luculle devoit rendre à la République, par ses magnificences, les richesses qu'on l'avoit accusé d'avoir amassées par avarice.

Le Peuple, que les profusions enchantent toujours, voulut plusieurs fois lui faire ressentir ses grâces ; mais Luculle les négligea, & ne voulut plus se fier à une capricieuse Multitude,

PPP ij.

dont on ne peut jamais moins s'assurer , que lorsqu'elle paroît agir avec plus d'ardeur.

Il continua sa vie agréable & délicate , jusqu'à ce que son esprit affoibli par un breuvage empoisonné , dont on n'a jamais bien sçu la cause , obligea son Frere M. Lucullus à prendre l'administration de ses Affaires. Son corps ne tarda pas à s'affoiblir , & il mourut peu de tems après , regreté de tous ceux qui , prévoyant les désordres que la Puissance de Pompée alloit causer , le regardoient comme le seul qui auroit pu y remédier.



RÉFLEXIONS
SUR DIVERS
ROMAINS
ILLUSTRES;
SÇAVOIR,

SUR LE MEURTRE DE CÉSAR.

SUR LÉPIDE.

SUR MARC-ANTOINE.

SUR AUGUSTE.

VIE D'OCTAVIE SŒUR D'AUGUSTE.

SUR LIVIE.

SUR JULIE.

SUR L'INFIDÉLITÉ DES FEMMES CHEZ LES ROMAINS.

SUR LES SPECTACLES DES ROMAINS.

* DE LA NAVIGATION DES ROMAINS.

THE
CIVIL SERVICE
COMMISSION

OFFICE OF THE
COMMISSIONER
WASHINGTON, D. C.







QUELQUES
RÉFLEXIONS
SUR LE MEURTRE
DE
CÉSAR.

JULES CÉSAR s'aveugla si fort , après avoir usurpé la Suprême Puissance à Rome , & après avoir réduit en servitude la Ville du monde qui se piquoit le plus d'aimer la Liberté , qu'il crut être en sûreté sur la foi de sa douceur & de sa clémence : de telle sorte qu'on vit en lui un Usurpateur violent marcher au milieu d'une Ville asservie , sans Gardes & sans aucune suite qui pût le défendre d'une insulte.

Il est vrai qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre du Peuple , par lequel il étoit monté à cette haute Puissance ; mais pouvoit-il ignorer les adorations qu'avoit eues le Sénat pour Pompée son fameux adversaire , dont on pleuroit encore l'indigne mort ? D'ailleurs , quand on est revêtu de la Souveraineté , on ne peut éviter de faire des mécontents , quelque soin qu'on prenne pour satisfaire tout le monde. Cassius sentit un chagrin cuisant , pour certaine préférence que César marqua en faveur de Brutus dans leur Préturé. Falloit-il douter que les mécontents pren-

droient le prétexte de la Liberté publique pour exécuter leurs ressentimens particuliers ? Et en effet , l'amour de la Patrie ne fut point à coup sûr le motif qui détermina Cassius : homme , qui avec beaucoup de mérite , étoit par son naturel bien éloigné de cette sévérité de Vertu. Decimus Brutus , & quelques autres Conjurés , paroissoient encore bien peu propres à se laisser conduire par le seul desir de la Liberté dans un attentat aussi grand qu'étoit celui du meurtre de César.

Jules devoit craindre l'amour de la Liberté dans quelques-uns , les mécontentemens de quelques-autres , & l'envie de plusieurs , qui avoient eu assez d'autorité dans l'Etat , pour oser prétendre d'y commander , ou pour le moins , de ne pas obéir.

Il faut pourtant avouer , qu'il ne voyoit personne dans la République en état de faire une si grande entreprise. Pompée étoit mort , & ses enfans étoient dispersés : il y avoit longtems que Crassus avoit péri contre les Parthes ; Caton s'étoit donné la mort , Cicéron s'étoit raccommode avec assez d'apparence de bonnefoi , Antoine & Lépide étoient ses plus fidèles Amis & les Compagnons de sa fortune ; & il n'auroit jamais pu penser que Brutus , qu'il avoit comblé de bienfaits , & qu'il regardoit peut-être comme son Fils , fût capable de former un pareil dessein.

Ce fut pourtant cette dernière qualité qui détermina Brutus , comme on prétend , à cette terrible exécution. Il voulut effacer le soupçon de la honte de sa naissance : & par une action dénaturée , s'il étoit Fils de César , ou pour le moins très-ingrater , s'il n'en étoit que l'Ami , il ouvrit la porte à la Monarchie , qu'il se vanta de vouloir fermer.

Il devoit moins recevoir les bienfaits de César , si la vertu ne pouvoit supporter un Tyran ; & en quelque sens qu'on veuille raisonner , l'action de Brutus , tout vertueux , tout grand homme qu'il étoit , a beaucoup de la trahison & de la perfidie. Mais c'étoit une dangereuse maxime reçue autrefois dans les Républiques ,

bliques, qu'on pouvoit commettre tous les plus grands crimes, pour sauver la Liberté de la Patrie.

Qu'il me soit permis d'examiner en passant, quelle dût être la douleur de Servilie à la mort de César, son amant depuis si longtems, & si parfaitement aimé, & massacré par la main de son Fils: Les Historiens ont négligé de nous apprendre ce que devint cette Femme, aussi malheureuse Mere, que malheureuse Maitresse. Elle dut se reprocher la premiere source de ses désordres; & je doute qu'on eût pu nous donner rien de plus touchant que l'Histoire de Servilie depuis ce tems.

César, cependant, ne manquoit pas d'amis fidèles, qui craignoient chaque jour une voie de fait, dans un Pays, où rarement les grandes élévations avoient été impunies, & où presque tous ceux qui avoient aspiré à la Souveraineté, étoient morts de mort violente: le seul Sylla s'étoit garanti de ce sort, par l'abdication qu'il fit de la Dictature. Ils faisoient aussi une autre considération, qui étoit qu'on avoit observé que personne ne s'étoit élevé contre le Sénat, & par les mains du Peuple, sans périr malheureusement; & il étoit certain que César n'étoit monté à la toute-puissance, que par la Faction opposée au Sénat. C'étoit un reste du Parti de Marius; c'étoient les débris des Amis de Catilina; enfin, c'étoient les Ennemis de Pompée & du Sénat. Toutes ces considérations obligerent les Amis de César à lui représenter très-souvent, qu'il y avoit beaucoup d'imprudence à n'être pas sur ses gardes, lorsque tout devoit le faire appréhender. Mais que ne présume pas de sa fortune un homme accoutumé à être heureux! César négligea leur avis; bien persuadé d'ailleurs d'une vérité très-constante, qui est que s'il s'élevoit des conjurations contre sa vie, tous les Gardes du monde ne pourroient le sauver, parce que les Conjurés prendroient des mesures assez justes pour le surprendre: & il croyoit même indigne d'un homme tel que lui, d'être continuellement obligé à prendre soin de sa vie. *Il vaut mieux, disoit-il à ceux qui l'im-*

portunoient sur cet article, *mourir une fois, que de craindre si souvent de mourir.*

L'élévation de son esprit ne lui permit pas d'ajouter foi aux présages fâcheux, ni aux prédictions funestes des Ides de Mars; il avoit fait profession toute sa vie de mépriser ces sortes de superstitions, & nous lisons en plusieurs endroits, qu'il n'a jamais eu attention à ces sortes de choses, que lorsqu'elles pouvoient servir à son avantage.

Cependant, les Ides de Mars furent réellement le terme de sa vie. La conjuration fut faite, elle fut grande, elle fut secrète; les Conjurés furent les Sénateurs, & presque tous les meilleurs Amis; son Fils Brutus en fut le Chef, Cassius le seconda. On tint Antoine sous des prétextes à la porte du Sénat, tandis qu'on massacroit César, qui, surpris de se voir entouré, & immédiatement après frappé par derrière, voulut tâcher à se défendre; mais il voit venir à lui son Fils Brutus le poignard levé: *Tu quoque, mi Brute*, lui dit-il. Ce sont-là les dernières & les seules paroles que ce grand homme, le vainqueur des Gaulois, de Pompée, & du Sénat, le Maître de la République & du monde, prononça en se voilant le visage, & se laissant mourir sans aucune marque de résistance, de douleur, de plainte, ni de foiblesse.

Il me semble d'avoir remarqué que les deux Gracques, tués dans les émeutes du Sénat, moururent tous les deux à peu près de même, sans mot dire, & sans marquer aucune résistance. Leur Patrie armée contre eux leur sembloit un Juge légitime qui les punissoit. On trouve chez les Romains quelques exemples semblables sur ce point.

Les peu clairvoyans crurent que Rome alloit être libre après cette mort. Les Meurtriers furent autorisés dans la Ville. Tout le Sénat étoit pour eux; & Antoine, à qui la Dignité de Consul, qu'il possédoit, donnoit un titre légitime pour poursuivre le crime commis par les Conjurés, fut obligé, après beaucoup

d'efforts inutiles & impuissans, de s'accorder avec Cassius & avec Brutus : Accommodement, certes, qui ne fut qu'en apparence ; mais qui démontre la force du Parti des Conjurés, qui résistèrent sans peine à la puissance du Consul dans le Sénat, & même à la colere passagere & tumultueuse du Peuple ému par la Harangue d'Antoine, & par la chemise sanglante de César montrée à propos par ce Consul dans son discours.

Rome, pourtant, ne fut jamais plus éloignée de la Liberté ; & ce fut ici le commencement de la Monarchie. Et il est sûr, que si César eût vécu, & fût mort naturellement, on pouvoit beaucoup plus naturellement espérer la Liberté après sa mort, sur-tout, ce Dictateur n'ayant point de Fils légitime, qui pût lui donner la tentation de vouloir perpétuer la Dictature ou la Royauté dans sa famille. Et il n'est pas croyable, qu'Octave qu'il avoit adopté, parce qu'en effet c'étoit son plus proche Parent, mais qui lui ressembloit si peu en toutes manieres : il n'est, dis-je, pas croyable, qu'Octave l'eût obligé à continuer en sa faveur un attentat d'Usurpation contre sa Patrie, dont il avoit eu pour soi-même tant de remors, & qu'il adoucissoit par une clémence & par une inclination bienfaisante, dont ses plus cruels Ennemis ne disvenoient pas. Et d'ailleurs, César pouvoit excuser, & excusoit en effet, sa Dictature, par le beau prétexte du bien & de la nécessité de l'Etat ; prétexte qui n'auroit été en aucun sens recevable pour lui donner un Successeur : car réellement, depuis les dernières affaires de Marius & de Sylla, depuis la Conjuraison de Catilina & les Supplices des Conjurés, depuis les mouvemens de Claudius & les événemens de Cicéron, depuis l'élévation extrême de Pompée comblé en mille manieres d'honneur & de dignités ; depuis enfin tant de Révolutions, qui avoient assez secoué l'Etat, pour faire craindre sa ruine tout-à-fait prochaine, chacun voulant gouverner & administrer ; la République avoit sans doute besoin, pour se remettre dans un état tranquille & naturel, d'avoir

pour quelque tems un Maître, qui fit cesser l'Ambition démesurée des Grands, & donnât le repos au Peuple & au Sénat, dont on avoit vu périr malheureusement les principaux Sujets dans les Discordes civiles & domestiques.

Et l'on doit observer que le Peuple, dépouillé essentiellement d'Ambition, ne fut point trop fâché de voir César le Maître.

Cette suprême Domination, qui s'exerçoit avec justice & avec douceur, l'accommodoit beaucoup mieux, qu'une infinité d'égards & de mesures qu'il falloit garder sans cesse pour une quantité de Grands & de personnes puissantes dans la République, dont il falloit briguer les bonnes grâces.

Tous les Sénateurs même, quoique le Sénat fût le véritable Parti opposé à César, n'étoient pas si fâchés d'une Domination, qu'ils prévoyoiient devoir bientôt finir, faute de postérité dans celui qui l'exerçoit, & qui leur donnoit le plaisir de voir abattue l'autorité de tant d'autres, leurs égaux ou leurs inférieurs en naissance, & quelquefois en mérite, que la Fortune, leur Ambition, & l'Intrigue, avoient mis dans une insupportable considération dans la République.

Il n'y avoit proprement que les Grands de l'Etat, & ceux qui s'étoient emparés de la principale autorité, à qui l'élévation de César fût un véritable sujet de désespoir : parce qu'étant revêtus de l'administration & du commandement, il leur étoit très-rude de devenir Sujets ; & quel que fût l'adoucissement dont on se servoit en leur commandant, ils sentoient avec la dernière douleur, que c'étoit toujours obéir, & avoir un Maître.

Ceux mêmes, dans qui la Vertu pouvoit encore agir, & qui, touchés de la servitude de leur Patrie, vouloient en relever la Liberté par grandeur d'ame, & par devoir, comme ils croyoient, ne laissoient pas de trouver dans cette entreprise leur véritable intérêt : & l'amour propre, caché imperceptiblement sous ces beaux dehors de vertu & de devoir, étoit le vé-

ritable ressort qui les faisoit mouvoir avec tant de vivacité.

Pompée, dont la Grandeur étoit énorme, possédoit toute l'autorité, sur-tout depuis que la Guerre fut déclarée. Il n'étoit pas juste qu'il le souffrît dans un autre; sur-tout, ayant lieu de bien espérer par l'exemple récent de Sylla, dont il avoit suivi le parti, au lieu que César paroissoit devoir être opprimé, semblable aux Marius & à Cinna, dont il avoit ramassé les débris.

Toute la Famille de Pompée, très-étendue par rapport à ses Alliances, ne pouvoit pas manquer d'être attachée à la Fortune de ce grand homme, qui alloit toute retomber sur ses Enfants & sur ses Parens, dont le nombre n'étoit pas moins considérable que la qualité. Les Fils sur-tout de Pompée, comme on le voit dans la suite de ces Guerres, étoient dignes par leur mérite personnel d'un plus heureux sort.

Les Marcellus, Métellus, Hortensius, Cicéron, Pison, &c. étoient les Maîtres du Sénat: & quoique plusieurs parmi eux fussent très-mécontents de Pompée, dont ils ne déguisoient point les défauts dans leurs Lettres, ils s'attachèrent pourtant tous à lui, comme à l'unique refuge qui leur restoit dans la perte qu'ils craignoient de faire; persuadés qu'ils étoient, qu'ils pourroient plus aisément détruire le pouvoir de Pompée, s'il étoit vainqueur, que celui de César, qui, n'étant uni qu'aux Soldats, & à quelques Amis fidèles & dévoués, n'avoit point besoin du Sénat pour son appui: c'est-là la principale raison qui réunit tous ces fameux Sénateurs sous les ordres de Pompée, qu'ils n'aimoient point la plupart, & qu'ils sçavoient bien aspirer, pour le moins autant que César, à la suprême Puissance. Mais la digression nous mèneroit un peu loin, revenons au meurtre de César.

Sa Victoire ayant été complete, il ne fut plus question de choisir & de raisonner; tout le monde prit parti: les plus obstinés se rendirent après la mort malheureuse de Pompée, indigne en toute maniere de ce grand homme, l'un des plus renommés

Personnages que le monde ait jamais eus. Cicéron fut obligé à faire la Paix, persuadé par cette Lettre de Cælius, qui lui écrivoit avec plus d'esprit que de probité, que tandis que les Citoyens ne dispuoient qu'avec la langue, on devoit toujours s'attacher au Parti qui paroissoit le plus juste; mais que dès qu'on en étoit venu aux armes, on devoit sans balancer suivre le plus fort. Caton ce farouche & austere Philosophe, n'eut pas d'autre ressource que celle de se donner la mort, avec assez de cérémonie, pour faire croire qu'il s'ôtoit la vie avec regret.

A peine Césâr eut-il joui quelques mois de son Pouvoir, que la Conjuration, qui se forma contre lui, & qui s'exécuta fort heureusement pour les Conjurés, leur fit espérer le retour de l'autorité du Sénat. Mais qu'ils furent éloignés de leur espérance!

Antoine, ami de Césâr par inclination & par reconnoissance, se servit de sa qualité de Consul, pour poursuivre les Conjurés. Leur accommodement fut vain, & ne dura qu'autant qu'il fallut pour prendre des mesures aux uns & aux autres. Octave, Fils adoptif de Césâr, & son premier Héritier, s'unit à Antoine par un lien de devoir: & tous les deux, cependant pensèrent à se revêtir chacun pour le moins d'une partie de l'autorité que Césâr possédoit. Lépide, qui étoit uni à eux, se faisoit, au commencement de ces troubles, de la Dignité de Souverain Pontife, que Césâr avoit laissée vacante, & que personne ne lui contesta pour lors; chacun étant occupé à penser à sa conservation, ou à des desseins plus vastes, & plus importants.

Les deux Chefs des Conjurés sortirent de Rome, par une faute, à mon sens, très-considérable; car adorés comme ils étoient du Sénat, qui les regardoit comme des libérateurs de la Patrie, ils n'avoient pas beaucoup à craindre, le Peuple étant d'ailleurs tout-à-fait apaisé: & si les Troupes, qu'Antoine & les autres Amis de Césâr levoient, les obligeoient à aller de leur côté faire une Armée dans les Provinces où ils avoient le

plus de pouvoir ; ils devoient , ce semble , se partager de telle sorte , que Cassius , qui étoit meilleur homme de guerre , allât construire cette Armée , tandis que Brutus , qui étoit plus propre aux Affaires de la Ville , où il étoit dans une si haute estime , empêcheroit par sa présence que les amis de César ne s'emparaient de Rome & de toute l'Italie. Mais soit que la tête leur tournât , soit qu'ils craignissent quelque retour de conjuration , soit peut-être , comme il est plus croyable , qu'ils se défiasent l'un de l'autre , & qu'étant très-peu liés par inclination , ils voulussent s'éclairer l'un l'autre , ils ne se séparèrent point tant qu'ils restèrent en Italie , & ils ne se quittèrent que lorsque l'un d'eux alla en Syrie & l'autre en Macédoine , Provinces , où chacun d'eux avoit un crédit particulier , & où ils firent en effet des levées considérables. Mais cette défiance & cette antipathie , dont ils étoient mutuellement prévenus , fut la source de leur ruine , & de celle de leur parti.

Il sembla pourtant quelque tems après , que tout alloit réussir en leur faveur. Les Vengeurs de César se divisèrent : Octave & Antoine se firent la guerre l'un à l'autre , quand ils devoient uniquement la faire aux Meurtriers. Le Sénat , pour lors absolument gouverné par Cicéron , fomenta finement la division ; & quoiqu'il penchât davantage du côté d'Octave , il travailloit pourtant avec beaucoup d'art à détruire les Chefs du parti de César par leurs propres armes , & les uns par les autres : & c'étoit-là la politique réelle & véritable de Cicéron , l'ami particulier de Brutus , l'ennemi irréconciliable d'Antoine , l'appui du Sénat , & l'adversaire éternel de ce qui avoit quelque relation avec les amis de Catilina.

Cette division n'auroit pas manqué de rendre les affaires des Conjurés parfaitement bonnes , si Lépidé ne s'étoit joint à Antoine. Et ayant mérité par cette Union , que le Sénat le déclarât ennemi de la République , il pensa avec beaucoup de bon sens aux moyens de se défendre de tous les desseins du Sénat , dont

chacun commençoit à s'appercevoir ; & il fit alors cette fameuse Conférence, où fut conclu le Triumvirat, qui fut la source de la perte des Conjurés, & le commencement de la Monarchie.

Dès-lors, la Liberté cessa entièrement : chaque Triumvir fut Roi dans son département ; & la fortune, le hazard, & la mauvaise conduite de Lépide & d'Antoine, les ayant détruits, Octave, qui depuis s'appella Auguste, resta seul Prince de la République, qu'il fit passer après un Regne de plus de quarante ans, sous le pouvoir de Tibere, Fils de sa Femme, le plus terrible Prince que le Sénat pût jamais éprouver.





F R A G M E N S

S U R

L É P I D E.

O N nous a laissé un caractère de Lépide fort peu avantageux. On l'a dépeint avare, vain, fourbe, sans esprit, sans bravoure, & sans pas une de ces Vertus, qui convenoient au caractère dont il fut revêtu : on s'est récrié contre la fortune, qui l'éleva, & qui le soutint quelques teins, dans le rang sublime de Triumvir, sans aucun mérite, de sa part (a), & l'on a applaudi à cette même fortune, quand elle lui fit sentir ses revers, & le remit dans le triste état où il passa les dernières années de sa vie.

Il se pourroit pourtant bien faire que les mêmes Historiens, qui ont si fort ourré les louanges d'Auguste, & exagéré les défauts d'Antoine, eussent donné un Portrait de Lépide plus conforme à leurs passions, & à l'intérêt du Prince qu'ils adoroient, qu'à la vérité. Et pourquoi ne l'auroient-ils pas fait, puisqu'il est avéré, que de tous les hommes illustres qu'ils nous font connoître, il n'en est pas un dont ils n'ayent, ou flaté, ou altéré le Portrait, selon qu'ils étoient plus ou moins dans les intérêts de ceux auxquels ils sacrifioient la vérité de l'Histoire ?

Quant à Lépide, je crois que si l'on peut examiner les faits

(a) *Nulla virtute tam longam fortune indulgentiam meritus.* Velleius Paterculus, Lib. II.

incontestables de sa Vie , l'on sera obligé de convenir qu'il tenoit un milieu entre les grandes vertus & les grands défauts ; & qu'à lui rendre justice , il n'étoit , ni digne de la fortune à laquelle il fut élevé , ni de la disgrâce qui la suivit.

Marcus Emilius Lépidus étoit de la Maison Emilia , la plus illustre entre les Patriciennes. C'est celle qu'on citoit ordinairement pour le lustre , & pour la quantité des Triomphes & des Dignités. Ainsi Lépide , par son nom , étoit très-estimé dans le Sénat , & très-honoré dans toute la République.

Il falloit qu'il eût déjà un esprit capable de grandes vues , & de beaucoup d'ambition , d'abord après la mort de Sylla ; puisqu'il est sûr qu'il se mêla d'établir quelque nouveauté dans le Gouvernement , & qu'il invita même Jules César à avoir part à ses desseins : ce que ce dernier refusa , sans doute pour n'y avoir pas trouvé assez de sûreté , ou assez d'avantage , quoi-qu'on lui offrit des conditions très-capables de le tenter.

L'endroit de la Vie de Lépide , qui sans contestation mérite d'être loué de tout le monde , c'est la fidélité qu'il conserva à César après sa mort. Il s'unit à Antoine , pour faire punir les Conjurés (a) , & voulut de tout son pouvoir venger son ami , dont le meurtre avoit partagé toute la Ville.

Il paroît dans tous les Historiens , que pour lors Lépide étoit avec Antoine le Chef du Parti de César ; & il falloit qu'il fût d'une très-grande Considération , puisqu'il y avoit plusieurs autres personnes de très-grande qualité & de beaucoup de mérite , qui lui cédoient en ce point , & qui se rangeoient sous ses ordres. On ne sçauroit douter , qu'il ne fût le Chef de ce parti conjointement avec Antoine , si l'on fait réflexion , que dans l'accommodement qu'on fit des Conjurés d'une part , & des Amis de César de l'autre , il ne fut parlé que de Brutus & de Cassius parmi les premiers , & d'Antoine & de Lépide parmi

(a) Quoiqu'il eût épousé une Sœur de Brutus , qui étoit pourtant morte avant la Conjuraison.

les derniers ; enforte que Brutus alla souper chez Lépidé (a), & Cassius chez Antoine.

Je trouve encore Lépidé très-digne de considération, lorsqu'il releva la fortune d'Antoine, qui, après sa défaite à Modene, traversa les Alpes, & vint le chercher en Gaule, où il étoit avec une Armée considérable. C'est-là qu'Antoine, déclaré par le Sénat ennemi de la République par la faveur d'Octave, & les persuasions de Cicéron, n'osant tout-à-fait se présenter à Lépidé dans l'état d'un Général & d'un Consul tel qu'il étoit, prit, au lieu de sa Robe de Pourpre un habit de deuil, & marqua par toutes les démonstrations extérieures l'affliction où il étoit, pour tâcher de toucher Lépidé son ancien Ami, & son Compagnon, avec qui il avoit toujours eu une très-étroite société.

Lépidé hésita quelque tems sur le parti qu'il devoit prendre entre Octave vainqueur d'un côté, & Antoine vaincu de l'autre, tous les deux du Parti de César, avec la différence pourtant, qu'Antoine poursuivoit à Modene Décimus Brutus l'un des Conjurés, & qu'Octave le secouroit.

Il ne faut pas douter que cette considération ne fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Lépidé, qui assurément étoit très-attaché au parti de César, & très-zélé pour sa mémoire ; car on doit avouer qu'il y avoit dans lui un fond de bon cœur, que nous trouvons exprimé quelque part dans une Lettre d'Antoine ou d'Auguste par le terme de *très-honnête homme*, dont il se sert en parlant de Lépidé, par préférence à plusieurs autres, auxquels il donne leurs qualités propres. *Je ne trahirai point*, dit-il, *la foi que j'ai donnée à Plancus : je ne quitterai point le généreux Dolabella ; ni ne sçaurois manquer à un aussi honnête homme que Lépidé, &c.*

Ainsi, Lépidé résolut de recevoir Antoine, & de s'unir à lui, pour poursuivre les vengeances que la grande Ambition d'Octave différoit.

(a) Je viens de dire qu'il y avoit une récente Alliance entr'eux.

Il est vrai que quelques-uns ont écrit, que dans le tems qu'on employa à traiter entre Antoine & Lépide, les Soldats de ce dernier, qui avoient presque tous servi sous Antoine dès le tems même de Jules, ne purent s'empêcher de renouveler leur tendresse, pour un Général qu'ils estimoient infiniment, & qui les faisoit ressouvenir de César qu'ils adoroient encore: qu'ils firent de grands mouvemens aux marques de tristesse qui paroissoient dans l'extérieur d'Antoine; & qu'ils forcèrent Lépide à s'unir avec lui, faisant entendre qu'ils ne serviroient pas volontiers contre Antoine. Il n'est pas rare que les Soldats Romains ayent obligé leurs Généraux à des Traités, sur-tout dans les Guerres Civiles.

Quoi qu'il en soit, Lépide ne pouvoit guères mieux faire en cette occasion, que de s'unir à son ancien Ami, qu'il sçavoit être très-reconnoissant, d'ailleurs très-excellent Général, aimé de tous les Soldats, & duquel il pouvoit beaucoup plus espérer que d'Octave, dont l'ambition démesurée avoit déjà paru, & qui, par le nom de César qu'il avoit pris, ne prétendoit pas moins que toute l'autorité de son Pere.

Lépide n'eut pas plutôt reçu Antoine, que le Sénat, tout-à-fait dévoué à Octave, le déclara conjointement avec Antoine ennemi de la République; mais ce n'étoit pas-là un grand mal. La question étoit lequel des deux partis seroit le plus fort; & l'on étoit assuré, que le plus foible seroit à coup sur, l'ennemi de la République le plus coupable.

C'est ici que Lépide forma le plus grand & le plus étendu projet qu'on eût pu imaginer. Il considéra d'un côté ses Forces, son Armée jointe aux Troupes d'Antoine, l'habileté de son nouvel Allié, sur lequel il comptait beaucoup; mais d'ailleurs, examinant avec attention toutes les forces de la Ville, tout le Sénat, presque toute l'Italie unie, & tous les Conjurés armés dans les Provinces, qui craignant davantage Antoine, s'uniroient infailliblement à Octave, qui dans le secours qu'il venoit

de donner à D. Brutus avoit marqué très-peu de délicatesse sur cet article : Lépide , dis-je , avide de venger la mort de César , & plus encore de profiter des forces qu'Octave & Antoine avoient chacun de son côté , projetta de les accommoder , & de ne pas s'oublier dans l'Accommodement. L'exemple récent du Triumvirat de Pompée , de César , & de Crassus , lui donna une idée de celui qu'il forma ; & cette fameuse Conférence , où se détermina le second Triumvirat , sur son ouvrage. Cette seule Médiation seroit capable d'embellir la Vie du monde la plus obscure

Il est vrai que Lépide n'avoit point prévu cette énorme puiffance , que lui donna le rang superbe de Triumvir , qu'il avoit joint à la Charge de Souverain Pontife , dont il s'étoit emparé d'abord après la mort de César. Je crois même qu'il fut étourdi de son pouvoir & de sa Dignité ; sur-tout , les deux autres Triumvirs l'ayant laissé à Rome , pour y commander à toute l'Italie , au Peuple , & au Sénat , qui distribuoit ses ordres dans les Provinces : & je crois que ce fut pour lors qu'il conçut des pensées d'ambition , qu'il n'avoit jamais eues à beaucoup près si grandes.

S'il avoit pourtant raisonné juste , il auroit trouvé qu'il y avoit quelque honte à rester seul dans la Ville , tandis que ses Collègues alloient acquérir la gloire de la vengeance du meurtrier de César. C'étoit une marque de son peu de capacité pour la Guerre , qui devoit lui faire quelque chagrin ; mais la douceur immense , qu'il trouva à commander en Maître à Rome , l'éblouit si fort , qu'il oublia toute autre considération. Il faut avouer , qu'il étoit un très-médiocre Général d'Armée ; & quoi qu'on trouve dans sa Vie quelques actions militaires , & un Triomphe même pendant le tems de la Proscription ; il faut convenir qu'il n'a jamais marqué une grande étendue de mérite dans les affaires de la Guerre. Je ne voudrois pourtant pas tout-à-fait croire ce qu'en a écrit un Historien (a) , qu'il étoit le plus

(a) Velleius Paterculus.

mauvais de tous les Généraux, & qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût meilleur que lui (a), puisque le secours qu'il donna à Auguste contre Sextus Pompeius, qui lui fut ensuite si funeste, marqua en lui beaucoup de valeur, & même de conduite: & par-dessus cela, l'on doit considérer l'amitié que César eut toujours pour lui, le traitant également en tout avec Antoine, dont on ne sçauoit sans doute contester le mérite aux affaires de la Guerre. Il le fit son Collegue au Consulat, deux ans avant que de prendre Antoine pour Collegue au même Consulat: il les fit tous les deux Généraux de la Cavalerie, dans sa Dictature; & il n'est pas vraisemblable que Jules eût tant estimé un homme qui auroit eu si peu de mérite.

Cependant, les Triumvirs, après la fameuse victoire de Philippe, la mort des principaux Conjurés, & la destruction entière de leur parti, se partagèrent de nouveau le monde. Lépide qui n'avoit point eu de part aux victoires, n'en eut que très-peu à l'Autorité; & tandis qu'Antoine prit l'Orient en Maître, & qu'Auguste prit Rome, l'Italie, & tout le reste de l'Empire, Lépide fut obligé de se contenter de son Gouvernement des Espagnes, & de sa Charge de Souverain Pontife. Il fut assez maltraité dans ce Partage, & il reconnut parfaitement cette inégalité; mais il falloit pouvoir mieux faire. Toutes les Troupes étoient dévouées à Auguste, ou à Antoine. Il fallut partir, & se contenter de quelques Légions destinées pour sa Province.

Il est indubitable que Lépide conçut un vrai chagrin de l'injustice de ses Collegues; & quoiqu'il reconnût peut-être leur supériorité en actions & en talens, il étoit pourtant fâché qu'elle parût si visiblement aux yeux de tout le monde. Car, avec un mérite médiocre, il avoit une vanité démesurée; & l'on sçait que personne ne veut avouer d'avoir moins de vertu qu'un autre. Aussi forma-t-il dès-lors un secret projet de se ven-

(a) Cum & omnes Imperatores essent Lepido meliores.

ger de cette injustice , quand l'occasion se présenteroit ; & elle ne tarda pas beaucoup.

La discorde s'alluma entre Auguste & Antoine , d'une manière si vive , que toutes leurs forces furent employées à leur querelle. Lépide , qui tranquille dans son Gouvernement avoit pris soin d'amasser beaucoup d'argent , tant par son inclination naturelle qui lui faisoit beaucoup aimer les richesses ; que pour les desseins qu'il pouvoit avoir formés , fit pendant ce tems de nouvelles levées de troupes , & composa une Armée de trente Légions , qu'il se garda pourtant bien de laisser sortir d'Espagne , s'étant proposé de laisser déchirer ses deux Collegues l'un par l'autre , jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement affoiblis ; & pour lors , d'entrer avec une Armée toute fraîche , & de se rendre le Maître absolument de l'un & de l'autre , & de l'Univers par conséquent.

Il conduisoit avec assez d'art ce vaste dessein , en voulant toujours se rendre médiateur entre les deux Rivaux avec lesquels il conservoit des dehors d'Amitié & d'Alliance ; mais en effet , il fomentoit sous main leurs divisions , pour hâter leur ruine.

Enfin , après plusieurs combats entre les deux partis , tandis qu'Antoine enivré gutoit les délices d'Egypte , Auguste se trouva sur les bras en Sicile les restes du parti de Pompée , sous la conduite de Sextus Pompeius , dont le mérite étoit aussi grand que le nom. Comme Auguste ne se trouva pas le plus fort , & qu'il craignit que cet Ennemi dangereux en toute manière , & particulièrement par son nom chéri & adoré dans le Sénat , qui gémissoit en secret sous une servitude sanglante , ne ruinât absolument ses affaires , s'il venoit à avoir quelque bon succès , il s'avisait d'envoyer demander du secours à Lépide , qu'il sçavoit être puissamment armé , & qui étoit intéressé à détruire ce reste du parti ennemi de César. Soit que Lépide crût qu'il étoit tems d'exécuter son grand dessein , ou qu'il voulût seulement pour le

coup secourir Auguste dans cette Guerre, il vint en Sicile avec plus de ving-cinq Légions, qui, jointes aux troupes d'Auguste, acheverent la victoire, à laquelle incontestablement Lépide eut la meilleure part, quoi qu'en disent quelques Historiens dévoués à Auguste, qui, dans cette affaire, ne donna pas beaucoup de marque de valeur.

Lépide, enorgueilli par ces heureux succès, à la tête de la plus belle Armée qui fût pour lors sur pied, & flaté déjà en secret de l'accomplissement de ses projets par un si heureux commencement, commença à n'avoir plus guères d'égard pour Auguste, dont les troupes étoient beaucoup inférieures aux siennes, & qu'il jugea même par sa personne beaucoup inférieur à foi, par rapport au peu de valeur qu'il avoit marquée dans cette affaire. Il le railla même d'une manière piquante, & le mortifia cruellement sur cet article; & la vanité, à laquelle il avoit un très-grand penchant, l'ayant tout-à-fait possédé, il fit dire à Auguste, qu'il n'avoit qu'à se retirer de Sicile où il n'avoit plus rien à faire.

Auguste, qui commença à comprendre tout ce que Lépide pouvoit avoir projeté, se repentoit, mais un peu tard, de l'avoir appelé à son secours. Que ne feroit-il pourtant pas la fortune pour ceux qu'elle veut favoriser? Ce secours qui sembloit devoir être si funeste à Auguste, & qui devoit commencer la grandeur de Lépide fut précisément la source de la totale ruine de ce dernier: car Auguste, qui trouvoit toujours dans son esprit des ressources que les autres cherchent souvent en vain dans leur valeur, pratiqua si adroitement les Chefs de l'Armée de Lépide, & leur promit des récompenses si grandes, (récompenses, qu'il pouvoit effectivement promettre; maître comme il étoit à Rome, & du Sénat, & du Peuple,) que tous ces Chefs un peu mécontents d'ailleurs de Lépide, naturellement avare, soulevèrent toute son Armée: de sorte que quelques traits ayant été lancés tout exprès pour commencer une espèce de combat

entre les deux Camps , Auguste s'avança seul , & sans armes , dans le camp de Lépidé , prit sans beaucoup de peine l'Aigle de celui qui la portoit , & qui apparemment ne la défendit guères : & dès-lors , tout le Camp de Lépidé se rangea de son côté , tous le suivirent , & on lui amena Lépidé lui-même , à qui il ne resta pas un seul homme fidèle dans toute son Armée.

Cette action d'Auguste a été louée par ses Partisans , jusqu'à la comparer aux plus héroïques des Scipions ; & ils se sont récriés avec admiration sur cette confiance , qui le fit hasarder à aller tout seul & déarmé dans le camp de son ennemi. C'est au Lecteur à juger si cette action est tout aussi grande qu'on l'a faite. Pour le moins elle est d'un esprit merveilleux pour l'intrigue.

Il est impossible de ne pas convenir aussi , qu'il y avoit beaucoup de foiblesse & de mauvaise conduite du côté de Lépidé ; car il est mal-aisé de comprendre qu'on souleve toute une Armée , sans qu'un Général s'en apperçoive , & sans qu'il y mette ordre , s'il a un peu de sens & de fermeté.

C'est cette fermeté , dont Lépidé manqua tout-à-fait en cette occasion , que je trouve l'endroit de sa Vie le plus méprisable , car ayant été conduit aux pieds d'Auguste , il oublia son rang , sa dignité , & sa naissance. Il lui demanda lâchement la vie , qui lui fut conservée avec tous ses biens & la Charge de Souverain Pontife , qu'il possédoit avant le Triumvirat. Cette dernière Dignité , qu'il ne sut pas soutenir , lui fut ôtée de l'autorité seule d'Auguste , sans qu'Antoine , qui depuis en fit l'un des sujets de ses plaintes , y eût aucune part.

Rien ne peut excuser cette foiblesse de Lépidé , qui a donné lieu à tout ce qu'ont dit de défobligeant de lui ses Ennemis. Quand on joue de grands rôles dans le monde , il faut les soutenir avec dignité , & se faire assez d'effort pour ne pas laisser appercevoir qu'on craint la mort , lorsqu'en effet on la craint beaucoup ; & dans cette affaire de Lépidé , il étoit plus nécessaire

faire que jamais de hazarder une vie qu'Auguste se seroit bien gardé de lui ôter. Il craignoit avec trop de raison d'irriter une Armée qui ne le connoissoit déjà que trop pour cruel. Une noble assurance, & une fermeté digne de l'autorité que Lépide possédoit, auroit fait revenir ces Troupes rebelles, qui, incontinent après avoir livré leur Général, s'irriterent contre ceux qui les avoient séduites, & firent une sédition dangereuse, qu'Auguste dissipa pourtant, ne se trouvant point de Chef assez considérable pour la soutenir, & avec l'aide de beaucoup d'argent qu'il distribua à tous les Séditieux.

Ce fut alors un surcroît de puissance pour Auguste, d'autant plus agréable, qu'il avoit toujours appréhendé l'union de Lépide avec Antoine, ce qui auroit causé infailliblement sa ruine...

Le reste de la vie de Lépide se passa dans l'obscurité d'un Particulier, à qui même la Dignité de Souverain-Pontife, qu'on lui avoit laissée, ne donna aucun lustre. On prit d'autant plus de soin de le tenir abaissé, qu'on l'avoit vu plus élevé; & je doute que la vie puisse paroître agréable hors de la retraite à un homme qui se voit déchu d'une si prodigieuse grandeur, & qui se voit le malheureux sujet de l'indulgence fiere & hautaine de son ennemi.





CONSIDÉRATIONS SUR ANTOINE.

LA République Romaine ne fut jamais si grande; qu'à la veille de sa destruction; & sa grandeur fut la principale cause de sa ruine. Ses Citoyens, après avoir conquis toute la Terre, ne trouvant plus à satisfaire leur ambition, s'armèrent les uns contre les autres, & portèrent dans le sein de leur Patrie la guerre, que la soumission de presque tout l'Univers les empêchoit de porter ailleurs.

Il étoit, en effet, bien difficile que des hommes, qui alloient commander dans des Provinces plus grandes & plus belles que ne sont nos plus florissans Royaumes, où ils recevoient des honneurs qu'on ne rend qu'aux Souverains; qui commandoient ailleurs des Armées puissantes & nombreuses, avec une autorité très-étendue, donnant la Loi à tous les Peuples, sans recevoir presque des ordres supérieurs; & qui, enfin, s'étoient rendus assez puissans, pour être toujours à Rome les patrons & les protecteurs des plus grands Rois: il étoit, dis-je, bien difficile, que ces hommes pussent s'accommoder de l'égalité d'une vie privée, & laisser à la République le choix paisible de ses Magistrats, qui étoient à proprement parler les Maîtres des Rois de toute la terre.

La puissance des Citoyens causa de funestes troubles , qui donnerent lieu à une infinité de grands hommes de briller dans ces dernières révolutions de la République : & j'ose dire , que parmi tous ceux-là , il en est peu qui aient paru avec plus d'éclat que Marc-Antoine le Triumvir , quelque soin qu'aient pris la plupart des Historiens dévoués à ses ennemis de déguiser ses vertus , ou d'exagérer ses défauts.

Sa Naissance étoit illustre ; & sa Maison , quoique Plébéienne , tenoit un des premiers rangs parmi les plus nobles de Rome : Elle se disoit issue d'un Anthon , fils d'Hercule : origine peut-être fabuleuse , & qui ressembloit en cela à celle de la plupart des grandes Maisons de Rome , qui se faisoient descendre , ou des Dieux , ou des Héros du premier ordre. C'est sans doute à cause de cette origine , qu'Antoine affectoit de porter toujours dans ses habits quelque chose qui fit ressouvenir d'Hercule.

Son Aïeul étoit le fameux Marc-Antoine l'Orateur , homme d'un mérite rare , & d'une grande réputation ; qui fut , pendant quelque tems , le conservateur de la Liberté publique , & qui , s'étant attiré la haine de Marius , fut enfin sacrifié à son ressentiment. Il étoit absolument dans les intérêts de Sylla , & ne croyoit peut-être pas que son Petit-fils dût un jour devenir le compagnon d'un homme qui rétablirait le parti de Marius & du Peuple. Exemple , qui doit désabuser ceux qui croient pouvoir perpétuer leurs inclinations dans leurs familles.

Sa mere étoit de la Maison des Jules ; & pour cette raison , le grand César qui l'aimoit , l'auroit peut-être adopté ; si , comme dit Auguste lui-même , il eût cru qu'un Descendant d'Hercule n'eût point rougi de se voir le fils par adoption d'un Descendant d'Enée.

Elle fut mariée en secondes noces à Cornélius Lentulus , homme de grande qualité & de beaucoup de considération ; celui-là même , que Cicéron fit mourir dans le tems de la Conjuración de Catilina , sans doute avec trop de précipitation , & pour donner

une trop grande idée de son pouvoir à ceux qui le lui avoient confié avec tant de distinction.

Cette mort inspira à Julie, femme de Lentulus, une mortelle haine contre Cicéron, & lui laissa des sentimens de vengeance auxquels elle fit participer son fils Antoine, dont elle étoit beaucoup aimée : & c'est-là, peut-être l'une des premières causes des différends, & de l'inimitié cruelle qui dura toujours entre ces deux hommes.

Il y avoit peu de gens à Rome mieux faits qu'Antoine, à la fleur de son âge : personne aussi ne prenoit plus que lui les plaisirs que sa jeunesse & sa bonne mine lui présentoient. On doit même avouer, qu'il les outra toujours : ses débauches furent extrêmes, & l'amour des plaisirs, qu'il conserva toute sa vie, a été la source de toutes ses fautes, & de tous ses malheurs.

Il avoit peu de politesse dans les manieres, & peu de délicatesse dans l'expression ; mais il avoit une liberté que l'air de l'Armée lui avoit acquise, accompagnée d'une raillerie agréable & obligeante : sur-tout, on aimoit en lui certaine négligence noble, qui sembloit extrêmement convenir à l'élévation où il parvint.

Il étoit caressant, familier, & affable. Il railloit de bonne grace, & souffroit volontiers qu'on le raillât, même dans sa plus haute fortune : Qualité rare dans les personnes qui ont un grand pouvoir.

Il fut toujours de complexion tendre & amoureuse : & il se servoit de ses Amis, pour ces sortes d'affaires, & les servoit également dans les leurs, se faisant un plaisir de leur confiance. La grandeur du rang qu'il tenoit, & du caractère dont il étoit revêtu, ne lui fit jamais oublier qu'il étoit né égal avec ses Amis. Aussi en fut-il aimé, plus qu'on ne sçauroit le dire, dans tous les différens états de sa vie. Curion l'un des plus beaux esprits & des plus fermes Génies de son tems, au sentiment même de Cicéron, s'obligea plusieurs fois pour lui, pour des sommes

si considérables, que toute sa Famille en fut épouvantée. Il reconnut ses bienfaits comme il devoit; & l'on ne sçauroit l'accuser d'ingratitude. Il sacrifioit toutes choses à l'intérêt de ses Amis; & l'on doutoit avec raison, s'il en étoit plus aimé, ou s'il les aimoit davantage. Quels services n'a pas reçus de lui Clodius, dans la suite des affaires qu'il eut dans la République? Quelles graces n'en a pas reçues Ventidius, qu'il fit élever à toutes les Dignités de la République, malgré la bassesse de sa naissance? Quelle fut sa générosité à l'égard d'Aristobule, Roi des Juifs, après qu'il l'eut pris prisonnier? Enfin, il est incontestable, qu'il fut assez fidèle à ses Amis, pour ne vouloir jamais souscrire à aucun Traité avec Auguste, au préjudice de ce qu'il leur avoit promis. *Je ne trahirai point*, dit-il dans une Lettre qu'il écrivit sur ce sujet, *la parole que j'ai donnée à Dolabella, ni la Société que j'ai faite avec un aussi honnête homme que Lépide, ni ce que je dois à Plancus, &c.*

Sa bonté pour les Domestiques & les Officiers étoit extrême, & sa libéralité alloit jusqu'à la profusion. Ayant un jour ordonné à son Trésorier de compter vingt-cinq mille Dragmes d'argent à l'un de ses Domestiques, qui ne lui avoit pourtant rendu aucun service considérable, le Trésorier se récria sur la grandeur de la somme, & prit soin même, avant que de la payer, de la faire présenter devant Antoine comptée en petites espèces, pour lui faire mieux sentir sa profusion. Mais Antoine, qui reconnut l'artifice, lui dit froidement. *En vérité, vingt-cinq mille Dragmes paroissent bien peu, & tiennent peu de place! Qu'on lui en donne encore autant.* Son ordre fut exécuté, & cette libéralité me paroît d'autant plus belle, qu'elle est dénuée de toute ostentation; puisque tout cela se passe entre lui, & son Trésorier. Et il ne faut pas s'étonner si, par son inclination bienfaisante, il gagnoit le cœur de tout le monde, mais principalement celui des Soldats, sur lesquels tous ses ennemis étoient contrains d'avouer qu'il avoit un merveilleux empire.

Ils avoient servi sous lui dès le tems même du grand Jules, do qui il avoit appris cette belle maniere de faire la guerre, qui ne fera peut-être jamais parfaitement imitée. Ils avoient été témoins de l'estime qu'avoit eue pour lui ce grand homme, dans le premier Emploi de son Armée qui lui fut toujours confié. Ils éprouvoient chaque jour ses caresses, ses largesses, & ses manieres obligeantes, qui, après tant de victoires, & dans le haut degré de fortune où il étoit parvenu, le faisoient aller visiter chacun d'eux dans leurs tentes, leur demander leurs nécessités, auxquelles il pourvoyoit avec une exactitude admirable.

Ce fut à cette bonté, qu'il dut son heureuse arrivée en Gaule, lorsqu'après avoir été chassé du Sénat, il alla y chercher Lépide; traversant les Alpes avec une Armée dénuée de tout, sans y rien perdre, ni de l'autorité de Général, ni de l'amitié des Soldats, auxquels dans les grandes disettes où ils se trouverent, il donnoit le premier l'exemple de modération & de patience: & c'étoit une chose merveilleuse, de voir le plus somptueux de tous les hommes, dont la table étoit toujours la plus magnifique, & qui vivoit dans une extrême intempérance, devenir le plus sobre de toute son Armée, souffrir mieux que nul autre la soif & la faim, & faire distribuer le peu qui se trouvoit de vivres à ses Soldats préféralement à lui-même. Aussi, jamais Armée n'aima tant son Général, & jamais Général ne mérita tant d'être aimé de son Armée.

Mais il faut voir ce Romain sous les grands Caractères qu'il a soutenus; & sans décrire ici tout le cours de sa vie, il suffira, pour s'en faire une belle idée, de se le représenter dans quelques occasions où il a brillé avec plus d'éclat.

On peut d'abord le considérer en Syrie, où il alla dans sa premiere jeunesse servir sous le Gouverneur de cette Province, qui lui donna le Commandement de la Cavalerie. C'est-là, qu'il se signala d'abord contre Aristobule, Roi des Juifs, qu'il fit lui-même prisonnier, après avoir gagné la bataille par sa

seule valeur. On entre bien agréablement dans le monde, quand on commence par une victoire, & par la prise d'un Roi. Il alla immédiatement après secourir Ptolomée, Roi d'Egypte, pour lequel il prit la ville de Pelusium ; & c'est à ce siège, qu'étant monté le premier sur la brèche, il fit tant d'actions d'une valeur inouïe, & où il empêcha ensuite, par une douceur & une modération qu'on n'a pas dû déguiser, les désordres auxquels est exposée une Ville prise d'assaut. On dit que ce fut dans ce tems-là, qu'il vit pour la première fois Cléopâtre, dont les charmes lui furent dans la suite si funestes.

On peut le considérer dans les Plaines de Pharsale, où il fut le Compagnon de César, le jour de cette fameuse & décisive Victoire, à laquelle il contribua beaucoup, par ses actions, & par sa conduite. Il y commandoit l'Aile gauche de son Armée ; & il s'y seroit acquis une gloire incomparable, si César n'y avoit pas été.

César, ayant pris à Rome la Dictature, fit Antoine Général de sa Cavalerie, rang le plus considérable après celui du Dictateur. Ce fut alors, qu'il commanda dans Rome pour la première fois avec un pouvoir absolu, soumis au seul Jules, auquel il n'étoit pas honteux d'obéir.

Il n'est pas moins digne de considération dans cette célèbre Conférence, qui se fit après la mort de César, & où se déterminina ce fameux Triumvirat, sujet fatal de tant de larmes & de tant de sang. Octave, que l'on appella depuis César Auguste, & Marc-Antoine, voulant terminer leurs différends, se rendirent par la médiation de Lépide, au Confluent qui est entre Peruge & Bologne, dans le Territoire de Modene. C'est-là, qu'une petite Rivière forme une manière d'Isle, que Lépide, qui faisoit l'accommodement, choisit pour le lieu de leur entrevue. Auguste & Antoine étant restés chacun de l'un des côtés de la Rivière, Lépide passa le premier dans l'Isle, pour visiter le lieu de la Conférence, & pour éviter toute sorte de surprise.

Il éleva ensuite sa robe, qui étoit le signal auquel les deux Généraux devoient s'approcher. L'un & l'autre, en effet, ayant laissé au bout des Ponts construits pour la communication, leurs Amis & leurs Gardes, s'avancèrent seuls, & également, jusqu'à ce que s'étant rencontrés dans le milieu de l'Isle, ils s'embrassèrent ; & après s'être donné toutes les marques extérieures d'une parfaite amitié, ils s'assirent tous les trois dans un lieu découvert, d'où ils pouvoient être vus de leurs gens : Octave, qui pour lors étoit Consul, étant au milieu, à cause de sa Magistrature. Leur Conférence dura deux jours ; & les Peuples devoient avoir une grande attention à ce qui y seroit conclu, puisqu'il ne s'agissoit de rien moins que du destin du Monde entier. Voici quel en fut le résultat.

Il fut résolu, qu'on créeroit une nouvelle Magistrature de trois hommes, qu'on appelleroit Triumvirat ; & qu'Octave, Antoine, & Lépide, la posséderoient cinq ans, avec tout le pouvoir Consulaire, & l'autorité de plus de créer tous les autres Magistrats de la Ville. Ils se partagèrent les Provinces de telle manière, qu'Antoine prit les Gaules, excepté la Narbonnoise qui tomba en partage à Lépide avec l'Espagne : & on laissa à Octave l'Afrique, la Sicile, & les autres Isles ; différant dans un autre tems le partage des Provinces occupées par Brutus & Cassius, auxquels Octave & Antoine se chargerent de faire la guerre. Lépide, désigné Consul pour l'année prochaine, étant obligé de rester à Rome pour commander à toute l'Italie, & par conséquent d'envoyer gouverner l'Espagne par des Lieutenans ou des Vicaires (a).

C'est ainsi, enfin, que se détermina cette horrible Proscription, qui s'exécuta depuis à Rome & dans tout le reste de l'Italie, avec tant de fureur, qu'elle coûta à la Ville le plus beau & le plus pur de son sang, puisqu'on n'y condamna pas moins de cent quarante Sénateurs, & environ deux mille Chevaliers,

(a) *Per Vicarios administrant.*

ſelon les Auteurs qui en mettent le moins ; & dont on ne ſçauroit ſe retracer l'idée , ſans ſentir avec horreur dequoi l'ambition démeſurée de trois hommes nés particuliers eſt capable , pour parvenir à tyrannifier l'Univers.

Antoine eſt encore plus digne de conſidération à Philippes , le jour de cette célèbre Bataille , qui lui acquit le nom de Capitaine invincible , & qu'on peut appeller ſa grande Journée. On doit ſe le repréſenter , traînant par-tout avec lui la Victoire ; déſaiſant entièrement l'Aile qui lui étoit oppoſée , où commandoit Caſſius , & ſecourant quelque tems après celle où commandoit Auguſte , qui plioit ſous Brutus ; déſaiſant enſuite ce dernier , & achevant pleinement la victoire.

Quelle gloire , de vaincre deux hommes les plus grands qui fuſſent dans le parti contraire , & qui étoient regardés de tout le monde avec admiration : & les vaincre ſi heureuſement , & ſi parfaitement , que cette Victoire mit fin à la Guerre , & laiſſa les Triumvirs Maîtres de l'Univers ſans conteſtation !

Ce fut dans cette Bataille , qu'il donna cette marque de généroſité ſi touchante à Lucilius. Celui-ci étoit attaché au parti & à la perſonne de Brutus en particulier , qui dans la déroute de ſon Armée fut attaqué par un gros de Troupes : & il auroit été pris priſonnier , ſi Lucilius ne ſe fût aviſé de demander quartier , en criant : *Je ſuis Brutus , qu'on me conduiſe à Antoine.* Par cet artifice , il donna à Brutus le tems de ſe ſauver. Il fut cependant conduit à Antoine , auquel il parla avec beaucoup de fierté , après avoir été reconnu. *J'ai uſé , lui dit-il , de cet artifice , pour ne laiſſer pas tomber Brutus vivant entre les mains de ſes Ennemis. Les Dieux ne permettront ſans doute jamais , que la Fortune ait cet avantage ſur la Vertu. Mais en tout cas , de quelque manière que le Hazard conduiſe les choſes , on trouvera toujours Brutus , ſoit qu'il vive encore , ou qu'il ſoit mort , dans un état digne de ſon courage. Au reſte , ajouta-t-il , je ſuis dans vos mains , Antoine. Ma vie eſt en votre diſpoſition : vous pouvez en uſer comme il vous*

plaira, & vous ne devez pas attendre d'un Romain tel que moi, qu'il s'abaisse à vous la demander. Antoine admira la fermeté & le courage de Lucilius : *Un homme tel que vous, lui répondit-il, mérite des récompenses au-dessus de celles que je suis en état de vous donner ; mais je viens d'apprendre la mort de Brutus, auquel vous avez été si justement fidèle. Je vous prie de vouloir que je tiennne sa place : aimez-moi autant que vous l'avez aimé.* C'étoit demander à Lucilius son amitié dans une conjoncture trop pressante, pour ne pas l'obtenir ; & certes, Lucilius ne la lui refusa point : & comme il avoit servi Brutus fidèlement jusqu'à la fin, il servit Antoine de même, & ne le quitta jamais ; non pas même quand il fut abandonné de tout le monde.

Les applaudissemens publics, qui furent donnés à Antoine sur cette Victoire, lui furent d'autant plus agréables, qu'il étoit sûr qu'ils étoient bien fondés ; & d'autant plus touchans, qu'on y mêloit quelques reproches contre la conduite foible de son Compagnon Auguste. Mais ce plaisir secret lui coûta bien cher : ce fut-là le commencement de la haine irréconciliable d'Octave. Les murmures défobligeans, qui coururent contre lui dans l'Armée, furent peut-être l'obstacle invincible, qui s'opposa toujours à un véritable raccommodement dans les Guerres qui coûtèrent enfin l'empire & la vie à Antoine.

Puisque cette Bataille est la grande Journée d'Antoine, & que sa Gloire n'est grande que par rapport à la Grandeur de ceux qu'il a vaincus, on peut, ce me semble, sans tomber dans une trop grande digression, toucher le mérite & le caractère de Brutus & de Cassius, hommes si fameux & si illustres dans l'Histoire.

Brutus descendoit du côté paternel, de cet autre Brutus, qui chassa les Rois de Rome ; & du côté maternel, de ce Servilius Hala, qui tua Melius, lequel aspirait à la Tyrannie, si bien que, par sa naissance, il sembloit devoir être le bouclier de la Liberté. Sa Mere étoit Sœur utérine de Caton, ce fameux Philosophe, dont il imitoit la sévérité & la modération. Sa Vertu

T t t t ij

étoit austere, mais véritable ; & s'il y avoit un peu d'entêtement dans sa conduite, cet entêtement alloit au bien public, qui étoit la règle & le motif de toutes ses actions.

Cassius étoit aussi d'une très-noble Famille : mais il étoit d'un caractère fort différent de celui de Brutus. Sa Vertu n'étoit point si pure, ni ses mœurs si austeres. Il agissoit par rapport à ses intérêts avec une conduite très fine & très-politique. Il étoit homme de guerre, & joignoit à sa valeur beaucoup d'expérience. Il avoit l'air & les manieres fieres, l'humeur sombre & brusque : chagrin de l'élévation d'autrui, & présumant toujours assez de soi-même, pour ne craindre aucun événement. Il donna une preuve de sa fierté, lorsque dans l'accommodement apparent, qui se fit après le meurtre de César, entre les Conjurés d'une part, & Lépide avec Antoine de l'autre, on convint que Brutus iroit souper chez Lépide, & Cassius chez Antoine. Ce dernier, railleur dans les affaires les plus sérieuses, n'ayant pu s'empêcher de demander à Cassius sur la fin du repas, s'il n'avoit point encore quelque poignard caché ? *Oui*, lui répondit fierement Cassius : *j'en ai pour ceux qui oseront aspirer à la Tyrannie.* Cela fit cesser la raillerie.

On a dit de ces deux hommes, que Cassius étoit plus grand Capitaine, & Brutus plus honnête-homme. On aimoit mieux celui-ci pour ami : on craignoit davantage d'avoir l'autre pour ennemi. Cassius avoit plus de force : Brutus plus de vertu. Et Velleius Paterculus, qui ne perd jamais l'occasion de louer & de flater Auguste, dit que s'ils eussent vaincus, & qu'ils fussent devenus les Maîtres de l'Empire, il eût été autant utile à la République d'avoir Brutus pour Souverain au lieu de Cassius, qu'il lui fut avantageux d'être gouvernée par Auguste plutôt que par Antoine. Il semble que cet Auteur fasse un parallele de ces deux Conjurés aux Triumvirs, faisant ressembler Cassius à Antoine, & Brutus à Auguste.

Brutus & Cassius étoient tous les deux Préteurs, quand ils

conjurerent contre César, dont Brutus en particulier avoit reçu des graces & des bienfaits sans nombre. Après le meurtre, ils furent obligés de sortir de Rome, & de fuir les persécutions du Peuple animé par Antoine & par Lépide; mais ils étoient toujours adorés du Sénat, dont on peut dire qu'ils étoient les Idoles. Ils allerent dans les Provinces où ils avoient le plus d'Amis: ils y firent une Armée, qui devint bientôt formidable. La Liberté publique coloroit leur assassinat; & sous ce prétexte spécieux, autant que sous le nom de Brutus, dont la Vertu faisoit un grand bruit, on vit des Pays entiers se ranger sous leurs Loix. Leurs Etendards portoient la marque de leur Conjuratiôn & l'on ne voyoit dans leurs Tentes, & sur leurs Boucliers, que les Instrumens de leur Maître, représentés à peu près de même que dans la Médaille qu'on frapa pour lors, où est un Bonnet, qui est la marque de la Liberté, au milieu de deux Poignards, avec cette Inscription, *Eidus Martia*.

Leur Armée devint bientôt assez forte, pour faire des exploits considérables. Ils se trouverent même en état de se séparer, & d'aller chacun d'un côté soumettre les Provinces. Cassius fit des actions merveilleuses; & sa Valeur n'a jamais tant éclaté, qu'elle éclata alors. Enfin, ils se joignirent à Philippes, où Auguste venoit de se joindre à Antoine.

C'est-là, que la nécessité de toutes choses obligea ceux-ci à rechercher la Bataille: & cette même raison auroit dû empêcher les autres de la donner, si Brutus pressé par tous ses Officiers, lassés des horreurs de la Guerre; ou si lui-même, par des sentimens de vertu & d'amour pour sa Patrie, honteux de la déchirer longtems par des Guerres civiles, n'eût voulu les terminer par un combat. Toute l'Armée applaudit à cette résolution. Cassius seul, sçavant dans l'Art de la Guerre par le long usage qu'il en avoit, connoissant parfaitement le désavantage du Parti contraire qui ne pouvoit plus vivre dans la disette où il étoit, s'opposoit au dessein de donner la Bataille. Mais enfin,

comme il étoit obligé d'avoir de grands égards pour Brutus , & qu'il étoit accusé par les Soldats de vouloir faire durer la Guerre éternellement , il consentit à tout ce qu'on voulut. On dit même , qu'il alla le soir , qui précéda le jour du combat , souper chez Messala ; auquel il dit en le quittant : *Vous me serez témoin qu'on m'oblige , comme on fit le grand Pompée , à commettre la Liberté du Peuple Romain au hazard d'un combat. J'y consens malgré moi : il faut cependant tout espérer de la Fortune ; mais nous suivons un méchant conseil.*

» Ses craintes furent justifiées par le succès : & il fut le premier défait , après avoir rempli tous les devoirs d'un Général habile , vaillant , & expérimenté ; mais dont tout l'art céda à la fortune d'Antoine , à laquelle tout étoit pour lors obligé de céder. Brutus étoit plus heureux de son côté contre Auguste ; mais Cassius , se défiant de la capacité de Brutus , & présentant sa défaite par la sienne , se retira pour en apprendre des nouvelles. Ennuyé de n'en recevoir pas , & persuadé de ses malheurs , il se tua , sans qu'on sçache précisément de quelle manière il s'ôta la vie.

» Il y a assurément dans cette mort des marques de désespoir peu convenables à un aussi grand homme que Cassius , du moins , devoit-il attendre plus patiemment la vérité des choses. Le Centurion , qui , par sa négligence à apporter les nouvelles , avoit contribué à sa mort , se tua lui-même de douleur. Il falloit qu'il y eût en ce tems-là une grande facilité à mourir.

Brutus apprit cette perte avec tout le chagrin imaginable : & comme il en connoissoit l'importance , il prit soin de la cacher quelque tems aux Soldats , pour ne pas abatre leur courage ; & après s'être plaint de la Fortune qui venoit de lui ravir le dernier des Romains , car ce fut ainsi qu'il appella Cassius , il résolut de tenter encore le destin d'un combat , pour mettre fin à toutes les calamités que la Guerre causoit à tant de Peuples : flaté , sans doute , du bon succès qu'il avoit eu contre Auguste , qui fut heureusement secouru par Antoine , & qui , s'il eût été

seul, perdoit sans ressource les espérances des Triumvirs. Mais ce même Antoine, qui avoit défait Cassius, défit encore dans le même jour Brutus : il le poursuivit, & pensa même, comme je l'ai déjà dit, le prendre prisonnier. Jamais la Fortune ne seconda mieux la Valeur. Auguste, pour certaine maladie dont il se plaignoit, fut inutile dans l'Armée; ce qui augmenta infiniment la gloire d'Antoine.

Brutus tâcha de rallier ses Troupes, & de remettre en état de combattre les restes du Parti vaincu : mais la Fortune se déclaroit trop en faveur des Triumvirs, pour ne pas ranger tout le monde de leur côté. Brutus se vit abandonné de tous les siens, sans ressource pour cette Liberté de sa Patrie, à laquelle il avoit tout sacrifié. Il se considéra dans cet état, accompagné de sa seule Vertu, dont la sévérité & la pureté lui devenoient si inutiles & si nuisibles. *Vertu*, s'écria-t-il, *que j'ai suivie toute ma vie, & pour laquelle j'ai quitté plaisirs, biens & fortune, tu n'es qu'un vain phantôme sans pouvoir : le vice a toujours l'avantage sur toi ; & désormais est-il un mortel qui doive s'attacher à ton inutile puissance ?* Ensuite, ayant prié l'un de ses Affranchis de le servir dans cette dernière action, il se jeta avec violence sur la pointe de son épée, & se perça le cœur.

Malheureuse fin de deux hommes, que le destin voulut peut-être punir de leur assassinat, & qui perdirent toutes les espérances du Sénat & de la Liberté, faute de s'entendre & de se conseiller les uns les autres dans cette dernière Bataille, où la diversité de leurs sentimens & de leurs vues fut la cause de leur perte.

Car quoique Cassius eût de grands égards pour Brutus, dont la Vertu & la Réputation l'avoient rendu l'Oracle de son Parti; & quoique Brutus estimât infiniment la valeur & la conduite de ce Cassius, ils ne s'aimoient pas tous deux : leurs seuls intérêts les tenoient unis si étroitement.

Cassius même gardoit contre César le ressentiment d'une certaine préférence, que ce Dictateur avoit marquée pour Brutus

dans leur Préture ; & d'ailleurs Cassius , naturellement peu religieux , méprisoit les superstitions & les austérités de Brutus , lequel ayant eu cette célèbre vision de son mauvais Génie , dont on a tant parlé , & l'ayant racontée à Cassius fort sérieusement , Cassius fit réponse que c'étoit l'effet de ses trop longues veilles & de ses abstinences extraordinaires , qui lui troubloient le cerveau , & lui donnoient ces songes & ces rêveries funestes & extravagantes.

Brutus , de son côté , n'approuvoit point les finesse & les manieres couvertes de Cassius , qui convenoient si peu à la pureté de sa Vertu. Il étoit même scandalisé du mépris , que Cassius faisoit paroître pour toutes les Cérémonies de la Religion , dont il ne s'embarassoit guères : & de cette différence d'humeur , d'inclination , & de sentimens , il naissoit souvent des différends , que leur prudence & leurs intérêts communs étouffoient toujours.

Antoine ayant appris la mort de Brutus , se fit conduire à l'endroit où étoit son corps. Il le vit avec douleur , il versa quelques larmes ; & pour marquer le respect qu'il avoit pour son cadavre , il se dépouilla de sa Cotte d'armes de Pourpre , & l'en couvrit ; car l'avarice de quelques Soldats l'avoit déjà dépouillé de la sienne : & il montra beaucoup d'estime & de considération pour ce grand homme , auquel il avoit d'ailleurs quelque obligation. Car dans le Conseil de tous les Conjurés , où on proposa de faire mourir Antoine avec César , tous les autres Conjurés étoient de ce sentiment ; & il n'y eut que le seul Brutus , qui n'y voulut jamais consentir , & qui soutint avec fermeté , qu'il ne falloit répandre que le sang du Tyran. Auguste fit prendre la tête de Brutus , & l'envoya à Rome pour être mise aux pieds de la statue de son Pere.

Si l'on trouve Antoine brillant dans les occasions que nous venons de marquer , on ne sçauroit , sans être ébloui de sa gloire , le considérer en Orient , après le partage qu'il fit avec Auguste ; Lépidus qui n'avoit point eu de part aux Victoires , n'en ayant que très-peu à l'autorité. C'est-là , qu'il est suivi de ses

Légions

Légions, qui sont sans contredit les meilleures & les mieux disciplinées de l'Empire ; qu'il est toujours accompagné de tout ce qu'il y a de plus éclatant parmi la jeune noblesse de Rome, qui dans le plus beau siècle du monde & le plus fertile en belles actions, apprend l'art de la Guerre sous cet excellent Capitaine, après la mort de Jules, sans contestation, le premier Maître en ce Métier. Sa Cour est toujours composée de plusieurs Rois, de tous les Princes de l'Asie, & de tous les Ambassadeurs des Voisins, Alliés, & Tributaires de l'Empire Romain, qui ne reconnoissoient que lui seul pour Maître dans l'Orient.

On le voit là juger souverainement, & sans appel, des Etats & de la vie des Rois ; dépouiller les uns, établir les autres, sans que qui que ce soit ose y contredire. Le Sénat même, pour conserver une ombre de pouvoir, confirme les Rois qu'il établit en Orient. Tels étoient Darius dans le Pont, Pharnace en Idumée, Hérode en Judée, Amyntas en Pisidie, & Polémon en Cilicie, &c. Il fait publiquement décapiter Antigone, Roi des Juifs ; supplice jusques-là inouï pour les Rois, & qui est la plus grande marque de cette Puissance monstrueuse qu'il a exercée.

Que cette Cour me paroît magnifique ! Que de Jeux, que de Spectacles ! Quelle Grandeur l'accompagna toujours ! Sur-tout, je me figure l'Antichambre de Marc-Antoine, Citoyen Romain, remplie d'une foule de Rois & de Souverains, qui attendent l'heure de pouvoir lui parler, & de lui faire leur cour. On peut dire qu'on ne sçauroit guères se faire une idée de toutes ces Grandeurs, qui ne soit au-dessous de la vérité. Jules-César lui-même, qui étoit unique Maître n'a jamais jouï si parfaitement de la Majesté de l'Empire ; & Auguste, qui gouvernoit en Occident avec une égalité de pouvoir, n'étoit à Rome, ni si absolu, par la considération qu'il étoit obligé d'avoir pour le Sénat & pour le Peuple, ni si magnifique, par la nécessité où il étoit de ménager le Trésor public dans un lieu où

on étoit en possession de censurer si sévèrement les Dissipateurs.

Tome I.

V. u. u.

& les Malverfateurs les plus autorisés : au lieu qu'Antoine commandoit avec une Armée nombreufe dans une partie du monde extrêmement riche , & accoutumée depuis longtems à la fertilité , & à souffrir les vexations ; les Rois de ces Provinces n'ayant au-deffus des Sujets , que l'honneur d'être les premiers Efclaves.

Et ce qui contribuoit encore davantage à l'éclat & à la gloire d'Antoine , c'est que fes Lieutenans combattoient par-tout avec une fortune égale & toujours conftante à le favoriser. Sozïus & Canidius firent des exploits merveilleux : mais fur-tout Ventidius , dont la Valeur triompha des Parthes plufieurs fois : Victoire & Triomphe d'autant plus confidérables , qu'il étoit le feul de tous les Généraux Romains , qui jufqu'alors eût pu triompher de ces Peuples.

C'est ce Ventidius , que fa Valeur rendit fi recommandable , & qui fut à peu près chez Antoine ce que fut Agrippa auprès d'Augufte. Elevés l'un & l'autre d'une naiffance obscure à une très-haute fortune , par leur courage , leur conduite dans la guerre , & leur attachement aux intérêts de leurs Maîtres , ils parvinrent tous les deux au Confulat , & à l'honneur du Triomphe.

Tous ces caractères éclatans fous lefquels nous avons confidéré Antoine , & toute cette grandeur qui l'environnoit dans une fi prodigieufe élévation , n'ont pu le garantir des impreffions des vices. Ses vertus & fes défauts confondus ont fait dire de lui à quelques-uns ce qu'on a dit d'Alcibiade : *Qu'on ne pouvoit pas décider s'il étoit plus fameux par fes bonnes que par fes mauvaifes qualités.*

Je fçais qu'on lit qu'il étoit extrêmement débauché , & que Cicéron même l'accufe d'avoir porté jufques fur fon Tribunal de honteufes marques d'ivrognerie.

Il eft vrai qu'il avoit toutes les inclinations d'une bouillante Jeuneffe , dans un fiécle méchant , & dans la Ville du Monde la

plus corrompue. Né avec tous les agrémens que la Nature lui avoit donnés, il ne prit pas le soin de réprimer ses Passions, dans un tems où le vice étoit à la mode, & où les personnes du premier rang s'abandonnoient sans scrupule aux plaisirs qui entraînoient le reste des hommes.

Ses Passions s'étant fortifiées par la licence qu'il leur avoit donnée, & son pouvoir s'étant augmenté également avec ses Passions, il est peu surprenant qu'elles ayent causé de grands désordres dans sa plus grande élévation; puisqu'il n'est que trop ordinaire, que ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, veulent souvent ce qu'ils ne doivent pas: & de-là proviennent tant de vexations, & tant d'injustices, qui regnent impunément dans le monde.

Je sçais qu'on a reproché à Antoine son union avec Jules César, & les secours qu'il a donnés à ce destructeur de la Liberté publique. Mais ceux qui se montrent si sévères observateurs des Loix, & si amateurs de la Liberté, n'auroient-ils point été tentés du même crime, s'ils avoient eu les qualités d'Antoine, & les vues aussi élevées que lui? On a beau lui reprocher ses abaissemens, ses flateries, & cette Couronne d'Or qu'il présenta à César, & dont Cicéron fit tant de bruit; comme si la Royauté eût consisté dans cette Couronne, & que César n'en eût pas déjà tout le pouvoir & toute l'autorité. Il étoit glorieux d'obéir au grand Jules, né pour commander à tous les mortels; & Antoine s'élevoit, à mesure qu'il sembloit s'abaisser.

D'ailleurs, peut-être que dans la situation de la République, qui ne pouvoit plus se passer d'un Maître, il étoit utile que César le fût plutôt que tout autre. Elle avoit souffert la Domination de Sylla, celle de Pompée ensuite; & enfin après César, Auguste y fit souffrir agréablement la sienne. Rome se laissoit d'être libre; & à la réserve de quelques esprits, plus ambitieux de la Domination qu'ils ne pouvoient obtenir, que jaloux de la Liberté de la Patrie, tout le monde étoit convenu de se choisir

V u u u ij

un Maître : on n'étoit divisé que sur le choix.

On ne sçauroit excuser les horreurs & le sang de la Proscription ; crime qui est commun à Antoine avec Auguste & Lépide. Ils poussèrent la cruauté jusqu'à la barbarie , puisqu'ils sacrifièrent leurs plus proches Parens , & leurs meilleurs Amis. Lépide abandonna son Frere , & Antoine abandonna son Oncle. Il est vrai qu'ils ne moururent , ni l'un ni l'autre ; personne n'osant toucher à la personne des proches Parens des Triumvirs.

Rome étoit alors en proie à l'avarice & à l'insolence des Assassins & des Voleurs ; & c'est dans ce tems , qu'il suffisoit d'être cru riche , pour être cru coupable , ou Ennemi du Gouvernement. Les Soldats couroient toute la Ville , comme si elle eût été prise d'assaut ; & jamais violence ne fut , ni si longue , ni si autorisée. On lisoit dans de grandes Tables , exposées dans la Place publique , les noms des Proscrits gravés en gros caractères , afin que personne n'en ignorât : on ajoutoit tous les jours de nouveaux noms à ceux qui y étoient déjà ; & tel s'étoit réjoui de n'y avoir pastrouvé le sien , qui apprenoit par sa mort qu'on l'y avoit ajouté.

On imputa à Antoine , quoiqu'il n'en fût pas l'Auteur , la plupart des meurtres qui se firent alors. Fulvie , sa Femme , y avoit plus de part que lui. Poussée par un esprit d'avarice , de cruauté , ou de vengeance , elle fit des violences , qui furent rejetées sur Antoine , quoiqu'il les ignorât le plus souvent ; jusques-là , que ses Soldats , lui ayant apporté la tête d'un homme , qui étoit parmi les Proscrits , & qui leur avoit été fort recommandé de sa part : *Hélas ! leur dit-il , je ne le connois , ni ne l'ai jamais vu.*

Mais le meurtre , dont on l'a accusé avec plus de justice , & qui a donné lieu aux invectives de tant d'Historiens , fut celui de Cicéron , qu'Auguste protégeoit , & qu'il sacrifia pourtant à Antoine dans leur réconciliation.

Cicéron , si connu par son Eloquence , s'éleva par son esprit

à la première Dignité de la République , découvrit & étouffa la conjuration de Catilina , dont il se fit tant d'honneur auprès du Sénat , qu'on le considéra toujours depuis comme le Libérateur de la Patrie,

Il haïssoit Antoine ; & pour le rendre odieux au Sénat , il composa les Discours que nous lisons aujourd'hui , & qu'il prononça avec tant de succès , qu'il arma contre Antoine toute la Ville en faveur d'Auguste , & obtint du Sénat le Décret par lequel Antoine fut déclaré Ennemi de la République. La douceur de se venger d'un Ennemi si puissant , qui auroit eu même des raisons pour se déclarer plutôt pour lui que pour Auguste , par rapport à de vieilles obligations , fut assez grande pour faire oublier à Antoine sa générosité ordinaire. Il sacrifia son Oncle pour avoir Cicéron , qui fut poignardé , dans le tems qu'il fuyoit , par la trahison d'un de ses Affranchis. On porta sa tête à Antoine , qui dit en la voyant : *Mes vengeances sont finies , & je ne prens plus de part à la Proscription.* Il voulut , même , pour donner quelque consolation à sa Famille , remettre entre les mains de Pomponia sa Belle-Sœur , l'Affranchi qui l'avoit trahi , qu'on fit mourir dans les tourmens. On dit que Fulvie insulta quelque tems à la tête de Cicéron , & qu'elle se donna même le lâche plaisir de percer sa langue avec un poignçon d'or : après quoi elle fut attachée à la Tribune où ce grand Orateur avoit prononcé ces funestes Discours.

Tous les autres meurtres qu'Antoine a faits pendant le cours de sa vie , ne sont point partis d'un Naturel sanguinaire : la seule nécessité l'a porté à ces effets violens. Telle fut la mort d'Amantius , qui soutenoit avec un reste de Mutins le Parti de Marius à Rome , après la mort de César , & qu'il fit mourir par l'autorité du Consulat dont il étoit revêtu ; pour tâcher de s'attirer l'amitié du Sénat , dont il avoit besoin dans cette conjoncture. Telle fut aussi la rigueur , dont il usa à l'égard de la Légion Marcienne , lorsqu'il la fit décimer pour punir sa Ré-

bellion ; la Discipline Militaire ne pouvant se maintenir , que par quelques exemples.

De tous les défauts d'Antoine , le plus déplorable , sans doute , c'est sa foiblesse pour Cléopâtre. Les fautes , que cet amour lui fit commettre , furent toutes irréparables ; & il n'est pas aisé de concevoir , qu'on puisse s'abandonner avec si peu de réserve à toute la violence d'une passion amoureuse.

Cléopâtre n'étoit pas dans sa première jeunesse , lorsqu'Antoine commença de l'aimer : Jules César l'avoit aimée longtems auparavant ; & l'on dit encore que le Fils aîné du grand Pompée soupira quelque tems pour elle.

Mais cette Reine , dont les charmes ont été si funestes aux plus grands hommes de l'Empire , a toujours trouvé le secret de conserver sa beauté ; & son esprit souple se tournoit à toutes sortes de caractères , avec tant de facilité , qu'elle ne manquoit jamais de plaire quand elle l'avoit entrepris.

Avec tous ces avantages du corps & de l'esprit , elle possédoit un très-riche & très-puissant Royaume , dont elle étoit seule Souveraine depuis les amours de César ; ce qui lui donnoit lieu de faire paroître cette magnificence extraordinaire qui rehaussoit tous ses charmes. Figurons-nous cette Galère pompeuse , qu'elle fit équiper pour aller trouver Antoine , qui l'avoit mandée pour venir rendre compte de sa conduite ; car elle avoit tenu le parti des Conjurés : Figurons-nous , dis-je , cette Galère , dont les beautés furent si grandes , que tout le monde quitta Antoine , assis alors sur son Tribunal , pour courir à ce spectacle , le plus beau qui fût jamais ; ces Voiles de Pourpre , ces Rames d'argent , cette Poupe couverte de Brocard d'Or , ces Filles habillées en Amours , Cléopâtre elle-même couchée sur un Lit d'Or , de la manière qu'on représente Vénus endormie : tout cela , accompagné d'une douce Symphonie , qui dans un tems calme se faisoit entendre sur les Eaux , tandis que des Parfums délicieux répandoient au-delà du Rivage une odeur

enchantée. Tout le Peuple s'écria, que c'étoit la Déesse Vénus, qui venoit trouver le Dieu Bacchus; Antoine n'étant pas fâché, qu'on le fit ressembler à ce Dieu. Jamais on ne vit rien de si somptueux, & jamais beauté ne parut si touchante que celle de Cléopâtre en cet équipage. La Cour d'Antoine, aussi sensible que lui, ne put résister à tant de charmes. On juge aisément que la conduite de cette Reine fut approuvée; & il étoit juste qu'on pardonnât à sa magnificence des démarches qu'elle pouvoit avoir faites contre les intérêts des Triumvirs.

Ce qui paroît le plus surprenant, c'est que cette magnificence ne diminua jamais : elle augmenta même toujours ; & l'on ne pouvoit comprendre que tous les Revenus de l'Empire, qu'Antoine répandoit avec profusion, ne pussent surpasser les dépenses de Cléopâtre, qui ne jouissoit alors que des revenus de son Royaume : elle avoit l'art de suppléer par son esprit à tout ce qui pouvoit manquer à ses dépenses.

On a cependant de la peine à croire toutes les profusions que les Historiens ont écrites là-dessus. Peut-on sans étonnement entendre parler de cette Perle d'une grosseur énorme, qu'elle fit dissoudre dans un Bouillon, un jour qu'elle avoit parié avec Antoine à qui donneroit une plus riche Fête ? Jamais folie ne fut si grande : & il falloit, en effet, qu'elle fût extraordinaire ; puisqu'Antoine, le plus prodigue de tous les hommes, ne put s'empêcher d'être fâché de cette perte.

Ce fut dans un pareil Festin, qu'Antoine donna une Ville considérable à son Cuisinier, seulement pour l'avoir servi selon sa fantaisie.

Il est aisé de concevoir, que ces profusions extravagantes, qui arrivoient tous les jours, & qui épuisoient les Revenus de l'Empire, & mettoient Antoine hors d'état de pouvoir entretenir les Troupes, & de payer les Soldats, & l'obligeoient d'avoir recours à des Impôts & à vexer les Peuples, déplurent aux Romains : à ceux principalement, qui étoient en secret attra-

chés à Auguste ; & sa Cour n'en manquoit pas. Ils en écrivirent à Rome , & mandèrent la passion furieuse qu'il avoit pour Cléopatre , à laquelle il avoit donné la Phénicie , la Basse Syrie , l'Isle de Cypre , une grande partie de la Cilicie , outre l'Arabie Heureuse , & cet endroit de la Judée où croît le véritable Baume , les Provinces les plus belles , & les plus riches de l'Empire dans l'Orient ; & qu'il les avoit unies au Royaume de cette Reine. Ils ne manquèrent pas d'écrire la Prison d'Artabace Roi d'Arménie , qu'Antoine avoit pris par surprise , & dont il donna le Royaume à un fils qu'il avoit eu de Cléopatre , après avoir enchaîné ce Prince avec des chaînes d'or , & l'avoir mené en triomphe dans la Ville d'Alexandrie : Crime que les Romains ne pouvoient pardonner , parce qu'ils prétendoient que l'honneur du Triomphe ne pouvoit appartenir qu'à Rome. Ils n'oublièrent pas de marquer que les délices avoient si fort enivré Antoine qu'à peine pouvoit-il faire les fonctions de Général & de Maître , dans cette grande Partie de Terre qui lui étoit soumise ; que l'Expédition des Parthes , qui avoit si mal réussi , & qui faisoit honte au nom Romain , auroit pu faire la gloire d'un homme , qui , moins impatient qu'Antoine de revoir sa Maîtresse , auroit su paisiblement passer l'Hyver en Arménie ; qu'on voyoit chaque jour élever des Esclaves & des Affranchis , Ministres de la Passion de Cléopatre , tandis que des Gens de Qualité & de mérite demeuroient dans l'obscurité & dans l'indigence ; & qu'enfin la Reine d'Egypte se disoit Femme véritable d'Antoine , contre les Loix inviolables de Rome , & qu'il avoit plusieurs Enfans d'elle , à la honte de sa légitime Epouse.

Auguste , jaloux du mérite d'Antoine , n'avoit que trop de pente à le haïr ; mais il étoit habile dans l'art de dissimuler , il sçavoit bien cacher sa haine. Il entendit avec joie les murmures de la Cour d'Antoine : il les ménagea secrètement ; & quand il vit les choses disposées de la façon qu'il les vouloit : il en fit parler au Sénat , où l'on déclama contre ces profusions immenses ,

&c

& contre l'indignité qu'il y avoit de souffrir qu'un Chef des Romains devint l'Epoux d'une Reine ; mais sur-tout , on l'accusa d'avoir lu des Lettres galantes dans son Tribunal , où il étoit occupé à juger des affaires des Rois. Cette dernière accusation, qui dans un siècle semblable au nôtre passeroit pour fort légère, fut pourtant celle qui détermina alors le Sénat à se déclarer contre Antoine : la gravité des Magistrats Romains étant infiniment plus grande que nous ne sçaurions concevoir : & cet exemple seul doit nous en convaincre.

Fulvie , Femme d'Antoine , fut celle qui soutint vivement les intérêts de son Epoux , malgré son infidélité. Elle étoit d'une très-noble & très-ancienne Famille Plébéienne , & elle étoit Veuve de Claudius , dont elle avoit déjà eu une Fille quand elle épousa Antoine. Elle étoit encore jeune & belle , ayant l'esprit vif & remuant , le cœur sensible à l'injure , porté à la vengeance , mêlant même à ses sentimens quelque chose de farouche & de cruel , & n'ayant rien enfin des foiblesses d'une Femme. On verra pourtant bientôt , qu'elle ne fut pas insensible à l'Amour.

Comme elle vit qu'Auguste vouloit détruire la grandeur de son Epoux , & le décréditer dans le Sénat, elle s'unit à Lucius Antonius son Beau-Frere qui étoit Consul alors. Elle mit dans ses intérêts certains Peuples , dont Auguste avoit assigné les Terres aux Vétérans de son Armée , sans comprendre dans ces Récompenses ceux de l'Armée d'Antoine qui avoient eu part aux Victoires ; & cette raison lui donnoit un sujet fort plausible de se plaindre. Le Consul Lucius , d'ailleurs , pour engager dans son parti la meilleure partie de la Ville , déclama contre le Triumvirat , & représenta qu'il étoit tems que la République fût libre ; qu'il promettoit de faire abdiquer son Frere , dès qu'Auguste voudroit faire de même ; & qu'il étoit trop dur de souffrir à Rome des Rois sous le nom de Triumvirs.

On comprendroit peut-être bien que ces beaux discours , ce &
Tome I. X x x x

grand zèle pour la Liberté publique , n'étoient que des prétextes pour rendre Auguste odieux : mais enfin , cela réunir tous les Amis d'Antoine , qui étoient en fort grand nombre , & qui secondés de ces Peuples , dont la Rébellion fut inopinée , commencèrent en Occident la Guerre contre Auguste sous les ordres de Fulvie , à qui tout cela réussit fort mal à la fin , & où Lucius Antonius , dont on nous a peut-être laissé faussement un Portrait fort défavantageux , fut contraint de recevoir la Loi d'Auguste , après la prise de Peruge , qu'il défendit avec assez de fermeté , pour me faire croire qu'on l'a accusé à tort d'avoir toutes les mauvaises qualités de son Frere , sans avoir une de ses Vertus. Mais c'est un malheur inévitable de ne connoître les hommes illustres des siècles passés , que sur la foi des Historiens , qui souvent étoient gagés pour les dépeindre tout autrement qu'ils n'étoient.

On admiroit à Rome la conduite de Fulvie , qui , paroissant insensible à l'affront que lui faisoit un Mari volage , s'opposoit aux Entreprises qu'on formoit contre lui ; & pendant qu'Antoine demuroit enseveli dans un lâche repos , elle prenoit le soin de le défendre contre ses Ennemis. Quelle gloire pour Fulvie , si son Devoir & sa Vertu eussent été le fondement de sa conduite ! mais c'étoit l'Amour qui l'armoit contre Auguste.

Fulvie , ayant fait connoître à Auguste la passion qu'elle avoit pour lui , eut la honte de l'y trouver insensible ; & ne pouvant se pardonner une foiblesse si mal récompensée , elle entra dans des sentimens , qui réveillant la férocity de son naturel , formerent dans son cœur une espèce de rage , qui lui fit embrasser avec avidité l'occasion de se venger dans les différends qui commençoient à s'exciter entre les Triumvirs. Elle voulut même qu'Auguste n'ignorât pas que ses mépris lui avoient attiré cette Guerre , dont elle croyoit qu'il pouvoit vraisemblablement craindre l'issue ; le nombre & la qualité des Amis d'Antoine étant très-considérables. Auguste nous apprend dans une de ses Epi-

grammes, cette particularité de son Histoire, quand il dit que Fulvie ne lui déclara la Guerre que pour n'avoir pas voulu devenir sensible pour elle, & l'aider à se venger des infidélités de son Epoux.

Cet homme, qui n'aimoit que par politique, & dont on a dit qu'il n'eut jamais d'autres amours, que celles que son intérêt ou son ambition lui inspirerent, ne voulut point étouffer dans sa naissance une Guerre formidable, qu'il auroit pu terminer en paroissant moins cruel à une jeune & belle personne. Mais au contraire, pour rompre tous les nœuds qui l'attachoient à Antoine, il répudia Claudia, Fille de Fulvie & de Claudius son premier Mari, qu'il avoit fiancée dans sa première Alliance avec Antoine; & par-là, il acheva d'allumer dans le cœur de Fulvie un désespoir qui la fit aller jusques dans le Camp d'Antoine, l'épée au côté & le Casque en tête, animer elle-même par son exemple, ou plutôt par ses fureurs, une Armée, qu'elle vouloit conduire.

Quelques Politiques examinant la conduite d'Antoine, éloigné pendant ce tems-là, ont cru qu'il n'étoit pas fâché qu'on commençât cette Guerre, connoissant ses Forces & sa Fortune, & persuadé qu'il trouveroit toujours les moyens de faire la Paix, supposé que les Evénemens parussent peu favorables pour son grand dessein de la Monarchie Universelle.

Cet endroit de l'Histoire me paroît fort singulier. Antoine aime Cléopâtre, dont peut-être il ne fut jamais véritablement aimé. Car enfin, cette Reine adroite, & qui sçavoit si bien s'accommoder à l'humeur de ceux qu'elle vouloit séduire; par ses feintes, ses dissimulations, & les soins qu'elle prit de plaire dans la suite à Auguste, ne nous laisse-t-elle pas à douter si Antoine en fût aimé? Dellius, Confident de la passion d'Antoine, qui ménagea les commencemens de leur commerce, sçut se faire aimer de Cléopâtre: Antoine ignore toujours leur secrette intelligence; & peut-être que Dellius est le seul homme, que cette Reine ait aimé par pure inclination.

Xxxx ij

Fulvie aime Auguste, qui la méprise, & qui prend plaisir à faire informer Antoine des foiblesses de son épouse, c'est ce qui l'a fait peut-être répudier dans la suite. L'insensibilité d'Auguste venge Antoine des sentimens honteux de sa Femme; & Fulvie se venge des duretés d'Auguste, par les armes & le crédit de son Epoux, dont elle emploie le nom & l'autorité pour lui faire la Guerre.

Le succès des armes fut malheureux pour Fulvie en Occident. Elle fut obligée de prendre la fuite, & d'aller vers son Mari, qui, troublé de la Défaite de son Parti, vint à Samos avec Cléopatre, pour y construire l'appareil d'une grande Guerre. Ce fut dans cette Isle, qu'il donna ses ordres à tous les Rois, Princes Souverains, & Peuples, qui reconnoissoient l'Empire de venir ou d'envoyer l'Argent, les Soldats, & les Armes nécessaires pour cette Expédition. Il ajouta à ces ordres une espèce de Manifeste, qui contenoit les raisons & les sujets qu'il avoit d'entreprendre cette Guerre contre Auguste, qui affectoit de vouloir être seul Maître de l'Empire. C'est parmi ces raisons, qu'il n'oublia pas de marquer l'injustice d'Auguste, qui avoit dépouillé Lépide de la Dignité de Triumvir, & qui s'étoit approprié toutes ses Richesses, sans en faire part, ni à lui, ni au Peuple Romain.

La mort de Fulvie, arrivée à Sicyone par les chagrins continuels auxquels elle s'étoit abandonnée depuis le mauvais succès de ses affaires, donna lieu aux Soldats de l'un & de l'autre Parti, de demander avec beaucoup d'instance un accommodement qu'ils souhaitoient depuis longtems; & ils crurent qu'il seroit peu difficile de l'obtenir après la mort de cette Femme, qu'ils sçavoient bien être la première cause de cette Guerre. Les Soldats Romains avoient assez de crédit sur leurs Généraux pour les obliger quelquefois à faire ce qu'ils souhaitoient le moins: c'est pourquoi, il fallut que la Paix se fit entre Auguste & Antoine. Octavie fut le gage de cette Paix, par le mariage qu'elle contracta avec Antoine.

Octavie étoit sœur d'Auguste , & Veuve de Marcellus : sa beauté , au sentiment même d'Antoine , surpassoit celle de Cléopâtre : & sa Vertu étoit assez solide , pour interdire la médisance à une Ville , où les personnes de son rang étoient peu vertueuses , & où le monde ne respectoit point la qualité des personnes dont la conduite n'étoit pas régulière.

Le Peuple attendoit une Paix solide d'une si belle Alliance , & il ne doutoit point qu'une Epouse si parfaite ne fixât l'inconstance d'Antoine , ne se l'attachât , & n'ôtât par ce moyen tout sujet de division. Mais les plus éclairés étoient persuadés , qu'Antoine vivroit toujours comme il avoit commencé , & que les plaisirs les plus agréables fatigueroient un homme de son caractère , dès qu'ils deviendroient nécessaires. Quand même Antoine seroit demeuré à Rome avec Octavie dans la plus parfaite union , Auguste & lui n'auroient pas manqué de prétextes pour se brouiller , puisque l'Empire de l'Univers ne pouvoit contenter l'ambition de deux hommes qui le gouvernoient également. Il falloit que l'un cédât à l'autre : tant il est vrai que la suprême puissance ne peut se partager.

En effet , leurs différends ne furent suspendus qu'autant de tems qu'il en fallut à Auguste pour prendre ses mesures ; car Antoine , ayant laissé Octavie à Rome , s'en retourna en Egypte , pour revoir Cléopâtre. Il ne diminua point ses excès , ses profusions , & ses débauches ; & Auguste avoit d'autant plus de raison de se plaindre de sa conduite qu'il y prenoit une nouvelle part , par rapport aux intérêts de sa sœur , qui se trouvoit méprisée.

On ne sçauroit guères trouver ailleurs un aussi beau caractère que celui d'Octavie , qui , dans le plus haut rang & la plus brillante fortune du monde , avec tous les charmes & tous les avantages du corps & de l'esprit , & ce mérite rare d'une vertu véritable , & reconnue , souffrit sans se plaindre les injustices d'un Epoux infidèle , dont elle embrassa vivement le parti , en

conjurant son frere de s'embarrasser un peu moins de ses intérêts, & de lui laisser le soin de faire revenir son Epoux de ses égaremens. Elle entreprit pour cela un voyage en Egypte, alla trouver Antoine, & lui représenta avec cette douceur qu'il ne put soutenir, ses véritables intérêts, ceux de ses enfans, & celui de l'Empire; & la puissance formidable d'Auguste, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour éclater; & qui aliénoit les esprits de tous ses vieux Amis. Elle le conjura pour l'amour de lui-même, d'abandonner Cléopâtre, & d'oter ce prétexte aux plaintes de ses ennemis. Elle accompagna cela de tant de charmes, qu'Antoine en fut touché. Il se faisoit assez de justice à soi-même, pour reconnoître toutes ses erreurs, & les périls dans lesquels il s'engageoit: mais il suivoit sa mauvaise destinée; & les remontrances de la plus fidelle épouse du monde ne purent le sauver des abîmes qu'il se creusoit. Je dis la plus fidelle, puisque, malgré les mépris de son époux, qui la renvoya sans satisfaction, elle ne laissa pas de rompre avec son frere, dès le commencement de la Guerre. Elle quitta la maison, où il vouloit la retenir; & se retira dans celle d'Antoine, où elle eut la générosité d'élever, avec ses propres enfans, ceux que son Mari avoit eus de Fulvie: s'intéressant toujours, & secourant de tout son pouvoir, ceux du parti d'Antoine, à qui sa protection pouvoit être utile.

Cependant le voyage d'Octavie mit Cléopâtre dans une inquiétude terrible. C'est ici qu'il sera permis de faire quelques réflexions sur le caractère de cette Reine. Elle engagea Antoine à l'aimer par tous les artifices imaginables. Cet amour est l'unique cause de la Guerre d'Auguste; du moins en est-il le prétexte. Toutes les fois qu'on parloit d'accommodement, & que les Amis d'Antoine vouloient l'arracher à cette Princeesse, elle faisoit paroître une douleur si violente, qu'il sembloit qu'elle allât expirer.

L'arrivée d'Octavie fut un coup de foudre pour Cléopâtre.

Cette Reine en avoit entendu parler comme de la femme de l'Empire la plus accomplie. Elle craignoit sa beauté, les raisons de son voyage, les graces même de la nouveauté, puisqu'il y avoit déjà longtems qu'Antoine ne l'avoit vue. Mais quand elle apprit que cette dangereuse rivale avoit eu avec Antoine une conférence particuliere, elle parla comme une insensée; & dans ses transports furieux, feints ou véritables, elle voulut, ou fit semblant, de se donner la mort: & lorsqu'elle vit Antoine, chancelant, irrésolu, on ne sçauroit exprimer le rôle qu'elle joua. Elle prodigua toutes ses richesses, on en présens pour les Amis d'Antoine, & pour ceux qui avoient quelque pouvoir sur son esprit; ou en espions, pour démêler ses véritables sentimens, & ses démarches les plus cachées.

Enfin, les délices de l'Egypte l'emportèrent sur la vertu de Rome. Cléopatre vint à bout de ses desseins: ses charmes triomphèrent de ceux d'Octavie, Antoine lui resta, & sa femme fut renvoyée. Dans les transports que lui donne cette préférence, elle veut mourir pour son amant, sa reconnoissance se lit dans ses yeux, elle veut par des efforts surprenans soutenir cette Guerre dont elle est la cause, & pour laquelle elle veut tout sacrifier. Elle équipe une Armée Navale, pompeuse s'il en fût jamais, qu'elle unit à celle d'Antoine, & elle étale tous les trésors qui lui étoient restés, & les destine à l'entretien de ces troupes.

A juger des cœurs par les apparences, & des desseins de cette Reine par ses démarches, on auroit dû penser qu'elle aimoit violemment Antoine, & qu'elle auroit eu moins de peine à se résoudre à la mort la plus cruelle, qu'à la perte de son amant. Il en jugea lui-même de la sorte: & comment ne l'auroit-il pas cru? Il étoit le plus amoureux de tous les hommes, & cette raison suffisoit pour lui faire croire qu'il étoit aimé. Il n'avoit jamais réfléchi sur les artifices de cette Princesse, & il ignoroit le secret commerce qu'elle avoit avec Delliüs. Il ne se

ressouvenoit pas qu'il y avoit trop longtems que son attachement pour elle duroit. Les soupçons , qu'il avoit conçus pour elle dans le séjour qu'ils firent à Samos , étoient passés : & quoi-qu'ils fussent peut-être bien fondés , l'adresse de Cléopatre avoit effacé de son esprit toutes ces idées importunes ; & il ne jugeoit plus de ses sentimens , que par les plaisirs qu'elle lui faisoit goûter , & de sa reconnaissance , que par les tendresses qu'elle lui marquoit.

Cependant , cette même Cléopatre , dont la vie sembloit être attachée à celle d'Antoine , l'abandonna lâchement , & le livra par sa fuite au pouvoir de son ennemi , dont elle prit dès ce jour-là le dessein de se faire aimer : perfidie , dont nous voyons souvent des exemples , qui doivent nous convaincre , que tel est l'amour des femmes , que nous devons toujours appréhender d'en être trahis.

Peut-on rien voir de plus surprenant , que ce qui arriva dans la grande Journée d'Actium , qui fut le commencement de la Monarchie d'Auguste , & le terme de la grandeur d'Antoine ? Que ce spectacle me paroît digne d'arrêter les yeux des plus grands hommes ! Un seul événement y décide du destin du Monde.

Il y avoit sur les rivages d'Actium plus de deux cens mille hommes , les armes à la main , attentifs à cette Tragédie. Les premières loges , si j'ose me servir de cette façon de parler , étoient occupées par tous les Rois de l'Asie , qui suivoient le Parti d'Antoine : Tarcondème de Cilicie , Archelaüs de Cappadoce , Philadelphè de Paphlagonie , Mithridate de Comagene , Adallas de Thrace , Bocchus de Mauritanie : & les Troupes Romaines commandées par Canidius , Lieutenant d'Antoine , d'une part , & par Agrippa , Lieutenant d'Auguste de l'autre. La mer étoit couverte de plus de sept cens Vaisseaux de Guerre , dont plusieurs de ceux d'Antoine étoient de plus de dix rangs de rames. Ceux d'Auguste étoient plus légers , & mieux équipés ; mais
inférieurs

inférieurs en nombre. Toutes choses étant préparées pour le combat, Antoine, se retrouvant lui-même, oublia pour quelques momens sa Cléopâtre : il monta sur un brigantin, parcourut toutes les divisions de son Armée, anima ses Soldats par le souvenir de tant de victoires, & par l'importance de ce combat qui alloit donner l'Empire du Monde au Vainqueur; leur promettant des récompenses proportionnées à la grandeur du service qu'ils alloient rendre; & à la libéralité du Général qu'ils devoient connoître. Auguste ne propoisoit pas un moindre prix aux siens, avec d'autant plus de confiance, qu'il avoit eu le matin un présage dont il faisoit semblant de tirer une conséquence infaillible pour la victoire : trouvant dans son esprit des ressources plus utiles, qu'Antoine n'en trouvoit dans sa valeur. Un vent, qui s'éleva tout à coup, fit commencer le combat avec assez d'égalité. Les Vaisseaux d'Antoine étoient si pesans, qu'ils ne pouvoient pas facilement tourner, & c'étoient comme autant de Villes flottantes, assiégées par les Vaisseaux d'Auguste, qui étoient très-légers, & souffroient aisément toutes sortes de manœuvres. On combattoit avec chaleur de part & d'autre, quand on vit soixante Bâtimens de Cléopâtre, équipés avec cette magnificence qui ne se trouvoit que chez cette Reine, s'avancer à voiles déployées au milieu des deux Armées. Ce mouvement parut si extraordinaire, que les deux Généraux s'arrêtèrent pour le considérer; & Antoine attentif plus que personne aux dessein de cette Princesse, tomba dans un vif désespoir, quand il vit ces soixante Galeres cingler vers le Péloponnèse. C'est pour lors que le Romain fit place à l'amant; puisque sans songer à la honte qu'il y avoit à fuir, il fit tourner la proue du côté de Cléopâtre, & la suivit avec la même rapidité qu'il auroit poursuivi le Vaisseau monté par Auguste. On pouvoit dire de lui, qu'il ne fuyoit pas son ennemi, mais qu'il poursuivoit la perfide Maîtresse. Ses Vaisseaux combattirent encore quelque tems avec l'ardeur qu'il leur avoit inspirée; mais enfin; Auguste leur fit

Tome I.

Yyy

demandeur pour qui ils combattoient, & s'ils avoient un Général : Ces réflexions firent cesser le combat. Agrippa, qui avoit eu toute la conduite de l'Armée d'Auguste, eut l'honneur de l'entière victoire. Le vainqueur d'Antoine fut dès ce jour-là le Maître de la Terre. Les Troupes, qui étoient sur le rivage suivirent la destinée de l'Armée Navale : & la fuite d'Antoine découragea si fort les Soldats, qu'ils se rendirent à Auguste, après la mort sur-tout de Canidius, qui fut tué dans le commencement du combat.

Tous les vieux Soldats d'Antoine, par un secret pressentiment de leur malheur, lui avoient fait représenter par un vieil Officier, qu'ils ne combattoient sur Mer qu'avec regret, qu'ils avoient vaincu Pompée, Brutus, & Cassius, par terre; que leur épée & leur bouclier étoient peu propres pour combattre sur ces Bâtimens chancelans; qu'ils ignoroient tout-à-fait la manœuvre de la Mer, où la valeur étoit si incertaine, & la victoire dépendoit de tant de choses qui leur étoient inconnues. Ces remontrances sages & zélées d'une Armée, qui aimoit son Général avec tendresse, ne purent l'emporter sur la volonté de Cléopâtre, qui avoit résolu le combat naval, pour fuir sans doute, & pour y trahir son amant, dont la défaite fut entière, & qui prit même peu de soin de ramasser les débris d'une fortune malheureuse. Il rejoignit sa Cléopâtre à Alexandrie, où ayant résolu de faire de nouveaux efforts pour pouvoir balancer encore la fortune de son ennemi, il fit voir par ses actions qu'il n'y avoit point d'entreprise qui fût au-dessus de sa valeur. Mais Cléopâtre, continuant à le trahir, fit rendre Pelusium à Auguste : & tel fut l'aveuglement d'Antoine qu'il vit perdre ses dernières espérances, sans pouvoir haïr le premier principe de son malheur.

Ce fut alors, que tout cédant au vainqueur, ses meilleurs Amis l'abandonnerent, pour s'attacher à Auguste. Entre autres, Domitius, qui avoit toujours été l'ennemi de Cléopâtre, & qui

ne l'avoit jamais appelée du nom de Reine, sortit une nuit du camp d'Antoine, avec tant de précipitation, qu'il y laissa toute sa famille avec son équipage, & s'alla rendre à Auguste, qui le reçut avec les marques de bonté que méritoient le nom & le mérite de Domitius. Antoine, qui n'avoit pas oublié dans ses malheurs, & dans le triste abattement où il étoit, sa générosité naturelle, lui renvoya dans le camp d'Auguste sa femme & son équipage; disant, qu'il n'avoit jamais obligé personne à le servir par force. Ses principaux Officiers suivirent les uns après les autres, l'exemple de Domitius, & tout se soumit à la Loi d'Auguste. Il ne resta à Antoine, que la ressource de faire appeller son ennemi à un combat particulier. Il devoit assez le connoître pour être persuadé qu'il ne l'accepteroit pas; & il n'étoit pas juste qu'Auguste, après tant d'avantages qui le rendoient Maître absolu de tout le Monde, vînt se commettre au sort d'un combat particulier, avec un homme désespéré, & dont il connoissoit la valeur. Aussi, il n'hésita pas à lui faire réponse, qu'un homme tel que lui, réduit au désespoir, avoit pour sortir de la vie tant d'autres chemins, sans celui d'un combat particulier.

Antoine, se voyant réduit à cette extrémité, abandonné de tous ses Amis, alliés, & domestiques, (à la réserve de son fidèle Affranchi Eros, & de ce Lucilius, qui comme je l'ai fait voir s'étoit attaché à lui depuis la mort de Brutus,) & troublé de son infortune, entra dans un vif désespoir; & sur un faux rapport qu'on lui fit de la mort de Cléopâtre, honteux d'avoir été prévenu par une femme dans une action qui passoit dans ce tems-là pour la généreuse ressource des grands malheureux, en s'adressant à Eros: *Il est tems, cher Eros, lui dit-il, que tu accomplisses la promesse que tu m'as faite autrefois: J'attens de ta fidélité main un heureux coup qui finisse, & ma vie, & les tourmens que je souffre.*

Cet Affranchi, possédé d'une funeste douleur, se poignarda.

Y y y ij

lui-même, & jetta en tombant le poignard à son Maître. *Est-il possible*, s'écria Antoine, admirant ce bel exemple de vertu, & de fidélité, *Est-il possible, qu'il faille que j'apprenne mon devoir d'une Femme, & d'un Affranchi !* En prononçant ces mots, il se saisit du poignard, il s'en frappe brusquement, il tombe sur un lit, & le bruit qu'il fait en tombant attire dans ce lieu le peu de gens qui lui restent; & comme si la mort eût fui ce grand homme, le coup qu'il se donne ne le fait pas mourir. Il se prie de vouloir achever cette sanglante Tragédie; mais personne ne pouvant soutenir ce triste spectacle, tous ses gens le fuient & l'abandonnent dans un état à exciter la pitié du plus cruel de ses ennemis.

Un de ses gens rentra, pour lui apprendre que Cléopâtre vivoit encore. A cette nouvelle, qui sembloit le rappeler à la vie, il demanda avec instance qu'on le portât au pied de la Tour où elle étoit enfermée. Il fut obéi; & ce fut un spectacle touchant, de voir le vainqueur de tant de Nations, & le compagnon du grand Jules, un homme que l'Orient adoroit, illustre par tant d'actions & de triomphes, expirant presque dans son sang, porté par des Soldats, & élevé par machines dans un panier au haut de la Tour où Cléopâtre lui tendoit les bras; & cela, à la vue de toute la Ville d'Alexandrie, dont les cris & les larmes exprimoient la douleur. Voilà un sort bien bizarre, & bien cruel: & je ne sçais si ce n'est point l'endroit de sa vie qui mérite davantage nos réflexions.

Cléopâtre, qui s'étoit enfermée dans une Tour, & qui avoit fait semer le bruit de sa mort pour des desseins qui nous sont inconnus, & qui étoit résolue de s'ôter la vie peu de tems après; soit qu'elle se reprochât d'avoir perdu un si grand homme, ou qu'elle vît ses nouveaux projets démentis; ne put s'empêcher de pleurer, en voyant Antoine dans cet état: *Ne pleurez point, Madame*, lui dit-il: *ma vie n'a rien qui me fasse rougir. Je meurs après avoir été le premier des Romains: je suis vaincu pour avoir été fidèle*

à mon amour , mais graces aux Dieux , je suis vaincu par un Romain , sans qu'on puisse m'imputer la moindre lâcheté , & ma défaite n'a rien de honteux. Je meurs comblé d'honneurs , de triomphes , & de victoires , dans les bras de la plus parfaite Princesse du monde , & de l'unique personne que j'adore.

Voilà les dernières paroles qu'Antoine prononça , & qui découvrent le caractère d'un Romain. Quoiqu'il méprise Auguste, il confesse qu'il n'a point de honte d'en être vaincu. Il n'y avoit que les victoires remportées par les Barbares , qui fussent honteuses aux Romains ; & dans les Révolutions de la République, les Romains ont toujours conservé cet amour pour la Patrie , & cette estime pour leurs Citoyens.





F R A G M E N S

S U R

A U G U S T E.

L paroitra peut-être extraordinaire, qu'on veuille se soulever contre le sentiment universellement reçu de presque tout le monde, qui a fait passer Auguste pour le modèle qu'on devoit proposer aux Rois . . . Les Historiens, sur la foi desquels on a jugé de ce Prince, écrivoient presque tous de son tems, & sous son Empire : & leurs louanges, toujours outrées, doivent par cette raison paroître extrêmement suspectes. On doit pour reconnoître parfaitement la vérité, suivre les faits indubitables de sa vie, & selon l'enchainement qu'ils auront les uns avec les autres, on pourra avec un peu de réflexion démêler le véritable génie, le caractère, les vertus, & les vices de ce Prince: duquel il sera toujours vrai de dire, quelque respect qu'on veuille avoir pour sa mémoire, que sa Fortune fut toujours plus grande que son mérite; & qu'on n'a jugé de celui-ci, que par rapport à l'autre.

La naissance d'Auguste étoit médiocre, par rapport à la Grandeur où il fut élevé, puisque son Pere étoit à peine Chevalier Romain. Il n'a pourtant pas manqué d'Historiens, qui ont remonté jusqu'aux premiers siècles de la fondation de Rome, pour y trouver l'origine de sa Noblesse. Il est fort sûr, au moins, que sa Famille avoit très-peu d'éclat, & qu'elle vivoit dans une très-médiocre fortune.

Antoine, qui n'étoit pas de ses amis, lui donnoit pour Bis-Aïeul, même paternel, certain Restion de Thurie, fils d'un Esclave & Banquier; fondé, peut-être, sur ce qu'Auguste, dans sa première jeunesse, porta toujours le surnom de Thurinus; sans qu'on en ait jamais trop bien sçu la raison.

Il est sûr que sa Mere Accie, fille d'Accius Balbus, étoit d'une famille très-obscur; & c'est de-là que lui viennent tant de bassesses dans ses Alliances, qui lui furent reprochées: mais c'est par-là aussi qu'il étoit Petit-Neveu de Jules César, Accie sa Mere étant fille de Julie, sœur de ce grand homme. C'est cette grande Alliance, qui effaça la honte des autres, & qui lui acquit l'adoption de ce Dictateur, duquel il étoit le plus proche parent.

Je sçais qu'Antoine lui avoit reproché, que son adoption avoit été le prix & la récompense de ses impudicités: & la même chose paroît être confirmée dans cette Epître *ad Octavianum* qu'on attribue à Cicéron, où il est dit, que la servitude de Rome est le prix d'une prostitution. *Audist C. Marius impudico Domino parere nos, qui ne militem voluit nisi pudicum: audiet Brutus eum Populum, quem ipse primo, post progenies ejus à Regibus liberavit, pro turpi stupro datum in servitutem, &c.* Mais on sçait que les accusations d'un ennemi déclaré, tel qu'Antoine, ne doivent pas servir de preuve: & il se pourroit bien faire, que cette Epître fût une de ces Pièces fabriquées par les ennemis d'Auguste, & attribuée à Cicéron, pour lui donner plus de cours; car personne n'ignore que Cicéron n'a manqué, que par trop d'attachement à Auguste. Le moyen de croire qu'il eût voulu le noircir si cruellement?

Ce qui semble plus convaincant contre Auguste est le témoignage de Suétone, qui dit, que, depuis César, il avoit servi de Ganymède à Hirtius (a) pour de l'argent; & cette dernière circonstance est infiniment plus sale & plus infâme: &

(a) Celui qui étoit Consul avec Panfa.

c'est de-là , sans doute , que le Peuple toujours licencieux entendit avec tant de plaisir & tant d'applaudissement ce vers récit^é sur le Théâtre , même en la présence d'Auguste.

Videsne ut Cinadus Orbem digito temperet.

On doit pourtant avouer , que s'il avoit quelque penchant pour ce vice , il étoit pourtant fort sévère envers les semblables : à la maniere de ceux , qui punissent rigoureusement en autrui ce qu'ils souffrent avec plus de complaisance en eux-mêmes.

La taille d'Auguste étoit de beaucoup au dessous de la médiocre , si l'on en croit Marathus son Affranchi , qui a écrit , qu'il n'avoit que cinq pieds deux pouces de hauteur. Il portoit aussi des souliers fort hauts , pour réparer ce défaut assez considérable dans un grand Prince. Il avoit d'ailleurs la figure agréable , les yeux vifs & difficiles à soutenir , quoiqu'il affectât beaucoup de b^énignité , & qu'il eût une douceur concertée. Il étoit incommodé d'une foiblesse à la cuisse gauche qui le faisoit tant soit peu boiter de ce côté-là.

Sa santé étoit très-mauvaise , & ses maladies furent si fréquentes pendant le cours de sa vie , qu'à peine le trouvoit-on un jour libre de toute incommodité.

Mais passons ces qualités , qui ne sont pour ainsi dire qu'accidentelles à Auguste ; & voyons s'il avoit véritablement les vertus qu'on lui a données dans le portrait qu'on nous a laissé de lui.

La Valeur , qui est la plus essentielle qualité des grands Princes , n'a jamais paru dans Auguste ; non pas même dans un degré médiocre. Toutes les Victoires , qui l'éleverent à l'Empire du Monde , furent l'ouvrage d'autrui. Celle de Philippes est due au seul Antoine. Celle d'Actium est l'ouvrage d'Agrippa , aussi-bien que la défaite de Sextus Pompéius , où il fut si hon-
reux à Auguste d'avoir toujours resté à fond de cale , & de n'avoir paru que longtems après l'Action.

Si l

S'il est vrai qu'on doit juger des choses, non pas par l'événement, mais par ce qui pourroit raisonnablement arriver, il est aisé de concevoir qu'Antoine, qui avoit vaincu à Philippes avec tant de distinction & d'applaudissement, & qui avoit depuis raillé si souvent Auguste sur sa maladie le jour de la Bataille, & sur le songe ridicule de son Médecin, qui le fit sortir de son Camp : il est, dis-je, aisé de concevoir qu'Antoine, après mille autres actions d'éclat, seroit devenu le Maître d'Auguste, sans cette fortune, qui prit soin, pour élever ce dernier, de donner à l'autre une passion violente, qui rendit son nom & sa Valeur inutiles.

D'ailleurs, Agrippa étoit devenu si grand après tant de victoires, mais sur-tout il étoit regardé avec tant de distinction depuis cette Couronne Rostrale, que la défaite de Sextus Pompeius lui acquit, honneur jusqu'alors inouï parmi les Romains, qu'on douta souvent s'il ne détrôneroit point Auguste ; qui, quelquefois en sa vie, le craignit assez pour délibérer s'il devoit le perdre, après toutes les obligations qu'il lui avoit. Et c'est sur cet article, qu'il consulta Mécène, qui lui répondit avec sa franchise & son esprit ordinaire, *Agrippa, Seigneur, est si grand qu'il faut ou le perdre, ou l'attacher à vous par les liens du Sang* : & c'est alors qu'Auguste lui fit épouser sa Fille Julie, pour, en le faisant son Gendre, se le rendre indissolublement attaché. Il partagea de plus avec lui les honneurs du Triomphe & du Consulat, & poussa même sa reconnoissance très-politique, jusqu'à faire fraper des Médailles en son honneur & avec son effigie, sur les revers desquelles il lui fit donner les attributs de Neptune, en mémoire de ses Victoires Navales ; avec plus de raison, sans doute, qu'Alexandre n'honora Clitus, du nom & du Trident de ce Dieu, après avoir seulement coulé à fond quatre Galeres ennemies.

Quels honneurs & quelle élévation pour Agrippa, suites d'une valeur extraordinaire ! Quels sujets de mortification & de

Tome I.

Z z z z

chagrin pour Auguste , d'être , pour ainsi dire , forcé de se soumettre à un Soldat de fortune ! inconvenient , auquel sont exposés ceux qui ne s'élèvent que par la valeur des autres.

La Clémence , dont on a fait , pour ainsi dire , la principale Vertu d'Auguste , s'accommoda mal avec les horreurs de la Proscription , dont il prolongea seul le cours. Mais sans parler de ces tems terribles , que l'ambition monstrueuse de trois hommes rendit les plus malheureux qui puissent être , on trouve chez Auguste des cruautés auxquelles il a eu part tout seul , & qui ne peuvent être excusées par l'exemple entraînant de ses Collègues.

Tant de Conspirations , si excusables dans le tems d'une tyrannie naissante , qui furent punies avec la dernière rigueur. Egnatius Rufus , Marcus Gencetius , Plautius Rufus , furent exécutés sans qu'on donnât presque de tems à leurs défenses. Fannius , Cépion , Muréna , furent punis de mort , d'une manière infame ; quoique ce dernier fût Beau-Frere de Mécène , cet Ami si cher & si fidèle d'Auguste , & qu'il fût d'ailleurs l'un des hommes les plus estimés de la République , duquel l'Historien le plus dévoué à Auguste a été obligé d'avouer qu'avant cette Conspiration , on n'avoit rien trouvé à lui reprocher (a).

Combien trouve-t-on d'entreprises , qui étoient à peine ébauchées , ou , pour mieux dire , qui n'étoient encore que projetées , qui furent punies comme si elles avoient été exécutées ? M. Lépidus , fils du Triumvir , qui avoit été si maltraité par Auguste , & dont le ressentiment pouvoit avoir passé jusqu'à son fils sans un trop grand crime , fut mis à mort , après que Mécène , qui faisoit pour lors la charge de Gouverneur de la Ville , eut découvert quelque chose de ses desseins.

Combien y eut-il d'innocens , qui furent trouvés criminels par la seule raison qu'ils avoient été de bons Républicains , & qui furent immolés à la sûreté du Prince & de sa grandeur ?

(a) *Ante hoc, bonus potuit videri.* Velleius Patércul. Libr. II.

Toranius, qui avoit été son Tuteur & son Collègue dans l'E-dilité, homme intègre & amateur de sa Patrie, s'il en fût jamais, fut sacrifié à ses soupçons sur la fin de la Proscription, sans qu'il eût jamais donné aucune marque de mauvaise volonté.

Ce fut sur une simple & pareille imagination, qu'il fit mourir Proculus son Affranchi, qui avoit été si avant dans ses secrets & dans sa confiance, sur le prétexte ridicule qu'il avoit fait l'amour à des femmes de Qualité.

On dit aussi, qu'environ le même tems, il accusa un nommé Gallius, de l'avoir voulu poignarder; & qu'il prit soin, pour cela, de construire des indices, & de suborner des témoins. Il le fit mettre ensuite à la question, comme un Esclave: il assista lui-même à ce tourment, sans que ce malheureux voulût jamais rien avouer. Il le fit enfin exécuter, tout innocent qu'on prétend qu'il étoit, & l'on ajoute, qu'il eut l'inhumanité de lui arracher les yeux de ses propres mains. Il ne faudroit qu'une action semblable bien vérifiée, pour ternir la plus belle Vie du monde.

Après la Bataille de Philippes, où il avoit si peu contribué à la Victoire, quelles furent les cruautés qu'il exerça à l'égard des malheureux prisonniers qui lui furent présentés? Celui qui lui demandoit pour toute grâce de lui accorder la sépulture, en reçut pour réponse, *Que les Oiseaux le mettroient bientôt en état de n'en avoir pas besoin*. Quelle fut sa barbarie, quand il voulut obliger le Pere & l'Enfant de combattre ensemble, dans le tems qu'ils lui demandoient la grace l'un de l'autre, de la maniere du monde la plus touchante? Et il se donna le lâche plaisir de les voir égorger tous les deux, sur ce qu'ils refuserent de servir de Gladiateurs.

Aussi, quand on conduisit tous les prisonniers enchaînés devant les deux Triumvirs, parmi lesquels prisonniers se trouvoient tant de Gens de qualité & de mérite, & entre autres le

Z z z z ij

fameux Favonius, ce singe & cet imitateur souvent ridicule de Caton, ils saluerent tous fort honnêtement Antoine, lui marquerent leur estime & leurs respects, l'appellant leur Empereur; au lieu qu'ils chargerent Auguste d'injures & de railleries piquantes, auxquelles il ne fut pas insensible.

On ne sçauroit oublier le saccagement de Peruge, qu'il prit sur Lucius Antonius, ni la réponse qu'il fit aux trois cens, qui composoient le Sénat de cette Ville. Ils furent présentés à lui enchaînés, & ils lui demandoient grace, pour avoir resté dans le Parti d'un homme à qui ils avoient tant d'obligations, & qui avoit si longtems été son Ami & son Allié. Il ne leur répondit autre chose, sinon, *Il faut tous mourir* : & immédiatement après cette réponse, aussi cruelle que laconique, ils furent tous exécutés.

Le pillage de la Ville, qu'il abandonna à ses Soldats, quoiqu'elle eût capitulé, ne sçauroit se concevoir sans horreur : & les violences y furent si grandes, qu'un des principaux Habitans, nommé Macédonicus, qui avoit autrefois servi sous Lucius Antonius, mit le feu dans sa maison, après quoi il se poignarda. La flamme, poussée par le vent dans les maisons voisines, produisit bientôt un horrible incendie, qui réduisit dans un très-petit espace de tems cette grande & belle Ville en cendres, dont la perte parut si grande à toute l'Italie, que les Historiens n'ont pas pu la déguiser, & en ont rejeté la faute sur la fureur des Soldats victorieux (a), qui ne sçauroient jamais être coupables de la mort des trois cens Sénateurs qu'Auguste y fit égorger de sang froid.

Il est sûr, qu'après la mort d'Antoine, il fit tuer son fils Antyllus, qui s'étoit réfugié dans le Mausolée que Cléopâtre avoit fait élever à son Pere, croyant de trouver un asyle dans un lieu qui lui paroïssoit si sacré : & en effet, il étoit d'un Vainqueur

(a) *In Perusinos magis ira Militum quam voluntate scelerum est Ducis.* Velleius Patercul. Lib. II.

généreux d'épargner les Enfans d'un homme , qui , pendant tout le tems qu'ils avoient été unis , & tout le cours de leur inimitié & de leur guerre, lui avoit donné tant de marques de générosité. Ce fut dans ce même tems, qu'il fit mourir Césarion, Fils du Grand Jules & de Cléopatre, qui , après la défaite d'Antoine , tâchoit à se sauver en Ethiopie. Il semble qu'Auguste devoit au moins faire grace au sang de son Pere.

Si l'on ajoute à toutes ces cruautés les rigueurs avec lesquelles il fit mourir une infinité de Gens de Qualité , pour avoir aimé sa Fille Julie , qui donnoit tant de lieu à leurs amours , on trouvera qu'Auguste a été moins clément qu'on ne dit. Et il ne faut ajouter , pour découvrir parfaitement sur cet article son véritable génie , que ce qui lui arriva , lorsque jugeant des Criminels , & se laissant aller à son penchant sanguinaire qui lui étoit si naturel , Mécénas ou Agrippa (on ne sçait lequel des deux) ne pouvant l'aborder à cause de la foule , lui envoya des tablettes , où étoient écrits ces mots , *Retire-toi , Bourreau*. Apparemment , ce Favori connoissoit bien le Prince ; & il faut que sa cruauté fût bien outrée , pour qu'on osât le corriger si violemment. Enfin , il est sûr qu'il a fait mourir tant de gens , qu'on ne trouve presque point de jour dans les premières années de son Empire , qui ne fût marqué du sang de quelque personne considérable.

Je sçais , que dans la suite de son Empire , il pardonna à Cinna , mais tout le monde sçait aussi , que ce fut une inspiration de Livie sa Femme , qui voulut tacher à gagner par la douceur ce qu'il n'avoit pu depuis longtems par les supplices : car quoique tous les jours il fit mourir quelque Conjuré , ou véritable , ou prétendu , les Conspirations étoient toujours plus fréquentes ; & elles se formoient , pour ainsi dire , du sang , & sous la cendre , de ceux qu'on immoloit. On craignoit , d'ailleurs dans Cinna le nom & la réputation de son Aïeul maternel le grand Pompée , dont les Partisans cachés étoient encore en grand nombre.

La Clémence étoit peut-être la Vertu qui manquoit le plus à Auguste : c'est celle dont on l'a loué davantage ; par la raison , sans doute , qu'il n'est point de Vertus , que nous souhaitions davantage qu'on nous attribue , que celles que nous n'avons point.

Je ne sçais si l'on peut excuser le crime d'enlever une Femme grosse à son Mari , de l'épouser , & de répudier la sienne sans aucune autre raison

L'Education , qu'il donna à l'une & à l'autre Julie , fut telle , que ces deux Princeesses furent les plus prostituées personnes de l'Empire ; & il y eut assurément beaucoup de sa faute dans les complaisances qu'il eut au commencement pour elles

On ne sçauroit excuser l'union d'Auguste avec Décimus Brutus , l'un des Conjurés , auquel Antoine faisoit la Guerre. Les sujets de méfintelligence , qu'il avoit avec son Collegue , ne devoient jamais l'obliger à aller défendre l'un des plus coupables de la Conjuraton. Je dis , des plus coupables , puisque Décimus Brutus se trouva dans le Testament de César parmi ses héritiers ; ce qui , sans doute , rendit sa perfidie plus noire. N'étoit-il pas bien honteux au Fils de César , de défendre le meurtrier de son Pere , tandis qu'Antoine , qui étoit son ami particulier avant la Conjuraton , le poursuivit si vivement ; & avec si peu de ménagement ? Ce fut dans cette Guerre , qu'Auguste se vit assister par les deux Consuls Hirtius & Panfa ; le Sénat ayant pris parti en sa faveur , & ayant déclaré la Guerre à Antoine par les sollicitations de Cicéron ; qui outre l'amitié qu'il avoit conçue pour Auguste , avoit une haine violente pour Antoine : deux passions , qui lui ont été plus d'une fois reprochées par Brutus. Cependant , on dit qu'Auguste reconnut mal les services des deux Consuls : & dans le dessein qu'il avoit d'être entièrement le Maître de cette Armée , & de ne partager le Commandement avec qui que ce soit , il tua , dit-on , lui-même le Consul Hirtius dans un Combat , & fit empoisonner la plaie

de Panfa par Glycon son Médecin. Ce dernier ne s'attendoit sans doute pas à cette trahison : il aimoit naturellement Auguste , & souhaitoit même de le voir élever , par une secrète sympathie qui avoit été fortifiée par le commerce qu'ils avoient eu ensemble. Ce fut cette amitié , dont il ne croyoit pas qu'Auguste se fût rendu indigne , ne sçachant rien de sa perfidie , qui l'obligea à s'expliquer avec lui quelques heures avant de mourir. *Le Sénat*, lui dit-il, *adore les Conjurés au fond du cœur , & ne peut souffrir la vengeance que vous & Antoine voulez en tirer. Il souffre encore plus difficilement , que vous souteniez le parti de Jules César contre les restes de celui de Pompée , auquel les Conjurés sont unis. Votre Puissance l'étonne ; & il ne cherche qu'à la détruire. Vous lui en avez fourni les moyens , en faisant la Guerre avec Antoine. Le Sénat la foment de toutes ses forces ; & son dessein qui se manifeste dans nos Ordres secrets , est de vous perdre l'un par l'autre. C'est par cette raison , que vous recevez tous les deux des Graces alternatives , & qu'il paroît tant d'irrésolutions dans les Décrets qui vous regardent. Je ne vous avois , ajouta-t-il , jamais déclaré le secret qui m'étoit confié ; mais je crois qu'en mourant , je suis délié de tous mes Sermens , & que je ne trahis point ma Patrie , en vous donnant cet avis. Profitez - en comme vous devez ; & songez en vous unissant avec Antoine , à éviter les pièges de vos Ennemis.*

Qu'il étoit noir à Auguste de faire empoisonner la blessure d'un homme qui lui donnoit si tendrement des avis de conséquence , & qui furent sans doute la cause dans la suite de son accommodement avec Antoine !

Le Médecin Glycon fut arrêté sur quelques soupçons qui coururent dans l'Armée ; mais Auguste eut assez de pouvoir pour lui faire éviter des tortures , où il auroit pu avouer des choses si défavorables à sa réputation.

Il commanda pour lors tout seul l'Armée de la République , pour la défense de Décimus Brutus , qu'on empêcha pour lors de céder aux armes d'Antoine. On ne doit pourtant pas oublier

une belle Réponse qu'il fit à ce Conjuré, lorsque celui-ci ayant été secouru, voulut l'aller remercier : *Dites à Décimus Brutus*, dit-il à celui qui lui venoit demander l'Audience de sa part, *que je ne suis point venu pour le secourir ; mais pour combattre Antoine , qui peut facilement un jour devenir mon Ami , au lieu que je serai toujours le mortel Ennemi de Brutus. Je ne veux , ni le voir , ni lui parler ; & il peut se retirer où il lui plaira , puisqu'ainsi le veulent ceux qui sont à Rome.*

Cette Réponse est belle, & l'on doit avouer, qu'Auguste avoit pour cela un talent merveilleux. On ne sçauroit répondre plus juste, ni plus agréablement, qu'il a fait plusieurs fois en sa vie ; & j'ai toujours fort aimé la facilité avec laquelle il se moqua de ces Députés de la Ville de Tarracone, qui étoient venus le congratuler sur ce qu'un Palmier avoit crû sur un Autel qui lui étoit consacré : *Il faut*, leur dit-il, *que vous y bruliez fort peu de Victimes.*

On ne doit point contester à Auguste cet esprit heureux & agréable, quoique quelques-uns aient voulu dire, que ses plus belles réponses étoient l'ouvrage de Mécénas, le plus bel esprit de l'Empire.

On ne sçait si l'on doit faire beaucoup de cas de la Proposition qu'il fit à ses deux Confidens, de se dépouiller de l'Empire. Ce ne fut, après tout, qu'une Proposition affectée ; & il se garda bien de suivre le conseil d'Agrippa, qui lui voulut persuader de le quitter généreusement. C'est ici, qu'on peut en passant faire une réflexion assez naturelle sur la différence des avis d'Agrippa & de Mécénas : réflexion, que mille autres sans doute ont faite, mais qu'on ne doit pourtant pas omettre.

Agrippa s'étoit élevé, par ses Vertus Militaires, d'une très-basse naissance à une très-haute Fortune, qui lui avoit acquis des honneurs infinis, dont il étoit véritablement digne. Il avoit l'esprit grand, les vues étendues & justes, l'ambition de commander à toute la Terre, qu'il avoit pourtant accommodée avec l'obéissance

l'obéissance & la soumission qu'il étoit obligé de conserver à Auguste. Il étoit prompt & hardi dans l'exécution des desseins qu'il concertoit avec beaucoup de soin & de justesse : & c'étoit l'homme du monde qui prenoit le mieux & le plus vite son parti dans une affaire difficile. D'ailleurs, il avoit une douceur inimitable, qui le rendoit aimable à tout le monde, & qui lui faisoit même supporter de sang froid les injures qu'on s'oubloit de lui faire. Telle fut l'insolence du Fils de Cicéron, qui, plein de vin, lui jetta dans un festin la tasse au visage, sans qu'Agrippa songea seulement à s'en venger. Il crut avec raison, qu'un homme établi comme lui ne risquoit rien à souffrir patiemment l'insulte d'un homme sans nom & sans réputation. Il étoit magnifique en Edifices : il remplit plusieurs Villes de Temples & de Portiques ; & il y a encore à Rome des Monumens de sa magnificence. Tel que je viens de le dépeindre, il conseilla à Auguste de quitter l'Empire qu'il tenoit de ses mains ; tandis que Mécénas qui n'avoit point eu de part aux Victoires, lui conseilla de le garder. N'est-ce point que chacun des deux avoit un intérêt en vue ?

Agrippa étoit fort sûr de devenir le premier homme de la République, après tant de Victoires, de Triomphes, & d'actions éclatantes, qui avoient effacé la bassesse de sa Naissance, & illustré son nom tout-à-fait nouveau, & jusqu'à lui inconnu (a). Agrippa, dis-je, étoit fort sûr de devenir le premier, si Auguste quittoit l'Empire, au lieu qu'il resteroit toujours son Sujet, tant qu'il en feroit le Prince : bien persuadé que quelque faveur & quelque élévation qu'on reçoive du Maître, on n'en est pas moins son Sujet, & qu'il y a autant de distance entre le Prince, & son premier Sujet, qu'il y en a entre l'être & le néant.

Mécénas, au contraire, dont tout le mérite consistoit dans.

(a) *Novitatem suam nobilitavit.* Velleius Paterculus Libr. II.
Tome I.

beaucoup de politesse, beaucoup d'esprit & de douceur; qui n'avoit jamais guères été homme de Guerre, par la foiblesse de son tempérament, qui ne lui avoit jamais permis les exercices violens qui acquierent la Gloire & l'éclat, mais qui avoit un discernement juste, une connoissance parfaite & très-distincte de toutes choses, sçavant plus que nul autre en l'art d'user de la Fortune pour le bien de ses amis & du Public, sans jamais en abuser; & qui enfin, avec toutes les Vertus d'un homme droit & intégrè, n'étoit pourtant d'une haute considération, que parce qu'il étoit un excellent & un très-agréable Courtisan; ne voulut point consentir à cette abdication, qui alloit détruire absolument sa fortune.

Si les deux Confidens les plus zélés, les plus modérés, & les plus fidèles qui aient jamais été, ne peuvent s'empêcher de consulter leurs intérêts dans un avis de la dernière importance qu'ils donnent à leur Maître, les Princes doivent être bien persuadés qu'ils n'en trouveront jamais de parfaitement désintéressés.

Mais cependant, que l'action d'Auguste auroit été grande & généreuse, si, après s'être rendu Maître de l'Empire, après l'avoir calmé & affermi, il en eût remis le Gouvernement à la République, & eût voulu devenir simple Particulier! Cela auroit effacé toutes les horreurs de la Proscription & des Guerres Civiles: on auroit excusé l'ambition démesurée de Jules, ou du moins on auroit dit, *Jules César a ôté la Liberté, Auguste son Fils l'a rendue*; mais il étoit peu propre à faire cet effort sur lui-même. Il suivit le conseil de Mécénas, qui lui convenoit, & ne fut point touché de l'exemple de Sylla, moins grand dans la Puissance Souveraine qu'il exerça, que dans la démission qu'il en fit.

Venons à cet esprit d'Auguste tant vanté, & qu'on ne sçauroit tout-à-fait lui contester. On prétend qu'il étoit le plus habile Politique de son tems; il est vrai qu'il étoit parfaitement le Maître du dehors de lui-même, sçachant cacher mieux que

personne les desseins qu'il avoit conçus ; soit que naturellement il eût ce Talent merveilleux , soit qu'il l'eût acquis par art & par étude. Il est sûr qu'il pâlissoit & rougissoit facilement , changeant comme il vouloit de couleur & de maintien ; ce qui l'a fait comparer , par l'un de ses Successeurs (a) , au Caméléon , qui se rend propre toutes les couleurs qui lui sont présentées. Il prenoit à l'avance , mieux que personne , les moyens pour la réussite d'une entreprise. Il sçut dissimuler les chagrins qu'il avoit contre Antoine , tant qu'il en eut besoin pour soutenir la Guerre contre les restes du Parti de Pompée. Il ne manquoit pas de même à trouver des prétextes spécieux de rupture , quand ses intérêts le demandoient. Il sçavoit d'ailleurs merveilleusement comment il falloit s'y prendre , pour remettre l'abondance dans Rome , pour gagner l'esprit du Peuple , par des Jeux , des Spectacles , & des largesses souvent très-médiocres , mais bien ménagées. Il sçavoit orner la Ville , & y mettre des beautés magnifiques ; & l'on doit convenir , qu'il avoit beaucoup d'esprit & d'industrie pour toutes ces choses. C'est cette industrie & cette adresse , dont il portoit le Symbole dans un Cachet dont il se servit longtems , où étoit gravé le Sphinx. Mais ce n'est point cet esprit , qui convenoit au Maître du Monde : on vouloit dans lui un génie plus étendu , plus grand , plus libre , plus ouvert ; & c'est de lui qu'on disoit avec quelque raison , qu'il étoit plus propre à être Edile (b) , qu'à être Empereur.

Tout son esprit , pourtant , & cette sage Politique dont il se piquoit , ne l'empêcherent pas de faire souvent de très-grandes fautes. En est-il une plus considérable , que celle qu'il fit en plein Sénat , lorsqu'il y lut les Lettres qui contenoient les débauches de ses Filles exilées , qu'il y déclama contre leurs impuretés , & qu'il exagéra sa propre honte ? Faute , qu'il reconnut bientôt après , quand il dit dans une de ses réflexions : *Je n'aurois pas*

(a) Julien , dans ses *Césars*. (b) Magistrat de Police.

A a a a ij



fait une telle manœuvre, si Agrippa, ou Mécénas, avoient vécu.

Ce ne fut pas une trop grande politique, dans le tems d'une disette qu'il y eut à Rome, d'y faire des Festins extraordinaires, & des débauches les plus recherchées. Ce fut dans un de ces Festins, qu'il fit habiller neuf Femmes en Muses, & se fit lui-même habiller en Apollon : ses Courtisans ayant poussé la flatterie jusqu'à lui faire croire qu'il en étoit Fils, fondés sur ce que sa Mere avoit songé qu'elle avoit eu commerce avec un Serpent, environ le tems de sa conception : & c'est de-là, que quelques Auteurs ont dit qu'Alexandre & Auguste étoient les Fils de deux Serpens, dont l'un étoit Jupiter, & l'autre Apollon. C'est aussi pour cela, qu'Auguste est représenté en plusieurs Médailles sous la figure d'Apollon, imitée de la Statue qu'il se fit élever dans la Bibliothèque Palatine sous la forme de ce Dieu Ce fut aussi pour lors, qu'il se fit décerner les honneurs divins ; chose jusqu'alors inouïe, & que ses Successeurs imiterent avec tant de soin. On lui bâtit des Temples, on lui institua des Prêtres, on lui fit des Sacrifices ; & jamais la flatterie des hommes n'alla plus loin.

Si Alexandre mérita de passer pour insensé, quand il voulut passer pour Fils de Jupiter, après tant de grandes actions, qui assurément l'élevoient au-dessus des autres hommes : avec combien plus de raison doit-on dire que la tête tourna à Auguste, lorsqu'il voulut être Fils d'Apollon, & s'ériger en Dieu ; lui qui, à beaucoup de bonheur près, étoit si fort semblable aux autres hommes ? Et c'est sur cet article, que lui fut faite cette belle remontrance par Cécilius Balbus, qui lui dit que rien ne le sauroit tant distinguer du commun des hommes, que la fermeté avec laquelle il résisteroit à la flatterie, & puniroit même ces lâches adulateurs, qui osoient si effrontément le qualifier de Dieu : qu'il serviroit en cela les Dieux, qui récompenseroient sa fidélité ; & se rendroit aimable parmi les hommes, qui souf-

troient avec peine qu'on voulût si grossièrement les tromper...

Pour moi, il me semble qu'Auguste étoit si fort éloigné d'avoir les qualités d'un Dieu, qu'on trouve au contraire dans lui mille bassesses, & mille petites, indignes d'un grand Prince. Cette Avarice, par exemple, dont il donna si souvent des marques, & qui lui fut reprochée si adroitement par ce Poëte, qui faisoit tous les jours quelque Epigramme à sa louange, sans jamais en tirer aucune récompense; & qui, un jour qu'Auguste s'avisait de faire des Vers pour lui, & de les lui donner, tira quelques deniers de sa poche pour les payer, en lui disant : *Je les payerois mieux, si j'étois plus riche.*

On ne sauroit encore oublier sur ce sujet ce que fit un Soldat, qui, dans le tems qu'Auguste étoit à la Campagne, ayant pris un Hibou vivant, qui depuis plusieurs années empêchoit par ses cris ce Prince de dormir, le lui porta, s'attendant à une grande largesse; mais ne se voyant donner que la valeur de vingt-cinq Livres, *C'est bien peu*, dit-il, en le laissant échaper : *j'aime mieux qu'il vive.*

On doit mettre parmi les bassesses d'Auguste son esprit fou & dangereux pour toute sorte de Commerce. Il est amoureux des Femmes des Sénateurs; mais c'est pour en arracher le secret de leurs Maris. Il choisit un Successeur, l'un des plus méchans hommes de l'Empire, qu'il n'aime point naturellement, & qui n'est pas de sa Famille; mais c'est pour se faire regréter après sa mort. Il fait faire des Propositions d'accommodement à Cléopâtre, les plus honnêtes & les plus recevables, mais c'est pour la trahir, & pour la mener à Rome en triomphe. Tout cela n'est point d'un grand homme. Jules, son Pere, en usoit tout autrement.

On peut ajouter ici les excessives Superstitions, qui lui faisoient ajouter foi à tous les présages les plus ridicules que la crédulité des Peuples avoit établis. C'est par un même principe,

qu'il craignoit si fort le Tonnerre, qu'il lui fit bâtir un petit Temple, à Jupiter tonnant, à l'entrée du Capitole. Il y a mille autres pareilles petitesse, en quoi on peut dire encore qu'il imitoit bien mal Jules César.

S'il est permis de juger des véritables qualités d'Auguste, il me semble qu'on peut dire de lui, qu'il fut ambitieux, fort dissimulé, & fort heureux.



LA VIE
D'OCTAVIE,
SŒUR D'AUGUSTE.

THE
JOURNAL OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE



P R É F A C E.

IL est parlé dans les Histoires générales de plusieurs Personnes illustres, dont les caractères n'y sont pas toujours développés autant qu'ils méritent de l'être, & s'y trouvent étouffés souvent par une multitude de faits étrangers. Mais si l'on vouloit extraire de divers Auteurs ce qu'ils ont dit de ces Personnes, en ramasser tous les traits répandus en différens Historiens, on pourroit former ensuite, sur chacune séparément un tissu de leurs actions, tirer de l'obscurité leurs vertus, & les mettre dans un plus beau jour. Il est très-certain que ces sortes d'Extraits feroient plaisir à ceux qui dans la lecture d'un Ouvrage Historique, cherchent plus à voir peindre en détail les diverses qualités des Mœurs & des Génies, qu'à discuter un Problème Chronologique, ou charger leur mémoire de noms & de faits indifférens.

Je crois même que d'un pareil projet judicieusement exécuté, l'on verroit éclore des Histoires particulières assez agréables, & sans doute plus intéressantes que celles de pure invention, qui, quoique

Tome I.

B b b b b

bien variées & bien fleuries, n'en font pas d'ordinaire plus estimées par les gens d'un esprit solide, ni moins négligées par ceux-mêmes qui d'abord en ont fait leur amusement. De si foibles ressorts ne font pas jouer longtems les passions.

J'avoue que rien n'est plus facile à des imaginations fécondes, que d'assembler beaucoup d'Aventures fabuleuses, & d'y faire entrer plusieurs incidens amenés avec industrie, pour exciter des sentimens vifs & soudains. Mais de telles émotions, extorquées en fraude, ne manquent jamais de se dissiper au moment qu'on réfléchit sur l'imposture qui les a fait naître, & alors on est honteux de s'être laissé vaincre par des attendrissemens, dont l'origine est une erreur.

Toutes ces fictions ingénieuses ne réussissent communément que dans la Poësie, sur-tout dans les sujets Dramatiques, où l'on ne peut trop animer l'action & la rendre sensible. Mais dans un simple récit de faits, dont la saine Raison n'est jamais touchée, qu'autant qu'elle y découvre les graces naïves de la Vérité: c'est traiter le Lecteur avec quelque sorte de mépris, & surprendre son admiration, que de l'appliquer au merveilleux des faux événemens, & par des illusions éblouif-

santes séduire son jugement & son cœur.

Ainsi puisque le vrai fournit assez de matériaux pour des Histoires utiles & divertissantes , on n'auroit pas besoin de forger tous les jours de nouvelles fables. Quelque vivacité , quelque légèreté de style qu'il y ait dans les Ouvrages de cette nature , c'est toujours , ce me semble , dégrader un peu son esprit , que de s'occuper ou à les composer , ou à les lire.

Je ne prétens néanmoins les combattre , comme j'ai déjà dit , que dans le genre historique. Je sçais que les jeux de l'imagination plaisent quelquefois beaucoup & avec sujet aux gens du meilleur discernement. Lors donc qu'on a le talent de placer la fiction & de la manier aussi délicatement , par exemple , que dans *la Pluralité des Mondes* , on ne l'emploie jamais trop , parce que dans ces Lectures on n'admire pas comme vrai ce qu'on voit bien qui ne l'est pas : mais seulement l'heureux génie d'un Auteur qui vous promène , en se jouant , par les routes les plus délicieuses.

Il n'en est pas de même quand on s'amuse à narrer sérieusement les pompeuses chimères dont je parle. Elles accoutument tellement ceux qui les lisent à se nourrir d'idées romanesques , que les maximes

B b b b b ij

les plus simples de la Morale, & les principes les plus communs de la vie civile, ne font presque pas d'impression sur eux. *De-là naissent*, dit un fameux Prélat de nos jours (a), *les mécomptes qu'ils trouvent dans ce qu'ils pensent & ce qu'ils entreprennent. Car tous ces beaux sentimens en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'Auteur du Roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, & qui décident des affaires.*

Ainsi toute Histoire feinte qu'on peut prendre en quelque façon pour véritable, & qui ne présente pas à chaque instant qu'elle n'est qu'imaginée, ne peut plaire qu'en séduisant, & ne peut séduire qu'en pure perte.

Les Recueils que je propose feroient tout un autre effet : je ne présume pas d'avoir rempli tout ce dessein ; ce n'est ici qu'un essai pour consulter le goût du Public.

Les Ecrivains de l'Histoire Romaine nous ont laissé sur Octavie, sœur d'Auguste, plusieurs particularités très-curieuses, & l'on auroit peine à trouver un plus beau caractère que le sien ; j'ai tâché de recueillir ce que ces Historiens en rapportent.

(a) *M. de Fenton, Archevêque de Cambrai.*

Octavie eut part à tous les grands événemens de son tems , & l'on diroit qu'ils ne sont arrivés que pour donner du lustre à ses vertus , & pour soutenir en elle la gloire du nom Romain , que la décadence des Loix & le dérèglement des mœurs défiguroient de jour en jour. Rome étoit parvenue à un tel excès de puissance , qu'elle commençoit à plier (a) sous le poids de sa propre grandeur , & se détruisoit par ses propres forces (b). L'austérité de la Discipline militaire peu à peu se relâchoit ; au retour des Conquêtes de l'Asie , on avoit introduit jusques dans le sein de la République le luxe de ces Peuples amollis par la volupté , l'honneur de la Patrie n'excitoit plus le zèle dans les cœurs ; la Liberté venoit d'expirer avec Brutus : en un mot , tout dégéneroît de l'ancien éclat & de la fermeté primitive.

Durant ces jours de dissolution & de mollesse , je ne vois presque plus regner la magnanimité romaine que dans l'ame d'Octavie , qui paroît seule s'opposer aux passions , & les attaquer aussi vivement dans le cœur des autres par ses exemples , que dans le sien par son courage.

(a) *magnitudine laborat sua. Tit. Liv.* (b) *Suis & ipsa Roma viribusruit. Hor. Epod. XVI. 2.*

Je n'ai voulu rien avancer que de vrai , du moins qu'il ne soit pris dans les Auteurs les plus renommés & les plus anciens. L'un dit une chose d'Octavie, l'autre en dit une autre; ces pièces ainsi détachées ne la feroient pas assez connoître, parce que ce n'étoit pas l'intention expresse de ces Auteurs ; mais dès qu'elles sont toutes réunies ensemble, elles en font un modèle des vertus les plus épurées.

Comme tout ce que je vais rapporter ne doit avoir qu'elle pour objet , on dira peut-être qu'elle ne domine pas assez dans les faits , & qu'ils tombent plus souvent sur d'autres que sur Octavie. Mais il est bon de remarquer qu'il n'entre rien dans cette Histoire qui n'ait avec elle une relation précise. Elle a son intérêt personnel à tous les mouvemens d'Auguste & du Sénat, à ceux de Cléopâtre & d'Antoine : & si tous ne la regardent pas directement, elle en ressent néanmoins le contre-coup. Ainsi quoique les autres Acteurs paroissent plus fréquemment qu'elle sur le Théâtre, son silence & sa retenue offrent des Scènes, qui , pour être muettes , n'en sont pas moins belles. Car il faut convenir que dans les tristes conjonctures où elle s'est trouvée, lui supposant autant de génie , autant de crédit & d'autorité qu'elle en avoit, c'est jouer un grand rôle que

d'être tranquille & de se taire. Aussi pour peu qu'on examine sa conduite , telle qu'elle est dépeinte ici, l'on avouera qu'il y a plus d'Héroïsme dans la modération du cœur , que dans les entreprises & dans les actions du plus grand éclat. Tout le sublime de ses vertus roule uniquement sur ce principe.

Lorsqu'il a fallu rappeler des événemens pour lier tout ce qui regarde Octavie, j'ai mieux aimé le plus souvent laisser les Historiens parler leur propre langage , que d'y substituer le mien : quand les anciens originaux sont bien écrits , les fragmens qu'on en révoit, sont toujours plaisir. Tout ceci n'est donc proprement , & à peu de choses près , qu'une suite de citations fondues , pour ainsi dire , les unes dans les autres ; mais pour n'enlever à personne ce qui lui appartient , j'ai eu soin de mettre au bas des pages , aussi régulièrement que j'ai pu , les noms de ceux de qui j'ai tant emprunté de richesses. Lorsqu'on est compilateur & plagiaire , il faut l'être du moins de bonne-foi.

Le seul inconvénient à craindre de cet assemblage , c'est que le style en sera peut-être moins égal. Car Plutarque n'écrit pas comme Dion-Cassius , ni Velleïus comme Suétone. De plus , les récits de ces Historiens sont , pour le tour & les expressions , fort

différens de ceux des Poètes ; d'Horace , par exemple , de Virgile , de Properce , dont j'ai inféré plusieurs extraits. Je fouhaiterois bien que ce mélange pût répandre dans tout l'Ouvrage une variété qui lui donnât plus d'agrément.

J'appelle ces sortes d'Ecrits, *Essais d'Histoire*, parce qu'ils n'ont rien de méthodique, & que les règles y sont fort négligemment observées. Comme les faits que je rapporte sont assez connus, j'ai cru qu'il n'étoit pas nécessaire d'en assujettir le récit aux formalités d'une exacte narration. Ainsi je me suis donné la licence d'y mêler des épisodes, des digressions, des réflexions, quand la matiere m'en offroit la liberté.





LA VIE D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE.

ON ſçait peu de choſes des premières années d'Octavie. Il ſemble néanmoins que ſans trop hazarder ſes conjectures ; on peut ſuppoſer qu'elle eut une excellente éducation. Son Frere Octave , petit-neveu , & fils par adoption de Jules-Céſar , fut élevé comme héritier des biens immenſes qu'on lui deſtinoit , & d'une manière convenable aux préſudes de ſa fortune. Il eſt à croire que la jeuneſſe d'Octavie ne fut pas cultivée avec des attentions moins particulières , puisſque Céſar , en un certain tems , voulut la marier avec Pompée (a) , pour former entre eux une liaiſon plus parfaite. Mais ſoit qu'elle ait été redevable à des ſoins étrangers , ou ſeulement à ſes qualités naturelles , d'un mérite auſſi excellent que le ſien , il eſt conſtant que par le merveilleux uſage qu'elle en fit , elle eſt devenue pour toute la poſtérité l'objet d'une admiration bien fondée.

Les Hiſtorienſ nous en parlent comme d'une perſonne la plus belle qui fût alors , & qui ſçût mieux aſſortir les graces brillantes avec celles de la modéſtie & de la douceur. Jamais femme ne fut plus délicate ſur ſes devoirs. Pour l'exciter à les remplir , il ne falloit que les lui montrer , ſi toutefois il étoit poſſible qu'elle

(a) Cæſar ad retinendam Pompeii ne-
cilitudinem ac voluntatem , Octavianam } ſororis ſuz neptem conditione ei detulit.
Tome I. } Suet. in J. Cæſ. c. XXVII. 1.

le en ignorât, ou qu'elle en perdit un seul de vue. La force & l'étendue de son génie parurent dans tous les événemens qui l'intéressèrent en tant de façons : ainsi ce seroit un détail inutile que de s'étendre sur son caractère, il se verra suffisamment dans les faits.

Si pour soutenir ses vertus, elle n'avoit eu devant ses yeux que de bons modèles, sa propre gloire l'auroit assez engagée à les imiter. Mais quand on a des sentimens combattus par des exemples, la victoire devient difficile : aussi fut-elle toujours obligée de se roidir contre la corruption générale. Ce beau siècle, qui par une tradition vulgaire, fait appeller chaque regne heureux, un siècle d'Auguste, ne fut pas d'abord aussi tranquille, aussi florissant que le chante Horace dans ses Poésies, les ravages du Triumvirat en sont des preuves bien éclatantes.

Octavie, dans un âge encore tendre, s'opposa le plus qu'elle put aux effets de cette Politique barbare, & ne manqua point les occasions de lui arracher quelque victime, sans examiner, s'il eût mieux valu, pour les intérêts de son frere, n'épargner personne.

On ne peut lire encore sans horreur, avec quelle cruauté s'exécuta le projet ambitieux de trois hommes, qui, pour reténir entre leurs mains l'autorité souveraine de la République, mirent la défolation dans cette Ville fameuse, où ses différentes passions donnerent de si terribles spectacles (a). La vengeance des ennemis, la jalousie des femmes, la crainte des esclaves, l'avarice des enfans, furent autant d'instrumens & de Ministres, qui s'offroient à l'exécution des ordres expédiés pour le massacre des pros crits, outre qu'ils étoient si rigoureux & si littéralement observés, qu'il eût été presque impossible de s'y soustraire. La fidélité se signala néanmoins par les traits les plus héroïques. On vit des esclaves se travestir, & prendre l'habillement de leurs maîtres pour mourir à leur place ; des fils disputer avec

(a) Appien, *Guerres Civiles*.

leurs peres à qui seroit égorgé le premier ; des femmes porter par les campagnes leurs maris sur leurs épaules , & s'aller enfoncer avec eux dans des grottes écartées. Les gens les plus illustres se cachotent dans les souterrains & sous des toits. On trouvoit des Sénateurs, des Tribuns , & de toutes sortes de graves Magistrats errans & fugitifs, cherchant des asyles de toutes parts contre la fureur des assassins.

Cependant toute l'indignation populaire tomboit plutôt sur Antoine que sur les deux autres. Auguste étoit trop jeune & Lépide devenu trop peu puissant , pour être les Promoteurs d'une pareille entreprise.

Durant ces sanglantes révolutions, Octavie ne demeureroit pas oisive ; plus d'une fois on vint implorer sa compassion & son crédit (a). La femme d'un certain Vinus, compris dans la proscription , après avoir examiné les moyens de le sauver , l'enferma dans un coffre, & l'ayant fait porter à la maison d'un de ses affranchis, répandit le bruit qu'il étoit mort, en sorte que tout le monde en fut persuadé. Mais comme cela ne calmoit point assez ses alarmes, & la réduisoit à des précautions gênantes, elle observa le tems qu'un de ses parens devoit donner des Jeux au Peuple , & mettant Octavie dans ses intérêts, elle la pria instamment d'obtenir de son Frere, qu'il se trouvât seul des Triumvirs au spectacle. Les choses ainsi disposées, la femme entra sur le Théâtre, se jeta aux pieds d'Auguste, lui déclara son artifice, fit apporter le coffre d'où son mari sortit en tremblant, & tandis que tous les deux s'abandonnerent à sa clémence, Octavie donna des louanges à cette action avec tant de grâces & tant d'adresse, que son frere qui ne lui pouvoit rien refuser, loin de s'agrir, applaudit à l'amour ardent de cette femme, & donna la vie au Proscrit. Octavie n'en demeura pas-là, car elle vanta si fort le courage de cet affranchi, qui recevant ce dépôt avoit couru risque de périr lui-même, qu'elle obligea

(a) Appien, *Guerres Civiles*.

l'Empereur de le mettre au rang des Chevaliers Romains.

Il parut en mille autres occasions combien elle avoit de pouvoir sur l'esprit d'Auguste, qui connoissoit mieux que personne tout son mérite, & même en étoit touché plus vivement qu'on ne l'est d'ordinaire, par les impressions d'une tendresse fraternelle.

Lorsque les Triumvirs n'eurent plus de concurrens à craindre, leur domination devint plus paisible dans le sein de l'Etat; mais Octavie ne trouva guères plus d'agrément à la Cour. Le rang qu'elle y tenoit la mettoit en relation avec des femmes qui sembloient avoir abjuré toutes les Loix de la Pudeur. Les Auteurs contemporains en font d'étranges descriptions, & leur attribuent tous les dérèglemens de Rome (a). Dans ces tems, disoient-ils, si féconds en vices, la dépravation commença par de fréquentes infidélités dans les mariages (b); de cette source, elle se répandit sur toutes les familles, & bientôt inonda tout le Peuple & tout le Pays (c). Les filles d'un âge déjà mur, s'amusoient encore à des jeux puériles, & prenoient plaisir à se faire enseigner les danses lascives des Ioniens (d). Elles y faisoient leurs attitudes, & en fort peu de tems elles y devenoient sçavantes; car (e) dès la tendre jeunesse, elles s'exerçoient en dansant à figurer les mouvemens de la plus molle volupté. Le mariage ne les rendoit pas plus modestes; rien n'étoit plus licencieux que leurs repas (f); elles y donnoient carrière à tous leurs desirs, & les maris ne s'en formalisoient point, tant leur politesse étoit commode. On avoit beau dire qu'il est juste de se venger d'un homme qui nous déshonore (g). Galba n'étoit pas de cette opinion: il pria à souper chez lui Mécénas, & le voyant s'attendrir auprès de sa femme, il fait aussitôt semblant de dor-

(a) *Fœcunda culpæ secula, nuptias Primum inquinavere, & genus & domos. Horat. Lib. III. Od. VI. v. 17, 18.*

(b) Hoc fonte derivata clades in patriam, populumque fluxit. *Hor. ibid. v. 19.* (c) *Morus doceri gaudet Ionicos Matura virgo. Ibid. v. 21.*

(d) Et fingitur artubus. *Ibid. v. 22.*

(e) Jam nunc, & incestos amores. De tenero meditatur ungui. *Ibid. v. 23, 24.*

(f) Inter mariti vina quærit adulteros. *Ibid. v. 25, 26.*

(g) Jure omnes Galbæ negabat. *Horat. Sat. II. 46. Lib. I.*

mir, un autre surprend la sienne en adultère; & loin de punir le complice (a), ou par le fouet ou par le fer, comme on faisoit alors, il l'en (b) quitte pour une somme à l'estimation. Lorsqu'on choissoit un amant, on n'examinait point s'il avoit de l'esprit, de la bonne mine, de la naissance, de la valeur, mais s'il étoit riche. Un bon Facteur de (c) négoce qui payoit bien étoit préféré. Les hommes trouvoient aussi de quoi choisir, car il y avoit trois classes de femmes galantes: des Dames de qualité, des Affranchies, & des Courtisanes. Ceux qui ne craignoient point les périls & les difficultés préliminaires, s'attachoient à celles du premier ordre; quoiqu'il y eût avec elles plus d'alarmes que de plaisir (d). Les autres se fixoient à la seconde classe, parce qu'avec une Affranchie (e) le commerce étoit plus sûr: d'autres enfin, parce qu'il étoit plus libre & plus facile (f) avec les Courtisanes, s'en tenoient là. Dès-lors une Comédienne avoit l'art de faire dépenser à (g) un homme tout son bien, de le miner en peu d'années, & de lui enlever sa réputation avec son argent. La Coquetterie avoit sa prudence & sa politique. Une femme sçavoit partager ses grâces sans mécontenter personne (h). Villius étoit si glorieux d'avoir la fille de Sylla pour maîtresse, que la seule idée de ce nom suffisoit pour l'éblouir; & charmoit tellement sa vanité, que quelquefois, en qualité de galant honoraire, il se morfondoit à la porte de Fausta, tandis qu'elle étoit enfermée avec un (i) homme de néant.

On voit dans ce détail que les usages de nos jours en fait de galanterie, ne sont pas tous aussi modernes qu'on pourroit croire.

(a) Ille flagellis Ad mortem cæsus, De-metere ferrum. *Hor. Sat. II. v. 41, 42, 46.* (b) Dedit hic pro corpore nummos. *Ibid. v. 41.*

(c) Institor navis, Dedecorum pretiosus emptor. *L. III. Od. VI. 30. &c.*

(d) Desine matronas sectari, unde laboris,

Plus hautire mali est quam ex re decerpere fructus. *Hor. Sat. II. 78, 79. l. 1.*

(e) Tutor at quanto merx est in classe

secunda. *Ibid. v. 47.*

(f) Parabilem amo venerem facilem-que. *Ibid. v. 119.*

(g) Qui patrum mænz donat fundum-que laremque.

Fama malum gravius quam res trahit. *Ibid. v. 56, 59.*

(h) Villius in Fausta Sullæ gener hoc, miser, uno

Nomine deceptus. *Ibid. 64, 65.*

(i) Exclusus fore cum Longareno foret incus. *Ibid. v. 67.*

re , & qu'en toutes ces pratiques , notre siècle n'a pas l'honneur de l'invention.

Voilà les mœurs de la plupart des Dames Romaines , avec qui la jeune Octavie étoit obligée de vivre. Mais un commerce si contagieux , ne donna nulle atteinte à sa sagesse ; elle fut mariée à Marcellus , personnage consulaire & de grande réputation. Les deux filles qu'elle en eut , l'attachèrent encore plus tendrement à un mari qu'on ne pouvoit trop estimer. Ils vécurent ensemble avec tous les agrémens d'une étroite union : mais dans le tems qu'elle étoit grosse pour la troisième fois , la mort vint rompre des nœuds si doux. Quoiqu'elle ressentit vivement cette perte , elle fit taire sa douleur , avec une supériorité de raison qui ne la quitta jamais ; car elle soutint toujours tous ses malheurs avec la même dignité , sans ostentation & sans foiblesse ; beaucoup de grandeur dans ses sentimens la rendoit simple dans ses manières.

S'il eût dépendu d'elle , jamais elle n'auroit renoncé à la vie privée , où son état présent la retint pour quelque tems. Mais rien ne fait mieux connoître combien les intérêts publics avoient de pouvoir sur son esprit que ce qui lui arriva , lorsqu'étant la plus affligée de la mort de Marcellus , elle se résolut d'épouser Antoine. Il faut rappeler quelques événemens pour donner plus d'éclat à sa conduite.

Après que l'alliance des Triumvirs fut rompue , & que (a) Lépide , l'homme du mérite le plus frivole , eut été dépouillé d'une autorité qu'il soutenoit si mal , Auguste & Antoine se trouverent seuls à partager le gouvernement des Provinces ; mais ils se brouilloient souvent ensemble , selon la diversité de leurs intérêts , & les différens desseins de leur ambition. Ces divisions causoient dans le sein de la République des guerres civiles , qui troubloient la tranquillité commune , & fatiguoient les Troupes aussi-bien que les Citoyens. Cependant Auguste n'avoit

(a) Vir omnium vanissimus. *Velleius* , *Lib. II. c. 30.*

eu jusques-là que de l'éloignement pour une réconciliation , parce que Fulvie , femme d'Antoine , lui paroissoit un obstacle au succès de tout accommodement. Quand il apprit qu'elle étoit morte , il y fut mieux disposé.

L'esprit inquiet de cette femme audacieuse fut l'occasion d'une infinité de troubles dans l'Empire; & son caractère fait un contraste trop curieux avec celui d'Octavie , pour n'en point rapporter quelque chose : d'autant plus qu'elles eurent toutes deux le même rang & le même époux. Mais l'une se servit de son autorité pour entretenir la guerre , l'autre pour rétablir la paix. Ceux qui nous ont dépeint Fulvie , n'ont pas prétendu faire son éloge , quand ils ont dit qu'elle n'avoit rien de son sexe que le corps : ils vouloient marquer le dérèglement & l'indignité de ses mœurs. Son génie étoit toujours occupé de projets militaires & de desseins politiques. Durant le peu de tems qu'Antoine fut seul Maître dans Rome , après la mort de César , elle y avoit rendu toutes choses venales , & distribuoit dans sa chambre les Royaumes , les Provinces , & les Charges au dernier enchérisseur. On la voyoit porter l'épée , se mettre à la tête des Sénateurs & des Chevaliers de son parti ; donner l'ordre aux Soldats ; les haranguer , & tenir conseil avec les Commandans. Pendant les agitations du Triumvirat , elle eut quelquefois la hardiesse de faire subir le sort des Proscrits à des gens qui ne l'étoient point , uniquement parce qu'elle les haïssoit ; & faisoit ensuite porter leurs têtes devant Antoine , qui le plus souvent ne les connoissoit pas. On sçait de quelle manière elle traita Cicéron après sa mort , & comment après avoir mis sa tête sur ses genoux , & craché dessus , elle lui perça plusieurs fois la langue avec une aiguille de ses cheveux. L'amour doit avoir eu des faillies assez bizarres dans l'esprit d'une telle femme. Elle aimoit Antoine éperduement ; mais la passion qu'il avoit pour Cléopâtre la désespéroit , & les sombres idées de sa jalousie excitoient en elle des accès de colere , qui caufoient ensuite d'ex-

trêmes violences. De moins illustres Rivaux & d'un ordre fort inférieur animerent aussi son courroux.

Ayant appris que dans un voyage que fit Antoine en Cappadoce, les agrémens de sa Courtisane Glaphyra l'y retenoient, elle fit tout ce qu'elle put pour engager Auguste à l'en consoler, & l'en sollicita de toutes les façons, jusqu'à le menacer de venir l'attaquer avec ses Troupes, s'il ne satisfaisoit à ce qu'elle souhaitoit : mais il aima mieux courir les risques de sa haine que de ses bonnes grâces, & la méprisa si parfaitement, que dans son Epigramme insérée parmi celles de Martial, après y avoir exposée l'alternative ou de contenter Fulvie, ou de combattre ; il finit en ordonnant aux Trompettes de sonner la charge.

Ce mépris fut suivi d'un autre ; car il répudia sa fille avec ferment qu'il ne l'avoit point approchée, & qu'il la rendoit dans le même état qu'il l'avoit prise. Il ne fit pourtant ce divorce, qu'après que Fulvie, outrée de la première insulte, lui eut déclaré la guerre. Elle seule machina contre Auguste plus d'intrigues & mit en mouvement plus d'entreprises que n'en auroient pu seulement imaginer tous les Lieutenans Généraux d'Antoine. Ce n'étoit que pour le faire revenir en Italie qu'elle y suscitoit à tout moment de nouveaux désordres. Tout brave & tout fier qu'il étoit, elle le gouvernoit entièrement, & lui avoit fait faire un si rude apprentissage d'obéissance, que lorsque Cléopâtre s'engagea dans ses fers, elle le trouva tout apprivoisé & tout dressé à cet exercice. Après que les Troupes d'Auguste eurent pris la Ville de Perouse, où Fulvie s'étoit enfermée avec Lucius, elle s'enfuit à Brindes avec une escorte de trois mille chevaux que ses Préteurs lui donnerent. De Brindes elle passa promptement à Athènes, où son mari la joignit, elle l'accompagna jusqu'à Sicyone ville du Péloponnèse, & ce fut-là qu'il eut enfin le courage de secouer le joug d'une si honteuse domination. Il lui reprocha ses imprudences & ses fureurs, l'accusa d'être la cause des mauvais succès de ses affaires, & en la quit-
tant

tant lui dit tout ce qu'on peut se figurer de plus méprisant & de plus outrageux. Elle en fut si pénétrée de dépit, qu'elle en tomba malade, & dévorée par ses chagrins, elle mourut sans être regrettée de personne, pas même de son mari ni de ses enfans.

Cette mort rendit Auguste plus facile à écouter des propositions de paix : ainsi les Généraux de part & d'autre cherchèrent tous les expédiens pour la conclure, & représenterent aux deux Empereurs que le Sénat & les Armées se laissoient également de la guerre, & qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre de la terminer. Enfin, après que ces Officiers eurent bien examiné tous les moyens d'y réussir, ils crurent que pour former entre les deux rivaux une liaison sincère & constante, rien ne convenoit mieux que de marier Octavie avec Antoine. Le genre de vie qu'elle menoit depuis que Marcellus étoit mort, ne la dispoisoit guères à s'engager de nouveau ; Auguste se chargea néanmoins de lui envoyer proposer ce mariage : il comptoit sur l'amitié qu'elle avoit pour lui, & il ne se trompoit pas. Elle consentit à ce qu'il lui mandoit, & lui sacrifia dans cette occasion toutes les douceurs qu'elle gutoit dans sa retraite. La comparaison de l'état qu'il lui falloit quitter avec celui qu'elle alloit prendre, l'affligea sans doute & ne l'effraya pas moins : car quelle différence ne découvrit-elle pas entre un époux d'un mérite extraordinaire qu'elle avoit perdu depuis six mois, & celui qu'on lui proposoit. Fut-il jamais un homme moins propre à la dédommager de sa perte & d'un génie plus contraire au sien ?

Pour comprendre combien elle se détachoit d'elle-même par cette alliance, il n'y a qu'à voir un peu en détail quel homme c'étoit qu'Antoine. Plusieurs Historiens l'ont défini. Ceux qui nous en donnent une idée plus avantageuse disent qu'il avoit la taille belle, le front large, le nez aquilin, beaucoup de barbe, & sa force de tempérament exprimée sur tous les traits de son visage ; qu'il étoit d'une agréable figure, plaisant, caustique,

Tome I.

D d d d

ivrogne à l'excès (a), plus guerrier que politique, familier avec le Soldat, habile à s'en faire aimer, prodigue de ses richesses pour ses plaisirs, mais ardent à s'emparer de celles d'autrui, aussi prompt à récompenser qu'à punir, plus porté néanmoins à faire du bien que du mal, aussi gai quand on le railloit, que quand il railloit les autres, & capable de devenir le maître du Monde, s'il n'eût mieux aimé se rendre l'esclave de Cléopâtre que de commander à tout l'Univers. Ces Auteurs qui le ménagent un peu trop, n'ajoutent pas qu'il y avoit un faste extravagant dans ses dépenses, une folle vanité dans ses discours, du caprice dans son ambition, & de la brutalité dans ses débauches, qui le faisoient mépriser de tous les gens sages. Lorsqu'il eut répudié sa seconde femme, il fut quelque tems, avant que d'épouser Fulvie, fortement attaché à une petite Comédienne nommée Cythérise. (b) Cicéron lui reproche qu'il la menoit publiquement avec lui dans une litte ouverte, *inter liſores aperta lectica Mimula portabatur*, & qu'il voyageoit avec elle dans un char traîné par des Lions.

Mais ce qui devoit mettre dans le cœur d'Octavie plus d'opposition pour lui, c'étoit son affreux dévouement aux volontés de Cléopâtre. Cette superbe Reine dont les charmes avoient pu subjuguier César, moins dangereuse encore par sa beauté, que par la science de la faire valoir, n'avoit pas eu besoin de beaucoup d'effort pour rendre un homme aussi voluptueux qu'Antoine idolâtre de ses fantaisies & de ses passions. Elle sçut tellement l'éblouir par sa magnificence & ses présents, & si bien enchaîner sa valeur féroce, qu'elle tint tous ses talens militaires assujettis à l'amour.

Octavie prévoyoit bien les suites affligeantes d'un pareil engagement, mais ses réflexions ne l'arrêterent point : son amitié pour son frere & l'intérêt de la Patrie prévalurent dans son cœur, & la firent même consentir à ne pas attendre qu'elle fût

(a) Plutarq. Velleius. (b) *An de Rome* 707.

accouchée (a), ni que les dix mois de viduité qu'on devoit passer avant un second mariage, fussent entièrement écoulés : le Sénat l'affranchit de cette Loi, de sorte que six mois après la mort de Marcellus elle fut mariée avec Antoine.

Auguste & lui se rendirent à Rome pour la solennité des noces. Ils y entrèrent comme en triomphe au bruit des acclamations & des vœux qui se faisoient entendre de toutes parts. Les Romains (b) ennuyés de tant de guerres civiles espéroient tout de cette alliance. Ils voyoient dans l'esprit & dans les yeux de la jeune Octavie tout ce qui peut fixer un cœur, & ne doutoient point que Cléopâtre ne fût sacrifiée aux douceurs d'une passion naissante, qui ne promettoit que d'heureux progrès. Plusieurs jours se passèrent en divertissemens publics. On n'épargna rien pour réjouir le Peuple & pour lui faire oublier ses amertumes passées. Octavie parut plus belle que jamais au milieu des jeux & des spectacles, ravie de se voir la cause de tant de réjouissances & de tant de fêtes, & de ne pas moins contribuer à la joie d'Auguste qu'au repos de tout l'Etat. Antoine déclara hautement plus d'une fois que les attraits de Cléopâtre devoient céder à ceux d'Octavie, & sembla l'avouer si sincèrement, que les Médiateurs de la paix s'applaudissoient déjà de leur favorable négociation.

Cette Princesse au bout de deux mois accoucha d'un fils qui fut ce jeune Marcellus si vanté par les Historiens, & dont il y a de si grandes choses à dire. L'union conjugale continuoit toujours, & l'éloignement de Cléopâtre affoiblissoit beaucoup son pouvoir sur un homme sensible aux objets présens & qui se trouvoit encore récemment en possession de la plus belle femme du monde.

Cependant les deux Triumvirs qui se voyoient maîtres de toutes les Provinces, en firent un nouveau partage où la portion de Lépide étoit comprise ; Auguste eut l'Occident, Antoine

(a) Dion. l. 43. (b) *An de Rome* 714.

cut l'Orient. Mais comme ils apprirent que les Vaisseaux du jeune Pompée infestoient les Côtes d'Italie, ils partirent tous deux de Rome, & vinrent poster leur Armée sur le bord de la Mer, vis-à-vis la Flotte de ce foible ennemi, peu propre à soutenir la gloire de son pere, avec ses inclinations basses & la (a) rusticité de ses mœurs. Antoine qui lui étoit redevable de quelque service, fit acquiescer Auguste à un accommodement avec lui, d'autant plus que par ses courses qui ruinoient le commerce des Mers, les Peuples n'avoient plus la communication des vivres. On lui donna la Sicile & la Sardaigne; tous trois se régalerent l'un après l'autre. Dans le premier repas donné par Pompée sur les Galeres, on prit des mesures éloignées pour un mariage de sa fille avec le jeune Marcellus nouvellement né, mais ce projet n'eut pas de suite. Antoine dans ces différens repas, fut souvent raillé sur son attachement à Cléopâtre, & s'en défendit assez mal devant Octavie, qui les avoit accompagnés à ce voyage & dont il avoit déjà une fille.

Comme Auguste & lui se brouillerent sur de fort petits prétextes, elle craignit que s'ils demeuroient encore longtems ensemble, il n'arrivât quelque nouveau sujet de division. Ainsi pour éviter cet inconvénient, elle proposa le voyage d'Athènes à son mari, pour y aller avec lui passer l'Hyver: il y consentit volontiers, & après avoir envoyé Ventidius l'un de ses Généraux, pour arrêter les entreprises de l'armée des Parthes, il se sépara d'Auguste avec de grandes démonstrations d'amitié, lui recommanda les affaires de sa maison, & prit le chemin de la Grèce avec Octavie.

Les Athéniens qui ne (b) respiroient que le plaisir, virent entrer avec joie dans leur Ville une Cour aussi brillante que l'étoit alors celle d'Antoine. Ils se préparèrent à toutes sortes de divertissemens à l'arrivée du plus grand Guerrier des Romains, qui, dans l'appareil d'un nouvel époux, leur amenoit la plus célèbre

(a) Studiis rudis, sermone barbarus, fide patri dissimillimus. *Vellei. L. II. Cap. 73.* (b) Plutarc. Dion. 48.

beauté de l'Empire. Ils n'eurent des yeux que pour elle. Accoutumés à discerner & à démêler si bien le vrai mérite, ils n'admirent pas seulement les graces de sa personne, mais la justesse de son esprit, & la délicatesse de son goût. On lui rendit des honneurs qui ressembloient un espèce de culte; & quelques Auteurs rapportent que les respects des Citoyens ne faisoient qu'exprimer les divers transports de leurs cœurs. Athènes fut aussi pour elle un agréable séjour: elle étoit trop familiarisée avec les Muses, pour ne pas se plaire dans un lieu où les Loix, les Sciences & les Arts prirent autrefois leur origine, d'où la Philosophie, la Valeur & la Politesse se répandirent chez les autres Peuples, & qui conservoit encore assez de son ancienne splendeur, pour en faire une Ville d'une résidence très-délicieuse. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la maniere dont Antoine se conduisit pendant tout l'Hiver. On sçait quel étoit son emportement, & sa grossièreté dans les plaisirs: cependant le commerce d'Octavie, qu'il n'avoit pas encore perdu de vue, lui avoit tellement adouci les mœurs & réformé ses sentimens, qu'il vécut dans Athènes comme s'il n'avoit jamais fait profession que de la Sagesse la plus épurée. Il marchoit dans les rues en simple Citoyen, habillé comme les gens du pays, sans faire porter devant lui le moindre signe de commandement, avec deux amis & deux valets. Il se trouvoit aux Assemblées des Philosophes; prenoit plaisir à leurs Disputes; mangeoit avec les Grecs: célébroit leurs Fêtes à leur mode, ayant toujours à ses côtés Octavie, qu'il ne pouvoit se lasser de voir, & dont toutes les volontés régloient les siennes.

Mais les choses changerent de face, dès que l'Hiver fut passé: ses Officiers Généraux, dont il n'avoit fait que lire les Lettres en courant, eurent avec lui de longues Conférences; il prit les airs d'un Empereur, & fit beaucoup de préparatifs de guerre qui surprirent les Athéniens: il n'entra néanmoins que tard en campagne, & trouva que ses Lieutenans avoient si bien conduit

toutes choses, que les Parthes qu'il croyoit aller attaquer, avoient déjà perdu deux Batailles par la vigilance & l'habileté de Ventridius.

Cela lui donna lieu de faire un peu plus d'attention à ce qu'on lui vint dire des Expéditions d'Auguste, dont les moindres démarches lui faisoient ombrage. Il prit donc la résolution de repasser en Occident; & s'embarquant avec Octavie, il se mit en mer avec une Armée de trois cens Voiles. Auguste ayant appris qu'il venoit à lui dans un équipage d'ennemi, lui fit fermer l'entrée du Port de Brindes; de sorte qu'il fut obligé d'aller relâcher à Tarente. Quand il vit que les passages lui étoient refusés, il entra dans une extrême colere. Auguste d'une autre part, se plaignoit que lorsque le jeune Pompée avoit rompu les conventions de la paix, Antoine ne lui avoit donné aucun secours.

Cette division nouvelle affligea fort Octavie: elle pria son mari d'agréer qu'elle allât trouver Auguste, pour négocier leur accommodement; elle étoit grosse pour la seconde fois & ne laissa pas de partir. Elle (a) rencontra sur sa route Auguste qui s'avançoit avec son Armée: d'abord elle eut un entretien secret avec Mécénas & Agrippa, que le Prince menoit avec lui: elle leur parla de la manière la plus touchante, pour les engager à déterminer Auguste à s'accommoder: elle leur exposa combien elle seroit à plaindre, si l'on en venoit aux mains, de quelque côté que se déclarât la victoire. Car enfin, leur dit-elle, je ne puis manquer de devenir la plus malheureuse du monde, ou comme femme d'Antoine, ou comme sœur d'Auguste: ces deux Titres m'élèvent au premier rang de l'Empire Romain: mais si la guerre se recommence, de quelque façon qu'en décide le sort, je me verrai réduite à la nécessité de pleurer les malheurs d'un frere ou ceux d'un époux.

Ces deux Ministres entrerent dans les raisons d'Octavie, &

(a) *Appien l. 5. Guerres Civiles. Plutarq.*

lui dirent (a) qu'elles feroient plus d'impression sur l'esprit d'Auguste, quand il les sçauroit d'elle immédiatement, que s'il les apprenoit par leur entreinise. Cela ne manqua pas d'arriver : le Prince eut beau lui alléguer tous les sujets de mécontentement qu'Antoine lui donnoit : les vues de sa politique le déterminèrent à vouloir la guerre, mais il ne put tenir contre une éloquence à qui sa tendresse ouvroit toutes les avenues de son cœur. Il renvoya Octavie très-satisfaite de sa Négociation, & lui promit qu'il se rendroit à Tarente incessamment pour y voir Antoine. (b) Elle se hâta d'y revenir pour le disposer à cette entrevue ; & par la maniere dont elle se fit, on vit bien qu'une telle Médiatrice en conduisoit le Cérémonial. Auguste continua sa marche avec toutes ses Troupes ; dès qu'on l'aperçut à certaine distance assez éloignée, Antoine quittant la rade se détacha seul dans un Esquif pour aller au-devant de lui. (c) Charmé de ce procédé plein de confiance, Auguste ne manqua pas d'en faire autant ; les deux Armées immobiles & surprises furent témoins de leurs embrassemens au milieu de la Mer, tout retentissoit de cris de joie & des louanges d'Octavie, qui sçavoit d'un air si noble réconcilier des Héros. Ils disputèrent poliment ensemble pour déterminer où ils descendroient, l'un voulant aborder du côté de l'autre : Il fallut enfin laisser faire Auguste, sous prétexte qu'il souhaitoit voir sa sœur à Tarente. Il fut si content d'y être, qu'il passa la nuit chez Antoine sans guet & sans gardes. Antoine en usa de même le lendemain : Octavie l'obligea de donner le premier une fête magnifique à son frere, qui se fit un plaisir de la lui rendre encore plus belle : elle les engagea de plus l'un & l'autre à se faire des présens considérables : elle fit qu'Antoine eut d'Auguste deux Légions pour l'aider dans sa guerre contre les Parthes ; & qu'Auguste pour aller attaquer le jeune Pompée, eut d'Antoine cent des Galeres qu'il avoit amenées à Tarente. Après les protestations d'une amitié toujours fidelle,

(a) *Plutarq.*(b) *An de Rome 717.*(c) *Ibid. Plutarq.*

les deux Empereurs se séparèrent : Antoine prit le chemin de l'Asie ; Auguste tourna vers la Sicile , & laissa pour la garde d'Octavie mille hommes de guerre , tels que son mari les voulut choisir pour escorter cette Princesse jusqu'à Rome , où elle alla s'occuper à l'éducation de ses enfans. Ce fut-là le terme de ses beaux jours , elle n'en eut plus dans la suite que de tristes & de malheureux.

Du moment qu'Antoine cessa de la voir , il ne consulta plus que ses propres idées , & sa passion pour Cléopâtre se réveilla plus vive que jamais. A peine entra-t-il en Syrie qu'elle le sut , & l'y vint trouver , armée de tous ses appas & de tous les prestiges d'un Art de plaire qu'elle faisoit jouer à son gré. C'en étoit trop pour Antoine qui succomboit à beaucoup moins. Un de ses regards imposteurs , un seul accent de sa voix gracieuse auroit suffi pour l'abattre à ses pieds , & le replonger dans sa dépendance ; mais elle crut n'avoir rien de trop , car il s'agissoit , non comme à leur première entrevue , d'en faire un aniant , mais d'en faire un infidèle. L'ouvrage ne lui coûta guères ; il devint plus épris & plus esclave qu'auparavant ; & pour donner à cette Reine un plus éclatant témoignage de son amour , il lui abandonna plusieurs Provinces qu'il réunit à son Royaume.

Lorsque les Sénateurs apprirent ce qu'Antoine venoit de faire , ils en conçurent une extrême indignation , & le regardèrent comme le plus léger & le plus étourdi de tous les hommes. On trouva fort mauvais qu'il osât ainsi disposer de tous les domaines de l'Etat. Auguste ne le considéra plus que comme l'ennemi de Rome & de sa Maison , & souffrit très-impatiemment l'outrage qu'il faisoit à sa sœur , qui méritoit sans doute une destinée bien différente. Octavie n'en parut nullement émue : elle ne le justifia pas , à la vérité , d'avoir aliéné les Provinces de l'Empire , mais parla toujours de son asservissement à Cléopâtre , comme d'une foiblesse excusable dans un homme aussi susceptible que lui des plus petites impressions de l'amour.

Quoique

Quoique la saison de se mettre en campagne avançât fort , Antoine eut bien de la peine à s'arracher d'un objet qui lui tenoit lieu de toutes choses. Ses plaisirs l'emportèrent toujours sur ses affaires : cependant après que la Reine fut repassée en Egypte , il alla se mettre à la tête de sa formidable Armée , mais il sçut très-mal profiter de ses avantages contre les Parthes. L'envie de reprendre la route d'Alexandrie , & d'aller y passer l'Hiver , lui fit faire cent sortes d'attaques mal-à-propos , & l'engagea dans des expéditions précipitées : comme il songeoit plus aux moyens de s'en retourner promptement qu'à vaincre ses ennemis , toutes ses troupes périrent ou de faim , ou de froid , ou de maladie , ou dans des escarmouches téméraires ; & il auroit péri lui-même sans l'avertissement d'un transfuge. Après avoir congédié les débris de son Armée , il tourna vers la Syrie : Cléopâtre vint encore l'y joindre , dans un lieu près de Beryte , & lui apporta de quoi réquiper un peu ses Soldats , qui se trouvoient en assez mauvais ordre , fort découragés & fort fatigués. Il leur fit distribuer quelque argent ; & pour en faire honneur à Cléopâtre , il dit publiquement qu'il l'avoit emprunté d'elle.

Les Romains ne pouvoient plus le souffrir (a) , & de jour en jour ils aigriissoient Auguste , qui n'étoit déjà que trop résolu de venger la Cause commune. La seule Octavie veilloit encore à ses intérêts , sans que ses infidélités , ni ses imprudences empêchassent qu'elle ne poussât son attachement à sa Personne au-delà de tous les devoirs. Ayant sçu que cette année , sa campagne contre les Parthes n'avoit pas été fort heureuse , elle conjura son frere de permettre qu'elle l'allât trouver pour lui porter différentes provisions nouvelles ; Auguste y consentit , quoiqu'il prévît bien le peu de succès qu'auroit son voyage : & même sans lui en rien faire paroître , il espéra que la maniere méprisante dont elle seroit traitée , lui fourniroit une occasion de ne plus ménager Antoine & de lui déclarer la guerre.

(a) *Plutarque.*
Tome I.

OCTAVIE ne manqua pas de faire plusieurs réflexions qui l'auroient dû détourner de son entreprise, mais elle ne s'y arrêta pas. Ainsi sans être alarmée d'aller exposer sa gloire en concurrence avec une Reine habile à retenir ses conquêtes, sans compter pour rien de longues & fatigantes courses pour un indigne époux, dont elle ne recevoit que des ingratitude & des outrages; elle s'abandonne aux incertitudes de l'événement, & n'hésite point à se mettre en mer; plusieurs Vaisseaux chargés de richesses, de rafraîchissemens & d'équipages voguent avec elle; la destination de tous ces secours les lui rend précieux: mais dans le tems que l'idée de les étaler devant Antoine amuse le plus agréablement son esprit, elle en reçoit un Exprès (a), qui lui vient dire de ne pas avancer au-delà d'Athènes, & d'y séjourner pour l'y attendre. On peut aisément juger s'il lui fut sensible de recevoir une pareille défense, expédiée peut-être sous les yeux de Cléopâtre, & pour satisfaire à sa jalousie. Cette nouvelle lui fut annoncée en présence de plusieurs personnes, qui ne la virent pas plus déconcertée qu'à son ordinaire; elle imposa silence à des ressentimens fondés sur de si justes raisons, & fut admirée par les Spectateurs de sa modération & de sa constance. La réponse qu'elle fit à son mari ne fut pas moins surprenante: sans lui rien donner à connoître de ce qu'elle pensoit d'un mépris si public & si marqué, elle lui manda simplement qu'elle le prioit de lui faire sçavoir où il vouloit qu'elle lui envoyât tout ce qu'elle lui apportoit, qui consistoit en beaucoup d'habillemens & de chevaux pour des gens de guerre, en divers présens pour distribuer à ses Officiers & donner à ses amis, en une grosse somme d'argent, & en deux mille hommes de Troupes bien choisies, bien armées, & aussi-bien équipées que les Cohortes Prétoriennes.

L'Officier d'Antoine, en lui rapportant la réponse d'Octavie, ne put s'empêcher de donner de grands éloges à la noblesse de

(a) *Plutarque.*

ses sentimens ; & ce récit ne laissa pas de faire quelque impression sur lui : Cléopâtre étoit trop pénétrante, pour ne pas voir qu'une femme d'un mérite si supérieur, lui enleveroit enfin par ses procédés, par ses attraits, par sa réputation même, & par son crédit, auprès d'Auguste, un amant si capable de flatter son orgueil & de servir ses autres passions ; elle avoit fait agir de puissans ressorts pour l'attirer, elle en fit agir d'autres pour le retenir. Comme elle vit qu'il s'ébranloit, & que sa constance menaçoit ruine, elle ne fit pour l'arrêter, que donner un nouveau tour à ses artifices. Jusqu'alors, elle n'avoit employé que l'éclat & la magnificence, que les graces & la parure, de l'enjouement & de la belle humeur : mais du jour au lendemain elle devint pâle, abattue, languissante, parut dégoûtée des grands plaisirs, & ne mangea presque plus pour amaigrir. Lorsqu'il la venoit voir, elle fixoit tendrement ses yeux sur lui, gardoit un morne silence, interrompu seulement par quelques paroles échappées, fondeoit en larmes quand il la quittoit, & sembloit livrée aux ennuis. Antoine ne la trouva jamais plus belle que sous ce sombre appareil, & n'épargnoit rien pour ranimer la vivacité de ses agrémens ; mais tout augmentoit sa mélancolie. Voyez, lui disoit-elle, comme je vous sacrifie ma gloire : vous me jurez que vous m'aimez, & cependant à moi qui suis Reine de tant de Provinces, on me donne en tous lieux pour l'amour de vous, un nom qui me deshonoré, tandis qu'Octavie que vous n'aimez pas, dites-vous, & que vous n'avez épousée que par des raisons d'Etat, est par-tout appelée votre femme. Ce manège de langueur eut son effet : Antoine oublia qu'Octavie l'attendoit dans Athènes : il ne songea plus s'il y avoit encore au monde des Parthes à combattre, il remit la guerre à l'année suivante ; & dans la crainte que Cléopâtre ne tombât malade & ne mourût, il repassa en Egypte avec elle.

Octavie l'attendoit toujours dans Athènes, où elle n'en ap-

E c c c c ij

prenoit rien que de fort désagréable & de très-injurieux. Une autre qu'elles'en seroit bientôt consolée par une vengeance proportionnée à l'outrage : mais ce remède n'étoit pas de son goût ; personne n'eut même la hardiesse de lui proposer de s'en servir : on ne respectoit pas seulement en elle une Impératrice d'Orient, mais une ame élevée au-dessus des moindres foiblesses. Il est rare d'avoir un cœur qui résiste à tout comme le sien , & qui ne soit pas moins en garde contre les atteintes d'une passion flatteuse, que contre les soulevemens de la colere ou de la haine : tantôt on lui annonçoit les diverses infidélités d'un Epoux , tantôt le triomphe insolent d'une rivale ; & loin de succomber à ces attaques , elle trouvoit dans son courage & dans ses autres vertus des ressources toujours nouvelles. Plusieurs Princes étrangers qui passoient dans Athènes les plus belles années de leur jeunesse , sentirent le pouvoir de ses yeux , & quelques-uns d'eux , à ce qu'on prétend , n'étoient pas indignes qu'elle y fit un peu d'attention ; mais ces tendres soins rendus sous les voiles d'un profond silence , y demeurèrent toujours ignorés , sans qu'elle parût les y appercevoir. De l'humeur dont elle étoit, si elle se fût laissée surprendre à quelques sentimens imprévus , elle n'en seroit devenue que plus malheureuse ; car elle n'auroit point pris d'autre parti que de les combattre. Ainsi déjà toute occupée à surmonter tant de facheux événemens du dehors , il lui eût fallu travailler encore à écarter des traits plus doux & plus dangereux au dedans.

Antoine continuoit sa route vers Alexandrie , escorté d'un petit Corps de Troupes , mais d'une maniere bien honteuse aux Légions Romaines , accoutumées à marcher en vrais guerriers , & dans l'équipage de la plus sévère discipline : car pour se conformer au goût de sa Cléopâtre , au lieu que les Soldats auroient dû n'être chargés que de leurs armes & de leur bagage , comme à l'ordinaire , on les voyoit embarrassés d'un

attirail de sensualité. (a) Le croirez-vous, races futures, s'écrie le Poète dans son indignation ? Un Romain porte les armes sous le commandement d'une femme qui le méprise ; il est assez lâche pour obéir à des Eunuques flétris & ridés : & à la face du Soleil , on voit porter au milieu de nos étendards , d'infames pavillons , pour se soustraire pendant la nuit aux insultes de quelques mouches. Antoine voulut triompher comme s'il eût été dans Rome, & que sa campagne lui eût acquis beaucoup de gloire : car il (b) se croyoit vainqueur , parce que sa fuite lui avoit sauvé la vie. Son amour & ses autres illusions croissant toujours par l'excès de sa licence (c) & de ses richesses , il se fit appeler le nouveau Bacchus , prit un collier de lierre , une couronne d'or , un thyrsé à la main , des brodequins , & entra de la sorte sur un char dans Alexandrie , faisant marcher à sa fuite le Roi d'Arménie , prisonnier & enchainé , pour donner plus de lustre à son triomphe en la présence de Cléopâtre.

Octavie après avoir sçu tout ce détail , fut parfaitement persuadée combien son mari la méprisoit , & revint aussitôt à Rome où son frere lui ordonna de quitter la maison d'Antoine & de loger seule chez elle en Princesse de son rang , mais elle ne le voulut point. (d) Elle le pria même de n'avoir aucun égard à la maniere dont on la traitoit , & de n'en pas faire un nouveau sujet de guerre civile , disant qu'il seroit honteux aux Romains que par amitié pour une femme , & par amour pour une autre , les deux Empereurs vinsent à se brouiller. Elle continua sa vigilance sur les enfans , & même sur ceux de Fulvie , comme s'ils

(a) Romanus (cheuposteri negabitis)
Emancipatus femine
Fert vallum , & arma miles & spadonibus
Servire rugosis potest ,
Interque signa , turpe , militaria
Sol aspicit conopceum.

Hor. L. V. Od. IX. 11. & seqq.
(b) Hanc tamen fugam suam , quia
vivid exierat , victoriam vocabat. Vel-
leius Lib. II. C. 81.

(c) Crescente deinde & amoris in

Cleopatram incendio , & vitiorum , quæ
semper facultatibus , licentiâ & adu-
lationibus alunur , magnitudine , bellum
patriæ inferre constituit ; cum ante , no-
vum se Liberum Patrem appellari iussis-
set , cum redimitus hederis , coronâque
velatus aurâ & thyrsum renens , cothur-
nisque succinctus , curru , velut Liber
Pater , vectus esset Alexandria.

Velleius ibid.

(d) Plutarque.

eussent été les siens. Lorsqu'il arrivoit des Officiers de la part d'Antoine pour demander quelques emplois au Sénat, elle les recevoit obligeamment, elle sollicitoit leurs affaires comme si elle y eût été personnellement intéressée, & s'empressoit pour eux auprès d'Auguste jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu ce qu'ils souhaitoient; mais plus elle en usoit généreusement avec un homme si décrié, plus les honnêtes gens le détestoient.

Il fit mille extravagances pour Cléopâtre dans Alexandrie, il la déclara Reine de plusieurs Royaumes, & joignit à tous les titres imaginaires qu'il lui donna, des cérémonies bizarres & superstitieuses qui ne témoignaient que trop tous les égaremens de sa passion.

Auguste fit rapport (a) au Sénat de cette conduite pitoyable, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit le plus irriter les esprits. Antoine envoya de son côté faire ses plaintes contre Auguste, & se rendit à Ephèse avec Cléopâtre pour donner le tems à ses troupes de s'assembler. Cette Reine contribua de toutes les manières, & par son argent & par ses vaisseaux à rendre les forcés d'Antoine capables de s'opposer aux entreprises des Romains. Cependant il auroit bien souhaité, pour être plus libre dans les mouvemens d'une guerre de cette importance, & s'abandonner tout entier aux fonctions de Général, qu'elle fût retournée en Egypte y attendre le succès de la bataille; mais elle ne voulut jamais consentir à tout ce qu'il lui représenta pour s'y résoudre, & craignoit trop qu'aux approches d'Auguste, le souvenir & les droits d'Octavie ne lui enlevassent son amant; ainsi tous deux firent voile vers Samos pour y prendre part aux divertissemens de cette île voluptueuse, pendant que leurs Armées sur terre & sur mer achèveroient de se former.

Cette Ville qui n'est aujourd'hui qu'un Bourg assez obscur, étoit autrefois un charmant séjour, & sans doute ils ne pouvoient choisir un lieu plus propre aux amusemens qu'ils cher-

(a) *Plutarque.*

choient. Samos étoit le centre des plaisirs ; tout y respiroit la molle oisiveté ; les richesses (a) de la Nature y reflourissoient deux fois chaque année ; les figues & les raisins , les fruits & les roses y renaissoient presqu'aussi-tôt qu'on les cueilloit , les voies publiques & les rues étoient ombragées de ces Saules de l'Ombrie aussi agréables par leurs feuillages que par leur verdure ; tous les jours s'y passoient en galantes fêtes ; les Insulaires alloient ensemble au Temple (b) de Junon en habillemens pompeux , ayant par-dessous des tuniques blanches comme la neige & traînantes jusqu'à terre , leurs cheveux (c) ajustés & négligemment épars sur les épaules , noués avec des tresses d'or , & voltigeant au gré des zéphyrs ; couronnés (d) de feuilles de Saules , parés de tous les ornemens les mieux assortis à leur mollesse ; & cette marche solennelle (e) étoit fermée par une Milice revêtue de boucliers resplendissans. Il seroit difficile d'exprimer quel étoit dans cette Isle l'excès (f) du luxe & le dérèglement des femmes. Plutarque dit qu'il y avoit un lieu qu'on appelloit les (g) Jardins de Samos , où ces Peuples s'alloient abandonner à tous les genres de plaisirs que pouvoit imaginer l'obscénité la plus outrée. Antoine & Cléopâtre étoient-là dans leur élément. Les Insulaires ravis de les voir applaudir à leurs Jeux & même enchérir sur leurs débauches , auroient souhaité qu'ils ne les quittassent jamais , & méditoient tous les jours de nouveaux moyens de les retenir. Les Rois & les Peuples des environs , comme tributaires de l'Empire , envoyoient pour les usages de la guerre prochaine & pour contribuer à les divertir tout ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus rare. Antoine ne recevoit pas seule-

(a) In ea Insula bis anno ficos , uvas , mala , rosas , nati narrat Auctor Samicus. *Athenaus.*

Samos amœnâ salice frequens.

(b) Samos Juuonis Templo inclyta.

(c) Ut pecti fuerunt , contendebant in Juuonis Templum illi speciosis vestibus amicti , terræque late niveis tunicis solium tadebant , comæ cincinni insidebant

crinibus , quos vittis aureis nexos , ventus quatiebat.

(d) Foliiis salicum coronabant se.

(e) Pompan claudabant scutaci bellatores.

(f) Samios plusquam credibile est luxu corruptos.

(g) Samiorum flores.

ment toute sorte de secours & de munitions : mais tout ce qu'il y avoit de plus habile en Comédiens, en Musiciens & en Danseurs, venoient s'offrir à ses desirs ; ainsi pendant que par toute la Terre on gémissoit à la vue des préparatifs d'une guerre sanglante, on ne parloit dans Samos que de chansons, que d'instrumens, & de Théâtres, & l'on disoit hautement, Que feront-ils après la victoire, puisqu'ils en font tant avant le combat ?

Toutes ces nouvelles venoient à Rome, où l'on se dispoisoit vigoureusement à marcher contre Antoine qui crut aussi devoir avancer, & vint avec Cléopâtre jusqu'à Athènes. Tout y retentissoit encore des louanges d'Octavie, qui dans les conjonctures affligeantes de son dernier voyage, où ses sentimens héroïques eurent tant d'occasions de paroître, ne les avoit pas moins charmés que dans le premier séjour qu'elle y fit avec Antoine. Cléopâtre vivement piquée de tout ce qu'elle entendoit dire de cette Princeesse, crut qu'à force de présens elle s'attireroit les mêmes honneurs qu'Octavie avoit reçus ; elle n'épargna rien pour gagner les Athéniens, qui naturellement tendres & sensibles aux bienfaits, ne manquèrent pas de lui prodiguer des hommages où les cœurs n'avoient pas beaucoup de part, mais qui ne laissoient pas de contenter une ame vaine & impérieuse. Antoine qui donnoit pour elle dans toutes les chimères d'une folle adoration, vint à la tête de plusieurs Citoyens députés la reconnoître pour Souveraine de l'Univers, & lui ayant juré mille fois qu'il ne se reconcilieroit jamais avec Octavie, il déclara qu'il ne la regardoit plus comme sa femme. On (a) croit que dans une partie de débauche cette Reine exigea de lui tous ces témoignages de son amour : du moins ce fut après de si belles protestations qu'il envoya des ordres à Rome pour chasser Octavie de sa maison. Elle en sortit toute baignée de larmes, non qu'elle déplo-rât sa destinée par rapport à la maniere dont on traitoit sa personne, mais parce qu'elle se voyoit une des principales causes

(a) Hæc mulier Ægyptia ab ebrio Imperatore premium libidinum Romanum Imperium petiit. *Florus*, l. 4. c. 11.

de la guerre; car les Romains s'armoient pour la venger avec autant d'ardeur que pour les intérêts de la République, & ne pouvoient comprendre qu'une Princesse plus jeune & plus belle que Cléopatre, au jugement de tout le monde, pût être méprisée d'Antoine jusqu'à cet excès. Octavie prit avec elle ses enfans & ceux de Fulvie, à la réserve de l'aîné qui étoit avec son pere, & dans la plus cruelle amertume, attendit la fuite des grands événemens qui se préparoient pour changer d'une manière ou d'une autre toute la face de l'Empire.

Il est certain qu'elle se trouvoit dans une situation bien violente, & qu'elle ne sçavoit comment concilier tous ses sentimens. Quand les devoirs n'ont que des passions à combattre, la raison n'a que des ennemis à vaincre; mais quand ils se combattent les uns les autres, elle ne sçait auquel donner la victoire, parce qu'elle veut satisfaire à tout. Le fond du caractère d'un Romain c'étoit l'amour de la Patrie, Octavie étoit Romaine plus que tout le Sénat ensemble, & jusqu'à s'être rendue la victime de la paix par son mariage avec Antoine. Depuis qu'elle l'eut épousé, soutenir les intérêts de son honneur & de sa fortune, lui parut une obligation indispensable, & en même tems incompatible avec son dévouement à la Nation.

Dans ces conjonctures embarrassantes, elle ne voulut agir ni pour un parti ni pour l'autre; mais à la vue des maux dont elle voyoit qu'Antoine étoit menacé par les projets que l'Etat formoit contre lui, elle rassembla le peu d'amis qu'il pouvoit encore avoir à Rome, afin de voir avec eux ce qu'il y auroit à faire de plus prudent. Il fut résolu que l'un des plus habiles d'entr'eux iroit le trouver à Athènes, pour lui représenter à combien de périls il s'exposoit, qu'il n'y alloit pas moins pour lui que de l'Empire & de sa vie, & que s'il vouloit abandonner Cléopatre & concourir avec Auguste à la gloire commune des Romains, on obtiendrait de cet Empereur qu'il seroit 'confermé maître de l'Asie & de tout l'Orient.

Tome I.

FFFF

Octavie auroit pu s'épargner tant d'agitations pour un homme si peu digne de ses inquiétudes. Nul sentiment de tendresse n'intéressoit son cœur aux amours d'Antoine qu'elle n'avoit épousé que par des convenances de politique ; ainsi tous les mouvemens qu'elle se donnoit pour le rétablissement de sa réputation & de ses affaires , n'étoient fondés que sur sa délicatesse , qui lui persuadoit que le devoir lie inviolablement une femme à la destinée de son mari. C'est une chose assez remarquable que cette députation se fit à la sollicitation d'Octavie , peu de tems après qu'Antoine l'eut fait chasser de la maison qu'il avoit à Rome ; l'Officier s'acquitta de sa commission avec courage & avec sagesse. Comme il ne lui fut permis de voir Antoine qu'en présence de Cléopâtre , il exposa devant elle hardiment tout ce qu'il avoit à dire. Cette Reine alarmée d'une telle Ambassade , reconnut dans les propositions le caractère & les desseins d'Octavie , & elle employa tout ce qu'il y avoit dans Athènes de gens accrédités pour persuader à son amant que toute cette négociation n'étoit qu'un piège qu'on lui tenoit ; de sorte qu'on renvoya l'Officier , qui fut même fort heureux de ne pas différer son départ , & d'éviter le sort funeste que lui préparoit Cléopâtre.

Les Spectacles & les Jeux qui continuoient de les amuser dans Athènes , laissèrent le tems à l'Armée d'Auguste de se grossir & de s'avancer. Avant que d'entrer en campagne , il fit donner par le Sénat un Décret qui déclaroit la guerre à Cléopâtre , comme ayant usurpé plusieurs Provinces , & qui dépouilloit Antoine de son autorité pour s'en être démis entre les mains de cette Reine ; ensuite il partit avec Agrippa pour aller combattre les ennemis de la République , & sur-tout d'Octavie , qui étoit à son égard le principal objet de la guerre : ce fut dans le cœur de cette Princesse que se donnerent les premiers assauts. Auguste la laissoit dans Rome agitée confusément par ses craintes & par ses desirs , livrée à des mouvemens opposés ,

aussi justes les uns que les autres , mais n'en pouvant préférer un seul qu'elle ne commît plusieurs injustices ; car faire des vœux pour Antoine , comme son devoir sembloit l'exiger , c'étoit être indifférente à son propre honneur , ingrate à l'amitié de son frere , infidelle à sa Patrie ; d'ailleurs sacrifier aux intérêts du sang ou de la grandeur Romaine ceux d'un époux , cela ne lui paroïsoit pas un moindre crime. Elle ne sçavoit à quoi se résoudre , ni comment faire choix entre ses divers sentimens , ni sur lequel s'appuyer. Ainsi toute sa détermination fut d'attendre ce que le sort en décideroit , & jusques-là son ame eut assez de force pour se soutenir toute seule & pour demeurer comme suspendue sans se reposer sur rien.

Quelques Officiers de l'Armée d'Antoine qui lui conseillèrent prudemment de renvoyer la Reine en Egypte , ne furent pas seulement écoutés ; on lui dit encore qu'il lui seroit plus avantageux d'engager le combat sur Terre , mais pour suivre les idées de Cléopâtre , il voulut que ce fût sur Mer , quoiqu'Auguste eût une Armée Navale beaucoup mieux équipée que la sienne. Cette Reine (a) enivrée de sa fortune menaçoit d'une ruine entière le Capitole & l'Empire.

Les Troupes des Romains avoient fait tant de diligence qu'elles furent en Epire , & se trouverent devant Actium beaucoup plutôt que celles d'Antoine (b).

Lorsque les deux Armées furent en présence , elles couvrirent les eaux de tant de Bâtimens énormes , (c) qu'on eût dit que les Cyclades & toutes les Isles de l'Archipel se fussent détachées pour venir flotter dans cette Mer. C'étoit comme autant de grosses Montagnes prêtes à se heurter les unes les autres. Les Navi-

(a) Dum Capitolio
Regina dementes ruinas ,
Fumus & imperio parabat.

Hor. Od. XXXI. 6. Lib. I.

(b) *An de Rome 711.*

(c) Alta petunt , pelago credas innare
revulsas
Cycladas , aut montes concurrere mon-

tibus altos ,
Tanta mole viri turritis puppibus in-
stant !
Stupea flamma manu , telisque volatile
ferrum
Spargitur.

Æneid. VIII. 691. & seqq.

res avoient leurs poupes garnies de tours, d'où les Soldats faisoient voler les flèches & les étoupes enflammées dans les Vaisseaux ennemis. On sçait le détail de cette Bataille. L'Escadre des Galères de Cléopatre formoit une dernière division derrière les Vaisseaux combattans. Incertaine* & craintive sur les suites de cet événement décisif, & sans attendre que la victoire se déclarât pour Auguste, elle prit le chemin de l'Egypte & fit voile avec tant de vitesse qu'il sembloit que sa frayeur commandoit (a) aux vents. Antoine qui la vit voguer, ne balançant pas à la suivre. Il crut sans doute qu'il valoit mieux escorter cette Reine dans sa fuite, que de soutenir ses Troupes dans le Combat; & loin de faire ferme pour les empêcher de s'écarter, il fut le premier déserteur de son Armée. Elle se défendit sans Chef aussi longtems qu'elle put, & tandis que le Général faisoit le personnage (b) d'un mauvais Soldat, chaque Soldat fit celui d'un bon Général; mais à la fin il fallut céder. Quand Cléopatre vit venir Antoine sur ses traces, elle le fit approcher & passer dans sa Galère; il ne l'aborda pas néanmoins, & il alla s'asseoir à la proue, tenant sa tête abattue sur ses deux mains. Ils furent toujours sans se parler; enfin les femmes de la Reine les réconcilièrent ensemble. Lorsqu'ils furent dans Alexandrie, ils députèrent vers Auguste pour lui demander la grace de conserver l'Egypte à Cléopatre & à ses enfans, & de laisser vivre Antoine en simple particulier dans Athènes. Auguste le refusa; mais il ajouta pourtant que si Cléopatre vouloit faire mourir son ennemi ou le chasser, elle seroit traitée favorablement. Celui qui porta cette Nouvelle avoit beaucoup d'esprit & plut fort à Cléopatre. Antoine en devint jaloux, & avant qu'il s'en re-

(a) Regina in mediis patrio vocat agmina fistro . . .
Ipsa videbatur ventis regina vocatis Vela dare.

Æneid. VIII. vs. 696. & 707.

(b) Fugientis reginx quam pugnantis militis sui comes esse maluit.

Et Imperator qui in desertores sœvire

debuerat, desertor exercitus sui factus est.

In longum fortissimè pugnandi duravit constantia; milites optimi Imperatoris, Imperatorem fugacissimi militis functum officio.

Vell. Lib. 11. C. 85.

tourna , il le fit rudement battre de verges. Comme elle craignit les effets de cette jalousie , elle lui redoubla ses caresses pour le guérir , & les Fêtes recommencerent dans Alexandrie comme auparavant.

Antoine qui ne sçavoit plus ce qu'il faisoit , envoya ses Gale-res en Mer pour escarmoucher celles d'Auguste ; elles ne furent pas plutôt à portée qu'elles s'unirent à la Flotte du Vainqueur. A cette Nouvelle il se crut trahi par Cléopâtre , & voulut se tuer. Ces noirs accès de fureur lui firent appréhender qu'il ne tournât enfin contre elle sa vengeance ; ainsi prenant avec elle deux de ses femmes , elle alla se renfermer dans ces superbes Tombeaux qu'elle avoit fait bâtir , & en fit condamner les portes de fer.

On alla par son ordre trouver Antoine pour lui dire qu'elle étoit morte , il le crut & se perça de son épée. Un de ses Officiers courut à lui , le prit & le porta vers ces Tombeaux , où tout baigné dans son sang , Cléopâtre le fit monter à force de bras avec des cordes , & cette manœuvre ne se put faire par elle & par ses deux femmes qu'avec de violens efforts. On employa toute sorte de moyens pour le rappeler à la vie ; enfin après bien des tendresses de part & d'autre , il tomba mort sur les genoux de Cléopâtre (a).

Lorsqu'Auguste apprit cette mort , il se retira dans sa tente , & ne put refuser des larmes au souvenir de leur ancienne liaison , & à la perte d'un homme dont les enchantemens de l'amour avoient défigurè toutes les qualités estimables. Il envoya vers Cléopâtre pour la faire garder à vue , de crainte qu'elle ne se tuât , & pour l'assurer de sa clémence. L'Officier de l'Empereur qui se fit une entrée dans les Tombeaux , arriva comme elle s'alloit plonger un poignard dans le sein , il le saisit , & ne la quitta pas depuis cet instant , & prit soin d'observer toutes ses démarches.

(a) *An de Rome 721.*

Auguste à qui rien depuis sa victoire ne s'opposoit plus sur sa route, vint se rendre maître d'Alexandrie : il y fit une magnifique entrée, & comme on n'a jamais plus d'indulgence que quand on est rassasié de gloire, il ne voulut point qu'on punit personne. Dès que la Reine sut que l'Empereur étoit dans la Ville, elle lui envoya dire qu'elle avoit à lui communiquer quelque chose de fort important; il lui manda qu'il l'iroit voir. Elle avoit éprouvé sur César, sur le jeune Pompée, sur Antoine ce que sa beauté pouvoit faire, & ne douta point qu'Auguste ne fût désarmé comme les autres. Pour se préparer à sa venue, elle mit en usage tout ce qu'elle put imaginer de plus propre à l'éblouir. Il la trouva couchée sur un petit lit, environnée de divers portraits de César, & les mains pleines de toutes les Lettres qu'il lui avoit écrites. Dans son habillement de deuil & dans le désordre d'une tristesse étudiée, elle ne laissoit pas de faire valoir toutes les graces de la nature & de l'art, & il faut convenir que ses regards & son langage eussent été capables de séduire un cœur moins prévenu contre elle que celui d'Auguste; après qu'il l'eut fait remettre sur le lit, d'où elle s'étoit levée pour aller au devant de lui : « Vous sçavez, Seigneur, lui dit-elle, combien de fois votre pere m'a visitée; c'est lui qui m'a mis la couronne d'Egypte sur la tête : que ne puis-je vous faire le récit de nos entretiens! mais vous en pourrez juger par ses Lettres, tenez, lisez, elles sont toutes de sa propre main ».

Le Prince démêla dans le jeu de ses yeux & de ses discours tous les artifices qu'elle cachoit, & fit aussitôt réflexion que ce seroit pour Octavie une vengeance bien illustre & bien flatteuse, s'il pouvoit entrer dans Rome ayant à sa suite cette fameuse Reine pour principal ornement de son triomphe, ainsi sans jeter la vue sur elle, ni sur les Lettres qu'elle lui présentoit, il lui répondit qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit soin de ses intérêts. Il lui conseilla de ne pas se laisser abat-

tre à la douleur , & voulut qu'on ne retranchât rien ni de ses Officiers , ni de son train , ni de sa table ; mais elle étoit trop habile pour ne pas deviner ses intentions. Elle le pria de lui permettre d'aller faire un tour à la sépulture d'Antoine , & retournant ensuite dans ses Tombeaux avec ses deux femmes , elles en firent abattre si subtilement les herbes de fer , que pas un de ses Gardes ni nul autre ne purent entrer. Elle avoit auparavant chargé un homme de porter à Auguste des tablettes écrites de sa main , pour le prier de la faire inhumer auprès d'Antoine. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les circonstances de cette mort qu'on peut trouver en bien d'autres endroits. Auguste fit courir vers elle pour l'empêcher de mourir ; quand on eut forcé les barrières , on la trouva déjà morte & l'une de ses femmes aussi : elle étoit parée de ses plus magnifiques habits , & couchée sur un lit où elle s'étoit donné la mort , comme le rapporta son autre Confidente qui expiroit.

Rien ne manquoit plus à la victoire d'Auguste qui remettoit le calme dans tout l'Empire. On ne peut exprimer avec (a) quelles acclamations & quels honneurs il fit son Entrée dans Rome , quelle fut la joie des Citoyens de voir les dissensions civiles terminées , les guerres éteintes , la paix affermie , la fureur des armes apaisée , la force rendue aux Loix , l'autorité à la Justice , la majesté au Sénat , & tout rétabli dans la discipline & dans l'ordre.

Octavie , à la nouvelle de la mort d'Antoine , s'envelopa dans les bienfaisances proportionnées à cet événement ; elle remplit les devoirs funébres à l'égard d'un vaillant Guerrier à qui le sort l'avoit attachée , honora sa mémoire par tout l'appareil d'un grand deuil , mais n'affecta point une tristesse méthodique , qui n'auroit trompé personne ; elle continua sa vie sérieuse , ne

(a) Quo occurſu , quo favore omnium hominum exceptus ſit.

Finita bella civilia , vigefimo anno , ſepulta externa , revocata pax , ſopitus

ubique armorum furor , reſtituta vis legibus , judiciis auctoritas , Senatui majestas , Imperium ad priſtinum reductum modum. *Velleius Lib. II. Cap. 89.*

prit plus de part aux Affaires & aux Négociations politiques, & devint encore plus appliquée qu'auparavant à la conduite de sa famille, & des enfans qu'elle avoit eus de ses deux maris.

Le jeune Marcellus, dont elle accoucha deux ou trois mois après son mariage avec Antoine étoit sans doute celui de tous qui lui devoit être le plus précieux, & qui promettrait un plus brillant avenir. Elle lui trouva des dispositions susceptibles de tout ce qu'elle imagina de propre à le rendre un des plus accomplis & des plus aimables Princes du monde, & lui forma l'esprit & les mœurs avec des soins si bien dirigés par ses talens & par son amour, qu'elle eut souvent la joie de l'entendre proclamer par-tout les délices de l'Empire Romain. Auguste l'avoit accoutumée à regarder ce fils comme le Maître du Monde après lui, & comme un soutien sur lequel il devoit se (a) reposer un jour de tout le poids du Gouvernement. Le jeune homme faisoit honneur à son choix; il avoit (b) une grande vivacité de génie & tout le courage d'un Héros naissant; mais d'ailleurs une continence & une modération qu'on ne peut trop admirer dans l'opulence & dans la jeunesse. Il étoit dur au travail, ennemi des plaisirs & capable de soutenir les plus pénibles occupations que son oncle auroit pu lui confier.

Lorsqu'Auguste triompha dans Rome après la dernière Bataille, Marcellus (c) étoit à cheval au côté droit de son Char, & Tibere au côté gauche. Octavie voyoit dans ce fils un plein dédommagement de toutes ses afflictions passées, & l'on peut dire que le Ciel sembloit ne lui plus préparer que des jours tranquilles & fereins. A quinze ans Marcellus fut fait Edile Curule. Cet emploi dont personne n'étoit revêtu qu'à trente-sept ans, avoit des fonctions considérables. On y étoit chargé de veiller

(a) In quem onus Imperii reclinarret.
Senec. de Consol. ad Marc.

(b) Adolescentem animo alacrem, ingenio potentem.

Sed & frugalitatis continentique in illis aut annis, aut opibus non mediocri-

ter admirandum.

(c) Pubescens Actiaco triumpho curum Augusta comitatus est Tiberius, sinistrore funali equo, cum Marcellus Octaviae filius dexteriore veheretur.

Suet. in Tiberium, cap. 6.

à l'entretien & à la décoration des Temples, des Théâtres, des Jeux publics, des Tribunaux de Justice & des Murailles de la Ville. Le jeune Magistrat remit entre les mains d'Octavie tout le détail de ce ministère, & jamais personne ne s'en seroit acquitté mieux; elle vit naître avec joie les occasions de marquer au Peuple l'envie qu'elle avoit de contribuer à ses plaisirs; aussi sa magnificence & son goût parurent dans tout ce qu'elle ordonna pour embellir les Places publiques & les orner de momens curieux.

Auguste qui cherchoit tous les jours les occasions d'ajouter de nouveaux agrémens à la destinée de Marcellus, prit la résolution de le marier avec Julie. Il ne pouvoit assurément lui choisir une femme plus aimable, ni plus propre à lui plaire par les graces de sa personne, & par les charmes de son esprit. Mais cet engagement avoit ses hazards; & peut-être que si la complaisance d'Octavie ne l'eût pas déterminée à suivre toutes les volontés de son frere, elle auroit fait quelqu'autre choix, où la gloire d'un époux eût été moins en péril, & n'eût pas mis celle de son fils sous la dépendance d'un cœur aussi volage & aussi susceptible de passions que celui de la fille d'Auguste.

Octavie ne s'en tint pas pour Marcellus à une éducation d'éclat, & capable seulement d'illustrer sa réputation; elle travailla plus encore à lui donner le goût & le discernement du vrai, & à l'affermir dans les grands principes. C'étoit pour elle un sujet de joie bien solide, de voir que tous ses desseins avoient un succès heureux; que Rome y prenoit un intérêt si sensible, & qu'on applaudissoit sans cesse aux peines qu'elle se donnoit pour offrir un jour à l'Empire un Maître si digne de se faire aimer.

Mais à peine un si bel ouvrage vient-il à sortir de ses mains, que la mort s'en saisit, & l'enleve aux complaisances de la ^(a) nature & de la Patrie. Marcellus fut attaqué d'un mal de poi-

(a) *Ann. de Rome* 711.
Tome I.

trine; on lui conseilla d'aller à Bayes pour y prendre les eaux, qu'on croyoit très-propres à le soulager. Un Médecin de Livie s'y trouvant en même tems que lui, le détourna de faire usage de ces bains chauds, & lui persuada de se baigner dans des eaux froides. On a soupçonné ce Médecin d'avoir donné ce conseil par un ordre secret de Livie, qui voyoit avec peine son fils exclus d'un rang, que l'amitié d'Auguste, & tous les vœux du Peuple destinoient à Marcellus. Quoi qu'il en soit, il mourut en prenant ces bains, & fut regretté généralement. A l'affliction de la perte commune se joignit encore l'intérêt qu'on prenoit à ce qui touchoit Octavie que cette mort accabloit. Le corps fut apporté à Rome, & brûlé dans le Champ de Mars, où l'on ne faisoit cet honneur qu'aux gens de la première conséquence. On l'enterra sur les bords du Tibre dans un endroit de cette Esplanade ornée des Statues de tous les grands hommes qui avoient bien servi l'Etat. Le Convoi funebre fut magnifique. C'étoit la coutume chez les Romains de porter à la suite du cercueil un nombre de brancards chargés de parfums, pour honorer leurs funérailles. On en avoit porté deux cens dix au Convoi de Sylla, mais à celui de Marcellus on en porta jusqu'à six cens. Enfin l'on ne peut représenter tout ce qui fut fait pour rendre hommage à sa mémoire & à la douleur d'Octavie. C'est ainsi que furent attachées (a) à l'amour ardent des Peuples ces trop courtes & trop funestes délices de l'Empire. Rien ne fait mieux voir quelle impression le mérite de ce jeune Prince avoit fait sur tous les esprits, que la maniere dont tous les Auteurs de son tems ont déploré son malheur. Ils s'en (b) prennent au séjour de Bayes, autrefois si doux & si bienfaisant: ils déclarent la guerre à ces bains ennemis qu'ils accusent du crime de sa mort, & détestent la Divinité jalouse qui s'étoit cachée sous leurs

(a) *Flagrantibus plebis studiis intra juvenam creptum, breves & infaustos populi Romani amores facit. Annal. Tacit. l. II. c. 41.*

(b) *At nunc invixit magno cum crimi-*

ne Bajæ. Quis Deus in vestra constitit hostis aqua.

Prop. l. III. Eleg. XVI. 7.

eaux : (a) ils croient voir encore les manes errans le long du rivage, depuis que les maux qui l'étouffoient l'ont plongé dans les ondes du Styx : ils (b) gémissent sur les vaines espérances attachées à son illustre origine, à ses rares vertus, aux soins, aux lumières d'Octavie, à l'alliance & à la tendre amitié de l'Empereur : (c) ils rappellent ce qu'il a fait d'utile & d'éclatant dans les fonctions d'Edile & de Pontife, lorsque sa mere présidoit à tout par une vigilante administration : enfin ils paroissent inconsolables de voir (d) s'évanouir tant de richesses, & une si belle vie renfermée dans un cercle de si peu de jours.

Quand nous n'aurions, pour justifier la douleur d'Octavie, que les éloges que nous venons de rassembler, c'en seroit sans doute assez pour persuader qu'elle étoit suffisamment fondée. On nous en a (e) fait des peintures bien vives & bien pathétiques ; tant qu'elle vécut, elle ne cessa de pleurer sa perte, & ne voulut rien entendre de propre à la consoler ; pas même écouter une parole qui fût capable de la distraire un moment de sa douleur : (f) toujours appliquée au même objet ; elle fut aussi touchée pendant tout le cours de sa vie, qu'elle l'avoit été le jour même des funérailles (g). Loin d'essayer de se mettre au-dessus de la peine qui l'accabloit, elle en refusa jusqu'au moindre soulagement, & croyoit que (h) si ses larmes eussent un moment cessé de couler, elle eût été privée du seul bien qui lui restoit ; elle ne voulut avoir aucun Portrait de son fils, ni souf-

(a) His pressus stygiæ vultum demersit in undas,
Érat & in vestro spiritus ille lacu.

Prop. l. III. Eleg. XVI. v. 9.

(b) Quid genus aut virtus aut optima profuit illi,
Mater, & amplexu Cæsaris esse focos?

Ibid. v. 11.

(c) Aut modo tam pleno fluitantia vectheatro,
Et per maternas omnia gesta manus.

Ibid. v. 11.

(d) Occidit & misero stecit viginti annis,

Tot bona tam parvo clausit in orbedies.

Ibid. v. 11.

(e) Nullum finem per omne vitæ suæ tempus, bendi gementique fecit, nec ullas ad misit voces salutare aliquid affectantes : ne advocari quidem se passa est.

Senec. de Consol. ad Marc. Cap. II.

(f) Intenta in unam rem & toto animo affixa, talis per omnem vitam fuit qualis in funere. Ibid.

(g) Non dico non ausa consurgere, sed allevari recusans. Ibid.

(h) Secundum orbitatem judicans lacrimas mittere. Ibid.

frir qu'on lui en parlât. Sénèque qui s'exprime ainsi sur la douleur de cette Princesse ne vivoit pas dans un tems où l'on pût le soupçonner de chercher à lui faire sa cour, & d'en avoir voulu fabriquer exprès une Héroïne en affliction.

Un jour Auguste la pria de se trouver à une lecture que (a) Virgile venoit lui faire du sixième Livre de l'Enéide. Le Poète y décrit la descente d'Enée aux Enfers, & la longue prédiction de son pere Anchise, qui fait devant lui passer en revue une suite de Romains des plus distingués. Sur la fin de cette marche, Enée voit avancer le grand (b) Marcellus, vainqueur d'Annibal & des Gaulois; il est (c) accompagné d'un jeune homme d'une rare beauté, couvert d'armes étincellantes, marchant néanmoins d'un air assez triste, & baissant les yeux. Enée paroît surpris du cortège (d) applaudissant qui l'environne, de son extrême ressemblance avec le Héros qu'il suit; mais sur-tout d'une ombre fatale qui voltige autour de sa tête. Anchise avec un (e) torrent de larmes reprend la parole, & lui explique le sort de ce jeune Prince, que les Destins ne feront que montrer au monde pour disparaître aussitôt, de crainte que Rome ne devint trop fière d'avoir un don si précieux plus longtems en sa puissance. Il prédit les cris douloureux qui retentiront à sa mort dans le Champ de Mars & le long du Tibre: il regrette en sa personne le soutien de la Patrie, la fidélité des premiers tems, le bras invincible de la Nation, & finit en s'écriant: O fils trop infortuné!

(a) *Virgile, Enéid. l. 6.*

(b) ... Sternit Pœnos Gallumque rebellem, *ibid. v. 858.*

(c) ... Unâ namque ire videbar Egregium formâ juvenem & fulgentibus armis.

Sed fions læta patum & dejecto lumina vultu. *Ibid. v. 860.*

(d) Quis strepitus circa comitum! quantum instat in ipso est!

Sed nox atra caput tristi circumvolat umbra,

(e) ... Anchises lacrymis ingressus oboritur, *ibid. v. 873.*

Ostendent terribilem hunc tantum fata, neque ultra

Esse sinent, nimium vobis Romana propago.

Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent;

Quantos ille virum magnam Mavortis ad urbem

Campus ager gemitus! vel quæ, Tiberrine, videbis

Funera! Heu pietas! heu præca fides, invictaque bello

Dextera! *ibid. v. 866.*

si vous pouviez (a) vous soustraire à la rigueur de vos destinées , vous seriez un jour le vrai Marcellus.

Octavie à ces mots du Poëme tomba évanouie , & perdit longtems connoissance. Lorsqu'elle fut revenue de son évanouissement , Auguste qui fondoit en pleurs , voulut imposer silence à Virgile , mais il étoit à la fin du Livre , & dit qu'il ne lui restoit que dix ou douze Vers à lire.

Cette Princeesse ne voulut plus désormais ni rien voir , ni rien entendre de ce qui fut fait pour célébrer la mémoire de son fils , & (b) rejeta tous les honneurs qu'on lui décernoit. Elle fit néanmoins donner à Virgile dix grands sesterces , pour chaque vers de cet endroit de l'Eneïde dont elle avoit été si touchée. Cela comprenoit vingt-un vers ; ainsi la récompense se montoit à plus de cinq mille écus d'or.

Comme ses ennemis croissoient de jour en jour , & lui rendoient insupportable le commerce du monde , elle se condamna tout-à-fait à la solitude , & (c) n'assista plus aux cérémonies solennelles. Cependant sa retraite n'ôta rien à la douceur de son caractère. Quoiqu'elle eût lieu de soupçonner un peu la politique ambitieuse de Livie dans la mort précipitée de Marcellus , elle ne lui en témoigna rien par ses procédés , & n'en fit rien paroître dans ses entretiens avec Auguste.

Avant qu'Antoine mourût , elle avoit toujours pris soin des enfans qu'il avoit eus de Fulvie ; mais après qu'il fut mort , elle veilla de même sur l'éducation & sur la fortune de ceux qu'il avoit eus de la Reine d'Egypte , & maria la jeune Cléopâtre au Roi de Mauritanie , si célèbre par sa science & par son esprit.

Mais dans une occasion particuliere , elle fit voir combien les intérêts de l'Empire & ceux d'Auguste lui étoient toujours sensibles , & avec quel détachement elle les préféroit aux siens.

(a) . . . Si quâ fata aspera rumpas ,
Tu Marcellus eris.

Virgil. *Eneïd.* l. VI. v. 882.

(b) Carmina celebrandæ Marcelli me-

moriz composita alioſque ſtudioſum
honores rejectit. *Seneca de Conſolat. ad*
Marc. cap. II.

(c) A ſolemnibus officiis ſeducta. *ibid.*

L'Empereur n'ayant pas d'autre enfant que Julie , qui demeurait veuve par la mort de Marcellus , Octavie comprit que cette situation d'une fille si chère à ce Prince lui feroit beaucoup de peine ; ainsi pour y remédier , elle contraignit Agrippa son gendre à répudier Marcella sa propre fille , afin de le mettre en liberté de se marier avec Julie , & ensuite de remarier sa fille au jeune Antoine , fils de Fulvie.

Elle fit aussi le mariage de ses deux filles nommées Antonia : Domitius en eut une , & Drusus épousa l'autre qu'elle aimoit passionnément , & qui fut admirée par sa beauté , par ses vertus , & sur-tout par sa sagesse , dans une Cour très-dérégulée ; outre qu'elle eut encore cette ressemblance avec Octavie , de pleurer la mort de son fils Germanicus , le plus aimable Prince de son temps , & qu'elle mourut accablée par les chagrins que lui causèrent les caprices & les extravagances de Caligula son petit-fils.

Il faut demeurer d'accord que dans toutes ces alliances & toutes ces dispositions d'Octavie , il paroît un grand dégagement d'esprit , au milieu des amertumes de la plus profonde tristesse. Sa conduite toujours uniforme , n'est réglée que sur les lumières de la raison & de l'équité ; nulles traces de passion ne s'apperoivent dans ses démarches ; elle s'oublie totalement elle-même ; ne travaille qu'à la félicité de sa Famille , remplit tous les différens devoirs qu'elle s'impose , & ne sort plus de sa solitude (a). Elle ne tourne pas même les yeux vers le trône (b) , où son frere est si paisiblement & si glorieusement assis ; la grandeur & l'éclat dont il est environné lui déplaît & la dégoûte : elle ne quitte point l'habillement lugubre qui rend témoignage à son deuil. Tous (c) ses enfans autour d'elle , heureux & florissans , ne sçauroient remplacer dans son esprit celui qu'elle n'a plus ; & ils

(a) Desedit se & abdidit. *Senec. de Consol. ad Marc. cap. 11.*

(b) Ipsam magnitudinis fraternæ nimis circum lucentem fortunam exolat. *ibid.*

(c) Affidentibus liberis & nepotibus , non sine contumeliâ omnium suorum , quibus talvis , orba sibi videbatur. *ibid.*

ont la honte de voir qu'elle se trouve aussi malheureuse au milieu d'eux que s'il elle n'en avoit pas un.

La vie retirée qu'elle continua toujours jusqu'à sa mort, ne nous apprend plus rien de ses dernières années. Elle vécut encore treize ans après la mort du jeune Marcellus ; & l'on sçait seulement qu'Auguste fit l'Oraison funebre d'Octavie (a) dans le Temple de Jules-César , & qu'il consacra un Temple , un Portique , une Bibliothèque , & une Place publique , sous le nom d'une sœur qui méritoit par tant de titres son attachement & sa tendresse.

(a) *Ann. de Rome* 744.





CONSIDÉRATIONS SUR LIVIE.

AUGUSTE étoit lassé de l'humeur de sa Femme Scribonie, dont les contradictions & les querelles continuelles étoient insupportables, & qui ressembloit assez à cette Femme de Paul Emile, dont il a été tant parlé, & dont on a dit que la Vertu étoit incommode. Il la répudia, & il obligea Tiberius Claudius Nero à lui céder sa Femme Livie, grosse de six mois, qu'il épousa publiquement. Il fit plus, par son Autorité absolue, il força cet Epoux de servir de Pere à sa Femme dans la Cérémonie Nuptiale.

Livie étoit d'un caractère doux & poli, joignoit à beaucoup d'esprit une connoissance profonde de toutes les Sciences, & une Politique fine & recherchée, qui lui faisoit si souvent donner des conseils justes & heureux dans l'exécution. Elle étoit belle, mais d'une conduite irréprochable : tous les Auteurs se sont récriés là-dessus ; on n'a jamais soupçonné qu'elle ait eu aucune galanterie. D'ailleurs, elle se piquoit peu de cette Vertu sévère, qui condamne les Plaisirs des autres. Elle étoit bien-aisée, au contraire, qu'Auguste trouvât des plaisirs étrangers, & contribuoit elle-même à le rendre sensible pour les belles Personnes, afin de le détourner, sans doute, de tout autre commerce d'une plus dangereuse conséquence, & pour être la Maitresse

Maitresse des Personnes qu'il honoroit de sa bienveillance. Elle étoit superbe, & ambitieuse; mais elle sçavoit si bien se déguiser, & sa complaisance pour Auguste étoit si grande, & paroissoit si naturelle, que ce Prince ne s'aperçut que fort tard, qu'il y eût de la Politique dans son amour.

Cette adresse admirable lui donna un ascendant si fort sur l'esprit d'Auguste, qu'il ne se gouvernoit que par ses volontés; cela fut la cause, dans la suite, que Caligula l'appella *Ulysses stolatum*. Son ambition fut grande, & démesurée pour ses Enfants: elle ne fit des crimes que pour mettre l'Empire dans sa famille, & pour rendre Tibere son fils l'Héritier d'Auguste. Ce fils, pourtant, ne fut pas trop reconnoissant; car après la mort de sa Mere, arrivée à la quatre-vingt-sixième année de son âge, il donna mille marques d'ingratitude, & fit même abolir le Décret de sa Consécration: ingratitude, qui fut depuis imitée, & même surpassée, par cet autre Neron: comme s'il étoit ordonné par les Destins, que les Enfants, pour lesquels les Mères commettent de si grands crimes, seront tous des ingrats.

Ce fut le desir de donner l'Empire à Tibere, qui donna lieu aux soupçons & à tout ce qu'on dit qu'elle fit pour se défaire de la Famille d'Auguste. Marcellus, Caius, Lucius, moururent jeunes; & l'on pensa, avec beaucoup de fondement, qu'elle n'étoit pas innocente de leur mort.

De quelque maniere que les choses se soient passées, Tibere fut Héritier d'Auguste, au préjudice même de Posthume Agrippa son Petit-Fils, qu'on prit soin ensuite de ne laisser pas survivre longtems à son Aïeul, & dont le droit étoit incontestable, si dans ces commencemens le droit de regner pouvoit être légitime.

C'est ce jeune Prince, fils d'Agrippa & de Julie, dont, à proprement parler, on ignoroit les bonnes & les mauvaises qualités, puisqu'on ne lui donna jamais la liberté de les manifester. Livie le fit passer pour un jeune homme d'un très-

Tome I.

H h h h h.

méchant Naturel, afin de venir à bout des desseins qu'elle avoit sur l'Empire. Elle le fit exiler avec sa mere & sa sœur, pour avoir donné quelques marques de sérocité ou d'impolitesse, qu'on devoit pardonner à sa jeunesse, & à sa mauvaise éducation ; puisque d'ailleurs il ne pouvoit être accusé de rien qui portât préjudice à Livie. *Rudem sanè bonarum artium, ac robore corporis stolidè ferocem, nullius tamen flagitii compertum*, dit Tacite.

On dit qu'Auguste, étant tombé dangereusement malade, plaignit le sort de ce jeune Prince, & laissa voir des retours de tendresse pour lui qui furent funestes à sa propre vie : & plusieurs ajoutent même, que quelques mois avant sa mort, Auguste, accompagné de Fabius Maximus, qu'il avoit choisi pour Confident dans cette affaire, fit le voyage de l'Isle de Planasia, pour y voir son Petit-fils Agrippa ; & qu'après l'avoir embrassé tendrement, & donné des larmes à l'état de sa Fortune, il l'assura qu'il seroit remis un jour dans le rang qui lui appartenoit légitimement.

Fabius Maximus découvrit imprudemment ce secret à sa femme Martia, qui fut assez des amies de Livie, pour le lui révéler ; & ce fut de-là, que cette Princesse prit la résolution de hâter la mort d'Auguste, après s'être dé faite auparavant de Maximus ; & en effet, on entendit, à la mort de Fabius, Martia sa femme s'accuser en se désespérant d'avoir perdu son Mari : sans doute, pour avoir découvert le secret qui lui avoit été confié. Auguste mourut quelque tems après ; & l'on croit, parce qu'Auguste aimoit les Figues, que Livie lui en fit manger d'empoisonnées. Queiqu'on attribue d'ordinaire à des choses recherchées la mort des grands hommes, & que Tacite qui rapporte cette Histoire ait coutume de ne faire presque jamais mourir naturellement ses Héros ; il est certain, qu'au commencement de l'Empire de Tibere, on fit tuer Posthume, comme si Auguste en mourant l'eût ainsi

ordonné; quoiqu'il ne soit pas vraisemblable, que ce Prince, qui ne s'est jamais souillé du sang de ses Proches, ait été capable de donner un ordre si barbare, & qui lui étoit si inutile.

Ce qui me paroît le plus surprenant, dans ce choix qu'Auguste fit d'un héritier hors de sa Famille, c'est qu'il ne préféreroit pas Drusus, qu'il aimoit beaucoup, & qui méritoit d'être aimé, à Tibere son Frere, qu'il n'aimoit point, & qui étoit d'un caractère peu propre à se faire aimer. Ils étoient tous deux fils de Livie, & Drusus avoit cet avantage sur l'autre, qu'il étoit né dans le tems des premières amours d'Auguste pour sa Mere: c'est de lui qu'elle étoit grosse, quand il l'épousa; & quelques-uns ont cru, avec assez de vraisemblance, qu'il étoit son Fils; Drusus avoit même pour Auguste des empressements & des tendresses engageantes, & auxquelles Auguste répondoit d'autant plus volontiers, qu'il n'étoit pas possible de trouver un mérite plus véritable, ni plus touchant, que celui de Drusus.

Cependant Tibere fut adopté, & fut l'héritier d'Auguste: Livie le voulut ainsi: & il n'étoit pas permis à son Epoux de s'opposer à ses volontés. Fatale nécessité, pour un homme d'un génie élevé, & capable de réfléchir sur un esclavage si intolérable!

Il fit plus. Peu content d'avoir adopté Tibere, il voulut, pour donner une raison plus légitime à sa succession, adopter Livie sa Femme dans la maison des Jules; la faisant depuis appeller très-souvent Julie, & la rendant par l'abus ridicule d'une autorité toute-puissante, & sa Fille, & sa Femme, en même-tems.

Enfin, il poussa son aveuglement pour elle, jusqu'à la faire déifier dès son vivant; il lui bâtit des Temples, lui éleva des Autels, & lui institua des Prêtres. Les Peuples obéirent à

H h h h h ij

796 CONSIDÉRATIONS SUR LIVIE.
la volonté de ce Prince ; & l'on vit sacrifier à la Mortelle du
monde la moins religieuse,

La Servitude , dans laquelle Livie tenoit Auguste , est
peut-être l'endroit de la Vie de ce Prince , qui nous décou-
vre davantage ses foiblesses , & les chagrins inévitablement
attachés à la condition humaine , dans quelque haut rang qu'il
le puisse être.





C A R A C T E R E
D E
J U L I E,
F I L L E D' A U G U S T E.

PEUR-ON se persuader, que l'éducation qu'Auguste donna à sa Fille ait pu contribuer à la rendre d'une prostitution si publique, qu'elle n'étoit ignorée de personne dans l'Empire?

J'aimerois mieux croire que la perversité de son naturel, avec un peu de négligence que les embarras d'un Empire nouvellement établi causerent, contribua tout-à-fait à la perdre, dans un tems où le Vice regnoit si absolument.

La douceur, dont on usa dans le commencement de ses galanteries, les augmenta; & les violences, qu'on voulut faire ensuivre, pour guérir un mal qui avoit déjà pris dans le cœur de profondes racines, ne firent que l'irriter. On est bien embarrassé, quand il s'agit de s'opposer au penchant d'une personne galante. Aussi Auguste disoit toujours, qu'il falloit traiter délicatement Julie, & la République.

C'est cette Julie, qui lui couta des chagrins si cuisans, & pendant si longtems. Sa Fille étoit la fable de la Ville, le sujet des Satyres des Poëtes, & des pointes malignes des Mécontens. Le pouvoir absolu d'Auguste ne pouvoit supprimer ces foibles restes de la Liberté, si mortifians pour le Prince.

Il est vrai que Julie étoit la plus aimable personne qui fût à Rome. Sa beauté étoit touchante ; & son esprit vif, solide , & délicat. Elle avoit une connoissance des Belles-Lettres , qui rendoit sa conversation la plus agréable du monde.

Tous ceux qui se distinguoient à Rome , par leur mérite , ou leur naissance , soupirerent pour Julie ; & trouvant dans cette Princesse des dispositions naturelles à l'amour , plusieurs osèrent lui découvrir leurs sentimens. Tant d'hommages rendus à sa beauté l'engagerent dans une conduite si déréglée , qu'Auguste dont la lâche complaisance pour sa fille avoit souffert jusques-là ses dérèglemens , voulut enfin y remédier. Mais il se servit d'un remède si violent , qu'il donna lieu à ses Ennemis de l'accuser , peut-être à tort , d'avoir pour Julie des sentimens peu réglés ; & l'on attribua à une secrète jalousie ce qu'il ne fit peut-être que par le ressentiment que lui donna un Libertinage qui le deshonoroit.

Quoi qu'il en soit , il en coûta la vie à Antoine Fils du Triumvir , resté malheureux de ce grand ennemi d'Auguste , pour avoir plu à Julie par ses belles qualités : & Quintus Crispinus , Appius , Claudius , Scipion , & Sempronius Gracchus , hommes d'une probité reconnue , & dont Auguste avoit souffert long-tems la passion pour Julie , avec une infinité d'autres des deux Ordres , éprouverent pour la même raison le triste sort du Fils d'Antoine.

Ceux qui ont soupçonné Auguste d'avoir un peu trop aimé Julie , attribuent à cette Princesse une aversion effroyable pour son Pere , & disent que ce fut plutôt pour se venger de cette aversion , que pour la punir de ses fautes , qu'il l'exila dans l'Isle de Planasia.

Cette Princesse sortit de Rome avec sa Fille , aussi appelée Julie , & depuis peu mariée à Lucius Paulus , qui paya chèrement l'honneur d'appartenir de si près à l'Empereur. Scribonie voulut les suivre dans cet exil , pour s'éloigner sans doute d'un

lieu où elle se voyoit dans un triste état , & écartée pour jamais du rang , qu'elle avoit occupé. La Mere & la Fille , toutes deux également débauchées , devinrent l'opprobre de Rome ; & par cet exil , Auguste a éternisé la mémoire des indiscrétions de leur Vic.

Qu'on porte maintenant envie à la félicité d'Auguste. Cette fortune , qui lui fait vaincre ses Ennemis , & qui l'élève à l'Empire du monde , le soumet à une Femme , qui fait périr toute sa Famille , & dont il faut qu'il respecte les caprices. Et enfin , cette fortune lui fait élever une Fille , qui le deshonne par des excès. Si quelqu'un se fût avisé de faire l'Histoire secrète de ce Prince , & qu'il nous eût révélé tous ses chagrins , ses maladies , ses craintes , & ses inquiétudes , peut-être que nous jugerions qu'Auguste fut malheureux dans le plus haut rang de l'Univers.





DE L'INFIDÉLITÉ DES F E M M E S CHEZ LES ROMAINS.

TOUS les siècles se ressemblent parfaitement sur les usages qui procèdent immédiatement du cœur des hommes; parce que la cause étant toujours la même, elle produit toujours les mêmes effets.

De tous les usages, il n'en est point dont on observe davantage la ressemblance, que celui de la galanterie. Les Romains, chez qui nous allons toujours volontiers chercher nos exemples, vivoient à cet égard, dans le beau siècle de la République, à peu près comme on vit aujourd'hui parmi nous.

La galanterie y avoit passé en débauche & en coutume autorisée; le dérèglement des Femmes du premier ordre y étoit si commun, qu'on étoit surpris d'en trouver quelques-unes qui fissent l'exception de la règle; & quoiqu'il se trouve parmi les Romains quelques Epoux délicats comme il s'en trouve parmi nous, il est constant qu'en général les Maris étoient fort peu effarouchés de la mauvaise conduite de leurs Femmes, & étoient le plus souvent les meilleurs amis de leurs Amans.

Ce que je trouve encore de parfaitement semblable à nos usages, c'est que les plus honnêtes gens parmi eux étoient les plus exposés aux infidélités de leurs Femmes; de telle sorte qu'à
peine

peine trouve-t-on quelques hommes illustres dans le dernier siècle de la République , qui ne puissent servir de modèle aux Maris infortunés de nos jours.

Le premier des Romains étoit sans contestation Jules César. Il n'avoit que trente-neuf ans : c'étoit l'homme du monde le mieux fait, le plus aimé des Femmes , & du plus rare mérite qui fut jamais.

Tout le monde sçait cependant le commerce de sa Femme Pompeia avec Clodius. On sçait l'éclat effroyable que fit l'aventure arrivée au Sacrifice de la bonne Déesse , & les affaires qu'elle attira à Clodius. On admira sur-tout, l'esprit avec lequel César , qui ne vouloit point se brouiller avec Clodius , se tira de cette intrigue , en répudiant sa Femme , qu'il soutint être innocente , mais non pas exemte de soupçon , *qualem decebat esse Caesaris uxorem.*

Il n'y a personne qui ne puisse se consoler d'un pareil malheur , quand il viendra à considérer que Jules César n'en a pas été exempt.

Pompée, ce fameux rival de César , cet homme appelé grand dès l'âge de vingt-cinq ans, revenant de la Guerre contre Mithridate, apprit de si étranges choses de la conduite de sa Femme Mutia avec Jules César, qu'il ne put s'empêcher de la répudier. Il ne laissa pourtant pas de s'unir quelque tems après de la maniere du monde la plus étroite avec César ; & sa Femme Mutia ne laissa pas de se marier dans la suite avec un homme de meilleure Maison que Pompée. Tant il est vrai , que ces grands hommes étoient fort traitables sur cette matiere.

Je trouve pourtant que Pompée ne fut trahi par sa Femme , que dans son absence ; au lieu que César le fut par la sienne , pour ainsi dire , en face , & dans la Fête la plus célèbre , & du plus grand éclat.

Marc-Antoine le Triumvir , qui avoit un mérite rare pour les Femmes, vit l'infidélité de sa premiere avec Dolabella ; mais il

ne laissa pourtant pas d'être toujours très-étroitement de ses amis : & il y a apparence qu'il n'ignora pas la passion de Fulvie sa seconde pour Auguste , qui n'étoit pas assez discret , ni assez de ses amis , pour lui laisser ignorer un secret si chagrinant.

Et s'il est vrai , comme l'ont cru plusieurs , qu'il avoit épousé Cléopâtre , il est sûr qu'il étoit excellemment trompé par cette Reine d'Egypte , qui voyoit en secret Delliüs , sous le prétexte qu'il étoit l'ami & le confident d'Antoine.

Le Pere de Brutus le conjuré vit les amours de sa Femme Servilie avec César ; & il entendit dire publiquement dans la Ville , que Brutus en étoit Fils. Servilie étoit Sœur utérine de Caton , ce farouche Philosophe , ce vertueux rigide : & les amours de César avec elle ne finirent point ; car à travers mille galanteries auxquelles Jules César se donnoit , il conserva toujours sa passion pour Servilie , qui revint toujours à lui.

Luculle , cet homme dont la douceur , les grandes actions , & la somptuosité n'ont été surpassés par qui que ce soit , éprouva le même sort que les autres , avec sa Femme Claudia , qui poussa sa débauche & la perversité de sa conduite , jusqu'à s'abandonner à son propre Frere , d'une maniere si publique & si scandaleuse , qu'elle ne fut enfin ignorée de personne.

Son Pere n'avoit pas été plus heureux , & tout le monde sçait à quels excès Cecilie Mere de Luculle , s'étoit portée , jusques-là qu'il fallut tout le mérite de son Fils , pour n'en être pas terni.

On n'auroit jamais fait , si l'on vouloit poursuivre tous les exemples que l'Histoire fournit sur cette matiere. Ce siècle étoit parfaitement , comme le nôtre , plein de débauche , de passion , & de foiblesse.

Il faut pourtant convenir , qu'il se trouvoit , parmi tant de dérèglement & de corruption , quelques Femmes d'une Vertu si rare & si sublime , que je doute qu'on puisse en trouver aujourd'hui de plus grande.

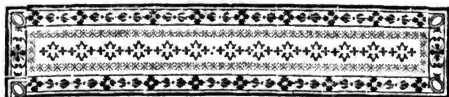
Octavie, la troisième Femme d'Antoine, & la sœur d'Auguste, est le caractère le plus élevé & le plus beau qu'on puisse imaginer. Tout l'invitoit à être infidèle : rien ne fut capable de lui en donner la moindre envie

Livie, Femme d'Auguste, Maitresse absolue de l'Empire, & de l'Empereur lui-même, qui ne voyoit plus que par ses yeux, & dont la prévention étoit extrême dans la Cour la plus raffinée qui fut jamais, ne s'attira pas même un seul trait de médisance, ou de calomnie sur sa conduite.

Cornélie, la dernière Femme de Pompée, dont la fidélité & le grand cœur ont été le sujet de l'admiration de tous les siècles mérita qu'on dit qu'elle étoit encore plus illustre que son Epoux, & que le vainqueur de son Epoux.

On trouveroit encore dans le Portrait de la Femme de Paul Emile un grand caractère de Vertu. On en trouveroit un encore plus grand & plus magnanime dans Portia, femme de Brutus. Tout le monde sçait ces Histoires ; & il suffit de dire, qu'en cela, notre siècle ne surpasse pas celui des Césars.





FRAGMENTS
SUR LES
SPECTACLES
DES
ROMAINS.

LE Peuple aime naturellement les Spectacles : on ne sçauroit guères l'amuser plus sûrement, ni plus agréablement ; mais le Peuple Romain en étoit avide, d'une manière inconcevable. Ceux qui vouloient s'élever aux grandes Magistratures , ou obtenir des graces de la plus haute distinction , n'avoient pas de plus sûr moyen pour y parvenir, que de donner au Peuple, ou des combats de Gladiateurs , ou des combats de Bêtes , qui étoient estimés à proportion de la magnificence dont ils étoient accompagnés.

On auroit de la peine à comprendre jusqu'à quel point on pouvoit cette fureur : & les gens de qualité eux-mêmes avoient, ou paroissoient avoir, certaine estime pour ces sortes de choses, qui ne sçauroit être excusable, que par rapport à la coutume & à la nécessité de s'accommoder au goût populaire

L'Amphithéâtre étoit destiné seulement pour les combats de Bêtes & de Gladiateurs : le Cirque , pour les Courses de Chariots ; & le Théâtre , pour les Comédies , & les Tragédies , &c

Les combats de Bêtes se voient encore en plusieurs endroits, où l'on fait même combattre des hommes, & des gens de la première Qualité contre des Bêtes féroces. La Fête des Taureaux, en Espagne, est peut-être plus ridicule, que les Gladiateurs de l'ancienne Rome.

Mais les Gladiateurs avoient quelque chose d'horriblement cruel, & qui nous désigne bien le naturel féroce & sanguinaire des Romains. Qui pourroit aujourd'hui se repaître les yeux du Sang de dix mille Malheureux, qui étoient obligés à combattre les uns contre les autres, pour divertir le Peuple, à qui ce Spectacle étoit un divertissement sérieux, & tenoit lieu d'une affaire importante?

Les Ediles, & les autres grands Magistrats, étoient obligés d'en donner au Public; & on avoit un Lieu destiné à cet usage, qui étoit peut-être le plus magnifique de la Ville.

Notre Peuple accourt encore aujourd'hui en foule aux Exécutions qui se font, où il ne sçauroit avoir d'autre plaisir, que celui de voir périr un homme; mais & la punition du crime y est l'unique cause de cette effusion de sang. Chez les Romains, la mort de plusieurs mille personnes étoit le jeu de la République, & la Fête la plus divertissante du Peuple,

Les honnêtes-gens, pourtant, avoient par leur Raison naturelle une horreur pour ces sortes de spectacles. On lit quelque part dans Cicéron, qu'il se dispensoit avec plaisir de s'y trouver, quand il en avoit quelque prétexte plausible (a).

Il falloit néanmoins d'ordinaire s'y trouver, & assister en cérémonie, & avec un air de joie, à la tuerie de plusieurs mille Esclaves innocens & malheureux; & cela, uniquement pour satisfaire à l'usage, pour plaire au Peuple, qu'il falloit flatter par les voies souvent les plus indignes (ce qui ne me paroît pas l'un des moindres inconvéniens de la République;) quelquefois même, pour faire honneur à l'Edile, ou à tel autre, qui don-

(a) *Et Murellus Gladiatores cupide relinquenti.* Cicet. ad Atticum, Libr. II. Epist. I.

noit au Public le spectacle. Quel goût ! Quelle barbarie ! dans les siècles même les plus polis , & dans la Ville la plus instruite , & la plus civilisée de tout le Monde !

Ne seroit-ce point cette affreuse inhumanité , qui irrita si fort toutes les Nations contre les Romains , qui , en ce point , surpassoient tous les Barbares en barbarie ? Et se peut-il que des gens si fins , si éclairés , d'une élévation de cœur & de génie au-delà de tout ce qu'on peut imaginer , n'aient point sçu déraciner cet usage cruel , & désabuser le Peuple d'un goût si pernicieux & si extraordinaire ?

Nos Tournois avoient quelque chose de dangereux , & d'extravagant , dans le danger qu'on y couroit ; & l'on disoit fort bien , que si l'on se battoit pour se divertir , c'en étoit trop ; & que ce n'en étoit pas assez , si c'étoit tout de bon (a). L'accident , qui couta la vie à Henri II , fit voir le ridicule & le danger de ces sortes de Combats , qui se sont abolis.

Nos Carroufels , & nos Courses de Baguet , ont l'agrément sans le danger. Ils n'ont sans doute pas la grandeur & la magnificence visionnaire & romanesque , que la Chevalerie donnoit aux Tournois , qui réellement avoient une plus grande idée

Les Romains faisoient courre des Chariots dans le Cirque. Nos Courses de Chevaux répondent assez à celles-là. Je ne sçais pas même si nous ne les surpassons point en cet article. J'ai peine à croire , qu'on ait jamais vu à Rome ce que nous avons vu en France de la vitesse des Chevaux.

Ils avoient de plus à Rome des Athlètes , qui étoient de quelque considération. Les Grands , & quelques Empereurs même , se donnoient le plaisir & la gloire de cette sorte d'Exercice. On voit quelques Médailles , où des Empereurs sont représentés sous cette forme.

Aujourd'hui , il ne s'en trouve plus , que chez les Peuples les plus grossiers ; ou , tout au plus , on ne voit ces sortes de Com-

(a) Voyez ci-dessus , page 490 , le Traité de l'Usage de l'Histoire.

bats , que dans les Fêtes les plus viles des Villageois.

Le Théâtre n'avoit assurément parmi les Romains , ni la beauté , ni l'agrément , qu'il a aujourd'hui parmi nous. La Tragédie fut toujours chez eux très-défectueuse ; & la Comédie , très-faible , ou médisante jusqu'à être mordante. Chez nous , la Tragédie a toute la grandeur & tous les mouvemens qui lui conviennent , avec la dignité qui l'accompagne par-tout : la Comédie instruit , corrige , divertit ; & les Latins n'ont rien qui approche de Racine & de Corneille , ni qui surpasse notre Moliere





* D E L A
NAVIGATION
DES ROMAINS.

C E fut proprement l'an 493. de la fondation de Rome , que les Romains commencerent sérieusement à s'adonner à la Navigation , & à se former une Marine. Ce n'est pas qu'ils n'eussent eu des Navires long-tems auparavant , & qu'ils n'eussent même fait quelques Expéditions sur la Mer , comme on le verra ci-après ; mais on peut dire que les guerres continuelles, où ils étoient occupés contre leurs voisins , les avoient empêchés jusque-là d'équiper des Flottes considérables, & de faire la guerre sur Mer comme sur Terre. En cette année 493. qu'ils commencerent à se signaler sur cet Élément, il est certain que leurs Vaisseaux étoient encore fort grossièrement construits ; qu'eux-mêmes étoient fort peu habiles dans la manœuvre ; & même l'an 563. de Rome , dans la guerre contre Antiochus, ils n'étoient guères plus versés dans l'Art de la Navigation, au rapport des Historiens.

Les Romains ne s'y adonnerent pas comme les Carthaginois, dans la vue d'étendre leur Commerce, mais dans le dessein d'augmenter leur domination, & de faire des conquêtes : ils avoient néanmoins des Négocians de Mer ; & on voit par les différens Traités que Rome fit avec Carthage, qu'ils naviguoient quelquefois pour le Négoce.

Quoi

Quoi qu'il en soit (a), Polybe dit qu'avant la premiere Guerre Punique, les Romains n'avoient point encore pensé à la Navigation. La Sicile, dit-il, fut la premiere Terre hors de l'Italie, où ils aborderent dans le dessein de donner du secours aux Mamertins; mais ce ne fut pas, ajoute-t-il, avec leurs propres Vaisseaux, mais avec ceux qu'ils emprunterent des Locriens, des Tarentins, & des Napolitains. Le Consul Duillius, livra alors un combat aux Carthaginois ennemis des Mamertins, & leur prit une Galere couverte. Ce fut sur le modèle de cette Galere que les Romains, dans l'espace de deux mois, construisirent cette Flotte de cent Galeres à cinq rangs & de vingt à trois rangs avec laquelle ils osèrent attaquer, & battirent celle des Carthaginois, qui avoient jusques-là été les Maîtres de la Méditerranée. Polybe admire avec raison la hardiesse & le bonheur des Romains en cette occasion. Au reste, il ne faut pas croire que ces Vaisseaux ne fussent que de petits bateaux: car le même Polybe assure que dans le combat naval que les Consuls Artilius-Regulus & Manlius livrerent à la Flotte de Carthage, cinq années après la victoire de Duillius, chaque Navire portoit trois cens Rameurs & cent vingt Soldats: la (b) Flotte Romaine qui étoit de trois cens trente Galeres couvertes, défi; alors la Flotte Carthaginoise composée de trois cens cinquante Navires.

Malgré ce que dit Polybe, on ne peut nier que les Romains n'eussent navigué long-tems avant la premiere Guerre Punique. Ce même Auteur rapporte un Traité fait entre les Romains & les Carthaginois, l'an 245 de Rome, sous les premiers Consuls; c'est-à-dire, environ deux cens cinquante ans avant la premiere Guerre Punique; par lequel les Romains s'engagerent, tant pour eux que pour leurs Alliés, de ne point naviguer au-delà du Cap qui couvroit Carthage au Nord, à moins qu'ils n'y ful-

(a) Polyb. Lib. 1. Tome I. (b) *Ibid.*

sent poussés par un vent contraire. Par un deuxième Traité fait l'an 402, on voit que les Romains exerçoient la piraterie, & négocioient au-delà de la Mer. Dans un autre Traité, rapporté par Tite-Live, entre Rome & Carthage l'an 473, il fut stipulé que les Carthaginois fourniroient aux Romains des Navires dans le besoin, soit pour le Commerce, soit pour la Guerre; d'où l'on peut conclure que les Romains alors n'avoient pas à la vérité une Marine fort considérable, mais qu'ils songeoient au moins aux affaires de la Mer.

L'an 416, c'est-à-dire, soixante-quatorze ans avant la première Guerre Punique, les Romains ruinèrent le Port des Antiatas, & y ayant pris vingt-deux Galeres, dont six étoient éperonnées, le Consul Mœnius brula ces six Galeres, & en plaça les éperons dans la Place publique, où étoit la Tribune aux Harangues, d'où on lui donna le nom de *Rostra*; & à l'égard des autres Galeres, il les fit remonter par le Tibre jusqu'à Rome. Ceux qui disent que ces éperons, dont la Tribune aux Harangues fut ornée, avoient été pris sur les Carthaginois, se trompent grossièrement; il n'y a qu'à consulter Polybe & les autres Historiens.

L'an 445 (a), on avoit créé à Rome la Charge de Duumvir naval, dont l'office étoit d'équiper & d'entretenir les Vaisseaux de la République. Tout cela fait voir qu'avant la première Guerre Punique, les Romains n'étoient pas à la vérité fort puissans sur Mer, mais qu'ils avoient des Vaisseaux, & faisoient même quelques Expéditions maritimes; & c'est en ce sens qu'on doit entendre les paroles de Polybe, lorsqu'il dit qu'avant la première Guerre Punique les Romains n'avoient point encore pensé à la Navigation, parce qu'il est vrai qu'ils ne s'y étoient pas adonnés, comme ils firent dans la suite; & qu'ils n'avoient encore livré aucune bataille navale.

(a) Tite-Live, l. 12.

Les Carthaginois, comme nous avons dit, dominoient sur la Mer Méditerranée; ils en partageoient tout le commerce avec les Tyriens leurs Alliés; & rapportant toutes leurs vues & toutes leurs entreprises au succès de ce Commerce, ils ne songeoient qu'à s'enrichir; & sur le moindre prétexte, ils ravageoient souvent les Côtes de l'Italie. C'est la Mer, leur dit le Consul Marcius, dans le tems de la troisième Guerre Punique, en leur déclarant le Décret du Sénat pour la destruction de leur Ville; c'est la Mer & vos grandes richesses qui sont cause de votre ruine: c'est la Mer qui vous a fait envahir la Sicile, & ensuite l'Espagne. En tems de paix même vous attaquez nos Vaisseaux marchands; & pour dérober l'horreur de votre crime vous jettiez les hommes dans la Mer. Le souvenir de la grande puissance des Carthaginois fit dire à leurs Députés dans le Sénat de Rome, après la deuxième Guerre Punique, qu'à peine il leur restoit la Ville de Carthage, à eux qui s'étoient vus presque les Maîtres du Monde.

Ce furent donc les Romains, qui pour la sûreté de l'Italie, & pour favoriser leur Commerce & celui de leurs Alliés, ayant formé une puissante Marine, commencerent par disputer à Carthage l'Empire de la Mer, & battirent ses Flottes en plusieurs rencontres. Il est vrai qu'ils furent eux-mêmes battus quelquefois, & que plusieurs de leurs Flottes firent naufrage, jusqu'à perdre tantôt deux cens Navires, tantôt cent cinquante, tantôt cent, & tantôt cent vingt Galeres & plus de huit cens Vaisseaux. Ce fut alors que les Carthaginois, redevenus Maîtres de la Mer, allerent ravager les Côtes d'Italie, les plus proches de la Sicile; ce qui engagea les Romains à rétablir leur Marine, pour combattre ces Tyrans de la Méditerranée. Ils formerent donc une Flotte de deux cens Galeres à cinq rangs, qui par la victoire qu'elle remporta sous le commandement du Consul Lutatius l'an 511. termina cette Guerre, qui avoit duré

Kkkkk ij

vingt-quatre ans, qui avoit coûté à Carthage cinq cens Galeres à cinq rangs & sept cens à Rome ; & le Traité qui fut conclu, valut aux Romains les Isles de Corse & de Sardaigne , & l'évacuation de la Sicile par les Troupes Carthaginoises.

Ce ne fut pas seulement aux Carthaginois que les Romains eurent alors affaire sur la Mer : les Illyriens , & sur-tout les Istriens & les Liburniens , Peuples de la côte Orientale du Golfe Adriatique , exerçoient la Piraterie. Teuta leur Reine les autorisoit dans ce brigandage , & leur permettoit de piller indistinctement tous les Vaisseaux , de quelque Nation qu'ils fussent. Comme ils attaquoient souvent les Marchands Italiens , & qu'ils les traitoient inhumainement , ils s'étoient rendus très-odieux aux Romains qui possédoient une grande partie de l'Italie , & y avoient beaucoup d'Alliés. Le Sénat commença donc par envoyer des Ambassadeurs à la Reine Teuta , qui étant une femme dure & féroce , les reçut fort mal , & poussa même la barbarie jusqu'à faire mourir un d'eux , sous prétexte qu'il lui avoit parlé peu respectueusement. Les Romains lui déclarèrent la guerre , & la lui firent avec tant de succès , qu'ils la contraignirent à demander la paix ; elle lui fut accordée , à condition qu'elle abandonneroit toute l'Illyrie , excepté quelques Places sur la Côte ; que les Illyriens ne mettroient en Mer que deux Brigantins , sans pouvoir les armer en course ; & qu'ils ne passeroient point la Ville de Lisus , située près de Dyrrachium sur les Confins de la Macédoine.

Cependant les Istriens peu fidèles à ce Traité , recommencerent leurs pillages ordinaires , quelques années après , & se jetterent sur les Vaisseaux des Romains , chargés de bled pour Rome. Les Romains armerent contre eux & les punirent ; ils en usèrent de même à l'égard des Illyriens , qui ayant à leur tête Démétrius le Phalerien , avoient mis en Mer cinquante Brigantins , & s'étoient avancés jusques vers les Cyclades. Ils furent

vaincus par le Consul Emilius , à qui cette Victoire valut l'honneur du Triomphe.

La Paix ayant duré vingt-trois ans entre Rome & Carthage elle fut enfin rompue par le siège de Sagunte, Ville alliée de la République, qu'Annibal, l'ennemi irréconciliable des Romains par serment, osa attaquer contre la foi du Traité conclu avec Asdrubal; ce qui donna lieu à la deuxième Guerre Punique, qui dura dix-sept ans. Tout le monde sçait qu'Annibal entra dans l'Italie, & qu'ayant remporté plusieurs Victoires, où il tailla en pièces les Romains il vint camper aux Portes de Rome. Pour faire diversion, Scipion eut ordre d'aller en Sicile, & de-là en Afrique. Ce qu'il y a d'étonnant est qu'en moins de six semaines, à compter du jour que les Arbres furent coupés, il vint à bout de faire construire vingt Galeres à cinq rangs, & trente à trois; les arma, les équipa, & les mit en état de joindre la Flotte destinée à cette Expédition. Annibal fut rappelé en Afrique, comme l'on sçait, & vaincu par Scipion; ce qui obligea les Carthaginois à demander la Paix. Le Traité auquel ils se soumirent portoit, que désormais ils ne pourroient avoir plus de dix Galeres; que toutes leurs autres Galeres seroient livrées aux Romains, auxquels ils restitueroient tous les Vaisseaux qu'ils avoient pris sur eux. On fixa même la grandeur des Bateaux qu'ils emploieroient à l'avenir pour la Pêche & pour les Voitures. Scipion fit bruler à leurs yeux cinq cens Vaisseaux à rames de toute sorte de grandeur; ce qui leur fut aussi sensible, disent les Historiens, que si l'on avoit brûlé leur Ville même. Ce fut alors que les Romains se virent les Maîtres absolus de la Mer, après en avoir enlevé l'Empire aux Carthaginois, ce qui rendit leur Commerce très-florissant, & mit dans Rome une grande abondance de toutes choses.

Quelque tems après les Romains eurent une Guerre à soutenir contre Philippe Roi de Macédoine, qui secondé d'Annibal

exilé de son Pays, avoit mis en Mer beaucoup de Vaisseaux ; mais l'an 556. ayant été vaincu par le Consul Quintius Flaminus, il demanda la Paix, dont une des Conditions fut qu'il livreroit aux Romains toutes ses Galeres couvertes, & ne conserveroit que quelques Brigantins : on lui laissa cette prodigieuse Galere qui étoit à seize rangs, parce que sa grandeur la rendoit inutile. Elle servit néanmoins dans la suite à ramener à Rome le Consul Paul-Emile, Vainqueur de Persée fils de ce même Philippe. Ce fut proprement dans cette Guerre contre Philippe que les Romains commencerent à se mêler des Affaires de la Grece ; & à jetter, par les avantages qu'ils remportèrent, les fondemens de cette vaste Puissance à laquelle ils parvinrent dans la suite.

Antiochus Roi de Syrie, surnommé le Grand, s'étant rendu redoutable sur la Mer, donnoit de la jalousie aux Romains, dont il vouloit de son côté affoiblir la puissance. Ce fut pour cela, qu'excité par Annibal, qui souffloit en tous lieux sa haine contre les Romains, & à la sollicitation de Thoas Roi des Etoliens, il leur déclara la guerre, qui lui réussit mal par son irrésolution & son incapacité ; le Consul Acilius Glabrio le défit entièrement dans le Combat des Thermopyles. Dans la même année, c'est-à-dire, l'an 563. le Préteur Livius prit le Commandement de la Flotte Romaine, à laquelle Antiochus opposa cent Vaisseaux sous la conduite de Polyxenidas, qui fut battu par les Romains sur la Côte d'Ionie. Ce Général eut néanmoins sa revanche ; car il surprit près de l'Isle de Samos la Flotte des Rhodiens jointe à une partie de celle des Romains ; 20 Vaisseaux furent pris & conduits à Ephese. Mais Emilius Regillus, ayant succédé à Livius, vainquit près de Myonnesus avec une Flotte de 80 Voiles, celle d'Antiochus composée de 100 Galeres couvertes, & commandée par Annibal & Polyxenidas ; les Romains en prirent 13 & brulerent les autres ou les coulerent à fond. Antio-

chus ayant été ensuite battu sur Terre par Domitius, ou plutôt par les deux Scipions, n'obtint la paix qu'à condition d'abandonner toute cette partie de l'Asie qui est entre la Mer & le Mont Taurus, & de se réduire à son Royaume; de livrer aux Romains ses Vaisseaux de guerre & de ne retenir que dix Brigantins, sans pouvoir les envoyer au delà des deux Promontoires de Cilicie. Son fils Antiochus Eupator n'ayant pas dans la suite observé ce Traité, les Romains brûlerent ses Vaisseaux.

Annibal retiré chez Prusias Roi de Bithynie qui étoit alors en guerre contre Eumène Roi de Pergame, allié des Romains, usa d'un stratagème singulier dans le combat que la Flotte de Prusias, qu'il commandoit, livra à celle d'Eumène. Ayant rempli de Serpens un grand nombre de bouteilles de terre, il fit jeter ces bouteilles dans les Vaisseaux ennemis au milieu du combat, ce qui troubla & épouvanta les Soldats de la Flotte d'Eumène, qui, quoique supérieure, prit la fuite.

Perfée Roi de Macédoine, fils de Philippe s'étant ligué secrètement avec les Carthaginois, fit de grands préparatifs pour la guerre qu'il vouloit faire aux Romains, & équipa un grand nombre de Vaisseaux. Comme les Romains n'avoient alors qu'une Flotte en mauvais état à lui opposer, ils songerent à rétablir leur Marine, foible sur-tout par le défaut de bons Matelots. Perfée, ayant été vaincu par le Consul Paul-Emile près de Pydna dans la Macédoine, dans un combat sur terre, se réfugia dans l'Isle de Samothrace. Le Préteur Octavius vint aussitôt l'y chercher avec sa Flotte, & l'ayant fait prisonnier, il le livra à Paul-Emile, qui le conduisit à Rome chargé de chaînes & en triomphe; tous les Vaisseaux de ce Prince, dont la plupart étoient très-grands, furent aussi pris & conduits à Rome. Le Triomphe fut un des plus superbes qu'on eût encore vus, & est célébré par tous les Historiens: on vit Paul-Emile traînant enchaîné à son char l'infortuné Roi de Macédoine, Perfée,

avec ses trois fils. Son Royaume fut alors réduit en Province ; & c'est ainsi que s'éteignit cette puissance formidable des Rois de Macédoine, qui avoient subjugué tout l'Orient. Le Triomphe de Paul-Emile fut suivi du Triomphe naval du Préteur Octavius & de celui d'Anitius, qui avoit vaincu & pris Gentius Roi d'Illyrie, allié de Persée ; le succès de cette guerre avoit été si rapide qu'elle avoit été terminée en trente jours. Anitius ayant fait une descente en Illyrie, après avoir remporté quelque avantage sur la Flotte Illyrienne, força le Roi Gentius à se rendre à sa discrétion, avec sa femme, ses enfans, son frere, & les plus grands Seigneurs de sa Cour : on les vit à Rome vaincus & prisonniers avant qu'on y eût sçu que la guerre fut commencée. Au reste, les Romains qui se mettoient peu en peine du Commerce, ne sçachant que faire de tant de Vaisseaux qu'ils avoient pris, distribuerent les deux cens vingt Brigantins de la Flotte de Gentius, aux habitans de Corfou, d'Apollonie & de Dyrrachium.

Cependant les Carthaginois songeoient à rétablir leur Puissance maritime, & amassoient une grande quantité de bois pour construire une Flotte ; ce qui engagea le Sénat Romain à leur déclarer la guerre l'an 605 que commença la troisième guerre Punique, il ordonna pour cela un terrible armement : l'Armée Navale, sous le Commandement du Consul Marcius, étoit composée de cinquante Galeres à cinq rangs, de cent Flutes & d'un grand nombre d'autres Vaisseaux. Les Carthaginois réduits à l'extrémité, à l'exemple de ceux d'Utique, se soumirent sans réserve aux Romains, qui commencèrent par bruler tous leurs Vaisseaux ; ensuite ils prirent d'eux un grand nombre d'Otages, & puis leur firent sçavoir que le Sénat avoit résolu de détruire leur Ville, & d'en transporter tous les habitans à cinq lieues dans les terres. Les Carthaginois au désespoir & pleins de fureur, résolurent alors de se défendre, & de périr plutôt que

que de souffrir l'incendie de leur Ville. Scipion les assiégea par Mer & par Terre , & combla leur Port. Mais ils en formèrent un autre aussitôt , d'où l'on vit sortir bientôt cent vingt Navires armés, bâtis dans l'espace de soixante jours. Avec cette nouvelle Flotte ils attaquèrent celle des Romains, & en brûlèrent une partie : ce qui n'empêcha pas que Carthage ne fût enfin prise, saccagée & brûlée par Scipion après une guerre de cinq ans, sept cens ans après sa fondation , l'an de Rome 608. Les Romains faisoient si peu de cas des Vaisseaux, qu'ils brûlèrent aussi toute la Flotte des Carthaginois. Ainsi périt cette fameuse Ville ; où l'on comptoit sept cens mille habitans, Maitresse de trois cens Villes en Afrique, & d'une étendue de pays de plus de mille lieues : elle fut enfin, cent deux ans après sa destruction, rebâtie par l'Empereur Auguste & peuplée de Romains & d'Africains.

Cette même année, c'est-à-dire, l'an 608 de Rome, la Ville de Corinthe très-puissante par sa situation, qui y attiroit le Commerce de l'Asie & de l'Europe, ayant maltraité des Députés du Sénat Romain, eut le même sort que Carthage, & fut pillée & brûlée, & entièrement détruite par Mummius : elle fut rétablie dans la suite par Jules César, qui en fit une Colonie Romaine.

Les Romains n'eurent pas un si prompt succès contre les Pirates des Isles Baleares, qui sortant de leurs rochers, attaquoient & pilloient tous les Vaisseaux qu'ils rencontroient. Les Crétois se rendirent encore plus redoutables aux Romains, dans la guerre contre Mithridate Roi de Pont, avec qui ceux de Crète s'étoient ligués. Antonius fils de l'Orateur & pere du Triumvir, fut souvent battu par les Crétois, ce qui le fit mourir de honte & de douleur : mais Q. Metellus, surnommé le Crétique, les vainquit, & se rendit maître de toute leur Ile.

Tome I.

L1111

Cependant Mithridate soutenu des Pirates dont il dispo-
soit , continuoit de faire une guerre sanglante aux Romains :
il s'étoit rendu l'arbitre de tout l'Orient , qui respectoit tous
ses ordres , & qui le regardoit comme son Libérateur ; ses
Flottes couvroient toute la Méditerranée , & faisoient trem-
bler les côtes d'Italie. Sylla & Lucullus furent envoyés pour
le combattre. Le Roi de Pont s'enferma alors dans Pitane ,
Ville de la Troade , où se voyant assiégé par Fimbria du
côté de la Terre , il fit venir toutes ses Flottes pour se sau-
ver par Mer ; Fimbria en donna avis à Lucullus , qui ne
voulant rien devoir aux conseils de Fimbria , se contenta
d'attaquer & de vaincre deux Flottes de Mithridate près
des côtes de la Troade. Ensuite Archelaüs , Commandant
Général des Vaisseaux du Roi de Pont , gagné par les solli-
citations de Lucullus & de Murena , en livra une partie ,
trahit son Maître , & passa au service de ses ennemis. Ce-
pendant le Consul Cotta fut battu par Mer & par Terre ;
s'étant trop hâté d'attaquer Mithridate , & ayant perdu soi-
xante Vaisseaux , il se vit assiégé dans la Ville de Calcé-
doine. Mais Lucullus son Collègue contraignit Mithridate de
lever le siège , & alla l'assiéger lui-même dans son camp.
Le Roi de Pont ayant alors tenté de passer à Byzance ,
fut assailli d'une tempête qui fit périr plus de soixante de
ses Navires. Enfin Lucullus lui coula à fond trente-deux
Vaisseaux de Guerre & plusieurs Vaisseaux de transport ;
& à son retour , ayant eu les honneurs du Triomphe ,
on vit parmi les Monumens de sa Victoire cent dix Gale-
res , armées d'éperons , qui servirent à en rehausser l'éclat.

Cependant la piraterie augmentoit , & les Corsaires infes-
toient toute la Méditerranée ; ce qui interrompit tout le
Commerce , & porta un grand préjudice à toute l'Italie
& à Rome , qui se vit par-là dépourvue de toutes les

choses nécessaires à la vie, que la Mer avoit coutume de lui fournir. On enlevait tous les Convois : il n'y avoit plus de sûreté, ni pour les Citoyens, ni pour les Magistrats qui s'embarquoient. Les Corsaires mêmes eurent l'audace de paroître à l'embouchure du Tibre : ils pillèrent les Temples & les Villes Maritimes d'Italie. Dispersés sur la Mer, ils formoient entre eux une espèce de République, gouvernée par des Chefs très-habiles dans la Marine. La Cilicie étoit le lieu le plus ordinaire de leur retraite ; c'étoit là qu'étoient principalement leurs Arséniaux & leurs Magazins ; Pompée fut choisi pour purger la Mer de ces ennemis dangereux, qui affaioient Rome & désoloient toutes les Côtes d'Italie. On lui déféra le Commandement de toute la Méditerranée, depuis le Détroit de Cadix jusqu'au Bosphore de Thrace, & on lui fournit les moyens de mettre en Mer cinq cens Vaisseaux ; ce qui lui donna une grande puissance, & lui attira bien des envieux : ce Général, en moins de trois mois, vint à bout des Pirates, soit par lui, soit par ses Lieutenans ; il les battit près des Côtes de Cilicie, & les contraignit, pour la plupart à se rendre à discrétion, après leur avoir pris plus de cent Galères armées. Après cette heureuse Expédition, il jugea à propos, pour les éloigner de l'occasion de retourner à leurs brigandages, de leur interdire la Mer & de leur assigner des Terres loin du rivage, pour les cultiver & y faire leur demeure. Les Pirates obéirent, & furent dans la suite très-soumis & très-affectionnés à la République Romaine : cette Guerre fut terminée l'an 687.

Je ne parlerai point ici du célèbre armement de Jules César contre l'Angleterre, ni des différentes Batailles navales données dans le cours des Guerres Civiles de la République, ces choses étant connues de tout le monde, par ce

LIIII ij

326 DE LA NAVIGATION DES ROMAINS:
qu'en ont écrit en détail plusieurs Historiens. Il me suffit
d'avoir réuni plusieurs Faits épars dans l'Histoire de ces
Maîtres du Monde, capables de donner une idée de leur
puissance sur la Mer, & des actions par lesquelles ils se sont
signalés au-delà de leur Continent.



DOM CARLOS,
NOUVELLE
HISTORIQUE.

THE
HISTORY OF
THE
CITY OF
NEW YORK

A V I S.

TOus les Historiens du siècle passé, qui parlent du malheureux Prince d'Espagne qui fait le sujet de cet Ouvrage, parlent aussi de son amour pour sa Belle-Mere. Comme on juge toujours criminellement de ces sortes de choses, sa passion a fait quelque tort à la réputation de cette vertueuse Reine. L'Auteur ayant trouvé en divers lieux les particularités de leur Histoire, il a cru devoir en faire part au Public, parce qu'elles justifient la mémoire de cette Princesse, & qu'elles font voir qu'il n'y a rien eu que de fort innocent de sa part. Quand elle n'auroit fait que de découvrir la Conjuración dont on verra le récit; elle a bien mérité qu'on prenne quelque soin de sa Gloire, puisqu'il est vrai de dire, que sans elle, jamais le Prince de Navarre ne seroit devenu le plus grand Roi du monde; & pour dire quelque chose de plus, Aïeul de Louis quatorzième.

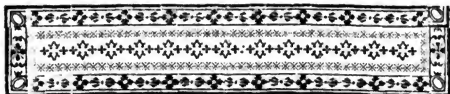
AUTRE AVIS.

CETTE Histoire est tirée de tous les Auteurs Espagnols , François , Italiens , & Flamans , qui ont écrit sur le tems auquel elle s'est passée. Les principaux sont M. de Thou , Aubigné , Brantome , Cabrera , Campana , Adriani , Natalis Comes , Dupleix , Matthieu , Mayerne , Mezeray : le Laboureur sur Castelnau , Strada , Meteren , l'Historien de Dom Juan d' Autriche , les Eloges du P. Hilarion de Coste , un Livre Espagnol des Dits & Faits Héroïques de Philippe II. une Relation de la mort & des obseques de son Fils , &c. Elle est encore tirée de diverses Pièces servant à l'Histoire , tant manuscrites qu'imprimées : entre autres d'un petit Livre en Vers , intitulé Diogenes , qui traite cette matiere à fond ; & d'un Manuscrit de M. de Peiresc exprès sur ce même sujet. Cependant , pour plus grande satisfaction des Lecteurs , on a mis au bas des pages des Endroits les plus singuliers , & les plus extraordinaires , les Auteurs principaux dont ils ont été tirés.

DOM







DOM CARLOS, *ou* NOUVELLE HISTORIQUE.

Lorsque Charles-Quint résolut de quitter ses Etats, pour se retirer dans une Solitude, il craignit de laisser son Fils exposé à la bonne Fortune de Henri II. dont il avoit ressenti les effets, & il fit Trêve pour cinq ans avec ce Prince. Entre les ouvertures de Paix, qui furent faites pendant la Trêve, on proposa de marier le Prince d'Espagne Dom Carlos, Fils unique de Philippe II. & de Marie de Portugal sa premiere Femme, avec Madame Elizabeth, Fille ainée de France.

Cette Princesse étoit fort jeune ; mais elle étoit extrêmement formée pour son âge, Comme ce Mariage fut résolu avec joie des deux côtés, aussitôt qu'il fut proposé, elle conçut beaucoup d'estime pour l'Epoux qu'on lui destinoit. Son jeune cœur trouvant cette occasion de s'attacher à quelque chose, il s'en fit en secret un agréable amusement, & elle s'engagea insensiblement dans une inclination, qui donna plus de peine, qu'elle ne le croyoit, à sa Vertu.

Le Prince d'Espagne n'étoit pas moins content de sa destinée. Comme tout ce qu'on lui disoit de Madame lui en donnoit une idée fort aimable, il s'abandonna avec plaisir à tout ce que cette idée lui inspiroit d'amoureux. Le Portrait de la Princesse acheva ce que la réputation de sa beauté avoit commencé. On assu-

Tome I.

M m m m

ra qu'il étoit fort ressemblant; & Dom Carlos le crut aisément, parce qu'il le souhaitoit. Lorsqu'il considéroit cette Peinture, il n'est point de voie, qui ne lui vînt dans l'esprit, pour faire sçavoir à Madame ce qu'il pensoit d'elle. Il ne pouvoit souffrir, qu'elle ignorât la joie, que l'espérance de la posséder répandoit dans son Ame. Quelquefois, il avoit honte de son bonheur & il auroit presque souhaité d'avoir le tems de gagner le cœur de cette Princesse, avant qu'elle fût obligée de le lui donner. Mais comme c'étoit une chose impossible, il lui sembloit qu'il auroit été content, s'il avoit pu, du moins, lui faire sçavoir ses différentes pensées.

Cependant, les affaires changerent de face, par la rupture de la Trêve. Ce furent les Princes Lorrains, qui firent résoudre la Guerre, à la sollicitation de Paul IV. Le but du Pape étoit, qu'on fit une puissante diversion en Flandre, pour le dégager du Duc d'Albe, Général d'une Armée Espagnole, qui le tenoit comme bloqué dans Rome depuis quelque tems. La chose réussit de ce côté, comme on l'avoit projeté: mais il n'en alla pas de même en Flandre. La France y perdit deux Batailles, où presque tout ce qu'il y avoit de braves gens dans le Royaume fut pris ou tué, & qui mirent les affaires en si mauvais état qu'on résolut d'acheter une Paix à quelque prix que ce fût. Cette Paix fut l'ouvrage du Duc de Savoye, Général de l'Armée d'Espagne, & du Connétable de Montmorenci son Prisonnier. Le Connétable fit considérer à ce Prince, qu'il ne trouveroit jamais une si belle occasion de rentrer dans ses Etats, d'où François I. avoit chassé son Pere, & le Duc fit en sorte auprès de Philippe II. que le Traité fut conclu peu de tems après à Cateau-Cambresis. Il est aisé de juger, quelle fut la douleur de Dom Carlos, quand on rompit la Trêve, & quelle fut sa joie, quand on reprit la Négociation de la Paix. Cependant, cette Paix, qui flatoit si doucement ses espérances, fut ce qui les ruina pour toujours.

Pendant le tems que la Négociation dura, Philippe II. devint veuf, par la mort de Marie, Reine d'Angleterre sa seconde femme. Comme il avoit dessein de se remarier, il fit demander pour lui la Princesse, qu'on lui avoit accordée pour son Fils. On auroit mieux aimé la donner à l'Héritier de la Couronne, qui étoit de même âge qu'elle, qu'à un Prince, qui pouvoit être son pere, & dont elle n'auroit que des Cadets; mais on ne put honnêtement le refuser.

Quoique cette nouvelle fût un coup de foudre pour Dom Carlos, & qu'il la reçût devant beaucoup de gens, il fut assez maître de lui-même, pour empêcher que personne ne pût connoître la douleur qu'elle lui causa. La violence, qu'il se fit, lui coûta cher quand il fut seul. Tout ce que l'amour & la rage peuvent inspirer lui passa dans l'esprit. Mais, comme l'accablement où il étoit, ne permettoit pas de rien résoudre, ni l'état présent de sa fortune de rien entreprendre; son désespoir se changea insensiblement en mélancolie. De-là vint la vie si particulière qu'il mena depuis, & qui le rendit si odieux au Roi son Pere, qui ne se défiant pas du véritable sujet, & jugeant de son fils par lui-même, attribua le chagrin de ce jeune Prince à quelque impatience de regner.

Pour Madame, quoique ce qu'elle avoit dans l'ame pour Dom Carlos fût plutôt une disposition à aimer, qu'une passion véritable, la crainte qu'elle eut, que ce ne fût effectivement de l'amour, lui donna une défiance d'elle-même, qui ne se peut exprimer. Jusques alors, elle avoit eu une curiosité extrême de sçavoir l'effet que son Portrait avoit produit sur Dom Carlos, & elle avoit souhaité que le cœur de ce Prince fût encore moins tranquille que le sien; mais dès qu'elle sut le changement de leur destinée, elle ne craignit rien tant que d'en être aimée. Quelque douceur qu'il y ait à être belle, elle souhaita que tout ce qu'on disoit de ses agrémens ne fût pas. Dans ces différentes pensées, son esprit n'ayant pas la tranquillité nécessaire pour se

M m m m m j)

tirer de bonne grace d'un pas aussi difficile pour elle, que son abord à la Cour d'Espagne, elle retarda son départ, autant que la bienfaisance le permit. Quoique le Duc d'Albe l'eût épousée au nom de son Maître dès le mois de Juin, elle ne sortit de Paris qu'à la fin de Novembre: elle s'arrêta dans toutes les belles Maisons qu'elle trouva sur sa route, & elle n'arriva en Guienne, qu'à la fin de l'année; comme si ces retardemens eussent pu faire dans son cœur ce que sa raison n'y faisoit pas. Quand elle fut aux Pyrénées, la Fortune, qui se plaît quelquefois à faire les graces qu'on attend le moins, lui donna encore un relâche qu'elle n'espéroit pas.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, étoit chargé de la conduite de la Princesse, & il la devoit remettre, sur la Frontière, entre les mains du Cardinal de Burgos, & du Duc de l'Infantade. Ce Roi ne possédoit que la Basse Navarre, parce que la Haute avoit été usurpée sur l'Aïeul de sa Femme par les Espagnols. Pour ne porter point de préjudice au droit, qu'il avoit sur toutes les deux, il ne vouloit pas reconnoître l'endroit qui les sépare, pour la véritable Frontière de l'Espagne; & il exigea des Députés une déclaration, comme la remise, qu'il feroit de la Princesse en cet endroit, ne pourroit nuire à ses prétentions. La déclaration étoit de trop grande conséquence, pour être accordée sans ordre exprès. Il fallut en écrire à Madrid, & attendre la Réponse sur les lieux, Philippe II. auroit bien souhaité, que la Cour de France lui eût épargné cet embarras, & qu'on eût donné la Commission à d'autres qu'au Navarrois; mais Messieurs de Guise, nouveaux & absolus Maîtres des affaires, avoient leurs raisons pour éloigner les Princes du sang. Comme ils ne cherchoient que des prétextes, ils furent ravis d'en trouver un si plausible, pour se délivrer de celui qui les embarrassoit le plus. Il fallut donc que le Roi d'Espagne prit le parti de satisfaire le Navarrois sur le champ, ou de mettre la chose en négociation pour obtenir de la Cour de France qu'on

le rappellât. Cette dernière voie tiroit en une longueur insupportable à un Prince qui attendoit la plus belle personne du monde, pour être sa femme. Ce grand Politique satisfit son impatience amoureuse au préjudice de ses intérêts. Il écrivit qu'on accordât au Navarrois ce qu'il demandoit.

La Reine prit le chemin de Madrid, & Dom Carlos vint à sa rencontre, accompagné entre autres personnes, du jeune Prince de Parme, Alexandre Farnese son Cousin, & de Rui-Gomez de Silva, Prince d'Eboli, son Gouverneur, & Favori du Roi (a). Aux premières nouvelles que la Reine apprit de l'approche du Prince, des sentimens si opposés s'élevèrent dans son ame, & l'agitèrent avec tant de violence, qu'elle tomba évanouie entre les bras de ses femmes, & elle ne revint que lorsque Dom Carlos fut près à l'aborder. Après les premières civilités, ces deux illustres Personnes occupées à se considérer l'une l'autre, cessèrent de parler; & le reste de la compagnie se taisant par respect, il se fit durant quelque tems un silence assez extraordinaire dans cette occasion.

Dom Carlos n'étoit pas régulièrement bien fait (b); mais outre qu'il avoit le teint admirable, & la plus belle tête du monde, il avoit les yeux si pleins de feu & d'esprit, & l'air si animé, qu'on ne pouvoit pas dire qu'il fut désagréable. D'abord, il fut ébloui de la beauté de la Reine: mais la considération de ce qu'il avoit perdu, en la perdant, changea bientôt son admiration en douleur: & prévoyant ce qu'elle lui feroit souffrir, il vint insensiblement à la regarder avec quelque sorte de frayeur.

Cependant, le Duc de l'Infantade crut que la Reine attendoit par civilité, que Dom Carlos voulût partir, & que le Prince attendoit par respect qu'elle fit la même chose. Dans cette pensée, il avertit la Reine, qu'il en étoit tems, & il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne pensoit. Le Prince

(a) Le Pere Hilarion de Coste, Minime, dans l'Eloge de cette Reine.

(b) Brantome, dans Philippe II.

ayant pris place dans le carrosse de la Reine, il ne leva point les yeux de dessus elle, pendant le chemin ; & il eut toute la commodité qu'il pouvoit souhaiter de la considérer, & de se perdre. La Reine le remarqua aussitôt. Un sentiment secret, dont elle ne fut point la maîtresse, lui fit trouver de la douceur à voir le ravissement de Dom Carlos. Cependant, elle n'osoit l'observer, & il ne la regardoit d'abord qu'en tremblant ; mais enfin leurs yeux, après s'être évités quelque tems, lassés de se faire violence, s'étant rencontrés par hazard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. Ce fut par ces fidèles Interprètes, que Dom Carlos dit à la Reine tout ce qu'il avoit à lui dire. Il la prépara, par mille regards tristes & passionnés, à toute l'obstination & la grandeur de sa passion. Le cœur de ce Prince, chargé de son secret, & ferré de la douleur de son infortune, ne put différer plus longtems à se soulager ; & comme il crut voir dans l'air interdit & embarrassé de la Reine, qu'elle l'entendoit, il en eut une joie si sensible, qu'il en oublia pour quelques momens le bonheur de son pere, & ses propres malheurs. Cette satisfaction lui donna une liberté d'esprit, qu'il n'espéroit pas d'avoir au premier abord du Roi & de la Reine ; mais cette Princesse étoit entrée dans une rêverie si profonde, durant le chemin, que la présence de son Mari ne l'en put retirer.

Comme on fut arrivé à Madrid, & que le Roi l'eut reçue à la descente du carrosse, après les premières cérémonies ordinaires dans ces rencontres, elle se mit à le regarder fixement, comme si elle eût observé, s'il remarquoit le trouble où elle étoit. Ce Prince, bien éloigné de se défier du véritable sujet de son embarras, lui demanda avec assez de chagrin, si elle regardoit qu'il avoit déjà les cheveux blancs (a). Ces paroles furent prises à mauvais augure, par ceux qui étoient présents ; & l'on jugea dès-lors que l'union de deux Personnes si différentes ne seroit pas heureuse.

(a) Brantome, dans son Discours sur cette Reine.

La Cour d'Espagne, qui avoit écouté les merveilles qu'on disoit de la beauté de la Reine, comme les exagérations ordinaires pour les bonnes qualités des Princes, fut étonnée que tout ce qu'on en disoit, étoit au-dessous de la vérité. Cette Princesse étoit née toute belle, & elle se trouvoit alors dans le plus grand éclat qu'une extrême jeunesse puisse donner à une beauté parfaite. Toutes les belles Personnes ne touchent pas toutes sortes de cœurs; mais la Reine fut également adorée parmi les Peuples, & dans la Cour. Autant de fois qu'elle sortoit en public, c'étoient autant de triomphes pour elle. Il étoit si difficile de la voir sans l'aimer, que c'est encore aujourd'hui une Tradition dans la Cour d'Espagne, qu'il n'y avoit point d'homme sage, qui osât la (a) considérer en face. Enfin, s'il est vrai que la Beauté soit une espèce de Royauté naturelle, on peut dire que jamais Reine ne fut plus Reine qu'elle.

Il étoit malaisé que l'heureux époux, qui possédoit tant d'appas, n'en fût pas charmé. Toutes les manières de cette Princesse lui parurent touchantes. Il lui trouvoit toujours une douceur attirante, également éloignée de la rebutante sévérité des Espagnoles en public, & de leurs emportemens extravagans dans le particulier. Il admiroit quelquefois son bonheur, en faisant réflexion sur ces choses: mais c'étoit seulement en lui-même; car il ne jugea pas qu'il fût de sa grandeur de laisser connoître à cette jeune personne le foible qu'il sentoit pour elle. Si elle en eût soupçonné quelque chose, elle auroit bientôt perdu cette pensée, en considérant le peu de confiance que ce Prince lui témoignoit, son air austère, & sa régularité à renfermer dans les bornes de la nuit toutes ses caresses: comme s'il eût craint d'être vu d'elle dans quelque état moins grave que celui où les autres gens le voyoient. Cette conduite, si peu tendre en apparence, si éloignée de l'agréable dérèglement d'esprit, qui accompagne d'ordinaire les passions satisfaites, ne répondoit

(a) Brantome, dans son Eloge.

pas à l'idée que la Reine avoit de la vie que doivent mener deux nouveaux mariés assez heureux pour s'aimer. Elle regarda donc son mari comme un homme, dont elle ne possédoit que le corps; & dont l'ame n'étoit remplie que des desseins de son ambition, & de la méditation de sa Politique. Cependant, elle en étoit si fort aimée, que la jouissance augmenta sa passion, bien loin de la diminuer: soit que la possession, qui rassasie si pleinement les desirs de la plupart des maris, ne servît qu'à irriter les siens, en lui découvrant des agrémens cachés, & des beautés toutes nouvelles; ou seulement, que le secret qu'il lui faisoit de son amour en redoublât la violence.

Cependant, Dom Carlos étoit dans une inquiétude effroyable de sçavoir comment il étoit dans l'esprit de la Reine. Quoique lorsqu'elle le regardoit, il lui sembloit voir dans ses yeux une langueur secrète & passionnée, qu'il n'y trouvoit point dans les autres tems, il n'osoit croire ce qu'il voyoit. Quelque impatience qu'il eût de s'en éclaircir, comme elle ne fut guères seule pendant que les réjouissances des noces durèrent, il fut long-tems sans pouvoir l'entretenir en particulier; mais enfin la fortune qui se plaît à favoriser les desseins qui ne peuvent avoir que des suites funestes, lui en fit naître une occasion lorsqu'il l'espéroit le moins.

Comme le Roi n'étoit arrivé en Espagne que peu de tems avant la Reine, il n'avoit point encore rendu les derniers honneurs au Corps de l'Empereur qui étoit en dépôt à quelques journées de Madrid, dans le Monastere des Hiéronymites, où il avoit fini ses jours. La Reine fut bien-aîsé d'accompagner son mari. dans ce voyage, pour voir un Pays, qu'on disoit être le plus bel endroit de toute l'Espagne. Les Hiéronymites de Saint Just sont situés dans une Vallée à l'entrée de l'Estramadure, qui s'étend le long des bords du Guadiana, depuis la Frontiere de Castille, jusqu'à celle de Portugal. Cette Vallée est environnée de Collines d'une hauteur extraordinaire, dont les endroits les moins

moins fertiles sont couverts de ces Bois d'éternelle verdure , qui ne se trouvent que dans les pays chauds. Mille Ruiffeaux , qui naissent parmi ces Bois , se vont rendre , après plusieurs détours dans le Fleuve qui traverse la Plaine ; & le Terroir , qui s'abreuve de cette grande quantité d'eaux vives , a jetté de tout tems un nombre infini d'Orangers , de Citroniers & d'autres arbres semblables , qui croissent sous cet heureux climat. Ces Eaux entretiennent , au plus fort de l'Été , sous les ombrages de ce désert , une fraîcheur , que tout l'artifice des hommes ne sçauroit produire ailleurs ; & la verdure dont elles sont bordées , a un éclat si vif , que la Peinture n'en a jamais composé de si belle.

La Cour étant arrivée dans cette solitude , que Charles-Quint avoit rendue si fameuse par sa retraite , après avoir satisfait aux premiers devoirs de piété , le Roi voulut voir un jeune Religieux , que son pere avoit beaucoup aimé ; & entre autres choses , il fut curieux de sçavoir l'origine de cette amitié. On lui conta comment l'Empereur allant un matin éveiller à son tour les autres Religieux , il trouva celui-ci , qui étoit encore novice , enseveli dans un si profond sommeil , qu'il eut bien de la peine à le faire lever ; que le Novice , se levant enfin à regret , & encore à moitié endormi , ne put s'empêcher de lui dire , qu'il devoit bien se contenter d'avoir troublé le repos du Monde , tant qu'il y avoit été , sans venir encore troubler le repos de ceux qui en étoient sortis ; & que cette réponse avoit paru si plaisante à l'Empereur , qu'il l'avoit toujours aimé depuis.

Après quelques autres discours , tout le monde se sépara dans cet agréable Désert ; & la Reine , qui étoit fatiguée du voyage , demeura presque seule avec Dom Carlos. Comme ce qui resta près d'eux n'étoit pas d'un rang à se mêler dans leur entretien , Dom Carlos , ravi de cette occasion , lui proposa de se reposer dans un petit Bois d'Orangers , qui étoit derrière l'appartement de l'Empereur. Ils y furent , & le Prince , qui craignoit d'être

interrompu , commença aussitôt la conversation , avec une liberté d'esprit, dont il fut lui-même surpris , & qui fit presque perdre à la Reine le soupçon qu'elle avoit de son dessein. D'abord , il la conjura de n'entrer dans aucune inquiétude pour les choses qu'il avoit à lui dire , & de croire qu'il ne lui feroit jamais d'autre peine, que celle de les écouter. Ensuite , il la pria de se souvenir du tems qu'ils étoient destinés l'un pour l'autre , & de considérer quelle impression une espérance si charmante avoit dû faire sur son cœur. *Il vous est aisé de juger , Madame* , continua-t-il , *que votre vue n'a pas effacé cette impression ; & je sens bien qu'elle ne s'effacera jamais.* La Reine ne put s'empêcher d'abord de prendre plaisir à voir un homme dans des sentimens si passionnés pour elle , & que personne n'avoit encore osé lui témoigner. Mais ensuite , faisant réflexion sur les paroles de Dom Carlos , elle en comprit si bien la force , & elles lui donnerent une idée si funeste de l'état de l'ame de ce Prince , qu'il lui fit beaucoup de pitié. Elle lui avoua , que l'estime qu'elle avoit conçue pour lui , pendant le tems qu'elle étoit destinée à être sa femme , ne lui permettoit pas de regarder sans douleur ce qu'elle lui voyoit souffrir , & de lui refuser les consolations qu'elle pouvoit lui donner sans offenser son devoir. Le Prince lui répondit , qu'il ne prétendoit que celle de la voir , & de lui parler : mais la Reine qui craignoit peut-être de dire plus qu'elle ne vouloit , se leva à ces mots ; & s'avançant vers le Prince de Parme & Rui-Gomez , qui venoient à eux , elle dit seulement à Dom Carlos , que s'il étoit sage , & s'il l'aîmoit véritablement , il la fuirait , bien loin de la chercher.

Dom Carlos fut extrêmement satisfait d'avoir déclaré sa passion , & son esprit parut aussi libre depuis , qu'il étoit inquiet auparavant. La Reine le remarqua d'abord. Comme il n'est point de forme sous laquelle l'amour ne se déguise , pour s'insinuer dans un cœur , non pas même celle de la Raison & de la Vertu , elle se croyoit obligée , & par prudence , & par géné-

rosité , à tenir secrète la passion de ce Prince. Dans cette pensée , elle ne put s'empêcher de lui faire connoître qu'elle regardoit le changement de son humeur comme un effet de sa discrétion. Dom Carlos prit la liberté de l'en faire souvenir , la première fois qu'il lui parla en particulier depuis le retour de la Cour à Madrid ; & il l'assura avec un plaisir extrême , qu'il n'y avoit point d'humeur ni de conduite si opposée à son naturel , que sa passion ne pût aisément lui faire prendre. Ensuite ils se firent avec une joie incroyable toutes les confidences qu'ils se pouvoient faire. Dom Carlos conta à la Reine tout ce qui s'étoit passé dans son cœur , & dans son esprit , depuis la première fois qu'il avoit ouï-parler d'elle. Elle lui fit à son tour l'Histoire de son enfance , avec mille petites particularités , qui occuperent aussi agréablement toute leur attention , qu'elles auroient paru ennuyeuses à des gens indifférens. Seulement , quand elle fut à la résolution de leur mariage , elle ne s'étendit pas sur les sentimens qu'elle avoit eus dans cette occasion , avec autant de liberté que le Prince avoit fait sur les siens : mais la violence , qu'il vit qu'elle se faisoit pour les cacher , lui en dit plus qu'elle n'en taisoit. C'étoit dans ces agréables entretiens , que ces illustres Personnes passoient le tems qu'elles pouvoient être ensemble , quand la Fortune qui se lassoit déjà de les favoriser , engagea Dom Carlos dans une aventure , qui fut la première origine de leurs malheurs.

De toutes les Dames , à qui la beauté de la Reine donna de l'envie , il n'y en avoit point qui eût de sujet de la haïr , que la Princeesse d'Eboli. C'étoit la plus belle & la plus spirituelle personne de la Cour ; & tant par cette raison , qu'à cause de la faveur de Rui-Gomez son mari , elle y tenoit le premier rang. Elle aimoit également la grandeur & les plaisirs. Comme elle attendoit toutes choses des charmes de sa personne , & de ceux de son esprit , elle avoit d'abord formé des desseins sur le cœur du Roi ; mais la beauté de la Reine ayant rendu vain son pro-

N n n n n ij

jet, elle entreprit de se faire aimer de Dom Carlos, ne croyant pas trouver dans le cœur du fils le même obstacle qui l'avoit empêché de réussir auprès du pere. Rui-Gomez, en qualité de Gouverneur du Prince, logeoit dans le même appartement que lui. La Princesse d'Eboli sa femme, outre cette commodité de voir Dom Carlos, avoit souvent occasion de l'obliger, en le raccommoiant avec son mari, avec qui il se brouilloit tous les jours. Dom Carlos, qui étoit fort généreux, & qui voyoit qu'elle s'y employoit avec chaleur, en avoit beaucoup de reconnaissance, & vivoit fort civilement avec elle. Ces favorables dispositions, faisant bien espérer à la Princesse de son entreprise, elle trouva bientôt une occasion, pour amener ce Prince où elle vouloit.

L'admiration, qu'il avoit pour la Reine, lui avoit donné quelque sorte de mépris pour toutes les autres femmes. On sçait d'ailleurs que la plupart des jeunes gens de cette qualité aiment naturellement à se divertir de tout le monde; & la flatterie de ceux qui les élèvent, les accoutument à ces sortes de jeux défoligians, au lieu de les en corriger. Dom Carlos, qui n'étoit pas exempt de tous les défauts de son âge & de sa condition, & le Prince de Parme encore plus jeune & plus emporté que lui, ayant fait un jour quelque plaisanterie de cette nature à des femmes de la première qualité, qui s'en plainquirent, la Princesse d'Eboli eut bien de la peine à obtenir de Rui-Gomez qu'il n'en parleroit point au Roi. Le soir même, cette femme se trouvant seule chez elle dans un Cabinet avec Dom Carlos, elle se mit à lui reprocher le peu de considération qu'il avoit pour les Dames; & après lui avoir fait plusieurs railleries sur ce sujet, elle conclut, qu'il falloit que l'amitié qu'elle avoit pour lui fût bien forte pour lui pardonner ces sortes de choses. Le Prince, qui ne voyoit pas où elle vouloit venir, & qui étoit obligé, par reconnaissance, de lui témoigner beaucoup d'amitié, lui répondit en riant, qu'elle avoit plus de raison qu'elle

ne croyoit de s'employer pour lui, puisqu'il le peu de considération qu'il avoit pour les autres femmes venoit de ce qu'elle avoit épuisé toute l'estime dont il étoit capable pour le Sexe. La Princesse charmée de ces paroles, qu'elle prit pour une Déclaration d'amour, lui répondit d'une manière qui lui ouvrit les yeux & lui fit connoître sa bonne fortune. D'abord, il crut devoir s'en prévaloir. Il lui sembla, que jamais infidélité n'avoit été plus excusable que celle qu'il alloit commettre. Cette Princesse étoit de ces femmes, qui, sans avoir tous les traits fort réguliers, ont quelque chose de plus touchant que beaucoup de beautés régulières; mais quelque dangereuse qu'elle fût, Dom Carlos étoit encore plus rempli de la passion qu'il avoit pour la Reine. Son imagination la lui représenta dans cet instant avec les graces & la douceur qui faisoient paroître grossières toutes les autres beautés en comparaison de la sienne; & le charme de cette idée lui fit tout d'un coup regarder la Princesse avec un mépris, auquel elle n'avoit pas sujet de s'attendre. Il reçut pourtant ses avances, de la manière la plus obligeante qu'il se pouvoit, sans y répondre; mais elle connut bien, qu'il témoignoit de la tendresse qu'il n'avoit pas. Une femme, qui s'est vue dans cet état, ne l'oublie jamais; & ne s'en souvient qu'avec rage, si elle n'a pas sujet de s'en souvenir avec plaisir. On verra les effets que cette rage produisit dans le cœur de la Princesse d'Eboli. Cependant l'Amour, qui eut pitié de son aventure; fit monter un nouveau personnage sur le théâtre de cette Cour, pour réparer la faute de Dom Carlos.

Ce fut Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, que le Roi retira environ ce tems des mains d'un Seigneur Espagnol, qui l'avoit élevé comme si c'eût été son fils. Quoique ce jeune Prince l'eût toujours cru ainsi, il avoit autant de fierté, & d'ambition, que s'il eût su ce qu'il étoit. Lorsque cet Espagnol, qui passoit pour être son pere, se jeta à ses pieds avant que de le présenter au Roi, Dom Juan le regarda dans cette posture,

avec autant de tranquillité , que s'il se fût attendu dès longtems à ce changement. Ne voyant rien dans le nouveau rang où il entroit qui fût au-dessus de son courage , il n'en fut point ébloui ; & toute la Cour vit avec admiration le fils de Dom Louis Quis-ciada s'accoutumer en moins de demi-heure à faire le fils d'Empereur.

Ce nouveau Prince n'étant pas d'humeur à prendre des précautions nécessaires pour défendre son cœur contre les charmes de la Reine , en devint amoureux aussitôt qu'il la vit. Soit que cette passion flatât sa vanité , ou qu'il espérât de la faire servir à sa fortune , quand il s'en aperçut , il ne fit aucun effort pour s'en guérir. Comme il étoit naturellement dissimulé , il lui fut aisé de cacher l'empressement qu'il témoignoit pour la Reine , sous le prétexte de lui faire la Cour. Son assiduité incommoda bientôt Dom Carlos ; & quoique cette Princesse voulût lui persuader , qu'elle étoit bien aise que cet obstacle rendit leurs entretiens moins libres , puisqu'elle en seroit moins exposée à ses tendresses , elle prit dès-lors une aversion pour Dom Juan , dont elle ne voulut point examiner la raison.

Il n'est point de rencontre dans la vie , où la dissimulation soit de si grand usage qu'en amour , ni où il soit plus difficile de dissimuler. Le Prince ne put pas être toujours si absolument maître de son chagrin , quand la présence de Dom Juan l'embarrassoit , que ce dernier n'en vît à la fin quelque chose. Comme il n'est rien de si pénétrant que les yeux d'un Rival , il en eut bientôt deviné le sujet. Cette connoissance le jeta dans une curiosité extrême de sçavoir , si la passion du Prince étoit connue de la personne qui la causoit , & si elle y répondoit. Pour s'en éclaircir , il résolut de faire l'amour à une Françoisé de chez la Reine , qui étoit assez bien faite pour rendre cette feinte vraisemblable , & qui paroissoit être mieux près d'elle , que ses autres femmes. Il n'épargna rien de tout ce qu'il pouvoit employer pour la corrompre , mais il ne put tirer d'elle le secret de sa

Maitresse, qu'elle ne sçavoit pas; car la Reine, bien éloignée de le confier à personne, auroit voulu pouvoir le cacher à elle-même. Il prenoit prétexte d'entretenir cette fille, afin de laisser Dom Carlos seul avec la Reine, & il devint insensiblement aussi commode, qu'il l'avoit été peu jusqu'alors. Il crut que s'ils étoient d'intelligence, il n'en connoîtroit rien en se mêlant dans leurs entretiens, parce qu'ils seroient en garde de lui; & que son assiduité ne feroit que le rendre plus haïssable, & l'éloigner davantage de leur confiance, dans laquelle il souhaitoit passionnément d'entrer. La Reine paroissoit si réservée, qu'il désespéra de s'insinuer dans la sienne. Il entreprit donc de gagner celle du Prince, dont le Naturel franc & ouvert promettoit plus de facilité. Dans ce dessein, il changea entierement de conduite à son égard. Il n'usa plus de la familiarité que la qualité d'Oncle lui donnoit, & il devint le plus respectueux de ses Courtisans. Il ménageoit si adroitement les occasions de faire remarquer les bonnes qualités de Dom Carlos, que ce Prince, à qui cette estime n'étoit pas suspecte de flaterie, parce qu'il sentoît qu'il la méritoit, vint insensiblement à croire que son Oncle l'aimoit. Dom Carlos prit même dans la suite beaucoup de confiance en lui; mais comme celle d'un honnête homme, qui aime véritablement, ne s'étend jamais jusqu'au secret de son Amour, quand il est bien traité, le Prince confia à la fin toutes choses à son Oncle, hors la seule qu'il vouloit sçavoir.

Dom Juan désespéré de ne rien découvrir, résolut de prendre conseil de quelqu'un, qui eût plus d'expérience que lui dans cette matiere. Comme c'étoit le Prince de l'Europe le plus beau & le mieux fait, il avoit plu d'abord à la Princesse d'Eboli, qui ne sçavoit pas que la Reine dût être fatale à tous ses desseins. Toutefois, elle n'empêcha pas entierement ce dernier, comme elle avoit fait les autres. Dom Juan étoit de ces Naturels heureux, qui ne sont sensibles à la beauté, que dans la vue des plaisirs qu'elle peut donner; & celle de la Princesse

d'Eboli, qui en promettoit beaucoup, toucha du moins ses sens, si elle n'alla pas jusqu'à son cœur, comme celle de la Reine. D'ailleurs, il considéra la Princesse comme une personne dont les avis lui pouvoient beaucoup servir, dans une Cour où toutes choses lui étoient nouvelles. Il prévint par ses empressemens les témoignages de bonne volonté qu'elle cherchoit à lui donner, & il parut si transporté de joie aux premières marques qu'il en vit, qu'elle jugea bien qu'il répondroit à de plus grandes avec ardeur. Ainsi, ils eurent bientôt lié un commerce d'autant plus agréable que le cœur n'y avoit pas assez de part pour en troubler les plaisirs par les jalousies, & les autres délicatesses inquiètes que les grandes passions inspirent.

Dom Juan, vivant de cette sorte avec la Princesse d'Eboli, résolut de s'ouvrir à elle, de ce qu'il sçavoit de la passion de Dom Carlos. On jugera aisément de la joie qu'elle eut d'apprendre cette nouvelle. Elle en fut si occupée, qu'elle ne fit aucune réflexion sur l'intérêt que Dom Juan prenoit au cœur de la Reine. Elle lui conseilla seulement de continuer à observer toutes choses, parce que, quelque circonspect qu'on soit, il est impossible qu'on ne s'oublie quelquefois, quand on est véritablement touché. De même qu'elle n'examina point l'intérêt qu'il prenoit dans cette affaire, il n'examina point aussi la chaleur avec laquelle elle lui promit de s'y appliquer. Il pensa, sans approfondir davantage, que c'étoit un effet de la complaisance qu'elle avoit pour lui, & de la curiosité ordinaire de son Sexe. Il y a apparence que deux personnes si éclairées auroient bientôt découvert ce qu'elles avoient tant d'intérêt à sçavoir, sans un accident, qui rompit toutes leurs mesures en éloignant Dom Carlos de la Cour, & qui ne peut être bien entendu, à moins que de prendre les choses de plus haut.

Entre les bruits qui avoient couru dans le monde sur la retraite de l'Empereur, le plus étrange fut, que le commerce continué, qu'il avoit eu avec les Protestans d'Allemagne, lui avoit donné

donné quelque inclination pour leurs sentimens , & qu'il s'étoit caché dans une solitude , pour avoir la liberté de finir ses jours dans des exercices de piété conformes à ses dispositions secrètes (a). On disoit qu'il ne pouvoit se pardonner à lui-même le mauvais traitement , qu'il avoit fait aux braves Princes de ce parti , que le sort des armes mit sous sa Puissance. Leur vertu , qui dans leur malheur faisoit honte à sa fortune , avoit fait naître insensiblement dans son ame quelque sorte d'estime pour leurs opinions. Il n'osa plus condamner une Religion , à qui de si grands Personnages faisoient gloire de sacrifier tout ce que les hommes ont de plus précieux. Cette estime parut par le choix qu'il fit de personnes toutes suspectes d'hérésie pour sa conduite spirituelle , comme du Docteur Caçalla son Prédicateur , de l'Archevêque de Toledé , & sur-tout de Constantin-Ponce , Evêque de Droëse & son Directeur. On a sçu depuis , que la Cellule , où il mourut à S. Juste , étoit remplie de tous côtés d'écritaux faits de sa main , sur la justification & sur la Grace , qui n'étoient pas fort éloignés de la Doctrine des Novateurs. Mais rien ne confirma tant cette opinion , que son Testament. Il n'y avoit presque point de Legs pieux , ni de Fondations pour des Prières ; & il étoit fait d'une manière si différente de ceux des Catholiques zélés , que l'Inquisition d'Espagne crut avoir droit de s'en formaliser. Elle n'osa pourtant éclater avant l'arrivée du Roi ; mais ce Prince ayant signalé son abord en ce Pays , par le supplice de tous les Partisans de la nouvelle opinion , l'Inquisition , devenue plus hardie par son exemple , attaqua premièrement l'Archevêque de Toledé , puis le Prédicateur de l'Empereur , & enfin Constantin-Ponce.

Le Roi les ayant laissé emprisonner tous trois , le Peuple regarda sa patience comme le chef-d'œuvre de son zèle pour la véritable Religion ; mais tout le reste de l'Europe vit avec horreur le Confesseur de l'Empereur Charles , entre les bras duquel

(a) M. de Thou. Aubigné , &c.
Tome I.

ce Prince étoit mort , & qui avoit comme reçu dans son sein cette grande ame, livré au plus honteux des supplices , par les mains même du Roi son fils. En effet, dans la suite de l'Instruction du Procès, l'Inquisition s'étant avisé d'accuser ces trois Personnages d'avoir eu part au Testament de l'Empereur, elle eut l'audace de les condamner au feu, avec ce Testament. Le Roi se réveilla à cette Sentence, comme à un coup de tonnerre. D'abord, la jalousie qu'il avoit pour la gloire de son pere, lui fit trouver quelque plaisir à voir sa mémoire exposée à cet attentat ; mais depuis, ayant considéré les conséquences de cet attentat, il en empêcha l'effet, par les voies les plus douces & les plus secrètes qu'il pût choisir ; afin de sauver l'honneur du S. Office, & de ne faire aucune brèche à l'autorité de ce Tribunal.

Pour Dom Carlos, aux premières nouvelles qu'il apprit de cette affaire, il traita la chose de raillerie ; mais voyant que l'Inquisition continuoit sa poursuite, il en conçut une indignation proportionnée à ce qu'il devoit à la mémoire de l'Empereur. Pour comprendre l'intérêt particulier qu'il y prenoit, il faut sçavoir que ce grand Personnage, qui, entr'autres qualités héroïques, possédoit souverainement celle de se connoître en homme, avoit conçu des espérances extraordinaires de son Petit-Fils. Quand il se retira en Espagne, il le voulut avoir auprès de lui ; & c'est en cette excellente Ecole de sagesse & de magnanimité, que Dom Carlos s'étoit confirmé dans son amour naturel pour la gloire & pour la vertu héroïque. L'envie de répondre dignement aux soins de cet auguste Précepteur lui avoit en quelque sorte mûri l'esprit avant l'âge, & fait produire des fruits, qui n'étoient pas à espérer dans cette saison. L'Empereur avoit sçu manier le naturel vif & ardent du Prince, avec tant d'art & de souplesse, qu'il l'avoit temperé visiblement en peu de tems. Mais comme il étoit à craindre, que cette grande ardeur d'ame ne se portât au mal, si on la vouloit réprimer

entièrement , il lui avoit donné tout l'effor qui lui étoit nécessaire , en la tournant du côté de la gloire , dont on peut dire que ce sage Gouverneur abandonna toutes les beautés à la violence des desirs de son Disciple. Il est aisé de juger , que cette éducation avoit inspiré une amitié extraordinaire à Dom Carlos pour l'Empereur son Aïeul ; & que c'étoit attaquer le Prince par un endroit bien sensible , que de vouloir flétrir la mémoire de cet illustre mort.

Dom Juan , & le Prince de Parme , intéressés , comme lui , dans cette glorieuse mémoire , n'en furent pas moins irrités. Ils blâmerent tous trois la foiblesse du Roi , qui ne résistoit pas à cette insolence , avec toute la violence qu'ils auroient souhaitée ; & ils en conjurent pour lui un mépris qui ne finit qu'avec leur vie. Comme ils étoient encore trop jeunes , pour comprendre que les Rois les plus absolus n'ont point de droits qui soient si sacrés dans l'esprit des Peuples , que ceux de la Religion , ils parlèrent publiquement de l'entreprise de l'Inquisition avec tout l'emportement que des gens de cette qualité pouvoient avoir , pour un sujet si légitime ; & ils menacèrent d'exterminer le S. Office , & ses suppôts. Le Peuple , qui apprit ces emportemens par l'artifice des Inquisiteurs , & qui n'avoit encore rien vu de semblable depuis leur établissement , en témoigna un ressentiment extrême. Le Roi vit d'abord les conséquences de leur indignation ; mais comme il avoit sçu que les Princes s'étoient emportés jusqu'à blâmer sa conduite , il ne voulut pas leur en parler lui-même , de peur de s'attirer quelque réponse peu respectueuse. Rui-Gomez , qu'il chargea de cette commission , s'en acquitta avec toute la force que l'importance de la matière méritoit. Dom Juan , & le Prince de Parme , qui étoient naturellement plus maîtres d'eux-mêmes que Dom Carlos , se rendirent à ses remontrances. Comme l'ambition étoit leur passion dominante , ils eurent toute la douleur imaginable d'avoir mis un obstacle aussi considérable à leur fortune , que de s'être attiré la

O o o o ij

haine des Inquisiteurs , & celle des Peuples qui la suivoient. Le Prince, au contraire, dont le naturel s'irritoit par les difficultés , ne put jamais comprendre qu'il n'eût pas raison. Cependant , le Docteur Caçalla fut brûlé vif , avec un fantôme qui représentoit Constantin-Ponce , mort quelques jours auparavant dans la prison. Le Roi fut contraint de souffrir cette exécution, pour obliger le S. Office de consentir que l'Archevêque de Toledé appellât à Rome , & de ne parler plus du Testament de l'Empereur. Cet accommodement apaisa Dom Carlos , mais il n'apaisa pas les Inquisiteurs. Comme cette sorte de gens ne pardonne jamais , ils exciterent des murmures si grands parmi le Peuple , que quelque soin que le Roi y apportât , il ne put faire cesser ce bruit , qu'en éloignant les Princes pour quelque tems.

L'Université d'Alcala étoit alors dans son plus grand éclat , & toutes les personnes considérables qui alloient en Espagne visitoient cette excellente Académie. Le Roi feignit que les Princes avoient la même curiosité , & il prit prétexte de hâter ce Voyage , sur ce que le Prince de Parme devoit partir dans peu de tems , sous la conduite du Comte d'Egmont , pour s'aller marier en Flandres. Lorsque Dom Carlos eut appris cette résolution , & qu'il vit qu'il falloit quitter la Reine , il commença de comprendre l'abyme où il s'étoit précipité ; & l'intérêt de son Amour arracha de son ame le repentir de sa conduite , que l'intérêt de sa sûreté & de sa grandeur n'en avoient jamais pu tirer. Le Roi , qui ne pouvoit se séparer de Rui-Gomez , obligea le Comte d'Egmont à prendre la place de ce Favori auprès des Princes durant ce Voyage d'Alcala. Ce Comte étoit l'un des plus accomplis Capitaines de son siècle. Il étoit couvert de la gloire qu'il avoit acquise dans la dernière Guerre , aux Batailles de S. Quentin & de Gravelines ; & de tant de grands hommes , que l'Ecole de Charles-Quint avoit formés , aucun n'avoit eu plus de part à l'estime de cet Empereur. La Duchesse de Parme prévoyoit l'orage , qui s'éleva depuis dans les Provinces que le Roi son

Frere avoit confiées à sa conduite. Elle jugea à propos de lui faire représenter les inconvéniens , qui étoient à craindre des nouveautés qu'il y voulut introduire. Cette Commission demandoit un homme de la qualité & de la profession du Comte d'Egmont , accoutumé à parler aux Princes avec cette noble liberté , qui leur est si utile , & dont si peu de gens sont capables. Dom Carlos , qui aimoit naturellement les hommes extraordinaires , engagea le Comte à raconter , durant le chemin , la dernière Bataille où il avoit commandé. Le Comte , charmé de sa curiosité , y satisfit pleinement ; & Dom Carlos témoigna une impatience extrême de se voir en état de faire des choses semblables à celles qu'il venoit d'entendre. Il assura le Comte d'Egmont , que si les brouilleries de la Flandre venoient à quelque guerre ouverte , comme la Gouvernante sembloit l'appréhender , rien ne pourroit l'empêcher de se rendre dans ces Provinces , pour y apprendre son métier auprès de lui.

Le Voyage des Princes ne fut pas long. La Ville d'Alcala fit présent à Dom Carlos d'un Cheval de grand prix , mais aussi furieux qu'il étoit beau. Le Prince ayant souhaité de le voir manier , il fut mal satisfait de tous ceux qui le travaillèrent , & voulut lui-même le monter. Ce Cheval , qui avoit déjà la bouche fort échauffée , prit de l'ardeur dès que le Prince l'eut un peu poussé , & s'emporta avec tant de violence , que Dom Carlos jugea à propos de se jeter à terre ; mais il le fit si malheureusement , qu'il demeura pour mort sur la place : & bien qu'il revint à lui quelques heures après , quand les Médecins eurent examiné une plaie qu'il s'étoit faite à la tête , ils désespérèrent de sa vie. Dans cette extrémité , il envoya le Marquis de Posâ ; son Favori , porter ses derniers adieux à la Reine. La Princeesse d'Eboli se rendit auprès d'elle au premier bruit de cet accident , pour voir de quelle maniere elle le recevroit. La dissimulation de la Reine , qui n'étoit pas préparée à une épreuve si rude , l'abandonna à cette nouvelle ; & quoique sa bouche , accoutu-

mée à se taire, ne permit pas à sa douleur de se déclarer par des plaintes, son silence & son accablement en dirent plus que toutes les paroles imaginables n'auroient fait. Toutefois quelque grande que parût son affliction, on avoit toujours vu tant d'amitié entre elle & Dom Carlos, que personne n'en fut surpris. Mais la Princesse d'Eboli, qui ne se connoissoit qu'en Amour, ne put comprendre que le désespoir de la Reine fût seulement un effet d'amitié. Cependant, le Peuple, inspiré par les Inquisiteurs, ne témoigna aucun déplaisir de ce malheur. Il le regarda comme une punition divine & manifeste de l'impiété de Dom Carlos.

La Reine, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, ne put se refuser la triste consolation de faire sçavoir à ce Prince le funeste état où il la laissoit. Elle lui écrivit tout ce que l'amitié & le désespoir peuvent suggérer de plus tendre & de plus touchant; & elle fit repartir le Marquis de Posa avec ordre de lui rapporter d'abord la Lettre, s'il n'arrivoit à Alcalá qu'après la mort de Dom Carlos. Cette Lettre remplit l'ame de ce Prince d'une joie si extraordinaire, qu'elle lui rendit la vie. Dès qu'il fut hors de danger, le Roi le fit apporter à Madrid. Il jugea que l'animosité du Peuple devoit être apaisée par cette cruelle aventure. La première fois que la Reine vit Dom Carlos, elle lui demanda sa Lettre; mais quelque effort qu'elle fit pour la ravoir, le Prince, à qui ce témoignage de son affection étoit plus cher que la vie qu'il lui avoit rendue, s'obstina toujours à la garder, ne se déssiant pas que cette Lettre dût encore décider de sa vie.

Il trouva la Princesse grosse à ce retour: & cette grossesse irrita sa jalousie à un tel point, & il lui en fit des plaintes si bizarres & si déraisonnables, que toute autre qu'elle auroit cru qu'il avoit perdu l'esprit. Pendant qu'il acheva de guérir, elle accoucha de l'illustre Archiduchesse de Flandres, qui fut l'héritière de sa beauté & de son esprit, aussi bien que de son nom. Peu de tems après, elle tomba dangereusement malade de la petite vé-

role : mais les vœux des Peuples furent si puissans , qu'elle en sortit non-seulement avec plus de santé , mais aussi plus belle qu'auparavant (a). Dom Carlos eut à peine le tems de lui en témoigner sa joie , qu'il fallut qu'elle partît pour Bayonne , où la Cour de France s'étoit avancée pour la recevoir , & où les charmes de sa conversation , & sa sage conduite , ne firent pas naître moins d'admiration dans les esprits , que sa beauté y causa de désordres dans les cœurs. Dom Carlos voyoit avec tout le chagrin imaginable ces divers empêchemens , que le sort faisoit naître l'un après l'autre , pour interrompre son commerce avec la Reine , lorsque ce dernier voyage , après lequel il croyoit n'avoir plus rien à craindre , leur attira une affaire qui troubla la douceur de leur vie , par des obstacles qui ne cessèrent jamais.

La Reine de Navarre , Jeanne d'Albret , Veuve du Roi Antoine , s'étoit déclarée pour la nouvelle Religion depuis quelque tems ; & cette Princesse gouvernoit ses Sujets avec une piété qui étoit l'exemple de toute sa Secte , & avec une justice qui n'avoit peut-être jamais été vue dans une Cour de Roi. Son fils , qu'elle élevoit dans la même croyance , étoit regardé dès-lors par les Religionnaires de France , comme leur Protecteur. Les Espagnols , voyant que les prétentions de cette Maison sur la haute Navarre tomboient entre les mains de cet enfant , nourri dans une haine héréditaire contre eux , aigri par la différence des Religions , & soutenu d'un parti aussi redoutable que celui des Huguenots l'étoit alors ; pour se délivrer de toutes ces craintes , ils résolurent d'enlever ce jeune Prince , avec la Reine sa mere , & la Princesse sa sœur , au milieu de leurs Etats , & de les transporter en Espagne entre les mains de l'Inquisition (b). Les Chefs du Parti Catholique de France , d'intelligence avec le Duc d'Albe , pour priver le Parti Huguenot d'un appui aussi considé-

(a) Brantome , au Discours de cette Reine.

(b) M. de Thou.

vable que celui de cette Maison , s'engagerent avec joie à contribuer de tout ce qui dépendoit d'eux , pour l'heureux succès de cette entreprise.

Un fameux scélérat , nommé le Capitaine Dominique , Bernois de naissance , fut chargé de l'exécution , à cause de la parfaite connoissance qu'il avoit du Pays. Une partie des Troupes , qui attendoient alors à Barcelonne le vent favorable pour passer en Barbarie , devoit s'avancer jusqu'à Tarragone. Depuis cette Ville , il étoit facile de conduire secrètement par les Montagnes un corps de Cavalerie considérable , pour surprendre la Reine & ses enfans à Pau en Bearn , où ils faisoient leur résidence , & où ils n'avoient presque pour toute garde que les cœurs de leurs Sujets. Mais les grandes destinées du jeune Prince rendirent vain cet attentat si bien concerté. Elles lui servirent pour être quelque jour le restaurateur de la France , & la terreur des Espagnols. Peu de tems avant le Voyage de Bayonne , le Capitaine Dominique , assisté de quelques Gouverneurs François de la Frontiere , dépendant de ceux qui le faisoient agir , avoit disposé toutes les choses qui étoient nécessaires sur les lieux pour son dessein. Depuis , il étoit passé en Espagne , où il alloit prendre les ordres du Duc d'Albe , pour faire avancer les Troupes destinées à l'exécution. Le Duc , qui étoit à Albe , après avoir conféré avec lui , le renvoya au Roi , qui tenoit les Etats à Mouzon. Le Capitaine tomba dangereusement malade en y allant , & il fut contraint de s'arrêter à Madrid , par où il avoit fallu passer. Durant son mal , il fut secouru de toutes choses , par un François , Domestique de la Reine , & qui étoit de même Pays que lui. Ne sachant comment témoigner sa reconnaissance , il lui échapa un jour de dire , que sa vie étoit de plus grande importance qu'il ne sembloit , & que les soins qu'on en prenoit , seroient quelque jour récompensés magnifiquement. Ces paroles furent prononcées d'un air à faire juger qu'elles avoient quelque fondement extraordinaire , & elles donnerent la curiosité

à son Ami de pénétrer le mystère qu'elles enfermoient. Le Capitaine ne put rien refuser à un homme, à qui il croyoit devoir la vie. Soit que la frayeur de la mort lui eût inspiré quelque repentir de son crime, ou que son mal lui eût troublé l'esprit, il paya de son Secret les services qu'il avoit reçus. Cet Ami en avertit le même jour la Reine sa Maitresse, qui étoit demeurée à Madrid, & qui vivoit dans une étroite amitié avec la Reine de Navarre. Au récit de cet horrible complot, elle ne put retenir ses larmes; & pendant que le Capitaine guérit & qu'il acheva de régler avec le Roi tout ce qui regardoit son entreprise, elle en fit donner avis en Bearn, & à Bourdeaux, où la Reine sa mere étoit alors. L'entreprise ayant manqué de cette sorte, la Reine conduite par le Duc d'Albe, alla joindre la Cour de France à Bayonne.

Cette Cour étoit partagée en deux Façons; presque aussi ennemies l'une de l'autre, qu'elles l'étoient l'une & l'autre des Huguenots, leurs ennemis communs. Quoiqu'elles fussent toutes deux Catholiques, l'une s'attribuoit particulièrement cette qualité. C'étoit celle dont ces Amis du Duc d'Albe, premiers auteurs de la Conjuración de Bearn, étoient les Chefs. Comme ils jettoient déjà les fondemens de la Ligue qui parut dix ans après, ils vivoient dans une grande union avec les Espagnols. Mais il n'en étoit pas de même de l'autre Façon, qui étoit celle du Roi, & dont la Reine mere, Catherine de Médicis, étoit le Chef. Cette femme avoit l'indépendance pour l'unique but de sa conduite. Elle sçavoit que toutes liaisons étroites avec les Espagnols étoient des esclavages, & elle n'avoit de confiance au Roi son gendre, & en ses Ministres, qu'autant que la bien séance l'y obligeoit. Cependant, quelque réservée qu'elle fût, comme les complices du Duc d'Albe avoient un commerce familier avec elle pour d'autres intrigues, ils remuerent tant de machines à cette entrevue de Bayonne, & ils mirent tant d'espions autour d'elle, qu'ils sçurent à la fin certainement, que c'étoit

la Reine d'Espagne qui avoit ruiné leur entreprise ; mais ils ne purent jamais comprendre , comment cette entreprise étoit venue à la connoissance.

Le Duc d'Albe ne pouvoit croire qu'une jeune femme eût été capable d'un coup si hardi & si délicat. La liaison de cette Princesse avec Dom Carlos lui avoit toujours été suspecte , parce qu'il sçavoit que Dom Carlos le haïssoit naturellement. Il jugea qu'elle n'avoit rien fait que de concert avec ce Prince ; & comme il est peu de douleur plus sensible , que celle d'avoir fait un grand crime inutilement , il résolut si fortement de se venger d'eux , qu'à la fin il y réussit. Dom Carlos n'avoit pourtant rien sçu de cette Conjuración avant le Voyage de Bayonne ; mais depuis , la chose s'étant divulguée , la Reine lui en avoua la vérité. Le Prince , épouvanté de l'horreur de cette entreprise , ne put s'empêcher de dire en présence de Dom Juan , & de la Princesse d'Eboli qu'il puniroit quelque jour cruellement ceux qui donnoient au Roi de si lâches conseils (a). Le Duc d'Albe étoit connu de tout le monde pour l'Auteur de la Conjuración : le Roi ne faisoit rien sans l'avis de Rui-Gomez , ainsi , cette menace ne pouvoit regarder que ces deux Ministres ; & la Princesse d'Eboli l'ayant rapportée à Rui-Gomez son mari , ce Favori jugea qu'il étoit tems de commencer à se fortifier contre l'autorité que l'âge du Prince commençoit à lui donner.

Ces deux Ministres partageoient également la faveur de la Cour , avec cette différence , qu'on pouvoit dire , que le Duc d'Albe étoit le Favori du Roi , & Rui-Gomez le Favori de Philippe. Cette concurrence avoit mis quelquefois de la division entre eux ; mais l'intérêt commun les réunit en cette occasion.

Le Duc d'Albe , qui gouvernoit souverainement tout ce qui étoit des dépendances des Armes , connoissant l'inclination guerrière du Prince , craignoit qu'il ne donnât quelque atteinte à

(a) Mayerne Turquet , Histoire d'Espagne.

Son autorité, dès la première occasion de guerre qui se présenteroit, & qu'il n'en voulût avoir la conduite. Il étoit persuadé que Dom Carlos ne lui pardonneroit jamais une chose qui s'étoit passée entre eux quelques années auparavant. Le Roi avoit assemblé les Etats d'Arragon pour y faire reconnoître son fils en qualité de légitime Successeur des Espagnes. Dans cette cérémonie, le rang étant venu, auquel le Duc d'Albe devoit jurer fidélité, le Héraut l'appella vainement par trois fois. Un moment après, il se présenta hors de rang pour s'acquitter de son devoir, & Dom Carlos le rebuta avec aigreur; mais ce Duc, s'étant excusé sur les occupations extraordinaires où sa Charge de Grand Maître l'engageoit nécessairement dans cette journée, le Roi obligea le Prince à recevoir ses soumissions (a).

Pour Rui-Gomez, comme il dispoisoit absolument de la Justice, & des Finances, il craignoit que le Prince, qui aimoit naturellement à donner, ne voulût s'ingérer dorénavant de faire des grâces, dont il ne resteroit plus aux autres que le mérite de les exécuter. Il avoit été Gouverneur de Dom Carlos, & il n'avoit pu satisfaire le Roi; à qui il étoit dévoué dans cet emploi, qu'en traitant le Prince avec la même rigueur que le Roi le traitoit.

Comme cette conduite austère fut la véritable origine de l'antipathie de Dom Carlos pour son père, il est nécessaire d'en rapporter quelques particularités, quoique peut-être un peu basses & puériles. Dom Carlos étant à peine entré dans l'âge de raison, la Reine de Bohême sa tante, qui demouroit alors en Espagne, fit chatier sévèrement celui de ses enfans d'honneur, qu'il aimoit davantage, pour une faute assez légère. Comme il étoit dès-lors violent dans toutes ses passions, il s'en plaignit à elle avec beaucoup d'aigreur; & cette Princesse l'ayant menacé du fouet, s'il ne se taisoit, Dom Carlos, à qui on ne pouvoit faire de plus sensible injure que de le traiter en enfant, fut si outré de

(a) Cabrera, Histoire de Philip II.

cette menace, qu'il lui donna un soufflet. Aussitôt qu'elle l'eut quitté, il sentit ce qu'il avoit fait, & il en étoit en une inquiétude extrême, lorsque son Maître d'Hôtel se présenta à lui, fondant en larmes. Dom Carlos, à qui les objets extraordinaires étoient suspects dans l'état où il étoit, s'enquit du sujet de ses larmes, & il apprit que son pere avoit sçu son crime, & l'avoit condamné à mourir. Ceux qui étoient présens remarquerent, qu'il reçut cette nouvelle avec étonnement, mais pourtant sans autre marque de frayeur, que de dire, s'il n'y avoit point de grace pour lui? On fut la demander; & on revint aussitôt lui rapporter qu'on l'avoit obtenue, & qu'il en seroit quitte pour perdre seulement la main dont il avoit frappé la Reine. *Il fera beau voir*, s'écria-t-il brusquement à cette Réponse, *un Roi manchot!* On lui remontra, qu'il étoit trop heureux, qu'on se contentât de cette peine; mais une personne de la compagnie lui ayant représenté en particulier, que s'il se soumettoit à quelque punition, son pere en pourroit être touché de pitié: il goûta cet avis, & il envoya prier le Cardinal Spinola de venir lui donner le fouet, qu'il n'auroit jamais souffert autrement (a). Quelques années après, au sortir d'une maladie qu'il avoit eue, le Roi l'ayant pris en particulier pour lui faire une sévère réprimande, Dom Carlos, qui se croyoit blâmé à tort, fut touché si vivement de ce que son pere lui dit, que la fièvre lui en reprit sur l'heure (b).

Une éducation si rude avoit accoutumé le Prince à voir contredire tous ses sentimens & toutes ses inclinations. Comme il étoit d'un naturel tout-à-fait opposé à celui de son pere, il ne se conduisoit pas pour l'ordinaire de la maniere que le Roi l'auroit souhaité. C'est ce qui avoit obligé plusieurs fois Rui-Gomez à faire instance, qu'on le tirât d'auprès de lui: il craignoit que le Roi, selon l'ordinaire des peres, ne s'a-

(a) Hugo Blofius, J. C. Flamand, dans son *Atrama*.
 (b) Dicos y Echos de Philippe II.

visât à la fin de l'accuser du peu de contentement qu'il recevoit de son fils. Mais ce Favori ne sçavoit pas, que les gens comme son Maître, qui se croient fort éclairés, & qui se piquent de constance, condamneroient mille fois leurs propres enfans, plutôt que de blâmer un homme qu'ils ont choisi; & ne craignent pas tant de paroître malheureux dans leur famille, que mal habiles dans leurs jugemens.

Rui-Gomez, voyant l'obstination du Roi, avoit traité Dom Carlos avec toute la rigueur imaginable, comme pour se justifier de la mauvaise conduite de ce jeune Prince. Ainsi il jugeoit bien, qu'il avoit tout à craindre du ressentiment de son Disciple, & étant sollicité par sa femme, qui, sous prétexte de songer à la sûreté de son mari, vengeoit ses faveurs méprisées, il fit toutes les avances, pour obliger le Duc d'Albe à se lier étroitement avec lui contre Dom Carlos, & il avertit ce Duc des menaces du Prince.

Quelque affection que la Princesse d'Eboli montrât pour cette affaire, son mari, à qui tous ses empressements étoient suspects, ne jugea pas à propos de lui en confier le secret. Elle ne lui disoit pas aussi tout ce qu'elle croyoit sçavoir de la liaison de Dom Carlos avec la Reine. Mais Rui-Gomez, qui avoit l'esprit fort délié, faisant réflexion en son particulier sur ce qu'elle lui en avoit dit, il eût bientôt deviné le reste. Quelque idée qu'il essayât de se former de cette liaison, il ne put jamais bien la concevoir, qu'il n'y fit entrer de l'amour. Mille choses sur lesquelles il n'avoit point raisonné quand elles s'étoient passées, lui revinrent dans la mémoire. Il se souvint alors d'avoir remarqué, que quand on parloit de la Reine en présence de Dom Carlos, ce Prince regardoit ceux qui en parloient, comme s'il eût craint, qu'ils ne l'observassent pendant ce tems, & que ce qu'ils en disoient ne fût pour l'éprouver. En d'autres occasions, où il sembloit que toute la compagnie disputât à qui loueroit mieux la Reine, Dom Carlos ne la louoit point à son tour, com-

me les autres. Dès qu'il falloit parler d'elle, il craignoit toujours d'en dire trop peu ; & sa bouche, peu accoutumée à déguiser les sentimens de son cœur, faisoit mal une chose qu'elle ne sçavoit pas. Rui-Gomez considéra encore, que quoique le Prince n'eût aucun égard pour toutes les femmes, il paroissoit devant la Reine avec une douceur, & une complaisance, qui ne se démentoient jamais, & qui le rendoient méconnoissable à ceux qui sçavoient son humeur. Enfin, il n'étoit pas mal-aisé de croire que la beauté merveilleuse de cette Princesse, dont les plus insensibles détournoient les yeux, & contre laquelle les plus sages Vieillards de la Cour avoient bien de la peine à défendre leur raison, eût fait sur le cœur d'un jeune Prince, qui le voyoit tous les jours familièrement, l'impression qu'elle faisoit sur tous les autres.

Rui-Gomez s'affërmit encore dans cette opinion, en la communiquant au Duc d'Albe, à qui il ne crut pas la devoir cacher. Comme il arrive d'ordinaire, quand on a découvert une partie de quelque affaire secrète, que l'envie de sçavoir le reste fait qu'on se pique de le deviner, ils se doutèrent dès-lors que la Reine répondoit à la passion de Dom Carlos. Cette passion flata d'abord leur animosité : ils eurent de la joie, pendant quelque instant, d'avoir entre les mains un moyen infaillible de se venger de ce Prince, en découvrant son amour à son pere ; mais venant ensuite à faire réflexion sur l'humeur jalouse du Roi, & sur ses passions naturelles, ils considérèrent les extrémités étranges auxquelles apparemment il se porteroit, & ils en furent frappés d'horreur. Quelque redoutable ennemi qu'ils eussent dans la personne de Dom Carlos, ils ne songeoient pas à attaquer sa vie, & ils ne se crurent pas capables d'y songer jamais. Personne ne devient scélérat tout d'un coup. Il n'appartient pas à toutes sortes d'ames de résoudre une grande méchanceté, la première fois qu'elle vient dans la pensée. On n'arrive au crime que par degrés, de même qu'à la vertu.

Ces deux Ministres craignoient sur-tout, que la Reine ne prévînt l'esprit de son mari sur l'affaire de Bearn, enforte qu'après il ne pût croire la vérité. Ils jugeoient, que dans l'inquiétude où le Roi étoit de sçavoir comment cette entreprise avoit été découverte, il s'attacheroit à la première opinion qu'on lui en donneroit. Ce Prince, désespéré de ce mauvais succès, ne regardoit plus le Duc d'Albe de si bon œil qu'à l'ordinaire : & il méditoit peut-être dans son cœur de le désavouer avec éclat, afin de se décharger du blâme de cette Conjuration. Pour parer ce coup, il falloit lui découvrir la vérité ; mais parce que le but de cet éclaircissement étoit de faire voir au Roi, que ce n'étoit pas la faute du Duc d'Albe, que l'entreprise avoit manqué, ce Duc ne jugea pas qu'il dût parler lui-même. Rui-Gomez n'étoit guères moins suspect sur cette affaire : il y avoit presque autant de part que lui. Ils crurent donc avoir besoin de quelque autre personne pour leur rendre cet office ; & n'en trouvant point de si propre, que le Secrétaire d'Etat, Antonio Perez, ils résolurent de l'engager dans leur intelligence.

Cet homme, qui n'avoit aucun intérêt à nuire au Prince, ni à la Reine, paroissoit difficile à gagner. Néanmoins, Rui-Gomez présuma assez de son adresse, pour entreprendre d'en venir à bout. La chose lui étoit bien plus aisée qu'il ne pensoit. Perez étoit passionnément amoureux de la Princesse d'Eboli, & il n'avoit pu jusqu'alors en rien obtenir. Il demanda d'abord, si elle étoit du secret ? Ayant appris qu'elle n'en étoit pas, il s'engagea, après toutes les façons qu'il devoit faire, à tout ce qu'on voulut de lui. Cet Amant adroit connoissoit la curiosité de la Princesse. Il ne douta pas qu'elle ne fût au désespoir, qu'on lui cachât une Cabale de cette conséquence ; & qu'elle ne fût capable de toute chose, pour reconnoître celui qui lui en feroit part. Rui-Gomez fut aussitôt rendre compte au Duc d'Albe de sa Négociation, tout glorieux d'y avoir réussi, & le plus satisfait homme du monde, d'avoir donné à l'Amant de sa femme un

moyen infallible pour la corrompre ; & Perez sçut si bien faire valoir son secret à cette belle , qu'il le lui fit acheter aussi chèrement qu'il voulut.

Cependant , la Reine qui étoit devenue grosse au retour de Bayonne , accoucha de l'Infante Catherine-Michelle , sa seconde fille , qui fut depuis Duchesse de Savoye. Les Ministres , qui connoissoient le pouvoir que la beauté de la Reine lui donnoit sur l'esprit de son mari , jugerent à propos de prendre le tems de cette couche , pour justifier le Duc d'Albe , afin que le Roi eût le loisir de former une résolution sur ce qu'on lui alloit découvrir , avant qu'il pût revoir la Reine en particulier. La Charge que Perez avoit des Affaires étrangères , lui donnoit occasion d'entretenir souvent ce Prince en secret. Dès le lendemain , il fit venir à propos la Conjurateur de Bearn , sur ce qu'on apprit , que la Reine de France en témoignoit beaucoup de ressentiment , & qu'elle s'en vengeoit en favorisant les Séditieux de Flandres , qui étoient dans les premiers accès de leur fureur. D'abord , il avoua au Roi , qu'il avoit longtems hésité à lui découvrir ce qu'il sçavoit du mauvais succès de cette entreprise , quelque obligation qu'il eût de le faire ; mais qu'après y avoir bien pensé , il ne croyoit pas pouvoir sans crime continuer de se taire. Ensuite il conta exactement ce que le Duc d'Albe avoit appris à Bayonne de la manière qu'on avoit été découvert. Il ajouta les discours que Dom Carlos avoit tenus sur cette affaire , en présence de Dom Juan & de la Princesse d'Eboli , contre ceux qui y avoient eu part : & il finit en priant le Roi de lui pardonner le secret qu'il lui avoit fait jusqu'alors de ces choses , qu'on ne pouvoit lui rapporter , sans offenser en quelque sorte les deux personnes du monde qui devoient être les plus sacrées à ses Sujets , après la sienne.

Ce discours jeta l'esprit du Roi dans un trouble extraordinaire. Quoiqu'il ne soupçonnât encore la Reine de rien , son amour lui fit trouver étrange l'union de sentimens qui paroissoit
par

par cette affaire entre elle & Dom Carlos. Son ame, occupée par ce premier mouvement jaloux, regarda avec indifférence l'attentat qu'ils avoient fait sur son autorité; & les soins de sa grandeur, qui lui étoient si naturels dans les autres occasions, cédèrent pour ce coup à une considération plus sensible & plus délicate. Il remarqua alors, pour la première fois, l'assiduité de son fils auprès de sa femme; & il se souvint qu'ils avoient été long-tems destinés l'un pour l'autre. Mais il revint aussitôt à lui-même; & considérant la vertu & le courage de la Reine, il condamna entièrement de si foibles soupçons.

Elle avoit déjà donné d'autres marques de l'amour qu'elle conservoit pour sa Patrie. Quelque tems auparavant, le différend de la préséance entre les Couronnes ayant été décidé à Rome en faveur de la France, elle ne put si bien dissimuler la joie qu'elle en eut, qu'il ne lui échapât d'en témoigner quelque chose. Sa Dame d'honneur voulut lui représenter, qu'elle devoit prendre plus de part au déplaisir que son mari ressentoit dans cette rencontre; mais la Reine lui répondit, que comme elle ne trouvoit point étrange la douleur du Roi, il ne devoit pas trouver étrange sa joie; & que pour elle, elle étoit bien aise que tout le monde sçût, que la Maison dont elle étoit sortie étoit encore meilleure que celle où elle étoit entrée (a).

Le Roi, faisant réflexion sur ce discours, acheva de se persuader, que ce qu'elle avoit fait contre l'entreprise de Bearn venoit du même principe d'affection pour ses parens: & il considéra l'horreur, que Dom Carlos avoit témoignée à l'envi de la Reine pour cette entreprise, comme une générosité de jeune homme. Toutefois, quoilqu'il voulût être fort en repos sur ce point, il résolut de faire éclairer leur commerce à l'avenir; mais il crut qu'il n'y avoit aucune autre jalousie mêlée dans cette résolution, que la jalousie qu'il devoit avoir de son autorité. Il fit de grands changemens dans les plus importantes

(a) Le P. Hilarion de Coste, dans l'Eloge de cette Reine.

Charges de la Cour , afin de faire tomber entre les mains de la Princesse d'Eboli la premiere de celles de la Maison de la Reine , sans qu'il parût de l'affectation dans ce choix. La familiarité , que cette femme avoit conservée avec Dom Carlos , depuis que son mari avoit été Gouverneur de ce Prince , la rendoit plus propre qu'aucune autre , à pénétrer dans ses secrets. Cette considération , jointe à ce qu'elle avoit déjà rapporté des menaces qu'il avoit faites en sa présence , contribua autant que la faveur de Rui-Gomez à la faire choisir au Roi pour cet Emploi.

Dom Carlos , qui croyoit toujours en être aimé , depuis ce qui s'étoit passé entre eux , ne prit aucun ombrage de cette nouveauté ; mais la Reine , qui sçavoit que son mari avoit trop d'amis en France , pour ignorer ce qu'elle avoit fait , ne fut point éblouie par tout ce remuement. Elle en devina d'abord le sujet : & comme Dom Carlos voulut la rassurer , en lui répondant de la Princesse d'Eboli , la Reine le pressa de dire d'où venoit la grande confiance qu'il avoit en cette femme ; & il ne put jamais gagner sur sa modestie de satisfaire à cette demande. Il connut bien qu'il s'étoit trompé , quand il vit avec quelle assiduité la Princesse d'Eboli les observoit. Comme il n'osoit témoigner l'incommodité qu'il recevoit de sa présence , elle se repaissoit avec un plaisir incroyable , de la douleur de ce Prince. Elle lui témoignoit plus d'amitié que jamais. Elle se rendoit auprès de la Reine avec exactitude , dès qu'il y étoit ; & elle faisoit semblant que c'étoit lui qui l'y attiroit. Mais quoique la vigilance de cette femme fût extrême , la Reine & Dom Carlos trouverent peu de tems après une occasion de s'entretenir en particulier.

Le Roi , qui étoit empressé de son Escorial , au point qu'on peut se l'imaginer , par l'effroyable dépense qu'il y fit , invita la Reine à aller voir les commencemens du superbe bâtiment qu'il y faisoit élever , pour être un Monument éternel de la

Victoire de S. Quentin. Tout ce qui renouvelloit dans l'ame de cette Princesse le souvenir d'une Bataille, qui avoit été l'origine du malheur de sa vie, devoit peu lui plaire : néanmoins, elle vit les préparatifs qu'on faisoit pour immortaliser la mémoire de cette funeste journée, avec toute la gaieté & l'empressement que le Roi pouvoit souhaiter d'elle, & qu'il avoit lui-même. Ce fut en ce lieu, que la Princesse d'Eboli laissa la Reine & le Prince seuls avec le Roi, & que le Roi les ayant aussi quittés, pour donner quelque ordre à des Architectes, Dom Carlos, qui ne pouvoit plus vivre dans cette contrainte, prit ce tems pour conjurer la Reine de lui donner quelque moyen assuré de l'entretenir en particulier, quand il seroit nécessaire pour leurs intérêts communs. Il l'en pressa d'une manière si touchante, qu'elle y consentit d'abord, séduite par le désespoir de ce pauvre Prince. Ils se mirent donc à en chercher les voies ensemble ; mais elles parurent toutes si dangereuses à la Reine, qu'elle résolut de ne s'en servir jamais, quelque faciles que Dom Carlos les voulût rendre.

Les choses étoient dans cet état, lorsque le Marquis de Berg, & le Baron de Montigni, Députés de Flandres, arrivèrent à la Cour. Comme leur Commission étoit fort dangereuse, ils avoient fondé leurs principales espérances sur le bruit de la générosité du Prince, & de la bonté naturelle de la Reine. C'étoit assez d'être malheureux, pour obtenir la protection de cette Princesse, & d'avoir de la vertu, pour mériter l'amitié de Dom Carlos. Les Députés leur représentèrent le triste état de la Noblesse de Flandres, depuis les mauvais offices que le Cardinal de Granvelle, principal Ministre de la Gouvernante, leur avoit rendus auprès du Roi. Ils exagérèrent leur fidélité & leur innocence dans les mouvemens passés. Ils conjurèrent particulièrement le Prince, de ne pas abandonner tant de braves Serviteurs de l'Empereur, & les plus chers objets de sa ren-

Q q q q q ij

dressé, aux conseils violens & précipités, que la jalousie de leur vertu, & l'envie de leur gloire inspiroient au Duc d'Albe ; & ils assurèrent, que le bruit de son courage étoit la seule consolation qu'ils eussent dans leur malheur.

Dom Carlos, de qui l'inclination naturelle pour la Guerre, avoit été suspendue jusqu'alors par la violence de son amour, conçut une honte extrême, à ce discours, de n'avoir encore rien fait pour la Gloire. Il fut encore plus animé par des Lettres du Comte d'Egmont, que les Députés lui rendirent. Ce Comte sommoit le Prince de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée autrefois de se rendre en Flandres, dès que la Guerre y seroit allumée. Il représentoit les affaires de ces Provinces dans une disposition si favorable pour Dom Carlos, que ce Prince résolut de s'en faire donner le Gouvernement. Il espéroit de s'y mettre bientôt en état d'entreprendre tout ce que sa valeur & son ambition lui conseilleroient, après qu'il auroit apaisé les troubles par sa présence.

A peine cette résolution étoit bien formée, que l'image de la Reine se présenta à son imagination plus belle & plus touchante qu'il ne l'avoit jamais vue, & lui fit douter s'il auroit bien la force de la quitter. Mais faisant une sérieuse réflexion sur l'état de ses affaires, il trouva que toutes choses le devoient confirmer dans sa première pensée.

Au commencement de leur liaison l'extrême jeunesse de cette Princesse ne lui avoit pas permis de cacher à Dom Carlos l'estime & la pitié qu'elle prit pour lui : mais depuis, le tems l'ayant rendue plus sçavante, elle avoit compris, que les témoignages d'amitié qu'elle lui rendoit, tout innocens qu'ils étoient, ne laissoient pas d'entretenir son amour. Elle lui représentoit en toute occasion les conséquences de cette passion, & les malheurs où elle les exposoit. Quelque possédé qu'il en fût, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle avoit raison ; & il n'osoit trouver mauvais qu'elle vécût tous les jours avec lui

d'une maniere plus réservée. Dans une agitation d'esprit si cruelle, il crut qu'il devoit faire un effort généreux, pour délivrer cette Princesse d'une passion malheureuse, qui lui donnoit de si justes inquiétudes; & qu'il ne pouvoit mieux s'en détacher que par une longue absence, & de grandes occupations. Il le crut d'abord; mais il changea bien d'opinion à la présence de la Reine: & considérant quel étoit le plaisir de la voir, il sentit qu'il ne se résoudroit jamais à ne la voir pas. Dans cette pensée, il lui rendit compte de ce qui s'étoit passé entre les Députés & lui, & du Projet qu'il avoit formé. Il lui demanda pardon mille fois d'avoir cru pendant quelques instans qu'il pouvoit vivre éloigné d'elle; mais la Reine, qui ne cherchoit qu'à le guérir de sa passion, l'obligea, malgré sa répugnance, à poursuivre le dessein de cette Expédition de Flandres. Pour l'y résoudre plus facilement, elle lui fit comprendre, que ce voyage dissiperoit le chagrin que le Roi pouvoit avoir pris de leur liaison: qu'ainsi étant moins observé au retour, plus considéré & plus absolu par la gloire qu'il auroit sans doute acquise, ils pourroient vivre ensemble avec beaucoup moins d'inquiétude. Dom Carlos, persuadé par ces raisons, mais beaucoup plus par la complaisance aveugle qu'il avoit pour la Reine, se déclara hautement en faveur de la Noblesse des Pays-Bas, au grand scandale des Inquisiteurs, qui la tenoient presque toute pour Hérétique, & qui n'avoient pas oublié l'affaire du Testament de Charles-Quint. Il fit dire au Roi, que s'il lui vouloit donner le Gouvernement de ces Provinces, il lui répondoit sur la tête de leur obéissance.

Il seroit mal-aisé d'exprimer à quel point Rui-Gomez & le Duc d'Albe furent alarmés de ce dessein. L'autorité, qu'un Emploi de cette conséquence donneroit à l'héritier de la Couronne, leur parut une ruine évidente pour eux. Ils jugerent, qu'au retour de cette expédition, où il réussiroit infailliblement, ce Prince seroit le premier Ministre de son pere, &

qu'il leur faudroit dépendre de lui. Le Duc d'Albe, sur-tout, qui avoit la même prétention que Dom Carlos, obligea Rui-Gomez, qui étoit plus familier avec le Roi, de lui faire considérer combien cette entreprise élèveroit son fils au-dessus de lui, dans l'esprit des Flamans. Perez, sans qu'il parût agir de concert, lui fit aussi appréhender l'étroite liaison que Dom Carlos feroit infailliblement avec la France, par le moyen de la Reine, s'il étoit une fois Maître des Pays-Bas. Ces avis firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit d'un Prince naturellement jaloux de son autorité ; & effrayé de l'ambition de son fils, le Roi ne songea plus qu'à refuser Dom Carlos de bonne grace, & enforte qu'il ne pût prendre ce refus pour un affront. Il lui fit dire qu'il accorderoit sa demande, & qu'il étoit ravi qu'ils se fussent rencontrés dans la même pensée : mais qu'il vouloit aller lui-même l'établir en Flandres, & qu'ils partiroient bientôt ensemble pour ce dessein ; qu'il ne lui seroit pas honnête de demeurer en sûreté en Espagne, pendant qu'il exposeroit son fils unique à tous les accidens d'une rébellion si furieuse, & qu'il vouloit partager le péril avec lui, pour lui laisser après toute la gloire.

Le bruit de ce Voyage se répandit aussi-tôt, par les préparatifs que le Roi en fit, pour tromper Dom Carlos ; mais personne ne pouvoit le croire. Cependant, quelque vain que ce bruit parût, il jeta la terreur dans l'esprit encore chancelant des Rebelles. Le Roi, pour le confirmer de plus en plus, fit une dépense si considérable en équipages, que les Députés mêmes, Berg & Montigni, qui s'en étoient moqués jusqu'alors, n'osèrent plus en douter. La Reine, & Dom Carlos y furent trompés quelque tems comme les autres ; mais ils furent détrompés plutôt. Après que les équipages furent achevés, le Roi, qui vit qu'on alloit être défabusé, s'il ne parloit, ne trouva point d'autre moyen pour excuser son retardement, que de feindre d'être malade. Cette feinte fit à peu près l'effet qu'il

souhaitoit dans les Pays éloignés ; mais quelque soin qu'il prit pour la faire croire dans sa Cour , & quelque contrainte que ce Prince malheureux se fit , pour vivre d'une maniere qui confirmât l'opinion qu'il vouloit donner , il ne put tromper sa femme & son fils.

Dans cette conjoncture , un jour que beaucoup de gens , qui étoient chez la Reine , & qui avoient long-tems raisonné sur le Voyage du Roi en Flandres , furent fortis , Dom Carlos , Dom Juan , & la Princesse d'Eboli étant demeurés seuls avec elle , d'abord ils remarquerent ensemble , comme les Courtisans se tourmentent souvent pour deviner les causes & les effets de ce qui ne sera pas. Après s'être moqués de ceux qui parloient du Voyage , Dom Carlos vint insensiblement à se moquer du Voyage même , & de la contrainte que le Roi se faisoit pour contrefaire le malade. Il dit , que Charles-Quint avoit assez voyagé pour lui , & pour le Roi son fils , & que le Roi se reposeroit pour lui & pour son pere. La Reine n'entendit pas ces paroles , parce qu'elle fut obligée de parler en particulier à quelques personnes qui avoient affaire à elle. Cependant , Dom Juan & la Princesse d'Eboli s'entretenoient tout bas ensemble. Dom Carlos se mit en rêvant à faire un petit Livre avec du papier blanc qu'il trouva dans une cassette , dans lequel il écrivit de sa main ces paroles en grosses Lettres sur la premiere feuille : *Les grands & admirables Voyages du Roi Dom Philippe*. Il mit , dans chacune des autres pages du Livre , l'un des titres qui suivent : *Le Voyage de Madrid à l'Escurial ; le Voyage de l'Escurial à Tolède , de Tolède à Madrid , de Madrid à Aranjuez , d'Aranjuez au Pardo , du Pardo à l'Escurial ;* & de cette sorte , il remplit tout le Livre des Voyages du Roi dans ses Maisons de plaisance , & dans les meilleures Villes d'Espagne (a). La Reine ne put s'empêcher de rire de cette imagination du Prince , quelque dangereuse qu'elle lui parût ; mais

(a) Brantome , dans Philippe II.

comme elle lisoit ce papier , on la vint avertir , qu'il venoit de prendre une grande foiblesse au Roi , & qu'il étoit fort mal. A cette nouvelle , elle n'eut que le loisir de recommander le Livre à Dom Carlos. Ce Prince , qui vouloit la suivre au plus-tôt , se contenta de le jeter dans un petit cabinet , dont il tira la porte après lui.

Il ne sçavoit pas que la Princesse d'Eboli avoit de fausses clefs de tout ce qui fermoit chez la Reine. Il fut à peine sorti , qu'elle se saisit de son Ecrit. Quand elle eut vu ce que c'étoit , sa joie fut extrême d'avoir entre les mains un moyen si considérable de lui nuire auprès du Roi. La première chose à quoi elle songea , ce fut comment elle pourroit faire , pour garder ce papier , sans qu'on sçût qu'elle l'auroit. Elle ne doutoit pas que la Reine n'en vît la conséquence ; & qu'elle ne le cherchât dès qu'elle seroit revenue. Pour cet effet , sans perdre un moment , elle fit faire un petit Livre , tout semblable à celui de Dom Carlos , qui contenoit les mêmes choses. Elle fit contrefaire parfaitement l'Ecriture de ce Prince , & elle mit ce faux Livre à la place du véritable , qu'elle donna à son mari. La Reine ayant trouvé à son retour cet Ecrit contrefait , au même endroit que Dom Carlos lui avoit dit , elle eut si grande hâte de le brûler , qu'elle le jeta au feu , presque sans y rien lire , ne se défiant pas de cette fourberie.

Cependant , la feinte du Roi étoit changée en vérité. Au retour de la foiblesse qui lui avoit pris , il se trouva avec une grosse fièvre , qui se régla après en tierce ; mais on ajouta moins de foi à sa maladie depuis qu'elle fut véritable qu'on n'en avoit ajouté pendant qu'elle n'étoit que feinte. Les Rebelles de Hollande , voyant que ce bruit duroit si long-tems , ne douterent plus que ce ne fût un trait de la Politique de ce Prince. Dans cette opinion , ils poursuivirent leurs entreprises avec plus de chaleur qu'auparavant. Cette nouvelle redoubla le chagrin du Roi , & sa fièvre en même-tems. Dom Carlos ,
voyant

voyant que les instances qu'il feroit pour être envoyé en Flandres, l'inquiéteroient encore davantage, il ne voulut point les renouveler; mais son pere, qui ne le croyoit pas si discret, & qui le voyoit sans cesse auprès de lui, prenoit son assiduité pour une sollicitation muette.

Cette assiduité avoit d'autres raisons. La Reine n'abandonnant point le malade, Dom Carlos ne la pouvoit plus voir ailleurs; mais comme ils vivoient en sa présence avec une grande circonspection, & qu'ils n'osoient quasi se parler, Dom Carlos souffroit beaucoup de cette contrainte, & leurs intérêts en recevoient un préjudice considérable. Ils avoient bien des avis à se donner, & des mesures à prendre de concert dans une conjoncture si délicate. Il n'y avoit pas lieu d'espérer que le Roi guérît si-tôt, & les Médecins assuroient que sa fièvre tireroit en longueur.

La Reine & Dom Carlos, jugeant qu'il y auroit trop de danger à s'écrire, résolurent de choisir quelque personne fidèle, à qui ils pussent dire tout ce qu'ils auroient à se faire sçavoir. Le Prince, qui croyoit son oncle Dom Juan tout à eux, jetta les yeux sur lui, pour l'honorer de cette confidence; mais il sembloit à la Reine, qu'elle avoit vu plusieurs fois dans les yeux de cet oncle, quelque chose qui lui parloit d'amour. Elle avoit aussi remarqué, dans la Princesse d'Eboli, quelque complaisance pour ce même Dom Juan, qui montroit de l'intelligence entre eux. Ces considérations obligèrent la Reine à faire changer de dessein à Dom Carlos; mais elle ne lui en dit pas le sujet. Ce Prince n'avoit pas osé lui proposer le Marquis de Posa son Favori, parce qu'elle ne le connoissoit pas si particulièrement que Dom Juan. Ce Favori étoit le plus accompli de tous les jeunes Seigneurs qui avoient été élevés Enfans d'honneur auprès des Princes. Quoiqu'il eût beaucoup de vivacité, c'étoit une de ces ames naturellement réglées, également capables de force & de modération. Dom Carlos, qui

avoit le discernement excellent, avoit d'abord remarqué en lui un caractère d'esprit si rare entre des jeunes gens. Le Marquis n'étoit pas moins charmé de l'ardeur que Dom Carlos témoignoît pour toutes les choses grandes & honnêtes, & il s'étoit fait entre eux une forte liaison, assez rare entre un Prince & un Courtisan, puisqu'elle n'étoit fondée que sur une admiration mutuelle. Comme il n'y a point de plus dangereux personnage à faire dans une Cour, que celui de favori de l'Héritier de la Couronne, le Marquis avoit prié Dom Carlos de faire éclater le moins qu'il pourroit la confiance dont il vouloit l'honorer. Ainsi, quoiqu'ils véussent dans une grande union, il n'en paroissoit presque autre chose en public, sinon, que le Prince trouvoit sa conversation beaucoup plus agréable que celle des autres, & tout le monde trouvoit la même chose. Ce mystère, qu'ils avoient fait de leur amitié, rendoit ce Favori plus propre à satisfaire la Reine & Dom Carlos dans cette occasion. N'étant pas connu pour être aussi dévoué au Prince qu'il l'étoit, les entretiens, qu'il auroit avec la Reine, en seroient beaucoup moins suspects. Mais comme elle sçavoit que Dom Carlos étoit aisé à tromper, elle voulut examiner elle-même le Marquis de Posa, avant que de s'ouvrir à lui. Sous prétexte de quelque ordre qu'elle lui donna la première fois qu'elle le rencontra chez le Roi, elle trouva moyen de l'engager dans une conversation particulière. Il lui parut si sage, qu'elle en fut charmée. Il ne le fut pas moins de l'esprit de la Reine, & jamais sa modération naturelle ne lui servit tant. De la manière que cette Princesse se donna à connoître à lui dans cet entretien, soutenu par l'éclat de sa beauté, & par les charmes de sa douceur, tout autre qui n'auroit pas été si absolument maître de lui-même, en seroit devenu amoureux. Mais quoiqu'il ne le devint pas, ils ne purent s'empêcher, dans la suite du commerce qu'ils eurent ensemble, de prendre l'un pour l'autre toute l'estime & l'amitié, qu'ils méritoient tous deux.

Nous croyons toujours qu'on devine nos sentimens secrets ; mais nous ne craignons point qu'on nous soupçonne de ceux que nous n'avons pas. La Reine , qui ne songeoit qu'à cacher ceux que Dom Carlos avoit pour elle , & qui n'en avoit que de fort raisonnables pour le Marquis de Posà , ne prit pas autant de soin qu'elle devoit à les dissimuler. Elle ne craignoit point qu'on la soupçonnât d'en avoir de criminels pour ce Favori. Le Marquis , pour répondre à ces bontés , comme il devoit , étoit souvent engagé à témoigner plus d'empressement pour elle , qu'il n'étoit à propos d'en faire voir. Comme ils avoient tous deux des ennemis , ce procédé fit bientôt de l'éclat ; mais comme ils ne croyoient point qu'il en dût faire , parce qu'ils se sentoient innocens , ils ne le remarquerent quasi pas.

Cependant , le Roi guérit , & la Reine devint grosse. Il en eut d'abord une joie extrême , soit dans l'espérance d'avoir un autre fils que Dom Carlos , ou que doutant encore de l'entier rétablissement de sa santé , cette grossesse lui en parût une marque assurée. Mais sa joie ne dura pas long-tems. Les Ministres , qui craignoient la faveur secrète du Marquis de Posà , firent ensorte que le commerce de la Reine avec ce Marquis vint bientôt à la connoissance du Roi. Ce Prince soupçonneux eut d'abord l'esprit troublé de jalousie ; & ne trouvant pas son compte dans quelque supputation de tems qu'il s'avisa de faire sur l'état de la grossesse de sa femme , il n'hésita pas à croire le Marquis coupable d'un crime (a) , qui lui auroit attiré plus d'envieux que toutes ses vertus. Cette pensée fit un étrange ravage dans son cœur. Toutes les graces de l'esprit & du corps , que la Nature avoit répandues si libéralement dans cet infortuné Favori , & qui auroient fléchi l'aine la plus barbare , le rendirent d'autant plus odieux au Roi , que ce Prince ne considéra plus ces précieux talens , que comme les char-

(a) *Mayerne Turquet* , dans son *Histoire d'Espagne*.

mes criminels qui avoient séduit le cœur de sa femme. Néanmoins, quelque dangereuse que fût cette disposition de l'esprit du Roi, peut-être que la Raison lui seroit revenue, sans une chose qui arriva dans ce même tems, & qui lui fit croire tout-à-fait ce qu'il ne faisoit que soupçonner.

Entre les réjouissances qu'on fit pour sa guérison, il y eut un Tournoi magnifique, où chaque Cavalier fut obligé de se déclarer pour quelque Dame de la Cour, & de porter ses couleurs la veille de cette Fête. Le Marquis de Posá s'étant trouvé chez la Reine où il y avoit grand monde, elle se fit nommer par lui toutes les Dames qui avoient des Cavaliers. Le Prince & Dom Juan étoient les seuls qui pouvoient se déclarer pour être le sien. Comme ils ne l'avoient pas fait, craignant peut-être de découvrir quelque chose de ce qu'ils avoient dans l'ame, il se trouva quand on eut tout dit, que la Reine seule n'avoit personne qui courût pour elle. Elle le remarqua elle-même, & s'en plaignant par maniere de jeu, le Marquis, qui étoit en possession de plaisanter auprès d'elle, lui dit avec un sérieux admirable, qu'il falloit qu'elle s'en prit à la Nature, & que si elle étoit belle comme les autres, elle auroit trouvé quelques Cavaliers, comme elles en avoient trouvé. Toute la Compagnie applaudit à cette raillerie; & la Reine reprit aussi sérieusement que lui, que pour le punir de son insolence, elle lui commandoit d'être son Cavalier, afin qu'il eût la honte de servir la moins belle de la troupe (a).

Cette galanterie avoit été publique, & tout ce qu'il y avoit de gens de la premiere qualité en furent témoins. Cependant, le Roi ne put s'ôter de l'esprit, qu'il n'y eût du mystère, & que cette conversation n'eût été un artifice de la Reine, pour donner un moyen à son Amant de se déclarer impunément pour elle. Toutefois, il ne s'affermir pas d'abord dans cette opinion; mais le lendemain, quand il vit entrer en lice le

(a) Mézerai, dans sa grande Histoire.

Marquis, portant pour devise, sur son écu, un Soleil dans la plus haute élévation, avec ces mots : *Rien ne me peut voir sans brûler*, ce Prince acheva de se confirmer dans la funeste pensée dont il étoit occupé. Le malheureux Cavalier remporta le prix des premières courses. Quoique cela lui fût ordinaire, le Roi prit cette fois son adresse pour un effet de son amour ; & cette imagination le toucha si vivement, qu'il ne put laisser achever les joûtes. Il feignit de se trouver mal, pour avoir prétexte de les interrompre, & pour empêcher qu'on ne connût la fureur, où cet innocent spectacle l'avoit mis.

D'abord, il résolut de faire mourir le Marquis de Posá, en telle sorte, que ni lui, ni la Reine, ne pussent en ignorer le sujet. Mais Rui-Gomez, à qui il s'en ouvrit, lui fit remarquer les conséquences d'un éclat de cette nature. Il lui apprit l'étroite liaison de Dom Carlos avec ce Marquis ; & il lui fit comprendre, qu'il n'y avoit rien, qu'on ne dût craindre du ressentiment du Prince pour la perte d'une personne si chère, s'il en connoissoit les auteurs. Ces réflexions firent changer de dessein au Roi : il se contenta qu'on fit poignarder le Marquis, quelque tems après, la nuit, dans les rues, quand il se retireroit de la Cour. Pour éloigner tout-à-fait le soupçon de la vérité, quand les assassins le virent mort, ils firent semblant, en présence de ses gens, de l'avoir pris pour un autre.

La Reine ressentit autant qu'elle devoit la perte d'un si parfait ami, & elle en vit d'abord toutes les suites. Pour Dom Carlos, il n'en reconnut pas d'abord la véritable cause : mais depuis, il considéra le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'on eût pris pour un autre un homme aussi connu que le mort. Il voyoit d'ailleurs, qu'il n'y avoit que son pere seul d'assez hardi pour un semblable coup. Ainsi il n'hésita pas, non plus que la Reine, à deviner qui en étoit l'auteur. Cependant, ils ne se défirent point, ni l'un ni l'autre, que ce fût du Marquis que le Roi eût été jaloux ; & s'imaginant bien plutôt

ce qui devoit être, que ce qui étoit en effet, ils crurent que ce Favori avoit été tué comme confident, & qu'il étoient découverts. Dans cette opinion, & considérant la grandeur de la passion du Roi pour sa femme, son aversion pour le Prince, & son inclination naturelle à répandre le sang, ils se jugerent perdus. Ils crurent que le Roi étant bien assuré, qu'ils ne pouvoient échaper à sa vengeance, il avoit voulu la commencer par cet assassinat, afin de la leur faire sentir plus long-tems.

Il n'y a rien de si secret dans les Cours, qui ne soit sçu par quelques gens, dont on ne se défie point. Dom Carlos, se mettant un jour à table environ ce tems, trouva un papier sous son assiette, qui contenoit ces paroles : *Il est des conseils très-justes, qui ne se donnent point ; mais on ne sort des affaires désespérées, que par des résolutions extraordinaires. Ceux en qui le Ciel a mis des qualités qui doivent rendre beaucoup d'autres heureux, ont une obligation d'accomplir leur destinée, qui prévaut sur toutes les autres obligations. Les ames généreuses ne périssent, que faute d'avoir assez mauvaise opinion des méchans. La patience, qui abandonne les jours de l'homme de bien à la violence de ses ennemis, est foiblesse, bassesse de cœur, crime, & non pas vertu. L'Humanité, pour qui n'en a point, est la plus dangereuse espèce de folie.*

Cependant, le Prince résolut d'essayer une voie innocente, avant que de recourir aux dernières extrémités. Ce fut de renouveler vivement les instances qu'il avoit faites pour être envoyé en Flandres, où l'état des affaires demandoit un remede plus prompt & plus pressant que jamais. Il le fit en des termes qui faisoient comprendre, qu'il le vouloit, & qu'il n'y avoit pas de sûreté à le refuser. Il jugea à propos de s'expliquer de cette maniere absolue. Il crut que s'il étoit découvert, il n'avoit rien à ménager ; que s'il ne l'étoit pas, il se pouroit faire que le Roi, sollicité par sa jalousie, & effrayé

de ce procédé impérieux , accorderoit tout pour l'éloigner. Ce pere malheureux , dont l'esprit étoit plus libre pour voir les suites de ses projets , étoit retombé dans sa timidité ordinaire & naturelle. Il voyoit aussi , qu'il falloit nécessairement envoyer une Armée en Flandres ; & il craignoit d'irriter le ressentiment de Dom Carlos , encore tout récent pour la mort de son ami , s'il lui refusoit le commandement de cette Armée , qu'il demandoit avec tant de hauteur.

Rui-Gomez , qui avoit trouvé le Roi si ferme dans l'affaire du Marquis , fut bien étonné de le voir si irrésolu dans une occasion beaucoup plus importante. L'intérêt , que ce Ministre avoit au salut de son Maître , lui fit regarder avec effroi la foiblesse de ce Prince , qui alloit mettre les armes à la main de son fils , pour en être égorgé le premier. Comme il n'est point de si bonne raison que la crainte , pour obliger les Esprits les plus incertains à se déterminer , le Roi étoit prêt à se résoudre en faveur de Dom Carlos. Rui-Gomez , qui le voyoit bien , ne sçavoit comment l'empêcher. Mais comme il avoit l'esprit fort présent , tout d'un coup il s'alla aviser de ce Livre des Voyages du Roi , que sa femme avoit trouvé chez la Reine , écrit de la main de Dom Carlos , & qu'il avoit toujours regardé depuis comme une bagatelle , qui pouvoit produire quelque grand effet , si elle étoit employée bien à propos. Il jugea qu'il en avoit trouvé l'occasion. Il dit au Roi qu'il croyoit être obligé de lui apprendre une petite chose , qu'il n'avoit pas cru jusqu'alors digne de lui être rapportée ; mais qui , dans la conjoncture présente , lui feroit beaucoup mieux connoître le génie & les sentimens de son fils. Le Roi à qui cette affaire parut de plus grande conséquence , que Rui-Gomez ne faisoit semblant de la croire , voulut examiner lui-même le Livre ; & ayant reconnu l'écriture de son fils , il entra dans une rêverie profonde , où ce Ministre jugea à propos de le laisser.

Après qu'il fut revenu du premier trouble d'esprit, où une raillerie si sanglante, faite par des personnes si chères, le jeta d'abord, ses anciens soupçons de l'amour de Dom Carlos pour la Reine se réveillèrent dans son ame, avec plus de violence que jamais. Il ne put comprendre qu'une femme & un fils se divertissent ensemble de cette sorte, aux dépens d'un pere & d'un mari qui étoit leur Roi, sans qu'ils vécussent aussi dans les familiarités les plus criminelles. Mais le Marquis de Posá lui revenant aussi-tôt dans l'esprit, il ne pouvoit croire que la Reine fût amoureuse de tous deux ; sur-tout, Dom Carlos & ce Marquis étant aussi unis qu'ils étoient ; & il conclut, qu'il falloit nécessairement que l'un fût l'amant, & l'autre le confident. Quelque effort d'esprit qu'il sçût faire, il ne put jamais déterminer en lui-même, lequel étoit l'amant ; mais qui que ce fût des deux, il trouvoit que la mort du Marquis n'étoit toujours que trop juste, & que Dom Carlos étoit également coupable. Quoi qu'il en fût, il ne vouloit point autoriser les railleries que son fils faisoit de sa maniere de vie, en lui donnant le moyen d'en mener une si différente en Flandres. Si ce Prince, n'ayant encore rien fait, avoit l'audace de traiter son pere avec tant de mépris, que n'oseroit-il point, si la fortune favorisoit son ambition ? Le Roi lui fit dire, que dans le désordre effroyable où étoit la Flandre, il ne croyoit pas pouvoir l'y envoyer, sans exposer ses jours à des dangers inevitables : mais que le Duc d'Albe partiroit avec une puissante Armée, dans peu de tems, & que dès que cette Armée auroit rendu son parti plus fort, il seroit libre de faire ce qu'il souhaiteroit.

Ce refus acheva de confirmer le Prince dans l'opinion qu'il avoit, que sa perte étoit résolue. Il se rendit aux instances que les Rebelles de Hollande lui faisoient depuis long-tems, par le Comte d'Egmont & les Députés, de s'aller mettre à leur tête. Ils lui promettoient, que s'il vouloit leur accorder peu de choses fort raisonnables, ils lui obéiroient avec plus de fidélité, que

que les Catholiques n'obéissent au Roi. Dom Carlos ne doutoit pas, que s'il étoit une fois maître des Révoltés; le Roi ne lui abandonnât le reste de la Flandre; quand ce ne seroit, que pour l'empêcher de s'en emparer de force, comme il lui seroit aisé. Le Marquis de Bergh, & Montigni, eurent plusieurs Conférences avec lui sur ce projet : ils prirent ensemble des mesures si justes & si solides, qu'elles ne pouvoient manquer de réussir, pourvu que le Prince se conservât dans la liberté de pouvoir agir; & c'est à quoi ils l'exhorterent principalement.

S'il les en eût crus, il seroit parti dès-lors. Mais Dom Carlos jugea, qu'il y auroit de la témérité à se déclarer de cette sorte, avant que d'avoir établi les correspondances qui lui étoient nécessaires, il promit, qu'en attendant, il prendroit de si puissantes précautions pour la sûreté de sa Personne, qu'il en pourroit rendre bon compte. Outre un coffre rempli d'armes à feu, qu'il fit mettre dans la ruelle de son lit, il se fit faire de petits pistolets, d'invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on les pût voir; & pour empêcher qu'on ne le surprît en dormant, il commanda à un fameux Ouvrier François, qui travailloit à l'Escorial, de lui faire une sorte de serrure pour sa chambre, qui ne se pouvoit ouvrir que par dedans : & il mettoit toutes les nuits sous son chevet deux épées & deux pistolets (a).

Pendant que ce malheureux Prince hâtoit peut-être sa perte par la seule opinion d'être perdu, ses ennemis n'oublioient rien pour lui ôter toutes les voies de se remettre bien avec son pere. Le Roi n'avoit point encore vu la Reine en particulier depuis la mort du Marquis de Posa. Ils craignirent, qu'ils n'eussent travaillé en vain, s'il la revoyoit, & qu'elle n'otât aisément de son cœur tout ce qu'ils y avoient mis. Quoiqu'il se pût faire que ce qu'ils craignoient n'arriveroit pas, il pouvoit arriver; & de la

(a) M. de Thou.
Tome I.

conséquence que la chose étoit pour eux , ils ne devoient rien laisser au hazard. Pour ôter à cette Princesse l'occasion de défaire dans une nuit ce qui leur avoit coûté tant de soins & de tems , ils s'aviserent d'un moyen qui paroîtroit ridicule , s'il n'avoit pas réussi.

Au voyage que la Cour de France fit le long de la Loire , du tems de François II. il courut un bruit , qu'on cherchoit de petits enfans , pour baigner dans leur sang ce jeune Roi , qu'on feignoit être atteint du mal qui se guérit par cet étrange remède (a). Il y eut même des gens , qui devançoient la Cour de quelques journées , & qui examinoient soigneusement les enfans dans les lieux où elle devoit passer ; pour remarquer ceux qu'ils trouvoient propres à l'usage que les Médecins en devoient faire. Ces inconnus répandirent une épouvante si générale sur leur route , que tout le monde ne songea plus qu'à cacher ce qu'ils faisoient semblant de chercher. La Reine mere , ayant découvert l'origine de cet horrible attentat , en fit pendre quelques-uns. Ils découvrirent à la mort par qui ils avoient été apostés ; mais ceux qui reçurent leur confession , ne jugerent pas qu'il y eût sûreté pour eux à la divulguer. Si les infirmités continuelles du Roi firent recevoir si facilement parmi le Peuple une calomnie si extravagante , on jugera aisément de l'effet qu'elle produisit dans les pays éloignés , où ces sortes de nouvelles ont toujours plus de force que dans les lieux où elles se font. Le Roi d'Espagne en témoigna de l'inquiétude. Il craignit que sa femme n'eût quelque disposition secrète à ce même mal , qui est souvent une maladie de famille. La petite vérole , qu'elle eut depuis , fut accompagnée de quelques accidens équivoques qui avoient du rapport avec cette infirmité. On résolut de faire croire au Roi , qu'elle en avoit de beaucoup plus dangereux , à cette dernière grossesse. Comme il avoit l'esprit fort foible sur ce qui regar-

(a) Mayerne Turquet. Histoire de la Planché. Mémoires de la Place. M.M. de Mezerei , & le Laboureur , Diogenes , &c.

doit sa santé, on crut, que si on appuyoit ce rapport par quelque témoignage qui ne fût pas suspect, ce seroit assez pour l'empêcher de revoir jamais sa femme en particulier. La Princesse d'Eboli lui devoit donner le premier avis : elle y étoit obligée par la fidélité qu'elle lui avoit promise dans l'emploi qu'elle avoit près de la Reine : & cette même Françoisse, pour qui Dom Juan avoit témoigné autrefois quelque inclination, devoit confirmer ce que la Princesse auroit dit. Cette fille étoit un de ces esprits brouillons, nés pour l'intrigue ; & elle ne se pouvoit consoler de ce que toute sa faveur auprès de sa Maîtresse ne lui attiroit aucune confiance importante. La Princesse d'Eboli commanda à Dom Juan de faire l'amoureux une seconde fois, pour gagner tout-à-fait à eux cette dangereuse personne. Ce Prince, qui trouvoit quelque douceur à troubler le bonheur du Roi, obéit avec chaleur ; mais cette fille, rebutée par le refroidissement qu'il avoit eu pour elle, ne vouloit point le croire, s'il ne lui donnoit des assurances extraordinaires. Dom Juan, pressé de conclure, n'hésita pas à lui faire une promesse de mariage, à condition qu'elle diroit au Roi tout ce qu'on voudroit. La chose réussit beaucoup plus aisément qu'on n'avoit espéré. Le Roi, dont l'amour étoit déjà changé en indignation, par les choses qui s'étoient passées, donna aveuglement dans le piège qu'on lui tendoit. Le Duc d'Albe qui avoit différé son voyage, pour attendre le succès de cet artifice, partit pour Flandres le jour d'après. Il prit congé de Dom Carlos, en des termes conformes à la réponse, que le Roi avoit faite aux dernières instances de ce Prince ; & Dom Carlos traita ce Duc fort mal, de peur qu'on ne soupçonnât ses desseins, s'il eût paru tranquille dans une occasion, qui le devoit toucher si sensiblement.

Cependant, ce Prince recevoit de tous côtés les meilleures nouvelles qu'il pouvoit souhaiter. Le Prince d'Orange, & l'Amiral de Châtillon, avec qui il devoit consulter tout ce qu'il avoit à faire, l'encourageoient & le pressoient par leurs Lettres,

Ssssj

soit pour le servir, soit pour le perdre. Les Révoltés des Pays-Bas, se confians en sa générosité, ne lui demandoient aucunes conditions. Mais ce qui acheva de le résoudre, ce fut l'assurance d'une Flotte considérable, que le Grand Seigneur devoit envoyer sur la Côte de Flandres, pour favoriser tous ses desseins. Comme sa principale espérance étoit fondée sur ce secours, il est nécessaire de reprendre cette Négociation de plus haut.

Du tems que la Reine Marie étoit Gouvernante des Pays-Bas, pour l'Empereur son frere, un Juif Portugais de naissance, nommé Juan Miquez, dont elle faisoit une estime particuliere, enleva dans sa Cour une fille de la premiere qualité, & d'une beauté extraordinaire. Le Roi d'Espagne, qui protégeoit les parens de cette belle personne, ayant fait chasser le ravisseur de tous les Etats de la Chrétienté, où il chercha un asyle, il se retira à Constantinople, & de-là dans la Caramanie, auprès de Selim, fils aîné du Grand Soliman (a). Ce jeune Prince confiné dans ce Pays par son pere, selon la coutume de leur Maison, n'avoit autre soin que de se défennuyer, dans l'attente de l'Empire parmi les plaisirs. Miquez, entr'autres talens, possédoit l'art de les diversifier en cent manieres, dont chacune avoit quelque charme nouveau & particulier. Il sçavoit leur rendre cette douce pointe, qui les fait sentir, & qui s'émeusse si aisément : & ayant cultivé par un long & curieux exercice le génie qu'il avoit pour cette Science, il l'avoit portée à une perfection bien au-delà de l'imagination du vulgaire. Enfié de ces rares connoissances, il ne douta pas qu'il ne tint bientôt le premier rang dans les bonnes graces d'un Prince comme Selim, qui connoissoit parfaitement le prix de la volupté. Cet homme sçavoit, que les services les plus éclatans ne sont pas toujours les plus sensibles pour les Souverains. Il semble que ceux qu'on leur rend en public soient assez récompensés par la gloire qui les suit; mais eux seuls peuvent reconnoître ceux qui ne sont con-

(a) M. de Thou, Strada, &c.

nus que d'eux. Le succès passa l'espérance de Miquez : & Soliman étant mort dans cette conjoncture , le Juif se trouva , par ces glorieuses voies , Favori déclaré du plus grand Prince de la Terre. Ce haut degré de pouvoir lui donna bientôt l'occasion de satisfaire le desir de vengeance , que la persécution qu'il avoit soufferte avoit gravé dans son cœur contre le Roi d'Espagne. Un jour , comme il étoit en débauche avec le Sultan , ce Prince ayant admiré l'excellence du vin de Chypre , le Juif s'avisa de se moquer de la passion qu'il témoignoit pour une liqueur qui croissoit hors de son Empire. Il lui dit , qu'il devoit l'épargner plus qu'il ne faisoit , puisqu'il l'achetoit. Sélim , touché de cette raillerie , jura de prendre Chypre dès cette même année ; & il ajouta , en frappant de la main sur l'épaule du Juif , que puisque Miquez n'aimoit pas moins que lui ce vin merveilleux , il le déclaroit dès-lors Roi de cette Isle , & que ce n'étoit qu'une partie de sa reconnoissance. Dans le tems que tout se dispoit pour cette entreprise , les Mores de Grenade préparoient ce fameux soulèvement , qui éclata bientôt après. Ils députerent à la Porte , pour y demander de l'appui. Miquez , préférant le plaisir de se venger à celui de se faire Roi , entreprit leur affaire , avec tant de chaleur , qu'il fit résoudre d'envoyer à leur secours le redoutable Armement qu'on équipoit pour la Conquête du Royaume qui lui étoit destiné. Il avoit conservé de grandes liaisons en Flandres , & il donna aussi-tôt avis au Consistoire d'Anvers , de cette importante diversion. Ce Consistoire qui étoit le principal Conseil des Rebelles , ayant reçu en même tems des nouvelles de l'engagement de Dom Carlos en leur faveur , en fit part à Miquez. Pour témoigner plus de confiance au Prince , on lui envoya les dépêches & le chiffre du Juif , afin qu'il pût négocier lui-même à Constantinople , s'il le jugeoit à propos pour l'intérêt commun. Dom Carlos souhaita , pour plus grande sûreté , que cette Flotte , qui devoit aborder aux Côtes de Grenade , abordât à celles de Flandre. Il écrivit à la

Porte ; & Miquez répondit , que le Bassa de la Mer avoit un ordre secret de faire tout ce que le Prince commanderoit : soit que la chose fût vraie , ou qu'on voulût seulement la faire croire , pour engager Dom Carlos à quelque prix que ce fût.

Environ ce tems , comme il jouoit un soir chez la Reine contre son oncle , ils eurent ensemble quelque différend , où Dom Juan , qui étoit chagrin de perdre , s'emporta contre le Prince , au-delà des bornes de la liberté que le Jeu pouvoit lui donner avec le Fils de son Roi. Dom Carlos , qui se connoissoit , lui répondit en peu de mots , avec assez de modération , mais pourtant en des termes , qui sembloient lui reprocher le défaut de sa naissance , pour le faire souvenir de son devoir. Dom Juan , frappé par un endroit si sensible , en fut outré , jusqu'au point de répondre au Prince , qu'il étoit vrai qu'il étoit bâtard ; mais que ce qui l'en consolait , c'étoit qu'il avoit un meilleur pere que lui (a). Cette parole épuisa la patience de Dom Carlos. Il traita si mal son Oncle , qu'il courut un bruit le lendemain qu'il lui avoit donné un soufflet. La Reine , & la Princesse d'Eboli , qui étoient présentes , eurent bien de la peine à les empêcher d'en venir aux mains ; la Reine , sur-tout , à qui toute chose faisoit frayeur dans cette conjoncture : & comme si elle eût eu quelque pressentiment des suites de ce différend , elle employa toute son autorité pour les obliger de se raccommoder sur le champ ; mais ce ne fut pas avec une égale sincérité des deux côtés.

Le Roi , pour être instruit fidèlement de ce qui se passoit chez la Reine , avoit lié un commerce étroit avec la Princesse d'Eboli. Cette femme avoit obligé Dom Juan à observer les actions du Prince plus soigneusement qu'à l'ordinaire depuis la mort du Marquis de Posa. Il étoit aisé à Dom Juan de s'acquitter de cette commission. Le Prince , qui le croyoit son meilleur ami , lui avoit dit quelque chose de son dessein en termes généraux. Quoique Dom Juan n'eût rien oublié pour en sçavoir le parti-

(a) Brantome , dans Philippe II.

culier, il n'en avoit pu rien apprendre encore, mais depuis leur démêlé, le desir de se venger, le rendit si clair-voyant, que quelque soin que Dom Carlos eût pris de se fournir d'armes en secret, Dom Juan le découvrit, à la fin, à force d'adresse, & d'argent (a).

Le Roi jugea bien que le Prince ne prenoit pas ces précautions, pour les prendre toujours. Il comprit aussitôt que son fils avoit dessein de s'enfuir, ou de lui faire quelque violence. Il ne sçavoit lequel croire des deux, lorsque Dom Raimond de Taxis, Général des Postes, le vint avertir, qu'un François de chez la Reine avoit demandé fort secrettement trois Chevaux, pour être prêts à partir à l'entrée de la nuit. Cet avis tira le Roi du doute où il étoit en le jettant dans un plus grand; s'il se contenteroit de faire observer le Prince, enforte qu'il ne pût s'échaper, ou s'il devoit tout d'un coup le faire arrêter? Mais Perez lui apportant en même-tems la nouvelle du soulèvement des Morres, qu'il venoit de recevoir; & le Roi effrayé de tant de mauvaises conjonctures, résolut de s'assurer de la Personne de son fils.

Il étoit vrai, que le départ du Prince étoit résolu pour cette nuit. Il avoit reçu peu de jours auparavant des nouvelles de Flandres, qui ne lui permettoient plus de différer. Les Comtes d'Egmont & de Horn, se confiant sur l'innocence de leurs intentions dans leurs deportemens passés, & sur le mérite de leurs services, s'étoient livrés eux-mêmes entre les mains du Duc d'Albe, qui les avoit fait arrêter, & quelque tems après leur fit trancher la tête. Une perfidie si manifeste avoit jetté les Rebelles dans le désespoir; & leurs Chefs, voyant qu'il n'y avoit plus de salut pour eux que dans les armes, firent aisément comprendre à Dom Carlos, en lui mandant ces choses, que bientôt il ne seroit plus tems de les secourir. Il écrivit aussitôt à Dom Garcia Alvarez Oforio, qui devoit être le compagnon de sa suite.

(a) Historia de D. Juan d'Austria.

de se rendre incessamment auprès de lui. Le Prince l'avoit envoyé à Seville, pour y recevoir une somme considérable; mais n'ayant pas le tems de faire les diligences nécessaires, il n'apporta que cent cinquante mille écus (a). Comme Dom Carlos se retiroit de chez la Reine, Rui-Gomez le joignit, pour lui rendre compte de la part du Roi, de la nouvelle qu'on avoit reçue de Grenade. Ce Ministre l'entretint si tard, que le Prince voyant qu'il ne lui restoit pas assez de nuit pour s'éloigner autant qu'il vouloit, avant qu'on pût découvrir sa fuite, il crut devoir la remettre au lendemain. Rui-Gomez se retira après l'avoir vu coucher; mais comme il ignoroit ce changement de résolution, il mit des hommes fidèles & résolus à toutes les avenues de l'Appartement du Prince (b).

Il importoit pour la justification du Roi, que Dom Carlos fût pris voulant s'enfuir, mais quand on eut attendu deux ou trois heures, sans qu'il se mit en devoir de sortir, le Roi résolut de passer outre; il ne jugea pas qu'il dût risquer toutes choses, pour une formalité. Dom Juan avoit remarqué la manière dont la chambre se fermoit. Pendant que Dom Carlos étoit encore chez la Reine, le Roi avoit commandé à l'Ouvrier de cette serrure extraordinaire, de trouver le moyen d'embarrasser le ressort, en sorte que la porte ne se fermât plus si bien, qu'on ne pût l'ouvrir par dehors. Quoi que cet Ouvrier sçût faire, ce ressort fit beaucoup de bruit en ouvrant; mais le Comte de Lerme, que le Roi fit entrer le premier, trouva le malheureux Prince dormant si profondement, qu'il put même ôter les épées & les pistolets qui étoient sous son chevet, sans l'éveiller. Ensuite, ce Comte s'alla asséoir sur un coffre qui étoit à la ruelle du lit, & dans lequel Dom Juan croyoit que les armes à feu devoient être. Alors le Roi, jugeant par le silence du Comte de Lerme, qu'il avoit fait ce qu'il devoit faire, entra lui-même dans la Cham-

(a) Cabrera, Histoire de Philippe II. & de Dom Juan

(b) M. de Thou, Mayenne, &c.

bre,

bre , précédé de Rui-Gomez , du Duc de Feria , du Grand Commandeur , & de Dom Diégue de Cordoue , tous armés d'épées , & de Pistolets. Le Prince , ayant été éveillé avec peine par Rui-Gomez , aussi-tôt qu'il eut ouvert les yeux , il s'écria qu'il étoit mort. Le Roi lui dit , que tout ce qu'on en faisoit étoit pour son bien. Mais Dom Carlos , voyant qu'il se faisoit d'une Cassette pleine de papiers , qui étoit sous son lit , il entra dans un désespoir si furieux , qu'il s'alla jeter tout nud qu'il étoit dans un grand brasier de feu , que le froid extrême qu'il faisoit , avoit obligé ses gens à laisser allumé dans la cheminée. Il fallut l'en tirer de force , & il parut inconsolable de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On démeubla d'abord sa chambre ; & au lieu de tant de choses magnifiques qu'on en ôta , on y mit pour tout meuble un méchant matelas à terre. Aucun de ses Officiers ne parut depuis en sa présence. Il fut toujours gardé à vue. On lui fit prendre un habit de deuil. Il ne fut plus servi que par des hommes vêtus de même , & qui lui étoient inconnus. Ce malheureux héritier de tant de Couronnes ne vit plus rien autour de lui , qui ne présentât à ses yeux l'image de la mort.

Cependant , le Roi voyoit les desseins & les intelligences de son fils , par les papiers dont il s'étoit saisi. Il fut épouvanté du danger qu'il avoit couru ; mais il fut encore plus touché , lorsqu'entre plusieurs Lettres de l'écriture de la Reine , il en trouva une qui lui parut la plus emportée & la plus amoureuse du monde (a). C'étoit celle que le Marquis de Posa avoit portée à Alcala , & que Dom Carlos n'avoit jamais voulu rendre. Comme la Reine l'avoit écrite dans le premier transport de sa douleur pour l'accident mortel de ce Prince , elle n'avoit pas cru que tout ce qu'elle pouvoit mander à un homme , dont la vie étoit désespérée , tirât à aucune conséquence , & pût produire d'autre effet , que de le faire mourir plus content. Ainsi , elle

(a) Mathieu , Histoire de France. | gne. Duplex , Histoire de France.
M. de Thou , Mayerne , Hist. d'Espa. | &c.
Tome I.

s'étoit abandonnée à toute sa tendresse en l'écrivant ; & elle y avoit exprimé les plus chers & les plus secrets sentimens de son cœur , avec toute la violence qu'une occasion si funeste pouvoit inspirer. C'étoit toutefois sans aucun emportement qui pût intéresser son honneur , ou seulement offenser son devoir ; mais le Roi en tira des conséquences bien différentes. La fureur , qu'il en conçut , fut d'abord accompagnée d'une douleur si vive , qu'elle lui auroit peut-être ôté la vie , si le desir de se venger , si naturel dans ces occasions , ne la lui avoit conservée. Mais faisant aussi-tôt réflexion , qu'il étoit Maître de ceux qui l'avoient offensé si cruellement : cette agréable pensée fit succéder une joie barbare à la rage qu'il avoit dans l'ame , & elle changea son cuisant désespoir en une tranquillité pleine d'horreur.

Ce même jour , Montigni fut arrêté pour laisser quelque tems après sa tête sur un échaffaud ; & le Marquis de Bergh , en faveur de Rui-Gomez son ancien ami , eut permission de s'empoisonner. La liaison de ces deux Seigneurs avec Dom Carlos étoit connue de tout le monde. Ils étoient , aussi-bien que lui ennemis déclarés du Cardinal Spinosa , Inquisiteur Général ; & c'étoit assez de cette inimitié en Espagne , pour être suspect sur la Religion. Ils accusoient ce Prélat d'être l'Auteur de tous les conseils violens , que le Roi avoit pris contre leur Patrie. Le Cardinal les accusoit eux-mêmes , d'avoir fait venir de France plusieurs Ballots de Catéchismes de Calvin , à la faveur d'un Passeport de Dom Carlos. On n'avoit pas encore oublié les emportemens de ce Prince contre les Inquisiteurs , sur le Testament de Charles-Quint. Toutes ces choses dispoisoient extrêmement l'esprit des Peuples à croire l'innocent Prince engagé dans les nouvelles opinions , dont il n'avoit jamais ouï-parler. Le Roi voyoit bien , qu'il n'y avoit que la Religion qui pût faire souffrir une action aussi étrange , que celle qu'il avoit faite. Il ne douta pas qu'avec ces favorables dispositions , & les preuves qu'il avoit des intelligences de son fils , il ne pût , s'il vouloit ,

le sacrifier impunément à sa vengeance. Dans cette confiance , il mit entre les mains du Cardinal Spinosa tous les originaux qu'il avoit trouvés chez Dom Carlos , excepté les Lettres de la Reine ; il établit les Inquisiteurs Juges souverains entre son fils & lui ; & il protesta d'en passer par leurs avis. Il sçavoit que la colere de ces sortes de gens ne meurt pas , & qu'il trouveroit leur ressentiment contre le Prince , aussi violent , après plusieurs années d'intervalle depuis leur démêlé , que s'il n'y eût eu que huit jours.

Quoique le Roi eût fait des défenses rigoureuses d'écrire dans les Pays étrangers l'emprisonnement de Dom Carlos (a) , la nouvelle en fut bientôt répandue. La plupart des Princes de la Chrétienté demandèrent sa grace. L'Impératrice , sur-tout , en écrivit au Roi son Frere , avec toutes les instances imaginables. Il y avoit long-tems que sa Fille aînée étoit promise au Prince d'Espagne. Le Roi qui craignoit tout ce qui pouvoit donner plus de liberté & de crédit à son fils , avoit toujours différé l'accomplissement de ce mariage. Entr'autres prétextes de ce retardement , il fit courir un bruit , que depuis la chute de Dom Carlos à Alcalá , les Médecins ne croyoient pas qu'il pût jamais avoir d'enfans. Ce bruit passa pour un artifice , & l'Impératrice même n'y ajouta point de foi. Cependant , il étoit d'autant plus aisé au Roi de tirer cette Alliance en longueur , que Dom Carlos ne la pressoit pas autant qu'il auroit pu. Quelque avantageuse qu'elle fût pour ses desseins , il faisoit scrupule d'épouser une Princesse qu'il ne pouvoit aimer. L'Impératrice , qui ignoroit le secret de son cœur , ne trouvoit que ce seul parti digne de sa fille aînée. Comme elle ne croyoit pas la mort de la Reine d'Espagne si proche qu'elle étoit , elle ne prévoyoit pas , que cette aînée prendroit la place de cette malheureuse Reine , & que le Roi son frere , comme par une espèce de fatalité , dût épouser toutes les Princeses qui auroient été promises à Dom

(a) Cabrera , Histoire de Philippe II. Hist. de Dom Juan , &c.

Carlos. Le Roi, qui voyoit plus loin qu'elle, prit un soin particulier de la ménager dans cette occasion, & de se justifier dans son esprit (a).

Cependant, cette nouvelle jetta les Rebelles de Hollande & de Grenade dans un désespoir, qui produisit des effets bien sanglans. Il en auroit produit encore de plus cruels, si les Turcs eussent tenu parole. Mais Miquez ne jugea pas, que sans l'appui du Prince d'Espagne, il dût hazarder la Flotte Ottomane, dans des lieux si éloignés de tout secours pour elle, en cas de désavantage. Il se rendit aux oppositions que les autres Ministres de la Porte firent contre la continuation de cette entreprise; & elle fut changée en celle de Chypre, où il fit voir, par le service merveilleux qu'il y rendit (b), que son esprit n'étoit pas tout renfermé dans les murailles du Serrail, & que l'amour de la volupté ne rend pas toujours incapables des grandes choses ceux qui en sont possédés.

Cependant, les Inquisiteurs instruisoient avec une affection & une diligence incroyable le procès de l'infortuné Dom Carlos. Leurs anciennes animosités contre lui parurent si ouvertement, qu'il n'y avoit que l'intérêt seul de la Religion, qui y étoit mêlé, qui pût les faire supporter. Ils envoyèrent chercher dans les Archives de Barcelone le Procès Criminel que Dom Juan II. du nom, Roi d'Arragon, avoit fait faire autrefois au Prince de Viane, Dom Carlos, son fils aîné. On fit traduire ce Procès de Catalan en Castillan, pour servir tout ensemble de modèle, & d'autorité (c). L'affaire fut proposée à l'Inquisition, sous l'espèce du Dauphin Louis XI. & du Roi Charles VII. son pere. Comme toutes les opinions furent semblables, on en peut juger par celle du célèbre Docteur Navarre, qui est insérée dans l'Histoire de Philippe II. (d). Il décide, qu'un Roi, qui découvre que l'Héritier présomptif de la Couronne veut sortir des

(a) Cabrera, Histoire de Philippe II.

(b) M. de Thou, Strada, &c.

(c) Cabrera, Histoire de Philippe II.

Histoire de Dom Juan.

(d) Cabrera.

Etats, doit le faire arrêter, si son évasion peut être un sujet de division dans le Royaume, & que les ennemis de l'Etat en puissent tirer quelque utilité considérable ; mais sur-tout, si ces ennemis sont des hérétiques, & qu'il y ait la moindre raison de craindre, ou de soupçonner, que le Prince ne les favorise. Le sacrifice, que le Roi faisoit des sentimens de la nature au repos de l'Etat, fut préféré par les Inquisiteurs à l'obéissance d'Abraham. Ils comparèrent tout d'une voix ce Prince au Pere Eternel, qui n'avoit pas même pardonné à son Fils unique, pour le Salut des hommes (a). La Procédure ne pouvoit pas être longue, devant des Juges si bien disposés. Les seules Lettres de l'Amiral de Châtillon, du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, du Consistoire d'Anvers, & de Jean Miquez, suffisoient pour former la Sentence ; & Dom Carlos fut condamné à demeurer dans sa prison.

Le ressentiment qu'il en témoigna fit trembler tous ceux qui en avoient donné le conseil, ou qui l'avoient approuvé. Ils crurent, qu'ils n'échapperoient jamais à sa vengeance, s'il revenoit un jour en liberté ; & ils n'eurent point de repos, qu'ils n'eussent achevé de le perdre. Le Cardinal Spinosa remontra au Roi qu'il n'y avoit point de cage assez forte pour cet oiseau, & qu'il falloit bientôt s'en défaire, ou lui donner les champs. Le Peuple, près de qui c'est assez d'être malheureux pour être justifié, témoignoit tous les jours plus de passion pour l'élargissement du Prince. Le Roi, qui craignoit quelque sédition, n'osoit plus s'absenter de Madrid. Il jugea, après une mure délibération, qu'il n'y auroit jamais de sûreté pour ses Ministres, à mettre le Prince en liberté ; & qu'il ne pouvoit éviter tout ce qu'il avoit sujet d'en craindre, qu'en le faisant mourir. Durant quelque tems, il mêla, dans tout ce qu'il prenoit, un poison lent, qui devoit bientôt lui causer une langueur mortelle. On en répandit sur ses habits, sur son linge, & généralement sur tout ce qu'il

(a) Le Laboureur sur Castelnau, au Chap. de Dom Carlos.

pouvoit toucher. Mais soit que sa jeunesse, & sa bonne constitution, fussent plus fortes que le venin, ou que les personnes qui prenoient intérêt en sa vie l'obligeassent d'user de préservatifs, cette voie ne réussit pas (a). Il fallut s'expliquer plus clairement; & le malheureux Prince apprit, qu'il pouvoit choisir le genre de sa mort (b).

Il reçut cette étrange nouvelle avec l'indifférence d'un homme qui aimoit quelque chose plus que la vie, & qui craignoit la même destinée, pour la personne qu'il aimoit. Quoi que les Historiens d'Espagne aient dit des emportemens & des foiblesses de ce Prince, pour noircir sa mémoire & justifier son pere, il est certain, qu'il ne lui sortit qu'une seule chose de la bouche qui pût passer pour plainte. Ce fut que la Reine, ayant à force d'argent trouvé le moyen de lui faire commander de sa part, qu'il demandât à voir le Roi, comme un Garde lui vint dire que son pere venoit, *Dites mon Roi*, répondit-il, & non pas mon pere. La soumission, qu'il avoit pour les ordres de la Reine, le fit résoudre à se mettre à genoux devant le Roi, & à lui dire qu'il le prioit de considérer que c'étoit son sang qu'il alloit répandre (c). Le Roi lui répondit froidement, *que quand il avoit de mauvais sang, il donnoit son bras au Chirurgien pour le tirer*. Dom Carlos, au désespoir d'avoir fait une bassesse sans fruit, se leva brusquement à ces mots, & demanda à ses Gardes, si le Bain où il devoit mourir étoit prêt. Le Roi, soit pour repaître plus long-tems ses yeux de ce déplorable spectacle, ou peut-être qu'il en fût ébranlé, & qu'il cherchat à se rendre, lui demanda, s'il n'avoit que cela à lui dire? Le Prince, qui eût voulu racheter ce qu'il venoit de faire, au prix de mille autres vies, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager, ni pour lui, ni pour la Reine, ne put s'empêcher de répondre pour la dernière fois, avec toute sa fierté naturelle. *Si des personnes*, lui dit-il, pour

(a) Campana, Cabrera, Histoire de Philippe II. &c. MM. de Thou, & le Laboureur. Mayerne, Duplex, &c.

(b) Matthieu, Histoire de France.

(c) Mézerai, dans sa grande Histoire.

qui ma complaisance ne doit finir qu'avec mes jours , ne m'avoient pas obligé à vous voir , je n'aurois pas fait la lâcheté de vous demander grace , & je serois mort plus glorieusement que vous ne vivez. Le Roi se retira, après cette réponse , sans témoigner aucune émotion. Dom Carlos se mit au bain (a) ; & s'étant fait ouvrir les veines des bras , & des jambes , il commanda que tout le monde sortît. Puis, prenant dans sa main un portrait de la Reine en mignature, qu'il portoit toujours pendu au cou , & qui avoit été la première occasion de son amour , il demeura les yeux attachés sur cette fatale Peinture , jusqu'à ce que les frissons glacés du trépas le surprirent dans cette contemplation , & que son ame généreuse & élevée , étant déjà sortie à demi avec son sang & ses esprits , il perdit insensiblement la vue , & puis la vie.

On ne sçait point précisément le tems de cette mort. On sçait seulement, qu'elle arriva longtems avant qu'elle fût publiée. On imprima (b) une longue Relation de sa maladie , qu'on disoit être une dyssenterie maligne , causée par ses dérèglements.

La douleur des Peuples , & le désespoir des Domestiques du Prince , éclaterent si hautement , que les Historiens les plus passionnés (c) n'ont osé le dissimuler. Le Comte de Lerme , à qui le Roi avoit confié la conduite de Dom Carlos durant sa prison , avoit conçu une amitié si extraordinaire pour lui , qu'il parut inconsolable aux yeux de toute la Cour. Le Roi , pour qui ces regrets étoient autant de reproches , prit la voie qu'il jugea la plus sùre , pour les faire cesser. Il récompensa magnifiquement les Domestiques de Dom Carlos. Il donna une Commanderie de Calatrava au Comte de Lerme , & le fit Gentilhomme de la Chambre. On vit bien que ces libéralités n'étoient pas faites en reconnaissance de l'affection qu'on témoignoit pour Dom

(a) Duplex, Histoire de France.

(b) A Madrid en Espagnol , & depuis à Venise en Italie.

(c) Campana , Cabrera , Histoire de Philippe II. &c.

Carlos. Néanmoins, le Public ne diminua rien de son empressement, pour honorer la mémoire de ce Prince.

Comme on sçut que le Roi avoit dessein de lui faire des obseques avec une magnificence extraordinaire, la Ville de Madrid demanda, qu'il lui fût permis d'en faire la dépense, & qu'on lui en laissât tout le soin. Quoique le Roi prévît que ces funérailles seroient accompagnées d'Eloges, qui ne seroient guères honorables aux ennemis du mort, il n'osa refuser. Ses Historiens (a) le louent particulièrement de la tranquillité d'esprit qu'il fit paroître le jour de cette pompe, lorsque regardant d'une fenêtre de son Palais la disposition & la marche de la cérémonie, il décida sur le champ une difficulté qui survint pour le rang entre les différens Conseils d'Etat qui s'y trouverent. Les deux fils de l'Empereur, qui étoient alors à la Cour d'Espagne faisoient le deuil. Comme on approcha du Temple, le Cardinal Spinosa, qui les conduisoit immédiatement après le Corps, prit congé d'eux, & se retira sous prétexte d'un mal de tête qui lui prit. Mais comme il étoit connu pour le plus dangereux & le plus irréconciliable ennemi que Dom Carlos eût eu, on entendit plusieurs voix s'écrier autour de lui, qu'il ne pouvoit souffrir la présence du Prince, ni mort, ni vivant (b). La première chose qu'on découvrit, ce fut cet Eloge célèbre de l'Ecriture pour un mort, qui étoit en gros caractères d'or sur le portail par où on entra : *Il nous a été ravi, de peur que la malice du Siècle ne changeât son cœur, & que la flatterie ne séduisît son esprit*. Tout ce qu'une douleur ingénieuse peut inventer pour se soulager, étoit mis en œuvre, dans le superbe Mausolée, où le Prince fut mis en dépôt. Mais comme tous les ornemens se rapportoient à l'Inscription Latine qui servoit d'Epitaphe, il suffit d'en rapporter le sens, pour faire comprendre l'esprit

(a) Cabrera, Hist. de Philippe II.

(b) Cabrera, Histoire de Dom Juan.

& le dessein de toute la pompe : *A l'éternelle Mémoire de Charles, Prince des Espagnes, des deux Siciles, des Gaules Belgique & Cisalpine, Héritier du Nouveau Monde, incomparable en Grandeur d'ame, en Libéralité, & en Amour pour la Vérité* (a). C'est ainsi que le génie élevé, & les inclinations héroïques, de l'infortuné Dom Carlos, furent à la fin représentées sous leur propre nom de vertus, après avoir été si long-tems déguisées sous celui de vices par ses ennemis.

Pendant le tems que le Roi tint la mort de Dom Carlos secrète, il résolut d'en faire donner la nouvelle à la Reine; mais il craignit que cette triste nouvelle ne causât quelque mal à son enfantement : & il connut aussi bientôt après, qu'elle en étoit mieux informée qu'il ne vouloit. Comme elle ne pouvoit pas ignorer que Dom Carlos avoit été sacrifié à la jalousie de son Pere, elle ne se contraignit point pour cacher le ressentiment qu'elle en avoit (b). Sa juste colere jeta son mari dans de nouvelles inquiétudes. Il crut qu'il avoit tout à craindre de son courage, mais plus encore de la considération extraordinaire que la Cour de France avoit pour elle, & de l'étroite correspondance qu'elle entretenoit avec la Reine sa Mere.

Peu de mois après la mort de Dom Carlos la Duchesse d'Albe, qui avoit une des premières Charges de la Maison de la Reine, entra un matin dans sa Chambre avec une Médecine à la main. La Reine lui dit, qu'elle se portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas (c) : mais la Duchesse voulant l'y obliger, le Roi qui n'étoit pas éloigné, entra au bruit de la contestation. D'abord, il blâma la Duchesse de son opiniâtreté; mais cette femme lui ayant représenté, que les Medecins jugeoient ce remède nécessaire, pour faire accoucher la Reine heureusement, il se rendit à cette autorité. Il dit fort doucement à la Reine, que puisque ce Médicament étoit de si grande impor-

(a) Relation de la Morte y Essequias del Principe Dom Carlos.

(b) Le Laboureur sur Castelnau, au

Chap. de Dom Carlos; Mayerne, &c.

(c) Le Laboureur, Mayerne, MS. de Monsieur de Peiresc.

tance, il falloit nécessairement qu'elle le prît. *Puisque vous le voulez*, lui répondit-elle, *je le veux bien* (a). Il sortit aussi-tôt de la chambre, & revint quelque tems après, habillé en grand deuil (b), pour sçavoir comment elle se trouvoit. Mais soit qu'il y eût eu quelque méprise dans la composition du breuvage, soit que l'émotion extraordinaire où la Reine étoit, & la violence qu'elle se fit pour le prendre, lui donnassent une malignité qu'il n'avoit pas, elle expira le même jour, parmi de violentes douleurs, & après de grands vomissemens. Son enfant fut trouvé mort, & le crâne presque tout brulé (c). Elle étoit au commencement de sa vingt-quatrième année, de même que Dom Carlos, & dans la plus grande perfection de sa beauté.

La fortune fit une vengeance si exemplaire de ces deux Morts, qu'on ne doit pas en dérober la mémoire à la Postérité. La beauté de la Princesse d'Eboli changea bientôt la confiance que le Roi avoit en elle, en un amour violent. Rui-Gomez, son mari, aussi jaloux des confidences que le Roi faisoit à sa femme, que des faveurs qu'elle faisoit au Roi, fit dessein de se défaire d'elle; mais la Princesse l'ayant découvert, elle le prévint, & se défit de lui.

Depuis, elle tint toujours Dom Juan éloigné de la Cour, sous prétexte de divers Emplois; mais en effet, parce qu'il la vouloit traiter avec l'autorité, que leur long & familier commerce lui donnoit sur elle. Elle lui fit donner le Gouvernement de la Flandre, dans l'espérance qu'il y périroit, comme il auroit fait, si le courage & la fortune du Prince de Parme ne l'eussent sauvé. Dans cette conjoncture, elle apprit qu'il avoit découvert les mauvais offices qu'elle lui rendoit. La crainte qu'elle eut, qu'il ne la ruinât, en faisant sçavoir au Roi tout ce qui s'étoit passé entre eux, la fit résoudre à montrer des

(a) Mezerai, dans sa grande Histoire.

(b) Mayerne Turquet, Histoire d'Ef-

pagne; MS. de M. Peiresc, &c.

(c) Le Laboureur, Mayerne, &c.

Lettres du Prince d'Orange, qui étoient d'une conséquence extraordinaire. Elles portoient, que le mariage de Dom Juan avec la Reine d'Angleterre étoit conclu, & que les Rebelles de Hollande avoient donné parole de le reconnoître, dès que ce mariage seroit consommé, sans autre condition que la Liberté de Conscience. Ces Lettres furent données par Perez au Roi, qui reconnut d'abord l'écriture du Prince d'Orange. Comme il s'abandonnoit à sa frayeur en présence de la Princesse d'Eboli, elle prit ce tems pour lui dire la Réponse, que Dom Juan avoit faite autrefois à Dom Carlos, qui le traitoit de bâtard. Elle fit aussi souvenir le Roi du faste avec lequel ce même Dom Juan avoit reçu les acclamations de l'Armée de Grenade, où les Soldats, charmés de quelque belle action qu'il avoit faite, s'écrierent en sa présence : *C'est le véritable fils de l'Empereur*. Elle ajouta son obstination à se vouloir faire Roi de Tunis, & la perte de la Goulette, qu'il avoit laissé prendre en vengeance de ce que le Roi n'avoit pas favorisé son dessein. Ces diverses réflexions, jointes au danger pressant de ce prétendu mariage d'Angleterre, pénétrèrent si avant dans l'ame du Roi, que ne croyant pas avoir le moindre tems à perdre, il trouva moyen de faire envoyer à Dom Juan, par un voie qui n'étoit pas suspecte, des bottines parfumées, qui lui couvreroient la vie. Mais cela est incertain; car tous les Historiens s'accordent, qu'il est mort dans le camp près de Namur, de la maladie contagieuse. Quelque tems après, on découvrit que la Princesse d'Eboli avoit fait écrire exprès, par le Prince d'Orange, ces Lettres qu'on disoit avoir été interceptées, & qui avoient été si funestes à Dom Juan. Le Roi conçut une si grande horreur de cette méchanceté, qu'elle éteignit son amour. La Princesse, & Perez, furent confinés dans une prison, pour y finir leurs jours. Depuis, Perez s'étant échappé, il erra misérable dans toutes les Cours de l'Europe. Enfin, Philippe II. lui-même, après avoir vicilli parmi les douleurs de

Vuuuu ij

rant de désastres , fut frappé d'un ulcère , qui lui causa enfin la mort.

Ainsi furent expiées les morts à jamais déplorables d'un Prince magnanime, & de la plus belle & plus vertueuse Princeesse qui fut jamais. C'est ainsi que leurs ombres infortunées furent enfin pleinement apaisées par les funestes destinées de tous les complices de leur trépas.



CONJURATION
DES
ESPAGNOLS
CONTRE
LA RÉPUBLIQUE
DE VENISE,
EN L'ANNÉE M D C XVIII.

A V I S.

***I**L est parlé de cette Conjuración dans l'Histoire de Monsieur Nani, Livre troisième page 156. & au cinquième Tome du Mercure François, page 38 de l'Année 1618. Les principales Pièces, dont elle est tirée, comme la Relation du Marquis de Bedemar ; la grande Dépêche du Capitaine Jacques-Pierre au Duc d'Osborne, qui contient tout le Plan de l'entreprise ; la déposition de Jaffier, qui contient toute l'Histoire de ce Capitaine ; le Procès Criminel des Conjurés, & plusieurs autres, se trouvent parmi les Manuscrits de la Bibliothèque du Roi ; & le Squittinio della Libertà Veneta, parmi les Imprimés. Le reste est pris de plusieurs autres Mémoires manuscrits, ramassés de différens lieux.*



CONJURATION
DES
ESPAGNOLS
CONTRE
LA RÉPUBLIQUE
DE VENISE,
EN L'ANNÉE M D C XVIII

DE toutes les entreprises des hommes, il n'en est point de si grandes que les Conjurations. Le courage, la prudence, & la fidélité, qui sont également requises dans tous ceux qui y ont part, sont des qualités rares de leur nature; mais il est encore plus rare de les trouver toutes dans une même personne. Comme on se flatte souvent d'être aimé plus qu'on ne l'est, sur-tout quand on mérite de l'être, & qu'on a pris soin de se faire aimer, quelques Chefs de Conjuración se reposent entièrement sur l'affection que leurs Conjurés ont pour eux; mais il n'y a guères d'amitiés qui soient plus fortes que la crainte de la mort. Que si cette affection est violente, elle prévient le jugement dans les rencontres inopinées: elle n'est pas accompagnée de la discrétion nécessaire; & la plupart

des gens, qui veulent extrêmement quelque chose, témoignent trop de la vouloir. Si un Conjuré est si éclairé, qu'il n'y ait aucune indiscretion à craindre de sa part, il ne s'engage jamais si fortement d'affection, que les autres. Il connoît trop l'étendue & la vraisemblance du péril où il s'est exposé, & les divers partis qu'il peut prendre pour s'en dégager : il voit enfin, que les avantages qu'il peut tirer de l'entreprise sont incertains ; & que, s'il la veut découvrir à ceux contre qui elle est faite, sa récompense est assurée. D'ailleurs la plus grande partie de la capacité des hommes n'est fondée que sur leur expérience, & ils raisonnent rarement juste dans la première affaire qui leur passe par les mains. Les plus sages sont ceux, qui profitent des fautes qu'ils y commettent, & qui en tirent des lumières & des conséquences pour se gouverner mieux à l'avenir. Mais comme il n'y a aucune comparaison, soit pour le péril, soit pour la difficulté, entre une Conjuración, & quelque autre affaire que ce soit, quelque expérience qu'on ait en toute autre matière, on n'en sauroit tirer aucune lumière ni conséquence certaine, pour se bien conduire dans une Conjuración. Pour n'y faire point de faute considérable, il seroit nécessaire d'avoir déjà été d'une autre ; mais il est rare qu'un même homme soit de deux en sa vie. Si la première réussit, les avantages qu'il en retire le mettent d'ordinaire en état de n'avoir plus besoin de s'exposer au même hazard. Si elle ne réussit pas, il y périt ; ou s'il échape, il n'arrive guères, qu'il veuille courir le même risque une seconde fois. Il faut ajouter à ces inconvénients, que quelque haine qu'on ait pour les Tyrans, on s'aime toujours plus soi-même, qu'on ne hait les autres : Que ce n'est pas assez que des Conjurés soient fidèles, si chacun d'eux n'est persuadé que ses Compagnons le sont aussi : Qu'un Chef doit avoir égard à toutes les terreurs paniques, & aux plus ridicules imaginations, dont ils peuvent être susceptibles, de même qu'aux difficultés les plus solides qui se rencontrent dans son entreprise ;

prise; parce que les uns & les autres sont également capables de la ruiner : Qu'un mot dit pour un autre sujet , un geste fait sans dessein , peuvent faire croire qu'on est trahi , & précipiter l'exécution : Qu'une circonstance du tems ou du lieu , qui ne fera d'aucune importance , suffit quelquefois pour effrayer les esprits , par cette seule raison qu'elle n'aura pas été prévue : Que de la maniere que les hommes sont faits , il leur semble toujours qu'on devine leur secret , ils trouvent des sujets de croire qu'ils sont découverts dans tout ce qui se dit & qui se fait devant eux , & qui se sent coupable , prend tout pour lui. Si toutes ces difficultés sont presque insurmontables dans les Conspirations , qui n'ont pour but que la mort d'une seule personne , que sera-ce dans celles , qui en attaquent un grand nombre à la fois , qui tendent à l'usurpation d'une Ville ou d'un Etat entier , & qui par cette raison demandent beaucoup plus de tems pour les disposer , & plus de gens pour les exécuter ? Ces considérations m'ont toujours fait regarder ces sortes d'entreprises , comme les endroits de l'Histoire les plus moraux & les plus instructifs ; & c'est aussi ce qui m'oblige à faire part au Public de la Conjuración qu'un Ambassadeur d'Espagne à Venise fit contre cette République , il y a environ cinquante-six ans. Je ne sçais si mon jugement est séduit par l'amour du sujet que j'ai pris à traiter ; mais j'avoue ingénument , qu'il me semble qu'on ne vit jamais mieux ce que peut la prudence dans les affaires du monde , & ce qu'y peut le hazard , toute l'étendue de l'esprit humain , & ses bornes diverses , les plus grandes élévations & ses faiblesses les plus secrètes , les égards infinis qu'il faut avoir pour gouverner les hommes , la différence de la bonne subtilité avec la mauvaise , de l'habileté avec la finesse. Et si la malice n'est jamais plus haïssable , que lorsqu'elle abuse des choses les plus excellentes , on en concevra sans doute beaucoup d'horreur par cette Histoire , quand on y verra de très-grandes qualités employées pour une fin détestable. Ainsi jadis

Tome I.

X x x x

un sage Grec, voyant un criminel soutenir une fausseté au milieu des tourmens, avec une constance merveilleuse, ne put s'empêcher de s'écrier, *O, le malheureux, qui fait servir une si bonne chose à un usage si mauvais !*

Le différend de Paul V. & de la République de Venise, ayant été terminé par la France, en conservant au S. Siège l'honneur qui lui est dû, & aux Vénitiens la gloire qu'ils méritoient, il n'y avoit que les Espagnols qui eussent sujet de s'en plaindre. Comme ils s'étoient déclarés pour le Pape, & qu'ils lui avoient offert de soumettre les Vénitiens par les armes, ils furent irrités de ce qu'il avoit presque traité sans leur participation. Mais ayant pénétré le secret de l'accommodement, ils connurent qu'ils n'avoient pas sujet de se plaindre de lui ; & que le mépris, qu'on avoit témoigné pour eux dans cette affaire, venoit du côté de la République. C'étoit le Sénat, qui avoit voulu les exclure en quelque sorte de la Médiation. Il prétendit qu'ils ne pouvoient être Arbitres, après avoir montré tant de partialité. Quelque ressentiment qu'ils eussent de cette injure, ils ne le témoignèrent point pendant qu'Henri IV. vécut. Les obligations que ce Prince avoit aux Vénitiens étoient trop connues, & le soin qu'il avoit pris de leurs intérêts dans leur différend avec la Cour de Rome ne l'étoit pas moins. Mais sa mort ayant mis les Espagnols en liberté, il ne fallut plus qu'un prétexte.

Une Troupe de Pirates, nommés les Uscoques, s'étoient établis dans les Terres que la Maison d'Autriche possède sur la Mer Adriatique, & qui sont contigues aux Vénitiens. Ces Brigands, ayant fait un nombre infini de violences aux Sujets de la République, furent protégés par l'Archiduc Ferdinand de Grez, Souverain de ce Pays, & depuis Empereur. C'étoit un Prince fort religieux ; mais ses Ministres partageoient le butin avec les Uscoques : & comme ils étoient dévoués à la Cour

d'Espagne, ils se servirent de cette occasion pour la venger des Vénitiens. L'Empereur Mathias, touché des justes plaintes de la République accommoda cette brouillerie à Vienne, au mois de Février de l'année mil six cent douze ; mais cet accord fut si mal observé du côté de l'Archiduc, qu'il en fallut venir à une Guerre ouverte, où il ne remporta pas tous les avantages que les Espagnols s'étoient promis. Les Vénitiens réparèrent aisément par leur conduite les pertes qu'ils firent dans quelques petits combats. Comme ils n'avoient rien à craindre des Turcs, ils pouvoient soutenir cette Guerre mieux que l'Archiduc. Ce Prince étoit pressé par l'Empereur de faire la Paix ; parce que le Grand-Seigneur menaçoit la Hongrie ; & il avoit besoin d'épargner des sommes considérables, pour favoriser son élection au Royaume de Bohême, qui fut fait bientôt après. Les Espagnols auroient bien voulu lui donner les moyens de continuer la Guerre ; mais Charles-Emanuel, Duc de Savoie, à qui ils la faisoient en même tems, ne leur permettoit pas de séparer leurs forces : & comme ce Duc recevoit de la République des secours considérables en argent, ils ne purent jamais le détacher d'avec elle. Le Conseil d'Espagne étoit fort indigné de trouver les Vénitiens en tête par-tout. Le Génie doux & paisible du Roi Philippe III. & du Duc de Lerme son Favori, ne leur suggéroit aucune voie pour sortir de cet embarras ; mais un Ministre, qu'ils avoient en Italie, & qui n'étoit pas si modéré qu'eux, entreprit de les en tirer. C'étoit Dom Alphonse de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambassadeur ordinaire à Venise, l'un des plus puissans Génies & des plus dangereux Esprits, que l'Espagne ait jamais produits. On voit par les Ecrits qu'il a laissés, qu'il possédoit tout ce qu'il y a dans les Historiens anciens & modernes qui peut former un Homme extraordinaire. Il comparoit les choses qu'ils racontent avec celles qui se passaient de son tems. Il observoit exactement les différences & les ressemblances des Affaires, & combien ce qu'elles ont

XXXXX ij.

de différent, change ce qu'elles ont de semblable. Il portoit d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise, aussi-tôt qu'il en sçavoit le plan & les fondemens. S'il trouvoit par la fuite, qu'il n'eût pas deviné, il remontoit à la source de son erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude il avoit compris quelles sont les voies sûres, les véritables moyens, & les circonstances capitales, qui présagent un bon succès aux grands desseins, & qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation, & d'observation des choses du monde, l'avoit élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passaient presque dans le Conseil d'Espagne pour des Prophéties. A cette connoissance profonde de la nature des grandes Affaires étoient joints des talens singuliers pour les manier : Une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable : Un instinct merveilleux pour se connoître en hommes : Un air toujours gai & ouvert, où il paroissoit plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté : Une humeur libre & complaisante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer : Des manieres tendres, insinuates, & flatteuses, qui attiroient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir : Toutes les apparences d'une entière liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.

Les Ambassadeurs d'Espagne étoient alors en possession de gouverner les Cours où ils étoient envoyés, & le Marquis de Bedemar avoit été choisi pour Venise, dès l'année mil six cent sept, comme pour le plus difficile des Emplois étrangers, & dans lequel on ne peut s'aider des Femmes, de Moines, ni de Favoris. Le Conseil d'Espagne étoit si content de lui, que quelque besoin qu'on en eût ailleurs, on ne pouvoit même après six ans se résoudre à le rapeller. Ce long séjour lui donna le tems d'étudier les Principes de ce Gouvernement, d'en démêler les plus secrets ressorts, d'en découvrir le fort & le foible,

les avantages & les défauts. Comme il vit que l'Archiduc seroit obligé de faire la paix ; & qu'elle ne pouvoit être que honteuse pour eux , parce que le tort étoit de leur côté , il résolut d'entreprendre quelque chose pour la prévenir. Il considéra que , dans l'état où Venise se trouvoit , il n'étoit pas impossible de s'en rendre Maître avec les intelligences qu'il y avoit , & les forces qu'il pouvoit avoir. Les Armées l'avoient épuisée d'armes , & plus encore d'hommes capables de les porter. Comme la Flotte n'avoit jamais été si belle , jamais le Sénat ne s'étoit cru si redoutable & ne craignit moins. Cependant , cette Flotte invincible ne pouvoit presque s'éloigner de la Côte d'Istrie , qui étoit le Siège de la Guerre. L'Armée de Terre n'étoit pas plus proche , & il n'y avoit rien à Venise qui pût s'opposer à une descente de l'Armée Navale d'Espagne. Pour rendre cette descente plus sûre , le Marquis de Bedemar vouloit s'emparer des Postes principaux , comme la Place de Saint Marc , & l'Arsenal : & parce qu'il auroit été difficile de le faire pendant que la Ville seroit dans une tranquillité parfaite , il jugea à propos de faire mettre le feu en même tems dans tous les endroits qui en étoient le plus susceptibles , & qu'il seroit plus important de secourir. Il ne voulut pas en écrire d'abord en Espagne. Il sçavoit que les Princes n'aiment à s'expliquer sur ces sortes d'affaires , que lorsqu'elles sont si avancées , qu'il ne reste plus , pour les exécuter , que d'être assuré de leur avou , si on réussit. Il se contenta de marquer au Duc d'Ufede , principal Secrétaire d'Etat , que voyant la honte que la Maison d'Autriche recevoit dans la Guerre du Frioul , par l'insolente conduite des Vénitiens : & que toutes les voies d'accord , qui avoient été prises à Vienne & ailleurs , étoient ignominieuses ; il croyoit être dans l'état auquel la Nature & la Politique obligent un Sujet fidèle à recourir aux voies extraordinaires , pour préserver son Prince & son Pays d'une infamie autrement inévitable ; que ce soin le regardoit particulière-

ment, à cause de l'Emploi qu'il exerçoit, dans lequel ayant sans cesse devant les yeux les sources du mal auquel il falloit remédier, personne ne pouvoit juger mieux que lui quel devoit être ce remède; & qu'il tâcheroit de s'acquitter de ce devoir, d'une manière qui fût digne du zèle qu'il avoit pour la Grandeur de son Maître. Le Duc d'Usede, qui le connoissoit pour tout ce qu'il étoit, comprit d'abord que ce discours couvroit quelque projet également important & dangereux; mais comme les gens sages n'entrent point en connoissance de ces sortes de choses, qu'ils n'y soient forcés, il ne communiqua point sa pensée au premier Ministre & il répondit au Marquis de Bedemar en termes généraux, qu'il louoit son zèle, & qu'il se remettoit du reste à sa prudence accoutumée. Le Marquis, qui n'attendoit pas d'autre réponse, ne fut point surpris d'en recevoir une si froide: il ne songea plus qu'à disposer son dessein, en sorte qu'il pût s'assurer d'être avoué.

Il n'y eut jamais de Monarchie si absolue dans le Monde, que l'Empire avec lequel le Sénat de Venise gouverne cette République. On y fait une différence infinie jusques dans les moindres choses entre les Nobles, & ceux qui ne le sont pas. Il n'y a que ces Nobles, qui puissent commander dans tous les Pays qui en dépendent. Les plus grands Seigneurs, & les premiers Magistrats de ces Pays, vivent avec eux comme avec des Souverains, plutôt que comme avec des Gouverneurs; & si la République donne quelquefois les premières Charges de ses Armées à des Etrangers, c'est toujours à des conditions, qui les engagent à suivre nécessairement les sentimens du Généralissime Vénitien, & qui ne leur laissent en effet que le soin de l'exécution. Comme il n'y a point de prétexte si plausible que la Guerre pour charger le Peuple, celle des Uscoques donnoit aux Nobles qui en avoient la conduite une belle occasion de s'enrichir. Elle étoit d'une dépense excessive. Outre l'argent qui alloit en Piémont, il fallut dans la suite entretenir presque

une troisième Armée en Lombardie, contre le Gouverneur de Milan, qui menaçoit toujours de faire quelque diversion en faveur de l'Archiduc. La justice de la cause de la République rendoit les Commandans plus hardis à inventer de nouvelles vexations, & ne rendoit pas le Peuple plus patient à les souffrir. Elles monterent à un tel point, que le Marquis de Bedemar put raisonnablement s'assurer, que la Révolution qu'il méditoit, seroit d'abord aussi agréable aux petites gens, qu'elle seroit funeste aux Grands. Il y avoit même parmi ces Grands beaucoup de personnes, qui n'aimoient pas le Gouvernement. C'étoient les Partisans de la Cour de Rome. Les uns, qui faisoient le plus grand nombre, ambitieux & vindicatifs, étoient irrités de ce que la République avoit été gouvernée contre leurs conseils pendant leur querelle avec cette Cour. Ils étoient disposés à tout faire, & à tout souffrir, pour ôter l'autorité des mains de ceux qui l'avoient, & ils auroient regardé avec joie les malheurs de l'Etat comme les fruits d'une conduite qu'ils n'avoient pas approuvée. Quelques autres, simples & grossiers, vouloient être plus Catholiques que le Pape. Comme il avoit relâché de ses prétentions dans l'accommodement, ils s'imaginoient qu'il avoit été obligé de le faire par politique, & que, s'il y avoit lieu à quelque restriction mentale dans cette affaire, il étoit à craindre que l'excommunication ne subsistât comme auparavant dans l'intention de Sa Sainteté. De ce nombre, étoient quelques Sénateurs, aussi pauvres des biens de la fortune que de ceux de l'esprit, lesquels servirent beaucoup dans la suite aux desseins du Marquis de Bedemar, après qu'il leur eut persuadé, à force de leur faire du bien, que depuis cette affaire, on ne pouvoit plus être Vénitien en sûreté de conscience.

Quelque rigoureuses défenses qui soient faites aux Nobles d'avoir commerce avec les Etrangers, il avoit trouvé des moyens pour faire des liaisons étroites avec les plus mal-aisés

& les plus mécontents. S'ils avoient quelque proche Parente dans des Couvens, quelque Courtisane, ou quelque Ecclésiastique affidé, il achetoit la connoissance de ces personnes à quelque prix que ce fût; & il leur faisoit des présens, qui ne laissoient pas d'être de grande valeur, quoique ce ne fussent d'ordinaire que des curiosités des Pays étrangers. Ces libéralités faites sans nécessité firent penser à ceux qui les recevoient, qu'ils pouvoient s'en attirer de plus considérables. Dans cette vue, ils satisfirent pleinement sa curiosité sur toutes les choses dont il s'informa d'eux: ils prirent soin de s'informer eux-mêmes de celles qu'ils ne sçavoient pas assez bien pour répondre à ses demandes; & sa reconnoissance surpassant leur attente, ils n'eurent point de repos qu'ils n'eussent engagé leurs Patrons dans ce commerce. Il faut croire que la nécessité en fut cause, & que ces Nobles ne purent voir sans envie des personnes entièrement dépendantes d'eux, devenues plus riches qu'eux par des présens qui n'étoient faits qu'à leur considération. Mais quoi qu'il en soit, depuis ce tems, il n'y eut plus de délibération du Sénat, qui fût secrète pour l'Ambassadeur d'Espagne; il étoit averti de toutes les résolutions qui s'y prenoient; & les Généraux de l'Archiduc sçavoient celles qui regardoient la Guerre, avant que ceux de la République eussent l'ordre de les exécuter.

Avec ces intelligences, il falloit à l'Ambassadeur un nombre considérable de gens de Guerre, pour réussir dans son entreprise; mais comme il y avoit une puissante Armée Espagnole en Lombardie, il ne craignit pas de manquer d'hommes, pourvu qu'il eut un Gouverneur de Milan capable d'entrer dans ses desseins. Le Marquis d'Inojosa, qui l'étoit alors, avoit des liaisons trop étroites avec le Duc de Savoie, pour y entendre. Il venoit de signer le Traité d'Alt, dont la France & les Vénitiens avoient été Médiateurs entre ce Prince & lui. L'Ambassadeur, qui sçavoit que cette Négociation ne seroit pas approuvée en Espagne, y écrivit pour le faire rappeler; & sollicita en même tems Dom

Pedre

Pedre de Tolède, Marquis de Ville-Franche, son intime ami, de brigueur le Gouvernement de Milan. D. Pedre eut ordre de partir incessamment, pour aller prendre la place d'Inojosa, sur la fin de l'année mil six cent quinze; & il ne fut pas plûtôt arrivé à Milan, qu'il en donna avis à Venise par le Marquis de Lare. L'Ambassadeur communiqua son projet à ce Marquis, de la maniere qu'il jugea la plus propre pour le faire agréer, & il le chargea principalement de sçavoir si le nouveau Gouverneur pourroit lui donner quinze cens hommes de ses meilleures troupes quand il seroit tems. D. Pedre, charmé de la grandeur de l'entreprise, résolut de la seconder, autant qu'il pourroit le faire sans s'exposer à une ruine certaine, si elle manquoit. Il dépêcha une seconde fois le Marquis de Lare à Venise, pour en assurer l'Ambassadeur; mais en même tems, il le pria de considérer qu'il n'y avoit pas apparence d'envoyer les hommes qu'il demandoit, sans les choisir extrêmement; & que s'ils venoient à périr, il seroit inexcusable d'avoir exposé à un danger si considérable tout ce qu'il y avoit de plus braves Soldats dans son Armée; qu'il lui en donneroit pourtant le plus qu'il lui seroit possible, & qu'il les choisiroit si bien qu'il répondroit d'eux comme de lui-même.

Rien n'étoit plus important pour le dessein de l'Ambassadeur, que d'empêcher toute sorte d'accommodement. Dans cette vue, il obligea le Marquis de Lare à faire des propositions de paix fort déraisonnables au Sénat, de la part du Gouverneur de Milan. Le Sénat y répondit avec indignation, comme ils avoient prévu, & ne voulut point entrer en Négociation avec eux. D. Pedre n'oublia rien aussi de son côté, pour aigrir davantage les choses. Le Duc de Mantoue étoit peu disposé à accorder le pardon de ses Sujets rebelles, qu'il avoit promis par le Traité d'Ast: on l'encouragea à s'obstiner sur cet article, & à continuer les exécutions qu'il avoit commencées contre eux. On fit des Propositions au Duc de Savoie pour l'accomplissement de ce

Tome I.

Y y y y

Traité, qu'on sçavoit bien qu'il n'accepteroit pas ; & on s'excusa de désarmer après lui, comme on le devoit, sous prétexte de la guerre de Frioul, où l'Espagne ne pouvoit plus se dispenser avec honneur de prendre parti. L'armée Vénitienne avoit passé le Lizonzo, & assiégé Gradisque, capitale des Etats de l'Archiduc. Le Conseil d'Espagne, qui avoit paru neutre jusqu'alors, voyant qu'on vouloit dépouiller ce Prince, menaça de se déclarer. En ce tems prit fin la mésintelligence, qui étoit dans la Maison d'Autriche entre la branche d'Espagne & celle d'Allemagne, depuis le différend du fils & du frere de Charles-Quint pour la succession de l'Empire. L'intérêt, que les Espagnols prirent en cette giterre, fut la premiere marque de cette réconciliation. D. Pedresfit avancer le Mestre-de-Camp Gambalotta, auprès de Creme, avec des Troupes ; & il fit monter vingt-quatre piéces de batterie à Pavie, qui, à ce qu'il publioit, devoient bientôt accompagner un corps de huit mille hommes commandés par D. Sanche de Lune. D'autre côté, le Vice-Roi de Naples, qui croisoit la Méditerranée avec la flotte d'Espagne, menaçoit d'attaquer le Duc de Savoie par Ville-Franche. Il fermoit le chemin à tous les secours qui venoient par Mer à la République, & il se mettoit tous les jours en devoir d'entrer dans le golfe, pour tenir en échec la flotte de Venise.

Les Ministres Vénitiens, ayant déclamé dans toutes les Cours contre la violence de ce procédé, le Marquis de Bedemar entreprit de le justifier. Il crut même, qu'il étoit important pour son dessein de renverser les fondemens de la vénération que toute l'Europe avoit depuis tant de siècles pour cette République, comme pour le plus ancien & le plus libre de tous les Etats. Cette liberté avoit été nouvellement prouvée & relevée plus haut que jamais, à l'occasion du différend avec le Pape, par plusieurs Ecrits qui passoient encore pour invincibles, quoique le parti contraire n'eût pas manqué d'habiles gens qui y avoient répondu. L'Ambassadeur, s'étant mis à les examiner de nou-

veau, réfuta en peu de chapitres les nombreux volumes des Auteurs Vénitiens, sans faire l'honneur à un seul de le nommer. Et comme il n'y a point de question sur les matieres de cette nature, qu'un habile homme ne puisse rendre problématique, sous prétexte d'établir le droit des Empereurs sur Venise, il fit voir que l'indépendance de cette République n'étoit qu'une chimere, aussi bien que son empire sur la Mer. Comme il n'étoit pas nécessaire pour son but, qu'il fût connu pour Auteur de ce Libelle, il le fit publier si adroitement, qu'on n'a point sçu pendant sa vie qu'il y eût part. Il paroît étrange qu'on ne l'en soupçonnât pas; mais il est à croire que les Vénitiens ne le connoissoient pas encore bien. Ces manieres vives & emportées, qui étoient les seules qu'il faisoit paroître, ne leur permettoient pas de penser qu'un homme d'un caractère si impétueux pût être l'Auteur d'une Satyre d'Etat du plus grand raffinement de délicatesse. L'équité & la bonne foi sembloient y régner par-tout; & les déclamations contre les attentats des Vénitiens, qui y étoient mêlées, étoient exprimées dans les termes d'une modération apparente, qui suffisoit seule pour les rendre plausibles. Cet ouvrage, qui avoit pour titre *Squittinio della Liberta Veneta*, fit beaucoup de bruit. Dans l'ignorance où on étoit de l'Auteur, le soupçon tomba naturellement sur la Cour de Rome, à cause des Ecrits précédens. Les sçavans du Sénat crurent que tout le monde en sentoit la force comme eux: ils s'en effrayèrent plus qu'ils n'auroient fait de la perte d'une bataille; & Frà-Paolo eut ordre de l'examiner. Cet homme, qui s'étoit joué des autres Ecrivains du parti contraire, déclara, qu'il ne falloit point répondre à ce dernier, parce qu'on ne le pouvoit faire, qu'en éclaircissant des choses qu'il étoit plus à propos de laisser ensevelies dans les ténèbres de l'antiquité; que si pourtant le Sénat jugeoit qu'il fût de la dignité de la République de se ressentir de cet outrage, il se chargeoit de mettre la Cour de Rome en si grande peine de se défendre, qu'elle ne penseroit plus à attaquer. Cet avis,

Yyyy ij

qui fut suivi dans la première chaleur du ressentiment, donna la joie à Frà-Paolo de publier sa chère Histoire du Concile de Trente, qui n'aurait paru de sa vie sans cette occasion.

Cependant, la campagne de l'année mil six cent seize s'étant passée sans avantage considérable de part ni d'autre, le Duc de Savoie & les Vénitiens, qui ne vouloient pas exposer au hazard d'une seconde, la gloire qu'ils avoient acquise, donnerent pouvoir à Gritti, Ambassadeur de Venise à Madrid, de renouer la négociation. Les Espagnols, indignés de la résistance qu'ils avoient trouvée, firent des propositions si déraisonnables, qu'elles n'eurent point de suite. Gradisque demeura bloquée. On continua de se battre pendant l'hiver, & les armées se mirent en campagne au printemps avec une ardeur, qui promettoit de plus grands succès que ceux de l'année précédente. La Trêve de Hollande ayant rendu inutiles la plupart des troupes de cet Etat, & réduit les Aventuriers François & Allemands à chercher de l'emploi ailleurs, les Comtes de Nassau & de Lievestein amenèrent huit mille hommes Hollandois ou Walons au service de la République. Les Espagnols firent de grandes plaintes au Pape de ce que les Vénitiens exposoient l'Italie à l'infection de l'hérésie par le commerce de ces gens de guerre; mais l'Ambassadeur Vénitien lui fit comprendre, que c'étoit moins l'intérêt de la Religion qui faisoit parler les Espagnols, que la douleur de voir deux grandes Républiques unir leurs forces contre eux.

Le Marquis de Bedemar eût été bien embarrassé, si le Pape eût obligé les Vénitiens à licencier ces Hérétiques. Comme la plupart des gens de guerre n'ont que leur profit en vue, quand ils servent un Prince étranger, il espéroit d'engager les Chefs de ces troupes mercénaires dans son dessein, moyennant quelque somme, & sur l'espérance du pillage de Venise. Il jeta les yeux pour négocier cette affaire sur un nommé Nicolas de Renault, homme de sçavoir & de tête, & qui étoit réfugié à

Venise pour quelque sujet qu'on n'a jamais pu découvrir. Le Marquis de Bedemar l'avoit vu depuis longtems chez l'Ambassadeur de France, où il demouroit. Dans quelques conversations, que le hazard leur fit avoir ensemble, Renault le connut pour être aussi habile homme qu'on le croyoit; & le Marquis, qui étoit bien aise d'avoir à lui chez l'Ambassadeur de France un ami de ce caractère, avoit fait une liaison étroite avec Renault. Quoique cet homme fût extrêmement pauvre, il estimoit plus la vertu que les richesses; mais il aimoit plus la gloire que la vertu; & faute de voies innocentes pour parvenir à cette gloire, il n'en étoit point de si criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit appris dans les Ecrits des Anciens cette indifférence si rare pour la vie, & pour la mort, qui est le premier fondement de tous les desseins extraordinaires; & il regretoit toujours ces tems célèbres, où le mérite des Particuliers faisoit la destinée des Etats, & où tous ceux qui en avoient ne manquoient jamais de moyens ni d'occasions de le faire paroître. Le Marquis de Bedemar, qui l'avoit étudié à fond, & qui avoit besoin d'un homme à qui il pût confier entièrement la conduite de son entreprise, lui dit, en la lui déclarant, qu'il avoit compté sur lui, dès la première pensée qu'il en avoit eue. Renault se tint plus obligé de cette assurance, qu'il n'auroit fait de toutes les louanges imaginables. L'âge avancé où il étoit ne le détournait point de cet engagement. Moins il avoit à vivre, moins il avoit à risquer. Il ne crut pas pouvoir mieux employer quelques tristes années qui lui restoient à passer, qu'en les hazardant pour rendre son nom immortel. Le Marquis de Bedemar lui donna les Lettres de Change & de Créance nécessaires pour négocier avec les Chefs Hollandois. Il le chargea de ne point expliquer encore l'entreprise, & de laisser seulement entendre, que les choses étant aigries au point qu'elles l'étoient entre la République & la Maison d'Autriche, l'Ambassadeur d'Espagne qui étoit à Venise prévoyoit quelque conjoncture, qui pouvoit

exposer sa personne à la fureur du Peuple de cette Ville, & que, pour s'en garantir, il vouloit s'assurer d'un nombre considérable d'amis fidèles & résolus. Le prétexte étoit grossier ; mais le moindre voile est d'un grand secours dans ces sortes d'affaires : il importe peu qu'on connoisse qu'il y a du mystère, pourvu qu'on ne le pénétre point. Par ce moyen, il espéroit de déboucher l'élite de l'Armée de terre des Vénitiens ; & que le reste demeureroit si foible, qu'il seroit aisé à D. Pedre de la défaire en chemin, si on vouloit l'amener à Venise pour s'opposer aux Conjurés. Celle de Mer étoit bien plus à craindre. Elle étoit de tout tems en possession de vaincre, & bien plus aisée à ramener. La meilleure partie des Soldats étoient sujets naturels de la République. Il ne falloit pas douter qu'au premier éclat de la Conjuración, elle ne volât à Venise. Espérer que la flotte d'Espagne la déferoit, c'étoit un coup peu sûr ; & il n'eût pas été sage de remettre au hazard d'un combat le succès d'une entreprise, qui d'ailleurs étoit déjà si hazardeuse. Il falloit trouver quelque moyen de mettre cette flotte hors d'état de servir. L'Ambassadeur qui n'avoit pas tant d'expérience des choses de la Mer, que le Vice-Roi de Naples, qui commandoit l'Armée Navale d'Espagne, crut devoir le consulter sur ce sujet. Ce Vice-Roi, qui devoit être le principal Acteur de la Tragédie que l'Ambassadeur composoit, étoit ce Duc d'Osbonne, si fameux par ses galanteries, aussi entreprenant que D. Pedre, & que le Marquis de Bedemar. Cette ressemblance d'humeurs avoit établi une étroite intelligence entre ces trois Ministres. D. Pedre, & le Duc d'Osbonne, n'étoient pas de grands hommes de cabinet, & ce Duc étoit même quelquefois sujet à des bizarreries qui approchoient de l'extravagance ; mais la déférence, qu'ils avoient tous deux pour le Marquis de Bedemar, leur tenoit lieu de l'habileté qu'ils n'avoient pas.

Les profits que la Piraterie apporte à ceux qui l'exercent sous quelque Protection puissante, avoient attiré dans la Cour du

Vice-Roi de Naples tout ce qu'il y avoit de Corsaires renommés sur la Méditerranée. Ce Vice-Roi, qui étoit fécond en desseins extraordinaires, & plutôt prodigue qu'avare, ne les protégeoit pas tant pour la part qu'ils lui faisoient de leur butin, que pour avoir toujours auprès de lui un nombre considérable de gens prêts à tout faire. Non content de les recevoir, quand il en sçavoit quelqu'un d'un mérite au-dessus du commun, il le recherchoit, & lui faisoit de si grands avantages, qu'il l'attiroit infailliblement auprès de lui. Il en avoit usé de cette sorte pour un nommé le Capitaine Jacques Pierre, Normand de naissance, & si excellent dans ce métier, que tous les autres faisoient gloire de l'avoir appris de lui. L'esprit de cet homme ne tenoit rien de la barbarie de ce genre de vie. Ayant gagné de quoi subsister honnêtement, il résolut de le quitter, quoiqu'il fût encore dans la fleur de l'âge, & il choisit les Etats du Duc de Savoie pour sa retraite. Ce Prince, amoureux de tous les talens extraordinaires, & qui en sçavoit d'autant mieux le prix que la Nature l'en avoit partagé libéralement, connoissant de réputation ce Corsaire pour un des plus braves hommes du monde, lui permit de s'établir à Nice. Tout ce qu'il y avoit de gens de Mer, Soldats, Officiers, & Matelots, qui fréquentoient cette côte, faisoient régulièrement leur cour au Capitaine. Ses conseils étoient des Oracles pour eux : il étoit Arbitre souverain de leurs différends ; & ils ne pouvoient se lasser d'admirer un homme, qui avoit abandonné une profession dans laquelle il étoit si entendu, & la plus difficile de toutes à quitter. De ce nombre étoit un nommé Vincent Robert de Marseille, lequel ayant abordé en Sicile, où le Duc d'Osborne étoit alors Vice-Roi, y reçut un si bon traitement, qu'il prit parti à son service. Le Duc, ayant appris que ce Robert étoit camarade du Capitaine, se plaignit familièrement à lui de ce que son ami avoit préféré les Etats du Duc de Savoie à son gouvernement, pour choisir une retraite. Il accompagna cette plainte de témoignages

extraordinaires de l'estime qu'il faisoit du courage & de l'expérience du Capitaine en fait de Marine ; & il finit par des assurances de ne rien épargner de ce qui dépendoit de lui pour attirer dans sa Cour un homme d'un mérite si singulier. Robert se chargea avec joie de cette Négociation , & elle fut soutenue par de si grandes avances de la part du Vice-Roi , que le Capitaine fut contraint de se rendre , & de s'aller établir en Sicile avec sa femme & ses enfans. Comme il n'avoit point encore perdu la Mer de vue , il n'étoit pas bien guéri de la passion qu'il avoit eue pour elle. Le Vice-Roi avoit fait faire depuis peu de si beaux Gallions , & quelques Caravanes de Turc fort riches étoient en route avec des Escortes si foibles , que le Capitaine ne put résister à cette tentation. Il n'eut pas sujet de s'en repentir. Il fit un Butin incroyable ; & le Duc d'Osbonne , qui vécut dès-lors avec lui comme avec un frere , lui en laissa la meilleure partie , à condition , qu'il le suivroit à Naples , où les ordres du Roi appelloient ce Duc pour y commander ; & qu'il feroit un voyage en Provence , pour débaucher tout ce qu'il connoissoit de meilleurs hommes de Mer sur cette Côte. Le Capitaine en amena assez pour armer cinq grands Vaisseaux , qui appartenoient au Vice-Roi en propre , & sur lesquels il eut une autorité absolue. Avec cette petite flotte , il saccagea impunément toutes les Isles & les Côtes de Levant , & termina sa premiere Campagne par un grand Combat , dans lequel il prit ou coula à fond une grosse Escadre de Galeres Turques.

Ce fut en ce tems , que le Marquis de Bedemar communiqua son dessein au Duc d'Osbonne , assuré qu'il n'auroit pas de peine à l'y embarquer. Ce Duc , qui affectoit l'Empire de ces Mers , ne souhaitoit rien plus ardemment que de ruiner les seuls qui pussent le lui disputer , & qui n'étoient pas si aisés à battre que les Turcs. Il s'en ouvrit au Capitaine , & lui proposa les difficultés. Le Capitaine ne les crut pas insurmontables ; & après plusieurs jours de conférence secrette , il sortit de Naples à l'improviste , &

& dans un équipage , qui marquoit une précipitation & une frayeur extrême. Le Vice-Roi mit des hommes en campagne de tous côtés, excepté celui par où il étoit allé , avec ordre de le prendre mort ou vif. Sa femme & ses enfans furent emprisonnés , & détenus depuis ce jour dans un état très-cruel en apparence. Tous ses biens furent confisqués , & la colere du Duc éclata avec tant de fureur , que tout Naples en fut surpris , quoiqu'il y fût connu depuis long-tems pour aussi emporté qu'il l'étoit. Comme le Capitaine ne paroiffoit pas moins remuant que le Vice-Roi , on ajouta aisément foi à leur méfintelligence ; & l'on crut que cet homme avoit traité quelque chose contre l'Espagne , ou contre les intérêts du Duc & ses desseins particuliers. Cependant , il revint à son premier asyle. Le Duc de Savoie étoit en Guerre ouverte avec les Espagnols , & il étoit connu pour le plus généreux Prince du monde. Quoiqu'il eût témoigné quelque déplaisir , lorsque le Capitaine avoit quitté ses Etats pour aller en Sicile , le fourbe n'hésita pas à s'aller jeter à ses pieds. Il lui conta plusieurs faux desseins du Vice-Roi contre la République de Venise , horribles seulement à penser , mais qui n'avoient rien de commun avec le véritable , & dans lesquels n'ayant pas cru pouvoir s'engager avec honneur , il avoit voulu prendre quelques mesures pour se sauver de Naples avec ses biens & sa Famille ; mais qu'ayant sçu , que le Vice-Roi avoit découvert sa résolution , il avoit été contraint de s'enfuir en ce triste équipage , pour se dérober à sa fureur , & d'abandonner tout ce qu'il avoit de plus cher au monde à la discrétion du plus cruel de tous les hommes. Le Duc de Savoie fut touché de pitié à ce funeste récit , & le reçut à bras ouverts. Il dit au Corsaire , que ses intérêts étant liés étroitement avec ceux de la République , il se chargeoit de reconnoître le service qu'il rendroit à la cause commune , si les Vénitiens ne le reconnoissoient pas. Il ajouta , qu'il étoit important , que le Sénat fût instruit par sa propre bouche des desseins du Duc d'Oszone ; & après l'avoir

Tome I.

Z z z z z

exhorté à supporter sa disgrâce en homme de courage, l'avoir équipé de toutes choses, & lui avoir fait un présent magnifique; il lui fit prendre le chemin de Venise, avec des Lettres de Créance & de Recommandation. Les Vénitiens ne furent pas moins pitoyables que le Duc de Savoie. La fuite, les larmes, la pauvreté, le désespoir, la réputation du Capitaine, l'espérance qu'il attireroit à leur service ce grand nombre de gens de cœur qu'il avoit attirés au service du Duc d'Osbonne; mais sur-tout, les desseins qu'il racontoit de ce Duc, & qu'il avoit inventés aussi vraisemblables qu'il étoit nécessaire, toutes ces choses parlèrent si puissamment en sa faveur, qu'on lui donna d'abord un Vaisseau à commander. Ce n'est pas que Contarini, Ambassadeur à Rome, ne remontrât par ses Lettres, que cet homme venant d'auprès du Vice-Roi, il falloit toujours s'en défier; mais la crainte, qui avoit produit dans l'esprit des Vénitiens la crédulité qui la suit toujours, l'emporta sur ce prudent avis. Peu de tems après, la flotte étant sortie en Mer, le Capitaine, qui sçavoit de quelle importance il étoit qu'il se signalât, fit des prises si considérables sur les Uscoques dans quelques Commissions qu'il se fit donner de les poursuivre, qu'au retour de cette course on ajouta onze Navires à celui qu'il avoit déjà.

Il rendit compte de ces heureux succès au Duc d'Osbonne, & finit sa Dépêche par ces mots: *Si ces Pantalons croient toujours aussi légèrement qu'ils ont fait jusqu'ici, j'ose assurer votre Excellence, Monseigneur, que je ne perdrai pas mon tems en ce Pays. Il écrit en même tems à tous ses Camarades, qu'il avoit laissés à Naples, pour les attirer au service de la République. Il ne lui fut pas difficile de les débaucher. Depuis sa fuite, le Vice-Roi, feignant de les avoir pour suspects, les traitoit aussi mal qu'il les avoit bien traités auparavant. Il faisoit de grandes plaintes de la Protection que la République avoit accordée au Capitaine. Pour s'en venger, il retira près de lui les Uscoques que les Ar-*

mes Vénitiennes avoient chassés de leurs asyles. Sous sa Protection, ils recommencerent à faire des courses : il prirent un grand Vaisseau qui venoit de Corfou à Venise, & ils en vendirent publiquement le butin sous son étendard. Il viola la Franchise des Ports, fit des repréailles considérables pour des sujets légers, refusa d'obéir aux ordres qui lui vinrent d'Espagne de relâcher ce qu'il avoit saisi, & publia un Manifeste pour rendre raison de sa défobéissance. Il envoya une grande flotte croiser l'Adriatique, & fit entrer en triomphe dans Naples les prises qu'elle fit sur les Vénitiens. Enfin, il ruina leur Commerce, aux dépens des Napolitains même, qui y étoient intéressés, & les Fermiers des revenus du Royaume s'en étant voulu plaindre, il les menaça de les faire pendre. Comme il n'y avoit pas Guerre déclarée entre l'Espagne & la République, les Vénitiens ne pouvoient sortir de l'étonnement où une conduite si irrégulière les jettoit. Presque tous ne l'imputoient qu'à la seule extravagance du Duc d'Osborne ; mais les plus sages, qui sçavoient qu'il n'y a rien de si utile que ces sortes de fous, quand on les sçait mettre en œuvre, crurent que les Espagnols se servoient des caprices du Duc, pour faire toutes les démarches qu'ils ne vouloient, ni avouer, ni soutenir. Ses discours familiers n'étoient que de surprendre les Ports d'Istrie appartenans à la République, de saccager ses Isles, & même de faire, s'il se pouvoit, quelque descente à Venise. Il en étudioit le Plan avec ses Courtisans. Il faisoit faire des Cartes exactes des Environs, fabriquer des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens, propres à toute sorte de Canaux ; essayer combien chaque profondeur d'eau pouvoit soutenir de poids sur différentes largeurs : & il inventoit tous les jours de nouvelles machines, pour diminuer ce poids, & faciliter le mouvement. Le Résident Vénitien, qui étoit à Naples, en donnoit exactement avis, au grand désespoir du Marquis de Bedemar, qui commença à se repentir de s'être lié d'intérêt avec un homme si

Z z z z z ij

étourdi. Mais le succès calma ses craintes. Le Vice-Roi faisoit toutes ces choses si hautement, que les Vénitiens ne firent qu'en rire. Les plus sages mêmes ne purent croire qu'il y eût rien de solide caché sous des démonstrations si manifestes. Le Duc continua ses préparatifs tant qu'il voulut, sans qu'on en prît le moindre ombrage; & son indiscrétion qui devoit ruiner l'entreprise, l'avança plus que toute la circonspection du Marquis de Bedemar. Néanmoins, ce Marquis jugea qu'il falloit en hâter l'exécution, soit pour ne pas donner aux Vénitiens le loisir de faire des réflexions, soit à cause du danger où sa Personne étoit exposée tous les jours. La Flotte Vénitienne ayant une fois présenté la Bataille à celle d'Espagne qui la refusa, & faccagé les Côtes de la Pouille, la Canaille de Venise en conçut une joie si insolente, que l'Ambassadeur & toute sa Maison auroit été infailliblement massacrée, si on n'y eût envoyé des Gardes.

Il reçut ce même jour des nouvelles du Camp devant Gradisque, qui le consolèrent de cet accident. Renault lui mandoit, qu'il avoit trouvé les esprits si heureusement disposés, que sa Négociation avoit été conclue en peu de tems. L'Ambassadeur lui ordonna de passer à Milan, avant que de revenir, & D. Pedre le reçut avec toutes les caresses dont les Grands ont coutume d'aveugler les esprits de ceux qui se perdent pour leur service. Ils convinrent ensemble, qu'il falloit avoir quelque Ville dans l'Etat de Terre-Ferme des Vénitiens, dont on pût s'emparer en même tems que de Venise: que cette Ville brideroit les autres, serviroit comme de Place d'Armes à l'Armée Espagnole qui les attaqueroit, & de Barrière à celle de Venise, si elle se mettoit en devoir de les secourir. Renault passa par les principales, & s'arrêta quelque tems à Creme, pour y former une Faction, à la faveur d'un Lieutenant François, nommé Jean Berard, d'un Capitaine Italien, & d'un Lieutenant Provençal, que D. Pedre y avoit déjà gagné. Ces trois hommes offrirent

de cacher cinq cens Espagnols dans la Ville sans donner aucun soupçon au Commandant Vénitien , & de s'en emparer huit jours après. Par l'examen que Renault fit de la chose sur le lieu , il jugea qu'elle étoit presque infallible avec ce nombre de gens. Il ne falloit que couper la gorge à une misérable Garnison , qu'on avoit tirée des Milices du Pays , parce que toutes les Troupes réglées de la République étoient dans les Places du Frioul , ou dans les Armées.

Le Duc d'Ossonne avoit aussi fait convenir le Marquis de Bedemar , qu'il étoit nécessaire d'avoir quelque Place des Vénitiens sur le Golphe , pour donner la main aux Uscoques & à l'Archiduc , & pour servir de retraite à la Flotte d'Espagne , si par quelque accident elle étoit obligée de chercher un asyle dans cette Mer , quand elle y seroit engagée. Ils choisirent à cette fin Maran , Place forte dans une Île confinante à l'Istrie , & qui a un Port capable de recevoir une grande Flotte. Un Italien nommé Mazza , qui en étoit Sergent-Major depuis quarante ans , y avoit presque autant d'autorité que le Gouverneur. Moyennant une somme considérable , & l'assurance du Commandement , cet homme promit à un Emissaire du Duc d'Ossonne de tuer ce Gouverneur au premier ordre , & de se rendre ensuite maître de la Place pour la tenir au nom des Espagnols. Il lui étoit presque aussi aisé d'exécuter cette promesse , que de la faire. Le Gouverneur , qui étoit le Provéditeur Lorenzo Tiepolo , vivoit avec lui dans une grande familiarité ; & parce que la Charge de Provéditeur lui donnoit beaucoup d'occupation sur cette Frontière en tems de Guerre , il se reposoit entièrement sur le Sergent-Major de ce qui regardoit le dedans de la Place , comme sur le plus ancien & le plus capable Officier de la Garnison. Les affaires étant dans cet état , l'Ambassadeur crut devoir mettre la dernière main à son Ouvrage. Ce n'est pas qu'en attendant encore , il ne pût ajouter beaucoup de choses aux mesures qu'il avoit prises ; mais il sçavoit que la longueur

est mortelle aux desseins de cette nature. Il est impossible que tous les différens moyens qui peuvent contribuer au bon succès, se trouvent dans le même tems en état de servir : les premiers changent de face, pendant que les autres se préparent ; & quand on est une fois assez heureux pour en pouvoir joindre ensemble un nombre suffisant ; c'est une faute capitale, de laisser passer le point fatal d'une conjoncture si précieuse.

Il étoit d'une importance extrême pour l'honneur de la Couronne d'Espagne, que son Ambassadeur ne pût être convaincu d'avoir eu part à l'entreprise, si elle manquoit. Dans cette vue, il résolut de ne se découvrir à aucun autre des Conjurés, qu'à Renault & au Capitaine. Ces deux hommes même ne se connoissoient pas : ils ne venoient point chez lui, qu'il ne les mandât, & il avoit toujours observé de leur donner des tems différens, afin qu'ils ne pussent s'y rencontrer. S'ils avoient à être découverts, il seroit beaucoup plus avantageux pour lui, qu'ils n'eussent eu aucune liaison ensemble. Dans cette crainte, il auroit bien voulu continuer de les faire agir chacun de leur côté sans se connoître l'un l'autre, comme il avoit fait jusqu'alors ; mais après y avoir songé murement, il jugea que c'étoit une chose impossible : & désespérant en son ame du succès de son dessein, s'il n'établissoit entre eux une union parfaite, il résolut de franchir ce pas, quelque fâcheux qu'il le trouvât. Quoi que tous deux eussent du courage & de la conduite, Renault se piquoit principalement de disposer si bien les choses que l'exécution en fût aisée, & le succès infaillible. Le Capitaine, au contraire, qui n'étoit pas, à beaucoup près, si avancé en âge, se piquoit sur-tout d'être homme de grande exécution, & capable d'une résolution extraordinaire. Le Marquis lui exposa les diverses Négociations que Renault avoit faites, son sçavoir qui pouvoit fournir des expédiens pour toutes rencontres, son éloquence & son adresse à gagner de nouveaux Partisans, son talent pour écrire, si nécessaire dans une occasion où il falloit

être instruit continuellement de l'état des Flottes, des Provinces, & des Armées: Qu'il avoit pensé qu'un homme de cette sorte seroit d'un grand soulagement au Capitaine: Que c'étoit un Vieillard de grande expérience, qui ne manquoit ni de cœur, ni de fermeté; mais que son âge & sa profession d'homme de Cabinet plutôt que d'homme de guerre, le rendoient incapable de partager avec le Capitaine la gloire de l'exécution. Pour Renault, il lui dit seulement que le Capitaine étoit l'homme du Duc d'Osbonne, & que ce Duc devant avoir la meilleure part dans leur dessein, il n'y avoit pas apparence de rien cacher à son Confident: Qu'il le conjuroit de condescendre aux manieres du Corsaire, autant qu'il seroit besoin pour leur but, & de lui témoigner toute la déférence qui pouvoit gagner l'esprit d'un homme de main, fier & présompueux au dernier point. Le Marquis de Bedemar ayant travaillé de cette sorte pour disposer ces deux hommes à vivre bien ensemble, son étonnement fut extrême, la première fois qu'il les fit rencontrer chez lui, quand il les vit s'embrasser avec beaucoup de tendresse aussitôt qu'ils eurent jetté les yeux l'un sur l'autre. Il n'est point d'esprit si fort, qui ne fasse d'abord un jugement déraisonnable des choses qui le surprennent extrêmement. La première pensée de l'Ambassadeur fut qu'il étoit trahi. Comme il étoit prévenu que ces deux hommes ne se connoissoient point, il ne pouvoit comprendre pourquoi ils lui avoient caché qu'ils se conussent. Ce mystère fut bientôt éclairci. Il sçut qu'ils s'étoient vus chez une fameuse Grecque, femme d'un mérite extraordinaire pour une Courtisane. Il n'en falloit point d'autre preuve que cette Aventure, où elle avoit gardé si religieusement le Secret qu'ils l'avoient priée de faire de leur nom. Cette exactitude leur parut d'autant plus admirable, qu'elle n'ignoroit pas qu'ils avoient conçu beaucoup d'estime l'un pour l'autre. L'Ambassadeur, pleinement revenu de sa surprise, fut ravi de trouver toute faite une union qu'il souhaitoit si fort. Ils

avouerent dans la suite de la conversation , qu'ils avoient fait dessein chacun en leur particulier de s'engager l'un l'autre dans l'entreprise. Comme ils étoient tout pleins de leur projet dans les entretiens qu'ils avoient eus ensemble chez cette Grecque , ils étoient tombés quelquefois sur les matieres de cette nature , en parlant des affaires du tems , de l'Etat & de la Guerre. Ça-voit été sans se découvrir , & plus encore sans avoir dessein de le faire : cependant, ils reconnurent de bonne foi en présence de l'Ambassadeur , que la chaleur du raisonnement les avoit quelquefois portés un peu loin , & qu'ils avoient trop donné à connoître leurs sentimens. L'Ambassadeur les convia à profiter de cette réflexion , pour être plus circonspects à l'avenir , & à reconnoître par cette expérience , que pour tenir une grande affaire véritablement secrette, ce n'est pas assez de ne rien dire ni faire qui ait du rapport avec elle ; qu'il ne faut pas seulement se souvenir qu'on la sçait.

Ensuite Renault exposa , que depuis les bruits de Paix , qui s'étoient renouvelés sur la fin du mois de Juin , les Officiers Vénitiens avoient fort maltraité les Troupes étrangères ; & que n'étant plus retenues par l'autorité du Comte de Nassau , qui étoit mort environ ce même tems , elles avoient mal servi devant Gradisque : Que le Général de la République , craignant qu'elles ne fissent pis , les avoit séparées en divers postes les plus éloignés l'un de l'autre qu'il avoit pu choisir : Que cette précaution ayant rendu publique la défiance où on étoit de leur fidélité , elles s'étoient mutinées , & qu'ayant refusé avec insolence d'exécuter quelques ordres du Sénat , ce Général avoit cru qu'il étoit de son devoir de faire mourir les principaux séditieux : Qu'il avoit confiné les Chefs à Padoue , & distribué le reste en diverses Places de Lombardie , jusqu'à ce qu'on les pût payer , & que l'exécution des Traités permit de les licencier. Renault ajouta , que le Lieutenant du Comte de Nassau , qui étoit l'un des Principaux avec qui il avoit négocié , avoit été relégué

relégué à Bresse; qu'il y avoit fait une trame, à la faveur de laquelle il étoit prêt de mettre cette Ville entre les mains de D. Pedre; & qu'il étoit nécessaire de se résoudre avant toutes choses sur ce dessein particulier, parce que ce Lieutenant pressoit par ses Lettres pour avoir une réponse décisive. L'Ambassadeur répondit, qu'il ne falloit rien remuer de ce côté, qu'on ne fût Maître de Venise; qu'alors même, on n'auroit besoin que d'une seule Place en Lombardie; qu'on étoit assuré de Creme; & que cette nouvelle entreprise ne feroit que diviser leurs forces; qu'on entretint pourtant dans leur bonne disposition ceux qui étoient gagnés; mais qu'on différât toujours l'exécution sous divers prétextes; & que plutôt que de s'exposer à faire le moindre éclat, on abandonnât entièrement cette pensée. Renault reprit, qu'outre ce Lieutenant, il avoit négocié avec trois Gentilshommes François, nommés Durand, Sergent-Major du Régiment de Liévestein, de Brainville, & de Bribe; avec un Savoyard, nommé de Ternon, qui s'étoit trouvé autrefois à l'Escalade de Genève; un Hollandois, nommé Théodore; Robert Revellido, Ingénieur Italien, & deux autres Italiens, qui avoient eu autrefois de l'Emploi dans l'Arsenal, nommés Louis de Villamezzana, Capitaine de Chevaux-légers, & Guillaume Retrofi, Lieutenant du Capitaine Honorat dans Palme: Qu'il avoit jugé nécessaire de s'ouvrir entièrement à ces neuf personnes; mais que de la manière qu'il les avoit choisies, il répondoit sur sa tête de leur fidélité: Que pendant son séjour au Camp, ils avoient déjà gagné plus de deux cens Officiers: Que pour ces Officiers, il leur avoit seulement fait entendre, comme l'Ambassadeur l'avoit ordonné, qu'il s'agissoit d'aller à Venise délivrer son Excellence des mains de la populace de cette Ville, quand il en seroit tems: Que depuis son retour, ayant écrit qu'on lui fit sçavoir au juste le nombre d'hommes sur lequel il pouvoit faire fond, & qu'on n'avançât rien que de parfaitement sûr, on lui mandoit, qu'il pouvoit compter sur deux

Tome I.

A A a a a

mille hommes des Troupes de Liévestein pour le moins , & sur deux mille trois cens de celles de Nassau; & que tous les Officiers étoient prêts de se venir mettre entre ses mains pour assurance de cette parole : Que dès le commencement de cette Négociation, ils avoient flaté leurs Soldats de l'espérance de quelque Expédition , où on les conduiroit quand ils seroient congédiés par la République , & où ils se récompenseroient libéralement de la misère qu'ils avoient soufferte : Qu'il ne falloit pas appréhender que la singularité de l'entreprise les rebutât , quand il faudroit la déclarer : Qu'ils étoient aigris à un tel point contre le Sénat, à cause du traitement ignominieux qu'on leur avoit fait, que quand il n'y auroit que cette raison, il répondroit qu'il n'est rien dont ils ne soient capables pour se venger : Que néanmoins pour plus grande sûreté, on ne leur déclareroit le secret, si on ne vouloit, que lorsque les choses seroient si bien disposées & si avancées, qu'ils ne pourroient presque douter du succès : & que dans la résolution où on étoit de leur donner Venise au pillage, il n'y en auroit pas un qui hésitât de s'enrichir par une voie si sûre & si prompte, & de passer dans l'opulence le reste de ses jours.

Dès la première pensée que le Marquis de Bedemar avoit eue de son entreprise, il avoit résolu de ne s'y point engager, qu'il n'eût beaucoup plus de moyens qu'il n'en falloit pour la faire réussir : & que ces moyens ne fussent tellement indépendans & dégagés l'un de l'autre, que quand même il y en auroit quel-
qu'un qui viendroit à manquer, les autres n'en demeurassent pas moins en état de servir. Dans cette vue, il n'avoit pas laissé de prendre des mesures avec le Duc d'Osborne, pour avoir des Troupes, quoiqu'il comptât sûrement sur ce que D. Pedre lui avoit promis, & sur ce que Renault avoit traité avec les Chefs Hollandois. Il avoit négocié de chacun de ces trois côtés, avec les mêmes sûretés, que s'il n'avoit eu aucune assurance des deux autres, & que s'il en eût eu besoin pour trois Entre-

prises différentes. Il étoit tems de sçavoir précisément dans quel tems le Duc d'Osbonne pouvoit faire venir à Venise les gens qu'on lui demandoit. Mais parce que ce n'étoit pas un esprit assez sûr dans ses vues, pour se reposer aveuglément sur sa seule parole d'une chose si importante, & si difficile, il falloit lui envoyer quelqu'un qui fût capable de juger sur le lieu, s'il étoit en état de tenir ce qu'il promettrait. Le Capitaine ne pouvoit s'absenter de Venise sans être remarqué : Renault y étoit indispensablement nécessaire ; & ils jetterent les yeux pour faire ce Voyage sur de Bribe, l'un des Gentilshommes François avec qui Renault avoit négocié au Frioul. Mais ce Cavalier, ayant reçu une commission de la République pour lever des Soldats pendant qu'il se disposoit à partir, on trouva plus à propos qu'il fit la levée ; & un Franc-Comtois, nommé Laurent Nolor, Camarade du Capitaine, partit à sa place le premier jour de l'année mil six cent dix-huit.

Le Marquis de Bedemar crut qu'il étoit aussi tems de s'ouvrir avec le Conseil d'Espagne. Pour aller au-devant de tous les éclaircissemens qu'on pouvoit lui demander, il y envoya son Projet, le plus étendu & le mieux circonstancié qu'il le sçut faire. Et parce qu'il connoissoit la lenteur des délibérations de cette Cour, il protesta par une Dépêche particulière au Duc de Lerme, qu'il vouloit une réponse prompte & décisive : que le danger où il étoit lui donnoit droit de s'exprimer de cette manière absolue ; & que si on retenoit son Courier plus de huit jours, il interpréteroit ce retardement pour un ordre de tout abandonner. Il eut réponse dans le tems qu'il l'avoit demandée, mais elle ne fut pas tout-à-fait si décisive qu'il vouloit. On lui mandoit, que s'il y avoit du désavantage à différer, il passât outre ; mais, que s'il se pouvoit, on souhaitoit passionnément d'avoir auparavant une Description ample & fidelle de l'Etat de la République. L'Ambassadeur, qui étoit préparé sur cette matière, ne fut pas long-tems à dresser une relation si belle,

A A a a a ij

que les Espagnols l'ont appellée le Chef-d'œuvre de leur Politique. On n'y voit point pour quel dessein elle a été faite : cependant ceux qui le sçavent n'y trouvent pas un mot qui ne se rapporte à ce dessein. Elle commence par une plainte élégante de la difficulté de cet ouvrage, à cause du secret impénétrable du Gouvernement qu'il doit représenter. Il loue ensuite ce Gouvernement ; mais l'éloge qu'il en fait, tombe plutôt sur le premier âge de la République, que sur son état présent. De ces louanges, il entre dans un lieu commun également triste & éloquent de la déplorable condition des choses humaines, en ce que les plus excellentes sont les plus sujettes à corruption ; Qu'ainsi les plus sages Loix de cet Etat, par l'abus qu'on en a fait, ont été les premières causes de sa difformité présente : Que celle des Loix qui exclut entièrement le Peuple de la connoissance des affaires, a donné occasion à la tyrannie des Nobles ; & que celle qui soumet la Puissance Ecclésiastique à la censure du Souverain Magistrat, a servi de fondement à la licence du Peuple de Venise contre la Cour de Rome, depuis la querelle de la République avec cette Cour. Il exagere cette licence par les impiétés qu'on disoit que les Hollandois avoient commises dans le Frioul avec impunité. Il s'écric particulièrement sur ce qu'on avoit fait enterrer un grand Seigneur de leur Pays, nommé Renaud de Brederode, dans l'Eglise des Servites de Venise, quoiqu'il fût Calviniste : & il taxe gravement Frà-Paolo dans cet Article sans le nommer, parce que c'étoit lui qui avoit inspiré cette hardiesse au Sénat. Il admire comment les Peuples, n'étant plus retenus dans l'obéissance du Prince par la Religion violée en tant de manières à leurs yeux, peuvent souffrir les vexations effroyables qu'on leur fait. Il représente ces vexations en détail, & n'exagere rien en les faisant paroître insupportables : Il montre ensuite, que l'honneur & le sang du Peuple n'y sont pas moins à la discrétion des Grands, que ses biens ; & que le génie de la Nation étant porté, comme il est, à l'ava-

riée, à la vengeance, & à l'amour, ce n'est pas merveille, si ceux qui obéissent dans un Gouvernement de cette nature sont opprimés par ceux qui commandent. Enfin, il examine l'état du Sénat, des Provinces, & des Armées. Dans le Sénat, il remarque la division. Il ne feint point de dire, qu'il connoît beaucoup de Nobles mécontents. Il dépeint la désolation des Provinces par la guerre que les Uscoques ont faite dans les unes, & par l'épuisement où les autres se sont mis, pour les secourir. Qu'il n'y a pas trois Officiers payés dans chaque Garnison de Lombardie, & que la République n'y conserve son autorité, que faute de quelqu'un qui entreprenne de l'usurper. Quant aux Armées, il fait un récit fidèle des soulèvemens arrivés dans celle de Terre, & de la dispersion qu'on avoit faite des mutins, en si grand nombre, qu'on pouvoit regarder ce qui restoit comme un ramas sans choix de misérables Milices, qui n'avoient ni courage, ni expérience, ni discipline. Que pour celle de Mer, elle étoit devenue depuis quelque tems l'asyle de tout ce qu'il y avoit de plus infâmes Corsaires sur la Méditerranée; gens indignes du nom de Soldat, & du service desquels la République ne pouvoit faire état, que tant qu'ils ne seroient pas assez puissans pour tourner les propres armes contre elle. Après avoir décrit ces choses avec une beauté de langage & une force d'expression merveilleuse, il examine quel jugement on en doit tirer pour l'état avenir de cette République, sa fortune, & sa durée; & il fait voir, par les conséquences qui suivent des faits qu'il a établis, qu'elle est dans sa décrépitude, & que ses maladies sont de telle nature, qu'elle ne sçauroit faire de crise, ni corriger sa constitution présente, qu'en changeant entièrement de forme.

Sur cette relation, le Conseil d'Espagne mit le Marquis de Bedemar en liberté d'agir, sans lui donner aucun ordre. Mais Nolot, qui ne revenoit point, arrêtoit tout; & l'Ambassadeur ne pouvoit se consoler de la faute qu'il avoit faite, en s'expo-

fant dans une affaire de cette nature au caprice du Duc d'Osfonte, qu'il devoit connoître depuis long-tems. Le retardement étoit mortel dans la conjoncture des choses. Après que les Espagnols eurent pris Verfel, Gradisque se trouva extrêmement pressée par les Vénitiens, & le Conseil d'Espagne n'eut point d'autre moyen pour la sauver, que de renouveler les Propositions de Paix. Il fut dressé de concert un Ecrit à Madrid qui en contenoit les principaux Articles; mais les désordres continuels du Duc d'Osfonte obligèrent les Vénitiens à révoquer le pouvoir de leur Ambassadeur, pour transporter la Négociation en France, où la mort du Maréchal d'Ancre faisoit espérer plus de faveur. La Paix fut conclue à Paris le sixième Septembre; & le Gouverneur de Milan s'aboucha quelque tems après à Pavie, avec le Comte de Béthune, pour en régler l'exécution à l'égard du Duc de Savoye: mais en même tems ce Gouverneur continuoit d'inquiéter les Vénitiens, & prit même quelques petites Places sur eux en Lombardie. Ils s'en plainquirent par-tout, & se préparèrent à la guerre plus que jamais, jusqu'à ce que le Marquis de Bedemar fit des complimens de la Paix en plein Sénat, & promit l'exécution des choses accordées. Il ne le fit pas tant parce qu'il en avoit ordre d'Espagne, que parce qu'il vouloit effacer les mauvaises impressions que le Sénat avoit conçues de lui par les choses passées. Dans cette vue, il s'acquitta de ce devoir avec toutes les démonstrations imaginables de joie & d'amitié; & les Vénitiens, qui souhaitoient trop ce qu'il leur promit, se laissèrent éblouir par ses paroles, jusqu'à convenir avec lui d'une suspension d'armes. Cette suspension fut un coup de partie pour les Espagnols, & le chef-d'œuvre de leur Ambassadeur. Gradisque étoit pressée à un tel point, qu'elle ne pouvoit pas tenir encore quinze jours. Cependant, les hostilités ne devoient cesser qu'au bout de deux mois, parce qu'on avoit jugé ce tems nécessaire pour fournir de part & d'autre toutes les Ratifications, & pour disposer les choses à l'exécu-

tion des Traités. Il falloit empêcher que cette Place ne se rendre en attendant ce terme : la suspension la mettoit hors de danger ; & les Espagnols , n'ayant plus cette raison de presser l'exécution des Traités , demeuroient en pleine liberté de la tirer en longueur autant qu'il seroit nécessaire pour leurs desseins. En effet , le Duc d'Osbonne , forcé par les ordres de Madrid , & par les instances du Pape offrit bien quelque tems après de rendre les Bâtimens qu'il avoit pris ; mais pour les Marchandises , il ne sçavoit ce qu'elles étoient devenues. Cependant , on les vendoit dans Naples , même aux yeux du Résident de Venise , & il envoyoit de nouveau une puissante Flotte croiser l'Adriatique. Le Sénat , ayant voulu s'en plaindre au Marquis de Bedemar , ce Marquis s'en plaignit lui-même beaucoup plus fortement. Il déclara qu'il n'entendoit point répondre des actions du Duc d'Osbonne : Que le Roi leur Maître même n'en répondroit pas : Que parmi tant de faveurs & de bons traitemens qu'il avoit reçus à Venise pendant tout le tems de son Ambassade , le seul déplaisir qu'il eût eu , étoit d'avoir sçu qu'on imputoit à ses conseils la conduite de ce Vice-Roi : Qu'il n'y avoit jamais eu aucune part : Que pour peu qu'on connût le Duc d'Osbonne , on croiroit aisément , qu'il n'avoit autre Guide que son caprice , & que pour lui , on pouvoit juger de sa disposition , par le procédé paisible du Gouverneur de Milan dont il faisoit gloire d'être l'auteur. Il étoit vrai que ce Gouverneur observoit exactement la suspension ; mais il demeurait toujours armé : & afin qu'on le trouvât moins étrange , il jugea à propos de se brouiller de nouveau avec le Duc de Savoye. Sous prétexte que les Troupes congédiées par ce Prince s'étoient arrêtées dans le Pays de Vaux , en attendant l'entière exécution des Traités. D. Pedre refusa au Comte de Béthune de désarmer , comme il l'avoit promis à Pavie ; & il obligea le Duc de Mantoue à refuser aussi ce qui dépendoit de lui. Le Comte de Béthune protesta contre eux par un Ecrit public , en se retirant sur leur

refus ; & on répondit à cette Protestation de la maniere la plus plausible que le Marquis de Bedemar sçut inventer.

On jugera aisément par ces choses , qu'il étoit important de hâter l'exécution , puisqu'il étoit si difficile d'entretenir les affaires dans l'état où il falloit qu'elles fussent pour réussir. Cependant , le Duc d'Ossonne n'expédioit point Nolo ; & l'Ambassadeur , qui étoit au désespoir , ayant mandé à cet homme qu'il en découvrit le sujet à quelque prix que ce fût , on sçut enfin ce que c'étoit. Quelque tems après que le Capitaine fut reçu au service de la République , le Duc , qui vouloit être instruit par diverses voies de l'état de Venise , envoya après lui un Italien nommé Alexandre Spinosa , pour y épier toutes choses. Cet homme , qui n'étoit point connu y eut bientôt de l'emploi , comme tous les Aventuriers qui en venoient demander. Il croyoit bien que le Duc tramoit quelque entreprise importante ; mais il ne se défioit pas que le Corsaire fût le conducteur de cette trame : il se doutoit pourtant que ce Corsaire n'étoit pas avec le Duc aussi mal , que tout le monde le pensoit. Quand Spinosa étoit venu à Venise , il avoit offert au Vice-Roi de poignarder le Capitaine ; & le Vice-Roi avoit refusé cette proposition , sous prétexte du danger qu'il y auroit à l'exécuter. Spinosa , qui avoit de l'esprit , & qui le connoissoit , jugea que s'il n'y avoit pas quelque raison plus forte de ce refus , il n'hésiteroit pas à se venger , de peur de faire périr un homme. Le Duc le chargea pourtant d'observer les actions du Corsaire , soit pour empêcher Spinosa de soupçonner quelque chose de la vérité , ou seulement que ce Vice-Roi fût de ces gens qui ne se fient entièrement à personne ; & qu'il fût bien-aîsé de voir , si ce que Spinosa écriroit du Capitaine s'accorderoit avec ce que le Capitaine en écriroit lui-même. Pour s'acquitter mieux de sa commission , Spinosa s'accosta de quelques François , qu'il avoit connus à Naples , & qui fréquentoient fort le Capitaine à Venise. Ces gens , qui étoient des Conjurés , rendirent un
compte

compte exact au Capitaine des perquisitions que Spinosa faisoit de sa conduite , & ils découvrirent même que cet Espion essayoit de tramer quelque chose de son côté , & de gagner des gens de main au service du Duc d'Osbonne. Le Capitaine fut fort indigné que ce Duc n'eût pas une confiance entière en lui ; mais il n'en fut pas surpris : il considéra seulement , que si Spinosa continuoit à cabaler sans qu'ils s'entendissent ensemble , il affoiblirait leur parti en le divisant , & qu'il n'y avoit pas apparence de s'aller ouvrir à un homme qui avoit ordre de l'épier. Le Marquis de Bedemar , & Renault, jugerent aussi, qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour remédier à cet inconvénient ; & après avoir songé murement ensemble aux moyens de le faire , ils trouverent qu'il n'y avoit aucune sûreté pour eux , à moins que de perdre Spinosa. Il étoit homme à vendre chèrement sa vie , si on entreprenoit de l'assassiner : le métier qu'il faisoit , l'obligeoit à se tenir toujours sur ses gardes ; & le Capitaine fut enfin réduit à le déférer au Conseil des Dix comme un Espion du Duc d'Osbonne , après avoir tenté inutilement toutes les autres voies pour le faire périr. Les François , avec qui il avoit eu commerce , déposèrent si judicieusement , & circonstancièrent si bien les choses , qu'il fut pris & étranglé en secret le même jour. Tout ce qu'il put avancer contre le Corsaire ne fit aucune impression sur l'esprit des Juges , parce que c'étoit contre son Accusateur , & il ne put rien prouver de ce qu'il avançoit. Cette affaire augmenta beaucoup la confiance que l'on avoit à Venise pour le Capitaine ; mais elle ne laissa pas d'affliger extrêmement le Marquis de Bedemar , parce que c'étoit un avertissement considérable aux Vénitiens d'observer la conduite des Etrangers qui étoient à leur service. Le Duc d'Osbonne venoit d'apprendre la mort de Spinosa , quand Nolot arriva à Naples. Il n'hésita point à en deviner l'Auteur. Le déplaisir qu'il en eut lui fit trouver mauvais que le Marquis de Bedemar ne lui en mandat rien ; & les

divers soupçons que cet accident fit naître dans son esprit le mirent dans un état à ne sçavoir à quoi se résoudre. Cependant, les Troupes de Lièvestein s'étant mutinées de nouveau furent amenées au Lazaret, à deux milles de Venise, par ordre du Sénat, au commencement du mois de Février. Le Marquis de Bedemar, qui craignoit qu'elles ne s'accommodassent avec la République pour leur payement, & qu'ensuite elles ne fussent obligées de partir, fit en sorte, par le moyen des Chefs, qu'elles ne se contenterent pas de la somme qu'on leur offrit d'abord. Pour profiter du voisinage de ces Troupes si favorables au dessein des Conjurés, ils chargerent Nolot, par un Courier exprès, de représenter au Vice-Roi, que pendant tout ce mois ils auroient près de cinq mille hommes tout prêts à leur dévotion. Nolot n'oublia rien de son devoir; mais le Vice-Roi, qui n'avoit pas encore achevé de digérer sa colère, l'amusa si long-tems, qu'après six semaines d'attente, les Chefs craignant que leurs Soldats qui patissoient extrêmement ne traitassent sans eux, traitèrent eux-mêmes, du consentement des Conjurés, qui ne crurent pas pouvoir l'empêcher. Dix jours après, Nolot arrive de Naples avec la résolution du Duc d'Osbonne, telle qu'on la souhaitoit, mais adressée à Robert Brulard, l'un des Camarades du Capitaine. L'Ambassadeur, & ce Capitaine, qui songeoient tout de bon à sortir d'affaire, ne daignerent pas seulement prendre garde à l'affront que le Vice-Roi leur faisoit par cette adresse. Il mandoit qu'il étoit prêt d'envoyer, quand on voudroit, des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens, propres aux Ports & aux Canaux de Venise, & en nombre suffisant pour porter jusqu'à six mille hommes s'il les falloit. Nolot avoit vu les Troupes, & les Barques, prêtes à partir; & le Capitaine fit fonder les Ports, & les Canaux, par où il falloit qu'elles passassent pour venir débarquer à la Place de Saint Marc. Comme il avoit beaucoup de gens de mer à sa disposition à cause de sa

Charge, lesquels n'étant point suspects pouvoient aller & venir dans ces Ports & par ces Canaux tant qu'ils vouloient, il lui fut aisé d'en faire prendre toutes les dimensions avec exactitude. Il ne restoit plus qu'à empêcher le départ des Troupes de Liévestein. On n'y épargna point l'argent, & la rigueur de la saison servit de prétexte à leur retardement. La meilleure partie resta encore au Lazaret; & ce qui se trouva embarqué, à l'arrivée de Nolot, s'arrêta dans des lieux qui n'étoient guères plus éloignés.

Pour soulager Renault & le Capitaine dans les soins dont ils étoient chargés, & auxquels ils ne pouvoient suffire, ils crurent avoir besoin de dix-huit hommes pour le moins qui fussent gens d'esprit & de cœur, & à qui ils se pussent fier entièrement. Ils avoient composé ce nombre, des neuf avec qui Renault avoit négocié au Frioul, & des principaux de ceux que le Corsaire avoit fait venir de Naples après lui. C'étoient cinq Capitaines de Vaisseaux comme lui, Vincent Robert de Marseille, Laurent Nolot, & Robert Brulard. lesquels il a déjà été parlé: ces deux derniers Franco-Comtois, aussi bien qu'un autre Brulard nommé Laurent, avec un Provençal nommé Antoine Jaffier. Il y avoit encore deux freres, Lorrains, Charles & Jean Boleau, & un Italien Jean Rizzardo, tous trois excellens Pétardiers, & un François nommé l'Anglade, qui passoit pour le plus sçavant Ouvrier de feux d'artifice qui eût jamais été. La capacité de ce dernier étoit si connue, qu'il avoit obtenu d'abord de travailler de son métier dans l'Arsenal. Par ce moyen, les Pétardiers ses Camarades, y eurent l'entrée libre, aussi bien que les nommés Villa-Mezzana & Retrofi, qui étoient de ceux que Renault avoit gagnés & qui y avoient eu de l'emploi autrefois. Ces six personnes en tirèrent ensemble un Plan si exact, que ceux qui n'y avoient jamais été, pouvoient délibérer dessus aussi sûrement que ceux qui l'avoient fait. Ils furent beaucoup aidés dans ce

B B b b b b ij

travail par deux Officiers de l'Arſenal même, que le Capitaine y gagna. Ils lui parurent mécontens de leur Emploi, pourvus des qualités propres à ſon deſſein, capables d'y entrer ſ'ils y trouvoient leur intérêt, & de tenir fidèlement ce qu'ils auroient promis. Le ſuccès répondit au jugement qu'il en avoit fait. Il affaiſonna les louanges qu'il leur donnoit en toute occaſion avec un nombre ſi conſidérable de Piſtoles d'Eſpagne qu'il avoit à diſtribuer, qu'ils s'engagerent à faire aveuglément tout ce qu'il leur commanderoit. L'Anglade & eux logeoient dans l'Arſenal. Renault avoit pris avec lui, chez l'Ambaſſadeur de France, trois de ſes amis, Bribe, Brainville, & Laurent Brulard. Les trois Pétardiers demeuroient chez le Marquis de Bedemar, qui leur fournisſoit la poudre, les autres matériaux, & les inſtrumens néceſſaires pour travailler de leur métier; mais ſans avoir aucune communication avec eux. Ils avoient déjà fait plus de pétards & de feux d'artifice qu'il n'en falloit, & le Palais de l'Ambaſſadeur en étoit ſi plein, qu'il étoit impoſſible d'y loger autre qu'eux. Le Capitaine demeuroit dans ſa maiſon ordinaire, mais ſeul, afin de ne donner point de ſouſçon, en cas qu'il fût obſervé; & pour les autres, il les avoit logés chez la Courtiſane où lui & Renault s'étoient connus. L'eſtime & l'amitié qui avoit ſuccédé à l'amour qu'ils avoient eu pour cette femme, mais beaucoup plus la connoiſſance qu'ils avoient de ſon aventure, leur fit croire qu'ils ne pouvoient mieux choiſir. Elle étoit d'une Iſle Grecque de l'Archipel, & d'une condition auſſi noble qu'on puiſſe être dans un Pays de la Domination de Veniſe, ſans être Vénitien. Celui qui y commandoit pour la République, l'ayant débauchée ſous de grandes eſpérances, avoit depuis fait aſſaſſiner ſon pere, parce qu'il vouloit obliger ce Vénitien à tenir ce qu'il avoit promis. La fille étoit venue à Veniſe demander juſtice de ce meurtre, mais inutilement; & cette poursuite ayant conſumé le peu de bien qu'elle avoit, ſa beauté

répara sa misère, comme elle l'avoit causée. Il n'est point de ressentiment si violent, que celui d'une personne bien née, qu'on a réduite à faire un métier indigne d'elle. Elle apprit avec ravissement le Projet de ses deux amis, & elle risqua sans peine toutes choses pour le favoriser. Elle loua une des plus grandes maisons de Venise, & sous couleur de quelques accommodemens qu'elle y faisoit faire, elle n'y porta qu'une partie de ses meubles, pour avoir prétexte de garder encore celle qu'elle tenoit auparavant, & qui n'étoit pas éloignée. Ce fut dans ces deux maisons, que demeurèrent près de six mois onze des principaux Conjurés. Comme elle étoit visitée par tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens étrangers & Vénitiens, & que ce grand abord de monde pouvoit faire découvrir ceux qui logeoient chez elle, elle feignit d'être incommodée pour s'en délivrer. Ceux qui sçavent avec quelle honnêteté on traite les femmes de cette profession en Italie, n'auront pas de peine à comprendre, que sa maison devint par ce moyen une solitude impénétrable à ceux qui n'y avoient pas affaire. Les Conjurés n'en sortoient que la nuit : & afin qu'elle fût toute libre pour agir, les Assemblées se faisoient de jour. Dans ces Assemblées, Renault & le Capitaine propoient les choses dont ils étoient convenus avec le Marquis de Bedemar, pour en avoir l'avis de la Compagnie, & résoudre avec elle les moyens de les exécuter. Quand il falloit qu'ils allassent chez ce Marquis, ils s'y conduisoient avec la circonspection requise dans un Pays & dans un tems, où les maisons des Ambassadeurs étoient observées, comme si c'eussent été autant d'ennemis, & la sienne principalement. Ils avoient résolu ensemble depuis long-tems, qu'il falloit avoir mille Soldats dans Venise avant l'exécution ; mais parce qu'il étoit dangereux de les faire tous entrer armés, le Marquis de Bedemar s'étoit pourvu d'armes pour plus de cinq cens. Il lui avoit été aisé de le faire secrètement ; car on ne visite point les Gondoles des Ambassadeurs

de quelque lieu qu'elles viennent , & il ne falloit plus qu'une occasion pour faire entrer ces mille hommes dans Venise , fans qu'ils pussent être remarqués.

Le Doge Donato mourut , & l'on mit à sa place Antoine Priuli , qui étoit au Frioul , pour faire exécuter les Traités. Le Général de Mer eut ordre de l'aller querir avec l'Armée Navale. Le grand Chancelier , & les Secrétaires d'Etat , devoient aller fort loin au devant de lui , pour lui porter le bonnet Ducal. Douze des principaux Sénateurs les devoient suivre de près , comme Ambassadeurs de la République , chacun d'eux seul dans un Brigantin armé & paré magnifiquement , & avec un train superbe. Le Sénat même en corps devoit l'aller recevoir fort avant en Mer sur le Bucentaure , & le ramener dans la Ville avec tout ce cortège. Comme il n'arrive guères que ceux qu'on fait Doges se trouvent hors de Venise , cette pompe y attira un nombre infini de Curieux. Le Marquis de Bedemar , qui la prévint aussi-tôt qu'il fut assuré de l'élection de Priuli , dépêcha une seconde fois Nolot à Naples , avec ordre de faire partir en sa présence , & dans la plus grande diligence possible , les Brigantins du Duc d'Osbonne. Pour ôter tout sujet de retardement , le Capitaine fut chargé d'envoyer à ce Duc le Plan le plus exact qu'il se pouvoit de l'exécution , & surtout de lui rendre compte de ce qui s'étoit passé à Venise pendant le premier Voyage de Nolot. Le Corsaire renchérit sur cette précaution : il voulut ménager l'esprit du Vice-Roi de toutes les manieres ; & pour lui montrer qu'on ne croyoit avoir aucun sujet de se plaindre de lui , il finit sa dépêche par ces paroles : *J'accuse la négligence de Nolot du long séjour qu'il a fait à Naples ; car je ne doute point , que s'il avoit représenté les choses comme elles étoient , Votre Excellence ne l'eût expédié. Il faut nécessairement qu'il ait demandé de l'argent , ou quelque chose de semblable ; mais il avoit ordre exprès du contraire : & je m'offre encore à présent de tenir Venise six mois en mon pouvoir s'il est be-*

soin , en attendant la grande flotte de Votre Excellence , pourvu qu'Elle n'envoie les Brigantins aussi-tôt que Nolot sera arrivé , & les six mille hommes qu'Elle a offerts. Cette Lettre est du septième Avril, jour du départ de Nolot.

Cependant , Renault fit venir à Venise tous les Officiers des Troupes gagnées , pour prendre connoissance de la Ville , & remarquer les Postes , afin de ne pas s'égarer la nuit de l'exécution. Avant que de venir , ils choisirent mille hommes , sur toutes les Troupes Hollandoises , pour se tenir prêts à marcher au premier jour ; & afin que l'absence de ces mille hommes fût moins remarquable , ils observerent d'en prendre également dans tous les lieux de l'Etat de Terre-ferme , où il y en avoit de dispersés. Pour recevoir tout le monde , chacun de ces Officiers arrêta seul le plus grand nombre de logemens qu'il pouvoit sans donner de soupçon : on disoit aux hôtes , que c'étoit pour des Etrangers , qui venoient voir la Fête ; & quant aux Officiers mêmes , ils logeoient tous chez des Courtisanes , où , en bien payant , ils étoient en plus grande sûreté que nulle autre part.

Il ne restoit plus qu'à régler l'ordre de l'exécution ; & le Marquis de Bedemar , Renault , & le Capitaine , arrêterent de concert ce qui suit. *Aussi-tôt qu'il sera nuit , ceux des mille Soldats , qui seront venus sans armes , s'iront armer chez l'Ambassadeur. Cinq cens se rendront à la place de Saint Marc , auprès du Capitaine ; la meilleure partie des autres cinq cens ira joindre Renault , aux environs de l'Arsenal ; & le reste s'emparera de tout ce qu'on trouvera de Barques , Gondoles , & autres voitures semblables , au Pont de Rialte , avec lesquelles on ira querir en diligence environ mille autres Soldats des Troupes de Liévestein qui sont encore au Lazaret. Pendant ce Voyage , on se comportera le plus paisiblement qu'il sera possible , afin de n'être point obligé de se déclarer que ces Troupes ne soient arrivées. Si pourtant on y est obligé , & que quelque chose vienne à se découvrir , le Capitaine se retranchera dans la*

Place de Saint Marc , Renault s'emparera de l'Arsenal de la maniere qu'il sera représenté , ensuite on tirera deux coups de Canon pour servir de signal aux Brigantins du Duc d'Osbonne qui seront prêts à entrer dans Venise , & les Espagnols qu'ils apporteront , suppléeront au défaut des Walons qu'on sera allé querir. Si on n'est point obligé de se déclarer pendant ce Voyage quand ces Walons auront débarqué à la Place de Saint Marc , le Capitaine en prendra cinq cens avec les autres cinq cens hommes qu'il aura déjà , & le Sergent-Major Durand pour les commander. On commencera par mettre en bataille ces mille hommes dans la Place. Ensuite le Capitaine , avec deux cens qu'il prendra , se rendra Maître du Palais Ducal , & sur-tout de la sale des Armes , qui y est , pour en fournir à ceux des siens qui en auront besoin , & pour empêcher les ennemis de s'en servir. Cent autres , sous Bribé , se rendront Maîtres de la Secque ; & cent autres , sous Brainville , de la Procuratie , à la faveur de quelques hommes qu'on y aura introduits par adresse dans le Clocher pendant le jour. Ces cent derniers demeureront en Corps de Garde dans ce Clocher , tant que l'exécution durera , afin qu'on ne puisse point sonner de Tocsin. On occupera l'entrée de toutes les Rues qui aboutissent à la Place , avec d'autres Corps de Garde. On mettra à ces entrées de l'Artillerie tournée du côté de la Rue ; & en attendant qu'on en puisse avoir de l'Arsenal , on en prendra sur la Fusée du Conseil des Dix , qui est tout proche , & dont il ne sera pas difficile de se saisir. Dans tous ces lieux , dont on s'emparera , & où on mettra des Corps de Garde , on poignardera généralement tout ce qu'on trouvera ; & pendant ces différentes exécutions autour de la Place , le Sergent-Major demeurera toujours en bataille au milieu , avec le reste des Troupes. Toutes ces choses se feront avec le moins de rumeur qu'il sera possible. Ensuite , on commencera de se déclarer en pétardant la porte de l'Arsenal. A ce bruit , les huit Conjurés qui en ont tiré le plan , & qui seront dedans , mettront le feu aux quatre coins avec des feux d'artifices préparés pour cet effet chez l'Ambassadeur , aussi bien que les pétards , & ils poignarderont

deront les principaux Commandans. Il leur sera aisé de le faire dans la confusion que le feu & le bruit des pétards apportera , sur-tout ces Commandans ne se défiant point d'eux. Ils se joindront à Renault , quand il sera entré : ils acheveront ensemble de tout tuer , & les Soldats conduiront de l'Artillerie dans tous les lieux où il est à propos d'en mettre , comme à l'Arena de' Mari , au Fontego de' Tedeschi , aux Magazins de Sel , sur le Clocher de la Procuratie , sur le Pont de Rialte , & autres postes éminens , desquels on pourroit battre la Ville en ruine en cas de résistance. En même tems que Renault petardera l'Arsenal , le Capitaine forcera la Prison de Saint Marc , & armera les prisonniers. On tuera les principaux Sénateurs , & des gens apostés iront mettre le feu en plus de quarante endroits de la Ville les plus éloignés l'un de l'autre qu'il se pourra , afin que la confusion en soit plus grande. Cependant , les Espagnols du Duc d'Osbonne , ayant entendu le signal qu'on leur aura donné d'abord qu'on aura été Maître de l'Arsenal , viendront aussi débarquer à la place de Saint Marc , & se répandront aussi-tôt dans les principaux quartiers de la Ville , comme Saint George , le quartier des Juifs , & autres , sous la conduite des neuf autres principaux Conjurés. On ne crierà rien que Liberté : & après toutes ces choses exécutées , le pillage sera permis ; mais non pas sur les Etrangers : il sera défendu de leur rien prendre , sur peine de la vie ; & on ne sera plus main basse que sur ce qui résistera.

Nolot trouva les choses en si bon état en arrivant à Naples , que les six mille hommes furent mis en Mer le lendemain , sous le Commandement d'un Anglois nommé Haillot. Afin de donner moins de soupçon , le Duc d'Osbonne fit prendre un long détour à ses grands Vaisseaux , pour se rendre à leurs postes ; mais il envoya Haillot & les Brigantins par le plus court chemin. Au second jour de route , cette petite flotte rencontra des Corsaires de Barbarie qui l'attaquerent. Comme elle n'étoit préparée que pour servir de voiture aux hommes qu'elle portoit , & non pas pour rendre un grand combat , elle

Tom. I.

Cccccc

fur fort incommodée par l'artillerie des Barbares, dont les Brigantins étoient plus maniables & mieux armés. Mais quoi-que le trop de gens qui étoient entassés sur ceux de Naples ne leur laissât pas l'espace nécessaire pour se défendre avec ordre; néanmoins, comme c'étoient tous Espagnols choisis, ils traitèrent si rudement à coups d'épée ceux des ennemis qu'ils purent accrocher, que ces Corsaires se seroient peut-être repentis de les avoir arrêtés en chemin, si les uns & les autres n'eussent pas été dispersés par une furieuse tempête qui les sépara dans la plus grande chaleur du combat. La petite flotte en fut si endommagée, qu'elle ne put se remettre en mer de quelque tems; & le Marquis de Bedemar, voyant par cette nouvelle, qu'il ne pouvoit troubler la Fête qui se préparoit à Venise, y assista avec plus de magnificence que personne. Il protesta en plein Sénat, en faisant son compliment au nouveau Doge, que la joie particuliere qu'il témoignoit de son élévation venoit de ce qu'il espéroit, que Sa Sérénité conserveroit sur le Thrône les favorables dispositions qu'elle venoit de témoigner au Frioul pour l'accomplissement de la paix.

Au sortir de cette audience, il envoya querir Renault & le Capitaine. D'abord il leur demanda s'ils jugeoient à propos de tout abandonner? Ils répondirent, que non-seulement ils étoient d'avis contraire, mais que leurs Compagnons même n'avoient non plus paru ébranlés par la disgrâce de la flotte, que si elle étoit arrivée à bon port; & qu'ils étoient tout disposés à prendre les voies nécessaires, pour maintenir le parti dans l'état où il étoit, en attendant une occasion plus heureuse. L'Ambassadeur, qui ne leur avoit fait cette demande qu'en tremblant, les embrassa avec des larmes de joie après cette réponse. Il leur dit avec une gaieté & une véhémence qui auroit rassuré les plus foibles cœurs, & inspiré l'intrépidité & l'audace dans l'ame la plus épouvantée: Que les grands revers, qui dans les affaires communes doivent surprendre les esprits,

sont des accidens naturels aux entreprises extraordinaires ; qu'ils sont la seule épreuve de la force de l'ame ; qu'alors seulement on peut se croire capable d'achever un grand dessein , quand on l'a vu une fois renversé avec tranquillité & constance. Ensuite , il fut résolu de concert entre le Marquis & ses deux Confidens , qu'on remettrait l'exécution jusqu'à la Fête de l'Ascension , qui n'étoit pas éloignée , & qui est la plus grande solennité de Venise : Qu'en attendant , on entretiendrait les Troupes dans les lieux où elles étoient , en leur fournissant toutes les commodités qu'elles pouvoient souhaiter : Qu'on n'épargneroit point l'argent aux Chefs pour cet effet : Que des trois cens qu'on avoit fait venir à Venise , on retiendrait les principaux , comme pour servir de garans de la fidélité des autres , & qu'on renverroit les subalternes à leurs troupes , soit pour contenir les Soldats dans leur devoir , soit aussi pour décharger la Ville , où ce grand nombre d'Officiers pouvoit devenir suspect : Qu'on occuperoit le plus agréablement qu'il seroit possible ceux qu'on y retiendrait , afin qu'ils ne se lassassent point d'attendre , & qu'ils n'eussent pas seulement le loisir , s'il se pouvoit , de réfléchir sur l'état présent des choses : Que les vingt principaux Conjurés observeroient soigneusement leur conduite ; & que pour obliger la République à souffrir le retardement des Troupes de Liévestein , & à ne pas congédier celles de Nassau , le Gouverneur de Milan & le Vice-Roi de Naples n'exécuteroient point les Traités.

Tout ce que l'esprit humain peut imaginer de prétextes , pour se défendre contre la Raison , fut inventé par le Marquis de Bedemar , & mis en œuvre par D. Pedre , & par le Duc d'Os-sonne. Cependant , ils étoient forcés tous les jours de faire quelque pas vers la Paix , malgré qu'ils en eussent : le Conseil d'Espagne n'osoit rien hasarder sur l'espérance d'un succès aussi douteux que celui de la Conjuración ; & la France , qui vouloit soutenir le Traité de Paris , obligea les Vénitiens à consentir

Cccccc ij

que le Duc de Savoye licenciât les Troupes qui étoient arrêtées dans le Pays de Vaux , & qui servoient de prétexte aux retardemens de D. Pedre. Cette difficulté levée, le Marquis de Bedemar , croyant détourner ce Prince de rendre les Places qu'il avoit prises dans le Montferrat , fit courre le bruit , qu'aussitôt que le Duc de Mantoue y seroit rétabli , il s'accommoderoit de cet Etat avec les Espagnols. En même tems , D. Pedre fit une querelle sans raison à un Ministre de Savoye , qui étoit venu à Milan avec les Ambassadeurs de France , & lui fit commander d'en sortir. Le Duc , irrité de cette injure , les rappella près de lui , & cessa de vider les Places occupées ; mais les Ambassadeurs lui ayant fait comprendre qu'il donnoit dans le piège que D. Pedre lui tendoit , il rendit tout d'un coup tout ce qu'il avoit pris. L'étonnement de D. Pedre fut si grand à cette nouvelle , qu'il ne put s'empêcher de le témoigner en public par ses discours. Il fallut qu'il rendît aussi les Prisonniers , & les moindres Places ; mais pour Versel , qui étoit le point important , il fit des difficultés si étranges , qu'on menaça d'Espagne de le rappeler avant le tems ordinaire. D'abord , il dit , qu'il seroit honteux pour lui de rendre cette Place pendant que les Ambassadeurs de France étoient à Milan , comme pour l'y forcer par leur présence. Ils se retirèrent. Alors , il déclara qu'il prétendoit que le Duc de Savoye rendit auparavant certaines Terres , qui appartoient à des Ministres de Mantoue. Ces Terres furent rendues ; & cependant Versel ne se rendoit point. Enfin , la France , qui vouloit conclure le mariage de Madame Chrétienne , Sœur du Roi , avec le Prince de Piémont , s'étant expliquée d'une manière décisive sur le sujet de cette Place , D. Pedre commença de faire sortir les Munitions , & l'Artillerie qui y étoit , mais avec une lenteur incroyable. Le Marquis de Bedemar lui ayant mandé de se presser encore moins , il s'avisa d'exiger de nouvelles assurances du Duc de Savoye en faveur de celui de Mantoue ; mais les Ministres même de Mantoue , lassés

de tant de longueurs , déclarèrent par un Ecrit public , qu'ils ne demandoient point ces assurances.

Quelque chagrin que cette déclaration donnât au Marquis de Bedemar , la conduite du Duc d'Osbonne lui en donnoit beaucoup plus. Ce Duc , fatigué des plaintes que les Vénitiens lui faisoient faire de toutes parts , sur ce qu'il continuoit de troubler la Navigation du Golfe , ne sçachant plus que dire pour sa défense , s'avisa à la fin de répondre , qu'il en useroit de cette sorte tant que les Vénitiens entretiendroient à leur service les plus irréconciliables ennemis du Roi son Maître. On jugera aisément par les soins que l'Ambassadeur avoit pris pour retenir les Troupes Hollandoises dont le Duc d'Osbonne se plaignoit , quel fut son désespoir quand il sçut la réponse de ce Duc. Il ne douta point que le Sénat , qui vouloit la Paix à quelque prix que ce fût , ne les fit partir pour ôter toute excuse au Vice-Roi ; mais le succès trompa encore cette fois la prudence du Marquis de Bedemar. Quelque Demon favorable aux extravagances du Duc d'Osbonne fit prendre aux Vénitiens une résolution directement contraire à leur inclination & à leur intérêt. Il fut remontré au Sénat que la République avoit trop témoigné par son procédé qu'elle désiroit la Paix , que c'étoit ce qui rendoit les Ministres Espagnols si difficiles à l'exécuter ; que si on satisfaisoit le Vice-Roi sur sa plainte , il croiroit donner la Loi à Venise ; & que bien loin de licencier les Hollandois , il falloit même retenir les Troupes de Liévestein qui devoient partir au premier jour , jusqu'à l'entière exécution des Traités.

La joie , que cette résolution donna au Marquis de Bedemar , fut troublée par la découverte du complot de Creme. L'Alfier Provençal & le Capitaine Italien qu'on y avoit gagnés , s'étant querellés au jeu , se battirent : le Capitaine fut blessé à mort ; & pour décharger sa conscience , il déclara tout au Commandant Vénitien avant que d'expirer. L'Alfier , qui se défia de ce

qui arriveroit, aussitôt qu'il eut blessé son homme, se sauva avec ceux des Complices qu'il put avertir : les autres furent pris, & le Lieutenant François aussi, qui étoit le principal Chef de l'entreprise ; mais comme Renault ne s'étoit fait connoître à eux que pour un Agent de Milan, & qu'ils ne sçavoient ce qu'il étoit devenu depuis, toute cette affaire tomba sur D. Pedre seulement. Huit jours après, le Sergent-Major qui devoit livrer Maran, ayant retranché quelques gains à un Valet de Chambre du Provéditeur, & à un Pensionnaire de la République, pour en profiter, ces gens, outrés de cette perte, prirent le tems de son absence pour entrer chez lui, enfoncerent ses coffres, & enleverent son argent & ses papiers. Il s'y trouva des Lettres qui parloient de son dessein. Comme il ne connoissoit que l'homme du Duc d'Osbonne qui avoit négocié avec lui, il ne pouvoit accuser que ce Duc ; mais il prit un plus noble parti : il répondit toujours au milieu des tourmens, qu'il sçavoit bien qu'on ne le sauveroit pas, quoi qu'il découvrit, & qu'il aimoit mieux laisser ses Complices, s'il en avoit, en état de venger sa mort, que de les perdre avec lui sans aucun fruit. On rendit publiquement grâces à Dieu dans Venise de ces deux découvertes. L'entreprise devint pourtant beaucoup plus assurée qu'elle n'étoit auparavant. Le Sénat crut avoir enfin découvert la cause si cachée du procédé irrégulier des Espagnols ; & voyant ces deux affaires échouées, il s'imagina d'entrer dans un profond repos, & ne douta plus de l'accomplissement des Traités.

Cependant, le tems de l'exécution étoit arrivé. Depuis le Dimanche qui précède l'Ascension, jusqu'à la Pentecôte, il y a à Venise une des plus célèbres Foires du monde. Le grand abord de Négocians ne rendoit pas la Ville plus difficile à surprendre : & il donna moyen aux mille Soldats, qui s'y rendirent parmi les Marchands, d'y entrer & de s'y loger sans être remarqués. Il leur fut aisé de sortir des Villes Vénitiennes où ils étoient dis-

persés, parce que depuis quelque tems les plus pressés de se retirer en leur Pays se débandoient; & les Podestats n'y mettoient aucun ordre, à cause que c'étoient autant de gens que la République ne payeroit pas. De peur qu'on ne s'étonnât, qu'il s'en fût débandé un si grand nombre en si peu de tems, la plupart dirent en partant, qu'ils alloient à la Foire à Venise. Ils se déguisèrent en gens de toutes professions. On observa de loger ensemble ceux qui parloient des Langues différentes, afin qu'on les soupçonnât moins d'intelligence; & ils ne faisoient tous aucun semblant de se connoître. Les cinq cens Espagnols, destinés pour exécuter le Complot de Creme qui étoit découvert, furent envoyés en même tems par D. Pedre aux environs de Bresse, pour s'emparer de cette Ville au premier avis du succès de la Conjuración, & à la faveur de la faction que le Lieutenant du Comte de Nassau y avoit formée, & qui subsistoit encore. Celui, qui commandoit ces Espagnols, étoit chargé de les mener droit à Venise au premier ordre qu'il en recevroit de Renault.

Quant à la flotte Vénitienne, elle étoit retirée en Dalmatie, mais dans un état à pouvoir se mettre en Mer au premier commandement, à cause des continuels mouvemens du Duc d'Os-sonne. Le Capitaine envoya aux Officiers qui commandoient ses douze Navires en son absence, des feux d'artifice des plus violens, pour répandre secrètement dans tous les autres Vaisseaux de la flotte la veille de l'exécution. Comme personne ne se défioit de ces Officiers, il leur étoit aisé de le faire, sans être apperçus, ni même soupçonnés. Il leur manda de mesurer si bien les mèches, que tout prit feu, s'il se pouvoit, en même tems; que si quelque Vaisseau en échappoit, ils l'attaquassent, & s'en rendissent maîtres, ou qu'ils le coulassent à fond à coups de Canon; qu'ils s'en vinsent ensuite à Venise sans perdre un moment

de tems , & qu'ils se disposassent à exécuter toutes ces choses sur le champ ; mais qu'ils attendissent pourtant un nouvel ordre avant que de commencer. Le jour fut pris pour le Dimanche avant l'Ascension , qui étoit le premier de la Foire.

Le Duc d'Osbonne fit si bien escorter cette fois sa petite flotte , qu'elle arriva sans aucun accident à six milles de Venise. Elle étoit séparée en deux parties , qui marchaient un peu éloignées l'une de l'autre pour être moins remarquées. La plus grande étoit composée de Barques comme celles des Pêcheurs , afin de donner moins de soupçon ; & le reste consistoit en Brigantins semblables à ceux des Corsaires. Le Samedi matin on manda à Haillor , qu'il partît le lendemain de son Poste à l'heure nécessaire pour arriver à la vue de Venise entre jour & nuit ; qu'il arborât l'Etendard de S. Marc ; qu'il s'emparât de quelques petites Isles , devant lesquelles il falloit qu'il passât , qui n'étoient d'aucune défense , & d'où il pouvoit venir à Venise quelque avis de sa marche ; qu'ensuite il se présentât hardiment devant les deux Châteaux du Lido & de Malamoco , parce qu'on sçavoit qu'il n'y avoit point de Garnison dedans , & qu'il passeroit entre deux sans obstacle ; qu'il s'avancât jusqu'à une portée de Canon de Venise ; qu'il en donnât avis quand il y seroit , & que par le retour de la Barque qui auroit apporté cet avis , le Capitaine lui enverroit des Matelots pour lui servir de Guides , de peur qu'il n'échouât contre les Bancs , dont le Marais qui environne Venise est plein , où qu'il ne se brisât contre les rochers , qui rendent l'entrée des Ports impossibles à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Comme la journée du lendemain étoit nécessaire pour se disposer à l'exécution de la nuit , Renault & le Capitaine jugerent à propos de consulter dès la veille avec leurs Compagnons pour
la

La dernière fois, & le Capitaine laissa à Renault le soin de leur représenter l'état des choses & de leur donner les avis nécessaires. Quoi qu'on pût faire, ils ne purent être tous assemblés qu'il ne fût presque nuit. Il y avoit les trois François qui logeoient avec Renault, le Lieutenant du Comte de Nassau, les trois Pétardiers, l'Anglade, les deux Officiers de l'Arsenal, le Capitaine & le Lieutenant qui y avoient eu de l'emploi autrefois, Nolot, les deux Brulard, Jaffier, Robert, l'Hollandois Theodore, le Savoyard qui s'étoit trouvé à l'Escalade de Geneve, & l'Ingénieur Révellido. Ces vingt personnes s'étant enfermées chez la Grecque avec Renault & le Capitaine, dans le lieu le plus secret de la maison, après les précautions ordinaires dans ces rencontres, Renault prit la parole. Il commença par une narration simple & étendue de l'état présent des affaires, des forces de la République & des leurs, de la disposition de la Ville & de la flotte, des préparatifs de D. Pedre & du Duc d'Osbonne, des Armes & autres Provisions de guerre qui étoient chez l'Ambassadeur d'Espagne, des intelligences qu'il avoit dans le Sénat & parmi les Nobles, enfin de la connoissance exacte qu'on avoit pris de tout ce qu'il pouvoit être nécessaire de sçavoir. Après s'être attiré l'approbation de ses Auditeurs par le récit de ces choses, dont ils sçavoient la vérité comme lui, & qui étoient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens, *Voilà, mes Compagnons*, continua-t-il, *quels sont les moyens destinés pour vous conduire à la Gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisans, & assurés. Nous avons des voies infailibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une Ville qui n'en a pas deux cens à nous opposer; dont le pillage joindra avec nous tous les Etrangers que la curiosité, ou le Commerce, y a attirés, & dont le Peuple même nous aidera à dépouiller les Grands qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra surêté à le faire. Les meilleurs Vaisseaux de la flotte sont à nous,*

Tome I.

D d d d d

& les autres portent dès-à-présent avec eux ce qui les doit réduire en centres. L'Arſenal, la merveille de l'Europe, & la terreur de l'Asie, eſt preſque déjà dans notre pouvoir. Les neuf vaillans hommes qui ſont ici préſens, & qui ſont en état de ſ'en emparer depuis près de ſix mois, ont ſi bien pris leurs meſures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien haſarder en répondant ſur leur tête de ſ'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions, ni les Troupes du Lazaret, ni celles de Terre ferme, ni la petite flotte de Haillot, pour nous ſoutenir, ni les cinq cens hommes de D. Pedre, ni les vingt Navires Vénitiens de notre Camarade, ni les grands Vaiſſeaux du Duc d'Oſſonne, ni l'Armée Eſpagnele de Lombardie, nous ſerions aſſez forts avec les intelligences, & les mille Soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différens ſecours, que je viens de nommer, ſont diſpoſés de telle ſorte, que chacun d'eux pourroit manquer ſans porter le moindre préjudice aux autres. Ils peuvent bien ſ'entr'aider; mais ils ne ſçauroient ſ'entrenuire. Il eſt preſque impoſſible qu'ils ne réuſſiſſent pas tous, & un ſeul nous ſuffit. Que ſi après avoir pris toutes les précautions que la Prudence humaine peut ſuggérer, on peut juger du ſuccès que la Fortune nous deſtine, quelle marque peut-on avoir de ſa faveur, qui ne ſoit au-deſſous de celles que nous avons? Oui, mes Amis, elles tiennent manifeſtement du prodige. Il eſt inoui dans toutes les Hiſtoires, qu'une Entrepriſe de cette nature ait été découverte en partie ſans être entièrement ruinée: & la nôtre a eſſuyé cinq accidens, dont le moindre, ſelon toutes les apparences humaines, devoit la renverſer. Qui n'eût cru, que la perte de Spinofa, qui tramoit la même choſe que nous, ſeroit l'occaſion de la nôtre? Que le licenciement des Troupes de Liéveſtein, qui nous étoient toutes dévouées, divulgueroit ce que nous tenions caché? Que la diſperſion de la petite flotte romproit toutes nos meſures, & ſeroit une ſource féconde de nouveaux inconvéniens? Que la découverte de Creme, que celle de Maran, attireroit néceſſairement après elle la découverte de tout le Parti? Cependant, toutes ces choſes n'ont point eu de ſuite. On n'en a point ſuivi la trace, qui auroit mené juſqu'à nous. On n'a

point profité des lumieres qu'elles donnoient. Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le Sénat, nous en sommes fidèlement instruits, le Sénat est dans une sécurité parfaite. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encore, mes chers amis. Nous sommes plus puissans que nous n'étions avant ces désastres. Ils n'ont servi qu'à éprouver notre Constance. Nous vivons, & notre vie sera bientôt mortelle aux Tyrans de ces Lieux. Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel ! & n'avons-nous pas sujet de présumer, qu'il est l'ouvrage de quelque Puissance au-dessus des choses humaines ? Et en vérité, mes Compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la terre, qui soit digne de la protection du Ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas ? Nous détruisons le plus horrible de tous les Gouvernemens. Nous rendons le bien à tous les pauvres Sujets de cet Etat, à qui l'avarice des Nobles le raviroit éternellement sans nous. Nous sauvons l'honneur de toutes les femmes, qui naîtroient quelque jour sous leur Domination avec assez d'agrément pour leur plaire. Nous rapellons à la vie un nombre infini de malheureux, que leur cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentimens, pour les sujets les plus légers. En un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la Nature abhorre, & de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'Epée d'une main, & le Flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables. Et quand nous verrons ces Palais, où l'Impiété est sur le Trône, brulans d'un feu, plutôt feu du Ciel que le nôtre ; ces Tribunaux, souillés tant de fois des larmes & de la substance des innocens, consumés par les flammes dévorantes ; le Soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des méchans ; la Mort errante de toutes parts ; & tout ce que la nuit, & la licence Militaire, pourront produire de spectacles plus affreux ; souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes, que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvéniens, & qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui défolioient cette malheureuse

Dddddd. ij.

Terre , les défordres de la nuit prochaine font les seuls moyens d'y faire régner à jamais la Paix , l'Innocence , & la Liberté.

Ce Discours fut reçu de toute l'Assemblée avec la complaisance que les hommes ont d'ordinaire pour les sentimens qui sont conformes aux leurs. Toutefois Renault, qui avoit observé les visages, remarqua que Jaffier, l'un des meilleurs amis du Capitaine, avoit passé tout d'un coup d'une attention extrême dans une inquiétude qu'il s'efforçoit en vain de cacher, & qu'il lui restoit encore dans les yeux un air d'étonnement & de tristesse, qui marquoit une ame saisie d'horreur. Renault le dit au Capitaine, qui s'en moqua d'abord; mais ayant observé Jaffier quelque tems, il en demeura quasi d'accord. Renault, qui connoissoit parfaitement les rapports & les liaisons nécessaires qu'il y a entre les plus secrets mouvemens de l'ame, & les plus légères démonstrations extérieures qui échappent quand on est dans quelque agitation d'esprit, ayant examiné murement ce qui lui avoit paru à la mine & dans la contenance de Jaffier, crut devoir déclarer au Capitaine qu'il ne croyoit point que cet homme fût sûr. Le Capitaine, qui connoissoit Jaffier pour un des plus vaillans hommes du monde, accusa ce jugement de précipitation & d'excès; mais Renault, s'étant obstiné à justifier son soupçon, il en expliqua si nettement les raisons & les conséquences, que si le Capitaine ne les sentit pas aussi vivement que lui, il comprit du moins que Jaffier étoit un homme à observer. Il représenta pourtant à Renault, que quand même Jaffier seroit ébranlé, ce qu'il ne pouvoit se persuader, il ne lui restoit pas assez de tems jusqu'au lendemain au soir, pour délibérer de les trahir & de s'y résoudre; mais qu'en tout cas, dans les termes où étoient les choses, il n'étoit plus tems de prendre de nouvelles mesures, & que c'étoit un risque qu'il falloit courir de gré ou de force. Renault repartit, qu'il y avoit un moyen sûr de ne s'y pas exposer, & que ce moyen étoit de poignarder eux-mêmes Jaffier dès ce soir. Le Capitaine demeura quelque

tems muet à cette proposition ; mais enfin , il répondit , qu'il ne pouvoit se résoudre à tuer le meilleur de ses amis sur un soupçon : Que cette exécution pouvoit avoir diverses mauvaises suites : Qu'il craignoit d'effaroucher leurs Compagnons , de leur devenir odieux , & d'en être considérés comme si on vouloit affecter quelque empire sur eux , & qu'on se prétendit arbitres souverains de leur vie & de leur mort : Qu'il ne falloit pas espérer qu'ils comprissent la nécessité de perdre Jaffier , comme ils la comprenoient eux deux ; & que ne la comprenant pas , chaque Conjuré verroit avec regret sa vie exposée à la première imagination semblable qui leur viendroit : Que lorsque les esprits sont dans un grand mouvement , il faut peu de choses pour les faire détourner ; & que le moindre changement qu'ils fassent dans cet état , est toujours d'une extrême importance , parce qu'ils ne peuvent plus prendre que des résolutions extrêmes : Que si on vouloit cacher de quelle manière Jaffier seroit disparu , il étoit encore plus à craindre , qu'ils ne crussent qu'il étoit découvert & en fuite , ou prisonnier , ou traître ; & que , quelque prétexte qu'on inventât , son absence à la veille de l'exécution , y ayant autant de pain qu'il y en devoit avoir , ne pouvoit que les intimider & leur suggérer de tristes pensées.

Renault écoutoit attentivement ce discours du Capitaine , lorsqu'un de leurs gens entra où ils étoient avec un ordre du Sénat qu'on venoit de recevoir , pour faire embarquer le lendemain matin tous ceux qui avoient charge sur la Flotte. On apporta en même tems un billet de l'Ambassadeur qui découvroit la raison de ce commandement. Le Duc d'Osbonne n'avoit pu sortir si secrettement de Naples , pour aller joindre ses grands Vaisseaux , que les Espions de la République n'en eussent connoissance ; mais comme il avoit laissé un ordre qu'on ne fournît aucune voiture pour Venise jusqu'à un certain tems , & qu'on retint toutes les Lettres qui y seroient adressées , les Vénitiens n'avoient pu recevoir plutôt que ce jour l'avis de son dé-

part. L'Archiduc , nouvellement élu Roi de Bohême , lui avoit demandé du secours contre les Rebelles de ce Pays , qui commençoient à remuer ; & le Vice-Roi , s'étant vanté qu'il mèneroit ce secours par le Golphe jusqu'aux Ports de l'Archiduc en Istrie , les Vénitiens l'avoient fait prier par ce Prince même de prendre un autre chemin. Mais comme il ne se gouvernoit pas par les raisons qui gouvernent les autres hommes , quand ils le sûrent parti , ils ne doutèrent point que ce ne fût pour conduire lui-même ce secours par le chemin qu'il avoit résolu. Ils ne voulurent pas lui disputer le passage , comme ils pouvoient le faire , parce qu'ils ne cherchoient pas à rompre ; & ils prirent le parti d'envoyer leur Flotte aux Côtes d'Istrie , où il devoit mettre à terre ses Troupes , pour l'observer , & le préserver des diverses tentations qui lui pourroient prendre à la vue de leurs Places maritimes.

Les plus fermes résolutions des hommes ne viennent pour l'ordinaire que d'une forte imagination du danger qu'ils ont à courir. Par le moyen de cette imagination l'ame se familiarise à la fin avec les circonstances de ce danger , quelque affreuses qu'elles puissent être , à force de les considérer ; mais aussi , toute la fermeté de sa résolution est tellement attachée à ces circonstances , que s'il y en a quelqu'une qui vienne à changer sur le point de l'exécution , il est fort dangereux que la résolution ne change aussi. C'est ce que Renault & le Capitaine craignirent qui n'arrivât à leurs Compagnons , à l'occasion de cet Embarquement imprévu de la Flotte de Venise qu'ils venoient d'apprendre ; & cette nouvelle leur donna un sensible chagrin , parce qu'ils jugerent d'abord , qu'elle les obligeroit , malgré qu'ils en eussent , à changer quelque chose dans la maniere dont ils avoient disposé d'abord l'exécution de leur entreprise. Cette exécution ne pouvoit pas se faire sur le champ , parce que la nuit étoit déjà trop avancée : il auroit été jour avant qu'on eût pu avertir la petite Flotte pour la faire approcher jusqu'à la

portée du Canon de Venise, où il falloit qu'elle fût pour commencer, & avant qu'on eût pu aller quérir les Troupes qui étoient au Lazaret. Quant au lendemain, les Vénitiens devant se mettre en Mer, si on faisoit aussi marcher Haillot, il rencontreroit infailliblement des gens qui se rendroient tout ce jour de Venise à la Flotte. La démarche qu'elle devoit faire étoit la plus favorable que les Conjurés pussent souhaiter, elle alloit tourner le dos à Haillot, & toutes choses considérées, on jugea à propos de lui donner le tems de s'éloigner. La difficulté fut à résoudre si le Capitaine, l'Anglade, les trois Pétardiens, & les autres Conjurés qui y avoient charge, obéiroient à l'ordre du Sénat. Ils paroissoient indispensablement nécessaires à Venise pour l'exécution, sur-tout le Capitaine. Cependant, c'étoit celui de tous ceux qui pouvoient moins se dispenser de partir. Le commandement important qu'il avoit dans la Flotte le feroit plus remarquer que tous les autres ensemble. Comme la plupart avoient de l'emploi sur ses Vaisseaux, il pouvoit presque suppléer lui seul à leur défaut par son autorité s'il étoit présent, & même empêcher qu'on ne s'aperçût de leur absence. Ces raisons firent conclure, qu'il partiroit seul avec l'Anglade, dont l'Emploi sur la Flotte dépendoit immédiatement du Général, aussi bien que celui des trois Pétardiens; mais pour ces Pétardiens, on aima mieux tout hazarder que de les laisser partir aussi. Le Général en demanda des nouvelles au Capitaine d'abord qu'il le vit, & le Capitaine répondit qu'il les croyoit cachés à Venise chez des Courtisanes, aussi bien que quelques Officiers de ses Vaisseaux, qu'il ne trouvoit point; & que la précipitation avec laquelle il avoit fallu venir, ne lui avoit pas donné le tems de les découvrir. Le Général avoit reçu du Sénat des ordres si pressans de partir, & il étoit si occupé qu'il ne put les envoyer chercher de quelques jours, & moins encore attendre qu'on les eût trouvés.

Avant que de s'embarquer, le Capitaine avoit pris Jaffier en

particulier, pour le prier de tenir sa place auprès de Renault la nuit de l'exécution: Il lui exagéra la confiance qu'on avoit en sa conduite & en son courage; que sans cette assurance il ne se feroit jamais résolu à s'éloigner; mais qu'il croyoit laisser un autre lui-même à ses Compagnons, puisque Jaffier demeureroit. Pendant ce discours, le Capitaine l'observa avec attention; mais cet homme, qui fut attendri par les témoignages qu'on lui donnoit de l'estime qu'on avoit pour lui, y répondit avec des marques de zèle, de fidélité, & de reconnoissance, qui auroient rassuré le plus soupçonneux de tous les hommes. C'étoit le dernier effort de sa résolution mourante: elle acheva de disparaître avec le visage de son ami; & n'ayant plus devant les yeux le seul homme dont la considération pouvoit le retenir, il s'abandonna tout entier à son incertitude. La Description, que Renault avoit faite de la nuit de l'exécution sur la fin de sa Harangue, l'avoit frappé à un tel point, qu'il ne pouvoit modérer sa pitié. Son imagination renchérissoit sur cette peinture: elle lui représentoit exactement & avec les plus vives couleurs toutes les cruautés & les injustices inévitables dans ces occasions. Depuis ce moment, il n'entendoit plus de tous côtés que des cris d'enfans qu'on foule aux pieds, des gémissemens de vieillards qu'on égorge, des hurlemens de femmes qu'on deshonoré. Il ne voyoit que Palais tombans, Temples en feu, Lieux saints ensanglantés. Venise, la triste, la déplorable Venise, se présentait par-tout devant ses yeux, non plus triomphante comme autrefois de la fortune Ottomane, & de la fierté Espagnole, mais en cendres, ou dans les fers, & plus noyée dans le sang de ses habitans, que dans les eaux qui l'environnent. Cette funeste image l'obsède nuit & jour, le sollicite, le presse, l'ébranle. En vain il fait effort pour la chasser. Plus obstinée que toutes les Furies des fables, elle l'occupe au milieu des repas, elle trouble son repos, elle s'introduit jusques dans ses songes.

songes. Mais trahir tous ses amis ! & quels amis ! Intrépides , intelligens , uniques en mérite dans le talent où chacun d'eux excelle : c'est l'ouvrage de plusieurs Siècles de joindre ensemble une seconde fois un aussi grand nombre d'hommes extraordinaires. Dans le point qu'ils se vont rendre mémorables à la dernière Postérité , faut-il leur ravir le fruit prêt à cueillir de la plus grande résolution qui soit jamais tombée dans l'esprit d'un Particulier ? Et comment périront-ils ? Par des tourmens plus singuliers & plus recherchés que tous ceux que les Tyrans des Siècles passés ont inventés. Qui ne sçait qu'il y a telle sorte de prison à Venise , plus capable d'ébranler la constance d'un homme de courage , que les plus affreux supplices des autres Pays ? Ces dernières réflexions , qui attaquoient Jaffier par son foible , le raffermissoient dans ses premiers sentimens : la pitié , qu'il sentoît pour ses Compagnons , balançoit dans son ame celle que la désolation de Venise y excitoit ; & il continua dans cette incertitude , jusqu'au jour de l'Ascension auquel l'exécution avoit été remise.

On reçut dès le matin des nouvelles du Capitaine. Il mandoit qu'il répondoit de la Flotte , qu'elle alloit aux environs de Maran , qu'en même tems qu'on enverroit au Lazaret querir les Troupes de Lièvestein , on fit partir une Barque pour lui en donner avis , & qu'il attendroit cet avis pour commencer d'agir de son côté. On envoya à Haillot les Guides qu'on lui avoit promis. On introduisit dans le Clocher de la Procuratie de Saint Marc des hommes apostés , qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faisoient garde , & qui les assoupirent par le moyen de drogues & d'odeurs propres à cet effet , mêlées dans des viandes & dans des breuvages , & en les faisant boire & manger avec excès à l'occasion de la réjouissance publique du Jour. On donna l'ordre à des Officiers qu'on choisit pour s'emparer des maisons des Sénateurs qui étoient plus à craindre , & pour les tuer. On marqua à chacun la maison où il devoit

Tome I.

E c c c c

s'attacher , de même à chacun des principaux Conjurés & des autres Officiers le poste qu'il devoit occuper , les hommes qu'il lui falloit , où il les prendroit , le mot pour les reconnoître , & le chemin pour les conduire. On fit sçavoir aussi aux Troupes du Lazaret , aux Espagnols de la petite Flotte , & aux mille Hollandois qui étoient déjà dans Venise , comment ils se devoient départir depuis la Place de S. Marc , où tous devoient se rendre , les lieux qu'ils devoient occuper , les Commandans qui leur étoient destinés , & le mot pour les reconnoître. On fit visiter par des gens non suspects la fuste du Conseil des Dix , & on trouva l'Artillerie en état de servir.

Jaffier eut la curiosité de voir la Cérémonie où le Doge épouse la Mer , parce que c'étoit la dernière fois qu'elle se devoit faire. Sa compassion se redoubla à la vue des réjouissances publiques : la tranquillité des malheureux Vénitiens lui fit sentir plus vivement leur désolation prochaine ; & il en revint plus irrésolu que jamais. Mais enfin , le Ciel ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze Siècles , & de tant de sages Têtes , à la fureur d'une Courtisane , & d'une troupe d'hommes perdus. Le bon génie de la République suggéra un expédient à Jaffier , par lequel il crut sauver tout ensemble , & Venise , & ses Compagnons. Il fut trouver Barthélemi Comino , Secrétaire du Conseil des Dix , & il lui dit qu'il avoit quelque chose de fort pressé à révéler , qui importoit au salut de l'Etat , mais qu'il vouloit auparavant , que le Doge & le Conseil lui promissent une grace , & qu'ils s'engageassent par les sermens les plus saints à faire ratifier au Sénat ce qu'ils auroient promis : Que cette grace étoit la vie de vingt-deux personnes qu'il nommeroit , quelque crime qu'elles eussent commis ; mais qu'on ne crût point arracher son secret par les tourmens sans la lui accorder , parce qu'il n'y en avoit point d'assez horribles pour tirer une seule parole de sa bouche. Les Dix furent assemblés dans un moment , & ils députerent sur le champ au Doge , pour recevoir de lui la parole

que Jaffier demandoit. Il n'hésita pas non plus qu'eux à la donner; & Jaffier, alors pleinement content de ce qu'il alloit faire, leur découvrit toute la Conjuration. La chose leur parut si horrible, & si merveilleuse, qu'ils ne la purent croire. Toutefois, comme il étoit aisé d'en vérifier quelque particularité, on envoya Comino au Clocher de la Procuratie. Il rapporta qu'il avoit trouvé tout le Corps de Garde enivré, ou endormi. Ensuite, on l'envoya à l'Arsenal. Il fut longtems sans pouvoir trouver les Officiers gagnés; mais enfin, un Valet, intimidé par ses menaces, lui montra une petite Porte, qu'il fit enfoncer, après avoir heurté quelques coups inutilement. Il les trouva avec les trois Pétardiens, qui mettoient la dernière main aux feux d'artifice destinés pour l'exécution. Il leur demanda ce qui les obligeoit à travailler le jour d'une si bonne Fête, & pourquoi ils n'avoient pas ouvert, quand il avoit heurté? Ils répondirent avec une grande ingénuité, que les Pétardiens devoient partir le lendemain pour aller joindre la Flotte; que le Général leur avoit mandé d'y porter un grand nombre de feux d'artifice tout prêts à jouer; que ne s'en étant pas trouvé de faits autant qu'il en demandoit, ils avoient prié les autres de leur aider à y travailler; que la chose pouvant être de conséquence, ils avoient cru devoir se dispenser de l'observation de la Fête; & que, pour le faire sans scandale, ils s'étoient enfermés, comme il les avoit trouvés, dans le lieu le plus retiré de l'Arsenal, qu'ils avoient choisi exprès. Quoique Comino ne pût rien répliquer à cette réponse, il les arrêta prisonniers. Les Dix, épouvantés de plus en plus, envoyèrent ensuite chez la Grecque; mais on n'y trouva personne. Les hommes apostés, qui avoient endormi les Corps de Gardes du Clocher avoient fait semblant de dormir comme les autres, quand ils avoient vu Comino: mais il fut à peine sorti, qu'ils coururent chez la Grecque, où ils donnerent l'alarme si chaude, que sans perdre un moment, Nolot, Robert, Révellido, Rétrosi, Villamez.

Eccccc ij

zana, Durand, Ternon, & Robert Brulard, qui se trouverent avec elle par hazard, furent se jeter tous ensemble dans une des Barques qu'on avoit retenues au Pont de Rialte, pour aller querir les Troupes du Lazaret, & sortirent heureusement de Venise. La douleur, qu'on eut de leur évasion, fit résoudre de visiter les maisons des Ambassadeurs de France & d'Espagne, sans plus attendre. On en demanda civilement l'entrée, pour affaire qui regardoit le Salut de la République. Le François l'accorda de même; & Renault fut pris & emmené, avec Laurent Brulard, & de Bribe; mais l'Espagnol refusa avec aigreur. Il allégua tous les privilèges de sa Charge, & protesta avec fureur contre la violence qui lui étoit faite, quand il vit qu'on entroit de force. On y trouva de quoi armer plus de cinq cens hommes, soixante pétards, & une quantité incroyable de poudre, de feux d'artifice, & autres choses semblables. On en fit un inventaire exact, & il y assista en s'en moquant.

Dans le tems qu'on apportoit cet inventaire au Conseil des Dix, un Noble de la Maison de Valiera y arriva avec Brainville & Théodore, deux des principaux Conjurés. Ils venoient d'apprendre que tout étoit découvert; & désespérant de se sauver parce qu'ils sçurent aussi que tous les Ports étoient fermés depuis l'évasion de la Grecque, ils prirent le parti de faire semblant de vouloir découvrir la Conjuraton; & ils furent trouver ce Noble qu'ils avoient connu en Flandre, pour les amener au Conseil des Dix, où ils furent arrêtés. On parcourut cependant tout ce qu'il y avoit de cabarets, hôtelleries, chambres à louer, lieux infames, & autres, où des Etrangers pouvoient se cacher; & on arrêta tout ce qu'on trouva d'Officiers Hollandois, François, Espagnols, Walons, Napolitains, ou Milanois, jusqu'à près de quatre cens.

Sur ces entrefaites deux Dauphinois venant d'Orange arrivent tout bottés, comme ils s'étoient jettés, en quittant la Poste, dans la Barque qu'ils avoient amenés. Ils déclarent au Conseil,

que des François de leurs amis leur ayant écrit de Venise, que s'ils vouloient s'enrichir, ils n'avoient qu'à y venir, parce qu'il y avoit une Conjuraton toute prête à exécuter, pour s'emparer de cette Ville, & la donner au pillage, ils étoient venus en grande diligence, pour découvrir cette méchanceté au lieu d'y prendre part. Ils furent remerciés, logés honorablement, priés de se reposer, en attendant que le Sénat pût délibérer sur la récompense qui leur étoit due. Cependant, le jour vint, le Sénat s'assembla, & le Marquis de Bedemar demanda audience. On la lui accorda par curiosité seulement. Le bruit de la Conjuraton se répandit alors par la Ville, & y produisit un trouble épouvantable. Le Peuple, qui sçut confusément que les Espagnols en étoient les Auteurs, s'assembla autour du Palais de l'Ambassadeur, pour le forcer : & on étoit prêt à y mettre le feu, lorsque ceux qui devoient le conduire à l'Audience arrivèrent. Ils firent entendre leur commission. Le Peuple se flatta de l'espérance, que le Sénat feroit une punition exemplaire, le laissa sortir seul, & le conduisit avec toutes les injures & les imprécations imaginables, L'Ambassadeur, étant entré dans le Sénat, commença par des plaintes atroces de la violence qu'on avoit faite dans sa Maison contre le Droit des Gens, & il accompagna ses plaintes de menaces si fieres & si cruelles de s'en venger, que la plupart des Sénateurs en furent consternés, & craignirent que cet homme n'eût encore quelque ressource qu'on ne sçavoit pas, pour achever son entreprise. Le Doge lui répondit, qu'on lui feroit excuse de cet outrage, quand il auroit rendu raison des préparatifs de guerre qu'on avoit trouvés chez lui, qui, comme Ambassadeur, devoit être un Ministre de Paix. Il répliqua, qu'il s'étonnoit que des gens qui passoient pour sages fussent si malhabiles que de l'insulter en face sur un prétexte si grossier : Qu'ils sçavoient aussi-bien que lui, que toutes ces provisions n'étoient qu'en dépôt dans sa maison, comme il y en avoit déjà eu autrefois, pour envoyer à Naples

& dans le Tirol ; Que pour les armes , toute la terre ſçavoit qu'il n'y en a point de ſi bonnes que celles qui ſe font dans les Villes de la République ; & que pour les feux d'artifice , & autres choſes ſemblables , l'occafion de quelques Ouvriers d'une habileté extraordinaire , qui s'étoient venus offrir à lui , l'avoit engagé à les faire travailler par curioſité. Le Doge interrompit , que ces Ouvriers étoient des malheureux , ou plutôt des monſtres , nés pour la honte éternelle du Genre humain , & en diſant ces mots , il préſenta à l'Ambaſſadeur une Lettre de créance pour le Gouverneur de Milan , qu'on avoit trouvée parmi les papiers de Renault , avec d'autres Lettres du Duc d'Oſſonne. L'Ambaſſadeur répondit , que pour le Duc d'Oſſonne il avoit déjà déclaré autrefois , qu'il n'entroit point en connoiſſance de ſa conduite : que pour la Lettre de créance , il étoit vrai que l'Ambaſſadeur de France lui avoit recommandé un Gentilhomme , il y avoit déjà quelque tems , lequel avoit beſoin de faveur à Milan pour certaine affaire particulière , & qu'il avoit donné à cet homme la Lettre qu'on lui préſentoit ; mais qu'il avoit ignoré , que la République eût aucun intérêt dans cette affaire. Le Doge , voyant par ces réponſes , que l'Ambaſſadeur n'en manqueroit jamais , ſe contenta de lui repréſenter avec beaucoup de gravité la noirceur de ſon entrepriſe , & finit en lui proteſtant , qu'ils étoient tous fort éloignés de penſer que le Roi ſon Maître y eût la moindre part. L'Ambaſſadeur répondit à cette remontrance , avec tout l'emportement d'un homme de bien dont on attaque l'honneur injuſtement , qu'il étoit d'une Nation à qui la valeur & la prudence ſont ſi naturelles , qu'elle n'avoit que faire de recourir à de mauvais artiſces pour perdre ſes ennemis ; Que le Roi ſon Maître étoit aſſez puiffant , pour les détruire à force ouverte , & ſans employer les trahiſons , & qu'on pourroit bientôt l'éprouver. Il ſortit bruſquement après ces paroles , ſans aucune cérémonie. Ceux qui le conduiſoient le conjurèrent de ſe repoſer quelque tems dans un appartement voiſin ,

en attendant que le Sénat eût donné les ordres nécessaires pour le faire sauver ; & il se laissa conduire où on voulut , en frémissant de colere , & sans rien répondre. Pendant que la populace étoit accourue à la Place , pour le mettre en pièces aussitôt que le Sénat l'auroit livré , il fut aisé à ceux qu'on envoya chez lui avec main forte , de faire embarquer ses Domestiques , & les plus précieux de ses meubles. On le vint querir ensuite , & par des détours secrets du Palais , on le conduisit dans un Brigantin bien armé avec bonne escorte. Le Peuple , enragé de son évasion , fit des Statues de lui & du Duc d'Osbonne , auxquelles il fit tout ce qu'il auroit fait à leurs personnes si elles avoient été en sa puissance.

On dépêcha en même tems au Général de Mer , avec ordre de faire noyer incessamment l'Anglade , le Capitaine Jacques Pierre , & tous les Officiers affidés que ce Capitaine avoit sur ses Vaisseaux. Comme on supposoit qu'ils devoient être sur leurs gardes , on choisit le Bâtiment de la fabrique la plus étrangere qu'on trouva à Venise , pour porter cet ordre. On l'équipa de la maniere la plus propre à faire croire qu'il n'en venoit pas , & il fit un grand tour , afin d'arriver par un autre côté que celui par où il devoit arriver , s'il en fût venu. On a sçu depuis que le Capitaine avoit été toute la nuit en attente , & qu'ayant vu arriver ce Bâtiment , il s'étoit retiré aussitôt dans le principal de ses Vaisseaux , comme s'il se fût douté de la vérité , & qu'il se voulût mettre en état de se défendre , s'il étoit trahi. Mais il y a apparence , que la crainte de tout perdre , par une terreur qui pouvoit être panique , l'arrêta quelque tems à délibérer , s'il devoit se déclarer ; car le Général , qui ne perdit pas un moment , lui ayant envoyé deux hommes choisis , & non suspects , ces gens entrèrent sans armes qui parussent dans le lieu où il étoit , le trouverent seul , l'aborderent d'un air aussi libre que de coutume , le poignarderent tout d'un coup , & le jetterent dans la Mer sans que personne s'en apperçût. L'Anglade , & quarante de ses Offi-

ciers , furent traités aussitôt après de la même maniere , & avec le même secret.

Cependant , Renault , interrogé à Venise , répond qu'il ne sçait ce qu'on lui veut. On lui représente la Lettre de Créance pour D. Pedre, un Passeport en Espagnol pour tous les Pays de l'obéissance d'Espagne , des Lettres de change pour de grandes sommes , & mille Pistoles en or. Il répond, qu'il ne connoit ni l'Ambassadeur d'Espagne , ni le Gouverneur de Milan ; qu'ainsi s'il y a quelque chose parmi ses papiers qui les regarde , il faut que d'autres que lui l'y aient mise , & que pour les Lettres de change , & les Pistoles , c'étoit tout ce qu'il avoit de bien au monde. On lui donne la Question ordinaire , & extraordinaire. Il ne dit rien de nouveau , sinon qu'il étoit un pauvre vieillard , homme de bien , de qualité , & d'honneur , & que Dieu le vengeroit. On le repésente plusieurs jours de suite à la question , & on lui promet même impunité , s'il veut dire tout ce qu'il sçait , mais inutilement : & après avoir été tourmenté de toutes les manieres à diverses reprises , il fut enfin étranglé en prison , & pendu en public par un pied , comme traître. Le Lieutenant du Comte de Nassau , les trois Pétardiens , Bribe , Laurent Brulard , & les deux Officiers de l'Arsenal , le furent aussi , après avoir souffert la Question avec la même constance que lui ; mais Brainville , Théodore , & plus de trois cens Officiers , furent seulement étranglés ou noyés en secret.

Cependant , Jaffier , désespéré du mauvais succès de sa compassion , se plaignoit hautement de ce que le Doge & le Conseil des Dix , ne tenoient pas la parole qu'ils lui avoient donnée en faveur de ses Compagnons. Elle n'avoit été violée qu'après une dure délibération. Plusieurs même vouloient qu'on l'observât religieusement. D'autres remontrèrent , que la chose pourroit être douteuse , si on n'avoit sçu la Conjuraton , que par Jaffier : mais que les deux Dauphinois , qui l'avoient aussi révélée , mettoient le Sénat en plein droit d'en user de la même sorte , que

fi

si Jaffier n'avoit rien découvert. Cet avis l'emporta, soutenu par l'horreur & la frayeur publique, quoiqu'il y eût plusieurs choses à dire au contraire. On tâcha d'appaîser Jaffier par toutes sortes de moyens. On lui offrit de l'argent, & de l'emploi. Il refusa tout, s'obstina à demander inutilement la vie de ses Compagnons, & sortit enfin de Venise, inconsolable de leur supplice. Le Sénat l'ayant sçu, lui envoya un ordre de vuider les Etats de la République dans trois jours, sur peine de la vie, & quatre mille sêquins qu'on le força de prendre. La pitié qu'il ressentoit pour ses Compagnons, se redoubloit autant de fois qu'il considéroit qu'il étoit la cause de leur mort. Il apprit en chemin que l'entreprise sur Bresse étoit encore en état de réussir. Le desir de se venger du Sénat l'obligea à s'aller jeter dans cette Ville; mais il y fut à peine, que les Dix ayant pénétré cette affaire par des papiers des Conjurés, on y envoya des Troupes, qui s'emparèrent des Postes principaux, & passèrent au fil de l'épée quelques Espagnols qui y avoient été introduits. Jaffier fut pris combattant à leur tête, comme un homme qui ne cherche qu'à vendre chèrement sa vie, & étant conduit à Venise peu de jours après, il y fut noyé le lendemain de son arrivée.

La mort de ce malheureux ayant achevé de rétablir la tranquillité dans cette grande Ville, le premier soin du Sénat fut de demander un autre Ambassadeur à Madrid. D. Louis Bravo fut aussitôt nommé pour cet emploi, avec ordre de partir incessamment, & le Marquis de Bedemar lui donna, suivant la coutume, une Instruction qui se réduisoit presque toute à deux Points. Le premier de ces Points étoit, que le nouvel Ambassadeur blâmât hautement en toute occasion la conduite de son Prédécesseur, & qu'il affectât d'en tenir une contraire, jusque même dans les choses les plus indifférentes. L'autre Point étoit, que dans toutes les affaires qu'il auroit à négocier touchant les Droits & les Prééminences de la République, il se servît, pour tous Mémoires, du *Squittinio della Liberta Veneta*, auquel le Marquis

Tome I.

FFFFF

de Bedemar renvoie dans plusieurs endroits de cette Instruction, & en des termes, qui, bien que retenus, découvrent assez l'amour paternel qu'il avoit pour ce Libelle.

On publia cependant, à son de trompe, & par écrit, dans tous les Etats de la République, une défense, sur peine de la vie, d'imputer quoique ce fût de la Conjuraton au Roi d'Espagne, ni aux Espagnols. On donna trente mille ducats aux deux Dauphinois, qui étoient venus exprès de leur Pays pour la découvrir. D. Pedre, voyant toutes choses désespérées, acheva de licencier ses Troupes, & rendit Versel. Le Duc d'Orléans fit de grands biens à la femme & aux enfans du Capitaine, en les mettant en liberté; & le Marquis de Bedemar reçut d'Espagne un ordre pour aller servir de Premier Ministre en Flandre, &, quelques années après, de Rome, le Chapeau de Cardinal.

FIN DE LA CONJURATION CONTRE VENISE.

Quand quelque fait est décrit à la vérité, & avec ses circonstances, encore qu'il ne soit parvenu qu'à mi-chemin, se peut-on toujours en tirer fruit : tout ainsi que de ceux qui ne parviennent que jusqu'au tiers ou au quart du cours commun de la vie, on ne laisse pas d'en tirer de bons Exemples ; car la Vertu, en toutes les parties de l'âge, ou d'une action, se fait aucunement paroître. [Monsieur de la Noue dans ses Mémoires.]

FIN DU PREMIER VOLUME.



